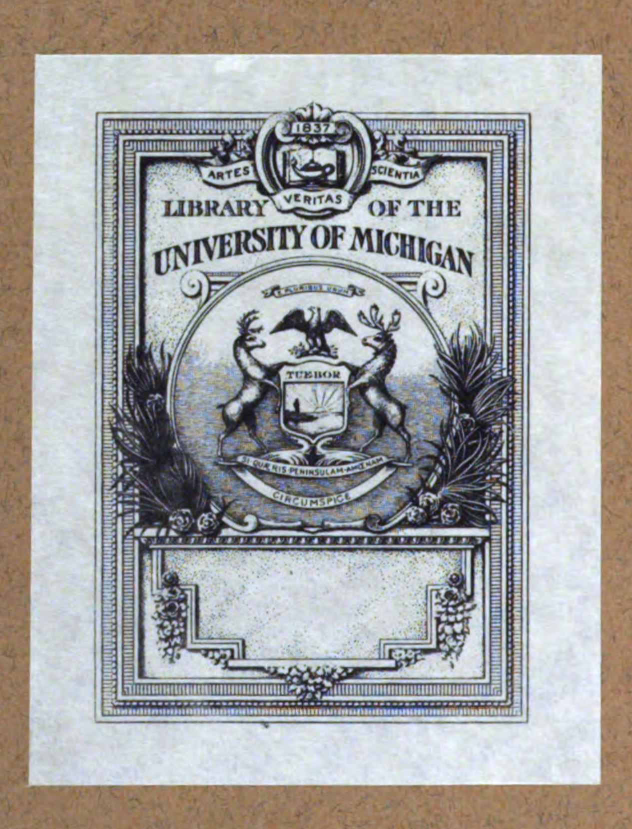

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


Digitized by Google



ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLV ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous la direction des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXV
1923



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille: PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS **Montpellier:** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLVe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous la direction des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXV
N° 1
Janvier-Mars 1923



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE

BULLETIN HISPANIQUE

(Universités de Bordeaux et de Toulouse)

Tome XXV, 1923, N° 1

SOMMAIRE

DIRECTION ET RÉDACTION

Vol. XXV. Janvier-Mars 1923 N° 1

L'ORDRE CASTILLAN DE L'ÉCHARPE (BANDA)[1]

I

L'ordre de chevalerie appelé de l'Écharpe, « de la *Banda* », à cause du signe distinctif que portaient ses membres, fut institué par Alphonse XI, roi de Castille, à Vitoria, peu de temps avant son couronnement, l'an 1368 de l'ère d'Espagne ou 1330 de l'Incarnation[2]. Le chroniqueur officiel du règne[3] nous apprend que par cette fondation le prince voulut remettre en honneur les vertus et les usages chevaleresques dont ses contemporains se souciaient peu, et lui-même manifesta ses intentions dans le prologue des statuts[4] qu'il donna à cette confrérie militaire. Son but, dit-il, est d'honorer la chevalerie et la loyauté : la chevalerie, dont l'origine est divine, qui sert à défendre la foi et à protéger les biens de chacun ; la loyauté, qui est une des plus grandes vertus dont l'homme soit capable et qu'il exerce notamment envers le seigneur dont il est le

1. [L'auteur de cet article, M. Georges Daumet, est mort le 9 décembre 1918. Il n'a sans doute pas eu connaissance de la *Memoria sobre la orden de la Caballería de la Banda de Castilla*, rédigée en 1812 par Lorenzo Tadeo Villanueva, et publiée dans les fascicules de mai et juin 1918 du *Boletín de la Real Academia de la Historia*. En tout cas son manuscrit était prêt depuis longtemps, à ce qu'il semble, au moment où cette *Memoria* a paru. Celle-ci insiste beaucoup plus sur certains points, pour lesquels il conviendra de s'y reporter ; mais le présent travail a également son intérêt, et la teneur des *Capítulos* qui y sont annexés diffère par endroits, pour l'ordre et pour la lettre, de celle des mêmes *Capítulos* reproduits par l'érudit espagnol. G. Daumet a, de plus, pris la peine d'identifier les personnages nommés et de fournir sur eux les renseignements nécessaires. Les deux études, à cent ans d'intervalle, se complètent sans se faire tort l'une à l'autre. G. C.]

2. [Pour la date, voir la discussion de L. T. Villanueva, p. 440 sq. G. C.]

3. *Crónica de D. Alfonso XI* dans *Crónicas de los reyes de Castilla* (éd. Rivadeneyra), t. I, p. 231, col. 2 : « ... el Rey... sopo que en los tiempos pasados los de los sus regnos... usaran siempre en menester de caballeria, et lo avian dexado... »

4. Cf. les statuts de l'ordre dont nous imprimons plus bas le texte.

vassal et envers la dame qu'il a choisie. Ceux qui porteraient l'Écharpe devaient donc être loyaux à un degré éminent et pratiquer les vertus chevaleresques avec une perfection plus haute que le reste des chevaliers.

Le roi était le Maître de l'ordre et en portait l'insigne : au moment où il le créa, il donna l'Écharpe à un certain nombre de ses sujets plus particulièrement attachés à sa personne, « de su mesnada »[1]. Ils se reconnaissaient à une bande de couleur brune, ayant la largeur de la main, et qui, posée sur l'épaule gauche, descendait en diagonale sur la poitrine et le dos et se prolongeait jusqu'au bord du vêtement, qui était blanc[2]. Aucune disposition ne limitait le nombre des membres de la nouvelle milice : on y pouvait admettre les chevaliers et écuyers qui subiraient victorieusement certaines épreuves et ceux dont le mérite serait reconnu.

En principe, la réception d'un associé avait lieu lorsque le Maître et tous les chevaliers se trouvaient réunis. Mais, comme dans la pratique cette condition était difficilement réalisable, il suffisait que six de ces derniers fussent présents; quand il s'agissait d'agréger un personnage résidant hors de la cour, c'était également à six chevaliers que le Maître confiait le soin de procéder à la remise de l'insigne. La cérémonie consistait essentiellement en la prestation de deux serments qui avaient pour objet : le premier, d'attacher étroitement au roi le récipiendaire; le second, de créer entre celui-ci et les autres chevaliers de l'ordre un lien solide de confraternité. Au candidat armé de toutes pièces, on demandait d'abord s'il consentait à recevoir l'Écharpe et à devenir le compagnon de ceux qui étaient déjà entrés dans l'association. Sur sa réponse affirmative, on l'invitait à jurer en premier lieu d'être toute sa vie au service du souverain et son vassal ou celui d'un de ses fils; au cas où cette condition cesserait d'être remplie, le chevalier ne devrait plus porter l'Écharpe et renverrait l'insigne qui ne pourrait pas désormais lui être à nouveau confié;

1. *Crónica de D. Alfonso XI*, éd. cit. p. 231, col. 1.
2. [Pour plus de détails voir L. T. Villanueva (p. 445 sq), qui discute sur la couleur de l'écharpe et la façon de la mettre. G. C.]



cependant si, engagé avec un des fils du roi, il estimait que quelque tort lui était fait, il avait la faculté de passer au service d'un autre des enfants du prince ou au service du prince lui-même. En second lieu, il promettait d'aimer fraternellement tous les membres de l'ordre et de ne combattre aucun d'eux sauf pour défendre son père ou son frère; si, lui présent, deux chevaliers de l'Écharpe en venaient aux mains, il ferait tous ses efforts pour les séparer, et, n'y parvenant point, il éviterait de prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Ces serments prêtés, le récipiendaire fléchissait les genoux, prenait l'insigne de l'association des mains du roi et de ses confrères qui l'en revêtaient, puis il les embrassait; on lui recommandait enfin d'observer fidèlement les diverses prescriptions renfermées dans les statuts.

Ces prescriptions qu'il est interdit de divulguer aux profanes, sont distribuées en chapitres et visent les rapports que le chevalier de l'Écharpe devra entretenir avec le roi, avec ses confrères, et aussi certaines pratiques auxquelles il se conformera dans sa vie journalière.

A l'égard du souverain, on a vu que le serment qu'il prête au moment de son admission l'engage dans les liens de la vassalité : il sera nécessairement *l'homme* du roi ou d'un des fils du roi et tiendra à ce titre, en fief, une terre dont les revenus lui sont garantis exempts de toute réduction. S'il commet quelque action préjudiciable aux intérêts du prince ou quitte son service, il perdra pour toujours le droit de porter l'insigne. Lorsque le monarque réunira une armée, les chevaliers de l'Écharpe qui sont ses vassaux se formeront en un même escadron; ceux qui sont attachés à un fils du roi, rallieront son fanion. Chaque année, à la Pentecôte, se tiendra à la cour un chapitre de l'ordre où, sauf le cas de maladie, la présence est obligatoire, l'absence injustifiée entraînant des pénalités pécuniaires; les membres doivent y venir avec leurs chevaux et munis d'un harnais de tournoi et d'un harnais de joute pour prendre part à ces exercices guerriers. On fera dans cette assemblée la lecture des règles de l'association, on félicitera ceux qui se seront bien conduits, et une sorte de

tribunal composé du Maître et de douze chevaliers infligera des peines à ceux qui auront commis quelque faute; une messe en l'honneur de saint Jacques sera célébrée où les associés feront une offrande suffisante pour le rachat de sept captifs afin de commémorer les Sept Allégresses de la Sainte Vierge.

Le chevalier de l'Écharpe a aussi des obligations à remplir envers ses confrères : lorsque l'un d'eux se marie ou est armé chevalier, ceux de ses compagnons qui se trouvent dans un rayon de dix lieues à la ronde, sont tenus de venir l'assister et lui faire honneur; de même, au cas de mort d'un associé, les survivants doivent porter pendant dix jours, en signe de deuil, des vêtements de couleur sombre. Il importe que la bonne intelligence règne entre tous : pour la maintenir, les statuts édictent des peines contre ceux qui viendront à la troubler. Ainsi, un chevalier qui mettra contre un confrère l'épée ou le poignard à la main, sera, pour deux mois, banni de la présence du roi, exclu de la société de ses compagnons et ne portera plus que la moitié de l'Écharpe sur le dos. Plus sévèrement encore sera traité celui qui s'oubliera jusqu'à frapper un autre membre de l'ordre : mis à l'écart et dépouillé d'une partie de son insigne pendant un an, il se verra de plus privé, durant cette période, du revenu qu'il tient du roi. On punira également les chevaliers qui se querelleront et que leurs compagnons n'auront pu accorder. Les associés sont obligés de se porter mutuellement secours dans les combats : si l'un d'eux, violant cette règle, prêtait main-forte à l'adversaire de son frère d'armes, il ne pourrait, de trois ans, se parer de l'insigne de l'ordre ; au cas où le chevalier qu'il avait le devoir de défendre serait blessé ou tué, lui-même encourrait, suivant le cas, une condamnation à dix années d'exil ou à la peine de mort. Néanmoins, ces relations amicales et même fraternelles qui existeront entre les membres de l'ordre, cet esprit de corps qu'on tâche d'éveiller ne doivent pas faire obstacle à la bonne administration de la justice dans le royaume : c'est ainsi qu'au cas où un chevalier de l'Écharpe commettrait un crime punissable de la mort dans une circons-

cription territoriale où un de ses confrères remplit des fonctions judiciaires, ce dernier était tenu de procéder à l'arrestation du coupable et de le livrer au roi afin qu'il fût châtié selon la rigueur des lois.

En son particulier, le chevalier de l'Écharpe fera tout le possible pour entendre la messe chaque matin; il se gardera d'altérer la vérité; il sera pourvu du meilleur cheval et des meilleures armes qu'il pourra et portera en toutes circonstances sur sa cotte d'armes et sur la housse de sa monture l'insigne de l'ordre auquel il appartient; sa lance sera munie d'un pennon, et, où qu'il aille, il ne se séparera point de son épée ou de sa « miséricorde »; lorsqu'il mangera, il placera son épée à sa portée; il aura soin de ne pas se donner à soi-même des louanges, quelque action brillante qu'il ait accomplie; enfin, il ne prononcera pas le mot « hélas! » et évitera de se plaindre, si grièvement blessé qu'il soit. En campagne, il lui est interdit de jouer aux dés, sous peine de perdre sa solde pendant un mois et d'être privé de vin pendant trois jours; il encourra un châtiment plus sévère s'il met en enjeu son cheval ou ses armes. On lui recommande de marcher posément, de parler sans précipitation et sans éclats de voix, de surveiller ses paroles et de ne rien dire à l'encontre d'aucune dame ou demoiselle noble, même s'il a à se plaindre d'elle. Lorsqu'une femme de qualité viendra à la cour du roi pour demander réparation d'un tort qui lui aura été causé, l'un des chevaliers de l'Écharpe sera tenu de la présenter au souverain, de plaider sa cause et de s'employer pour qu'il lui soit fait droit. Il évitera de prendre ses repas sur une table sans nappe, sauf s'il est à la guerre ou à la chasse; il s'abstiendra de certains plats, de certains légumes et de certains fruits qui sont considérés comme malpropres[1]. Il ne boira jamais debout autre chose que de l'eau, ne mettra point son vin dans un vase de terre ou de bois et n'oubliera point, quelque soif qu'il ait, de faire un signe de croix avec son verre ou sa coupe avant d'y tremper les lèvres.

1. C'étaient le poireau, l'ail et l'oignon, si l'on en croit Antonio de Guevara qui parle longuement de l'ordre de la *Banda* (voir plus loin, p. 20).

Une autre obligation était imposée aux membres de l'ordre : c'était de veiller à ce que l'insigne ne fût point usurpé. Si donc ils rencontraient un gentilhomme portant une écharpe semblable à la leur et qui ne fût pas régulièrement admis dans la milice instituée par Alphonse XI, ils devaient le sommer de s'en dépouiller et l'avertir que, pour gagner cette marque d'honneur, il lui fallait venir à la cour dans un certain délai et jouter suivant des règles déterminées avec deux chevaliers de l'Écharpe : vaincu, il serait forcé de renoncer à sa prétention ; vainqueur, il pourrait être agrégé à l'ordre s'il remplissait par ailleurs les conditions requises pour en faire partie.

Enfin, le chevalier de l'Écharpe avait le devoir strict de prendre part aux joutes et aux tournois ordonnés par le roi, à moins qu'il ne fût malade ou eût une raison valable de s'en dispenser ; encore fallait-il qu'il joignît à son excuse un acte, dressé par un greffier public, attestant qu'il était réellement empêché. L'honneur de l'ordre exigeait aussi que quelques-uns de ses membres figurassent dans les tournois et les joutes organisés hors de la cour à l'occasion d'un mariage ou d'une « chevalerie » : lors donc qu'un associé de l'Écharpe apprenait qu'on célébrait dans un rayon de dix lieues une de ces fêtes militaires, c'était une obligation pour lui d'y participer.

II

Les joutes et les tournois semblent avoir eu, aux yeux d'Alphonse XI, une grande importance. Il jugeait que c'étaient là des exercices indispensables pour tenir ses vassaux en haleine pendant les périodes de paix, pour développer leur force et leur adresse et les rendre ainsi plus aptes à la guerre[1] : il s'attacha donc à leur fournir des occasions de prouver leur valeur et à faire revivre des institutions qui, de son temps, commençaient à être négligées. On vient de voir

1. « Este rey... aunque en algun tiempo estidiese sin guerra, siempre cataba en como se trabajase en oficio de caballeria faciendo torneos, et poniendo tablas redondas et justando, et quando de esto no facia algo, corria monte. Et otrosí porque los caballeros non perdiesen de usar las armas, et todavia estidiesen apercebidos para la guerra quando menester les feciese... » (*Crónica*, éd. cit. p. 266, col. 2).

qu'il prescrivait aux chevaliers qu'il destinait à servir de modèles aux autres d'être fidèles à la pratique des combats simulés qui préparaient aux combats réels. Il fit plus : recueillant les usages suivis jadis dans les tournois et dans les joutes et qui étaient peu à peu tombés en oubli, il en forma une sorte de code qu'il inséra à la suite des statuts[1] de l'ordre qu'il avait fondé.

Lui-même donna l'exemple d'un retour aux anciennes coutumes : il voulut d'abord devenir chevalier, mais pensant qu'il abaisserait la majesté royale s'il recevait l'ordre des mains d'un de ses sujets, il se rendit à Santiago, au sanctuaire du patron de la Castille, et là, ayant déposé sur l'autel les pièces de son équipement, il veilla toute une nuit, puis au matin, s'arma sans le secours de personne et ceignit l'épée ; s'approchant alors de l'image de saint Jacques, il heurta la statue de manière à se faire appliquer sur la joue un coup qui tint lieu de l'accolade que le parrain donnait ordinairement au récipiendaire. Ainsi fait chevalier par l'apôtre de l'Espagne [2], Alphonse XI gagna Burgos où devait avoir lieu son couronnement et où il avait convoqué les riches-hommes et les hidalgos du royaume. Pendant les jours qui précédèrent la cérémonie, on ne cessa point pour ainsi dire de courir lances. Le roi, en effet, non content de voir ses vassaux se livrer à des jeux, envoya sur le chemin de Saint-Jacques, très fréquenté à cette époque par les pélerins, des hérauts chargés d'engager les chevaliers et écuyers étrangers à prendre part à ces exercices; il fournissait à ses invités les chevaux et les harnais nécessaires. Tout le jour, deux lices étaient ouvertes dans la ville : auprès de chacune d'elles, se tenaient en permanence quatre chevaliers de l'Echarpe tout équipés et prêts à relever le défi de ceux qui se présenteraient. Alphonse lui-même ne dédaignait pas de se mêler aux combattants et telle était son ardeur qu'il improvisa des joutes dans les villages des environs de Burgos où il allait en promenades avec ses courtisans [3].

1. Cf. plus bas le « capitulo XXIII que fabla del ordenamiento de los torneos » et le « capitulo XXIIII que fabla del ordenamiento de la justa ».
2. *Crónica*, édit. cit., p. 234, col. 1 et 2.
3. *Crónica*, éd. cit., p. 234, col. 2.

Son chroniqueur rapporte que, lorsque la guerre lui laissait du loisir, il l'employait soit à chasser, soit à organiser des combats simulés. C'est ainsi notamment qu'étant à Valladolid à l'époque de Pâques de l'année 1334 [1], il convoqua dans cette ville les chevaliers de l'Écharpe et tous les gentilshommes de son royaume, leur mandant de s'y rendre avec leurs chevaux et leurs armes. Ils y vinrent très nombreux, et, le lundi qui suivit la fête, divisés en deux troupes dont l'une comprenait les membres de l'ordre et l'autre les chevaliers et écuyers qui n'en faisaient point partie et qu'on appelait les chevaliers « de la ventura », luttèrent à armes courtoises. A chaque extrémité du champ, une tente avait été dressée. Au signal donné les deux partis en vinrent aux mains, plusieurs cavaliers furent désarçonnés, plusieurs chevaux tombèrent, et dans la mêlée fort épaisse, le roi qui s'était placé parmi les chevaliers de l'Écharpe sans qu'aucun signe distinctif pût le faire reconnaître, reçut de vigoureux coups sur son casque et sur son armure. Ces corps-à-corps se continuèrent longtemps et jusqu'au moment où les juges du camp séparèrent les combattants qui s'acharnaient. On recommença bientôt et les troupes opposées exécutèrent deux charges à la suite desquelles une nouvelle mêlée s'engagea sur un petit pont qui franchissait un ruisseau devant la porte de la ville. Les juges du camp intervinrent encore et chacun des partis regagna la tente qui lui était réservée; on mit pied à terre et l'on dîna. Après quoi les chevaliers « de la ventura » se rendirent au pavillon qui abritait Alphonse XI et les chevaliers de l'Écharpe qui les accueillirent avec force courtoisies et honneurs; puis les adversaires ainsi réunis en groupes amicaux se complurent à rappeler et à commenter les épisodes les plus marquants de la lutte qui venait de s'achever, tandis que les arbitres désignaient ceux des combattants qui avaient montré le plus de vigueur et d'adresse [2].

On voit clairement par ce que nous venons d'exposer le

1. *Crónica*, éd. cit., p. 266, col. 2.

2. La *Crónica* signale encore un autre tournoi qui eut lieu le lundi de Pâques 1338 à Burgos et auquel le roi prit également part (p. 293, col. 1).



double but poursuivi par Alphonse XI lorsqu'il fonda son ordre de l'Echarpe : former un corps de gentilshommes qui se distingueraient par leurs vertus chevaleresques et seraient préparés à la guerre par la pratique constante d'exercices corporels; grouper autour de lui et de ses successeurs une troupe d'élite dont les membres, astreints à un serment de fidélité spécial et tout dévoués à la personne du souverain, seraient un ferme appui pour l'autorité royale en un temps où celle-ci était mal établie.

III

Si nous connaissons les noms de personnages qui reçurent l'Écharpe peu de temps après sa fondation [1], les textes ne nous fournissent point de renseignements sur le développement qu'elle prit dans la suite. Un passage de la chronique de Pierre Ier [2] montre pourtant que, sous le règne de ce prince, un des caractères essentiels de l'institution s'était maintenu et que l'Écharpe continuait à être réservée aux vassaux du roi. Dans une des campagnes que Pierre dut entreprendre contre ses frères naturels révoltés, au mois de mai 1353, entre Valladolid et Cigales, l'armée royale vint un jour se poster à très petite distance du lieu qu'occupaient D. Enrique, comte de Trastamara, et ses partisans; les deux troupes étaient si proches que de l'une à l'autre on pouvait distinguer les visages. Le roi aperçut alors parmi les ennemis un chevalier occupé à ranger les soldats en bataille qui portait une cotte d'armes en couleur vermeille coupée par une écharpe d'or; il demanda qui était ce chevalier et on lui apprit qu'il s'appelait Pero Carrillo. Il lui envoya un damoiseau, Pedro de Ayala, chargé de lui dire qu'il n'avait aucun droit de porter l'Écharpe puisqu'il n'était pas son vassal, Pero Carrillo ayant entendu le message, se dépouilla aussitôt de sa cotte d'armes et expliqua à l'envoyé du prince que l'insigne dont il se parait lui avait été conféré par Alphonse XI en récompense d'une action

1. Voir la liste qui suit le texte des statuts.
2. *Crónica de D. Pedro I°*, dans les *Crónicas de los reyes de Castilla*, t. I., p. 431, col. 1, et 2.

d'éclat accomplie au siège de Tarifa, mais il promit de ne plus le porter puisque cela déplaisait au roi. Celui-ci, dit le chroniqueur, fut très satisfait de voir que Pero Carrillo quittait de lui-même l'insigne des chevaliers de l'Écharpe. Ce petit fait est caractéristique, car il montre que vingt-trois ans après sa fondation, l'ordre demeurait tel que l'avait voulu son fondateur, c'est-à-dire comme une force militaire au service de la royauté. Recevoir la « Banda » était une marque d'honneur, la récompense de hauts faits d'armes; c'était aussi se lier étroitement au souverain. En rompant le lien, on renonçait du même coup à la marque d'honneur : cela était si évident pour les contemporains que nous voyons Pero Carrillo abandonner sur un simple avertissement l'insigne que lui avait mérité sa vaillance, mais qu'il ne devait plus porter dès l'instant qu'il avait cessé d'être l'homme du roi.

Quand le comte de Trastamara, fils naturel d'Alphonse XI, fut parvenu, avec l'aide des bandes de routiers amenés en Espagne par Bertrand du Guesclin, à détrôner son frère Pierre Ier et à contraindre celui-ci à chercher refuge sur les terres anglaises du midi de la France, il n'eut garde de négliger l'organisation que son père avait créée. Nous savons que les chevaliers de l'Écharpe constituèrent le noyau le plus solide de l'armée qu'il opposa, en 1367, au roi dépossédé que soutenaient le Prince Noir et les troupes anglaises. A la bataille de Nájera, que devait lui faire perdre la lâcheté de son frère D. Tello, il mit en ligne pour combattre à pied les chevaliers de l'Écharpe portant l'insigne de l'ordre sur leurs cottes d'armes et groupés autour de leur étendard que tenait Pero Lopez de Ayala. Formant l'avant-garde, ils marchèrent bravement à l'ennemi et l'auraient enfoncé si la retraite précipitée de la cavalerie commandée par D. Tello ne les avait laissés isolés, découverts sur leurs flancs et par derrière, exposés de toutes parts aux coups de leurs adversaires qui en firent un grand carnage : de ce corps d'élite, tout ce qui ne périt pas demeura prisonnier [1].

On sait que le comte de Trastamara prit bientôt après sa

1. *Crónica de D. Pedro Iº*, éd. cit., p. 552 ¿ 557.



revanche et que la mort tragique de son frère le rendit maître de la Castille qu'il gouverna sous le nom de Henri II. Si aucun document contemporain ne mentionne, pendant la dernière partie de son règne, l'ordre de l'Écharpe, il est permis de supposer qu'il veilla au maintien d'une institution dont il avait éprouvé lui-même l'utilité pour le pouvoir royal. Nous voyons qu'il s'en servit encore pour honorer des étrangers de distinction. Le duc de Bourbon, Louis Ier, étant venu en Espagne dans le courant de l'année 1375, le roi de Castille offrit à son hôte de riches présents « or, argent, vaissellement » que celui-ci refusa du reste, n'acceptant que des chiens-courants, des chevaux, des cuirs ornés de figures et des tapis; les sept chevaliers bannerets qui accompagnaient le prince français reçurent chacun un genêt et l'insigne de l'ordre de la *Bande*[1].

Sous Jean Ier, les membres de l'Écharpe formaient encore une troupe d'élite et se groupaient pour combattre autour de leur drapeau particulier. Nous en trouvons la preuve dans le testament de ce roi, rédigé le 21 juillet 1385. Cet acte[2] est contresigné par un certain nombre de grands officiers et muni de leurs sceaux : parmi eux figure Pero Lopez de Ayala qui est qualifié le porte-étendard de l'Écharpe. Dans le corps du même document, le souverain désignant les titulaires de diverses charges pendant la minorité de son fils, ordonne que le fanion de la « Bande » demeure entre les mains d'Ayala[3]. Jean Ier vécut encore cinq années après la rédaction de son testament. Dans cet intervalle de temps, il jugea sans doute que l'Écharpe ne suffisait plus, car il fonda deux autres ordres, le Saint-Esprit et la Rose. Le premier, destiné aux chevaliers, avait pour marque distinctive un collier auquel pendait une colombe; le second, qui était réservé aux écuyers, avait pour emblème une rose. C'est à Ségovie, en 1390, lors d'une céré-

1. *Chronique du bon duc Loys de Bourbon* (éd. Chazaud), p. 110. Ces chevaliers se nommaient Guichard Daulphin, Griffon de Montagu, le seigneur de Châteaumaraud, le sire de Rochefort, bâtard de Bourbon, Guillaume de Vichy, Girart de Bourbon et Lionnet d'Araines de Beauvoisin (ibidem, p. 107).

2. Imprimé dans les *Crónicas de los reyes de Castilla*, éd. cit., t. II, p. 186 sq.

3. « Otrosi que Pero Lopez de Ayala aya el pendon de la Banda e que sea su alferez asi como lo es agora nuestro. » (Ibidem, p. 192, col. 1.)

monie qui eut lieu dans la cathédrale le 25 juillet, jour de la fête de saint Jacques, qu'il déclara ses intentions, fit connaître les statuts de ces associations nouvelles et en distribua les insignes[1]. Les quelques lignes consacrées à cet événement par le chroniqueur contemporain permettent de dire qu'il s'agissait là, comme pour l'Écharpe, de distinctions accordées aux chevaliers et écuyers attachés au roi et qu'en ce qui concerne les écuyers, cette marque d'honneur se gagnait notamment en remportant le prix dans des joutes. Mais le Saint-Esprit comme la Rose n'eurent qu'une durée éphémère, Jean Ier étant mort d'une chute de cheval le 9 octobre de la même année.

Il semble, au contraire, que l'Écharpe existait encore dans les premières années du XVe siècle : nous voyons, en effet, qu'au cours d'un de ses voyages, Pero Niño, comte de Buelna, rencontra en 1404 à Marseille un écuyer qui portait une écharpe et qu'il la lui arracha parce que cet écuyer ne la tenait pas du roi de Castille[2]. On se rappelle qu'une des obligations des chevaliers de l'ordre consistait à veiller à ce que l'insigne de la « Bande » ne fût point usurpé; ils devaient inviter ceux qu'ils verraient ainsi décorés sans titre à quitter l'écharpe et à venir à la cour de Castille pour la gagner en subissant certaines épreuves. Pero Niño, au dire de son chroniqueur, fut plus brutal : il est possible, d'ailleurs, qu'il ne se soit livré à cet acte de violence qu'après avoir vainement tenté de persuader son interlocuteur de se conformer aux règles établies. Quoi qu'il en soit, le fait est intéressant à noter, car il prouve que l'ordre n'était pas à cette époque aboli et que ses statuts n'étaient point oubliés. Mais c'est la dernière fois qu'on le trouve mentionné comme une institution encore

1. *Crónica de D. Juan I°*, dans les *Crónicas de los reyes de Castilla*, éd. cit., t. II, p. 143, col. 1.

2. *Le Victorial*, traduction Circourt et Puymaigre (Paris, 1867, in-8°) p. 159. On ne sait pourquoi les traducteurs et commentateurs de cette intéressante chronique ont ajouté en note que « Pero Niño se donnait ici une prétention, en s'appliquant, bien qu'il ne fût pas chevalier de l'Écharpe, une de leurs obligations ». Rien ne prouve, en effet que le comte de Buelna n'appartenait pas à l'ordre : s'il ne figure point dans la liste des membres choisis au moment de la fondation ou peu après, 'est parce qu'il naquit seulement dans la seconde moitié du XIVe siècle.



vivante[1] et l'on peut croire qu'il disparut peu de temps après, les rois ayant cessé de s'y intéresser et de veiller à son recrutement.

Néanmoins, le souvenir ne s'en perdit pas tout à fait, car, lorsqu'au début du règne de Philippe V, on voulut créer un ordre de chevalerie destiné à grouper des fidèles autour de la dynastie récemment implantée en Espagne, on donna à cette institution le nom de l'ancienne milice organisée au XIVe siècle par Alphonse XI. Nous trouvons un témoignage de ce fait dans une lettre que l'abbé Joachim Le Grand[2], attaché à la personne du cardinal d'Estrées, ambassadeur de France à Madrid, écrivit le 12 décembre 1703 au célèbre généalogiste Clairambault, son ami. Voici comment il s'exprime : « Je vous envoye, Monsieur, un cordon d'un nouvel ordre qui s'institue ici et qui commença à s'assembler dimanche. [On] fit chanter une grande messe où il y eut prédication et l'on m'a dit que le prédicateur [parla] avec beaucoup de sagesse et d'éloquence. Je suis fâché de ne l'avoir pas entendu; si j'en avois été averti, je n'y aurois pas manqué. Le ruban vous explique assez quelle est cette institution : on l'appelle *la Banda*, peut estre pour faire revivre un ancien ordre de chevalerie de même nom dont je vous ay parlé dans quelques unes de mes lettres, mais ce qui donnera le plus de force et de vigueur à cette confrérie, ce seront les troupes que le Roy a promis d'envoier icy... [3] ». Le ruban dont l'abbé Le Grand annonçait l'envoi à son correspondant a été conservé avec sa lettre : il est blanc, mesure environ 25 centimètres de longueur sur 4 centimètres de largeur et porte en son milieu un dessin assez grossier, représentant un trophée formé d'un cœur surmonté d'une couronne royale et accompagné de drapeaux, d'un tambour, d'un canon, d'un

1. [Voir cependant L. C. Villanueva, p. 460. G. C.]

2. Pour la biographie de l'abbé Le Grand, cf. les *Rapports et notices sur l'édition des mémoires du Cal de Richelieu préparée par la Société de l'histoire de France*, fascicule III, p. 315 sq. — On sait, de plus, qu'il est l'auteur d'une *Histoire de Louis XI* demeurée inédite, à laquelle Duclos a emprunté le fond et parfois même la forme de son récit (voir à ce sujet, Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IX, p. 204).

3. Bibl. Nle, Clairambault, 1240, fol. 399. Nous avons vainement cherché dans la même collection les lettres dont parle ici l'abbé Legrand.

casque et d'autres pièces d'équipement militaire ; à droite et à gauche court cette inscription « *Por my ley y por mi rey Phelipe V°, vida y hazienda consagro* ». Nous ne savons malheureusement rien sur le développement et la durée de l'ordre de l'Écharpe ainsi rajeuni[1].

IV

Pour nous en tenir à la milice organisée par Alphonse XI, nous remarquerons que les statuts qui la régissaient nous sont parvenus sous des formes différentes. Un premier texte se trouve dans le manuscrit du fonds espagnol de la Bibliothèque Nationale, aujourd'hui coté 33 qui date du XIV[e] siècle et que M. Morel-Fatio a ainsi décrit dans le catalogue de ce fonds sous le numéro 464 : « *Estos son los capitulos del libro de la Vanda,* premier *ordenamiento,* en 25 titres, de l'ordre de la *Banda* créé par le roi Alphonse XI en 1330. L'introduction a été écrite en lettres d'or. Entre les feuillets actuels 3 et 4, il manque deux feuillets qui devaient contenir les titres IV, V et VI et le commencement du septième. Vélin. Lettres ornées, 10 feuillets, 435 millimètres sur 305, XIV[e] siècle ». — Un second texte est représenté : 1° par un manuscrit du même fonds n° 335 (n° 465 du catalogue de M. Morel-Fatio) qui a pour titre : *Ordenamiento segundo del rrei Don Alfonso de la Cibdad de Burgos, en rrazon de la Vanda e de las justas e de los torneos e de lo que deven fazer e conplir los cavalleros de la Vanda, que fue fecho Hera de MCCCLXVIII° años.* C'est une copie sur papier exécutée au XVII[e] siècle d'après un manuscrit ancien ; 2° par un incunable dont un exemplaire existe également à la Bibliothèque Nationale, intitulé *Doctrinal de caballeros*, ouvrage imprimé à Burgos en 1487, qui a pour auteur Alonso Cartagena[2]. Si l'on compare ces deux textes — celui que fournit le ms. 33 et celui que donnent le ms. 335 et l'incunable, on constate qu'ils offrent les plus grandes analogies ; la rédaction de l'un et de l'autre est identique à quelques détails près, et la

1. Le P. Heliot signale cette restauration de l'Echarpe dans son *Histoire de ordres monastiques, religieux et militaires*, t. VIII, p. 293.
2. Bibl. N[le] Réserve, Om 43. in-fol.



seule différence importante réside dans l'ordre suivant lequel sont disposés les chapitres. Tous deux indiquent que l'Écharpe fut fondée à Burgos en l'année 1368 de l'ère d'Espagne qui correspond à 1330 de l'ère chrétienne et que les statuts furent écrits à cette date. Il semble que la rédaction primitive fut suivie à bref délai d'une autre qui ne se distingue de la première que par le rang assigné aux matières traitées. On peut donc, grâce au ms. 335 et à l'ouvrage d'Alonso Cartagena, restituer avec certitude les passages qui manquent dans le ms. 33 : c'est cette rédaction première que nous donnons plus bas et que nous croyons n'avoir encore jamais été publiée.

Si les règles de l'Écharpe ont été connues par les auteurs qui se sont occupés des ordres de chevalerie, ceux-ci n'ont point puisé leurs renseignements dans les textes que nous venons de citer ou dans des copies qui en dérivent, mais bien dans une lettre de D. Antonio de Guevara, évêque de Mondoñedo[1]. Ce prélat, dont les écrits ont joui jadis d'une grande faveur, avait, en effet, longuement parlé de l'institution fondée

1. Montaigne, entre autres, dit ceci : « Le roy Alphonse, celuy qui dressa en Espagne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre autres règles, de ne montrer ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende, comme je viens de l'apprendre dans les *Lettres* de Guevara, desquelles ceux qui les ont appellées *dorées* faisoient jugement bien autre que celuy que j'en fay. » (*Les Essais*, éd. de Jouaust, t. II, p. 255.) Le passage auquel fait allusion Montaigne est celui-ci : « Mandaba su regla que ningun caballero de la Banda fuese osado de andar en la corte a mula... so pena que pagase un marco de plata » (p. 131, col. 2, et 132, col. 1).

Il convient de rapprocher un passage de la Chronique d'Alphonse XI, 20e année, sept. 1332-1333 :

« Pues que el rey avia puesto tregua con los moros, resceló que los caballeros et la otra gente del su regno non catarian por tener caballos nin rocines; et los que fasta allí criaban los caballos que los non criarian; o si algunos criasen, que los levarian fuera del regno porque los del regno non los comprarian, pues avian treguas. Et por esto, el rey seyendo en Truxiello fizo ordenamiento que todos los omes de su señorio que quisiesen andar en bestias, que andodiesen en caballos ó en rocines; et qualquier que andodiese en mulo ó en mula, que la perdiese et que pechase al Rey una quantía de dineros en pena. Et el ordonamiento fecho, envió sus cartas por el su regno, en que envió mandar a todos que lo guardasen. Et guardavanlo así et duró dos años que ningun ome non osaba andar en mulo nin en mula. Et por esto en aguel tiempo dexaban de criar los mulos et las mulas et enviabanlos a los otros regnos : et fincó la tierra sin mulos et sin mulas, salvo las acémilas. Et ante los dos años fue visto que los caballos et los rocines non se podian parar a los afanes que se paraban los mulos et las mulas, et que se perdian muchos caballos et rocines par el grand afan que les daban andando cada dia en ellos : et par esto el Rey tiró el defendimiento que avia fecho. Et quando los omes quisieron tornar a aver mulas en que andodiesen, non las podieron aver et duró por esto la careza de las mulas algun tiempo en la tierra. » (*Crónica de D. Alfonso XI*, ch. XCIII, éd. Rivadeneyra, p. 228, col. 2).

par Alphonse XI dans une de ses « Epistolas familiares » adressée de Tolède, le 12 décembre 1526, à D. Alonso de Pimentel, comte de Benavente[1]. Après avoir rappelé que l'ordre fut créé à Burgos en 1330, il ajoute que, quatre ans après, le roi fit subir à la règle primitive un certain nombre de changements et prononça diverses peines contre ceux des chevaliers qui viendraient à enfreindre ces prescriptions. Et ce sont ces statuts nouveaux que l'évêque fait connaître à son correspondant; il ne les transcrit pas dans leur vieux langage, mais en rajeunit le style. Sa lettre est un morceau de rhétorique où « l'effet » est cherché par la répétition d'une formule qui précède chacun des articles où sont énumérés les devoirs des chevaliers. On peut dire d'une manière générale que ces devoirs sont, à quelques additions près, ceux que nous avons énumérés plus haut. Sans vouloir établir entre la règle telle que la donnent les textes auxquels nous nous sommes référé et les statuts tels que les rapporte Guevara, une comparaison détaillée qui serait longue et sans intérêt, il convient de noter que, sur deux points essentiels, la différence est considérable. Le premier touche le recrutement même de l'ordre : d'après l'évêque de Mondoñedo, on n'y admettait point les fils aînés des gentilshommes pourvus de majorats, mais seulement les cadets qui ne possédaient point de patrimoine, car, écrit-il, « la intencion del buen rey D. Alonso fué de honrar a los hijosdalgo de su corte que poco podian y poco tenian ». Or, la règle primitive ne contient aucune distinction de ce genre : l'ordre s'ouvrait à tout hidalgo qui se ferait remarquer par sa vaillance et sa loyauté et qui s'attacherait étroitement au roi en devenant son vassal direct; il n'était certainement pas destiné par son fondateur à assurer l'existence des cadets de familles nobles. Le second point sur lequel le texte fourni par Guevara s'éloigne de la version ancienne a trait au port de l'insigne : suivant lui, les chevaliers n'auraient eu le droit de s'en parer que lorsqu'ils allaient combattre les infidèles; s'il s'agissait d'une autre guerre, même faite sous la conduite du roi, ils devaient se dépouiller de l'*écharpe*. Rien de semblable

1. Biblioteca de autores españoles, *Epistolario español*, t. Ier, p. 131, ep. XXXVI.



ne se lit dans les statuts rédigés lors de la fondation, et nous savons d'ailleurs que les membres de l'ordre groupés autour de leur étendard et revêtus de la bande prirent part notamment à la bataille de Nájera, où leurs ennemis étaient des chrétiens.

On peut donc se demander si l'évêque de Mondoñedo a été bien informé et s'il nous a transmis les statuts authentiques de l'Écharpe tels qu'ils auraient été amendés, ainsi qu'il le prétend, en 1334? Ne serait-il pas plutôt permis de supposer que l'ingénieux écrivain a voulu présenter au comte de Benavente et à ses lecteurs un portrait idéal du gentilhomme et qu'il s'est servi pour cela de la règle d'une institution tombée dans l'oubli? Il aurait traduit cette règle dans sa langue recherchée, l'aurait arrangée à sa manière en y mêlant çà et là des traits de son invention, de manière à former un code de chevalerie et d'honneur tel qu'il le rêvait; après quoi il aurait dissimulé la part de son imagination en faisant croire que les statuts de l'Écharpe auraient été remaniés en 1334. C'est une hypothèse qui n'a rien d'invraisemblable et qui pourra se soutenir tant qu'on n'aura pas produit un texte authentique de ces statuts, analogue pour le fond à celui que donne Guevara, et tant qu'on n'aura pas fourni la preuve qu'Alphonse XI remania profondément sur certains points la règle qu'il avait imposée à l'élite de ses chevaliers.

Bibl. Nat. Ms. espagnol 33.

(Fol. 1 recto). [E]stos son los capitulos del libro de la Vanda.

[C]apitulo primero que fabla por qual razon se fizo este libro de la orden de la Vanda.

[C]apitulo II° que fabla en que manera se a de fazer el cavallero de la Vanda.

[C]apitulo III°[1] que fabla commo an de fazer los cavalleros de la Vanda quando vieren traer vanda a otro [de] qualquier regno que sea no seyendo sus armas.

1. Le ms. porte IIII°.

[C]apitulo IIII° que fabla si algun cavallero de la Vanda fuere a otro logar fuera de la corte del rey e fallare algun cavallero o escudero que sea omen fijo dalgo e troxiere vanda, commo deve fazer.

[C]apitulo V° que fabla de las cosas que an de guardar los cavalleros de la Vanda.

[C]apitulo VI que fabla commo an de fazer los cavalleros de la Vanda quando alguna dueña o alguna donzella fija dalgo viniere a la corte del rey a querellar de algun desaguisado quel ayan fecho.

[C]apitulo VII que fabla quales cosas deven guardar los cavalleros de la Vanda en su comer.

[C]apitulo VIII que fabla que cosas an de guardar los cavalleros de la vanda en su bever.

[C]apitulo IX que fabla quando el rey fuere en hueste que todos los cavalleros de la Vanda sus vasallos, que posen en una quadriella.

[C]apitulo X que fabla que todos los cavalleros de la Vanda sean tenudos de se ayuntar en la corte del rey por la˜ fiesta de Çinquesma.

(Fol. 1 verso). [C]apitulo XI° que fabla commo deven fazer los cavalleros de la Vanda quando algun cavallero de la Vanda casare.

[C]apitulo XII que fabla commo deven fazer los cavalleros de la Vanda quando algun cavallero de la Vanda moriere.

[C]apitulo XIII que fabla sy acaesçiere que dos cavalleros de la Vanda ovieren palabras de pelear, commo deven fazer los cavalleros de la Vanda que se y acaesçieren.

[C]apitulo XIIII que pena deve aver el cavallero de la Vanda que metiere mano a espada pora otro de la Vanda.

[C]apitulo XV que fabla que pena deve aver el cavallero de la Vanda que firiere a otro de la Vanda (de la Vanda).

[C]apitulo XVI que fabla commo todos los cavalleros de la Vanda ayan su tierra sin descuento ninguno.

[C]apitulo XVII que fabla si algun cavallero de la Vanda veviere con alguno de los fijos del rey e se agraviare en algunas cosas, que non fagan contra el desaguisado que es lo que a de fazer.

[C]apitulo XVIII que fabla sy algun cavallero de la Vanda faziendole el rey merçed o en alguna casa de sus fijos e el non quisiere fincar y.

[C]apitulo XIX que fabla sy algun cavallero de la Vanda fuere justiçia o oficial por el rey en algun logar e acaesciese que otro cavallero de la Vanda feziese cosas porque meresçiese muerte, que es lo que faga.

[C]apitulo XX que fabla en que manera an de venir los cavalleros de la Vanda a torneo pregonado sabiendolo e aviendo tienpo para ello.

[C]apitulo XXI que fabla commo deven venir a justa pregonada.

(Fol. 2 recto). Torneo.

Capitulo XXII° que fabla en commo los cavalleros de la Vanda sson tenudos de guardar todas las cosas que dize en este libro.

(Fol. 2 verso.) Este libro fizo el noble rey Don Alfonso fijo del muy noble rey Don Fernando e de la reyna Doña Costança e es de la orden de la Vanda, enque cuenta las cosas que deven aver en sy los cavalleros de la Vanda e de las cosas que se deven guardar, e puso en esta orden todos los mejores cavalleros e escuderos mançebos de su señorio que entendio que conplian para esto et aun algunos de fuera de su señorío que entendio que lo merescian e conplian para ello; et la entençion porque lo movio a fazer este libro desta orden, adelante lo oyredes en el prologo deste libro mas complidamiente, et fizose el año que se el corono et que fueron fechas las cavallerias en Burgos de los ricos omes et infançones et cavalleros que se y fezieron. Et andava la Era en mill e trezientos et sesente et ocho años.

(Fol. 3 recto) I. [A]qui se comiença el libro de la Vanda que fizo el rey don [Alfonso] de Castiella et de Leon, et es fundado sobre dos razones, la primera alabando cavalleria, la segunda lealtad. Et la razon por quel movio a lo fazer es por que la mas alta et mas preciada orden que Dios fizo es la cavalleria et esto por muchas razones, señaladamiente por dos, la primera porque la fizo Dios para defender la su fe, et otrosi la segunda para defender cada unos en sus comarças, sus tierras et sus estados. Et por esto fallaredes en las coronicas antiguas de los (gran) grandes fechos que pasaron que apartadamiente tomo Dios en si los fechos de las batallas que pasan por las manos de los cavalleros. Et asi se prueva que precio Dios mas esta orden que ninguna de los otras ordenes porque se defiende la su fe et los reynos et los señorios por ella; et por esto aquel que fuere de buena ventura et se toviere por cavallero, segunt su estado deve fazer mucho por onrrar la cavalleria et por levar la adelante. Et otrosy lealtad es una de las mayores virtudes que puede aver en alguna perssona et señaladamiente en el cavallero commoquier que se deve guardar en muchas maneras; pero las prinçipales son dos, la primera guardar lealtad a su señor, la segunda amar verdaderamiente a quien oviere de amar, especialmiente a aquella en quien posiere su coraçon; otrosi es tenudo omen de amar a si mesmo et preçiarse et tenerse para algo, et por esto se fizo esta orden de la Vanda por que los cavalleros que quisieren seer en esta orden et tomaren la Vanda, que ayan en sy estas dos virtudes mas que otros cavalleros : seer leales a su señor et amar lealmiente a aquella en quien posiere su coraçon; otrosy mantener cavalleria et tener se por cavalleros mas que otros para fazer mas altas cavallerias.

(Fol. 3 verso) II. [E]t pues avedes oydo la rayz del comienço por que se fizo este libro, queremos vos dezir en que manera se a dç fazer el cavallero de la Vanda quier la gane en la manera que dize en este libro que la deve ganar, quier gela den por bondat que aya en el.

Primeramiente que se açierte y el maestre et todos los cavalleros de la Vanda que y fueren, et sy mas non podiere seer que fuere apriesa que a lo menos que se açierten y seys cavalleros de la Vanda; et el cavallero a quien dieren la Vanda, que venga armado de todas armas et quel pregunten si qu'ere tomar la Vanda et seer conpañero de los cavalleros de la Vanda, et sy dixiere sy, quel digan : vos avedes a jurar estas dos cosas, la primera que en toda vuestra vida que seades en serviçio del Rey et que seades sienpre vasallo del Rey o de alguno de sus fijos; pero sy acaesçiese que vos partiesedes del Rey o de alguno de sus fijos quel enbiedes la Vanda al Rey et que nunca la podades pedir jamas para que vos la den; pero viviendo con alguno de sus fijos del Rey et non faziendo contra vos lo que deviesen, que lo podades dezir al Rey et que vos podades pasar a otro de sus fijos qual fuere mas vuestro talante o que vos tome el Rel para sy. Otrosy, la segunda que avedes de jurar es que amedes a los cavalleros de la Vanda asi commo a vuestros hermanos et que non desayudedes a otro cavallero de la Vanda, salvo sy fuese ayudando a padre o a hermano. Et estas dos cosas dichas son las que an de jurar. Otrosy si dos cavalleros de la Vanda pelearen o ovieren contienda en uno, que fagades mucho por los partir; et sy los non podieredes partir que non ayudedes a ninguno dellos. Et desque esto oviere jurado, que finque las rodiellas et que tome al Rey et a los cavalleros de la Vanda que y estodieren las sobresenales de Vanda con la mano et que gelas vistan, et despues que fuere vestido que abrace a todos los cavalleros de la Vanda que y estodieren et que los aya por hermanos de y adelante. Otrosy quel digan que ponga en su talante et en su coraçon de guardar todas las cosas que dize en este libro[1]. . . . .

. . . .

(Manquent deux feuillets)

. . . .

(Fol. 4 recto) sin manteles salvo sy fuere letuario o fruta o andando a caça o en mester de guerra. Otrosy que se guarden de non comer manjares suzios, ca de los buenos ay assaz en que se puedan bien mantener; otrosy por que ay algunas frutas et ortalizas torpes et suzias, que guarden eso mismo de non las comer, et tanbien de los manjares commo de las frutas non las quisiemos aqui contar por menudo porque serian malas de contar; pero el cavallero de la Vanda

1. Manquent la fin du ch. II, les ch. III, IV, V, VI et une partie du ch. VII.



que lo quisiere bien guardar menbrandose de la Vanda, bien entendra que es lo que deve escusar de comer destas cosas atales.

VIII. [E]n el bever, que guarde estas tres cosas : la primera que nunca beva en pie salvo si beviere agua ; la segunda que nunca beva vino en cosa de barro nin de madero ; la tercera que quando beviere vino, que por sed que aya non se santigue con el vaso o con la taça que beviere.

IX. [Q]uando el Rey fuere en hueste, que todos los cavalleros de la Vanda sus vassallos, que seyan en una quadriella et vayan en uno a conbater o a otro logar do el Rey mandare, salvo los cavalleros de la Vanda que son mayordomos de sus fijos et sus vasallos, que vayan con los pendones dellos sy y fueren ; et sy y non fueren los pendones, que vayan ellos et los otros todos en uno, segunt dicho es.

X. [O]trosy que por la fiesta de Cinquaesma que todos los cavalleros de la Vanda que sean tenudos de se ayuntar en la corte del Rey para ordenar justas o torneos, sy el Rey oviere tienpo de vagar para ello, e para que les leyan el libro de la Vanda Otrosy para que el con ellos sepa quales son los que guardan mejor los ordenamientos de la orden de la Vanda, porque lo gradesca a los que lo fezieren bien et de pena a los que lo non fezieren bien, con acordamiento de los cavalleros de la Vanda, segunt que fuere el yerro ; et que ninguno non se escuse de venir salvo si estodiere doliente o ferido o tal *(fol. 4 verso)* enbargo que entienda el Rey et los cavalleros de la Vanda que non puede venir ; et en esta fiesta, que sea dicha una misa a onrra de Santiago et todos los cavalleros de la Vanda que ofrescan a ella ; otrosy que den todos los cavalleros de la Vanda este dia para sacar siete cativos por los siete gozos que ovo Sancta Maria con su Fijo porque logren bien su cavalleria. Et a este ayuntamiento, que sean tenudos de traer sus cavallos et un arnes de justa et otro de torneo cada uno dellos ; et el que non lo troxier, que lo mande el Rey conprar de la tierra que toviere del o de alguno de sus fijos cuyo vasallo fuere et que gelo de para que lo trayga ; et el que non veniere a esta fiesta, non aviendo por sy el escusa que dicha es, sy fuere de los rricos omes, quel tome el Rey de la tierra del para sacar quatro cativos ; et sy fuere cavallero o escudero quel tome para sacar dos cativos.

XI. [Q]uando algun cavallero de la Vanda fuere casar o fuere cavallero, que los cavalleros de la Vanda que se acaesçieren a diez leguas dende, que sean tenudos del yr fazer mucha onrra et mucho serviçio, seyendo sabidores dello.

XII. [A]caesçiendose que algun cavallero de la Vanda muriese, que tobos los otros cavalleros de la Vanda que y fueren, quel fagan mucha onrra et por señal de hermandat, que trayan por el diez dias vestido de un camellin o de otro paño pardo.

XIII. [S]y acaesciere que dos cavalleros de la Vanda ovieren pala-

bras de pelear et se acaescieren y alguno o algunos cavalleros de la Vanda, que fagan mucho por partirlos; et sy los non podieren partir, que non ayuden a ninguno dellos; et los que se y acaesçieren et non lo fezieren, que el Rey quels de la pena que meresçieren, con acordamiento de los cavalleros de la Vanda. E otrosy a los cavalleros de la Vanda que ovieren palabras desta guisa, que el Rey que gelo escarmiente et quels de la pena que meresçieren, con acordamiento de los caval- *(Fol. 5 recto)* leros de la Vanda que se y acaescieren, que sean a lo menos doze estos cavalleros.

XIV. [S]y algun cavallero de la Vanda metiere mano a espada o a cochiello contra otro cavallero de la Vanda, que non paresca ante el Rey por dos meses et que non traya en estos dos meses mas de la meytad de la Vanda en las espaldas et que non fablen los cavalleros de la Vanda estos dos meses et que non traya otra vestidura sy non aquella de la media vanda en los dichos dos meses. Et sy amos metieren mano a las espadas, que el primero que posiere mano al espada, que aya esta pena que dicha es; et al segundo que posiere mano al espada, que finque en alvedrio del Rey et de los cavalleros de la Vanda quel den aquella pena que entendieren que meresçe.

XV. [S]y acaesciere que un cavallero de la Vanda firiere a otro de la Vanda, que pierda toda la merced que toviere del Rey por un año et que non traya en este año mas de la meytad de la vanda en las espaldas et que non le fablen los cavalleros de la Vanda, nin traya otra vestidura ninguna salvo esta de la dicha media vanda en esta dicho año.

XVI. [O]trosy porque los cavalleros de la Vanda esten mejor guisados para quando mester fuere, que ayan la tierra que tovieren del Rey o de alguno de sus fijos sin descuento ninguno et aunque acaesca algun descuento en aquella tierra que non descuente a ellos ninguna cosa.

XVII. [S]y algun cavallero de la Vanda biviere con alguno de los fijos del Rey et se agraviare en algunas cosas que non fagan contra el desaguisado, que lo muestre al Rey delante los cavalleros de la Vanda que y fueren, pidiendo la merçed que lo faga emendar et sy logar y oviere en que se pueda emendar, sy non que el (que el) Rey que lo tome para sy et que le faga merçed et emienda dello.

XVIII *(Fol. 5 verso)*. [O]trosy sy algun cavallero de los de la Vanda, faziendole el Rey merçed aguisada o en alguna casa de sus fijos et el non queriendo fincar y, que pierda la Vanda para en todos los tienpos del mundo, que ningun cavallero non sea tenudo del pedir merçed por el quel tome la Vanda nin el Rey de gela dar et que sea desamado de todos los cavalleros de la Vanda.

XIX. [S]eyendo algun cavallero de la Vanda justiçia o oficial por el

Rey en algun logar et acaesçiese que otro cavallero de la Vanda feziese algunas cosas por que meresciese muerte, que aquel que fuere ofiçial que lo prenda et que lo enbie al Rey et otrosy enbiel dezir todo el fecho en commo passo por escripto, porque el Rey faga sobrello lo que fallare que deve fazer de derecho; et sy de otra guisa lo feziese el cavallero de la Vanda que fuese juez, quel el Rel que gelo escarmiente dandol aquella pena que fallare quel deve dar.

XX. Qualquier cavallero de la Vanda que sepa el dia que se a de fazer el torneo quando lo ordenare el Rey que se faga et sy non fuere en la corte del Rey, que venga y donde quier que fuere a este dicho torneo, enbiando el Rey por el; et sy a diez leguas fuere, que se venga sin enbiar el Rey por el sabiendolo. Et el que non veniere, seyendo sano, o non posiere escusa derecha por sy aquella que entendiere el maestre et sus cavalleros quel deven reçebir : por la primera vez que y non veniere, que aya esta pena, que non traya desde el dia que se feziere este torneo fasta tres meses mas de la meytad de la vanda et que el venga tres venidas de josta con un cavallero de los que venieren al torneo qual el maestre mandare, pero que non sea de los de la Vanda, et cada venida que oviere de fazer que non traya vanda ninguna. Et sy acaesçiere que fuere doliente, oviere escusa derecha por sy por que non pudo venir, que lo enbie mostrar al maestre et a los cavalleros de la Vanda por testimonio de escrivano publico porque se el salve et non puedan dezir ninguna cosa del los que non an porque lo dezir. Et esto non se entiende (*Fol. 6 recto*) en los torneos pequeños de diez por diez o dende ayuso, salvo en los grandes quando se ovieren a fazer, seyendo pregonados.

XXI. [Q]uando se pregonare justa en la corte del Rey o en otra villa por cavalleria o por bodas que faga alguno, que qualquier cavallero de la Vanda seyendo a diez leguas que venga y guisado para justar o para tornear sy fallare con quien porque paresca que a do quier que se provare cavalleria, que sienpre se acierten y algunos cavalleros de la Vanda, ca cierto non seria onrra de la Vanda fazerse justa o torneo et estar el cavallero de la Vanda a diez leguas dende et non seer y ; et el que lo assy feziere que gelo loe por ello el Rey et los cavalleros de la Vanda, et el que lo sopo et non quiso yr alla, quel den por pena que non traya por un mes la Vanda et que venga tres venidas con un cavallero que non sea de la Vanda, non teniendo el lança.

XXII. [T]odos los cavalleros de la Vanda que agora son o seran de aqui adelante, que sean tenudos de guardar todas estas cosas que estan en este libro de la Vanda. Et aun, el que podiere fazer mas de lo que aqui esta tan bien en seer cortes commo en provar cavalleria, que esto que gelo gradescan de mas, mas a lo menos que esto gelo guarde todo segunt que en este litro esta escripto. Et sy en alguna

cosa lo errare, que el maestre quel de aquella pena que meresciere, con acordamiento de los cavalleros de la Vanda, segunt fuere el yerro que feziere, o a lo menos que sean y doze caballeros segunt desuso es dicho: pero sy alguno errase non guardando aquellas dos cosas sobre que juran sin que el yerro de jurar et non lo guardar es muy grande, que el maestre con acuerdo de los doze cavalleros quel de esta pena en estas dos cosas segunt que aqui dira; sy fuere en desserviçio del Rey o se partiere del o de alguno de sus fijos, sy non en la manera que dicha es, que pierda la Vanda et que nunca la pueda aver, nin ninguno de los cavalleros de la Vanda non sea tenudo de pedir merçed al Rey por el que gela torne. Et sy ayudare a otro que non sea de la Vanda contra otro cavallero de la Vanda, salvo con padre o con hermano, commo dicho es, que non traya la banda por tres años; pero sy en ayudando a este que non fuese de la Vanda acaesçiese muerte o lision al otro de la Vanda, que por la muerte que muera por ello, et par la lision que sea desterrado del regno por diez años et que non traya la Vanda; et todas estas cosas que dichas son que las guarden entre sy los cavalleros de la Vanda et que non las digan a otros.

XXIII. [E]ste es el ordenamiento del torneo, en quales cosas deven tomar la jura a los cavalleros del torneo et de las otras cosas que deven fazer los fieles.

[L]o primero los fieles an a catar las espadas, que las non trayan agudas en el tajo nin en las puntas sy non que sean romas et esso mesmo que caten que non trayan agudos los aros de las capellinas.

[O]trosy an de tomar jura a todos que non den con ellas de punta en ninguna guisa nin de reves al rostro;

[o]trosy sy a alguno cayere la capellina o el yelmo quel non den fasta que la ponga;

[o]trosy sy alguno cayere en tierra quel non entrepellen;

[o]trosy an les a dezir los fieles que comiençen el torneo quando tañieren las tronpas et los atabales; et quando oyeren tañer el añafil que se tiren afuera et se recojan cada unos a su parte;

[o]trosy si el torneo fuere grande de muchos cavalleros en que aya pendones de cada parte et se ovieren a travar los cavalleros los unos de los otros para sse derribar de los cavallos, que los cavallos de los cavalleros que fueren ganados de la una parte et de la otra et levados a do estodieren los pendones que non sean dados a los cavalleros que los perdieren fasta que el torneo sea pasado;

[o]trosy desque fuere pasado el torneo, an se de ayuntar todos los fieles e con los que ellos vieron et preguntando a cavalleros et a escuderos et a dueñas et a donzellas de las que lo mejor podieron veer que escojan un cavallero de la una parte et otro de la otra quales lo fezieron mejor et ovieron la mejoria de aquel torneo et a aquellos den el prez e

la onrra dello et en señal desto que lieven dos de los fieles sendas joyas de parte de las dueñas et donzellas que se y acaescieren a estos dos cavalleros escogidos commo dicho es;

[e]t sy fuere el torneo de treynta cavalleros a yuso que aya quatro fieles, dos de la una parte et otros dos fieles de la otra;

[e]t sy fuere de cinquanta cavalleros o dende arriba que sean ocho fieles de la una parte et otros ocho de la otra;

[e]t sy fuere el torneo de cient cavalleros o mas, que sean doze fieles de la una parte et otros doze de la otra;

XXIV. Este es el ordenamiento de la justa cada que ovieren a justar.

[L]o primero que fagan quatro venidas los que justaren et non mas et sy en estas quatro venidas el un cavallero quebrare un asta en el otro, cavallero et el otro non quebrare ninguna en el otro, que aya la mejoria el que la quebrar[e];

[o]trosy sy quebrare el uno dos astas et el otro non mas de una, que aya la mejoria el que quebro las dos, pero sy el que quebrare la una derribare el yelmo al otro cavallero del golpe quel dio, que sea egualado con el que quebro las dos astas;

[o]trosy sy un cavallero quebrare dos astas en el otro cavallero et el otro cavallero derribare a el, aunque non quiebre el asta, que sea egualado con el que quebro las dos et aun quele *(sic)* de mas loor;

[s]y un cavallero derribare al otro et a su cavallo et el otro derribare a este *(fol. 7 verso)* cavallero sin el cavallo, que aya la mejoria el cavallero que cayo el cavallo con el porque paresçe que fue la culpa del cavallo et non del cavallero, et el que cayo sin cayer el cavallo, con el fue la culpa del cavallero et non del cavallo;

[o]trosy ninguna de las varas quebradas non sean judgadas por quebrados quebrantandolas atravesadas, salvo quebrantandolas de golpe;

[o]trosy sy en estas quatro venidas quebraren dos dos varas o sendas o fezieren golpes eguales que judguen a los cavalleros por eguales; et sy en estas quatro venidas non se podieren dar que judguen que non ovieron buen acaesçimiento;

[o]trosy sy cayere la lanza a alguno yendo por la carrera ante de los golpes que el otro cavallero que alçe la vara et non la de ca non serie cavalleria ferir al que non lieva lança;

[e]t para judgar todo esto que aya y dos fieles et estos preguntando a cavalleros et a escuderos et a dueñas et a donzellas acaesçiendo se y et con lo que ellos vieron et con lo que estos les dixieren que judguen estas cosas segunt que aqui dize;

[o]trosy despues que las justas fueren pasadas, que los fieles que se y acertaren, que pregunten a cavalleros et a escuderos et a dueñas et a donzellas acaesçiendo se y de las que lo mejor podieron ver et que

con acuerdo dellos el que fallaren de los de la tabla que ovo la mejoria de la justa quel den los cavalleros del aventura une joya en gualardon, et eso mismo a uno de los de la aventura el que fallaren que ovo la mejoria quel den los de la tabla otra joya en gualardon.

(fol. 8 verso). Estos son los muy nobles et muy corteses cavalleros de la orden de la Vanda [1].

Primeramente el Rey Don Alfonso de Castiella que fijo esta orden :
el infante [2],
Don Enrrique [3],
Don Fernando [4],
Don Tello [5],
Don Johan [6],
Don Johan Nuñez [7],
Don Lope [8],
Anrrique Anrriquez [9],

1. Les membres de l'ordre mentionnés dans la présente liste ne furent point tous admis au moment de la fondation, car nous y lisons les noms de personnages qui, à cette époque (1330), n'étaient point encore au monde, à savoir les enfants naturels du roi et de Leonor de Guzmán qu'on voit figurer en tête : D. Enrique naquit à la fin de 1333, D. Fernando en novembre 1336, D. Tello et D. Juan à des dates inconnues, mais antérieures au mois de juin 1341 (Cf. Florez, *Reynas Catholicas*, p. 629 sq.). Nous avons donc ici un état des chevaliers vers 1341, car il est vraisemblable que les fils d'Alphonse XI reçurent l'*Echarpe* encore au berceau, de même qu'ils souscrivaient les diplômes royaux.

2. D. Pedro, né à Burgos le 30 août 1334, roi de Castille de 1350 à 1368.

3. D. Enrique, comte de Trastamara, roi de Castille de 1368 à 1379.

4. D. Fernando, seigneur de Ledesma.

5. D. Tello, seigneur de Aguilar, marié à Dª Juana de Lara, mort sans postérité en 1370.

6. D. Juan, seigneur de Jérez-Badajoz, tué par ordre de son frère en 1359.

7. D. Juan Núñez de Lara, IVe du nom, seigneur de Lara et de Biscaye, de Lerma, Torrelobaton, Villafranca, Oropesa, Paredes, Castroverde, Aguilar et autres lieux, « alferez mayor » du roi et son « mayordomo mayor », fils de D. Fernando II de la Cerda et de Dª Juana Núñez de Lara, surnommée « la Palomilla ». (Cf. Salazar, *Casa de Lara*, t. III, p. 193 sq.).

8. D. Lope de Haro « ricohombre », seigneur de Orduña, Valmaseda, Villalva de Losa, « mayordomo mayor » du roi Ferdinand IV, fils de D. Diego López de Haro, seigneur de Biscaye, et de Dª Violante de Castille, sœur du roi Sanche IV; il avait épousé Dª Teresa de Villalobos et mourut avant 1344 (cf Salazar, *Casa de Lara*, t. III, p. 453).

9. D. Enrique Enríquez était le mari d'une sœur de Leonor de Guzmán et c'est chez lui qu'Alfonse XI avait rencontré pour la première fois cette jeune veuve à laquelle il devait demeurer tendrement attaché jusqu'à sa mort. Ce personnage résidait dans la région de Jaen et est désigné à plusieurs reprises dans les chroniques comme chef des troupes fournies par cet évêché. Il fut, sous Pierre Ier, « alguazil mayor » de Séville et « adelantado mayor de la frontera »; il vivait encore en 1362. Cf. *Crónica de D. Alfonso XI* (éd. citée), p. 227, col. 2; 239, col. 2; 280, col. 2; 281, col. 1 et 2; 324, col. 1; 335, col. 2; 339, col. 1; 343, col. 2; 349, col. 2; 352, col. 1; 356, col. 2; 372, col. 1; 378, col. 2, et *Cronica de D. Pedro Iº* (éd. citée), p. 407, col. 1; 408, col. 2; 441, col. 2; 444, col. 1; 480, col. 2; 483, col. 1; 498, col. 1; 514, col. 2; 515, col. 1; 516, col. 2.

Alfonso Ferrandez Coronel [1],
Lop Diaz de Almança [2],
Ferna[n]t Perez Portocarrero [3],
Fernant Enriquez,
Don Johan, fijo de Don Loys [4],
Alvar Garçia de Albornoz [5],
Fernant Gomez de Albornoz [6],
Pero Fernandez,
Garci Jufre de Tenoyro [7],
Juan Estevañez,
Diego Garcia de Toledo,
Martin Alfonso de Cordova,
Gonzalo Royz de la Vega [8],
Juan Alfonso de Benavides [9],

1. D. Alfonso Ferrández Coronel, élevé dès l'enfance dans la maison d'Alfonse XI, fut son conseiller intime, reçut de lui la chevalerie lors du couronnement; envoyé pour combattre les Navarrais en 1334, chargé ensuite de la défense de Tarifa, il assista à la bataille du Salado; majordome de D. Tello, fils naturel du roi, puis grand-échanson, « copero mayor », il conserva cet office sous Pierre Ier et fut tué par ordre de ce prince à Aguilar en 1353; sa fille Da María avait épousé D. Juan de la Cerda. Cf. *Crónica de D. Alfonso XI* (éd. citée), p. 235, col. 2; 238, col. 2; 268, col. 1; 277, col. 2; 303, col. 2; 325, col. 1; 371, col. 2, et *Crónica de D. Pedro Ier* (éd. citée), p. 405, col. 1; 406, col. 2; 409, col. 2; 413, col. 2; 423 à 425; 427, col. 2; 428.

2. D. Lope Diaz de Almazán, « ricohombre », combattit les Navarrais en 1334, et était « guarda mayor » d'Alphonse XI lors de la mort de ce prince; il fut remplacé dans cette charge au début du règne de Pierre Ier. Cf. les chroniques de ces deux rois (éd. citée), p. 268, col. 1; 352, col. 2; 371, col. 2; 378, col. 1; 406, col. 2.

3. D. Fernán Pérez Portocarrero reçut la chevalerie des mains d'Alphonse XI; chargé de défendre Tarifa et Lebrija, fut successivement « merino mayor » et « adelantado » de Castille. Cf. les chroniques (éd. citée), p. 235, col. 2; 271, col. 2; 298, col. 1; 299, col. 2; 300, col. 1; 409, col. 2; 439, col. 2.

4. Don Juan de la Cerda, « ricohombre », seigneur de Gibraleón et du Puerto Santa María, « alguazil mayor » de Séville, fils de D. Luis de la Cerda et d'une Da Leonor de Guzmán, qu'il ne faut pas confondre avec la maitresse d'Alphonse XI; il fut tué à Séville en 1357 par ordre du roi Pierre Ier; il avait épousé Da María Coronel, fille de D. Alfonso Ferrández Coronel, dont il n'eut pas d'enfants

5. D. Alvar García de Albornoz, frère de l'archevêque de Tolède, avait sa résidence dans l'évêché de Cuenca; un des négociateurs du mariage de Pierre Ier avec Blanche de Bourbon, fut successivement « copero mayor » de cette princesse, puis du roi; il fut fait prisonnier à la bataille de Nájera. Cf. les Chroniques, p. 371, col. 2; 418, col. 2; 421, col. 2; 439, col. 2; 464, col. 2; 471, col. 2; 476, col. 1; 577, col. 2.

6. Fernán Gómez de Albornoz, frère du précédent et de l'archevêque de Tolède, fut armé chevalier par Alfonse XI; cf. les Chroniques, p. 235, col. 2; 371, col. 2; 450, col. 1.

7. D. Garci Jufré Tenorio, fils de l'amiral de Castille Alfonso Jufré, assista à la bataille du Salado; fait prisonnier à la journée de Nájera et tué par le roi Pierre Ier en 1367; cf. les Chroniques, p. 325, 434, col. 2; 494, col. 2; 558, col. 1.

8. D. Gonzalo Ruiz de la Vega prit part à la guerre contre la Navarre en 1334, se distingua à la bataille du Salado et fut armé chevalier par Alphonse XI après la victoire; il était majordome de D. Fernando, seigneur de Ledesma, fils naturel du roi; cf. la chronique d'Alphonse XI (éd. citée). p. 268, col. 1; 280, col. 1; 325, col. 2; 326, col. 1; 328, col. 1; 345, col. 1; 351, col. 1; 371, col. 2; 372, col. 1.

9. D. Juan Alfonso de Benavides, armé chevalier par Alphonse XI dans la maison de qui il avait été élevé dès l'enfance, « alguazil » et « justicia mayor de la casa del rey »

Garçi Laso de la Vega [1],
Fernant Garcia Duque [2],
Garçi Gutierrez de Toledo,
Pero Gonzales de Aguero [3],
Juan Alfonso Carriello [4],

† GEORGES DAUMET.

sous le règne de Pierre Ier; cf. les Chroniques, p. 235, col. 2; 317, col. 1; 349, col. 2; 352, col. 1; 356, col. 2; 432, col. 2; 437, col. 1 et 2; 451, col. 1 et 2; 453, col. 1; 454, col. 1; 468, col. 1; 487, col. 2; 494, col. 1; 500, col. 2.

1. D. Garci Laso de la Vega, fils d'un personnage du même nom, qui était favori d'Alphonse XI et fut tué à Soria en 1329; lui-même reçut la chevalerie des mains du roi, fit la campagne en 1334 contre la Navarre et combattit à la bataille du Salado; il fut majordome de D. Fadrique, fils naturel d'Alphonse XI; « adelantado » de Castille sous Pierre Ier; ce prince le fit tuer à Burgos en 1351; il avait épousé Da Leonor de Cornado ou Cornago. Cf. les Chroniques, p. 216, col. 2; 235, col. 2; 268, col. 1; 325, col. 2; 345, col. 1; 371, col. 2; 378, col. 1; 384, col. 1 et 2; 406, col. 2; 409, col. 2; 413, col. 2; 414, col. 1.

2. D. Fernán García Duque fut armé chevalier par Alphonse XI; cf. les Chroniques, p. 235, col. 2; 445, col. 2; 454, col. 2.

3. D. Pero Gonzalez de Agüero fut armé chevalier par Alphonse XI; cf. les Chroniques, p. 235, col. 2; 452, col. 2; 453, col. 1; 454; col. 2; 501, col. 2.

4. D. Juan Alfonso Carrillo, armé chevalier par Alfonse XI, suivit un temps le parti de D. Juan Núñez de Lara, révolté contre le roi; ami de D. Alfonso Fernández Coronel, fut tué avec lui à Aguilar en 1353; cf. les Chroniques, p. 235, col. 2; 275, col. 2; 428, col. 2.

— [Les ch. II, III, IV, V, VI et VII, qui manquent en partie ou en totalité dans le ms. n° 33, peuvent être complétés à l'aide des chapitres qui leur correspondent dans la rédaction publiée par le *Bol. de la R. Acad.*, savoir respectivement:

Le ch.	II	par le ch.	VII.
—	III	—	VIII.
—	IV	—	IX.
—	V	—	III.
—	VI	—	V (avec un autre titre).
—	VII	—	VI.

Le ms. de la Bibl. Nationale de Paris, fonds espagnol n° 335, que G. Daumet décrit p. 18, a été transcrit par lui, — mais incomplètement, car il s'abstient par endroits de copier ce qui se retrouve dans le *Doctrinal* d'Alphonse de Cartagène. Le texte est le même que celui que L. T. Villanueva avait recueilli et que nous trouvons aux p. 553-572 du *Boletin de la R. Acad.*, t. LVII, à part quelques variantes de forme, qui généralement sont communes au ms. 335 et au *Doctrinal*. Je ne relèverai que les plus importantes:

P. 554: l. 8 et 13, au lieu de *coraçon* — *yntencion;* l. 13, au lieu de *aquello* — *aquella;* p. 556: l. 13, au lieu de *zapatones* — *çapatos;* l. 17, au lieu de *derravio* — *agravio;* p. 558: l. 18, au lieu de *Cordovo* — *Cardoso;* l. 21, au lieu de *Garci Alfonso* — *Garcilaso;* p. 559: l. 14, au lieu de *Rodriguez de Vledma* — *Rodrigo de Buerma;* l. 23, au lieu de *Don Ruverte de corellas* — *Donbrete de Torrellas;* p. 562: l. 27, au lieu de *fustar* — *justar;* p. 565: cap. 13, comme le *Doctrinal;* p. 566, dern. l., au lieu de *meses* — *veces;* p. 568: l. 1 et 2, au lieu de *partirlos, partir* — *despartirlos, despartir;* cap. 19, au lieu de *camellán* — *camelli;* p. 568: dern. l., au lieu de *que faga* — *que se faga;* p. 569: l. 1, au lieu de *venga y do quier,* etc. — *venga e si a diez leguas fuere que se venga ay do quier que fuere a este dicho torneo enbiando el rrey por el sabiendolo. Et el que non viniere sabiendolo o non pusiere escusa..;* l. 14, au lieu de *maestre* — *rrey;* cap. 21, 1re l., au lieu de *firmeza* — *femencia.*

Il convient d'autre part de remarquer que la liste du ms. 33 contient deux noms qui ne figurent ni dans le ms. 335 ni dans celle de Villanueva: *Don Lope* et *Don Johan fijo de Don Loys;* qu'en revanche cette dernière liste contient un supplément de 32 noms, qu'enfin celle du ms. 335 y ajoute encore un nom, inséré parmi ceux du ms. 33, *Fernan Perez Ponce.* — G. C.]

SUR FLORIAN DOCAMPO[1]

La destinée de cet honnête faussaire était de dérouter ses lointains biographes après avoir trompé ses contemporains. M. Cirot[2], qui a démêlé ses fraudes historiques, s'est heurté à d'inextricables contradictions lorsqu'il a voulu fixer les grandes dates de sa vie : celle de sa mort, surtout. Le problème ne s'en serait même pas posé si Dormer, dans ses *Progresos de la Historia en el Reino de Aragón*[3], avait publié intégralement la correspondance des amis de Zurita, au lieu d'y faire un triage arbitraire. De nos jours, Pérez Pastor a retrouvé une partie de cette correspondance, qui subsiste à l'Académie de l'Histoire de Madrid : il en a extrait quelques textes intéressants pour le biographe d'Ocampo[4] : en particulier une lettre d'Ocampo lui-même. Mais il a négligé d'en donner la cote. Si M. Cirot avait eu sous les yeux cet autographe, il aurait eu une précieuse pierre de touche pour l'examen des recueils manuscrits attribués à son auteur[5]. A notre tour, le hasard de recherches qui ne portaient pas spécialement sur Ocampo nous a fait étudier, à l'Académie de l'Histoire, le volume A 111 de la Collection Salazar, qu'utilisa Pèrez Pastor, et aussi le tome XIV de la Collection Velázquez, qui renferme un lot très

1. Les contemporains orthographiaient tantôt *Florian Docampo*, tantôt *Florian de Ocampo*. Simple question de graphie. L'intéressé signait *Florian Docampo*, et j'adopte son propre usage. Mais il est clair que, séparé du prénom, son nom est *Ocampo*.

2. *Les Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II* (Bordeaux-Paris, 1904), 3e partie, ch. I. Cf. *Bull. hisp.*, t. XV (1913), p. 354 ; t. XVI (1914), p. 328, et t. XXII (1920), p. 132.

3. Zaragoza, 1680 (réimprimé à Saragosse en 1878).

4. *La Imprenta en Medina del Campo*, p. 98 sq. La lettre d'Ocampo est dans le volume A 111 de la collection Salazar (f° 381).

5. Voir en particulier, *Florian de Ocampo chroniste de Charles-Quint*, in *Bulletin Hispanique* 1914, t. XVI, p. 307 sq.

important de lettres à Zurita[1]. Nous avons vu là, en ce qui concerne Ocampo, de quoi redresser quelques erreurs et mieux interpréter quelques faits connus. Ce sont ces résultats qu'on trouvera ici, joints à certaines données que nous avions pu réunir déjà sur la jeunesse de l'historien.

I. Date de naissance.

On ignore la date de sa naissance. Depuis Benito Cano[2], l'on a accepté, sur la foi d'un calcul trop simple, celle de 1499. Par la suite, on verra mieux les raisons qui obligent à avancer cette date : Florian Docampo n'aurait pu, sans une invraisemblable précocité, être, à dix ans, étudiant à la Faculté des Arts d'Alcalá, ni, à treize ans, licencié. Mais le calcul n'est pas recevable : il repose sur certaines indications chronologiques contenues dans les Propositions présentées aux Cortes de Valladolid de 1555. Si l'on veut en faire état, il faut les considérer toutes ensemble. Or il est bien dit dans la proposition 128[3] que Florian Docampo, « actuellement âgé de cinquante-cinq ans, a travaillé vingt-huit ans à écrire la Chronique d'Espagne ». Mais il est dit dans la proposition 129[4] qu'il a travaillé plus de quinze ans à cette chronique avant de voir son labeur d'historien sanctionné par une nomination officielle : et c'est en 1539 qu'il devint chroniste. A ce compte, il aurait entrepris sa grande œuvre vers 1524. Et pour qu'il y eût travaillé vingt-huit ans à la date de la proposition 128, il faudrait que celle-ci fût de 1552. A supposer qu'elle reproduise sans y rien changer les termes d'une requête présentée par Florian en 1552, l'intéressé, étant alors âgé de cinquante-cinq ans, serait né en 1497 ou 1496.

Ce calcul, pour être un peu plus compliqué, ne vaudrait pas beaucoup mieux que celui que nous rejetons. Aucun calcul

1. Celles de Paez sont réparties en deux groupes : l'un comprenant les lettres déjà publiées (avec des coupures) par Dormer; l'autre, les lettres inédites.
2. En tête de la *Corónica general de España que recopilaba el Maestro Florian de Ocampo*, t. I. Madrid, 1791, p. 5.
3. Benito Cano, *loc. cit.*, p. 5.
4. Benito Cano, *loc. cit.*, p. 8.

ne saurait remplacer l'acte de baptème qui nous fait défaut. Et songeons qu'à cette époque, l'âge qu'on accusait dans une pièce officielle n'était pas fatalement exact à moins de dix ans près[1]. Une bonne probabilité vaut mieux qu'un raisonnement juste sur des données inexactes. Or, dans une lettre qu'il lui écrivait en 1524, Florian Docampo rappelait à Juan de Vergara l'amitié qui les unissait depuis leur tendre jeunesse[2]. Vergara était né en 1492. Il est naturel de supposer que les deux amis étaient à peu près du même âge. Ocampo dut naître entre 1490 et 1495.

II. L'Université d'Alcalá

Florian et Vergara furent parmi les premières recrues de l'Université nouvelle. Le collège de San Ildefonso existait dès l'été de 1508, mais l'enseignement ne semble s'être organisé qu'au cours de l'année 1509[3]. Or Vergara entre au collège comme « familiar » le 12 avril 1509[4] : Florian y était entré le 22 février comme « porcionista[5] ». Le collège de San Ildefonso admettait en effet, en plus des boursiers qui le constituaient, un certain nombre d'étudiants assez riches pour payer une pension annuelle de 7.500 maravédis. Tel était le cas d'Ocampo. Les livres de comptes du collège[6] ont gardé

1. Un exemple (emprunté, il est vrai, au XVIIe siècle) : En octobre 1627, le cardinal Cisneros fit à Madrid l'objet d'un procès de béatification. Le fameux Docteur Pedro Torres Rámila était « procurador », et parmi les témoins figurent, entre autres écrivains, Lope de Vega et Quevedo. Lope, qui avait soixante-cinq ans, en accuse cinquante-sept. Quevedo, par contre, se vieillit de huit ans. (Manuscrits de la Biblioteca de la Facultad de Derecho de Madrid : *Apuntes sobre la Beatificación de Cisneros*, réunis par Quintanilla, t. III, f° 146 v°. — Cf. t. II, f°s 223 et 231.)

2. A. Bonilla y San Martín. *Clarorum hispaniensium epistolæ ineditæ* (in *Revue hisp.*, 1901, t. VIII, p. 55 du tirage à part) : « Nobis, quæ crevit ab unguiculis benevolentia numen sit. » Voir plus loin p. 45.

3. A. de la Torre. *La Universidad de Alcalá*, in *Revista de Archivos*, 1909, t. I, p. 418 sq.

4. A. de la Torre. *Ibid.*, 1909, t. II, p. 280.

5. Biblioteca de la Facultad de Derecho, de Madrid. *Papiers provenant de l'Université d'Alcalá*. Legajo VII, n°s 599 à 615, f° 2 v° : « Florián de Ocampo el qual entró a veynte y dos días de hebrero de quinientos y nueue... »

6. Bibl. de la Fac. de Derecho. *Legajo* cité, n°s 599 à 615, f°s 2 v°, 13 r°, 26 r°, 53 v°, 75 v°. — Archivo histórico nacional (Universidad de Alcalá, Lib. 717 f.). *Libro del Thesorero del Collegio de Santo Yllefonso*, f°s 2 v°, 3 r°, 6 v°, 20 r°, 38 r°, 40 v°, 42 r°, 56 v°, 62 v°, 74 v°.



trace des versements qu'il fit pour le paiement de sa « porción », depuis son entrée en 1509 jusqu'au 7 mars 1514. Il consacra ces cinq années à l'étude des arts libéraux. Nous ne savons pas quand il fut reçu bachelier. Mais, dès le 10 novembre 1512, il apparaît sur les registres du trésorier avec le titre de licencié[1], et, le 7 mars 1514, avec celui de « maestro[2] ».

Si l'on pouvait avoir le moindre doute sur l'identité du « porcionista » de 1509 et de l'historien de la *Crónica general de España*, la circonstance suivante suffirait à lever ce doute. Le 16 novembre 1509, le cardinal Cisneros répondait aux félicitations enthousiastes qu'il avait reçues du philosophe français Charles de Bouelles, à propos de la prise d'Oran. Bouelles, disciple de Lefèvre d'Etaples, partageait la haine de son maître pour l'Islam. Il rêvait d'une chrétienté élargie à toute la terre et dans laquelle entreraient les infidèles convertis. Et ce rêve se combinait chez lui à d'ardentes visions prophétiques sur la réforme imminente de l'Église. Il avait séjourné à Tolède dans l'entourage de Cisneros, où il avait laissé le souvenir d'un visionnaire, presque d'un fou[3]. Mais le cardinal l'appréciait, et, en le remerciant de sa lettre du 22 août 1509, il lui annonçait l'envoi d'une relation détaillée de la conquête d'Oran : « Là-dessus, disait-il, notre cher Gonzalo, de notre maison, et professeur de notre collège, vous écrira avec exactitude et méthode. » Gonzalo Gil, professeur de « Nominales », s'acquitta en effet de cette mission. Mais il demanda au jeune Florian Docampo de tenir la plume. Quarante ans

1. Arch. Hist. Nac., Lib. 717 f., f° 56 v°.

2. Arch. Hist. Nac., Lib. 717 f., f° 74 v°. Peut-être Florian quitta-t-il le collège une fois maître ès arts. Le registre conservé à la Bibliothèque de la Faculté de Droit mentionne (f° 75 v°) que, pour l'année 1513-1514, on lui remit 2.250 maravédis sur sa pension.

3 Deux lettres adressées à Cisneros, en 1512, par un certain Fray Andrea et par le Maestro Fr. Juan de Cazalla, évoquent ce souvenir, par voie d'allusion, à propos d'un franciscain animé d'esprit prophétique qui parcourait alors l'Espagne, et qui contait, dit Cazalla, « aliqua similia his phantasiis ne dicam deliramentis que Carolus Bobillus dicere solebat ». (Bibl. de la Fac. de Derecho, *Cartas al Cardenal Cisneros*, n° 102, f° 1 v°.) — La lettre de Fray Andrea est dans un autre recueil de *Cartas al Cardenal Cisneros* conservé à l'Archivo Histórico Nacional (Lib. 1224 f., f° 27 r°.) Sur Bouelles, voir le livre de A. Renaudet : *Préréforme et Humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie* (1494-1517). Paris, 1916.



plus tard, le chroniste rappelait ce souvenir à son ami Vergara[1] : « Sur ce que vous m'écrivez à propos d'Oran, je me souviens d'avoir été le secrétaire de Maître Gonzalo lorsqu'il écrivit la relation de toute l'affaire à Charles Bouelles, et je me souviens même qu'elle commençait par des vers de Virgile : *Turne, etc...* La lettre est imprimée dans un volume d'épîtres de Charles Bouelles. Je n'ai pas ce livre, sans quoi je vous l'enverrais. Il sera facile à trouver à Alcalá parmi les étudiants ou chez les libraires : et, en tout cas, dans la bibliothèque du collège, où je suis sûr qu'il est. » L'Université de Madrid, héritière du collège de San Ildefonso, conserve en effet dans la Bibliothèque de la Faculté de Droit (141-z°-52) les *Epistolæ* imprimées en 1510 par Henri Estienne avec le *De Intellectu* et quelques autres traités philosophiques de Charles de Bouelles : on peut y lire, sinon la relation du Maître Gonzalo Gil, du moins les lettres échangées entre Bouelles et Cisneros à propos de la prise d'Oran[2].

On ne sort pas de la plus stricte vraisemblance en supposant que Florian, une fois Maestro, ne quitta pas l'Université d'Alcalá[3]. Les maestros issus de la Faculté des Arts lui restaient attachés en quelque mesure ; tout en préparant leurs grades de théologie ou en cultivant les humanités, ils vivaient dans son atmosphère, guettant une suppléance, une chaire de régent ou une prébende. Le cardinal Cisneros n'était pas avare de bénéfices pour les théologiens et les artiens d'Alcalá. Dans sa pensée, c'étaient des récompenses dues aux gens d'étude, et qu'ils devaient trouver sur place, sans s'éloigner de la cité

1. Pérez Pastor. *La imprenta en Medina del Campo*, p. 103. La lettre est du 3 mai 1549, et non pas 1559. Mais, ce détail mis à part, le texte édité par Pérez Pastor est infiniment plus satisfaisant que celui qu'avait donné Benito Cano (t. II des *Opúsculos* d'Ambrosio de Morales. Madrid, 1793, p. 124). M. Cirot n'a pu s'y tromper que parce que le nom de Charles de Bouelles était méconnaissable sous le déguisement espagnol de *Carlo Bobilo* (v. *Les Hist. gén. d'Espagne*, p. 101, n. 1).

2. Bouelles à Cisneros. Paris, 22 août 1509. — Cisneros à Bouelles. Alcalá 16 novembre 1509. — Bouelles à Cisneros. Amiens, 20 mars 1509 (il faut lire 1510). — Cf. aussi la lettre de Bouelles au chanoine tolédan Alfonso Yáñez. Paris, 22 août 1509.

3. Nous n'avons pas de renseignements sur les années 1515 à 1517. Mais, le 16 janvier et le 23 février 1518, le « Maestro Florean » figure dans des procès-verbaux de réunions plénières des trois Facultés de Théologie, Médecine et Arts (Arch. Hist. Nac. [Univ. de Alcalá. Lib. 2 f.] Escrituras del colegio de S. Ildefonso, f°s 120 r° et 129 r°).

universitaire; de là l'intime union qu'il avait prévue entre le collège de San Ildefonso et la collégiale d'Alcalá de Henares. Dès 1508 ou 1509 il leur avait fait signer un contrat de « confraternité »[1] et, avant de mourir, il donna une somme de 25 millions de maravédis, dont les rentes devaient servir à créer à Sant Yuste dix-sept « calongías » et douze « raciones » réservées à des maîtres ès arts et à des maîtres en théologie de l'Université d'Alcalá : institution unique, et qui valut à Sant Yuste (ou, comme on dit aujourd'hui, SS. Justo y Pastor) de changer son titre de Collégiale en celui de Magistrale. Lorsqu'en janvier 1519, on distribua pour la première fois ces bénéfices, une place de « racionero » échut à Florian Docampo[2]. La prébende n'impliquait pas charge d'âmes et ne réclamait aucune vocation ecclésiastique; rien ne nous oblige même à penser que Florian, pour l'obtenir, ait dû pousser très avant ses études théologiques à l'Université d'Alcalá.

Nous savons, par contre, que les « lettres humaines » l'attiraient. Le grand Antonio de Lebrixa, « grammairien » selon le cœur de Laurent Valla, l'initia aux méthodes de la philologie et de l'histoire telles qu'on les entendait alors [3]. Et qui sait s'il n'eut pas quelque responsabilité dans le goût de son disciple pour la pseudo-histoire? C'est probablement dans un petit livre édité par Lebrixa qu'il apprit à connaître Bérose, Manéthon et Fabius Pictor[4]. Vers la même époque, Florian se lia avec le plus grand helléniste espagnol du temps, le commandeur Hernán Núñez. Leur amitié, qui ne devait pas être inaltérable, commença par être étroite. Le Commandeur grec rappelait

1. Cf. A. de la Torre, *op. cit.* in *Rev. de Archivos*, 1909, t. I, p. 418.
2. Arch. Hist. Nac. [Univ. de Alcalá. Lib. 2 f.] Registre cité, f° 225 r°. Cf. f° 240 r°.
3. G. Cirot. *Les Hist. gén. d'Espagne*, p. 98 et 111. Cf. p. 70.
4. Em. Legrand. *Bibliographie hispano-grecque*, n° 28 : « Opuscula in hoc uolumine cotenta. ARCHILOCHUS de temporum antiquitate et homeris octo. PHILONIS breuiarium de temporibus sacræ scripturæ. BEROSUS chaldeus de origine et successione regnorum. MANETHON ægyptius subsecutus berosum in historia. METASTHINES persa qui et ipse berosum subsecutus est. MYRSILUS LESBIUS qui de italiæ antiquitate scripsit. XENOPHON historicus de quorundam æquivocatione. SEMPRONIUS ROMANUS de italiæ descriptione. FABIUS PICTOR historicus de italiæ antiquitate. CATONIS censori de originibus fragmentum. ANTONINI PII ex itinerario Italiæ descriptio. ANTONIUS NEBRISSENSIS chronographus regius dum Burgis in curia desidet ociosus dispunxit interpunxit atque pro uirili ex inemendato exemplari castigauit et imprimi curauit » Burgos, 1512; in-4°, 32 f. (Ex. à la Bibl. Provinciale de Tolède.)

beaucoup plus tard ces années où ils avaient été, disait-il, « plus unis que Pylade et Oreste[1] ». Mais peut-être faisait-il allusion à une période de quelques années plus tardive, et pendant laquelle leur amitié se doubla d'une quasi-fraternité d'armes.

III. Les Comunidades.

Florian Docampo et le Commandeur grec militèrent ensemble, à Alcalá, dans le camp « comunero[2] ». Car l'Université d'Alcalá ne resta pas étrangère à la grande rébellion. Cette période de son histoire est mal connue, parce que ses historiens ont jeté pudiquement un voile sur un épisode qu'ils auraient voulu pouvoir biffer. Le bon Alvar Gómez de Castro, étudiant à Alcalá moins de quinze ans après les Comunidades[3], était à même d'écrire sur l'Université pendant la période révolutionnaire quelques pages exactes et substantielles. Mais il s'en garda bien. C'est à peine s'il risqua quelques détails sur les dissensions à l'intérieur du collège de San Ildefonso, en évitant de souligner la relation de ces faits avec le mouvement général des Comunidades. Le peu qu'il dit du rôle du Commandeur grec, en exagérant l'aspect romanesque de l'aventure, ferait croire que seul, alors, dans Alcalá, le Commandeur fut en rapports avec l'évêque Acuña, dont il aurait été l'agent secret et ténébreux[4]. On devine bien entre

1. Dormer. *Op. cit.*, l. IV, ch. XVIII, n° 28.

2. En ce qui concerne Ocampo, ce fait a été pour la première fois mis en pleine lumière par M. Morel-Fatio (*Historiographie de Charles-Quint*. Paris, 1913, p. 85) d'après les documents exhumés par Danvila (*Hist. critica y documentada de las Comunidades*, t. III, p. 673 sq.). Depuis, le P. Miguélez (*Catálogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escorial*. t. I [1917] p. XIII, n. 2) s'est demandé si le Florian Docampo comunero enthousiaste à Alcalá, en 1521, est bien le même qui devint chroniste de l'Empereur en 1539. Nous ne croyons pas que le doute soit désormais possible. La première objection du P. Miguélez tombe, puisque le futur chroniste était « maestro » depuis 1514 au plus tard. Quant au silence des documents cités par le P. Miguélez, on n'en saurait tirer argument, car ces documents ne renferment pas un seul nom de comunero d'Alcalá.

3. Sans doute dès 1534. Il fut reçu bachelier le 2 juin 1537. (Arch. Hist. Nac. [Univ. de Alcalá. Lib. 317.] *Libro de Actos y grados 1523-1544*, f° 95 v°.)

4. *De rebus gestis a Francisco Ximenio Cisnerio*. L. VIII. Cette déformation de la vérité a été encore accentuée par Portilla y Esquivel (*Historia de la ciudad de Compluto*, parte I. Alcalá 1725, p. 332), chez qui éclate naïvement le souci de laver de tout soupçon le loyalisme d'Alcalá.



les lignes que, des deux camps qui se partageaient le collège, celui des gens d'outre-monts (*Ultramontani*) sympathisait avec le mouvement de Castille, tandis que les Andalous (*Belici*) représentaient le loyalisme inconditionnel. Mais Alvar Gómez n'a pas voulu le dire clairement. Son manuscrit[1], qui est conservé à la Bibliothèque de la Faculté de Droit de Madrid, est bien instructif à cet égard. A plusieurs reprises, il a supprimé des précisions[2] sur la signification des deux partis, jusqu'à donner à son récit l'allure énigmatique qu'on lui voit dans le texte définitif du *De rebus gestis*. Détachée de ses vrais motifs, toute l'agitation qu'il décrit, et qui aboutit un jour à une bataille sanglante, devient irréelle et absurde.

On connaît un peu mieux la réalité depuis que Danvila[3] a essayé de la reconstituer d'après un procès ouvert en mai 1521, à la requête des maîtres Cueto et Licona, qui avaient été fort maltraités par les révolutionnaires triomphants. Ce procès est complété dans une certaine mesure par un recueil d'*Escrituras* du collège de San Ildefonso[4], qui a conservé trace des tractations intervenues entre les plaignants et le collège, ainsi que des mesures de pacification prises dans l'été de 1521. Même avec ce complément, il n'y a pas là de quoi permettre une bien exacte reconstitution des faits. Sans parler de l'état inorganique où reste encore l'histoire générale des Comunidades, et qui rend difficile l'intelligence véritable d'un épisode quelconque, le caractère même des documents d'archives dont nous disposons ici accroît la difficulté. Danvila a pris l'essentiel de son récit dans le questionnaire tendancieux rédigé par Cueto et Licona pour l'interrogatoire des témoins. On peut tirer plus de parti qu'il n'a fait des trente dépositions qui

1. Alvar Gómez. *Vida de Cisneros. Ms. original*, f°s 294 v°, 297 v°.

2. F° 295 r° : « Ad *populorum seditiones* » (biffé et remplacé par « domestica praelia acrius quam unquam conserta ») « se conuertunt ; *ipsique, ut caeteri mortales, diuisi, una pars popularem statum, altera Regiam maiestatem tuebatur.* » (biffé) « ... conclamabant, *idque aut Regiam maiestatem laedere, aut contra popularium libertati officere tempus eximere cupientes, contendebant* » (biffé). Cf. les suppressions aux f°s 295 v°, 296 v° et 297 r°.

3. *Op. cit. Memorial histórico español*, t. XXXVII, p. 670 sq.). Le procès est conservé à Simancas (Consejo Real, Legajo 542). Lorsque nous renvoyons au texte même de ce document, nous le désignons par l'abréviation : *Procès*.

4. Arch. Hist. Nac. (Univ. de Alcalá. Lib. 3 f.). Voir en particulier les f°s 25 v° 33 r°, 34 v°, 38-43, 59-61.



répondent plus ou moins rigoureusement aux quarante-huit points de ce questionnaire. On se trouve toujours, en définitive, en présence d'un ensemble confus d'affirmations intéressées et de racontars, dont le centre est une plainte d'ordre privé, et où les faits importants n'apparaissent que par voie d'allusion, sans dates précises : chacun songe à accuser ou à excuser beaucoup plus qu'à exposer. Il n'était pas inutile de marquer le caractère incertain de toute cette histoire avant de retracer, sous toutes réserves, le rôle qu'y joua Florian Docampo.

La rébellion d'Alcalá fut tardive, et, à ce qu'il semble, liée d'abord à celle de Madrid, sa voisine. Le premier acte révolutionnaire important fut l'expulsion du gouverneur de l'archevêché de Tolède, D. Francisco de Mendoza[1]. Le représentant de Guillaume de Croy s'était cru plus en sûreté à Alcalá que dans la « ville impériale » devenue citadelle de la révolution : il dut se réfugier à Guadalajara, sous la protection du duc de l'Infantado (début de février 1521). Mais Alcalá ne devint un foyer de lutte intense que lorsque l'évêque Acuña arriva à marches forcées dans le royaume de Tolède[2] pour guerroyer contre les troupes du prieur de San Juan. Le terrible évêque de Zamora dut se présenter dans les premiers jours de mars aux portes de la cité universitaire. Le peuple en effervescence demandait l'expulsion du vicaire archiépiscopal Avellaneda et son remplacement par le recteur Juan de Hontañón[3]. L'Université était divisée; mais le recteur, fougueux partisan de l'insurrection, entraînait derrière lui la majorité du collège. La foule des étudiants suivait. Les quatre jours que l'évêque de Zamora passa dans Alcalá furent pour les révolutionnaires des journées de fièvre et d'enthousiasme. On prêta serment à la Comunidad. On s'arma : l'Université était transformée en caserne. On fit des rondes de nuit quotidiennes, à la lueur des

1. *Memorial*, t. XXXVII, p. 315. (Lettre du Connétable de Castille à l'Empereur. Burgos, 11-12 février 1521.)

2. Cf. Juan Maldonado *El movimiento de España* (trad. du latin par José Quevedo. Madrid, 1840), p. 229. Cf. *Memorial*, t. XXXVII, p. 322, 384, 400, 422. Lettres du Connétable à Sa Majesté : 27 février, 1er, 12 et 17 mars 1521.

3. Simancas (Patronato Real. Leg. 1. n° 85). Lettre autographe du Me Cueto au duc de l'Infantado. Elle est datée : « De Alcalá, oy domingo ». Nous croyons qu'il s'agit du dimanche 3 mars 1521.



torches. Un soir, la ronde universitaire rencontra celle de la ville, et elles s'unirent aux cris de « Acuña! Acuña! Zamora! Zamora! Vive la Comunidad et mort aux traîtres[1]! ». Acuña, en quittant Alcalá, y laissa des agents dévoués à son service: il choisit comme hommes de confiance le Commandeur grec et Florian Docampo[2]. Là-dessus, les témoignages sont unanimes[3], et le prêtre Juan Díaz, « racionero » comme Florian, à la magistrale de Sant Yuste, déclare que « ces deux hommes étaient la Comunidad personnifiée, le corps et l'âme de l'évêque ». Tous deux, — c'est également un point qui semble établi, — avaient pour mission d'amener à la cause les personnes influentes en leur offrant, au nom de l'évêque, rentes, places et bénéfices. Mais au lieu que le Commandeur s'en tient à ce rôle plutôt diplomatique, Florian, d'une vingtaine d'ans plus jeune, apparaît souvent les armes à la main.

Vers le 15 mars, le Prieur, rompant traîtreusement une trêve qu'il avait lui-même sollicitée, battit l'évêque Acuña au Romeral, près de Lillo. Le bruit se répandit rapidement[4] que l'évêque avait perdu plus de mille hommes, tant morts que blessés, et quatre pièces d'artillerie; lui-même était blessé grièvement. Lorsque la nouvelle parvint à Alcalá, Florian se rendit au collège, accompagné de gens en armes, pour chercher querelle à un « collegial » royaliste du nom de Caravajal. Il lui reprocha de colporter de faux bruits, affirmant que ses propos étaient « le plus grand mensonge du monde », et, à bout d'arguments, tira un poignard. Il eût tué son contradicteur si le maître Puxbert ne l'avait saisi à bras le corps. Il se débattit, l'appelant traître et coquin. Le recteur arriva et mit fin à cette

1. *Procès*, f° 8 v°.

2. Cueto et Licona donnent à Florian le titre de « secretario » (Question n° 24) ou de « criado » (Question n° 40) de l'évêque de Zamora. Ils appellent également secrétaire de l'évêque le vice-recteur Zanbranes (Question n° 3), à qui le recteur confia la garde du clocher de Sant Yuste une huitaine de jours avant l'arrivée d'Acuña. L'évêque de Zamora dut choisir sur place des auxiliaires actifs et les attacher à sa maison à titre de secrétaires ou de « domestiques ».

3. Réponses à la question n° 40.

4. L'amiral envoyait la nouvelle à l'Empereur le 19 mars, de Tordesillas (*Memorial*, t. XXXVII, p. 455).



bagarre : mais il refusa de sévir contre le trop bouillant comunero[1].

Le 10 mars, la Junte révolutionnaire de Valladolid avait nommé l'évêque Acuña gouverneur de l'archevêché de Tolède, en même temps qu'elle lui donnait pleins pouvoirs pour disperser les troupes du Prieur[2]. La nouvelle causa une grande allégresse à Alcalá. Il y eut sonneries de cloches, feux de joie, courses de taureaux et autres réjouissances. Florian Docampo se présenta au collège avec une cinquantaine d'hommes et réclama l'expulsion des « colegiales » royalistes : « Hors d'ici ! criait-il, hors d'ici les traîtres, ennemis de la sainte Comunidad ! Ils ne demeureront pas une heure de plus ! » A la réflexion, on s'avisa qu'il valait mieux les enfermer : c'est alors que Cueto, Licona et tous leurs amis furent emprisonnés par ordre du recteur[3].

Tout espoir était dans l'évêque de Zamora. Qu'il fût à Ocaña ou à Tolède, on se tenait en liaison avec lui, et l'on se réjouissait de ses succès, même lorsqu'ils étaient tout apparents. Ce fut une explosion de joie lorsqu'on sut que le Vendredi Saint (28 mars), venu à Tolède sans escorte, il avait été reconnu sur le Zocodover et porté en triomphe à la cathédrale[4]. Bien qu'il y eût été porté de force, sans doute contre son gré, l'Université le félicita de s'être assis sur le siège du primat des Espagnes[5]. Il n'était pourtant pas assez proche pour qu'on se sentit en sûreté. Alcalá redoutait l'armée du Prieur : on savait les atrocités de Mora. D'autre part, on craignait une intervention du duc de l'Infantado[6], dont le voisinage, à Guadalajara, était une menace permanente. Une sorte de fièvre obsidionale possédait les révolutionnaires, provoquait des violences contre les suspects, répandait des rumeurs de trahison[7]. En fait, le

1. *Procès.* Déposition du Mᵉ Puxbert. Réponse à la question nº 47.

2. *Memorial*, t. XXXVII, p. 451. Les minutes de la « provisión » et de la « cédula » expédiées en faveur d'Acuña sont conservées à Simancas (Patronato Real. Leg. 4, nº 39).

3. Question nº 24 et réponse des témoins à cette question.

4. *Memorial*, t. XXXVII, p. 569 et 605. Lettres du Cardinal de Tortosa (8 avril) et de l'Amiral (15 avril).

5. Question nº 41.

6. Déposition du Mᵉ Gerónimo Ruiz. Réponse à la question nº 13.

7. *Ibid.*

duc de l'Infantado, s'il s'abstenait de toute intervention armée, travaillait la ville par ses émissaires : il inclinait certains esprits à la soumission. Finalement, quand la nouvelle du désastre de Villalar éclata en Espagne, il rédigea une capitulation qu'il fit signer sans trop de peine à la ville, mais non pas à l'Université[1].

Le recteur Hontañón fut jusqu'à la fin pour la résistance[2]. Il avait toujours tenu tête aux traîtres du conseil de ville. Un jour, le vicaire Avellaneda et D. Alonso de Castilla s'étaient présentés en pleine assemblée d'Université pour réclamer, au nom de la « villa », la livraison d'Ocampo et du Commandeur. Le recteur refusa de voir en eux l'émanation d'Alcalá : Ils n'étaient pas la vraie « comunidad de la villa ». Que n'allaient-ils prendre la forteresse de Santorcaz, cette voisine gênante, plutôt que de chercher querelle à Florian et au Commandeur, qui représentaient la vraie « Comunidad » ? Le maître Carrasco allait plus loin et voulait qu'on arrêtât le vicaire et son compagnon.

En fin de compte, Hontañón prit sous sa protection les deux comuneros menacés, qui relevaient de son autorité en tant qu' « étudiants ». Ils purent rester au collège de San Ildefonso, gardés par leurs amis en armes, jusqu'à ce que le danger s'éloignât[3].

Il semble pourtant, d'après quelques témoignages[4], que Florian ait été finalement arrêté, et qu'il fût en prison lorsqu'on apprit l'exécution des chefs vaincus à Villalar. Il aurait alors été délivré, et le recteur l'aurait envoyé à Madrid chercher des renforts pour résister aux troupes ducales[5]. Quand on sut que celles-ci étaient en marche, Hontañón, monté sur une mule, la robe flottante et laissant voir un corselet qu'il portait dessous, conduisit ses fidèles à la défense de la porte de Guadajara. Pendant ce temps, les royalistes montaient la

1. Question n° 42.
2. Déposition du Lic° Al° Galindo. Réponse à la question n° 13.
3. Question n° 40. Dépositions de l'étudiant Hernán Ponce, de D. Alonso de Castilla, de Pedro de Montalvo, etc.
4. Dépositions de Francisco de Madrid, vezino de Alcalá, et d'Alonso de Ureña, clérigo estudiante. (Réponses à la question n° 42.)
5. Question 42. Ce dernier point est confirmé par de nombreux témoins.

garde à celle de Madrid pour s'opposer à l'entrée des renforts[1]. Mais ceux-ci ne vinrent pas. D. Alonso de Arellano, qui commandait les troupes envoyées pour occuper Alcalá, évita d'en prendre possession par la violence[2]. Il contourna la ville et campa pour la nuit devant la porte de Madrid. C'est le lendemain matin qu'il fit son entrée et rétablit l'autorité royale. (Fin avril 1521.)

IV. La Crónica

Florian Docampo rentre pour quelque temps dans l'ombre. Nous le retrouvons trois ans plus tard à Zamora, transformé en historien, aux prises avec cette *Crónica* gigantesque qu'il ne devait pas achever. Les trois lettres[3] qui nous révèlent cette métamorphose ne sont pas sans contenir quelques indications sur cet intermède de trois ans : et l'on peut s'étonner que le problème biographique qu'elles posent ait passé inaperçu.

Sur leur date, on ne saurait hésiter longtemps. La première, d'Ocampo à Vergara, n'est pas datée; la troisième, du même au même, porte seulement : « Zamorae, ultimo Julii ». Mais la seconde, qui est de Vergara à Ocampo, s'intercale évidemment entre elles : elle répond à la première, et la troisième lui répond. Or elle est datée de Burgos, 1er juillet 1524. Même si l'année n'était pas précisée, il faudrait la supposer, tant les détails que Vergara donne sur lui-même s'accordent avec ce qu'il dira plus tard dans son procès[4] sur cette époque de sa vie. Il était revenu des Flandres avec la cour et avait séjourné à Valladolid depuis l'automne de 1522 jusqu'à la fin de l'été de 1523. Il était alors parti pour Alcalá[5] où il resta jusqu'au

1. Déposition de Bernaldino de Danio. Réponse à la question n° 45.
2. Calvete de Estrella. *Rebelión de Pizarro... y vida de D. Pedro Gasca* (Ed. Paz y Mélia. Madrid, 1889, t. I, p. 11).
3. Dans Bonilla, *op. cit.*, p. 54-60.
4. M. Serrano y Sanz. *Juan de Vergara y la Inquisición de Toledo*, in *Rev. de Archivos*, 1902, t. I, p. 479.
5. Bonilla, *op. cit.*, p. 59 : « ineunte statim autumno ». Cf. Serrano y Sanz, *loc. cit.* : « quando la Corte se fue aquel año de Valladolid ». La cour, d'après M. Foronda y Aguilera (*Estancias y viajes de Carlos V*, Madrid, 1914), quitta Valladolid le 25 août 1523.



10 mars 1524 : c'est à cette date qu'il rejoignit la cour à Burgos pour entrer au service de l'archevêque de Tolède, Fonseca.

Or, écrivant de Burgos à son ami Florian Docampo, le 1er juillet 1524, Vergara lui demande des nouvelles de son histoire : « Je ne veux point parler, précise-t-il, des événements de votre existence (bien que je désire aussi en être informé), mais de cette histoire dont nous nous sommes longuement entretenus à Bruxelles — de qua Bruxellæ multus inter nos sermo[1] ». A la rigueur, évidemment, il pourrait s'agir ici de conversations, non pas entre Florian et Vergara, mais entre Vergara et des amis communs, à propos de nouvelles reçues de Florian par lettres. Mais cette interprétation n'est pas la plus naturelle, et d'ailleurs, rien ne s'oppose à ce que les deux amis se soient trouvés ensemble à Bruxelles en 1521 ou 1522, lorsque la cour y revint après le couronnement de l'Empereur.

Dans une lettre à Zurita, en 1547[2], Florian Docampo parle d'un séjour qu'il fit en Allemagne, « de nombreuses années auparavant ». Et dans sa *Crónica*[3], il est question d'une tempête qui le poussa un jour sur la côte d'Irlande, à « Catafurda ». Une hypothèse s'offre à nous : Florian, après avoir rempli, dans les derniers jours d'avril 1521, la mission ultime dont le recteur Hontañón l'avait chargé auprès des Comuneros de Madrid, dut sentir la cause perdue, et, se sachant compromis, gagner la frontière au plus vite pour aller rejoindre quelque protecteur puissant à la cour. Celle-ci était en Allemagne. L'Empereur passa le mois de mai à Worms[4]; du 31 mai au 5 juin, il était à Mayence; et, dans les jours qui suivirent, il descendit le Rhin jusqu'aux Pays-Bas. En courant la poste, Florian eut le temps d'atteindre la cour en Allemagne. En tout cas, s'il y arriva après son départ, il put la rejoindre en Belgique. L'Empereur séjourna à Bruxelles du 14 juin au 9 juillet, puis, de nouveau, du 30 août au 29 septembre, et enfin

1. Bonilla, *op. cit.*, p. 59.
2. Pérez Pastor, *op. cit.*, p. 99.
3. L. I, ch. VII. M. Cirot, qui a noté ce détail (*Les Hist. gén. d'Esp.*, p. 98) suppose avec beaucoup de vraisemblance que « Catafurda » est une transcription approchée de « Waterford ».
4. Cette indication chronologique et celles qui suivent sont données d'après M. Foronda y Aguilera (*op. cit.*).

du 16 janvier au 2 mai 1522. Les entretiens auxquels Vergara fait allusion peuvent se placer pendant l'un quelconque de ces séjours. Finalement, la cour regagna l'Espagne en passant par l'Angleterre. Peut-être le bateau qui portait Florian fut-il poussé par une tempête sur les côtes d'Irlande. L'hypothèse, à défaut de preuves, a pour elle sa cohérence.

Un point, du moins, est sûr : c'est que, dès 1521 ou 1522, Florian avait conçu l'idée de son histoire. En juillet 1524, l'œuvre était encore informe, embryonnaire[1], mais le plan s'en dessinait et l'auteur en sentait déjà les difficultés. Il écrivait à Vergara[2] : « La première partie, qui va de Tubal, premier habitant de l'Espagne, jusqu'à la domination carthaginoise, est incomplète faute d'annales. La chronologie est établie, mais l'histoire de nombreuses années fait défaut. Et, sur cette période, on n'a rien de plus que les données recueillies par Frère Jean de Viterbe, ou en tout cas un bien petit nombre de données supplémentaires, que j'ai tirées d'autre source. — Des Carthaginois à l'arrivée des Goths, même inconvénient : ici, rien d'autre que Polybe, César, Tite-Live et les historiens suivants qui ont traité des Empereurs, dans la mesure où ils parlent incidemment de notre pays. — Tout est plus aisé après la venue des Goths, car là, s'il y a quelque incertitude chronologique, l'histoire est à peu près complète. J'y ai ajouté l'origine et la succession des rois de Portugal, que ne donne aucun autre auteur, que je sache. J'en ferais autant pour les rois d'Aragon et de Navarre, si je trouvais leurs annales, afin de ne rien omettre de ce qui touche à la grandeur de l'Espagne. — Je mets à part une autre partie à laquelle je travaille avec l'idée de la publier bientôt, et qui commence à la reconquête de Grenade, c'est-à-dire au point où Hernando del Pulgar a interrompu l'histoire d'Isabelle et de Ferdinand, notre roi invaincu, et va jusqu'à la mort de ce prince : sur toute cette époque, je promets une histoire vraie autant que précise. — Quant à tout ce qui s'est passé

1. « Sunt tamen adhuc rudia omnia et informia, simillimaque nascentibus. » Bonilla. *op. cit.*, p. 56.
2. *Ibid.*



depuis, mon intention est de le laisser sous forme de notes ou d'éphémérides; la postérité m'en saura gré. » — « Au total », concluait-il, « si l'on considère les parties, c'est fort aisé peut-être; si l'on considère l'ensemble, c'est un tel travail et d'une difficulté telle que je me dis presque qu'il faut être fou pour avoir entrepris une œuvre de cette envergure. »

Le morceau d'histoire contemporaine dont il annonçait la prochaine apparition ne fut jamais publié. Peut-être se transforma-t-il en un supplément aux *Claros Varones* d'Hernando del Pulgar. En tout cas Florian entreprit un travail biographique de ce genre, puis l'abandonna. En 1549, il en envoyait les matériaux à son ami Vergara[1]. L'essentiel était une vie de Cisneros, inachevée.

Quant au grand édifice d'histoire ancienne et médiévale dont il pressentait si bien les difficultés, il n'en réalisa qu'une faible part. Les quatre premiers livres parurent à Zamora à la fin de 1543. Une réimpression suivit bientôt (1545); puis, en 1553, à Medina del Campo, une édition augmentée d'un cinquième livre. Le plan grandiose de Florian en comportait quatre-vingts!

Les soixante-quinze derniers ne parurent jamais, et l'on peut douter qu'ils aient été jamais préparés pour l'impression, malgré les affirmations insistantes de l'auteur. Le Commandeur grec, qui le connaissait bien, lui reprochait un défaut qui, disait-il, gâtait toutes ses qualités : « Y es que nunca dice verdad[2] ». Zurita et Paez, plus indulgents, prenaient sa défense, mais le doute s'imposait parfois à leur esprit.

Les érudits attendaient impatiemment la *Crónica* : il y avait vingt ans qu'on en parlait lorsqu'elle commença à paraître. De Trente ou de Rome, Paez de Castro demandait des nouvelles de sa continuation. Apprenant la nomination de Busto comme chroniste, il écrivait à Zurita (8 juin 1546) : « Dites-moi si Monsieur Florian se repose ou s'il s'occupe de son histoire[3]. » Quelques mois plus tard, le 8 septembre, il était plus net :

1. Pérez Pastor, *op. cit.*, p. 103. Nous donnons en appendice la réponse de Vergara, qui est une critique de la biographie de Cisneros.
2. Dormer, *op. cit.*, l. IV, ch. XVIII, n° 28.
3. Dormer, *op. cit.*, l. IV, ch. XI, n° 12.



« Pour Florian, j'ai grand'peur *ut nobis fucum faciat*. Je ne puis le croire, et il devrait faire en sorte d'ôter cette opinion de l'esprit de beaucoup de gens[1]. » Et le 26 octobre encore : « De Florian, pas de nouvelles ; je ne voudrais pas qu'il donnât raison à Bustamante et me fît mentir ; je défends pourtant assez son histoire dans ce pays-ci, et ne perds pas une occasion de dire sa diligence et son érudition[2]. »

Zurita était l'indulgence même : il avait prié le Commandeur grec d'épargner un peu plus son ancien ami lorsqu'il parlait de lui ou de ses œuvres. Mais les soupçons de Paez durent lui donner de l'inquiétude et il dut presser l'historien de se justifier, car celui-ci, le 16 mars 1547, lui envoyait négligemment, en post-scriptum, les explications que voici : « Comme j'écrivais la présente, on m'a remis une lettre de Miguel de Eguía, imprimeur en Navarre, qui est mort à l'heure qu'il est. Elle est datée du 3 juin de l'année dernière, et, depuis, nous en avions échangé bien d'autres pour nous entendre sur l'impression des quatre-vingts livres dont se composait au total l'ouvrage qu'il m'a détruit. Je vous envoie cette lettre parce qu'elle m'arrive maintenant même, et bien qu'elle soit fort vieille ; j'y joins un échantillon de typographie détestable qu'il m'avait envoyé, et je vous enverrais encore bien d'autres lettres échangées entre lui et moi jusqu'à la conclusion de notre contrat ; mais cela ferait un trop gros paquet[3]. » L'excuse est plaisante. Et l'on se demande si Zurita se laissa convaincre par ce petit roman et par les documents à l'appui.

Le 15 septembre 1548, Paez, de Rome, questionnait : « A quoi travaille le Commandeur grec ? Et Florian Docampo ? Ici l'on croit que son histoire est tout entière imprimée[4]. »

Était-ce ironie ou confiance ? En tout cas, le 3 mai 1549, Florian écrivait à Vergara : « Je vous envoie ce que j'avais rédigé de la vie du bon Cardinal (Dieu ait son âme !) jusqu'au

1. Passage inédit d'une lettre incomplètement publiée par Dormer (*ibid.*, n° 14). L'autographe est à l'Ac. de l'Histoire de Madrid (col. Velázquez, t. XIV. Cartas de Paez à Zurita, n° 35) : « De Florian tengo gran temor ut nobis fucum faciat no lo puedo creer ; y el devria procurar de quitar de los animos de muchos esta opinion. »
2. Dormer, *ibid.*, n° 15.
3. Pérez Pastor, *op. cit.*, p. 99.
4. Dormer, *op. cit.*, l. IV, ch. XI, n° 21.

moment où l'on me donna la place de chroniste; car depuis je n'ai pu poursuivre, fatigué que je suis d'écrire les événements de notre temps, et de préparer le travail aux imprimeurs pour la publication de cette chronique que tant de gens réclament. Cela m'occupe fort à présent, et je crois que bientôt je m'entendrai avec un imprimeur de Salamanque pour la faire paraître d'un seul coup, sans interruption. J'entends jusqu'à la mort du Roi Catholique, car le reste ne verra le jour qu'après ma mort. Je corrigerai et améliorerai bien des choses dans ces quatre premiers livres que m'arrachèrent de force certains imprimeurs qui faisaient alors des bréviaires pour la cathédrale de Zamora. Et quand ce sera fini, *si mox obdormierit opifex, mors acerba non erit.* Il y a entre l'imprimeur et moi cette difficulté que lui ne voudrait pas venir faire l'impression ici, et que, moi, je ne puis m'absenter pour la correction des épreuves, étant tenu à la résidence par mon canonicat. Cette prébende est la mort de mes travaux et de mes Muses. Je ne sais que faire, pauvre comme je suis. Car, sans cela, j'espère que vous avez assez bonne opinion de moi pour penser que j'y aurais renoncé; quant aux permutations, ce pays n'a pas assez de ressource pour qu'elles soient praticables sans retomber dans la misère passée[1]. »

Vergara ne répondit à cette lettre que deux ans plus tard[2]. La *Chronique* de son ami n'avait pas encore paru. Mais le bruit courait qu'il la faisait imprimer en Flandre: « Je le tiendrais, disait Vergara, pour chose très sage et profitable. Faites-moi savoir ce qu'il en est. » Il n'en était probablement rien, puisque l'édition qui parut en 1553 à Medina del Campo ne comprenait que cinq livres.

Nous avons affaire ici à un mensonge systématique et intéressé. Florian Docampo était chroniste impérial depuis 1539. Il était chanoine à Zamora depuis 1547. Sa chronique lui fut d'abord un prétexte pour ne pas résider à la cour, tout en touchant les 80.000 maravédis que lui valait sa place de

1. Pérez Pastor, *op. cit.*, p. 103.
2. Le 23 juin 1551. Nous donnons en appendice le texte de sa réponse.

chroniste[1]. Puis, lorsqu'il se fixa définitivement à Zamora, décidé à jouir du moins, si le cumul était impossible, d'une grasse prébende de 400.000 maravédis, il invoqua ses occupations d'historien pour éluder ses obligations de chanoine. Finalement, il met en branle les Cortes, qui se réunissent à Valladolid en 1555, pour obtenir le règlement le plus avantageux de sa situation. Les Procuradores, dans leur cent vingt-huitième proposition, réclamèrent pour lui une sinécure qui lui rapportât autant que son canonicat sans le condamner à la résidence, pour qu'il pût achever enfin sa chronique; les soixante-quinze livres encore inédits étaient, d'après l'intéressé, mis au net pour la plus grande partie. — D'autre part (proposition 129), on demandait au roi de lui payer neuf annuités arriérées de son traitement de chroniste, qui lui avait été retenu depuis que sa prébende l'enchaînait à Zamora, et l'on suggérait de le payer à l'avenir, bien que non résidant, comme cela se faisait pour d'autres chronistes. Là-dessus, le roi promit la solution la plus favorable qu'il se pourrait. Mais, sur la proposition 128, il ordonna une enquête afin de déterminer l'état d'avancement de la chronique et de prendre une décision en connaissance de cause. On n'avait donc, à la cour, qu'une confiance limitée dans la véracité de l'historiographe. Mais il devait jouir d'un certain crédit aux Cortes, car, le 18 août 1555, le Royaume adressa au chapitre de Zamora[2] une requête tendant à le faire dispenser de tout service à la cathédrale pour le temps qu'il travaillerait à sa chronique: on lui faisait une obligation de conscience d'en finir le plus tôt possible.

Sa conscience n'était pas absolument en repos. Le 3 juillet 1555, il avouait à Juan Galarza[3] que, depuis qu'il était chanoine, c'est-à-dire depuis 1547, il n'avait à peu près rien fait, et qu'il n'avait pas osé, par scrupule, solliciter son

1. Cf. Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 79, n. 1. — Le 16 mars 1547, au début de la lettre à Zurita publiée partiellement par Pérez Pastor (coll. Salazar, A 111, f° 381 r°), Florian fait allusion au service que lui a rendu son ami « en pedir sus ausencias de los dos años pasados » et à « la liberalidad conque el Principe Nuestro Señor las suplió ».

2. Pérez Pastor, *op. cit.*, p. 102. Le titre : *Petición del Reyno a la ciudad de Zamora*, n'est pas exact. La requête s'adresse en effet au chapitre.

3. Pérez Pastor, *op. cit.*, p. 101.



traitement de chroniste. « Son histoire n'était pas au point pour l'impression, en tout cas, pas autant qu'on l'avait pu dire à Galarza. Il restait bien des trous, bien des lacunes à combler, bien des parties à polir, à limer et à porter à leur achèvement. » Il espérait pouvoir terminer, en consacrant à cette tâche tous les loisirs qu'il s'accordait « du temps qu'il était homme de bien ». Il souhaitait qu'un bénéfice s'offrît pour permuter, dût-il y perdre cent ducats de rente ou plus, pourvu que ce ne fût pas un bénéfice « avec cure ».

Sa santé s'affaiblissait. Au printemps de 1555, le bruit de sa mort avait couru à Bruxelles, où Paez, à l'affût d'une place, s'était fait promettre sa succession comme chroniste[1]. Il fut nommé, en effet, et sans tarder. Mais, comme il avait annoncé à Zurita sa nomination à la place d'Ocampo, le secrétaire de l'Inquisition, mieux renseigné à Valladolid qu'on ne l'était à Bruxelles, dut lui manifester quelque surprise. Paez le rassura : « On m'a nommé chroniste, dit-il, non pas à la place de Florian, mais tout bonnement. Seulement, comme on disait qu'il était mort, on voulait que je continuasse son histoire. Je travaille aussi pour me faire dispenser de la résidence et je crois que je l'obtiendrai[2]. »

Nous savons par les « quitaciones de Corte » que Florian mourut en 1558[3]. On peut supposer que la rédaction de sa chronique n'avait pas fait grand progrès depuis les tardifs aveux qu'il avait adressés en 1555 à son ami Galarza.

1. Cf. Dormer, *op. cit.*, l. IV, ch. XI, nos 23, 24, 25, 26 et ch. XIX, n° 2. Le triage arbitraire effectué par Ustarroz et Dormer dans les lettres de Paez à Zurita, avait produit ici une troublante accumulation de textes paraissant attester la mort d'Ocampo en 1555. De là les perplexités de M. Cirot (*Hist. gén. d'Esp.*, p. 99-101). Même après l'*Historiographie de Charles Quint* de M. Morel-Fatio, qui établit définitivement que Florian mourut en 1558, un problème subsistait : comment aucune note discordante ne vient-elle nous avertir, dans la correspondance de Paez et de Zurita, que le bruit répandu à Bruxelles n'était qu'un faux bruit? Les lettres inédites que conserve l'Académie de l'Histoire suppriment ce problème.

2. Lettre inédite de Paez à Zurita (Bruxelles, 4 mai 1556). (Biblioteca de la Academia de la Historia, col. Velásquez, t. XIV) : « ... mi assiento de coronista no fué en lugar de Florian sino llanamente. Pero como se dezia que era muerto tratavan que yo continuasse su historia. Tambien procuro la licencia para no residir y creo que me la darán. » Le 12 juillet 1556, Paez (lettre inédite, *ibid.*) demandait encore à Zurita des nouvelles d'Honorato Juan, de Sepúlveda et de Florian.

3. Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 79.

V. Les Manuscrits de Florian Docampo.

Il faut sans doute abandonner tout espoir de retrouver d'importants fragments inédits de sa grande œuvre. Dès sa mort, dès le faux bruit qui en avait couru en 1555[1], on s'était préoccupé de recueillir ses papiers. Le très honnête chanoine Astefe, son héritier, les remit par ordre du roi au corregidor Rui Díaz de Mendoza[2], pour qu'ils fussent utilisés par ses successeurs. Or, Morales, continuateur de Florian Docampo, n'eut jamais entre les mains qu'une rédaction incomplète du livre VI de sa chronique.

Quant aux matériaux qu'il avait pu réunir, à ses notes d'érudit et d'historiographe officiel, on doit supposer que ce qui en a été sauvé après sa mort se trouve à l'Escorial. Hübner[3] avait cru pouvoir lui attribuer un recueil d'inscriptions latines conservé à la Biblioteca Nacional de Madrid sous la cote Q 130 (= 5973). Il se fondait sur une similitude d'écriture entre ce manuscrit et un autre recueil, conservé à Valence, et où il croyait voir la main d'Ocampo; son hypothèse lui semblait confirmée par le fait qu'au folio 173 r° se trouve l'épitaphe de Nuño Docampo, seigneur de la grande famille d'Altamira. Mais il n'y a pas la moindre parenté d'écriture entre le Ms. 5973 et la lettre à Zurita du 16 mars 1547, qui est un autographe indiscutable de Florian Docampo[4]. D'autre part, Florian, dans cette lettre, envoie à Zurita le texte des inscriptions du pont d'Alcántara : jadis, étant en Allemagne, il les avait trouvées très inexactement reproduites dans Cyriaque d'Ancône; depuis, il a été les relever sur place. Or, ces inscriptions figurent dans le Ms. 5973, mais avec des variantes considérables

1. Dormer, *op. cit.*, t. IV, ch. XI, n° 23. L'autographe de la lettre publiée par Dormer sous le n° 25 (Bruxelles, août 1555) contient un post-scriptum inédit (Col. Velásquez, t. XIV. Cartas de Paez a Zurita, n° 13 *bis*): « Creo que embiaré a v. m. una provisión para que entregen los papeles de Florián a v. m. No cure de lo dezir, sino si podiesse saber qué cosas son por vía de amigos y hazer inventario de todo, assí libros de mano como cartapacios y memoriales, sería gran cosa, porque despu's no nos lo escondiessen. Esto haría al caso, y después hazer un secresto. »

2. Dormer. *Op. cit.*, l. IV, ch. IV, n°s 7 et 10.

3. *Corpus (Inscr. hisp. lat.)*, p. XII.

4. Collection Salazar. A. 111, f° 381.



par rapport au texte garanti seul exact par Florian. Enfin, — la remarque est d'Hübner lui-même, — ce recueil contient des inscriptions tirées de la *Chorographia* de Gaspar Barreiros, qui parut en 1561 : Florian était mort depuis trois ans. On parviendra peut-être à identifier l'épigraphiste qui nous a légué cette collection. Ce n'est sûrement pas Ocampo.

Restent les deux séries de documents historiographiques conservées à la Biblioteca Nacional de Madrid (Ff. 99-Ff. 100) et à l'Escorial (V-II-4)[1]. Le manuscrit de l'Escorial est un recueil d'originaux et se prête, par conséquent, à un examen d'écritures par comparaison avec l'autographe de l'Académie de l'Histoire. Or, cette comparaison impose, croyons-nous, des conclusions sensiblement différentes de celles auxquelles M. Cirot était parvenu en 1914. En effet, le fac-similé qu'il donne du f° CCLXIX r°[2], permet de reconnaître non pas la main de Paez, mais bien celle de Florian. Nous supposons donc que toutes les pièces ou annotations qui avaient été attribuées à Paez par le P. Miguélez et par M. Cirot[3], doivent être attribuées à Florian Docampo lui-même. En attendant un nouvel examen de ce manuscrit, on peut risquer avec confiance l'hypothèse que le recueil V-II-4 de l'Escorial a été constitué et annoté par Ocampo sans intervention aucune de Paez.

Les manuscrits de Madrid (Ff. 99 et Ff. 100) sont des copies. Mais nous inclinons à croire, jusqu'à preuve du contraire, que les recueils originaux dont ils sont la reproduction furent eux aussi compilés par Florian, sans que son successeur y ait eu la moindre part. Si, comme nous le supposons, le n° 164 du Ms. V-II-4 de l'Escorial est bien de Florian et non de Paez, il est clair que la reproduction de ce document dans le Ff. 100 de Madrid[4] ne nous invite pas à la méfiance. Bien loin de là, c'est une raison de plus pour prendre à la lettre, et en l'appliquant aux deux recueils « jumeaux » cette indication

1 Cf. Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 82-83, — et Cirot. *Florian de Ocampo chroniste...* in *Bulletin Hispanique* 1914. t. XVI, p. 307 sq.

2. *Bull. Hisp.*, t. XVI (1914), p. 319.

3. *Bull. Hisp.*, t. XVI (1914), p. 310, 311, 313, 314, 316, 318, 319, 320; t. XXII (1920). p. 134. — P. Miguélez *Catálogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escorial*, t. I. Madrid, 1917, p. 78-125.

4. *Bull. Hisp.*, t. XVI (1914), p. 334.



du Ff. 99 : *Copiadas de un codice escrito de mano de Florian de Ocampo*. Les événements consignés dans le premier partent de 1521, date à laquelle nous savons que Florian sentit s'éveiller en lui la vocation historique ; le deuxième va jusqu'en 1558, date de sa mort. Cela aussi est très éloquent.

Peut-être les originaux de ces deux manuscrits ne sont-ils pas définitivement perdus. Peut-être le fonds espagnol de l'Escorial réserve-t-il au P. Miguélez, qui en dresse le plus minutieux inventaire, d'importantes découvertes dans le domaine de l'historiographie. S'il s'agissait alors de départager les différents chronistes de Charles-Quint, les fac-similés que nous publions ici (pl. I) pourraient n'être pas inutiles. Les problèmes d'attribution ont toujours leur importance en histoire. Plus encore, lorsque l'incertitude est entre Florian le menteur et Paez le scrupuleux.

M. BATAILLON.

APPENDICE

Vergara critique d'Ocampo.

Benito Cano, puis Pérez Pastor, ont publié une lettre d'Ocampo à Vergara, datée du 3 mai 1549 [1]. Nous donnons ici la réponse de Vergara, d'après une copie contemporaine [2] que renferment les *Memoriales para la historia de Cisneros*. (Ms. de la Biblioteca de la Facultad de Derecho.) Cette collection, constituée par les matériaux qu'utilisa Alvar Gómez pour le *De rebus gestis*, semble avoir contenu aussi jadis l'autographe de la lettre d'Ocampo à Vergara. Cela ressort d'une note de la main du

1. V. p. 5, n. 1, et p. 17.
2. Nous respectons l'orthographe et nous contentons d'accentuer et de ponctuer à la moderne. Les mots en italiques sont ceux dont nous ne sommes pas sûrs, soit qu'ils soient abrégés de façon peu claire, soit que le mauvais état du manuscrit les rende illisibles.



P. Quintanilla, qui d'ailleurs a publié, de la lettre ci-dessous, le passage relatif à Pierre Martyr d'Anghiera (*Archetypo de Virtudes... Archivo,* p. 4).

SEÑOR.

Bien ha dos años que recibí une letra de v. md. con el principio de la vida de Nuestro señor Cardenal, y con ello mucha merced: que verdaderamente holgué mucho en vello, por estar tambien dicho y en tan ygual y suave estilo. Mi poca salud, y sobre ella algunas pesadas occupaciones me an hecho olvidar el propósito que a v. md. scriví que tenía de tratar en latín esta materia; hasta que de un mes a esta parte, solicitado por cierta occasión, lo he tomado en las manos y procedido un poco en ello. Y porque me es forçado discrepar en algunas cosas desta relación de v. m., parecíome dalle quenta dello, assí porque pienso hazelle seruicio en esto, como por lo que ymporta a mi crédito no discordar de la autoridad de v. m. sin muy cierta causa. Et ut ingenue (ut par est) atque candide tecum agam, sepa v. md. que de todas las cosas de aquellos tiempos y de casi todo el imperio de los Reyes Cathólicos, y después hasta pasadas las Comunidades, yo no pienso que puede auer más ciertos y claros memoriales que son las Epístolas de Pedro Martyr. Porque demás de lo que por ellas qualquier podrá uer, yo soy testigo de vista de la diligencia que este hombre ponía en escriuir luego a la hora todo lo que pasaua, y como él no gastaua mucho tiempo en polir ni limar el estilo, sino que mientras le ponían la mesa (como yo lo ui) le acontecía escriuir un par de cartas de aquellas, no recibia trabajo ni pesadumbre; y assi ni cessaua en el officio ni tenía otro cuydado. Digo pues que lo que destas Epístolas se colige en la materia que en esta relación que v. m. me embió se *contiene,* es esto:

Primeramente, quanto a la occasión y tiempo de la primera salida de Frai Franco Ximénez guardián de la Salzeda a la Corte para confessor de la Reyna, consta que principio del año de 1492, luego que fué ganada la cibdad de Granada partiéndose de alli la Reyna para Castilla, venía por el camino muy congoxada sobre hallar confessor que succediese al nueuo Arçobispo de Granada Fray Fernando de Talauera, que por razón de su officio se quedaua en Granada, y por esta occasión el Cardenal Don Pero Gonçález la informó del guardián de la Salzeda. Y assí mediado este año de 92 en Valladolid fué recibido por confessor, que fué dos años y medio antes de la enfermedad del Cardenal. De manera que la segunda opinión que v. m. apunta como menos principal en esto es la cierta y de quien se deue hazer caso.

Yten la visitación que los Reyes Cathólicos hizieron al Cardenal Don Pero Gonçales en Guadalajara no fué partiendo de Madrid, como dize la letra desta relación, sino desde Alcalá como se nota en la margen. Aunque desta visitación yo tengo duda : porque Pedro Martir scriuiendo al Conde de Tendilla a Granada desde Alcalá como su tío el Cardenal estaua enfermo en Guadalajara, dize que se creya que los Reyes yrían a uisitarle, y después escriue al mesmo Conde la muerte, sin mención ninguna de uisitación. Y no pareçe verisímil que escriuiendo como escriue al sobrino lisonjas de su tío callase tan onrrada visitación. Querría saber lo que en este artículo v. md. siente.

Yten el nombramiento que la Reyna hizo del dicho Fran^co^ Ximénez al Arçobispado de Toledo, y la porfía que con él tuuo, para que lo aceptase, no parece que pudo ser en Madrid como la relación affirma; porque, desde Alcalá donde la corte estaua a la sazón del fallecimiento del Cardenal Don Pero Gonçales, la Corte se fué a Burgos, y assí aquello deuió pasar en Alcalá.

Yten la consagración del mesmo Arçobispo no pareçe auer sido en Taraçona como está en la relación, sino en Tortosa. No porque en las dichas Epístolas se haga mención della, sino porque dellas se coligen las mudanças y jornadas de la Corte de una parte a otra.

Yten desta jornada de Aragón y Catalunia no parece que boluieron los Reyes juntos a Castilla, como <*está*> en la dicha relación, sino que el Rey se fué a Girona a proueer la frontera de Françia y la Reyn<*a a L*> aredo a despedir a su hija Doña Juana para Flandes : la qual partida de la Reyna vino a Burgos, donde esper<*ó*> a su marido. Lo dicho es lo que de las dichas Epístolas se collige.

Demás desto he notado otros dos pun<*tos*> de poca importancia para en escriptura de otro, pero para scriptura de v. md. que ha de hazer bueno con su autoridad hasta el último ápice de lo que escriuiere no ay nada de poca ymportancia. Lo uno es que Fran^co^ Ximénez pusiese tanta diligencia en pasar sus beneficios en su hermanillo, que dilatasse por esto su fraylía, y después los depositase en sus amigos (cosa reprouada) para que ellos los diesen al mochacho sabiendo escreuir, etc .. No pareçe que concierta este respecto de mundo corrupto con el heruor que él entonçes tenia de santidad e menosprecio de todo lo mundano. Más creible pareçe que libremente repartió sus beneficios en amigos beneméritos, significándoles que si su hermano lo mereciese holgaría se acordasen dél *o tal qual cosa*.

Lo otro es que quando llegó la nominación de Fray Fran^co^ Ximénez a Roma para Arçobispo ya estaua la supplicación pasada en fauor del Doctor Oropesa, y las Bulas para se despachar. Esta no es cosa que se çufre entendida la plática de Roma, donde las prouisiones de Obispados no se hazen por supplicaçion signada como de otros beneficios, sino prouéese por consistorio, de donde sale una cédula que llaman



consistorial, que es del Cardenal que lo propuso, por la qual se expiden las Bulas. Pero desto no hago tanto coso como de dezir que lo una vez proueydo y pasado por consistorio de Cardenales se deshiziesse, quitando el *derecho* adquirido tan absolutamente a su dueño, que es cosa nunca oyda a mi parecer, ni pienso yo que bastaría el mundo todo a tal cosa. Yo más creo lo que entiendo de personas de aquel tiempo, que no ouo más de una fama que se daua el Arçobispado al Doctor de Oropesa, y remaneció después en el frayle. Mas ya podría ser que se uuiese embiado la supplicación de la Reyna a Rôma; y como es cosa que requiere tiempo su despacho, y porque se toman testigos de información de vita *et doctrina* electi y se juntan dos consistorios a lo menos sobre ello... ouo tiempo para que el segundo correo llegasse a saçon con la nominación de Fran^co^ Ximénez. Parécceme, señor, que ya v. md. dize que basta la importunidad. Yo, como ninguna obra mejor podría recibir de mi amigo que qualquier auiso por liuiano que fuese sobre mi escriptura, lo mesmo juzgo de qualquier persona docta. Itaque boni consulito, y acuérdese v. md. de la palabra que me dió por su carta de embiarme memoriales y auisos de las cosas deste señor Cardenal. Yo algunos tengo por escripturas y breues y otros monumentos de su cámara que quedaron en mi poder, que en uerdad de los quatro años primeros de su Arçobispado tengo más de veynte, de donde se coligen hartas cosas notables, porque algunos dellos son para los Reyes Cathólicos sobre la reformación de las Ordenes que se hizo por mano deste señor, que fue una de las cosas mas señaladas y dificultosas que él emprendió y sobre otras cosas dinas de memoria. Pero todavia terná v. md. más copia de todo, como quien tanta diligencia e tan larga ha puesto en ello.

La impresión de las historias de v. md. he oydo dezir que se haze en Flandes. Por cosa muy acertada y prouechosa lo ternía. Hágame saber v. m. loque en esto ay, y para quando piensa que las ternemos, que deseo infinito vellas. Scis enim quam ex animo laudi tuae semper fauerim : nec defuerant occasiones post editam partem hanc tuarum historiarum dignitatem tuam summa etiam contentione tuendi, ne sine fructu quidem, sed hoc datum est juditio de te meo potius quam amicitiae. Vale. Toleti XXIII Junii 1551.

LE PROBLÈME DE LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL

Les fêtes du centenaire de l'indépendance brésilienne et la publication monumentale que la colonie portugaise de Rio consacre à l'histoire de ce grand pays, attirent de nouveau l'attention sur le mystère qui enveloppe encore la découverte de la terre de Santa-Cruz. En France, on ignore généralement que beaucoup d'historiens portugais et brésiliens, sinon la plupart, ont attaqué avec violence la théorie d'après laquelle Pedralvares Cabral aurait été conduit sur la côte du Brésil par un simple hasard; il savait, prétendent-ils, qu'il y avait là un continent, ou du moins une île d'une certaine étendue, et il cherchait ce continent. Il ne sera peut-être pas sans utilité ni sans intérêt, dans les circonstances actuelles, de rappeler l'argumentation de ces auteurs et d'en donner ici un résumé succinct, mais aussi fidèle et complet que possible [1].

I

Cette démonstration, comme je viens de l'indiquer, comprend une partie destructive et une partie constructive [2]. Les partisans du hasard ne sont pas d'accord sur les circonstances de la découverte et sur la manière dont Cabral aborda au Brésil. Les uns nous parlent de courants dont il ignorait

1. Les idées que je vais exposer sont peu connues en dehors des milieux luso-brésiliens. Mais, là, elles sont devenues tout à fait courantes. Il est curieux de les retrouver, par exemple, dans une revue presque uniquement politique et sous la plume d'un écrivain éminent, mais qui n'est pas un spécialiste, M. Jaime Cortesão (*Seara Nova*, n° 4, Lisboa, 5 de dezembro de 1921, p. 101-102).

2. C'est d'ailleurs le plan qui a été adopté par Baldaque da Silva dans un mémoire excellent, malgré sa forme un peu scolastique, et auquel j'aurai souvent à renvoyer, *O Descobrimento do Brasil por Pedro Alvares Cabral*, Lisboa, 1892.

l'existence et qui l'auraient entraîné beaucoup plus à l'ouest qu'il ne voulait aller[1]; les autres nous disent qu'une tempête jeta la flotte sur une côte inconnue[2]; d'autres — et cette version a pour elle les autorités les plus nombreuses — sont d'avis que Cabral appliqua sans discernement les conseils de Vasco de Gama; celui ci lui avait recommandé de s'écarter de la côte africaine pour éviter les calmes du golfe de Guinée et doubler plus facilement le cap de Bonne-Espérance; Cabral s'éloigna trop loin vers l'ouest et cette manœuvre le conduisit au Brésil[3]. Certains ont combiné ces divers éléments : ainsi M. Yule Oldham explique la découverte à la fois par l'action des vents et par celle des courants[4]; d'autres ont recours à la tempête et à la déviation excessive de la flotte[5]; enfin, d'après Varnhagen, Sophus Ruge, M. Mc. Clymont et quelques autres, les causes de la découverte sont l'éloignement de la flotte vers

1. Cf. Raphaël M. Galanti, S. J, *Compendio de Historia do Brazil*, t. I, S. Paulo, 1896, p. 30-31. — A. Deberle, *Histoire de l'Amérique du Sud*, 3e édition, Paris, 1897, p. 20-21. — H. Beuchat, *Manuel d'Archéologie Américaine*, Paris, 1912, p. 10 et p. 79, n. 5, etc.

2. Par exemple Mme H. Dujarday, *Résumé des Voyages, Découvertes et Conquêtes des Portugais en Afrique et en Asie aux XVe et XVIe siècles*, t. I, Paris, 1839, p 136. — Ferdinand Denis, *Portugal*, Paris, 1846, p. 154 b. — Sebastião José Pedroso, *Resumo histórico ácerca da Antiga India Portugueza...*, Lisboa, 1879, p. 48. — Latino Coelho, *Vasco da Gama*, Lisboa, 1882, II, p. 262. — Vte Sanches de Baêna, *O Descobridor do Brasil, Pedro Alvares Cabral*, Lisboa, 1897, p. 43. — H. Lorin, *Le travail en Amérique avant et après Colomb* (en collaboration avec le Dr. Capitan), Paris, 1914, p. 383, etc.

3. Cf. J. F. Lafitau, S. J., *Histoire des Découvertes et Conquestes des Portugais dans le Nouveau Monde*, t. Ier, Paris, 1734, p. 160. — A. de Beauchamp, *Histoire du Brésil depuis sa découverte en 1500 jusqu'en 1810*, etc., t. I, Paris, 1831, p. 31-32 (semble avoir copié Lafitau). — W. Robertson, *The History of America*, I, 6th. ed. London, 1792, p. 216. — A. de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. I, Paris, 1836, p. 315-316. — Dr. São Luiz, *Os Portuguezes em Africa, Asia, America e Oceania*, Lisboa, 1849, I, p. 55, et II, p. 97. — H. Schäfer, *Geschichte von Portugal*, III, Hamburg, 1850, p. 180. — J. J. Machado de Oliveira. *Revista do Instituto Historico e Geographico do Brazil*, XVIII, Rio-de-Janeiro, 1855, p. 284. — José Palmella, *Vida de Pedro Alvares Cabral*, 4a ed., Rio-de Janeiro, 1889, p. 16. — J. M. Pereira da Silva, *Christovam Colombo e o descobrimento da America*, Rio-de-Janeiro, 1892, p. 143-144. — R. Beazley, *The Geographical Journal*, London, 1895, I, p. 236. — Sylvio Romero, *A História do Brazil* (cité par Candido Costa, *Quem descobriu o Brazil*, Pará, 1890, p. 40). — L. Gallois, *Histoire générale*, de Lavisse et Rambaud, t. IV, p. 885. — Carlos Pereyra, *La obra de España en América*, Madrid, s. d., p. 61.

4. *The Geographical Journal*, London, 1895, I, p. 221-223 (dans l'article intitulé : *A pre-columban discovery of America*, p. 221-233).

5. Par exemple, H. Faulhaber, *Leitfaden für den Unterricht in der Geschichte von Brasilien*, Blumenau, 1903, p. 5-6. — J. Hernández-Pinzón y Ganzinotto, *Vicente Yáñez Pinzón...*, Madrid, 1920, p. 42-43.

l'ouest et les courants[1]. Quoi qu'il en soit, l'atterrage de Cabral sur les côtes du Brésil résulte, en somme, pour ces historiens, ou de l'influence des courants, ou d'une tempête, ou, tranchons le mot, d'une erreur. Car, aborder à Porto-Seguro lorsque l'on veut aller au Cap, ne peut passer pour un exploit nautique. Les adversaires de la théorie du hasard se sont donc efforcés de prouver qu'il est physiquement impossible que les tempêtes ou les courants aient, à cette époque-là de l'année, porté Cabral au Brésil, que leur action est historiquement invraisemblable, et qu'on ne peut pas davantage admettre une erreur de la part du « Capitão mór ».

***

Il eût été nécessaire que la tempête vînt du nord-est, de l'est ou du sud-est. Or, au contraire, aux mois de mars et d'avril, saison du voyage de Cabral, les tempêtes, dans la partie sud de l'Atlantique, soufflent du nord-ouest et du sud-ouest; par conséquent, elles auraient dû écarter la flotte de la côte brésilienne et non pas l'y pousser. En outre, les conditions météorologiques de cette région, pendant la mousson du sud-ouest, ne permettent pas de croire à une tempête[2]. D'autre part, le grand courant de l'Atlantique méridional suit l'Équateur de l'est à l'ouest, s'infléchit vers le sud-ouest à la hauteur de l'île Fernando de Noronha, s'écarte progressivement de la côte vers le sud à partir de Pernambuco, puis prend la direction sud-est et enfin la direction est jusqu'au Cap. Il est bien évident qu'il n'a pu exercer aucune influence sur la route suivie par Cabral.

1. F. A. de Varnaghen, *História Geral do Brazil...*, I, Rio-de Janeiro, 1854, p. 13 et p. 17. — Joaquim Manoel de Macedo, *Notions de Chorographie du Brésil*, trad. J. F. Halbout, Leipzig, 1873, p. 3. — Candido Costa, *O descobrimento da America e do Brazil*, 1ª ed, Pará, 1896, p. 135 et p. 157-158. — Annibal Mascarenhas, *Curso de História do Brasil*, Rio de-Janeiro, 1898, p. 197. — S. Ruge, *História da Epoca dos Descobrimentos*, trad. Manuel de Oliveira Ramos, Lisboa, s. d., p. 128. D'après Ruge, Cabral, en mettant le cap sur le sud-ouest, se serait écarté des instructions de Gama. — James Roxburgh Mc Clymont, *Pedralvarez Cabral*, London, 1914, p. 19. Cependant M. Mc. Clymont reconnaît (p. 36) qu'on ne sait pas bien quelle a été la part du hasard dans la découverte.

2. Cf. A. A. Baldaque da Silva, *op. cit.*, p. 6-7.

Il aurait pu l'amener au Pará, mais non au Brésil méridional. Quant au courant brésilien qui s'en détache, il se dirige vers le sud sud-ouest, en longeant la côte à faible distance, avec une vitesse tout à fait modérée, et n'a d'action sur les navires que dans la zone côtière. Il faut ajouter aussi que les bateaux portugais étaient assez puissants pour vaincre ces courants [1].

L'influence des tempêtes ou des courants sur la flotte de Cabral apparaît donc comme impossible.

*
* *

Elle est historiquement invraisemblable. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les documents contemporains de la découverte. Ceux-ci sont au nombre de trois : la lettre de l'« écrivain » de la flotte, Pero Vaz de Caminha, au roi D. Manuel, le plus important des trois [2], la lettre du cosmographe espagnol Jean le Physicien, autre compagnon de Cabral, également adressée à D. Manuel [3], et la relation d'un des pilotes de l'expédition [4]. Ces trois documents, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, sont parfaitement d'accord entre eux. Ils ne mentionnent pas la moindre tempête entre Lisbonne et le Brésil; aucun d'eux ne nous parle de l'action des courants ni ne prononce le mot de hasard.

1. Cf. Baldaque da Silva, *op. cit.*, p. 8-9. L'argumentation de Baldaque da Silva a été résumée dans deux travaux parus la même année, Teixeira de Aragão, *Breve noticia sobre o descobrimento da America*, Lisboa, 1892, p. 44-45, et Pinheiro Chagas, *Os descobrimentos portuguezes e os de Colombo*, Lisboa, 1892, p. 208-209, et, tout récemment, par M. Malheiro Dias, *Historia da colonização portuguesa do Brasil*, vol. I, fasc. 1, Rio-de-Janeiro, 1921, p. XI-XIII.

2. Ce texte, qu'on trouve déjà dans la *Corographia brazilica* d'Ayres do Cazal, a été publié pour la première fois correctement dans le recueil *Alguns documentos do Archivo Nacional da Torre do Tombo ácerca das navegações e conquistas portuguezas*, Lisboa, 1892, p. 108 sq. Il a été depuis souvent reproduit ou transcrit par exemple par Candido Costa (*op. cit.*, p. 330-356), par Faustino da Fonseca (*A descoberta do Brazil*, 1ª ed., Lisboa, 1900, p. 188 sq.), par Zeferino Candido (*Brazil*, Rio de Janeiro, 1900, p. 361 sq.), par Rocha Pombo (*História do Brazil*, vol. I, Rio-de-Janeiro, 1906, p. 159 sq.) et, avec des notes intéressantes, par João Ribeiro (*O Fabordão*, Rio de-Janeiro — Paris, 1910, p. 233 sq.).

3. Cf. *Alguns documentos*, p. 121-123. — Candido Costa, *op. cit.*, p. 327-330. — Z. Candido, *op. cit.*, p. 379-381. — Joaquim Bensaude, *L'Astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes*, Bern, 1912, p. 252-254, etc.

4. La découverte est racontée dans le premier chapitre de cette relation, qui a été publiée dans la *Collecção de Noticias para a historia e geographia das nações ultramarinas que vivem nos dominios portuguezes...*, tomo II, 2ª ed., Lisboa, 1867, p. 103-136.

D'après Vaz de Caminha, tout se serait passé le plus simplement et le plus facilement du monde. Voici ce qu'il écrit à D. Manuel : « A partida de Belem, como Vosa Alteza sabe, foy segunda feira ix de Março, e sabado xiiij (14) do dito mes, amtre as biij (8) et ix oras, nos achamos amtre as Canareas, mais perto da Gram Canarea ; e aly amdamos todo aquele dia em calma, a vista d elas, obra de tres ou quatro legoas ; e domingo xxij (22) do dito mes, aas x oras, pouco mais ou menos, ouvemos vista das jlhas de Cabo Verde, saber : da jlha de Sam Njcolaao, segundo dito de Pero Escolar, piloto ; e, a noute segujmte aa segunda feira, lhe amanheçeo *(sic)* se perdeo da frota Vaasco d Atayde com a sua naao, sem hy aver tempo forte, nem contrairo pera poder seer ; fez o capitam suas deligençias pera o achar a huuas e a outras partes, e nom pareceo majs ; e asy segujmos nosso caminho per este mar de lomgo ataa têrça feira d oitavas de pascoa, que foram xxj (21) dias d Abril, que topamos alguuns sygnaaes de tera, seemdo da dita jlha, segundo os pilotos diziam obra de bj^c lx (660) ou lxx legoas, os quaaes heram mujta camtidade dervas compridas, a que os mareantes chamam botelho, e assy outras, a que tambem chamam rabo d asno ; e aa quarta feira segujmte pela manhaã topamos aves, a que chamam fura buchos ; e neeste dia, a oras de bespera, ouvemos vista de tera, saber : primeiramente d huum gramde monte muy alto e redomdo, e d outras terras mais baixas, ao sul d ele, e de terra chaã, com grandes arvoredos, ao qual monte alto o capitam pos nome o monte Pascoal, e aa tera a tera da Vera Cruz. » Maître Jean ne raconte pas l'expédition ; ce n'était pas son rôle ; mais il ne fait aucune allusion aux tempêtes ni aux courants. Quant au pilote, il dit tout bonnement : « No dia seguinte levantamos ancoras com vento prospero, e aos quatorze do mesmo mez chegámos ás Canarias : aos vinte e dois passámos Cabo Verde ; e no dia seguinte esgarrou-se uma nau da armada, por fórma tal que não se soube mais d'ella. Aos vinte e quatro de Abril, que era uma quarta feira de outavario da paschoa, houvemos vista da terra[1]. » Il faut reconnaître que

1. Transcrit par Faustino da Fonseca, *op. cit.*, p. 179.

ce silence est fort inquiétant pour les tenants de la tradition du hasard[1].

D'ailleurs, beaucoup de chroniqueurs portugais du XVI[e] siècle et du début du XVII[e] gardent le même silence; pour donner seulement quelques exemples, voici ce que dit Gaspar Correia, après avoir indiqué que Cabral s'écarta vers l'ouest pour éviter les calmes du golfe de Guinée : « e assi forão seu caminho, que logo veo bom vento, correndo quanto podião pera balrauento, com que correrão passante de hum mez. A capitania, que hia diante, amanhecendo hum domingo houve vista de terra a balrauento, ao que fez sinal com tiro de berço, e foy correndo pera ella, e a descobrindo, que era grande costa, terra nova, que nunqua fora vista... »[2]. Fernão Lopez de Castanheda est encore plus simple et plus bref[3]. L'auteur de la notice sur le Brésil qui, d'après le vicomte de Santarem, est plus importante que celle de Magalhães de Gandavo[4], résume comme lui la découverte en trois lignes[5]. António Galvão lui-même, qui croit à une erreur de la part de Cabral, ne parle ni de tempêtes ni de courants[6]. Et il y en a bien d'autres dont le silence peut être invoqué, comme Damião de Goes[7], Barros, Osorio[8],

1. Cf. sur ce silence des documents contemporains Teixeira de Aragão, *op. cit.*, p. 45. — Pinheiro Chagas, *op. cit.*, p. 208. — Baldaque da Silva, *op. cit.*, p. 7. — Z. Candido, *op. cit.*, p. 140. — Cesar da Silva, *Descobrimento do Brazil*, Lisboa, 1900, p. 18. — Sousa Viterbo, *Pero Vaz de Caminha e a primeira narrativa do descobrimento do Brasil*, Lisboa, 1902, p. 5. — João Ribeiro, *O Fabordão*, p. 227-228. — *Idem*, *Historia do Brasil, Curso superior*, 6[e] ed., Rio-de-Janeiro, 1916, p. 38. — Malheiro Dias, *loc. cit.*, p. XI. — Voir également l'article de Joaquim Norberto de Sousa Silva, *Revista do Instituto Historico e Geographico do Brazil*, XV, Rio-de-Janeiro, 1852, p. 168-169.

2. Gaspar Correia, *Lendas da India*, ed. Rodrigo José de Lima Felner, I, Lisboa, 1858, p. 151.

3. F. Lopez de Castanheda, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portuguezes*, I, 31.

4. V[de] de Santarem, *Opusculos e Esparsos*, vol. I, Lisboa, 1910, p. 454, n. 1.

5. « Esta terra se descubrio a 25 dias do mez de Abril de 1500 annos por Pedro Alvares Cabral, que neste tempo hia por capitão mór para a India por mandado d'El-Rey D. Manuel... » (*Noticia do Brazil*, etc. Madrid, 1589 — dans le tome III de la *Collecção de Noticias para a historia* etc., ch. I, p. 5).

6. António Galvão, *Tratado dos Descobrimentos antigos e modernos*, Lisboa, M.DCC.XXXI, p. 35.

7. *Chronica do Serenissimo Senhor Rei D. Emanuel*, I, 55. D'après Goes, ce n'est pas sans surprise que les découvreurs virent cette terre inconnue. Mais cette surprise a-t-elle été générale et partagée par Cabral, ses pilotes et ses cosmographes ?

8. Cf. Malheiro Dias, *loc. cit.*, fasc. 1, p. XII. Il faut reconnaître toutefois que le texte de Barros n'a qu'une valeur médiocre. Sur trois points, en effet, il est en désaccord avec les documents contemporains, comme l'a montré Norberto de Sousa (*Revista*

Magalhães de Gandavo [1], et, un peu plus tard, Fr. Vicente do Salvador [2]. On s'expliquerait d'ailleurs mal que la tempête, si elle avait eu lieu, n'eût pas dispersé les navires [3]. Cette légende a dû naître d'une confusion, soit avec le grain qui, peu après la découverte, força Cabral, d'après Caminha, à chercher un meilleur abri [4], soit avec la bourrasque qui assaillit la flotte entre le Brésil et le Cap; cet incident, Vaz de Caminha l'ignore, qui écrivait avant le départ du Brésil, mais nous le connaissons par le pilote anonyme [5].



L'hypothèse d'une erreur, et d'une erreur telle qu'elle aurait mené Cabral au Brésil quand il voulait aller au Cap, ne peut pas plus être reçue que la version de la tempête et des courants. Il ne faut pas oublier qu'au moment du voyage de Cabral il y avait déjà près d'un siècle que les Portugais exploraient les océans; aux découvertes dirigées par l'Infant avaient succédé les voyages de Diogo Cão, de Bartholomeu Dias, de Vasco de Gama, pour nous en tenir à l'essentiel. En 1500 donc, l'expérience des marins lusitaniens était déjà très riche; et, à côté des connaissances empiriques accumulées au cours d'une longue familiarité avec la mer, ils pouvaient mettre à profit la science de leurs cosmographes et de leurs astronomes; on ne peut plus nier, depuis les remarquables travaux de M. Joaquim Bensaude, le développement extraordinaire qu'avait atteint l'astronomie nautique au Portugal lors des découvertes. Dès 1471, la part du hasard était dans les expéditions réduite au minimum, comme le prouve le « Regimento dos almirantes de Portugal », qui est de onze années seulement pos-

do Instituto Historico e Geographico do Brazil, XVIII, Rio-de-Janeiro, 1855, p. 375-378). D'ailleurs Goes et Gandavo, comme Barros, signalent une tempête à la hauteur du Cap Vert, en quoi ils sont nettement contredits par Vaz de Caminha.

1. *Historia da provincia Santa Cruz* (1575), ch. I, p. 1 (*Collecção de opusculos reimpressos relativos á historia das navegações* etc., I, n° 3, Lisboa, 1858).

2. *Historia do Brasil*, 1500-1627, ch. I, ed. Capistrano de Abreu, S. Paulo e Rio-de-Janeiro, 1918, p. 13. Cet historiographe est un partisan déclaré du hasard, mais il ne parle nullement de tempête.

3. Cf. Baldaque da Silva, *op. cit.*, p. 6.

4. *Alguns documentos*, p. 109. Cf. Norberto de Sousa, *Revista* etc. XV, p. 166.

5. Cf. Faustino da Fonseca, *op. cit.*, p. 180-181.

térieur à la mort d'Henri le Navigateur[1]. De plus, en 1500, on savait bien, et depuis longtemps, que dans la région où naviguait Cabral et à cette époque-là de l'année la boussole subit une légère variation de 5° à 10° vers l'est, et ce n'est pas cette variation qui a pu causer une erreur de direction; d'ailleurs, elle a dû nécessairement se produire entre le Tage et les Canaries, que la flotte pourtant gagna sans erreur, ainsi que les îles du Cap Vert. Continuant à s'orienter avec les mêmes instruments et dans les limites de cette légère variation, Cabral ne pouvait être induit en erreur par de fausses indications des boussoles[2].

En outre, l'amiral ne se contenta pas de recevoir les conseils de Vasco de Gama[3]; il emmena avec lui et des cosmographes et des marins expérimentés. On note parmi ses compagnons Nicolau Coelho, qui avait commandé un des trois vaisseaux de Vasco de Gama en 1497-1498; Bartholomeu Dias, qui, en 1486-1487, avait le premier doublé le cap de Bonne-Espérance, et qui avait également suivi Gama, et son frère Diogo Dias; les pilotes Pero Escolar et Affonso Lopes, qui avaient déjà fait le voyage de l'Inde; Gaspar da Gama ou das Indias, juif polonais rencontré par Gama aux Indes et que le juge le plus compétent, M. Joaquim Bensaude, qualifie de « personnage expérimenté en matières nautiques »[4]; maître Jean le Physicien, pilote et astronome, médecin du roi D. Manuel, qui ne peut passer, semble-t-il, pour un savant de grande envergure, mais dont les connaissances techniques étaient solides; enfin le fameux Duarte Pacheco Pereira, l'auteur de l'*Esmeraldo de Situ Orbis* (1505-1521), cosmographe érudit et d'incontestable valeur, dont le voyage sur les côtes américaines était peut-être resté à l'état de projet, mais qui, sans aucun doute, était au courant des dernières découvertes scientifiques. Assurément, Pedro Alvares Cabral, lui-même, était plus un soldat qu'un marin. Mais comment, après les

1. *Alguns documentos*, p. 33 sq. — Cf. Faustino da Fonseca, *op. cit.*, p. 176-177.
2. Cf. Baldaque da Silva, *op. cit.*, p. 10.
3. Cf. Baldaque da Silva, *op. cit.*, p. 12-13.
4. J. Bensaude, *Les légendes allemandes sur l'histoire des découvertes maritimes portugaises*, I, Genève, 1917-1920, p. 71. — Cf. *L'Astronomie nautique*, p. 127, n. 1.



indications de Gama, et avec un pareil entourage, aurait-il pu se tromper grossièrement de route ?

Ainsi, ni l'état des connaissances nautiques dans la marine portugaise en 1500, ni la composition de l' « état-major » de la flotte ne nous permettent de croire à une erreur dans la direction ou dans l'évaluation des distances [1].

II

Les partisans de l' « intentionnalité » — qu'on me passe cet affreux mot — ne se sont pas bornés à détruire la tradition du hasard. Ils ont rassemblé tous les indices susceptibles de faire admettre qu'avant la découverte de Cabral on avait au Portugal une connaissance plus ou moins vague de la présence de terres au sud-ouest. C'est la partie constructive, si l'on veut, de leur démonstration. Ici, il faut bien le reconnaître, nous entrons dans le domaine de la conjecture. Mais cette tentative est singulièrement intéressante, parce que, dans l'hypothèse du hasard, la découverte du Brésil apparaît comme un fait isolé, extraordinaire, qui ne se relie à rien et que rien n'explique; l'hypothèse opposée, au contraire, lui donne un sens, en la replaçant dans l'ensemble des découvertes et en la rattachant aux diverses expéditions qui l'ont précédée.

Examinons donc cette tentative. Ceux d'après qui les Portugais croyaient à l'existence de terres au sud-ouest ont mis en avant des arguments très nombreux. Ils se fondent sur quelques cartes du XVe siècle, sur les explorations portugaises dans l'ouest antérieures à Colomb, sur certains détails de l'histoire de Colomb lui-même, sur les négociations qui ont précédé le traité de Tordesillas, et enfin sur les voyages faits par les Portugais entre 1492 et 1500.

1. Cf. sur ces deux points Norberto de Sousa, *Revista* etc., XVIII, 394 — Teixeira de Aragão, *op. cit.*, p. 44. — Baldaque da Silva, *op. cit.*, p. 9-13. — *Encyclopedia Portugueza...*, s. v. Cabral, vol. II, p. 347^c et 348^a (Firmino Pereira). — Faustino da Fonseca, *op. cit.*, p. 160 — José Feliciano, *O descobrimento do Brazil*, S. Paulo, 1900, p. 76-77. — Rocha Pombo, *op. cit.*, p. 149-151. — Malheiro Dias, *op. cit.*, fasc. 1, p. XIII-XIV et fasc. 2, p. LVIII-LIX. — Solidonio Leite, *O descobrimento do Brasil. Hespanhoes e Portuguezes*, Rio-de-Janeiro, 1921, p. 12-15.



*
* *

Joaquim Norberto de Sousa, dans un des fameux mémoires publiés par la *Revista do Instituto Historico e Geographico do Brazil*, a particulièrement attiré l'attention sur la carte que possédait l'Infant D. Pedro, duc de Coïmbre, et frère d'Henri le Navigateur, et sur celle du *cartorio* d'Alcobaça, l'une et l'autre remarquables parce qu'on y pouvait voir déjà le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan[1]. Mais, en général, les érudits se sont attachés d'une façon toute spéciale à deux cartes, celle d'Andrea Bianco et celle de Pero Vaz Bisagudo.

La carte dressée par Andrea Bianco est conservée à la bibliothèque ambrosienne de Milan; elle remonte à 1448. On y trouve indiquée une île au sud-ouest de l'archipel du Cap Vert — « Ixola otinticha », a écrit le cartographe. Cette indication, comme cela se produit si fréquemment sur les cartes du Moyen-Age, est-elle purement conjecturale ou repose-t-elle au contraire sur des données précises? Si elle repose sur des données précises, cette île serait-elle tout simplement, par une erreur facilement explicable, le Brésil, ou, en gros, l'Amérique du Sud? La question fut soulevée par un érudit anglais, Mr. Yule Oldham[2]; il fit observer que l'Amérique méridionale est la seule terre qui occupe, par rapport à l'archipel du Cap Vert, la situation de l'« ixòla otinticha »; que la découverte de l'Amérique était inévitable une fois le Cap Vert doublé, — car c'est du Cap Vert au Brésil que la distance est la plus courte entre l'ancien monde et le nouveau, — et que celui-ci fut doublé en 1445; et enfin que nous savons par Galvão qu'en 1447 on aborda par hasard dans une île inconnue[3].

1. *Revista*, etc., XVIII, Rio-de-Janeiro, 1855, p. 346 et p. 355 sq. On sait que l'authenticité de la carte de D. Pedro a été contestée par M. Ayres de Sá (*Frei Gonçalo Velho*, Lisboa, 1899, I, p. CXVII).

2. *Loc. cit.*

3. Cf. António Galvão, *op. cit.*, p. 24. Il s'agit de la fameuse île des « Sete Cidades ». Ç'aurait été, d'après Galvão, une des Antilles ou la Nouvelle Espagne.

Ces motifs faisaient croire à M. Yule Oldham que l'Amérique du Sud aurait bien été découverte avant la carte de Bianco, sans doute entre 1445 et 1448. Le savant italien M. Carlo Errera contesta la justesse de ces conclusions; pour lui l' « ixola otinticha » était purement imaginaire [1].

C'est alors qu'intervint un écrivain portugais, M. Jayme Batalha Reis, dont l'article a une importance capitale [2]. M. Batalha Reis, qui rejette la théorie du hasard dans la découverte du Brésil [3], partage sans réserves l'opinion de M. Yule Oldham. Nous reviendrons plus loin sur son argumentation, car, en beaucoup de points, elle se confond avec l'argumentation des auteurs qui, sans se préoccuper des cartes, pensent que, bien avant Cabral, les Portugais connaissaient le Brésil. Ce qu'il faut noter ici avec lui, c'est que la terre marquée au sud-ouest des îles du Cap Vert est d'une forme absolument pareille à celle de la pointe nord-est de l'Amérique méridionale, et qu'il y avait au Portugal une carte peut-être antérieure à 1450, mais qui, en tout cas, n'était pas postérieure à cette date, et où se trouvait représenté « an Atlantic land » au sud-ouest du Cap Vert [4]. Cette carte, c'est celle de Pero Vaz da Cunha, surnommé Bisagudo.

Nous n'avons que peu de détails sur la mappemonde qui appartenait à Bisagudo. L'original ne nous est point parvenu et nous n'en possédons pas de reproduction. Toutes nos connaissances se réduisent à ce qu'en dit maître Jean dans sa lettre à D. Manuel : « Quanto, señor, al sytyo desta

1. Carlo Errera, *Della carta di Andrea Bianco del 1448 e di una supposta scoperta del Brasile nel 1447* (*Memorie della Società Geografica Italiana*, vol. V, 1, Roma, 1895, p. 202-225). On a beaucoup épilogué sur le sens du mot « otinticha ». MM. Yule Oldham et Batalha Reis pensent que « otinticha » = « autentica ». Pour M. Errera, au contraire, ce serait le nom de l'île (*loc. cit.*, p. 224, n. 1). Cf. du même, *L'Epoca delle grandi scoperte geografiche*, Milano, 1910, p. 276, n. 1.

2. J. Batalha Reis, *The supposed discovery of South America before 1448 and the critical methods of the historians of geographical discovery* (*The Geographical Journal*, London, 1897, I, p. 185-210).

3. *Loc. cit.*, p. 195.

4. *Loc. cit*, p. 190 (note), p. 195 et p. 210. Cf. également Teixeira de Aragão, *op. cit.*, p. 48, et F. da Fonseca, *op. cit.*, p. 235-236. M. K. G. Jayne (*Vasco da Gama and his successors, 1400-1580*, London, 1910) a signalé la discussion provoquée par la carte de Bianco sans se prononcer nettement (p. 10, n. 1); mais, dans son tableau chronologique, il semble avoir pris parti; il écrit en effet : « 1500. Pedro Alvares Cabral *rediscovers* Brazil... » (p. XIV).

tierra, mande Vosa Alteza traer un napamundj que tjene Pero Vaaz Bisagudo, e por ay podrra ver Vosa Alteza el sytyo desta tierra; en pero, aquel napamundj non çertyfica esta tierra ser habytada, o no. Es napamundj antjguo; e ally fallara Vosa Alteza escripta tanbyen la Mina. » Ce Bisagudo lui-même est un personnage fort obscur; nous savons seulement par les historiographes qu'en 1488 ou 1489 Jean II l'envoya à Canagá avec vingt vaisseaux pour rétablir sur le trône le prince nègre João Bemoim, qu'il assassina en route[1].

Sa mappemonde n'était peut-être pas aussi ancienne que le pense M. Batalha Reis[2]; mais il va de soi, puisque maître Jean la signale, qu'elle était antérieure à la découverte; et le Brésil s'y trouvait tracé[3].

*
* *

Ce qui porte à croire que la carte de Bisagudo n'était pas purement conjecturale, c'est la multiplicité des tentatives portugaises vers l'ouest entre 1415 et 1492, dont le relevé a été fait par plusieurs auteurs, en particulier par MM. Batalha Reis, Faustino da Fonseca et Malheiro Dias[4]. C'est, en 1418, la découverte de Porto-Santo par Bartholomeu Perestrello, en 1419, celle de Madère par Gonçalves Zarco et Tristão Vaz, le 15 août 1435, celle de Santa-Maria (Açores) par Gonçalo Velho, qui, en réalité, aurait cherché l'Amérique[5]; c'est, en

1. Cf. Ferdinand Denis, *op. cit.*, p. 122a. — R. H. Major, *Vida do Infante D. Henrique de Portugal* etc... *vertida do inglez por José Antonio Ferreira Brandão*, Lisboa, 1876, p. 400. — Batalha Reis, *loc. cit.*, p. 190. — et J. Bensaude, *Astronomie nautique*, p. 200.

2. J. Norberto de Sousa (*Revista* etc., XV, p. 169) incline à croire que la carte de Bisagudo serait simplement la carte envoyée à Fernão Martins par Toscanelli en 1474. — Cf. également Pinheiro Chagas, *op. cit.*, p. 220.

3. Cf., sur la carte de Bisagudo. Teixeira de Aragão. *op. cit.*, p. 45. — F. da Fonseca, *op. cit.*, p. 253. — José Feliciano, *op. cit.*, p. 76. — J. Bensaude, *Astronomie nautique*, p. 200. — Solidonio Leite, *op. cit.*, p. 19. — Pinheiro Chagas pense que la carte, si elle existait vraiment, était purement conjecturale (*op. cit.*, p. 214-215).

4. Cf. Batalha Reis, *loc. cit.*, p. 200-203. — F. da Fonseca, *op. cit.*, p. 91 sq. — Malheiro Dias, *loc. cit.*, fasc. 2, *passim*, spécialement p. LXIII-LXIV. J'utilise aussi le tableau chronologique donné par M. Joaquim Bensaude à la fin de son *Astronomie nautique*.

5. Cf. Cesar da Silva, *op. cit.*, p. 10.

1452, l'expédition de Diogo de Teve et de Pedro Velasco, qui s'avancent à plus de 150 milles à l'ouest de l'île de Fayal; c'est, en 1457, la concession à l'Infant D. Fernando des îles qu'il fera découvrir et, en 1462, une nouvelle concession à D. Fernando des îles aperçues par Gonçalo Fernandes de Tavira à l'ouest-nord-ouest des Canaries et de Madère; c'est encore, en 1473, la concession à Ruy Gonçalves da Camara d'une île qu'il enverra découvrir. Puis, les concessions se succèdent presque sans arrêt; en 1475, à Fernão Telles, pourvu qu'il ne fasse pas de recherches dans les mers de Guinée, en 1476 à António Leme, en 1484 à Fernão Domingues do Arco, en 1486 à Fernão Dulmo et João Affonso do Estreito. Entre 1486 et 1490, d'après Faustino da Fonseca, entre 1486 et 1506, d'après M. Batalha Reis, Gaspar Gonçalves Machado, de l'île Terceira, s'en va à la découverte sur les conseils de Behaim. Enfin, c'est entre 1491 et 1495, pour M. Batalha Reis, que Pedro de Barcellos et João Fernandes Lavrador entreprennent plusieurs voyages au nord-ouest; Faustino da Fonseca pense même qu'en 1492 ils découvrirent la côte du Labrador. Et tout cela sans compter les voyages dont le souvenir n'est pas venu jusqu'à nous [1].

***

Précisément, il est certain que Colomb a été au courant de toutes ces explorations, et l'on ne saurait exagérer l'influence exercée sur la formation de son grand dessein par le séjour prolongé qu'il fit dans les possessions portugaises. « Colomb conçoit ses plans, dit M. Joaquim Bensaude, d'après les données recueillies au Portugal. Même ceux qui le contestent sont forcés d'avouer qu'il a conçu et mûri ses projets dans un milieu

1. Parmi les auteurs qui ont montré que la découverte de l'Amérique était une conséquence nécessaire de l'activité portugaise au xve siècle, cf. Pinheiro Chagas, *op. cit.*, p. 145-170 et 188-190. — José Feliciano, *op. cit.*, p. 67. — Solidonio Leite, *op. cit.*, p. 16-19, et surtout Fortunato de Almeida, *La Découverte de l'Amérique*, Coimbre, 1913, p. 12-15 et *O Instituto, Número comemorativo do 4° Centenário de Fernão de Magalhães*, Coimbra, 1921, p. 61. M. Fortunato de Almeida croit à la découverte du Labrador au début de 1492.

de marins portugais[1]. » On sait qu'il épousa la fille du navigateur Bartholomeu Perestrello, dont il aurait pu consulter les papiers, et qu'il vécut pendant quelque temps à Porto-Santo et à Madère; il était là particulièrement bien placé pour suivre les tentatives portugaises[2].

Et pendant qu'il habitait à Madère, nous disent plusieurs historiens, un pilote serait venu aborder à cette île, après un long voyage, épuisé par la fatigue et les privations; il aurait été recueilli par Colomb, et, se sentant mourir, il lui aurait confié qu'il avait été jeté par une tempête sur une côte inconnue, très loin à l'ouest. Ce pilote, certains l'appellent Alonso Sánchez et le font naître à Huelva, les autres Affonso Sanches et le font naître à Cascaes, ou, du moins, au Portugal. Il aurait été, en somme, le vrai découvreur de l'Amérique[3].

Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls traits de l'histoire de Colomb qui fassent croire à une découverte de l'Amérique par les Portugais avant le premier voyage du navigateur génois. On admet communément que l'astronome florentin Paolo Toscanelli adressa à Colomb la copie d'une lettre qu'il avait envoyée, le 25 juin 1474, au chanoine portugais Fernão Martins, en réponse à une demande de renseignements émanée du roi Alphonse V et transmise par le chanoine : dans cette lettre, il indique à celui-ci, pour aller au pays des aromates, une route plus courte que celle de Guinée, la route de l'ouest,

1. *Histoire de la Science Nautique Portugaise*, p. 54. — Cf. *Légendes allemandes* p. 45.

2. Cf. Agostinho de Ornellas, *Memoria sobre a residencia de Christovam Colombo na ilha da Madeira*, Lisboa, 1892. Voy. en général sur le séjour de Colomb dans les possessions portugaises J. Norberto de Sousa, *Revista* etc., XV, p. 149-152. — Pinheiro Chagas, *op. cit.*, p. 168-170. — Cesar da Silva, *op. cit.*, p. 12. — F. da Fonseca, *op. cit.*, p. 136-141. — F. de Almeida, *op. cit.*, p. 11 et Malheiro Dias, *loc. cit.*, fasc. 3. p xcvi-xcvii et p. xcix.

3. Cf. Malheiro Dias, *loc. cit.*, fasc. 3, p. cii sq. Cette histoire, considérée comme une légende par beaucoup de savants, même lorsqu'ils croient à la priorité des Portugais dans la découverte de l'Amérique, comme Norberto de Sousa (*Revista* etc., XV, p. 149), a été acceptée, à la suite de M. Henry Vignaud (*La lettre et la carte de Toscanelli*, Paris, 1901, p. 112-141, et *Histoire critique de la grande entreprise de Ch. Colomb*, Paris, 1911, t. II, p. 211-223), par M. Ayres de Sá (*Frei Gonçalo Velho, Commentarios*, *Revue hispanique*, XXXVIII, n° 93, oct. 1916, p. 185-194). — Il convient d'ajouter aux textes cités par ces deux auteurs celui de Vargas Machuca (*Discursos apológicos en controversia del tratado que escribió Don Fray Bartolomé de las Casas* etc., *Bibl. Econ. de Clásicos Castellanos*, Paris, s. d., p. 215), qui ne donne pas le nom du pilote, mais dit qu'il était Portugais et que c'est à Saint-Domingue qu'il aborda.

et il dit incidemment qu'il a déjà entretenu Martins, autrefois, de ce sujet. Le fait prouve que, bien avant la découverte de Colomb, les Portugais s'intéressaient à la route de l'ouest[1], et il serait fort étonnant qu'entre 1470 et 1492 ils ne soient parvenus à aucun résultat positif. Cette opinion est confirmée par les déclarations de Jean II à Colomb, qui nous sont connues par Las Casas : Jean II croyait à l'existence d'une « tierra firme » au sud-ouest de l'archipel du Cap Vert[2]. Et quand il vit Colomb à Lisbonne, lors de son retour, il prétendit que les terres qu'il avait découvertes appartenaient au Portugal. Au reste, le 14 juillet 1493, le cosmographe allemand Monetarius (Münzer), qui ignorait encore le retour de Colomb, signalait au roi, de nouveau, cette route de l'occident[3]. Aussi les Rois Catholiques n'étaient-ils pas sans inquiétudes sur les intentions de l' « homme », ainsi que l'appelait Isabelle, et, le 5 septembre 1493, ils écrivaient de Barcelone à Colomb pour le prier de presser son second voyage et de s'écarter le plus possible des côtes portugaises[4]. Ce seraient encore ces fameuses déclarations de Jean II qui auraient poussé Colomb, lors de son troisième voyage, en 1498, à prendre la direction du Sud-Ouest[5].

***

Une des conséquences immédiates de l'heureuse découverte de Colomb fut la conclusion, le 7 juin 1494, du traité de Tordesillas. Là encore, on voit dans l'attitude adoptée par Jean II sinon un argument décisif, du moins une très forte présomption

1. La lettre de Toscanelli, déclarée apocryphe et rejetée, comme on sait, par M. Vignaud, est considérée comme authentique par M. Malheiro Dias, et utilisée comme argument par Norberto de Sousa (*Revista* etc., XV, p. 157-158), par Pinheiro Chagas (*op. cit.*, p. 172-173), par M. Batalha Reis (*op. cit.*, p. 200), par F. da Fonseca (*op. cit.*, p. 95-96), par Cesar da Silva (*op. cit.*, p. 9) et par M. Ernesto de Vasconcellos (*O Instituto*, n° cité, p. 53).

2. Cf. Batalha Reis, *loc. cit.*, p. 206 et p. 210, et F. da Fonseca, *op. cit.*, p. 243-244.

3. Cf. F. da Fonseca, *op. cit.*, p. 117-118. — Joaquim Bensaude, *Regimento do Estrolabio e do Quadrante*, *Einleitung*, München, 1914, p. 19, et *Astronomie nautique*, p. 182-195. — et Malheiro Dias, *loc. cit.*, fasc. 3, p. CVI sq.

4. Cf. J. Norberto de Sousa, *Revista* etc., XV, p. 141 et p. 158-159.

5. Cf. F. da Fonseca, *op. cit.*, p. 242-246.

en faveur d'une connaissance du Brésil avant 1500. Colomb était revenu le 15 mars 1493. Peu après, les Rois Catholiques obtenaient du pape Alexandre VI, d'origine espagnole, une bulle qui leur concédait la souveraineté des îles et terres trouvées par lui (3 mai 1493). Le lendemain, 4 mai, une autre bulle venait compléter la première; le pape partageait l'univers entre Espagnols et Portugais; il ne laissait à ceux-ci que les terres situées à l'est d'une ligne imaginaire, tracée du Pôle Nord au Pôle Sud et que la bulle définit ainsi : « quae linea distet a qualibet insularum quae vulgariter nuncupantur de los Azores y Cabo Verde, centum leucis versus occidentem et meridiem ». Les deux bulles frappaient de peines sévères tous les contrevenants. Néanmoins, Jean II protesta aussitôt contre cette décision; rejetant l'arbitrage du pape, il entreprit des négociations directes avec Ferdinand et Isabelle. La lutte diplomatique fut longue et difficile; elle faillit causer un conflit armé entre les deux pays; le duc de Medina Sidonia offrit aux Rois Catholiques d'équiper une escadre pour combattre la flotte que Jean II se préparait à envoyer en Amérique. « El hombre » ne céda pas ; grâce à sa ténacité, grâce aussi à la supériorité des ambassadeurs portugais, parmi lesquels il faut citer Duarte Pacheco Pereira, il obtint à Tordesillas que la ligne de démarcation fût reportée deux cent soixante-dix lieues plus à l'ouest, c'est-à-dire à trois cent soixante-dix lieues du Cap Vert. Cette mesure devait faire entrer dans la zone portugaise la plus grande partie du Brésil [1].

Pour la plupart des érudits qui ont étudié la découverte, le seul motif qui poussa Jean II à risquer la guerre avec la Castille et à réclamer cette modification, c'est la connaissance qu'il avait, plus ou moins vague, de l'existence du Brésil — comme il l'avait montré, d'ailleurs, dans ses relations avec Colomb. Et un des meilleurs historiens de ce roi résume l'opinion générale lorsqu'il écrit : « Ora por menos benevolo que se queira ser na apreciação da cultura e saber geografico de D. João II, não pode contestar-se que, *se êle não tivesse*

1. On trouvera le texte de la bulle du 4 mai 1493 et celui du traité de Tordesillas dans *Alguns Documentos*, p. 65-68 et p. 69 sq.



conhecimento da existencia de terras situadas pelo menos a 370 léguas para o Ocidente de Cabo Verde, não insistiria, a ponto de tornar a guerra iminente, na exigência que tão criticada é pelo autor espanhol[1]. Não haja, pois, dúvida. Além da India, foi D. João II que *conscientemente* nos deu o Brasil[2]. » Quelle que fût pour Jean II la valeur de ces terres nouvelles, il n'aurait pas osé affronter l'excommunication du pape et la colère divine ; au xvᵉ siècle, cette attitude est invraisemblable, note Faustino da Fonseca ; s'il s'insurgea contre la décision pontificale, c'est qu'il s'abritait derrière le passage de la bulle du 4 mai où il est spécifié : « ita quod omnes insulae, et terrae firmae repertae et reperiendae, detectae et detegendae, a praefata linea versus occidentem, et meridiem per alium regem, aut principem christianum non fuerint actualiter possessae usque ad diem nativitatis Domini Nostri Jesu Christi, proximi praeteritum ; a quo incipit annus praesens millesimus quadringentesimus nonagesimus tertius... », — nouvelle raison de penser, d'après cet historien, qu'au moment de la découverte colombienne le Brésil était déjà connu des Portugais. D'ailleurs, à Tordesillas, les délégués portugais ne cachaient pas leur croyance à l'existence de terres au sud-ouest[3].

*
* *

Enfin on admet en général qu'après la découverte de Colomb, les Portugais firent deux expéditions, sinon trois, au Brésil. La première aurait eu lieu en 1493 ou 1494. Nous possédons,

1. Il s'agit de Garibay, pour qui le résultat essentiel de Tordesillas fut de donner les Moluques à l'Espagne.

2. F. A. da Costa Cabral, *Dom João II e a Renascença Portuguesa*, Lisboa, 1915, p. 182-183. C'est l'auteur qui souligne.

3. Le traité de Tordesillas est un des arguments essentiels de Pinheiro Chagas (*op. cit.*, p. 197-201) et de F. da Fonseca (*op cit.*, ch. XII, p. 223 sq.). Cf. aussi Norberto de Sousa, *Revista* etc., XV, p. 145, p. 154-159 (qui ne semble pas, cependant, attribuer de motif précis aux réclamations de Jean II). — José Feliciano, *op. cit.*, p. 69-71. — Malheiro Dias, *loc cit.*, fasc. 1, p. XXVII-XXVIII et fasc. 2, p. L-LI, — et les passages importants de M. Joaquim Bensaude (*Astronomie nautique*, p. 202-207, *Légendes allemandes*, p. 108-109), surtout ces lignes particulièrement intéressantes sous la plume de ce savant : « Ce serait une ingénuité d'admettre qu'une simple coïncidence aurait fait reculer la ligne de démarcation, juste assez vers l'occident, pour placer le Brésil dans la moitié portugaise. » Voy. également *Regimento do Estrolabio, Einleitung*, p. 4-6.

en effet, une lettre adressée à D. Manuel le 30 juillet 1514, par un certain Estevam Froes, prisonnier des Espagnols à Saint-Domingue, où il est dit que le roi de Portugal possédait le Brésil depuis plus de vingt ans et où il est question d'un voyage de João Coelho au Brésil. Nous connaissons également ce voyage par un manuscrit de Fr. Diogo das Chagas; celui-ci nous apprend qu'à la suite d'une querelle avec João Vaz Corte Real, Coelho aurait armé un navire à ses frais et qu'il aurait découvert « na parte do sul » des terres désertes [1].

Plusieurs critiques, et non des moindres [2], sont persuadés que le 22 août 1497, Vasco de Gama passa tout près des côtes brésiliennes. Mais cette opinion, d'après M. Malheiro Dias [3], repose sur une interprétation erronée du *Roteiro* de Gama; on a confondu le sud-sud-est avec le sud-sud-ouest; les oiseaux que vit la flotte gagnaient en réalité l'Afrique et non le Brésil.

Ce qui paraît plus sérieux, c'est l'hypothèse d'une expédition au Brésil qui aurait eu lieu en 1498 sous la direction de Duarte Pacheco Pereira. C'est lui-même qui nous en parle: « ... e portanto, bem-auenturado Principe — dit-il dans son *Esmeraldo De Situ Orbis*, s'adressant à D. Manuel — temos sabido e visto como no terceiro anno de vosso Reinado do hanno de nosso senhor de mil quatrocentos e noventa e oito, donde nos vossa alteza mandou descobrir ha parte occidental, passando alem ha grandeza do mar oceano, onde he achada e navegada hũa tam grande terra firme, com muitas e grandes ilhas ajacentes a ella... etc. » [4].

1. Cf. F. da Fonseca, *op. cit.*, p. 237-238. On trouvera le texte de la lettre d'Estevão Froes dans le même ouvrage, en note, p. 234-240, et dans Malheiro Dias, *loc. cit.*, fasc. 2, p. XXXIII-XLVI. — Voy. *ibid.*, fasc. 1, n. 37 et Solidonio Leite, *op. cit*, p. 20. M. Batalha Reis, dans son relevé, place le voyage de João Coelho entre 1474 et 1496.

2. Par exemple J. J. da Fonseca (*Descobrimento do Brazil*, Rio-de-Janeiro, 1895, p. 27). Zeferino Candido (*op. cit.*, p. 88), Faustino da Fonseca (*op. cit.*, p. 238), José Feliciano (*op. cit.*, p. 28-29), le baron de Rio Branco (*Grande Encyclopédie*, s. v. Cabral, p. 646a), M. Ayres de Sá (*loc. cit.*, p. 79) et M. Solidonio Leite (*op. cit.*, p. 19).

3. *Loc. cit.*, fasc. 1, p. XXI.

4. *Esmeraldo*, I, 2. Je reproduis le texte de l'édition Epiphanio da Silva Dias, Lisboa, 1905, p. 23.

Ce texte obscur a donné lieu à de nombreuses discussions. Un éditeur de l'*Esmeraldo*, M. Azevedo Basto, pense que le voyage de Pacheco est resté à l'état de projet[1]. Sa réalisation fut entravée par les événements; en 1497, D. Manuel avait épousé l'Infante Isabelle de Castille; par ce mariage et par la mort du seul enfant mâle des Rois Catholiques, il était devenu l'héritier du trône de Castille; et, en 1498, il se fait couronner, avec sa femme, à Tolède. Malheureusement, Isabelle meurt la même année. A ces préoccupations intérieures vient s'ajouter l'expédition de Gama qui débarque à Lisbonne en 1499, ayant découvert la route maritime de l'Inde. Ces arguments ont été repris par M. Batalha Reis[2] et cette opinion partagée par beaucoup d'historiens, depuis Pinheiro Chagas jusqu'à M. Ayres de Sá[3]. Mais, beaucoup d'autres, sans épiloguer sur les circonstances, s'en tiennent uniquement au texte, et, bien que différant sur l'interprétation de certains détails, pensent qu'il ne laisse aucun doute sur la réalité du voyage[4]. Comme Cabral en 1500, Pacheco serait allé reconnaître les terres revendiquées et obtenues à Tordesillas.

1. *Esmeraldo*, etc., éd. Raphael Eduardo de Azevedo Basto, Lisboa, 1892, p. VI.
2. *Loc. cit.*, p. 195.
3. Cf. Pinheiro Chagas, *op. cit.*, p. 205-206. — Cesar da Silva, *op. cit.*, p. 18. — Ayres de Sá, *loc. cit.*, p. 154-155. Teixeira de Aragão (*op. cit.*, p. 46-47), José Feliciano (*op. cit.*, p. 74) et M. Ernesto de Vasconcellos (*loc. cit.*, p. 52-53) ne se prononcent pas nettement, mais ne semblent pas admettre la réalisation du voyage. Pour Zeferino Candido (*op. cit.*, p. 88-89), la phrase « nos mandou » etc., désignerait seulement plusieurs reconnaissances envoyées par D. Manuel dans la direction de l'ouest.
4. Cf. F. da Fonseca, *op. cit.*, p. 239-242. — J. I. de Brito Rebello, *Livro de Marinharia...*, Lisboa, 1903, p. XXVII et p. XLV-XLVI. — João Ribeiro, *O Fabordão*, p. 226-227. — J. Bensaude, *Astronomie nautique*, p. 200 et p. 283 et *Légendes allemandes*, p. 75. — Solidonio Leite, *op. cit.*, p. 24. Voy. également Henry Vignaud, *Americ Vespuce*, Paris, 1917, p. 144, n. 96. — M. Fortunato de Almeida (*op. cit.*, p. 14) va jusqu'à croire que Duarte Pacheco aurait reconnu lui-même les côtes américaines depuis 70° de latitude nord jusqu'à 28° de latitude sud. Au contraire, Zeferino Candido (*op. cit.*, p. 87) et M. Malheiro Dias — qui d'ailleurs admet le voyage — pensent que Pacheco a utilisé des renseignements bien postérieurs à son expédition et qu'il a entendu décrire l'Amérique telle qu'on la connaissait au plus tôt en 1505 (cf. Malheiro Dias, *loc. cit.*, fasc. 1, p. XXVIII et fasc. 2, p. LIV). Pacheco commença, en effet, à écrire l'*Esmeraldo* vers 1505. — Je ne signale que pour mémoire l'opinion singulière exprimée par Capistrano d'Abreu dans son article *Vaz de Caminha e sua carta* (*Revista do Instituto Historico e Geographico Brazileiro*, LXXI, 1908, Pte. 2ª) : « só a leitura desattenta do Esmeraldo permitte transferir para aquem da equinocial viagens e descobrimentos realisados nas altas latitudes do hemispherio do Norte » (p. 119).

***

Il paraît donc probable que les Portugais ont découvert l'Amérique avant 1492 et le Brésil avant 1500. Nous avons en faveur de ce fait un très grand nombre de présomptions. Pourquoi, cependant, n'avons-nous point de preuve positive, irréfutable? On a essayé d'expliquer ce silence des documents du XVe et du XVIe siècles. Les historiographes, a-t-on dit, ont omis de signaler beaucoup d'entreprises dont le succès fut nul ou médiocre, ou, du moins, jugé tel; et ç'a pu être le cas d'une découverte de l'Amérique, dont on n'aurait pas saisi l'importance. D'ailleurs, ajoute-t-on, ils se proposaient un objet précis et limité : aucun n'a eu l'intention de donner un tableau complet des découvertes portugaises, et l'œuvre de celui qui l'avait peut-être, Barros, est en partie perdue; Duarte Pacheco Pereira ne parle pas de l'expédition de Cabral, à laquelle pourtant il a participé; chez Ruy de Pina et Garcia de Resende, on ne trouve pas un mot sur les découvertes de Bartholomeu Dias et sur le voyage de Covilhã, qui préparaient d'une façon directe, cependant, la découverte de Gama [1].

Nous savons les causes de ce silence, ou, plutôt, de cette ignorance : c'est le mystère qui enveloppe les découvertes portugaises à l'époque de D. Manuel et surtout de son prédécesseur Jean II. Et ce mystère s'explique à son tour par une crainte, d'ailleurs justifiée, de la concurrence castillane, et par le désir d'éviter tout conflit avec le pays voisin; celui-ci, toujours en éveil, avait obtenu du roi de Portugal la promesse de n'envoyer aucune expédition vers l'ouest. C'est le même motif qui aurait poussé D. Manuel à tenir secrètes les instructions de Cabral et à présenter le Brésil aux Rois Catholiques uniquement comme une escale sur la route des Indes [2].

1. Cf. Batalha Reis, *loc. cit.*, p. 193, 198, 200, et Conde de Ficalho, *Viagens de Pero da Covilham*, Lisboa, 1898, p. 119-120.

2. Cf. Teixeira de Aragão, *op. cit.*, p. 43 et 49. — Pinheiro Chagas, *op. cit.* p. 204-205. — Cesar da Silva, *op. cit.*, p. 19. — J. Bensaude, *Astronomie Nautique*, p. 195 sq., et *Légendes allemandes*, p. 75-76. — Malheiro Dias, *loc. cit.*, fasc. 1, p. XXIV-XXV et fasc. 4, *passim*.

***

Telle est, en gros, la démonstration des historiens qui croient à un plan bien arrêté dans l'esprit de Cabral. Je dis « en gros », car pour ne pas allonger outre mesure ni alourdir, j'ai laissé de côté certains arguments qui m'ont paru secondaires, par exemple le fait que les instructions de Cabral nous sont parvenues tronquées [1], la négligence de l'amiral qui, d'après le récit de Vaz de Caminha, ne prend pas d'eau au Cap Vert, ce qui eût été fort imprudent s'il n'avait pas compté se ravitailler au Brésil [2], et la fameuse histoire de João Ramalho, qui, en 1580, aurait déclaré qu'il vivait depuis quatre-vingt-dix ans à peu près au Brésil [3]. J'ai dû omettre également certaines hypothèses trop personnelles à tel ou tel auteur, comme celle que propose, d'une façon timide, d'ailleurs, et peu nette, Oliveira Martins [4]. La découverte, d'après lui, aurait été due à une initiative de Cabral, curieux de savoir ce qui pouvait bien se trouver dans la partie sud-ouest de l'Atlantique. J'ai négligé aussi, pour les mêmes raisons, d'indiquer les objections qui ont été faites contre cette démonstration et les réponses qu'on y a données [5]. Enfin, il m'a fallu bien souvent simplifier les choses; il y a, en effet, toutes sortes de manières de présenter et d'utiliser le même argument; j'ai dû supprimer ces nuances; je ne pouvais les indiquer ici, sous peine de me noyer dans les détails et de perdre de vue l'essentiel. J'espère du moins que la structure de la démonstration « intentionnaliste » aura apparu avec netteté et clarté : impossi-

1. Cf. Teixeira de Aragão. *op. cit.*, p. 49, et Pinheiro Chagas, *op. cit.*, p. 206.
2. Cf. Malheiro Dias, *loc. cit.*, fasc. 1, n. 16, p. XIV.
3. Elle n'est guère acceptée que par M. Solidonio Leite (*op. cit.*, p. 33 sq.). Cf. Teixeira de Aragão, *op. cit.*, p. 55-56, et Pinheiro Chagas, *op. cit.*, p. 212-213.
4. *Historia de Portugal*, 10ᵉ ed., Lisboa, 1920, p. 218-221. — Cf. une hypothèse analogue chez l'historien anglais Major, *op. cit.*, p. 467.
5. Cf. par exemple l'article de José de Sousa Monteiro, *Como se descobriu o Brazil* (*Revista Portuguesa Colonial e Maritima*, 1899-1900, 2ᵉ sem., p. 1-15) où l'auteur s'attache — très superficiellement — à réfuter l'argumentation des adversaires du hasard, en particulier de Baldaque da Silva. — Voy. aussi la fameuse polémique entre Joaquim Norberto de Sousa (*Revista* etc., XV, p. 125-209 et XVIII, p. 335-405), d'une part, et José Joaquim Machado de Oliveira et Gonçalves Dias, d'autre part (*ibid.* XVIII, p. 279-288 et 289-334).

bilité physique de l'action des vents et des courants, invraisemblance historique de cette action, invraisemblance d'une erreur chez Cabral, voilà pour la partie négative, — très nombreuses et très fortes présomptions en faveur d'une découverte portugaise des terres occidentales avant Colomb, ce qui porte à croire que Cabral avait sa route bien tracée, voilà pour la partie positive. Ce n'est pas mon objet d'examiner la valeur de cette thèse; et d'ailleurs le cadre de cet article s'y opposerait; j'ai voulu seulement la signaler, car elle donne un tout nouvel aspect à l'un des événements essentiels d'une grande époque [1].

ROBERT RICARD.

Lisbonne, 15 février 1922.

1. En dépit de tous mes efforts et malgré l'obligeance de M. Fidelino de Figueiredo, qui a bien voulu mettre à ma disposition sa bibliothèque si riche en livres brésiliens, je n'ai pu mettre la main, ni à Lisbonne ni à Coïmbre, sur les travaux de Capistrano de Abreu, signalés par M. José dos Santos (*Bibliografia da Literatura Classica Luso Brasileira*, fasc. 1, Lisboa, 1916-1917, p. 18), pas plus que sur le mémoire de M. Manuel de Oliveira Lima, résumé par l'auteur dans sa *Formation historique de la nationalité brésilienne* (Paris, s. d., p. 4-5).

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL EN PORTUGAL

L'histoire littéraire.

Nous avons montré, dans un article antérieur, qu'on se préoccupe de plus en plus, au Portugal, de familiariser le grand public, par des réimpressions, avec les auteurs oubliés ou méconnus. Ce mouvement se rattache aux travaux considérables qui ont élargi, depuis peu, le champ de l'histoire littéraire. Il ne saurait être question, dans un bref compte rendu, de tracer l'inventaire complet de la production des dix dernières années. Mais il n'est pas sans intérêt, en prenant comme exemples les œuvres les plus représentatives, d'en caractériser la méthode et d'en marquer l'orientation.

Les Portugais ont toujours manifesté une prédilection pour les biographies copieuses. On est beaucoup mieux renseigné sur les moindres péripéties de la carrière de Camões, où il entre une part de légende, que sur les sources de son lyrisme. D'autre part, le prestige des *Lusiades* a nui aux auteurs secondaires pour lesquels on en fut longtemps réduit aux versions inconsistantes, enregistrées sans contrôle préalable par les polygraphes et les compilateurs. Le premier, M. Théophile Braga, préoccupé à la fois d'embrasser les ensembles et de remonter jusqu'aux documents, a procédé, en partant d'un système philosophique, à une révision complète de la tradition. Les dernières monographies — nous choisirons celles de M. Antonio de Vasconcellos sur Brás de Mascarenhas, de M. Ricardo Jorge sur Rodrigues Lobo, de Braamcamp Freire sur Gil Vicente — se distinguent par une utilisation de plus en plus méthodique des pièces d'archives et par une extrême défiance à l'égard de l'hypothèse.

Le peu qu'on savait sur l'auteur du *Viriato trágico*, victime du dédain parfois injuste où l'on tient les continuateurs de Camões, provenait de la courte notice de son parent Bento Madeira de Castro, complétée par les recherches généalogiques du vicomte de Sanches de Frias. M. Antonio de Vasconcellos, s'aventurant dans un domaine à peu près inexploré, construit une biographie dont la Torre do Tombo d'une part, de l'autre les archives civiles et ecclésiastiques de Coïmbre,

lui ont fourni tous les éléments[1]. Bien qu'il se défende, ce qui nous interdit de lui en faire un grief, d'examiner l'œuvre elle-même, il en extrait la partie la plus vivante, ce qu'elle renferme d'autobiographique et de régional. Dans le cadre tour à tour riant et sauvage des montagnes de la Beira, il évoque, en reconstituant la topographie des villes et des bourgs, une noblesse patriarcale et turbulente. On la voit s'exercer au jeu de la barre, à la lutte, prendre part aux fêtes votives, s'engager dans des procès interminables, se faire justice elle-même quand elle se heurte aux lenteurs administratives, exercer avec ostentation un patronat bienfaisant, braver les jalousies et les rancunes, répondre victorieusement à la pire des accusations: celle qui dénonce l'impureté des origines. La vie du héros lui-même est un beau roman d'aventures, commençant par un amour contrarié, se poursuivant à travers mille péripéties, évasion à main armée, rencontre avec les pirates barbaresques, voyage au Brésil où il refait sa fortune et chasse les Hollandais, escarmouches pendant la guerre de restauration qui lui vaut une nomination de gouverneur sur les frontières de la Beira, une accusation inique de trahison bientôt compensée par la faveur du roi Jean IV. Il ne reste dans cette monographie, prudemment accompagnée de pièces justificatives, aucune place aux déductions hasardeuses. Son charme, qui ne le cède en rien à celui du roman historique tel que le comprenaient les successeurs d'Herculano, tient moins à quelques pages brillantes disséminées au milieu de sévères discussions qu'à la solidité d'une reconstruction entièrement originale et rigoureusement localisée dans le temps et dans l'espace.

La monographie que M. Ricardo Jorge consacre au plus célèbre des bucoliques portugais, Rodrigues Lobo, le chantre du Liz, est conçue dans un esprit plus large[2]. L'auteur, qui fait autorité dans le monde médical, ajoute à une forte discipline scientifique un talent peu commun d'écrivain. Son style, dont le raffinement très moderne se teinte d'archaïsme, est marqué au coin d'une personnalité vigoureuse. On lui saura gré surtout d'avoir dépassé les proportions d'une enquête biographique et d'entrer dans le vif du sujet. Il en résulte que son étude, pour laquelle aucune recherche, même subsidiaire, n'a été négligée, étonne par la variété des aperçus. Elle apporte des résultats positifs (fixation de la date de la naissance et de la mort), des résultats négatifs (en ruinant la légende qui attribue à Lereno de romanesques amours avec la fille du marquis de Vila Real). Elle se distingue par un mépris de l'hypothèse qui va jusqu'à l'hypercritique (il con-

1. António de Vasconcellos, *Brás Garcia de Mascarenhas* (*Revista da Universidade de Coimbra*, 1912-1913).
2. Ricardo Jorge, *Francisco Rodrigues Lobo* (*Revista da Universidade de Coimbra*, 1913-1917).



damne en principe tout effort pour donner les clefs d'une œuvre d'imagination dont la trame, empruntée aux continuateurs de *L'Arcadie*, ne recouvre pas nécessairement une réalité). La partie la plus neuve, et il est à souhaiter qu'à ce point de vue M. Ricardo Jorge fasse école, c'est précisément celle où il s'applique à définir l'originalité de Rodrigues Lobo en tant que poète et prosateur. L'étude minutieuse des sources, des imitations et des réminiscences, la discussion des idées, les remarques sur le nombre de la phrase, le rythme du vers et de la strophe permettent non seulement de suivre les progrès de l'écrivain d'une œuvre à l'autre, mais de le situer dans l'évolution du genre. La définition du bucolisme portugais s'appuie sur un examen scientifique de la flore et de la faune régionales, celle de la *saudade* sur une enquête psycho-physiologique. Tout lecteur espagnol serait frappé, au surplus, de l'indépendance avec laquelle M. Ricardo Jorge, réagissant contre un préjugé séculaire, aborde la question, toujours brûlante, du bilinguisme. Il admet que de bons esprits, après la désillusion d'Alcacer-Kibir, ont pu se rallier à la domination castillane. Il reconnaît que Lope, Tirso et Calderón ont célébré les gloires portugaises. Du *romanceiro*, où prédomine la note sentimentale et romanesque, il fait le prolongement artificiel d'un genre importé. On ne trouverait peut-être à reprendre, dans ce livre de premier ordre, que la sévérité de certaines appréciations. M. Ricardo Jorge — nous devons en tenir compte, — se proposait, en combattant les formes périmées de l'histoire littéraire, de donner à ses compatriotes une leçon de méthode. Il y a pleinement réussi.

Le *Gil Vicente*, publié par la *Revista de historia*, ne reste point au-dessous de la réputation d'un érudit qui joua, comme fondateur de l'*Archivo historico portugues*, un rôle considérable et dont la mort laisse un grand vide[1]. On a longuement discuté pour savoir s'il convient d'identifier le poète et l'orfèvre. M. Th. Braga tient pour la dualité. M. Brito Rebello réserve son jugement. Braamcamp Freire, partisan convaincu de l'identification, revient à la charge pour la troisième fois. On avait déjà produit l'argument décisif, un document où Gil Vicente est qualifié à la fois de « trovador » et de « mestre da balança ». Les preuves par lesquelles son dernier biographe essaie de le renforcer ne sont pas toujours concluantes. Pour établir que le dramaturge fut occupé, de 1503 à 1506, à ciseler le célèbre ostensoir, il est conduit à modifier la chronologie traditionnelle. Que les notices dont le premier éditeur accompagne chacune des pièces renferment des erreurs, le fait semble démontré. On peut se demander, néanmoins, dans quelle mesure il est permis de s'appuyer sur les allusions historiques du texte, alors qu'on nous prévient, par ailleurs,

1. Braamcamp Freire, *Gil Vicente* (*Revista de historia*, 1917-1918).



que les *Autos* ont subi, avant d'être réimprimés, des remaniements destinés à les rajeunir. Aussi la thèse de l'identification, quelque vraisemblable qu'elle paraisse, ne peut-elle être acceptée que sous réserves et comme provisoirement satisfaisante. Nous regrettons, d'autre part, que l'auteur, confiné dans la biographie, renonce à traiter la question essentielle des sources et des influences. Tel qu'il est, son livre marque un progrès incontestable sur les travaux antérieurs. La défiance qu'il témoigne à l'égard des nobiliaires est pleinement justifiée. Tout semble infirmer l'origine aristocratique qu'on a prêtée à Gil Vicente. De même on a peine à se représenter le dramaturge enseignant la rhétorique à D. Manuel. Nous serions tenté de croire avec Braamcamp Freire qu'il est mort à la fin de 1536 plutôt qu'en 1539. Mais on ne saurait dire s'il est né en 1452 ou en 1470, dans le Minho ou dans la Beira. L'intérêt de cette nouvelle enquête, qui laisse, comme on le voit, une grande part à l'incertitude, réside principalement dans le commentaire historique du théâtre dont il serait facile aujourd'hui de préciser toutes les allusions à la vie de cour. Nous possédons, en effet, outre la biographie détaillée des grands seigneurs qui interviennent dans les pièces allégoriques, une sorte de journal où sont relatés par les biographes modernes, suivant leur degré d'importance, les événements politiques et littéraires. On en peut déduire, sur le caractère même du poète, d'utiles indications. Il est incontestable que les attaques très vives qu'il a dirigées contre les moines se conciliaient avec la plus stricte orthodoxie. Enfin, si l'on admet qu'il a rempli toutes les fonctions que les documents officiels attribuent à l'orfèvre de la *Custodia*, on comprendra mieux son rôle qui ne fut, quelque solution qu'on adopte, ni celui d'un bouffon, ni celui d'un fidalgo. Braamcamp Freire n'a pas écrit l'ouvrage définitif qu'il serait prématuré d'attendre dans un domaine où tant de questions demeurent insolubles, mais une contribution importante qui aide à l'intelligence du texte.

Les monographies savantes, accompagnées de reproductions photographiques et de documents, trop souvent tirées à un nombre restreint d'exemplaires, font regretter l'absence d'une bibliothèque de vulgarisation où seraient consignés, sous forme accessible, des résultats positifs. Parmi les historiens récents de la littérature qui s'adressent au grand public, M. Fidelino de Figueiredo représente l'esprit de synthèse, M. Aubrey F. G. Bell, la tendance analytique. L'excellent manuel que viennent d'imprimer, dans un format élégant, les presses de l'Université d'Oxford, a l'avantage de nous fournir, suivant la déclaration même de la préface, « avec le maximum de précision le plus grand nombre possible de faits concernant l'œuvre et la vie de chaque auteur pris en particulier[1] ». On y trouvera, à défaut de ces vues d'en-

1. Aubrey F. G. Bell, *Portuguese literature*, Oxford, 1922.



semble que la formule exclut, des biographies proportionnées à l'importance des écrivains, des analyses ramenées à l'essentiel, des jugements concis, un exposé sommaire des problèmes controversés. L'ouvrage témoigne d'un remarquable effort de concentration. Il doit être complété par une bibliographie qui paraîtra séparément. Nous souhaitons qu'elle renferme, pour ne pas faire double emploi avec celle de M. Fidelino de Figueiredo, le relevé complet des éditions et des réimpressions de chaque auteur. Ce livre, de beaucoup supérieur aux essais analogues qui l'ont précédé à l'étranger, est à certains égards plus compréhensif que les travaux portugais. Le chapitre qui traite des contemporains, auquel on reprochera peut-être une certaine surabondance, paraît épuiser la matière. D'autre part, M. Bell, qui ne se laisse pas guider uniquement par le critérium esthétique, mais qui apprécie les œuvres en raison de leur intérêt documentaire, fait rentrer dans la littérature proprement dite une foule de publications qu'on avait coutume de rattacher à l'ethnographie. Comme lui, nous estimons que la plupart des historiens et des géographes portugais, sacrifiés par les uns comme suspects de crédulité, dédaignés par les autres comme traitant une matière trop aride, valent mieux que leur réputation. M. Bell, dont le point de vue n'est pas toujours celui de la critique nationale, cherche à dégager, par comparaison, l'élément représentatif de la race. D'où une sévérité, qui va parfois jusqu'à l'excès, pour les œuvres qui reflètent les influences étrangères provençale, italienne, antique, espagnole, française, auxquelles il se plaît à opposer, en s'appuyant sur des recherches personnelles, la tradition authentique. Nous signalerons comme entièrement originaux les chapitres qu'il consacre aux *cossantes*, origine des *cantares de amigo*, au lyrisme de Gil Vicente, aux prophètes du messianisme, à la renaissance galicienne. Son enquête embrasse la Péninsule tout entière. Il suit en Espagne la fortune des *cancioneiros*. Mais il semble plus jaloux que les Portugais eux-mêmes de défendre l'intégrité nationale. Ses préférences vont aux puristes, aux champions de la *vernaculidade*. Ajoutons que son style, toujours net et ferme, abonde en formules vives et frappantes. Le livre de M. Bell, que les intéressés eux-mêmes trouveront suggestif, témoigne d'une riche information cosmopolite et d'une connaissance directe des mœurs. Il est appelé à rendre les mêmes services que l'histoire de la littérature espagnole de M. Fitzmaurice Kelly.

M. Fidelino de Figueiredo, qui n'attache pas une moindre importance à la documentation, est plus soucieux de rétablir l'enchaînement des faits. Cette double tendance, représentée chez nous par la *Revue de synthèse historique*, s'affirme dans les travaux qu'il a publiés ou réimprimés depuis deux ans. La troisième édition de *O espirito*



historico[1] nous trace le programme, réalisé en partie, d'une bibliographie raisonnée de l'histoire de Portugal. Celle de la littérature portugaise, qu'il avait insérée à la suite de *A critica litteraria como sciencia*[2], est devenue, dans la réimpression de 1920, un énorme appendice embrassant les catalogues d'imprimés et de manuscrits, la critique, les influences réciproques. Le troisième volume des *Estudos de litteratura*[3], qui touche à l'actualité par une étude sur le « saudosisme » et sur l' « intégralisme », dépasse les frontières et réserve une place à l'Amérique. On ne conteste plus aujourd'hui que les littératures espagnole (en y comprenant les textes de langue catalane et galicienne), portugaise (sans en exclure les œuvres écrites en castillan), brésilienne (où se combinent les influences de la métropole, du romantisme et du réalisme français) ne sont que les ramifications d'un tronc unique. C'est pour l'avoir compris que Menéndez y Pelayo arrivait à reconstituer sans lacunes l'évolution de la poésie lyrique, du roman et du théâtre. Dans un chapitre essentiel, qui est un hommage en même temps qu'une mise au point, M. Fidelino de Figueiredo rectifie ses jugements sur les contemporains, complète son information, dépassée en ce qui concerne la biographie des auteurs, l'histoire de la philosophie, des arts et des sciences. Il a publié depuis la correspondance du maître avec Garcia Peres, l'auteur du *Catálogo razonado biográfico y bibliográfico de los autores portugueses que escribieron en castellano*, qui témoigne d'une collaboration incessante et affectueuse[4]. Tous deux entendaient l'ibérisme au meilleur sens du mot, abstraction faite de toute considération blessante pour la susceptibilité nationale, comme une méthode sûre d'investigation. C'est du même esprit que s'inspire le dernier livre de M. F. de Figueiredo, *Historia da litteratura classica, segunda epoca*[5], lequel embrasse une période où prédomine l'influence castillane, celle qui va de 1580 à 1756. D'excellentes monographies de MM. Prestage, Ricardo Jorge et Lucio de Azevedo avaient préparé sa tâche. Mais il s'applique, élargissant le cadre de ses devanciers, à caractériser le tempérament des écrivains, à marquer la filiation des œuvres. Bien qu'il écarte, de propos délibéré, les textes rédigés en latin et en espagnol, il n'en suit pas moins la marche des idées et l'évolution des genres à travers la littérature européenne. L'influence de la Castille, regrettable en poésie où elle apporte le culteranisme, aurait puissamment contribué, d'après lui, au développement de la prose portugaise qui tendait à l'amplification oratoire et se condense en formules sentencieuses. L'étude sur Fran-

1. Lisbonne, 1920.
2. 3e édition, Lisbonne, 1920.
3. Lisbonne, 1921.
4. *Cartas de Menéndez y Pelayo a Garcia Peres*, Coimbre, 1921.
5. Lisbonne, 1922.

cisco Manuel de Melo, découpée en chapitres séparés, fait vigoureusement ressortir l'originalité de l'historien, du critique, du moraliste, de l'épistolier et du dramaturge. Elle montre pourquoi le *Fidalgo aprendiz*, ébauche de comédie de caractère qui tourne à la comédie d'intrigue, continue et dépasse la tradition de Gil Vicente. Les opéras d'Antonio José (on verra dans quelle mesure ils justifient ce nom, car la musique n'y intervient que sous la forme de la *modinha* brésilienne) sont appréciés en dehors de l'intérêt politique et romanesque dont profite de nos jours la personnalité du Judeu, victime de l'Inquisition. L'auteur les destinait à un théâtre de marionnettes et le grossissement du comique y dissimule parfois une satire très actuelle des mœurs de la bourgeoisie. Les chapitres dont il y a le plus à retenir sont ceux qui traitent de l'épistolographie et de l'histoire. L'étude consacrée aux *Lettres de la religieuse portugaise* mériterait d'être connue en France où l'on persiste à ignorer le travail de Luciano Cordeiro. Il n'était pas moins opportun de réviser le procès de l'historiographie d'Alcobaça. Herculano, le premier, avait rendu pleinement justice à l'érudition scrupuleuse d'Antonio Brandão. L'œuvre si discutée de Bernardo de Brito, grand inventeur d'apocryphes dont l'imagination débordante devait, jusqu'en 1837, égarer les nationaux et les étrangers, reprend toute sa signification dès qu'on la replace dans le courant du Sébastianisme. Quant à l'Académie royale d'histoire, qui affranchit la science des préoccupations littéraires, si elle se réclame de l'*Italia sacra* d'Ughelli, elle a vraisemblablement contribué, par un échange de vues avec les savants du pays voisin, à modifier l'orientation intellectuelle en Espagne. M. F. de Figueiredo s'est efforcé, en faisant au cosmopolitisme sa part, de reconstituer l'atmosphère morale d'une époque où voisinent le culteranisme, le mysticisme, la philosophie thomiste et cabalistique. Chez lui, l'esprit de synthèse, rigoureusement subordonné à l'investigation bibliographique, rétablit la notion de valeur en appuyant la critique sur toutes les sciences complémentaires de l'histoire.

Or la plus négligée en Portugal était, sans contredit, l'histoire de la philosophie. Menéndez y Pelayo, ouvrant la voie à M. Bonilla y San Martin, constatait que la littérature n'apparaît souvent que comme le reflet des doctrines esthétiques, morales et métaphysiques. Le champ n'a pas encore été suffisamment exploré pour qu'on puisse répondre à la double question de savoir si la philosophie portugaise a influencé le mouvement européen et se distingue, dans la Péninsule, par une originalité foncière. M. F. de Figueiredo, sur les traces de Ferreira Deusdado et de M. Joaquim de Cavalho, nous donne au moins, dans un court aperçu, *Para a historia da philosophia* [1], une biblio-

1. Porto, 1922.



graphie raisonnée de la matière et le fil conducteur. Nous pouvons suivre ainsi l'évolution de la pensée nationale qui se cherche à travers l'aristotélisme de Gouveia, le platonisme d'Abravanel, le criticisme de Sanches, le thomisme de l'École de Coïmbre, le rationalisme de Verney, d'Antonio José et du cavalier d'Oliveira, jusqu'à l'hégélianisme et au bouddhisme d'Anthero de Quental, au positivisme de M. Théophilo Braga, aujourd'hui dépassé par le darwinisme, le spiritualisme et la psychologie expérimentale Il est à noter que la philosophie de Krause, si répandue en Espagne, est restée lettre morte pour les Portugais et les Brésiliens. Que les recherches de ce genre soient le complément obligé de l'histoire littéraire, deux ouvrages récents de M. Joaquim de Carvalho, *António de Gouveia e o aristotelismo da Renascença*[1], *Leão Hebreu filósofo*[2], l'ont clairement démontré. Il reconstitue dans le premier les péripéties de la lutte qui mit aux prises le champion de la philosophie traditionnelle, patronné par le roi et les docteurs en Sorbonne, avec Ramus qu'un arrêt qualifia de « téméraire, arrogant et imprudent ». Un travail en préparation nous montrera comment Antonio de Gouveia, qui s'appuyait moins sur les commentateurs que sur le texte du Stagirite, a pu frayer le chemin aux Jésuites qui firent des Universités de Coïmbre et d'Évora le rempart du thomisme. Il ressort de l'étude sur Léon l'Hébreu que l'auteur des *Dialogues* doit être identifié avec Abravanel et qu'il ne s'est jamais converti. On regrette que M. J. de Carvalho n'ait pas étendu son enquête à la poésie du XVIe siècle, car le lyrisme de Camões reflète la double influence de Platon et d'Aristote. Mais, dans le cadre même qu'il s'est tracé, il indique fort justement que cette conception élargie de l'amour, fusion de l'individuel et de l'universel, n'est pas sans rapport avec l'*amor Dei intellectualis* de Spinoza.

De ces travaux de nature et de valeur différentes, une conception commune se dégage : l'importance de plus en plus considérable qu'on attache à la littérature comparée, à la sociologie, à l'étude des collectivités, académies, sectes philosophiques. On ne saurait exclure de cette confrontation les écrivains qui, nés au Portugal, ont poursuivi leur carrière à l'étranger ou, pour étendre leur champ d'action, adopté une langue universellement répandue.

L'activité des auteurs de la seconde moitié du XIXe siècle échappe, dans une certaine mesure, aux méthodes scientifiques de l'histoire littéraire. Les biographes, même si l'écho des polémiques s'est affaibli, ont peine à se dégager d'un courant d'admiration qui les entraîne à grossir l'importance des anecdotes. Leur critique, pour des motifs respectables d'ordre sentimental, est impressionniste et fragmentaire. M. Alberto de Oliveira a mis beaucoup de lui-même dans l'essai bril-

1. Coïmbre, 1916.
2. Coïmbre, 1918.



lant qu'il consacre à Eça de Queiroz[1]. On en peut retenir du moins des opinions personnelles qui ont la valeur d'un témoignage contemporain. Il est incontestable que l'auteur de la *Correspondencia de Fradique Mendes*, malgré son affectation de dandysme, n'a jamais réussi à se faire une âme étrangère et qu'il s'appliquait avec insistance, vers la fin de sa vie, à mieux savoir sa langue maternelle qu'on l'accusait d'ignorer. L'ouvrage de M. Antonio Cabral, bien qu'il ne rentre nullement dans un cadre dogmatique, révèle un souci de la documentation que ne décourage aucun obstacle matériel. On ajoutera peu au portrait qu'il a tracé du romancier[2]. Nous nous plaindrons seulement qu'il n'étende pas à l'œuvre entière les procédés d'investigation qui lui ont permis de déterminer la part de collaboration de Ramalho Ortigão dans *O misterio de estrada de Cintra*, de nous renseigner sur les sources de *A cidade e as serras* et sur la question épineuse des plagiats. Les mêmes scrupules de chercheur infatigable se manifestent dans la réimpression du *Camilo de Perfil*[3]. Certes l'auteur plaide une cause. Il travaille pour la glorification de celui qu'il n'hésite pas à qualifier de « montanha altissima ». Nous retrancherions volontiers de l'œuvre de Camilo certaines vivacités de langage qui n'ont pas toujours l'excuse d'être spirituelles. Mais on trouvera dans ce livre attrayant et humoristique plusieurs chapitres de haute saveur (duel avec Ricardo Browne, rôle dans la guerilla miguéliste), des indications précises sur les sources d'inspiration du *Bom Jesus do Monte* et des *Memorias do Carcere*, enfin une correspondance inédite qui achève la physionomie de l'érudit et du polémiste. M. Cabral respecte trop la vérité pour nous cacher les tares d'un caractère auquel il manqua toujours une certaine fleur de délicatesse. Après la déclaration un peu troublante de la préface (panegyricos ao seu vulto gloriosissimo), c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de son impartialité.

Il reste à signaler une tendance intéressante et sur laquelle nous nous proposons de revenir : l'attention qu'on apporte depuis peu aux questions de langue et de style. M. Cândido de Figueiredo, spécialiste en la matière, nous a donné sur la *Linguagem de Camões* une brochure trop courte et qui appelle une suite[4]. De même les observations de M. José Maria Rodrigues ont amélioré le texte des *Lusiades*[5]. Un travail annoncé par l'Académie des sciences éclaircira les passages difficiles de l'*Eufrosina* de Ferreira de Vasconcellos. C'est un aspect de la culture littéraire que MM. Mendes dos Remedios et Agostinho

1. *Eça de Queiroz*, Lisbonne, 1919.
2. *Eça de Queiroz*, Lisbonne, 1920.
3. Lisbonne, 1922.
4. Lisbonne, 1921.
5. *Revista da Universidade de Coimbra*, 1914-1915

de Campos, dans leurs réimpressions d'auteurs classiques, n'avaient point négligé. Mais nous souhaitons qu'un philologue de la valeur de Julio Moreira entreprenne l'histoire complète de la langue et de la versification dont il n'existe que des chapitres séparés[1] et qui seule donnerait une base ferme à la critique. De cette revue partielle, que nous nous réservons de compléter, il semble qu'on soit en droit de conclure que l'érudition historique est actuellement — pour emprunter les termes de l'un de ceux qui dirigent son évolution — « mais metodica, mais preocupadamente scientifica ».

G. LE GENTIL.

1. A. G. Ribeiro de Vasconcellos, *Gramática histórica da lingua portuguesa*, Lisbonne, 1900. — J. J. Nunes, *Gramática histórica portuguesa (Fonética e morphologia)*, Lisbonne. — Epiphanio Dias, *Syntaxe histórica portuguesa*, Lisbonne, 1918.

BIBLIOGRAPHIE

Le Poème du Cid, extraits, traduction, introduction et notes par **E. Mérimée**; — *La Célestine, Tragi-comédie de Calixte et Mélibée*, Introduction d'**Ernest Martinenche**; — *Les grands Romantiques espagnols*, Introduction, traduction et notes d'**Américo Castro**. Collection « Les cent Chefs-d'œuvre étrangers », Paris, « La Renaissance du livre», s. d.

L'apparition des deux derniers de ces trois volumes nous fait un devoir de parler de cette intéressante collection.

Du premier nous dirons simplement que la question du poème du Cid et celle du *Rodrigo* y est expliquée d'une façon brève, suffisante et claire, et que les extraits de l'un et de l'autre, traduits et munis de notes contribueront à la diffusion de la littérature relative au Cid, si intimement liée à la nôtre : d'autant que des extraits des *Mocedades* de Guillén de Castro (jadis éditées par M. E. Mérimée lui-même) ont été très heureusement joints. La traduction du poème, due à M. E. Mérimée, a été faite sur le texte donné par M. Menéndez Pidal dans la collection de « La Lectura », si remarquable à tous les points de vue et appuyée sur des travaux si consciencieux. Ce petit volume a excellemment inauguré la série espagnole dans cette collection.

M. Ernest Martinenche, qui avait consacré à la *Célestine* sa thèse latine, était tout désigné pour présenter ce chef-d'œuvre de l'époque d'Isabelle au public français.

Il s'est acquitté de sa tâche avec aisance, sans entraîner le lecteur dans les difficultés par trop compliquées que M. Fritz Holle, dans sa courte introduction à l'édition de la *Bibliotheca Romanica*, n'a pas craint de faire entrevoir, postérieurement aux articles de M. M. Foulché-Delbosc (*Rev. hisp.*, t. VII et IX).

Il se prononce pour l'attribution à Rojas des 21 actes de l'édition de 1502. Il est certain que, si l'on n'a d'objection à faire valoir qu'au point de vue d'art, il est facile de répondre : l'auteur n'a-t-il pu, à tort ou à raison, éprouver le besoin de remanier la fin de son œuvre pour y insérer, entre autres scènes, celle, curieuse et touchante, où Mélibée entend ses braves parents causer de projets de mariage pour elle, qu'ils croient si pure et si innocente? Véritable trouvaille assurément! Il est vrai qu'il y a inséré aussi une scène d'un réalisme que

nul théâtre, même aujourd'hui, n'admettrait (acte XIX, « tus honestas burlas me dan plazer, etc. », avec la réflexion de Lucrecia); mais la rédaction en 16 actes ne comporte-t-elle pas déjà quelques détails équivalents (acte XIV, « aunque habla tu lengua. . », etc., et « Bien me huelgo... », etc.), qui sont au moins l'embryon de la scabreuse scène? Au surplus, il n'y a qu'à ouvrir le *Tiran le Blanc*, surtout dans la 2e partie, pour voir que le goût de l'époque ne s'effarait pas pour si peu et que la chasteté de l'*Amadis* n'est peut-être pas la caractéristique de la morale d'alors, tout au moins en littérature. Comme dit finement M. Martinenche, « Rojas ne savait point que l'art n'a pas à poursuivre la vie jusque dans les détails qu'il suffit de laisser deviner. » Donc, à ce point de vue, nulle invraisemblance à ce que celui qui a écrit l'acte XIV de 1499 ait écrit l'acte XIX de 1502. Il n'avait qu'indiqué; il a appuyé.

Ainsi, pas de raison péremptoire pour se refuser à admettre que Rojas soit l'auteur du *Tratado de Centurio*. Et le cas n'est pas le même que pour l'*Auto de Traso*, qui n'apparaît qu'en 1526.

Reste la question du premier acte. A l'affirmation de *El autor à su amigo* (Séville, 1501), on peut, songeant aux supercheries usuelles en ce temps-là (*Amadis* et *Esplandian*) et plus tard encore (*Historia de los bandos de los Cegries*), opposer quelque scepticisme. A quoi rime ce premier acte sans les quinze qui suivent? Il n'est qu'une exposition et ne pouvait se suffire à lui-même! On ne saurait pourtant se débarrasser en un tournemain de ce que l'*autor* nous expose (toujours en 1501), nous donnant même la raison pour laquelle, précisément, ce premier acte n'avait pas de nom d'auteur : « Y era la causa que estava por acabar ». C'est pourtant ce que fait M. Cejador dans son introduction à l'édition de la « Lectura » (p. XIV), en attribuant à Proaza cette lettre préliminaire de l'*autor*. Quant aux noms de Juan de Mena et de Rodrigo Cota, s'ils sont cités dans l'édition de 1502, l'étaient-ils dans celle de 1501? Non, répond M Foulché-Delbosc, et alors on peut vraiment ne pas en faire état. Mais ce dont on ne peut ne pas faire état, c'est le sentiment de l'auteur du *Diálogo de la Lengua*, rappelé par Holle : « Me contenta el ingenio del autor que la començó, y no tanto el del que la acabó. » Il voyait donc, lui, une telle différence? Aurions-nous le sens littéraire moins perspicace? Ou bien encore ferait-il le départ, non entre le premier acte et les suivants, mais entre la rédaction en seize actes et celle en vingt et un ou en vingt-deux? L'insistance de la lettre préliminaire à marquer l'endroit où commence la continuation : « En la margen hallareys una cruz y es el fin de la primera cena » (1501), « hasta el segundo aucto donde dize Hermanos mios » (1502), est impressionnante aussi. Reste à savoir si le mot *cena* n'a pas trompé l'éditeur de 1502. Mais tout cela est terriblement épineux.

Il est difficile, en somme, d'avoir sur tout cela une conviction bien assise; mais la thèse acceptée par M. Martinenche et par Menéndez Pelayo peut toujours l'être sous bénéfice d'inventaire.

Il est une autre question au moins aussi importante, c'est celle de l'époque de la composition. M. Cejador admet comme prouvée l'existence, sinon d'une édition, du moins d'un état antérieur au texte de 1499. En fait de date implicite, il y a celle qui pourrait ressortir du fameux passage « Ganada es Granada », si on arrivait à bien l'entendre. M. Martinenche veut l'entendre comme une allusion à un fait passé. Son explication valait la peine d'être exposée; elle est ingénieuse. Mais je ne crois pas, pour mon compte, aussi complète que lui l'opposition entre les deux membres de phrase séparés par « assi como ». Si je ne me trompe, il semble considérer ce qui précède comme se référant à l'avenir et ce qui suit au passé. Pourtant, dans ce qui suit, il y a « eclipse ay mañana ! » Et faut-il voir des faits concrets, écoulés, non hypothétiques, dans « la puente es llevada, aquél es ya obispo, a Pedro robaron, Inés se ahorcó » ? Ne sont-ce pas là encore des exemples en l'air, de choses qui peuvent arriver, rien de plus ? On peut donc entendre ainsi également « Ganada es Granada, el Rey entra oy, el turco es vencido ». En ce cas, il reste ceci, qui me paraît évident, c'est que l'on pouvait alors presque prédire la prise de Grenade, l'entrée du roi dans la ville; on pouvait en parler comme d'une chose possible, prochaine même, à laquelle on s'attendait. Dans son fameux romance sur la mort du prince de Portugal (13 juillet 1491), Ambrosio de Montesino ne fait-il pas dire à la reine de Portugal et à sa belle-fille :

¿ Los grandes reyes d'España
son vivos o vàles mal ?
que tienen cerco en Grenada
con triunfo imperial ?

Mais alors, nous avons par cela même une date approximative ; c'est pendant le siège de Grenade, commencé au printemps de 1491, qu'a été rédigé le passage en question (acte III). Cette date n'est pas en désaccord avec ce que Cosme Gómez Texada de los Reyes nous apprend dans son *Historia de Talavera*, recopiée en 1651 par Fr. Alfonso de Ajofrín (et non au XVIII[e] siècle, par conséquent, comme a laissé imprimer M. Díez Canedo, dans son édition de la Bibl. Calleja).

L'introduction de M. Martinenche comporte autre chose que la discussion des dates et des attributions. Elle nous apporte une étude délicate et vraiment littéraire de l'œuvre elle-même. Il ne faudrait pas que l'attrait des problèmes bibliographiques fît passer au second plan le travail de pénétration qu'exige toute production ancienne, surtout étrangère, et dans lequel le lecteur, en France du moins, aime bien à être aidé et excité. Ce n'est pas M. Martinenche qui l'oublierait, cette

tâche à laquelle prépare généralement assez bien notre enseignement, tant supérieur que secondaire.

Il en est une autre que M. Martinenche n'a pas cru nécessaire d'assumer : celle de traducteur. Il s'est borné à retoucher la traduction de Germond de Lavigne. Les passages très lestes..., volontairement, mais naïvement lestes, auxquels je faisais allusion, dans la rédaction en 16 actes comme dans celle en 21, sont supprimés. L'éditeur a obéi à un scrupule respectable. Il est certain que, ne présentant que des extraits, il pouvait en soustraire cela. Mais ce scrupule, ni M. Holle, ni M. Cejador, ni M. Díez Canedo ne s'y sont arrêtés. Ont-ils craint le ridicule de la feuille de vigne? Allons, on ne dira point que nous ne sommes pas pudibonds! Reste à savoir si le lecteur n'est pas frustré. Il ne connaîtra pas un thème, très rapide du reste, bien que deux fois répété, dans cette admirable composition où un contemporain des Rois Catholiques exprima les plaisirs et la terreur de l'amour.

En acceptant de présenter au public français quelques romantiques espagnols, M. Américo Castro ne s'est pas dissimulé la hardiesse de son entreprise. Il s'agissait d'abord de faire comprendre la situation spéciale qui était faite aux novateurs de la fin du règne de Ferdinand VII, et en quoi leur innovation en était une. Il fallait ensuite faire un choix parmi ces romantiques et parmi leurs œuvres. Il y avait enfin à traduire, en un français qui ne fût incorrect, ni ridicule. On comprend que le jeune professeur de l'Université de Madrid ait hésité. Ceux qui le connaissent ne le taxeront pas d'outrecuidance. Peu d'étrangers se sont assimilé notre langue comme lui ; et peu d'hispanisants, même espagnols, étaient aussi bien en état de parler congrûment sur un tel sujet. En tout cas, la tentative a été des plus heureuses, et cela non seulement parce que l'introduction, la traduction et les notes sont écrites dans un français impeccable[1], ce qui serait un mérite quelque peu négatif, mais parce que ces vers espagnols, ces vers romantiques, sont rendus avec une souplesse et une fidélité qui nous donnent bien le sens[2] et le sentiment, si délicats souvent à rendre, et même le mouvement; cela dans la mesure du possible, car, pour ce qui est de l'élément sonore, M. Castro a bien raison de dire : « Un traducteur, quel qu'il fût, lutterait en vain pour faire sortir d'Espagne ce qui seulement parmi nous peut avoir un sens et une valeur réels » ; cela, à propos de Zorrilla, mais c'est un peu vrai de tous les autres.

Il y avait lieu d'insister sur le réussi et le fini de l'exécution, car le

1. P. 69, dernière ligne, lire « avec *l'accent* andalou » ; p. 73, lire « L'inconnu cache *son* noble visage... »

2. Quand les jeux de mots ne peuvent passer dans la traduction p. ex. sur *real*, *hacer cuartos*, une note supplée à cette impossibilité.



traducteur pouvait, dans sa modestie de savant, conserver quelque inquiétude; il a bien droit à être rassuré à cet égard et ce sera la récompense de son effort. Il est autrement difficile, le vrai bon thème que la bonne version. Donc, *satisfecit* complet, Monsieur Castro!

Mais où le maître se révèle, vraiment, c'est dans l'esquisse à grands traits des caractères essentiels du romantisme espagnol, 1° par rapport au romantisme étranger, 2° en face de ce romantisme inconscient et avant la lettre que les Allemands ont retrouvé dans Calderón et Lope de Vega, un peu comme Émile Deschanel le retrouva depuis dans Racine.

M. Castro ne pouvait, bien entendu, s'étendre : outre les notices spéciales à chaque auteur, il n'a pris qu'une vingtaine de pages pour son exposé. Il s'est donc contenté d'indiquer les aperçus principaux : l'essentiel pour l'orientation du lecteur. Même pour qui a lu le livre de Piñeyro et les monographies consacrées au duc de Rivas, à Espronceda et à Zorrilla (les trois romantiques choisis ici), cette orientation n'est peut-être pas inutile. Pour nous documenter sur le romantisme espagnol (je parle de documentation, car l'*Épopée castillane* de Pidal, traduite par M. H. Mérimée, nous a donné un exposé partiel de la question), nous n'avons guère en France que les thèses de MM. Pitollet et Le Gentil. Et pour apercevoir, sans les exagérer, les rapports entre la poésie du 1830 espagnol et celle de la vieille Espagne, il faut assez bien connaître celle-ci : cette connaissance, où la trouverait-on plus complète et plus fine que dans l'entourage du maître Pidal?

Les aperçus que nous présente en ces quelques pages M. Castro ont donc pour nous un vif intérêt et une grande autorité. Ils ne sont d'ailleurs présentés que comme des aperçus, sans considérations dogmatiques, ni système arrêté. On sent que l'auteur ne demande qu'à y revenir pour les développer, les préciser, les élargir; et l'on voudrait qu'il le fît dans un travail de plus longue haleine. Il y a là réellement de quoi le tenter, car il y trouverait l'occasion d'une synthèse très riche et très lumineuse, qui comprendrait non seulement, comme dans le livre de M. Menéndez Pidal, l'épopée castillane, mais le lyrisme et le théâtre à travers la littérature espagnole, en remontant, rapidement (cela va de soi), mais le plus haut possible, jusqu'aux origines, puisque le romantisme, en Espagne, a ceci d'original, qu'il a été, en fait et avant tout, « un simple retour vers la tradition, tandis qu'en France il était surtout une rupture avec le passé », comme l'admet, en gros, M. Castro. En gros, dis-je, car ce retour s'est compliqué d'une transformation, due à diverses causes qui nous sont indiquées, et en particulier à cette « philosophie subjective et au fond panthéiste » qui est la vraie nouveauté d'alors, autrement dit « une métaphysique sentimentale, une conception panthéistique de l'univers dont le centre est le *moi*, et qui, sous forme systématique et désordonnée, intensive ou atténuée, anime

toute la civilisation européenne aux débuts du XIXe siècle ». M. Castro se refuse à retrouver rien de tel dans Calderón : pour lui, « la philosophie si vantée de *La Vida es sueño* n'est guère qu'une simple leçon de catéchisme ».

Jusqu'à quel point la retrouvera-t-on, cette conception, dans les œuvres du XIXe siècle, c'est ce que les fragments réunis ici ne peuvent nous faire voir complètement, car, on nous en avertit, il a bien fallu prendre de préférence des morceaux offrant quelque intérêt au lecteur français par le sujet même, par exemple « Le Bâtard Maure » et quelques romances du duc de Rivas : « Un Castillan loyal », « Le comte de Villamediana », ou les légendes traitées par Zorrilla. Il est possible au reste que, pour toute cette littérature, M. Castro ne se fasse pas une grande illusion, et qu'il nous découvre sa pensée quand il nous déclare qu'Espronceda « est loin d'avoir le sens profond et humain qu'annoncent ses conceptions un peu prétentieuses». En tout cas, dans le *Moro expósito* de Rivas, un morceau comme la description des préparatifs du festin offert à Gustioz par l'archiprêtre montre assez le procédé voulu d'outrance dans la peinture du vulgaire et du bas, en honneur chez tout romantique qui se respecte: de pareilles peintures, la littérature du siècle d'or en est pleine; ce qui est neuf ici, c'est le système.

D'Espronceda, M. Castro nous a traduit quelques vers du *Pelayo*, la « Chanson du Pirate », « A Jarifa », et d'assez longs extraits du *Diablo Mundo*, en particulier le « Chant à Thérèse » ; il renvoie, pour l'« Étudiant de Salamanque », à la traduction Foulché-Delbosc.

De Zorrilla, le poème « A la mémoire de Larra », « A bon juge meilleur témoin », des extraits de *Granada* : « La méditation », « A un donjon », et une « Orientale ».

Après ces trois auteurs, figure, en appendice, Juan Arolas, avec une notice et la poésie dont le refrain est « Sois plus heureuse que moi ».

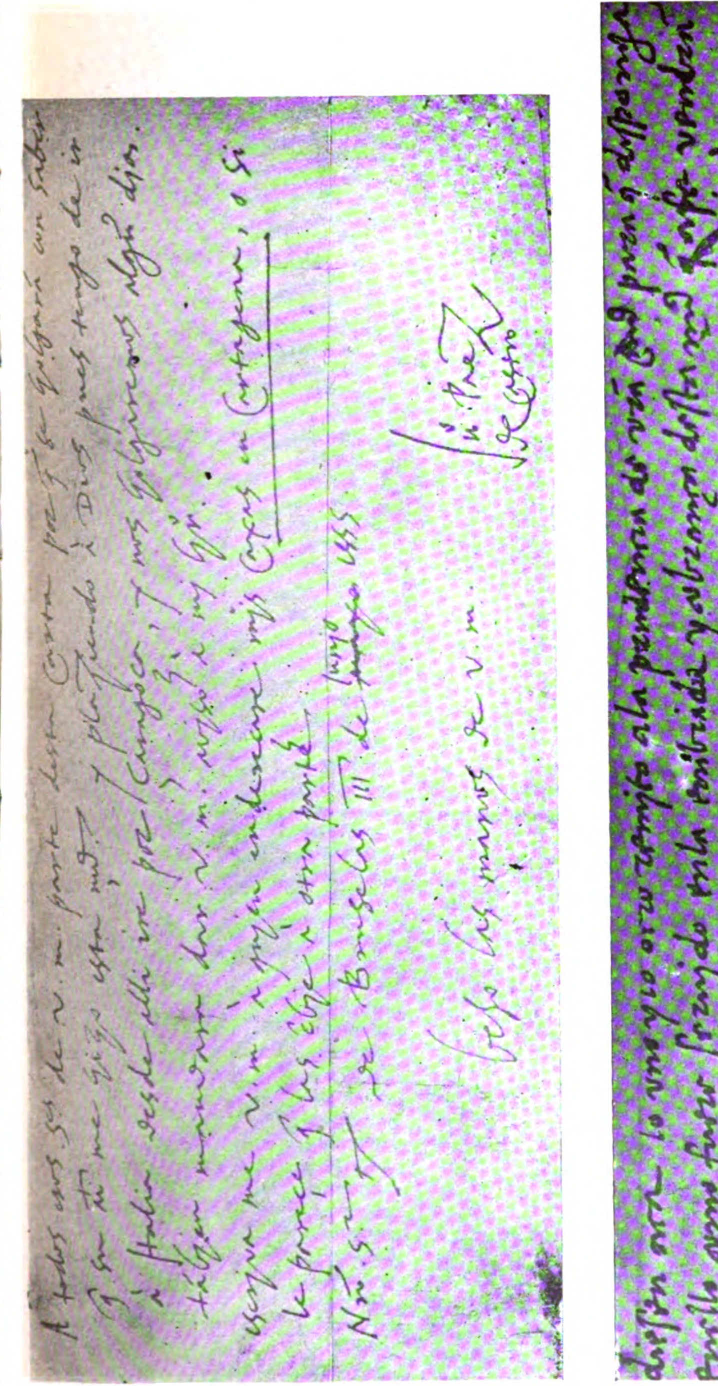
G. CIROT.

9 janvier 1923.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS,
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.





1

2

MANUSCRITS DE L'ACADÉMIE DE L'HISTOIRE

1. Coll. Velázquez, t. XIV. Cartas de Paez de Castro, nº 14 (nº 24 de Dormer).
2. Coll. Salazar, A 111, fº 381. Lettre d'Ocampo à Zurita.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLVe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous la direction des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXV
N° 2
Avril-Juin 1923



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille: PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier:** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE

BULLETIN HISPANIQUE
(Universités de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XXV, 1923, N° 2

SOMMAIRE

Vol. XXV. Avril-Juin 1923 N° 2

RECHERCHES

SUR LA

CHRONIQUE LATINE DES ROIS DE CASTILLE[1]

IV. Quelques manuscrits de l'Escorial.

A la Bibliothèque de l'Escorial, quelques manuscrits ont attiré mon attention. D'abord deux que j'ai signalés à la note du § 9 de la *Chronique latine des R. de C.*, le X-1-6 et le X-1-12, et dont j'ai reproduit dans les notes subséquentes quelques passages.

Le titre du X-1-6 est ainsi libellé à l'index :

Crónica de los Reyes de Castilla y de Leon desde D. Alonso el Monge hasta D. Fernando que ganó a Sevilla (Es parte de la general).

Voir Menéndez Pidal (*Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 407, et *Crónicas generales de España, Catálogo*, 1re éd., p. 70, 81; 3e éd., p. 111, 123), qui rattache ce manuscrit, comme le Y-1-12 de l'Escorial, le 2-c-2 et le 2-k-8 de la Biblioteca Real, au groupe de la *Crónica de XX Reyes*.

Quant au manuscrit X-1-12 (ancien 106-i-12) il m'a paru assez typique pour mériter d'être examiné ici, quoiqu'il soit extrêmement résumé pour les règnes d'Alphonse VIII, Henri I et Ferdinand III, que M. R. Menéndez Pidal s'en soit occupé dans sa *Leyenda de los Infantes de Lara* (p. 75, n. 1), et que M. J. Menéndez Pidal l'ait décrit dans ses *Leyendas del último Rey godo* (p. 158). Dès le XVIIIe siècle, Rodríguez de Castro l'avait fait connaître, sous la cote j-x-12, dans sa *Biblioteca española* (t. II, 539-542).

C'est un manuscrit en papier (sauf les folios 12-13, qui sont en parchemin), mesurant 352 millimètres sur 272. Les titres

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1919, p. 193-217, 276-281.

sont en rouge, les initiales en rouge ou en bleu. Les folios 1-11 contiennent l'index. Une note au verso du folio de garde nous en indique sommairement le contenu :

Chronica de los Reyes de España dende el Rey don Rodrigo q̄ la perdio hasta el Rey don enrique el terçero, cõpuesta por dõ Rodrigo, arçobispo de Toledo. Parte desta Chronica es del arçobispo don Rodrigo q̄ no escribio mas de hasta el Rey dõ Hernãdo el sᵗᵒ. Otra parte q̄ toca al Rey D. Rodrigo y·perdiciõ de España hasta su muerte es del historiador Eleastras, y de lo restante no se sabe el auctor. Esta falta en muchas partes y mal encuadernada.

En tète de l'index, on lit une sorte de court sommaire :

Aqui comiẽça la tabla delos capitulos de la coronica de españa ⁊ delos Reyes que eñlla ouo desde los Reyes godos fasta el Rey don Rodrigo ⁊ del Rey don Rodrigo fasta el Rey enRiq̄ el terçero q̄ fue padre del Rey don juã la qual coronica Romãço el arçobp̄o don Rodrigo desde los godos fasta los fechos del Rey dõ Rodrigo ⁊ despues fuerõ Romãçados ⁊ alegados todos los otros Reyes que despues del fuerõ por sus coronicas muy hordenada mẽte.

Suit la table, qui commence par l'indication de nombreux chapitres consacrés à une description géographique de l'Espagne, et dont voici les premiers titres :

Capitulo p̄mo. del p̄mer prologo deste libro q̄ cõpuso el arçobp̄o dõ Rodrigo.

Capitulo. II. de como las españas son dos partes ⁊ quales son.

Capitulo. III. de las cibdades ⁊ villas que ha en españa.

Capitulo. IIIIᵒ. de la bondat de la t̄rra de cabra.

Capitulo. V. de como parte el termino delibim conel de cabra.

Capitulo. VI. de como parte el termino de elibim coñl de Jahem ⁊ de las noblezas q̄ ha en Jahem.

Le texte commence au folio 12, avec ce titre :

Aqui comienca la coronica del Rey don Rod'go postrimero rey de los godos que fue en castilla enel tiempo del qual fue toda españa perdida ⁊ destruyda por los moros de allende q̄ fueron los alarabes ⁊ todas las otras naçiones de moros que pasaron conellos E despues del se recuentan enesta coronica todos los otros Reyes q̄ ouo en castilla desde el Rey don pelayo fasta el Rey don enriq̄ el tercero fijo del Rey don ioh'n q̄ murio en alcala la Real ansi como Reynaron vnos en pos de otros.

Enel nonbre de dios todo poderoso padre ⁊ fijo ⁊ espũ santo q son tres persõs ⁊ vn dios verdadero criador ⁊ fazedor del çielo ⁊ de la

tierras *(sic)* ⁊ de todas las criaturas ⁊ cosas que en ellos son ¶ E porque esto creyesemos mas clara mente conel entendimº ⁊ la Razon que dios es vno sin par da testimonio dello sant ioh'n enel su sãto euangelio en que dize ¶ In pⁱncipio erat uerbum. que quiere dezir que dios enel comienço es palabra ¶ Epor çierto dixo verdat que la palabra bien Razonada dizen los grandes ph'os rrectorica que es vno delos argumentos delas siete artes dela alta sapiençia ¶ Por do el mũdo ha Regimiento ⁊ los ombres son gouernados ⁊ mantenidos sabiamente ¶ E dela fermosa Rectorica se fazen muy fermosas fablas ⁊ rrazonamientos delos fechos que se fizieron enlos tiempos antiguos los quales q̄dan anos por enxemplo delos sus nobles fechos que los buenos ⁊ notables varones fizieron ¶ Delos quales tomã castigo aquellos que los oyen ⁊ loã los sus fechos grandes ⁊ Recuentan ⁊ traen ala memoria las sus vidas ⁊ los nombres delos Reyes ⁊ delos grandes pⁱnçipes que los fazen ¶ E por esta noble arte se fazen ⁊ componẽ los fechos de los pasados que quedan por enxemplo alos que son por venir ¶ E por que muchas vezes acaesce que las coronicas ⁊ ystorias...

Avec la phrase qui commence ici on n'est pas peu surpris de trouver mot pour mot le beau début des *Generaciones, semblanzas é obras*... de Fernán Pérez de Guzmán (*Crónicas de los Reyes de Castilla*, éd. Rosell, dans la *B. A. E.*, t. II, p. 697 [1]), jusqu'aux mots « ... la verdat del fecho como paso ». Seulement quelques variantes, pour la plupart orthographiques : *fizo*, *fechos*, *en otros tiempos* (au lieu de *en estos tiempos*), *presũtuoso* (et non *presumpcioso*), *contia* (au lieu de *quantia*), *vtilidad* (et non *autodad*, sic dans l'imprimé), puis *actos* (et non *hechos*), *les podria* (et non *se les podria*), *los que las coronicas escriuẽ* (et non *las coronicas se escriben*), *lisonjar* (et non *lisongear*). Après quoi notre prologue continue ainsi :

Empero confiando enel bien soberano que es dador de todos los bienes y ayuda alos buenos desseos supliẽdo el desfallesçimiento delos desseantes ⁊ trae los buenos desseos a deuidos fines ¶ E por que se que vr̃a rreal señoria ⁊ bondat soportara los desfalesçimientos ansi en el estilo como en la horden por mi puestos enesta presẽte coronica por ynsuficiencia ⁊ mas verdaderamente ygnorançia ¶ ynqⁱriendo buscar curiosamẽte los fechos grandes que en españa fueron acaesçidos desde q̄ las españas fuerõ señoreadas delos godos e delos otros Reyes

1. Le cas n'est pas unique : le P. Manuel Martínez a retrouvé ce même prologue dans la Chronique de Jean II, dont il a signalé un manuscrit à l'Escorial (*Ciudad de Dios*, 1911, vol. LXXXVI, p. 102). Je n'ai pu me procurer l'édition des *Generaciones* par R. Foulché-Delbosc.

e p'nçipes que en ella Reynarõ vnos en pos de otros fasta el rrey don enrriq̄ el terçero.

Aussitôt après vient le *Prologo segundo del arçobpo don rrodgo*, lequel diffère non seulement du prologue latin de cet auteur, mais de ceux qui précèdent respectivement les prétendues traductions des tomes LXXXVIII et CV de la *Colección de Documentos inéditos*.

Rodríguez de Castro l'a reproduit en entier ainsi que le premier prologue.

En voici les premières lignes :

En el nonbre de nr̄o señor ihū xp̄o encarnado humanalmēte enel talamo virginal dela gloriosa madre suya ¶ por ende nos rrº arçobp̄o de toledo mouido a conplir el mādamiº del esclaresçido p'nçipe Rey ɛ señor mi señor el Rey don fernādo de castilla propusse yo...

S'il est surprenant de retrouver dans le premier prologue toute une partie du prologue des *Generaciones*, il ne l'est pas moins de constater qu'en dépit de l'appréciation très sévère qu'elle contient, comme on sait, sur Pedro del Corral *(liuiano e presuntuoso ombre)* et sa *Coronica sarrasina que mas propiamento se puede llamar trufa o mentira paladina*, cette même chronique fabuleuse de Rodrigue, le dernier roi de Tolède, se retrouve tout au long dans le corps de notre chronique elle-même. Et ce qui est encore plus déroutant, c'est que Amador de los Ríos, — qui, dans son *Historia crítica de la literatura española* (t. V, p. 264), cite, à propos du même Pedro del Corral, la même appréciation de Pérez de Guzman, tirée des *Generaciones*, mais avec une variante empruntée précisément, semble-t-il, au manuscrit dont nous nous occupons, et qu'il connaît et décrit, sous la cote X-I-12, — n'ait pas paru s'apercevoir qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Il considère, du reste, ce manuscrit comme le plus ancien de la fameuse *Chronica del Rey Rodrigo* (p. 269, n. 1).

Cette anomalie, dont, pas plus que Rodríguez de Castro, Antonio ne s'est aperçu, M. Ramón Menéndez Pidal l'a déjà signalée dans sa *Leyenda de los Infantes de Lara* (p. 75, n. 1). Le même érudit note que, sur les 398 folios du manuscrit, 380 sont empruntés à la Chronique fabuleuse du roi Rodrigue,

tant de fois imprimée depuis 1499 (Haebler, *Bibl. ibér.*, n° 174; Gallardo, *Ensayo*, n° 1097-1103). J'ai cru intéressant d'en citer un morceau :

Sacarus veno luego con sus conpañeros al campo ꝛ venian biẽ guarnidos ca las guarniçiones ꝛ sobre vistas todo era de oro ꝛ de plata ꝛ de paño de seda muy Ryca mente fecho ꝛ fueron puestas ally mas de mill lanças ¶ E porquanto esto era obra de juego el rrey don Rodrigo mando q̃ se non pusiesse por escrito lo que en estas justas acaesçio synon por sumas ¶ E este dia salieron bien çiento ꝛ çinq̃ata a justar con sacarus ꝛ almerique ꝛ agreses ¶ E como sacarus era el mas loado de caualleria que omẽ dese tp̃o fuese[1] llegar agreses ael ꝛ demandole las p̃meras justas ꝛ aveno tan bien que antes que cayese deRibo quinze caual'os ꝛ despues el fue deRibado enpero el que le derribo tan bien cayo por tr̃ra como el ꝛ de la cayda syntiose mal ꝛ almerique demando las justas ꝛ sacarus gelas dio ꝛ sacarus deRibo veynte y çinco caualleros ꝛ el fuefe *(sic)* ferido de tres llagas ꝛ quedo a sacarus la justa de todos los otros que antes quel cauallo cayese conel quebro diez lanças ꝛ deRibo quarenta caualleros ¶ E asy yuan enlas syllas como suelen andar caualgando por la villa ꝛ con esto de cada encuentro yua vn cauallero al suelo que vos dire el fue caydo seys vezes mas nunca el q̃ lo deRibo quedo enla silla ꝛ las quatro caydas fueron por falta del su cauallo asy que çiento ꝛ çinco caualleros fueron los que deRybo[2] sacarus enpero bien cansado quedo el ꝛ sus conpañeros que mas les duro de ocho dias que non se pudieron leuantar de la cama ꝛ mucho fue grande el alegria que fizieron enla corte ꝛ grande fue el plazer que la duquesa ꝛ seuilla ꝛ la hermana de almerique ovieron de quanta bondat fizieroñ los tres caualleros... (fol. 98).

Rodríguez Castro a reproduit le titre et les derniers mots du dernier chapitre. Il y est question d'événements qui se rapportent à l'année 1393 et qui se trouvent beaucoup plus au long rapportés dans la Chronique de Henri III (*Crónicas de los Reyes de Castilla*, éd. Rosell, t. II, p. 205 sq.); je reproduis ici tout le contenu (à part la première ligne) du dernier folio (398), lequel n'a, du reste, qu'une colonne remplie :

ꝛ pusierõ luego Recabdo enla torre q̃ tenia vno suyo del arçobp̃o de toledo ꝛ luego llego el duque çerca de çamora ꝛ desq̃ sopo q la torre le era cõtraria nõ quiso entrar ꝛ fuese para mayorga ꝛ otro dia luego llego el Rey para çamora ꝛ touierõ mañas como dexo el alcaçar nuño

1. Il faut répéter sans doute « fuese ».
2. Voir le règlement de la *Orden de la Banda* (*Bull. hisp.*, 1923, p. 25).

lopes q̃lo tenia ⁊ dierõle el de ledesma ⁊ despues le dierõ otra cosa ⁊ dexo el de ledesma por q̃tar la sospecha del duq̃ ⁊ del nuño lopes del todo eñsto ⁊ [en] bio el Rey alos enbaxadores de castilla q̃ estauã en portogal q̃ toda via firmasẽ las tregu˜s fasta q̃ el Rey fuese de hedat ⁊ oviese en castilla tesoro para lo proseguir ⁊ los enbaxadores pidierõ al Rey ⁊ a los de su cõsejo q̃ enbiasẽ los capitulos firmados de sus nõbres ⁊ ansi lo fizierõ todo ⁊ en esto el arçobp̃o de toledo dixo q̃se q̃ria yr asu tr̃ra ⁊ q̃ era bueño tratar coñl duq̃ algũa maña buena de çiertos capitulos ⁊ de tal cõdiçiõ q̃ q̃dasse el duq̃ cõcordado coñl Rey ⁊ ensu seruiçio ⁊ dixo q̃ era bñ̃o q̃ cobrasẽ sus dineros luego ⁊ le pagasen ⁊ dixo el Rey q̃ le plazia ¶ Itẽ q̃ nõ viniesse el duq̃ ala corte sy nõ q̃siese por q̃ se Reçelaua saluo q̃ estudiese dõde q̃siese ⁊ q̃ si el Rey oviese guerra q̃ fuese dõde le mãdase coñl pagãdole gẽtes ⁊ dineros Respondio el Rey q̃le plazia ¶ Item qlos debates q̃ erã entre dõ aluar peres ⁊ diego furtado de mẽdoça sobre el almirãtadgo q̃ fu'se a algunos grãdes cometido ⁊ ansi lo cometierõ ⁊ fue fallado don aluar peres q̃ demãda Razõ ⁊ tenia derecho ¶ deo graçias amẽ por siẽpre.

C'est exactement par les mêmes mots que s'achève *l'Atalaya* dans le ms. de la Bibl. Real 2-C-9 que décrit M. Menéndez Pidal dans la 3ᵉ édition de son *Catálogo* (*Crónicas generales de España,* p. 167). Il y a donc à faire intervenir non seulement Pérez de Guzmán, mais l'archiprêtre de Talavera, et ce n'est du reste pas le seul terrain sur lequel se rencontrent ces deux célèbres écrivains : à preuve l'exemplaire de *l'Atalaya* qui est au British Museum et où l'on constate des points de contact entre cette rédaction et les *Generaciones y Semblanzas ;* mais j'aurai l'occasion ailleurs de mettre en relief cette bizarre coïncidence.

Notre chronique, telle qu'elle est dans le manuscrit dont nous parlons, s'arrête court en 1393. Pérez de Guzmán était né vers 1376 (Amador de los Ríos, *Hist. crit.*, t. VI, p. 79, n. 1, et p. 219, n. 2); il ne serait donc pas absurde, abstraction faite de toute autre considération, de supposer que c'est lui qui a transporté dans son prologue des *Generaciones* la phrase du début de notre chronique dans lequel est condamné Pedro del Corral; mais, sans compter que l'expression *en otros tiempos*, si elle n'est pas le résultat d'une erreur matérielle, est inexplicable en 1393, notons que ce prologue, dans cette même chronique, se trouve précisément sur les deux seuls

folios en parchemin qu'il y ait dans le manuscrit. Sans aucun doute, la solution est tout simplement que ces deux folios ont été rapportés. Par erreur? Intentionnellement? J'ai reproduit plus haut les titres des premiers chapitres d'après la table. Or, on peut voir dans Rodríguez de Castro le contenu des deux premiers chapitres : il n'y a nullement concordance. Ces deux faits matériels n'avaient pas été signalés. Ils ont leur intérêt, et nous pouvons conclure que la préface en question n'implique point, comme l'avait supposé Juan Menéndez Pidal (*Leyendas del ultimo rey godo*, p. 160), que le manuscrit lui-même soit postérieur à 1456, époque où le seigneur de Batres rédigeait ses *Generaciones*.

L'important, en tout cas, était de nous rendre compte que cette production énigmatique n'a rien de commun avec la *Chronique latine des rois de Castille*.

*
* *

Le X-1-8 (ancien 106-1-8) est un in-folio de papier, écriture dite gothique; peu d'abréviations. Au verso du folio de garde, une main du XVI[e] s. a écrit :

Historia general collegida de diversos authores, conviene a saber de S[t] Isidoro arçobispo Sevilla, Juliano Pomerio arçobispo de Toledo, Sebastian obispo de Salamanca, sā Piro o Sampiro, o Zafiro (q̄ cō estos nōbres le nōbrā diversos historiadores) obispo de Astorga, Pelayo obispo de Oviedo.

Cette chronique a des parties communes avec la Générale, mais parle des rois bretons. En voici le début (fol. 1 recto) :

[E]n el nōbre de Dios amen Aqui se comiencan los coronicas del comienço del mūdo fasta el acabamiento de nrō Señor ihū xp̄ō ɛ desde juliano çesar enperador de Roma fasta constantino el qual (ajouté par une autre main : « dio ») el imperio de Roma al papa sant silvestre E dos *(sic)* godos ɛ de los estregodos ɛ bisigodos ɛ sueuos ɛ alanos segund conplidamente ysidro arçobispo de Sevilla scriuio a isidro mancebo obispo de badajoȝ E otrosi julliano pomerio arçobispo de la sed' de toledo E otrosi sebastian obp̄o de salamanca E otrosi sāt piro obp̄o de la igl'ia de astorga E otrosi palao obp̄o de la igl'ia de oviedo todos estos complidamente scriuieron segunt oyeron ɛ apren-

dieron alos sus anteçesores en la qual coronica todos estos sobredichos ɛ muchas destas cosas entendieron por espu santo:

[A] qui se comiença las coronicas del comienço del mundo segund que los escriuieron santo ysidoro obpo de badajoꝫ ɛ otros. En seys dias formo dios la naturaleza de todas los cosas ɛ de todas las criaturas. En la primera edat...

Folio 28. [M]urio este argal[1] ɛ Reyno su hermano elidur este elidur auia otros dos hermanos menores estos dos ermanos juntaron sus gentes ɛ vn dia non se catando el Rey dellos pelearon con el ɛ vençieronle ɛ leuaronle preso en vna torre ɛ yugo ally vn tienpo ɛ despues menbrose dios del Rey piadoso ɛ murieron luego estos dos hermanos mala muerte ayuntados ɛ cobro su Reyno elidur el piadoso.

[M]urio el Rey elidur el piadoso ɛ Reyno vn su sobrino ca el non dexo fijo el qual dixeron grobeydan ɛ murio grobeydan ɛ reyno su fijo margadã ɛ murio margadan ɛ Reyno su fijo conaus ɛ este fue ome de mala vida ɛ non guardo amigo nin cosa que le prometiese este fue ome muy falso ɛ fue tan malo q̄ lo nō pudieron sofrir las gentes ɛ echaronlo de la tierra et fizieron otro Rey al qual dixeron ajuuallo.

[R]eyno ajuuallo este fue buen Rey ɛ muy leal ɛ murio este Rey ajuuallo ɛ Reyno su fijo Runo ɛ murio Runo ɛ Reyno su fijo porrex este fue mal Rey ɛ muy follon este fue gñd bebedor de vino tanto que en su tienpo non fallo que le lleuase aventaja este tanto supo bien el vino que non avia otro solaz synon en beber largo ɛ queria bien a los bebedores E tomaua plazer tanto que se *(sic)* oya dezir de vn bebedor en su Reyno luego enbiaua por el ɛ era vno de sus priuados ɛ murio aquel Rey bebedor ɛ Reyno ely q̄ fue muy buen Rey este ouo tres fijos vno ouo nonbre ludech E otro casibelun E otro menjus.

1. A titre de curiosité je rapprocherai ici quelques passages de l'*Epistola Henrici Archidiaconi ad Warinum de Regibus Britonum* (dans *Chronique de Robert de Torigni*, éd. Léopold Delisle, t. I, p. 104): « ... successit abhinc *Artheallo*. huic *Elidurus* pius, de cujus pietate fama intonuit: cum enim Peridurus, frater ejus primogenitus, absens esset, sceptra coactus suscepit; post annum vero cum frater ejus egenus remearet, cum lacrimis eum suscepit, et se sponte regno deponens, sceptro et diademate fratrem insignivit. Peridurus autem natura crudelis erat, vexavitque proceres adeo ut, eo abjecto, Elidurum iterum pium reciperent. Elidurus vero fratri regnum malens quam sibi, se ab eo capi et in carcerem poni permisit. Peridurus regnans vindictam crudeliter in proceres exercuit donec mors eum communis absumpsit. Tunc vero Elidurus pius tercio feliciter omnium communi gaudio usque ad vitae finem gloriosus effloruit. Successit ei in regnum filius *Gorboniani*, postea *Marganus*, filius Arthgallonis: post quem, *Cumanus*, frater Margani. Et ne longis morer, successerunt ex ordine *Idwallo*, *Runo*, Gerontius, Catellus, Coillus, *Porrex*, Cherin; post hunc tres filii ejus, Fulgenius, Eldradus, Andragius, alter post alterum, regnaverunt... *Luid*, filius Heli... superfuerunt tres ei filii: *Cassibellanus*, Belinus, Androgeus. » On sait que cette *Epistola* a été insérée par Robert de Torigni dans sa Chronique. L'auteur en est connu sous le nom de Henri de Huntingdon. J'ai corrigé à l'aide de Howlett, *Chronicles of Stephen, Henry II and Richard I*, t. IV, London, 1889, p. 71.



Voir Pidal, *Leyenda,* p. 55; *Revista de Archivos,* 1903, t. II, p. 34-35, et *Catálogo* (3e éd.) p. 149; cf. mon livre *Les Hist. génér. d'Espagne*, p. 11, n. 3.

La conclusion de M. Menéndez Pidal dans son article de la *Revista de Archivos*, p. 55, est que le ms. X-1-8, tout entier en castillan, ne fait que suivre (en la traduisant dans la partie où elle est en portugais) la Chronique de 1404, qui fait l'objet dudit article. Or, pour la partie qui nous intéresse ici, à savoir de Ferdinand Ier à Ferdinand III, le même érudit (p. 40) déclare que la Chronique de 1404 coïncide avec la version portugaise[1] que représente, outre le ms. 2-H-3 de la Biblioteca Real, le ms. X-61 (= 8817) de la Biblioteca Nacional, celui-là même que j'ai cité en maint endroit pour le rapprocher du texte de la Chronique latine des Rois de Castille (§ 9, notes 5, 6; § 10, notes 1, 2, 3, 7, etc.; cf. Appendices I et IV). M. Menéndez Pidal retrouve dans la Chron. de 1404 comme dans le X-61[2], pour cette partie, la Chronique de Castille.

Quant au ms. X-1-8, il ne va que « hasta la mitad del reinado de Alfonso VI y de la historia del Cid » (Pidal *ibid.*, p. 34). Il est donc à éliminer pour nous.

Ce qui est à retenir également, c'est que le ms. de la Chronique de 1404 ne nous offre rien qui ne soit dans X-61.

*
* *

J'ai examiné quelques autres manuscrits de l'Escorial. Je vais les passer en revue simplement pour mémoire.

Le X-II-24 (ancien 106-II-24), ainsi intitulé à l'Index :

Cronica de algunos Reyes de Castilla y Leon desde D. Fruela 2o hasta D. Fernando que ganó a Córdoba.

Voir Pidal, *Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 406.

Autant que j'ai pu en juger, nous n'avons là qu'un extrait de la Chronique générale.

1. Galicienne, dit aujourd'hui M. Menéndez Pidal (*Catálogo*, p. 149).

2. Le ms. 2-H-3 de la Bibl. Real ne contient que la 1re partie de cette version galicienne et il manque précisément la partie qui nous y intéresserait, de Ferdinand Ier à Ferdinand III.



Le X-I-4 (ancien 106-I-4), désigné à l'Index sous le titre :

Crónica de los Reyes de Leon y Castilla y demás de España desde D. Pelayo hasta el Rey D. Fernando el Santo.

Voir Pidal, *Leyenda*, p. 384. C'est la 2e partie de la Générale. Le texte finit comme celui de Pidal *(N. B. A. E.)*

Le Y-I-12 (ancien 105-I-12), ainsi intitulé à l'Index :

Crónica de once reyes de Leon y Castilla, desde Ramiro II hasta Fernando el Santo.

Voir Pidal, *Leyenda*, p. 407.

Le V-II-8 (ancien 107-II-8), ainsi désigné à l'Index :

Crónica del conde Fernan Gonzalez, y noticia de algunos reyes de Castilla.

Le P. Dom Luciano Serrano signale ce ms. dans *Fuentes para la hist. de Castilla, publicada por los PP. Benedictinos de Silos,* t. II, *Cartulario del Infantado de Covarrubias*, p. XVI, n. 10. Lui-même a étudié un autre ms. de la même chronique, le 894 de la Bibl. nacional de Madrid.

Le X-I-11 (ancien 106-I-11), d'après l'Index, est une

Crónica de España desde el Rey D. Rodrigo que la perdió hasta Fernando el Santo.

Voir Pidal, *Leyenda*, p. 386. C'est encore, semble-t-il, un extrait de la Chronique générale.

Le ms. III-§-28 (ancien 103-IV-28) contient, aux folios 111 167, une sorte d'histoire générale finissant par les papes et les empereurs, sans rien de particulier à l'Espagne. L'Index la désigne ainsi :

Chronica S. Isidori Junioris cum additionibus usque ad 1334.

Cf. Antolín, *Catálogo de los Códices latinos de la R. Biblioteca del Escorial*, t. III, p. 409.

Le O-I 19 (ancien 113-I-19) ne comprend que quatre folios d'une histoire générale (Antolin, *Catálogo*, t. III, p. 191 : « unas hojas de una cronica francesa »).

Le Q-I-20 contient aux folios 107-123 un *Summa Chronicae Hispaniae* allant jusqu'à l'année 1309, puis aux fos 129v-130 une *Cronica Regum Navarre*. Le tout paraît avoir été copié par un

certain Guernica et a appartenu à Zurita, xive s. (Antolín, t. III, p. 370). La *Summa* commence : «Ut originem yspanie plenius exponamus...» et finit : «castra que sibi rex granate pactis intervenientibus redidit, et non amplius pro nunc. guernica».

Pour le P-1-4 (Chronique latine de Gonzalvo de Hinojosa), cf. Antolín, t. III, p. 253, et *Recherches*, dans *Bull. hisp*, 1919, p. 213. Il est bon de noter que Gonzalo mourut en 1327 (*Esp. sagr.* t. XXVI, p. 348). Il a donc continué son œuvre jusqu'au dernier jour.

GEORGES CIROT.

LAS POESIAS LATINAS

DE

GARCILASO DE LA VEGA

Y SU PERMANENCIA EN ITALIA[1]

I

Las poesías latinas que aquí reimprimimos, entresacándolas de una edición comentada que preparamos de las obras de Garcilaso, nos inducen a detenernos brevemente, exponiendo a la ligera la permanencia del poeta toledano en Italia[2], donde pasó, especialmente en Nápoles, casi sin interrupción, los últimos siete años de su vida; donde contrajo no pocas amistades con poetas y humanistas italianos, y donde compuso casi todas sus poesías, entre ellas las cuatro en latín que hasta ahora conocemos de él.

Vino por primera vez a Italia acompañando a Carlos V, que se dirigía a Bolonia para recibir la corona imperial de manos del Papa. No pasaba de los 25 años. Gallardo y hermoso, caballero y cortesano en el sentido más noble de la palabra, poeta y hombre de armas, había puesto su brazo al servicio de su Emperador. Dos días antes de embarcarse, el 25 de julio de

1. La traducción de esta nuestra comunicación se debe al amigo y valeroso italianófilo D. Juan Luis Estelrich, a quien tributamos ahora nuestras más sentidas gracias. Los primeros dos capitulos fueron publicados en la *Revista Castellana* de abril y mayo de 1917.

[La *Revista Castellana* ayant cessé de paraître après n'avoir publié qu'un peu plus du tiers de cet article, l'inconvénient de ne publier ici qu'une suite nous a fait enfreindre exceptionnellement la règle que nous nous sommes posée de ne donner que de l'inédit. Cf. *Bull. hisp.*, 1920, p. 239. G. C.]

2. Sobre la permanencia de Garcilaso en Italia, véase : D. Eustaquio Fernández de Navarrete, *Vida del célebre poeta Garcilaso de la Vega*, en *Colección de documentos inéditos para la Historia de España*, t. XVI, Madrid, 1850, p. 24 y siguientes; y la sabrosa nota de B. Croce, *Intorno al soggiorno di Garcilaso de la Vega in Italia* (ext. de la *Rass. Stor. Napol. di Lettere ed Arti*, a. I, fasc. 1), Nápoles, 1894.

1529[1], ante el escribano Francisco de Barrera, en Barcelona, había redactado su testamento, habiendo « deliberado e determinado — así se expresaba — de yr a pasar con la Magestad del Emperador rrey don Carlos nuestro Señor en Italia y en otras partes donde él fuere serbido de quererse de mi servir[2] ».

Hechos a la mar el 27 de julio de 1529 desde el puerto de Barcelona en la capitana de Andrea Doria, el 12 de agosto Carlos V arribó a Génova, desde dondè se dirigió a Placencia el 1° de septiembre[3]; desde allí pasó a Bolonia, donde entró con grandísima pompa el 5 de noviembre[4]. La solemne ceremonia de la coronación se verificó en la catedral de San Petronio el día de S. Matías : un mes después — el 22 de marzo de 1530[5] — el Emperador dejó a Bolonia para pasar a Alemania, mientras que Garcilaso quedó en Italia, y sirvió valerosamente en la campaña de 1530 contra Florencia, obteniendo en premio a los servicios prestados una renta de ochenta mil maravedís al año por toda su vida[6]. Después de haber despachado, en agosto de aquel mismo año, una misión por encargo de la Emperatriz en la corte de Francia, cerca de la princesa Leonor, a quien había tomado por esposa Francisco I, no sin el encargo de indagar las voces que corrían en París, y de examinar lo que se hacía en la frontera, no obstante reinase allí una calma aparente, volvió de nuevo a Italia, donde le encontramos en 1531. Solicitado en vano el gobierno de Toledo para regresar al seno de la familia, y vuelto a España, donde ya se hallaba en el verano, dispuesto

1. La fecha de la partida de Carlos V de Barcelona no aparece fijada con seguridad por los historiadores. G. de Leva (*Storia documentata di Carlo V*, Venecia, 1864, vol. II, p. 560), la pone el 27 de julio, siguiendo la relación de C. Capello, orador veneciano en Florencia (Albèri, *Relaz. Amb. Veneti*, serie III, vol. I, p. 191). *La Cronaca del soggiorno de Carlo V in Italia* publicada por G. Romano (Milán, 1892, p. 78) la fija el día 26 de julio.

2. *Documentos inéditos referentes al poeta G. de la V. reunidos por* el Marqués de Laurencín. Madrid, 1915, p. 73.

3. De Leva, *op. cit.*, vol. cit., p. 560.

4. *Id.*, p. 576.

5. *Op. cit.*, vol. II, p. 644. — G. Giordani (*De la venuta e dimora in Bologna del sommo Pontefice Clemente VII per la coronazione di Carlo V Imperatore celebrata l'anno MDXXX. Cronaca con note, documenti ed incisioni*, Bolonia, 1842, p. 177), pone la fecha en el 24 de marzo.

6. Navarrete, *op. cit.*, doc. 7, p. 207.

a prepararse para nuevas fatigas, en aquel mismo año 1531 acompañó a su amigo y protector el Duque de Alba, que se dirigía a Alemania a tomar parte en el auxilio de Viena, amenazada por Solimán el Magnífico.

En Tolosa de Guipúzcoa ocurrió a Garcilaso un incidente que fué para él causa de no pocas amarguras. Por haber intervenido en el desgraciado asunto del matrimonio de su sobrino y tocayo con doña Isabel de la Cueva, dama de la Emperatriz y sobrina del Duque de Albuquerque, se atrajo la ira del Emperator; y apenas llegó a Ratisbona, fué castigado con el destierro en la isla de Schut, formada por una ramificación del Danubio, donde compuso una de sus más inspiradas poesías, la tercera canción *(Con manso ruido)*[1].

Su destierro duró cerca de tres meses, desde marzo a junio de 1532 : de allí le sacó la intercesión del Duque de Alba, que consiguió que pudiera ir a Nápoles para acompañar y ayudar al nuevo Virrey D. Pedro de Toledo.

El 31 de julio salieron los dos de Ratisbona; el 10 de agosto llegaron a Verona, donde el capitán y vice-potestad, Leonardo Giustiniani, así escribía en una información suya : « Hoy a la una de la noche llegó a esta ciudad el Sr. Marqués de Villafranca que por la posta va como Virrey a Nápoles. He salido a su encuentro a pie hasta Santa María in Organis, donde se apeó. Ha venido por el Adigio desde Trento en una zatara. Y, apenas desembarcado, le dirigí las salutaciones de rigor, ofreciéndole alojamiento fuera de la hostería donde había enviado delante emisarios para preparar. Me dió las gracias, diciendo que quería ír por la posta a Nápoles, para avistarse con Andrea Doria, que no se alojaba sino en la hostería, y que partiría de mañana. Y he ordenado que le envíen un frasco de malvasía y otro de vernaccia y otras confecciones propias del tiempo. Dice que hace diez días que salió de Ratis-

1. Tamayo (*Garcilaso de la Vega, natural de Toledo*.. En Madrid, por Luis Sánchez, año 1622, fol. 7 y 8) sospecha sin fundamento que también debió de ser escrito en la isla del Danubio el soneto IV (*Un rato se levanta mi esperanza*) y el IX (*Señora mía, si de vos yo ausente*) El más moderno comentarista, D. Tomás Navarro Tomás (*Clásicos castellanos*, t. III, 1911, Madrid), extiende su sospecha también al soneto XI (*Hermosas ninfas, que en el río metidas*).



bona... Este señor Marqués no trae consigo ninguna cabalgadura, y desea ir primero a Mantua, por la posta[1] ».

El 14 de agosto el Virrey estaba en Venecia[2]; estuvo no poco alegremente algún tiempo en Siena, donde fué recibido en son de fiesta por el Gobernador Alfonso Piccolomini, Duque de Amalfi; y entre otras diversiones preparadas en honor suyo, fué invitado a asistir a una comedia, « sin preparación y concierto, recitada por muchas hermosas, galantes y nobilísimas damas de Siena[3] »; el 22 estaba en Roma, donde Clemente VII usó con él de las cortesías acostumbradas con los Gobernadores[4]; el 1° de sepiembre partió para Nápoles, donde hizo su entrada el día 4 del mes, y fué bien recibido en la casa del Príncipe de Salerno, yendo establecerse después a Castelnuovo[5].

Garcilaso era en Nápoles « lugarteniente de la compañía de gente de armas del Virrey » con una paga de 270 ducados al año[6]. Gozaba de la plena confianza del Virrey, que se valió de él en las misiones más graves y delicadas de su gobierno[7] y especialmente en sus relaciones, con el Emperador. De una cédula de Tesorería del Archivo del Estado de Nápoles aparece que en 18 de abril de 1533 se libraba a Garcilaso un pago de 140 ducados, equivalentes a 130 escudos de oro por su viaje a Génova cerca del Emperador para asuntos referentes a la corte imperial, pago que se le había ya hecho efectivo el 3 de abril en moneda del Reino[8].

Pero el César, partiendo de Bolonia el 28 de febrero de 1533, donde había tenido una segunda entrevista con el Papa, se

1. Marin Sanudo, *Diarii*, vol. LVI, p. 762.
2. *Op. cit.*, vol. cit., p. 749.
3. Filonico Alicarnassco, *Vite di undici personaggi illustri del secolo VII (Vita di Don Pedro di Toleto)*, ms. de la Biblioteca Nacional de Nápoles, X, B, 67, c. 227 v.
4. Ms. cit., c. 228 v.
5. Ms. cit., c. 228 v. — Sobre la entrada de D. Pedro de Toledo en Nápoles, v. B. Capasso *La Vicaria vecchia*, en *Arch. stor. per le prov. napol.*, XV, p. 497 sig.
6. Véanse en el apéndice los documentos núms. 1, 3 y 4. — En el pago del 21 de junio de 1533, se descuentan a Garcilaso 18 ducados « per lo pretio de uno pollitro che hebe dalla Regia Corte in lo mese di novembre 1532, dicto lo liardo oro sirio ». Los documentos núms. 2, 3 y 4 fueron citados por Capasso, en una nota a su monografía *Vicaria vecchia* citada, p. 422-423; y por Croce, not. cit., p. 7-8.
7. Entre las *cédulas de Tesorería* hay algunas órdenes exigidas por el Virrey « al magnifico Garci Laso, lugarteniente », vol. 258, fol. 402 v. y fol. 151 v.; vol. 262, fol. 260 v. y fol. 294 v.
8. Véase doc. n° 2°.

había embarcado en Génova, y había pasado a Barcelona[1], donde le llegó al encuentro Garcilaso el 28 de abril, uniendo a la satisfacción de desempeñar la comisión que se le había confiado por el Virrey el placer de ver nuevamente a su queridísimo amigo Boscán a quien ayudó a corregir la traducción de *El Cortesano*, y escribiendo la carta dedicatoria a Dª Jerónima Palova[2]. Hacia fines de agosto del año siguiente Garcilaso repitió su viaje por España para informar personalmente al Emperador de las amenazas y de los daños que el corsario Barbarroja causaba en las costas de Italia : entre las cédulas de la Tesorería del Archivo de Nápoles, se halla todavia un pago que se le hizo en 20 de agosto de 1534 de 550 ducados « para el viaje que hace por la posta a España a la Corte de la Majestad Cesárea a negociar algunas cosas concernientes al servicio de la predicha Majestad Cesárea[3] ». Debió volver a pasar por Barcelona poco después del 4 de setiembre de 1534, y permaneció alli hasta el 1° de octubre, día en que emprendió de nuevo su viaje de regreso a Nápoles, haciendo el recorrido en doce días a caballo desde Barcelona a Aviñon, y desde allí dió cuenta de su viaje en aquella carta en verso suelto, que Menéndez y Pelayo definió como « un panegírico de la amistad », escrita el 12 de octubre (vv. 83-5) :

> Doce del mes 14 de otubre, de la tierra
> Do nació el claro fuego del Petrarca[4],
> Y donde están del fuego las cenizas.

1. De Leva, *op. cit.*, III, 109.
2. M. Menéndez y Pelayo, *Juan Boscán*, Madrid, 1908 (tomo XIII de la *Antología de poetas líricos castellanos*), p. 146.
3. Véase doc. núm. 5.
4. V. 84 : *do nació el claro fuego.* — Petrarca : « L'ombra che cade da quell' umil colle — Ove favilla il mio soave foco ». Metáfora para significar « dónde ha nacido mi Laura. » La cual nació en un pueblecillo que algunos pretenden sea Aviñón o en algún suburbio de tal ciudad : otros pusieron varias aldeas del campo ; — v. 85 ; de este verso se deduce claramente que Garcilaso escribía no desde Valclusa, como afirma Navarro Tomás (ed. citada, p. 173), sino desde Aviñón donde murió Laura el 16 de abril de 1348, siendo enterrada en la iglesia de los hermanos menores. Ya en la segunda mitad del siglo XV se enseñaba en Aviñón a los forasteros un sepulcro de Laura. Cuentan muchos escritores del siglo XVI que, en 1533, en una capilla de la iglesia antes citada, fue descubierto el cuerpo de Laura, con un soneto en italiano cerrado en una cajita de plomo que decía quien fuera ella. Se tratase o no de impostura, lo cierto es que Francisco I de Francia, poco después de descubierto, quiso ver aquel sepulcro, aquella cajita, y aquel soneto, y del descubrimiento se habló en todo el mundo. Hasta Garcilaso fué á ver el sepulcro un año después de descubierto.

Habiendo quedado vacante en este transcurso de tiempo la Castellanía de Reggio por la muerte de D. Artal de Aragón, don Pedro de Toledo se interesó en vano porque tal cargo fuese conferido por el Emperador a Garcilaso, el cual volvió a Nápoles a fines de 1534, y se hallaba ya allí en los primeros meses del 1535; y desde allí, con las gentes de armas del Marqués del Vasto[1], que mandaba el ejército entero hispano-napolitano, fué a unirse a Carlos V en su expedición a Túnez donde combatió con el valor acostumbrado, y hubiera caído en un encuentro en las manos del enemigo, si no hubiese sido auxiliado por un valeroso gentilhombre napolitano, Federico Carafa, que « se movió y marchó con grandísima fuerza a librarle, con mucha maravilla y aplauso de todo el campo »[2]. En la toma de la Goleta, el 14 de julio, o tal vez después de alguna escaramuza, Garcilaso fué herido por dos golpes de lanza, uno en la mano derecha y otro en la boca, que le interesó la lengua, dejándole cierto defecto de pronunciación, que le aumentaba la gracia en el hablar[3]. En el soneto XXXIII dirigido a Mario Galeota, el poeta decía festivamente que el Amor para vengarse de lo que escribía contra él, había guiado los golpes de su enemigos[4]:

Y así, en la parte que la diestra mano
gobierna, y en aquella que declara
el conceto del alma, fuí herido.
Mas yo haré que aquesta ofensa, cara
le cueste al ofensor, que ya estoy sano,
libre, desesperado y ofendido.

1. *Il primo volume delle Lettere di M. Pietro Bembo*... En Venecia, 1562, c. 207 v.

2. Angelo di Costanzo, en la *Genealogia della famiglia Carafa* que dejó manuscrita y se conserva en la Biblioteca Nacional de Nápoles (Ms. XIV, F. 39) de este modo nos da noticia de Federico Carafa y del hecho de heroísmo con que salvó a Garcilaso : « Don Federico... fué una persona bellísima y dotada de mucha fuerza y destreza, y en Nápoles en contiendas privadas demostró más de una vez que pocos le igualaban en valor, y sobre todo era formidable para los capitanes de la guardia, que tenía por ejercicio de burla salir por la noche con uno o dos hombres y hacer huir a todo correr una guardia. Después, cuando el Emperador vino a Túnez, deseoso de demostrar lo que valía, fué allá, y un día en presencia del Emperador, viendo que tres caballos moros habían apresado a Garcilaso de la Vega, caballero ilustre, se puso en movimiento y fué con gran fuerza a librarle con mucha maravilla y aplauso de todo el campo. » Esta cita fué ya impresa en parte por F. Fiorentino, *Poesie liriche edite ed inedite di L. Tansillo*, Nápoles, 1882, p. 277.

3. Cienfuegos, *Vida del Grande San Francisco de Borja*, p. 50; y Navarrete, *op. cit.*, p. 62, 65 y 66.

4. Garcilaso, *Obras (Clásicos castellanos)*, p. 247. — Citaré siempre esta edición, para comodidad del lector. El soneto es el XXXV de la edición de Azara y de la de Castro.

Terminada la empresa de Túnez, Garcilaso siguió al Emperador, que visitó sus reinos de Sicilia y de Nápoles. Con él arribó al puerto de Trápani el 17 de agosto de 1535, y desde aquella ciudad, donde permaneció nueve días, pasó a Alcamo, después a Monreal el 3 de sepiembre, y desde allí, el 13, a Palermo[1]. Durante su breve permanencia en Trápani, dirigió a Boscán los melancólicos tercetos de la segunda elegía, en los cuales expresa la tristeza que le minaba, como si la sombra del porvenir y la de la muerte precoz se extendiese, sin que él se diese cuenta, expresa su alma. En Palermo compuso la no menos famosa elegía *Al Duque de Alba en la muerte de D. Bernardino de Toledo, su hermano*, muerto precisamente en aquella ciudad, al regreso de la conquista de Túnez, a consecuencia de los sufrimientos que había suportado en aquella empresa[2].

Pasados los días que permaneció en Palermo entre pesares y alegrías, hacia la mitad de octubre, el César tomó el camino de Términi y llegó el 21 a Mesina, donde se detuvo hasta el 2 de noviembre[3]. El día 3 de este mes se embarcó en una galera de Mesina, y, pasado el estrecho, tomó tierra en Catona (Calabria); desde aquí atravesó la Calabria y la Basilicata, donde el principe de Bisignano le hizo un magnífico recibimiento en un suntuoso palacio de madera mandado construir a propósito en una campiña de abundante caza.

Llegado el Emperador a pocas millas de Nápoles, le rogaron que retardara algo su entrada en la ciudad, porque no estaban terminados los preparativos para recibirle. El Emperador accedió al deseo de los organizadores de la fiesta — el Marqués del Vasto y el Príncipe de Salerno — y decidió detenerse en la célebre villa vulgarmente llamada Piedrablanca, y en griego Leucopetra, de Bernardino Martirano, hombre político y literato, consejero y secretario del Reino de Nápoles[4]. Hizo su entrada triunfal en la ciudad el 25 de noviembre.

1. De Leva, *op. cit.*, III, 158.
2. Navarrete, *op. cit.*, p. 67. — Sandoval afirma que Bernardino de Toledo murió en Trápani (libro XXII, 46).
3. De Leva, *op. cit.*, III, 158-9.
4. Sobre Martirano, v. Fr. Pometti, *I Martirano*, Roma 1897; y la recensión que de él hizo Pércopo, en *Rass. crit. d. lett. ital.*, III (1898), p. 68 sig.; y B. Croce, *I Martirano*, en *Curiosità storiche*, Nápoles, 1919, p. 65 sig.

Las fiestas fueron cuidadosamente descritas por el cronista contemporáneo napolitano Antonino Castaldo [1], al cual remitimos, si algún lector tuviera el deseo de conocerlas en todos sus detalles. Carlos V entraba triunfante en Nápoles, en el colmo de la gloria y de la fortuna; y allí, pasado el carnaval de 1536 en continuas fiestas, juegos, torneos, justas y convites, alegrados con la presencia de los personajes más ilustres de Italia, partió de Nápoles el 22 de marzo, después de haber regresado de Roma [2]. Garcilaso le siguió de allí a poco, porque en el viaje entre Nápoles y Roma tuvo una aventura caballeresca — si hemos de prestar fe a Luis Zapata, que la cuenta en el capítulo XLI de su Poema o Crónica rimada del Emperador Carlos V, *Carlo famoso* (1566) — que demuestra en su fondo fantástico la razón de que sobre su nombre se formara pronto una leyenda de heroísmo: en el camino, yendo sólo en compañía de un escudero, fué asaltado cerca de Veletri por unos bandidos que se guarecían ocultos en la selva. El poeta se defendió solo contra trescientos, matando a algunos, hiriendo y haciendo huir a los demás, y librando a su escudero [3].

El 18 de abril de 1536 el Emperador dejó a Roma, y por Siena pasó el día 1° de mayo a Florencia, donde se le dedicaron fiestas grandiosas preparadas por su yerno y por su hija; pero a pesar de tantas diversiones, su ojo escudriñador se dirigía más allá del Apenino, para seguir atentamente los acontecimientos en el Piamonte, a consecuencia de la invasión francesa en el mes de marzo de aquel año. Garcilaso acompañó al Emperador: en lo sucesivo entra de lleno en la acción. A consecuencia de instrucciones recibidas del Emperador en Florencia, el 4 de mayo de 1536, pasó a la Alta Italia, para despachar algunas misiones: en Génova con Doria; en Milán con De Leiva y con Gómez Suárez de Figueroa, formando parte, como maestre de campo del ejército español que se preparaba para combatir al otro lado de los Alpes contra Francia. Innu-

1. *Dell' Istoria di notar Antonino Castaldo libri quattro...* Nápoles, 1766, p. 49 sig. — y véase también E. Pércopo, *Marc' Antonio Epicuro*, en *Giorn. stor. d. lett. ital*, XII, p. 47 y sig.
2. De Leva, *op. cit.*, III, 161.
3. Navarrete, *op. cit.*, p. 74 y sig. y 171 y sig.

merables son los documentos que atestiguan su actividad política y militar en aquellos meses y que nos ha dado a conocer Navarrete [1]; pero preferimos trasladar aquí una carta amistosa que escribía el 15 de julio de 1536 a Seripando, en Nápoles, desde Savigliano, en el Piemonte, donde se celebraron varios consejos de guerra del ejército imperial en junio y julio de aquel año. Es una de las últimas cartas de Garcilaso, que será grato conocer por estar escrita familiarmente a un amigo: citada por Volpicella [2], fué publicada la primera vez por Croce [3], y la reproducimos a continuación [4]:

Señor,

No espere v. p. un proemio de desculpas por no averos escrito hasta agora, que una de las cosas en que tengo hecha esperiencia del Amor que ay entre nosotros es parecerme que no puedo ofender a v. p. en cosa de las que hago, aunque sea tan mala como aver dexado de escriviros tantos dias; esta seguridad es tan rara en las amistades, como lo son las partes vuestras que fueron causa de nuestra amistad. Yo estoy bueno de salud, y estarialo de todas las otras cosas, si tuviesse enemigos que valiessen mas o que valiessen menos, mas el no valer mucho les haze que me dañen no como cavalleros, y el no ser en todo poco, haze que le suceda parte de lo que procuran; mas con todo esto lloran mas vezes al dia que rien. El papa a hecho su oficio y haze, en desear la paz, lo qual sera de poco momento si las dificultades que ay en seguir la guerra, no le ayudan a pacificar las cosas. Todavia dizen por cierto que pasaremos d'aqui a ocho dias los montes, y estando resolutos en esto, no lo estamos en lo que haremos despues de passados. Esto solo basta aver dicho a v. p. *et crimine ab uno disce omnes*.

De Sevillan, XV de julio M. D. XXXVI.

Servidor de v. p.

GARCILASSO.

En el sobrescrito se lee: *Al S^{or} el S^{or} fray Gerónimo Seripando mi S^{or}.*

1. *Op. cit.*, p. 76 et sig., y doc. 11, p. 240 y sig.
2. En una nota a los *Capitoli giacosi e satirici di* L. Tansillo, Nápoles, 1870, p. 170. Sobre la carta de Garcilaso llamó la atención de los estudiosos también Menéndez y Pelayo, en una de sus *Cartas de Italia*, en *La Tertulia* de 1877.
3. Not. cit., p. 13 y 14.
4. *Corrispondenza del Seripando*, ms. de la Biblioteca Nacional de Nápoles, vol. XIII, AA, 53, fol. 1. Voir planche II.



Como Garcilaso decía en esta carta, a los ocho días Carlos V con el ejército pasó los montes, y llegó a Niza el 25 de julio, día de Santiago.

Cerca de Frejus, desde la fortaleza de Muey, un grupo de arcabuceros, que allí se había refugiado, molestaba a las fuerzas españolas. Los cañones abrieron una brecha en las murallas, y Carlos V mostraba gran impaciencia, deseando que no se retardara el asalto. Algo molestado Garciloso, que era el maestro de campo de la infantería, se dispuso inmediatamente para el asalto, sin casco ni coraza. Cayó mortalmente herido por una piedra el 23 de setiembre, y murió en Niza el 13 ó 14 de octubre[1] entre los brazos de otro soldado amigo suyo, el Marqués de Lombay, generalmente conocido en el mundo con el nombre de S. Francisco de Borja.

Su cuerpo fué depositado en el convento de Santo Domingo de Niza, y dos años después trasladado a Toledo, donde fué enterrado en S. Pedro Mártir, en una capilla que está a mano derecha de la mayor, antiguo sepulcro de los señores de Batres, sus antepasados[2].

Su muerte fué llorada por todos hasta en Italia. Una poetisa napolitana en relaciones de amistad con los más ilustres personajes y poetas contemporáneos, relaciones que fueron la causa de que adquiriera alguna fama, la suficiente para que no permaneciera en olvido, Laura Terracina[3], según escribe Herrera[4], aplicó felizmente como epitafio al poeta español la siguiente octava de Ariosto *(Orl. Furioso*, c. XVI, 72):

Un giovinetto che col dolce canto,
Concorde al suon della cornuta cetra,
D'intenerire un cor si dava vanto,
Ancorchè fosse piú duro che pietra.

1. Fr. de B. de San Román, en *Boletín de la R. Acad. de la Hist.* 1918, p. 21 de la tirada a parte.
2. Navarrete, *op. cit.*, 83 y sig. y la ilustración XI, p. 177 y sig.
3. Sobre Terracina, v. B. Croce, *La casa di una poetessa : L. T*, en *Storie e leggende napoletane*, Bari, 1918, c. VIII; L. Maroi, *L. T. poetessa napoletana del secolo XVI.* Nápoles, 1913; y la recensión que de él hizo Pércopo, en *Rass crit. de lett. ital.*, XX (1915), p. 131 y sig.
4. Obras de Garc. de la Vega con anotaciones de F. Herrera. En Sevilla, 1580, p. 19. — Tamayo de Vargas, *op. cit.*, fol. 14, al hacer suya la afirmación de Herrera, añade que Góngora parafraseó la octava de Ariosto en su famosa oda *Al sepulcro de Garc. de la Vega* (*Piadoso hoy celo culto*); pero, a decir verdad, la oda española ninguna relación tiene con la octava del poeta italiano.

Felice lui, se contentar di tanto
Onor sapeasi, e scudo, arco e faretra
Aver in odio e scimitarra e lancia,
Che lo fece morir giovine in Francia.

Algunos años después de su muerte aun era llorado. Giovio, en los *Elogios*, al recordar a los hombres que en sus tiempos habían conseguido hacerse beneméritos de las letras en España, inmediatamente después de Nebrija, restaurador de los estudios clásicos, recuerda a Garcilaso, enalteciendo el donaire horaciano de su poesía, y deplorando su prematuro fin : « In queis emicuit — escribe — Garcias Lassus, horatiana suavitate odas scribere solitus : sed generose ad fastigium tendentem, dum alteram militiæ laudem appetit, mors acerba elusit : et casu quidem ignobili, quum ad Aquas Sextias ex turricula ab agrestibus lapide caput ictus, spectante Caesare, concidisset [1]. »

Pero no quiero dejar de recordar aquí un soneto de un genovés, relegado al olvido, y que floreció entre la primera y segunda mitad del siglo XVI, Rafael Salvago, que gozó no poca celebridad por su *Canzone sopra il silenzio*, que Ruscelli insertó con otras poesías del mismo en las *Fiori delle rime*, calificándola, no sin exageración, de tan inspirada que no desmerece de las mejores composiciones griegas, latinas o italianas [2]. En dicho soneto, dirigiéndose a su dama, una Española de la cual se había enamorada durante su permanencia en España, le dice, alegrándose de su vuelta a Toledo, que habrá recobrado en aquella ciudad la alegría que perdiera a consecuencia del luto por la muerte de Garcilaso. He aquí el soneto, que no se ha reproducido, al menos que yo sepa, por ninguno de los que recordaron los homenages tributados al poeta toledano [3] :

Se negó il corso antico e le bell' acque
Con l'usate richezze a l'Oceano

1. Pauli Jovii *Elogia virorum literis illustrium*, Basileae, 1575, p. 146.

2. Sobre Salvago, v. Crescimbeni, *Comentari all' Istoria della volgar poesia*, Venecia, 1730, tom. III, p. 74. — G. B. Spotorno, *Storia letter. della Liguria*, Génova, 1825, III, p. 89-90.

3. *I fiori delle rime nuovamente raccolti et ordinati* da G. Ruscelli... Venecia, 1549, p. 62. — Otros sonetos de él fueron inscriptos en el *Secondo volume delle rime scelte da divers. eccellenti autori nuovamente mandate in luce*, Venecia, en casa de Giolito de Ferrari, 1564, p. 77-80.

Il Tago, allor ch' avara e fatal mano
Fe, ch' anzi tempo, il sua gran Lasso giacque;
Se 'l sacro Coro di Parnaso tacque,
Anzi pur si sentí presso e lontano
Alternar voci inusitate, e' nvano
Chiamar chi solo per sua gloria nacque;
Se Marte dir fra misero e doglioso
S' udí : — Crudo destin, che sí divori
Mia gloria e me si fieramente offendi — ;
Ben giust' è che sien' ora egli pomposo
E gli altri lieti, poiché tu lor rendi
La perduta vaghezza e i primi onori.

II

D. Pedro de Toledo, *el gran justador*, que por parte de su mujer, Dª Maria Osorio Pimentel, se titulaba Marqués de Villafranca, era el hijo segundo de D. Federico de Toledo y tío del gran Duque de Alba, D. Fernando. Tenía cuarenta y ocho años, cuando por los muchos servicios prestados a la corona de España, fue enviado de virrey a Nápoles por el Emperador Carlos V, cargo ambicionado por él hacía mucho tiempo [1].

Hombre de naturaleza robusta y de sangre casi real [2], por lo que deseaba eternizar su nombre con obras grandiosas y monumentales, dirigió sus primeros cuidados a engrandecer y mejorar la capital del Reino confiado a su gobierno [3]. A él cupo sobre todo la gloria de haber repuesto la justicia en el lugar de honor que le correspondía : « Todo atento — escribe un cronista contemporáneo — al gobierno de la ciudad y del reino, con suma vigilancia atendía a que desaparecieran los abusos y a castigar a los culpables, depravados y licenciosos, a ejercitar la justicia decaída ya durante muchos años, y casi olvidada, imprimiendo en el ánimo de todos el santo temor

1. Sobre D. Pedro de Toledo, v. Escipione Miccio, *Vita di D. P. d. T. con un discorso d'introduzione* di F. Palermo, en el *Arch. hist., ital.* ser. I (1864), t. IX, p. 16-23; P. Giannone, *Istoria civile del regno di Napoli*, Venecia, 1766, t. IV, p. 35 y sig.; *La vita di D. P. di T.* de Filonico Alicarnasseo, en *Vite di alcune persone illustri del secolo XVI*, ms. cit., cc. 220 v. — 258 v.
2. A Castaldo, *Ist.* cit., p. 46.
3. Miccio, *Vita.* cit., p. 21.

de ésta[1]. » Era natural que un príncipe de gran gobierno, como él era, despertase en Garcilaso una admiración profunda exteriorizada más tarde en la dedicatoria de la Primera Egloga, donde nos presenta a su protector como un hombre alejado de toda comodidad de la vida, por completo entregado al gobierno del Estado [vv. 10-12], a las empresas guerreras [vv. 13-14], y, en los momentos de tranquilidad, a la caza [vv. 15-20]. Manifiesta el firme propósito que tiene de cantar sus glorias, apenas esté algo desocupado, con alguna composición duradera [vv. 21-25]; y añade que no sólo es deber suyo enaltecer las dotes y los méritos de tan insigne personaje, sino de todo ingenio que desee honrar a todos los que merezcan ser recordados por la posteridad (vv. 25-42)[2].

Tú, que ganaste obrando
un nombre en todo el mundo,
y un grado sin segundo,
agora estés atento, sólo y dado

1. Castaldo, *op.cit.* p. 43. — Y véase también Filonico Alicarnassco, ms. cit. cc. 241-2. De las excelencias del Virrey, como gobernador, habla Tansillo en la XXVII delle *Stanze a B. Martirano* y en las octavas LIX a CXX de la *Clorida* (v. L. Tansillo, *L'Egloga e i poemetti con introduzione e note* di F. Flamini, Nápoles, 1898, p. 99 y 140-50).

2. Vv. 11-12: *Estado, Albano. Estado Albano* corrige el más reciente de los comentaristas, de Garcilaso, Navarro Tomás (*op. cit.*, p. 2, n. 12), y anota: « el reino de Nápoles llamado así acaso por la vieja y famosa *Alba Longa* o por *Alba*, ciudad también famosa, donde los romanos hospedaban a los reyes bárbaros, sus cautivos ». Pero tal interpretación es insostenible, porque ni Nápoles, ni el reino de Nápoles fueron nunca designados con tal apelativo. Albano es nombre propio, y sirve aquí para designar al mismo Virrey, a quien tal apelativo pudiera resultar preferido, si se gloriaba de que su linaje descendiese de los antiguos griegos que fundaron Alba. Filonico Alicarnassco (*Vita cit.*, c. 220) escribe: « Nacque, per seguire il cammino diritto costui [don Pedro] da D. Federico di Toledo duca d'Alba, tra i grandi annoverato in Ispagna.... La cui progenie, benchè credan coloro che derivi dai Greci per la fondazione d'Alba, così fattamente detta da loro in venerazione degli Albani discesi da simil pianta, non me ne acquieto, giacché più veramente traon l'origine vera da Abdelá, moro di Granata, che la maggior parte d'Andaluzia, Algarvia e di Castiglia comandó ai giorni ». — Tansillo escribe en la Clorida (en *Egloga e i poemetti*, edic. Flamini, p. 119): « Signor, sotto il cui saggio, alto governo. — Sovra ogni altro si gloria il mio Sebeto. — O lungo onor del Tago, o pregio eterno. — Del chiaro sangue d'Alba e di Toleto. » Bajo el nombre de Albano, Tansillo escondió a D. Garcia de Toledo en las canciones piscatorias (canciones VII, VIII y IX, edic. Fiorentino) — Y véase lo que añade Cirot, en favor de nuestra lectura e interpretación, en el *Bull. hisp.*, n 4, oct.-diciembre, 1920, p. 6 sig. — Vv. 17-20: A. D. Pedro gustaban las justas y la caza. Filonico Alicarnassco (*Vida* cit., c. 229) escribe: « Ora costui gito a caccia alli Struni con regal apparecchio per dar ricreazione e piacere a molte dame illustrissime e generose convitate da lui, si mostra a caccia gran cavalcatore e ginetto, ed uccisivi cervi, cignali ed altre fiere infinite. . » — Miccio (*Vida* cit., p. ss.) también lo dice « peritissimo nell'esercizio del cavalcare, del giostrave e in ogni altro esercizio conveniente ad un complito cavaliere. »

al ínclito gobierno del Estado,
Albano; agora vuelto a la otra parte,
resplandeciente, armado,
representando en tierra el fiero Marte;
agora de cuidados enojosos
y de negocios libre, por ventura
andes a caza, el monte fatigando
en ardiente jinete, que apresura
el curso tras los ciervos temerosos,
que en vano su morir van dilatando;
espera, que en tornando
a ser restituido
al ocio ya perdido,
luego verás ejercitar mi pluma
par la infinita innumerable suma
de tus virtudes y famosas obras;
antes que me consuma,
faltando a ti, que a todo el mundo sobras.

Al mismo Virrey de Nápoles creen algunos comentaristas que está dirigido el soneto XXI, que empieza :

Clarísimo Marqués, en quien derrama
el cielo cuanto bien conoce el mundo;

si bien otros lo suponen dedicado a D. Alonso de Avalos, marqués del Vasto, que fué « grande amigo del poeta ». El soneto contiene expresiones tan vagas e indeterminadas, que pueden adaptarse sin dificultad al uno o al otro : la expresión *el gran valor* (v. 4) mejor se aplica al marqués de Vasto, y si fué dedicado a éste, indudablemente fué escrito antes de la empresa de Túnez, cuando se le propuso para el mando de españoles e italianos, todavía joven de 26 años, que había hecho concebir las más grandes esperanzas. Pareció a todos altísimo el honor que envolvía tal designación, y Ariosto no dudó en colocar al joven Alfonso por encima del viejo Próspero Colonna y del marqués de Pescara (*Orl. furioso*, c. XV, 28-29) :

Veggio Prosper Colonna, e di Pescara
Veggio un marchese e veggio dopo loro
Un giovine del Vasto, che fan cara
Parer la bella Italia ai gigli d'oro :
Veggio ch'entrare innanzi si prepara
Quel terzo agli altri a guadagnar l'alloro;
Como buon corridor, ch'ultimo lassa
Le mosse, e giunge, e innanzi a tutti passa.

Veggio tanto il valor, veggio la fede
Tanto d'Alfonso (chè il suo nome è questo)
Che in cosí acerba età, che non eccede
Dopo il vigesimo anno ancora il sesto,
L'imperator l'esercito gli crede.

Volviendo al Virrey D. Pedro de Toledo, era, como es sabido, amigo de los valerosos y discretos, apasionado partidario de sus cortesanos : era amigo de los torneos, de la caza y de las fiestas; pero no descuidaba las conversaciones ingeniosas, y — como nos asegura Filonico Alicarnasseo — « favorecía la comunicación amorosa de sus secuaces ». Por esto el poeta y su señor debían entendérselas a las mil maravillas; y el mismo Filonico nos dice que él y Garcilaso « se solazaban con frecuentes charlas agradables y amorosas » [1].

Los años que el poeta pasó en Nápoles fueron de los más alegres de su vida; junto a un señor espléndido, con un cargo honorífico, en una corte donde alternaban los juegos y los torneos con fiestas y reuniones de damas de la alta sociedad, se deslizaban alegres los días, y le sonreía la tranquilidad de la vida, si bien muchas veces interrumpida por misiones que se le confiaban por el Virrey, o por sus deberes de soldado. No nos sería difícil detallar las damas nobles entre las cuales vivió, y que formaban parte de la sociedad del Virreinato, si nos valiéramos de aquellos poemitas sacados del olvido [2], que contienen las acostumbradas listas encomiásticas de las damas, muchas veces sin poesía, pero importantes como documentos históricos, porque nos colocan en medio de la vida y costumbres de aquella sociedad entregada, como en ninguna otra, a las diversiones caballerescas y amiga del fausto señoril. En aquella sociedad, que alcanzó su mayor esplendor durante la permanencia de Carlos V, Garcilaso era favorecido de un modo especial y bien visto por las damas, por los gentileshombres y por los personajes de mayor categoría. Y ¿cómo podía ser de otra manera, si poeta y

1. Filonico Alicarnasseo, ms. cit., c. 229 v.
2. Ceci-Croce, *Lodi di dame napoletane del secolo XVI, dall' « Amor prigionero » di Mario de Leo con notizie ed estratti di altri poemetti sincroni di simile argomento*, Nápoles, 1894.

soldado, no obstante su edad juvenil, había alcanzado el colmo de la gloria y maravillaba por lo atractivo de su persona, de su ingenio, de su cultura y de su valor militar?

He aquí como le cantaba Tansillo[1]:

Spirito gentil, che con la cetra al collo,
La spada al fianco ognor, la penna in mano,
Per sentier gite, che non pur l'ispano
Ma 'l latin piè fra noi raro segnollo.
Felice voi, che or Marte ed or Apollo,
Or Mercurio seguendo, fuor del piano
V' andate a por dal volgo sí lontano,
Che man d'invidia non vi può dar crollo.
Tutte le chiuse vie sassose ed erte
Che vanno al tempio ov'il morir si spregia,
Spianate innanzi a voi sono ed aperte.
E, perchè vadan per la strada egregia
Vostre vitù d' abito altier coverto,
Bellezza ed onestà le adorna e fregia.

Garcilaso fué tambien uno de los cortejadores y admiradores de Doña María de Cardona, marquesa de Padula, a quien rindió homenaje en el son. XXIV:

Ilustre honor del nombre de Cardona,
Decima moradora del Parnaso,
A Tansilo, a Minturno, al culto Taso
Sujeto noble de inmortal corona...

Unica heredera de su padre, muerto en 1512 en la batalla de Rávena, y de sus tíos D. Antonio y D. Hugo de Cardona, por lo que fué marquesa de la Padula y condesa de Avellino *(Ilustre honor del nombre de Cardona)*; gentil poetisa y muy

1. *Poesie liriche*, edic. Fiorentino, p. 64. He aquí la traducción de D. J. Luis Estelrich:

Alma gentil, no en cítara tan sólo,
la espada al cinto y con la pluma en mano,
vas por sendero que no va el hispano
sino el culto latino practicólo
Feliz tú que ora a Marte y ora a Apolo,
y ora a Mercurio adoras; de lo llano
huyes, y vas del vulgo tan lejano
que la envidia no llega hasta tu polo.
Todas las vias que cerradas, yertas,
van al templo inmortal, tú, peregrino,
encuentras llanas, hallaslas abiertas.
Y porque cumplan su triunfal destino,
tus egregias virtudes van cubiertas
de belleza y de honor en tu camino.

entendida en música [*Decima moradora dél Parnaso*], hasta tal extremo que Gesualdo, al dedicarle en 1533 sus Exposiciones sobre Petrarca, afirmaba que pocos e ninguno habían llegado a superarla en la música y en la poesia, nació hacia 1509 de Juan de Cardona, marqués de la Padula y de Juana Villamarina. Prometida por esposa a D. Antonio de Guevara, hijo del conde de Potenza, no pudo casarse por haber sido éste muerto en riña por el marqués de Pescara, mientras Nápoles estaba asediada por Lautrech. Se casó entonces con su primo Artal de Cardona, hijo de Pedro, conde de Golisano, del cual quedó viuda en 1536, contrayendo segundas nupcias, en 1540, con Francisco de Este, hijo natural de Alfonso, duque de Ferrara [1]. Dejando aparte una octava barroca que le dedica Beldando, recordaré aquellas estrofas del canto segundo del poema *Il trionfo di Carlo Quinto* de Juan Bautista Pino, impreso en 1536 :

Oh de la stirpe e il nome di Cardona
Maria, ch' è degno onor del secol nostro,
Di cui la fama rimbonbando suona
Per ciascun clima quanto fa nel vostro.
Febo per udir lei spesso abbandona
De la sua cara Delio il degno chiostro,
E sguardandola poi dal ciel, la via,
Qual Fetonte, talor lassa ed oblia.
Calliope, Urania, Erato, Euterpe e Clio
Con l'altre quattro lor degne sorelle
Albergan qui con lei, nè del natío
Monte si curan più. Qui ognor le belle
Virtù, che ave in dispregio il mondo rio,
Vengono intente a udir le sue favelle,
Sí mirabil dolcezza nel cor piove
Quando ella al ragionar le labbra move.

Y Mario de Leo, en el canto segundo de *Amor prigionero*, le dedica las dos siguentes estancias :

Quell' altra ch' io volea poc' anzi dirti,
Ch'era la bella figlia di Latona
Conosco ai crini inanellati ed irti
Aver sembianza de Maria Cardona.
Oh ! che gioia n' avran tuoi vaghi spirti
Veggendo ora i begli occhi e la persona,

1. Ceci-Croce, *op. cit.*, p. 35-37.

Se già la fama de le lodi intese
Tutta di santo ardor l'alma t'accese!
Questa è colei, per la cùi bionda testa
Riserbata vegg' io doppia corona :
L'una per mani di Sebeto intesta,
Che per mercé di tal vittoria dona :
L'altra, che fanno con diletto e festa
Le sante abitatrici d'Elicona,
Perchè farà sentir da Gange a Tile
La dotta voce e l'onorato stile.

Y Bernardo Tasso en el último canto (C. 28) de *Amadigi :*

Maria d'Aragona, di cui benchè cante
Più d'una cetra e d'un sublime ingegno
Del bell' animo suo le lodi tante,
Poggiar non ponno, ove d'alzarsi è degno.

En Nápoles Garcilaso conpuso aquella bellísima oda que se titula *A la flor de Gnido*, porque la Sanseverino, a quien está dirigida, pertenecía al barrio de Nido, uno de los cinco barrios nobles de la ciudad[1]. Según el Brocense, la oda fue escrita para Fabio Galeota que amaba a Violante Sanseverino[2]; pero Herrera escribe que el yerno del poeta, D. Antonio Puertocarrero, afirmaba haber sido escrita para Mario Galeota, que amaba a la no vuelta a amar Dª Catalina Sanseverino, hija de Bernardino y hermana del principe de Bisignano y viuda de aquel duque de Traeto, que fué decapitado por los españoles en 1528[3].

¿Quién tiene razón?... Ninguno de los dos : la oda fué escríta para Mario Galeota, que amaba a Violante Sanseverino, hija de Alfonso Sanseverino, duque de Somma, y de Maria Diaz Carlón, como claramente aparece del siguiente epigrama, « Ad. Marium Galeotam » de Bernardino Rota, compuesto cuando ella se unió sin vínculo de matrimonio con Julio Orsini, conde de Monterodondo[4] :

Quas Charites pictis violas junxere corollis,
Quas Venus auratis implicuitque comis,

1. Este « recibió el nombre del barrio que se llama de Nido, debiendo llamarse de Nilo, por la estatua del río Nilo que se ve en aquel atrio grande frente a la iglesia de Santa Maria de' Pignatelli; pero corrompida después esta palabra por el vulgo, la llaman Nido. » — Camillo Tutini, *Dell' origine e fundatione dei seggi di Napoli*, Nápoles, 1754, p. 49.
2. Fr. Sanctii *Opera omnia*, Genevae, 1766, t. IV, p. 43.
3. Herrera, *com. cit.*, p. 266.
4. B. Rotae *Carmina*, Neapoli, 1572, p. 43-44.

Quasque rigavit Amor, lacrymis quas lavit amantum,
  In primis lacrymis, mi Galeota, tuis,
Ecce ferus subito foedatis unguibus Ursus [1]
  Colligit, intactum dedecoratque decus.
Deceptum agricolae semper genus : i, cole flores :
  Quas meruit violas Jupiter, Ursus habet.

Con justicia hizo notar el Brocense que al nombre de Violante parecen aludir los siguientes versos de la oda (vv. 26-30):

Y cómo por ti sola
Y por tu gran valor y hermosura,
Convertida en viola
Llora su desventura
El miserable amante en su figura.

De los versos 46 al 50 se deduce que el cortejador de la *Flor de Gnido* era poeta, y este detalle parecía decisivo para aquellos que antes indicaron el nombre de Fabio Galeota, que lo era, y de él se conservan muchas composiciones líricas en en el primer volumen de las *Rime scelte da diversi autori*, impresas en Venecia, en 1564; pero también Mario Galeota era aficionado a escribir versos, y aun cuando no hay composiciones suyas de valor, sabemos, sin embargo, que D. Scipione de' Monti, al ocurrir la muerte de D.ª Juana Castriota, duquesa de Nocera y marquesa de Civita Sant' Angelo, le dedicaba un soneto, del que son los versos siguientes : *E scrivi in rime si dolci e conteste — Che sembri un nuovo Orfeo tra noi risorto* [2].

Con D.ª Catalina Sanseverino es indudable que tuvo relación Garcilaso, ya que en el testamento de D.ª Elena de Zúñiga, su mujer, aparece que él se declaraba deudor a D.ª Catalina de trescientos escudos, que había recibido en préstamo en la ciudad de Nápoles [3]. De dicha dama cantó largamente alabanzas G. B. Pino en su *Trionpho di Carlo V*, y probablemente a ella aludía el Tansillo en la *Clorida* (st. XX) al decir : « Venga, venga la ilustre hija del vicerrey Toledo con la escuadra, que

1. El oso, como es sabido, es el emblema de las armas de los Orsini.
2. Volpicella, nota a los *Capitoli giocosi e satirici* di L. Tansillo, Nápoles, 1877, p. 11.
3. *Documentos inéditos referentes al poeta G. de la V.*, cit., p. 20.

le forman una corona », y, entre las cuales, antes que otra alguna, menciona a Dª Catalina :

Venga la illustre figlia e la vicina
Schiera di donne ch'a lei fan corona :
E la mia rara donna Caterina,
Saggia, bella, gentil, cortese e buona.

Esta señora tuvo una vida muy rica en aventuras y desventuras : su marido D. Federico Gaetani fué decapitado, como se ha dicho, en 1528, por haberse hecho partidario de los franceses; y habiendo quedado viuda con una hija, fué de nuevo amada por Marcelo Colona, primo del cardenal Pompeo, con el cual se unió en promesa de futuro matrimonio. Marcelo la abandonó poco tiempo después : ella intentó que le asesinaran, pero no lo consiguió, y por último murió de melancolía [1].

Nos faltan pruebas para asegurar que esta dama, que era de las que en aquel tiempo disputaban en Nápoles el premio de la belleza, pueda ser precisamente la *sirena* que apasionó al poeta español, y llegó a estrechar con él vínculos de tanta intimidad que se tradujeran en debitos pecuniarios [2]. Él, duramente escarmentado por los azares del amor, había jurado no volver a amar; pero de improviso fué atraído por el amor de una sirena napolitana (son. VII) :

Yo había jurado nunca más meterme,
a poder mío y a mi consentimiento,
en otro tal peligro, como vano.
Mas del que viene no podré valerme;
y en este no voy contra el juramento;
que ni es como los otros, ni en mi mano.

De este amor, contra el cual no supo oponer resistencia, dió cuenta a su amigo Boscán, pero manteniendo absoluta reserva sobre el nombre de la dama (son. XXVIII) :

Sabed que en mi perfeta edad y armado,
con mis ojos abiertos me he rendido

1. Ceci-Croce, *Lodi di dame napoletane*, *cit.*, p. 56-57.
2. También D. J. Rogerio Sánchez se inclina a esta hipotesis; pero no puede afirmarlo porque cree que Dª Catalina sea *la Flor de Gnido*, esto es la dama amada de Mario Galeota (v. la introducción, vol. XIV de la *Antología de poetas líricos castellanos* Madrid, 1916, p. LXX).



al niño que sabéis, ciego y desnudo.
De tan hermoso fuego consumido
nunca fué corazón. Si preguntado
soy lo demás, en lo demás soy mudo.

El poeta, que ya no era joven, se enamoró irresistiblemente de la misteriosa sirena (son. V) :

Yo no nací sino para quereros;
mi alma os ha cortado a su medida;
por hábito del alma misma os quiero.
Cuanto tengo confieso yo deberos;
por vos nací, por vos tengo la vida,
por vos he de morir y por vos muero.

En un soneto (el XII) expone el peligro del amor que le domina, y su atrevimiento al entregarse a él; pero nada sirvió para curarle de su mal, ni siguiera el recuerdo de Icaro y Faetonte:

Si para refrenar este deseo
loco, impossible, vano, temeroso,
y guarecer de un mal tan peligroso,
que es darme a entender yo lo que no creo,
no me aprovecha verme cual me veo,
o muy aventurado, o muy medroso,
en tanta confusión, que nunca oso
fiar el mal de mí que lo poseo,
¿Qué me ha de aprovechar ver la pintura
de aquel que con las alas derretidas
cayendo, fama y nombre al mar ha dado;
y la del que su fuego y su locura
llora entre aquellas plantas conocidas,
apenas en el agua resfriado?

Más humano se hace el amor del poeta cuando se mezclan otros afectos que suelen acompañar al amor: la melancolía, el desdén, los celos. Presenta delante de sí una mujer, la reprocha, la deja con desdén; se aflije en lontananza. El amor es atormentado sobre todo por los celos : el poeta los supone nacidos del Amor en matrimonio con la Envidia; los injuria con el nombre de monstruo (son. XXXI).

Llega la empresa de Túnez; el poeta se lamenta en un soneto a Boscán, del apartamiento de su dama, y describe los pensamientos amorosos que le atormentan (son. XXXV) :

Aquí donde el romano encendimiento,
donde el fuego y la llama licenciosa

sólo el nombre dejaron a Cartago,
 vuelve y revuelve amor mi pensamiento,
hiere y enciende el alma temerosa,
y en llanto y en ceniza me deshago.

Desde Sicilia, de vuelta de la expedición de Túnez, confiaba al amigo Boscán sus inquietudes y sus tormentos, manifestando el temor de que al volver a Nápoles se encontrara con que su dama le hubiera olvidado, trocándose indiferente a sus finezas y atenciones (elegía II) :

 De aquí iremos a ver de la sirena
la patria, que bien muestra haber ya sido
de ocio y de amor antiguamente llena.
 Allí mi corazón tuvo su nido
un tiempo ya; mas no sé ¡triste! agora
o si estará ocupado o desparcido.
 De aquesto un frío temor así a deshora
por mis huesos discurre en tal manera,
que no puede vivir con él un hora.

Tal la historia del amor del poeta por la *sirena*, cuyo nombre quiso envolver en densa niebla, y sus pocas alusiones esparcidas en sus versos no dan bastante luz para poder afirmar concisamente si fué Dª Catalina Sanseverino la dama napolitana amada por él y cantada en sus versos.

III

Después de las fiestas, las damas y los amores, los estudios, los amigos, y los entretenimientos provechosos. Mas ¿ quién es capaz de contar todos los ilustres contemporáneos, poetas y humanistas, con quienes tuvo Garcilaso relaciones amistosas si fué, como dijo Fascitelli y repitió Bembo[1], el español más distinguido, festejado y querido entre cuantos hasta entonces vivieron en Nápoles?

En primer término se nos presenta Luis Tansillo, que fué sin duda uno de los líricos más sinceros y más espontáneos del siglo XVI, muy superior a todos los líricos meridionales de su

1. *Petri Bembi cardinalis patritii veneti Epistolarum familiarum Libri sex.* Coloniae apud Gosuinum Colinum, 1592, libr. VI, p. 303.

siglo. Es probable que el año 32, después de la composición del *Vendemmiatore*, que contribuyó no poco a darle celebridad, se refugiara bajo la égida de D. Pedro de Toledo, y tal vez se encontrase en la Corte con Garcilaso, uniéndose muy pronto a él con lazos de estrecha amistad[1]. Jóvenes ambos y valientes, era natural que se sintieran mutuamente atraídos y conservaran esta amistad, de la cual dejaron recuerdos en sus versos: Garcilaso, en el soneto a Dª María de Cardona, que ya hemos recordado poco ha, en el cual demuestra tener en gran aprecio a Tansillo, equiparándole a Minturno y a Bernardo Tasso, en aquella época celebradísimos[2]; Tansillo, en varios sonetos y en uno de sus *capítulos*. Ya hemos hecho mención del soneto *Spirto gentil, che con la cetra al collo;* en otro, *Se lieti ognor ne van Mincio ed Aufido*, que como el anterior puede referirse al primer encuentro entre los dos poetas, Tansillo cita en su parangón a Virgilio y a Horacio, y concluye diciendo que por él andarán soberbias las ondas del Tajo[3]:

Liete e superbe ed onorate e chiare
Per voi, Signor, non per l'arene d'oro
Mille e mille anni andran l'onde del Tago.

A estos dos añade Pércopo[4] un tercero: el que en la edición del Fiorentino tiene el número CXXIX, y que sigue a los dos de que hemos hecho mención. En el ms. Casella, se lee el primer verso:

Più volte e più, Lasso, m'avea già detto;

por lo que no hay duda que está dedicado al poeta español y no a D. García de Toledo, como quiere el ms. napolitano de

1. Sobre los vínculos de amistad de los dos poetas, v. Fiorentino, *op. cit.*, p. XXX-XXXV y 276-277; Volpicella, *Capitoli di L. T. cit*, p. 170; y Flamini, introd. a la *Egloga e i poemetti cit.*, p XIII.

2. Herrera, comentando el soneto *Ilustre honor del nombre de Cardona*, juzgó felizmente a Tansillo, mientras formuló severo, pero exacto juicio, del Minturno. Del primero dice: « Luis Tansillo... fué uno de los más hermosos i ecelentes i ingeniosos poetas de Italia, i de lo que puedo juzgar, por lo que he visto, aventajado entre los Napolitanos »; del segundo: « Anton Sebastian Minturno, doctísimo escritor, mas aunque sus versos son cultos i bien trabajados, carecen de genio en lo que escrivió en ambas lenguas que ni ellos ni aun las cosas se pegan al sentido » (*op. cit.*, 188).

3. *Op. cit.*, edic. *Fiorentino*, p. 65. — Los dos sonetos fueron impresos por Herrera entre los *Elogios* que preceden al comentario en las p. 20-21.

4. E. Pércopo, *Giovanni Boscán e L. Tansillo*, extr. de la *Rass. d. lett. ital.*, XXII, p. 5, n. 1.

la Biblioteca de S. Martín, o al Duque de Sessa, como asegura el Fiorentino. Es en alabanza de D. Pedro de Toledo, que era el sol nacido « no del Ganges, sino del Tajo », el « Augusto » de Tansillo, como Garcilaso su « Mecenas » :

Voi siete il mio Mecena, egli il mio Augusto.

Un recuerdo más afectuoso dedica Tansillo al poeta español en el segundo de los dos capítulos dirigidos a Mario Galeota, « en el cual se prueba que no debe amarse a mujer astuta », en los versos en que se recuerdan las largas conversaciones que solía tener con Garcilaso[1] :

Se io vo' per sodisfare al gusto vario,
Parlando d' ogni cosa utile e spasso,
Io parlerò con voi, general Mario.
Così soleva far con Garzilasso
Mentre fra noi si stette, e non si vide
Fastidito del mondo, non già lasso.

Estos dos últimos versos han sido interpretados por Volpicella[2] y por el Fiorentino[3] en el sentido de que Tansillo « hubiera conocido a Garcilaso de humor alegre en 1532, y de carácter melancólico en 1535 »; Croce sostiene, en cambio, que se debe interpretar sencillamente : « cuando Garcilaso vivía (*E non si vide fastidito del mondo)*, con la repetición y el juego de palabras sobre su nombre (*e non già lasso* del mondo)[4] ».

También en el 32 consta la amistad de Garcilaso con Bernardo Tasso, que en aquel año precisamente había pasado del servicio de los Estensi al de un señor liberalísimo y amante de las buenas letras y de los literatos, como era D. Ferrante Sanseverino, Príncipe de Salerno[5] : con él se encontró bajo los muros de Cartago y en el cerco de Túnez; a él se refería seguramente cuando enviaba a su amigo y poeta elegantísimo Francisco Maria Molza, « un himno griego y dos odas latinas »

1. *Capitoli*, *edic.* Volpicella, p. 158.
2. Volpicella, *edic. cit.*, p. 170.
3. Fiorentino, *edic. cit.*, p. 270.
4. Croce, *nota cit.*, p. 8.
5. Pintor, *Delle liriche di B. Tasso* (extr. de los *Annali della R. Sc. Norm. Sup. di Pisa*, vol XIII) Pisa, 1868, p. 4.



de un gentilhombre español, del cual le había hablado otras veces : en favor de esta hipótesis bastaría notar que escribía en Nápoles el 8 de mayo de 33, sólo pocos días antes de su partida a Túnez, en que tuvo precisamente de compañero a Garcilaso[1].

Amigo íntimo del poeta español fue también el poeta y gentilhombre napolitano Julio César Caracciolo, al cual dedicó el soneto XIX, en que le revelaba los grandes anhelos experimentados por su dama y le recordaba melancólicamente el tiempo en que tuvo principio su amistad y se dieron recíprocamente noticias de sus damas :

en que yo comencé como testigo
a poder dar del alma vuestra nueva
y a sabella de vos del alma mía.

Julio César Caracciolo hoy está olvidado; mas en la primera mitad del siglo XVI gozó no pequeño renombre, y junto con Rota, Epicuro, Sannazaro y otros, es nombrado en las *Stanze sobra la bellezza di Napoli* de Juan Bernardino Fuscano[2]; y Bernardo Tasso le coloca entre los mejores poetas napolitanos, en el último canto (c. C, est. 43) del *Amadigi:*

Il Costanzo, il Caracciolo, e Ferrante,
Che del tempo il furor s'han preso a scherno :
E rendendo il Tirreno alto e sonante,
Piano ed umil nel tempestoso inverno;
Il Tansillo che fa mover le piante
Coi carmi, e i flumi star fermo, e 'l Paterno
Che col fecondo ed elevato ingegno
È già poggiato a sí sublime segno.

Escipion Ammirato cuenta que él, poeta y cortesano muy diestro, se casó con Martuscella, que quiso llamarse Hipólita, hija de Juan Bautista Caracciolo, el cual heredó el condado de Galera de su hermano el cardenal Marino, muerto en 1538. Antonio Castaldo refiere que Caracciolo, gentilhombre de Capuana, y micer Juan Bautista Pino de la Piazza del Popolo,

1. *Op. cit.*, p. 27. La carta de B. Tasso a Molza está en la publicación de G. Ravelli, *Lettere inedite di B e T. Tasso e saggio di una bibliog. delle lettere a stampa di B. Tasso.* Bergamo, 1895, p. 11.

2. *Stanze del Fuscano sovra la bellezza di Napoli:* y al fin : *Stampato in Roma per Antonio Blado de Asola* Nel anno del Signore M.D.XXXI. A di XX Aprile, f. lij. r.

fueron designados en 1547 embajadores de la nobleza y del pueblo de Nápoles por las desavenencias entre el Santo Oficio y el Emperador Carlos V. Y Camilo Porzio, en los fragmentos de la *Historia de Italia*, añade que, en aquella ocasión, « el Caracciolo diestro y de la Musas amigo, no acusando directamente al Virrey ni de hecho el error de la ciudad disculpando, endulzo engran manera el ánimo exacerbado de Carlos, y le persuadió de que la nobleza napolitana no sólo toleraría a don Pedro de Toledo por Virrey, si sus prácticas y sus privilegios no conculcase, pero, aunque así fuese con beneplácito de su majestad, le pondrían una corona real ». Hay una elegía de Berardino Rota *Ad Julium Caesarem Caracciolum*, que comienza : *Juli, quem Phoebus simul et Cytherea vicissim Erudiit, per quem fulget uterque magis*[1]. A el dirigió Tansillo el cap. XX « *Capriccio contro le carrette e i cocchi*[2] ». Hacen mención de él el padre Reginaldo Acetto entre los cultivadores, a la sazón vivos, de la lengua vulgar, en el libro *Il Thesoro de la volgare lingua*[3]; y numerosos sonetos suyos fueron publicados en colecciones de poetas del siglo XVI[4].

Amigo del Tansillo, Garcilaso fué también amicísimo del amigo del aquél, Mario Galeota, a quien dirigió el soneto XXXII, desde la Goleta; lo recuerda en la oda alcáica *ad Antonio Telesio*, y para él, que amaba no correspondido a Violante Sanseverino, escribió la bellísima oda *A la flor de Gnido*. Simpática figura de gentilhombre y literato napolitano, tuvo por padres a Bernardino, consejero áulico, y Adriana Lezza, en memoria de la cual puso en 1540 una inscripción cineraria

1. B. Rotae *Carmina*, Nápoles, 1572, p. 13. Al mismo Caracciolo dirigió Rota (*Rime*, Nápoles, 1572) un soneto (c. 39), con el cual correspondía a otro que le había dirigido (c. 67), y un epigrama *Ad Julium Caesarem Caracciolum compatrem*, en *Carmina* cit., c. 46.

2. *Capitoli* cit., p. 195 y sig.

3. R. Accetto, *Il Thesoro della volgare lingua*, Nápoles, por José Cocchi, 1572, fol. 17.

4. Algunas poesías líricas suyas publicó Ruscelli en *I fiori di rime de poeti ilustri*, Venecia, Sessa, 1549 cc. 206 v.-209 v.; cuatro sonetos en el *Primo volume di rime di diversi autori, di nuovo corrette e ristampate*, Venecia, Giolito de Ferrari; 1564, cc. 308-309, y entre los poetas escogidos por Gio. Batt. Arcucci *Nel funerale di Sigismondo Augusto di Polonia*, fol. 83. — Estas noticias que damos sobre Caracciolo están tomadas de la nota de Volpicella, en los *Capitoli*, cit., p. 210-211. Véase también Toppi, *Bibl. napol.*, p. 165.



en la iglesia de Santa Maria Anunciada en Nápoles. Era amigo de Cosme Anisio, que le dedicó un epigrama [1]. Fué uno de los literatos que formaron parte de la academia de los *Sereni* en el barrio de Nido, en Nápoles, en 1546; y más tarde sufrió persecución por motivos religiosos y se le encerró en la cárcel del Santo Oficio de Roma [2]. En la Biblioteca Nacional de Nápoles se conserva un *Trattato delle fortificazioni*, digno de máxima consideración: se divide en dos libros, a los cuales precede una dedicatoria al rey Felipe II de España. En el cap. VI, p. 11 (cap. *Della conoscenza degli uomini*), después de haber expuesto como el príncipe, de quien dependen varias naciones, debe servirse de los hombres de todas ellas, añade que « bendecía a este propósito la honrada memoria de Garsilaso de la Vega, hombre raro de ingenio, de valor, y de letras, que no aparece ser de dos naciones solamente en el mundo, la una de los buenos. y la otro de los tristes. » Y seguidamente añade : « Y aquí se ve que los buenos, no obstante que entre ellos haya diversidad de lengua y de país, traban con frecuencia estrechísima amistad, como sucedió entre él y yo; y también los malos, cuando todos se solazan en el mismo mal [3]. »

También aquel hombre docto y venerando que se llamó Jerónimo Seripando amó muchísimo al poeta español. Gentilhombre napolitano del barrio de Capuana, nació de Ferrante y de Isabel o Luisa Galeota el 6 de mayo de 1493 en Troia de la Pulla. Se hizo fraile de la Orden de S. Agustin del convento de S. Juan en Carbonara de Nápoles en 1507, cambiando el nombre de bautismo Trojano por el de Jerónimo. Fué prior general de la orden desde 1539 a 1551, embajador de la ciudad de Nápoles cerca de Carlos V, en 1553; arzobispo de Salerno en 1554, cardenal de Santa Susana en 1561; legado apostólico del Concilio de Trento en 1562. Murió el 17 de marzo de 1563

1 Acerca de su prisión, v. L. Amabile, *Il santo Offizio dell' Inquisizione in Napoli*, Città di Castello, 1892, vol I, p. 148-9; y con referencia a su amistad con Caserta y con Flaminio, v. la misma obra de Amabile, v. I, p. 147 sigg.

2. Con referencia a Galeota, v. S. Volpicella, *Mario Galeota letterato napoletano del secolo XVI* en *Atti della R. Accademia di Arch. Lett. e Belle Arti*, vol. VII, p. II, p. 134-94; y del mismo, *M. G.*, en *Gior napol. d. Domenica* del 19 de marzo de 1882.

3. Monografia cit., en *Atti della R. Acc. di Arch. Lett. e Belle Arti*, p. 155-6.

en Trento[1]. Tuvo fama de hombre de santas costumbres, de egregio téologo, de famoso predicador y muy práctico en los negocios civiles. Corren impresas muchas obras suyas, muchas se guardan manuscritas en la Biblioteca Nacional de Nápoles, trasportadas desde la librería de S. Juan en Carbonara, que él había fundado. Ya hemos hablado de la carta que le dirigió Garcilaso, desde Savigliano, pocos meses antes de morir; a él probablemente alude en la oda *Ad Antonium Thylesium*, diciéndole que le consideraba como padre (v. 45 sig.); y ahora nos complacemos en referir un pasaje de una carta de Seripando a Plácido de Sangro — pasaje que ya dió a conocer Fiorentino[2] — por el que se sabe que la amistad trabada entre él y el poeta español derivaba de la común inclinación en ambos hacia los poetas latinos. A propósito del modo de traducir escribía: « No quierò decir más, recordando haber escrito tambien, hace años, cuando practicaba este estudio, a aquel honorabilísimo y virtuosísimo caballero Garcilaso de la Vega, nuestro común amigo, requerido por él (que, como sabéis era estudiosísimo de Horacio, y lo imitaba en sus escritos felizmente), como yo entendía este pasage[3], etc. »

Plácido de Sangro, a quien Seripando dirigía la antes referida carta, tuvo cordial corespondencia con el poeta español, que lo recuerda con afecto en la oda alcáica *Ad Antonium Thylesium* juntamente con Mario Galeota (v. 60): a él dedicaba Rota la primera de sus tres *Selve e metamorfosi (Sangri, flos patriae, Patriae non ultima cura*[4]*)*. Gentilhombre y literato napolitano, después fué Príncipe de la Academia de los *Sereni* — establecida en 1546 en el barrio de Nido — donde duró poco tiempo, porque fué suspendido justamente con otros por el

1. Véase la nota de L. Scarabelli, en la *Vita di Porzio* antepuesta a la *Opere di C. Porzio*. Turin, 1852, p. 46-50; L. Volpicella, nota a los *Capitoli di L. T.* cit., p. 164-5; C. M. Tallarigo, *G. Pontano e i suoi tempsi*. Nápoles, 1874, vol. I, p. 195-8 Aun nos falta una monografía acerca de Seripando. Bueno fuera la escribiese algún estudioso, deteniéndose en sus relaciones literarias con escritores, mujeres, humanistas, hombres insignes, como aparecen en su correspondencia. En sus relaciones con Da María de Aragón, v. Fr. Fiorentino, *Maria d'Aragona marchesa del Vasto*, en *Studi e ritratti*, Bari, 1911, p. 181 sg.

2. Introducción a las *Poesie Liriche* de Tansillo cit., p. XXXIV sg.

3. *Corrispondenza del Seripando*, ms. cit., vol. XIII, f. 43.

4. B. Rotae *Carmina*, cit. p. 65; también el Rota le dedicó un soneto (*Liriche*, ediz. cit., c. 31.)



Virrey D. Pedro de Toledo, por sospechas de que conjuraban contra el Estado[1]. Se verá figurar muchísimo durante el tumulto de 1547 contra la Inquisición, que la encarceló duramente, aunque no por imputaciones de heregía; y fué, por último, muy amigo de Doña Julia Gonzaga[2].

Buenos relaciones tuvo además Garcilaso con el benedictino Honorato Fascitelli d'Isernia, alumno predilecto de Pomponio Gáurico, amigo de Aldo Manuzio y de Bembo, alma de verdadero poeta, el cual en su poemita *Alphonsus*, que descuella entre sus elegantes pero escasas poesías y celebra las gloriosas gestas de Alphorso de Avalos, marqués del Vasto[3]. Por los buenos oficios de aquél y los del Seripando, el poeta español trabó amistad con quien fué honrado sobre todos los literatos de su tiempo, con quien fué cabeza y guía de la cultura de su tiempo: Pedro Bembo. Entre las cartas de este último hay una fechada en Pádua el 1° de agosto de 1535, a Honorato Fascitelli, en Venecia, que aquí me complazco en reproducir en parte: « He visto la carta del Reverendisimo Padre Maestro Girolamo Seripando, la cual muestra ser mucha verdad lo que vos me habéis escrito de él, y me parece haber hecho, sin poner nada de lo mio, una gran adquisición, teniendo un hombre tan completo por amigo como veo que tengo. De todo lo cual me muestro muy agradecido. Y os ruego que me ofrezcáis completamente a él para que se persuada de que no soy ingrato a tanta cortesía como es la suya. En cuanto a las tres cosas que me pregunta, respondo... La tercera cosa es de las odas del señor Garcilaso, que me envía. En lo que, fácil y voluntario, puedo satisfacerlo diciendole que aquel gentilhombre es también un hermoso y gentil poeta: y todas sus cosas me han sumamente agradado, y merecen singular recomendación y alabanza. Y aquel delicado espíritu ha superado con mucho a todos los de su nación y puede suceder

1. Castaldo, *op. cit.*, p. 72-3; Minieri-Riccio, *Cenno stor. delle Accademie fiorite nella Città di Napoli*, en *Arch. stor. per le prov. napol.*, V, p. 591; E. Pércopo, *Marc' Antonio Epicuro*, cit. p. 67-8.

2. Amabile, *Il Santo Officio* cit., 147 sig.

3. Con respecto al Fascitelli, v. L. Primiani, *Note storico-critiche su O. F.*, Campobassa, 1897; y la recensión que hizo Pércopo, en *Rass. crit d. lett. ital.*, *III*, 1898, p. 78-81.



que a no cansarse en el estudio y en la diligencia supere también a los demás que se tienen por maestros de la poesía. Pero yo, sobre todo, estimo y me parece que la oda que me dirige sea también más vaga y más elegante y monda y sonora y dulce que todas las otras que figuran en aquellos folios. No me maravillo de que el señor marqués del Vasto le haya querido consigo y lo estime tanto como me dice el Padre Maestro. Os ruego que cuidéis de mí: que cuando sea, hagáis que el señor Garcilaso sepa que le amo y le estimo grandemente y deseo ser de tan claro ingenio amado, como veo que lo voy siendo[1].» Y en el mes de sepiembre del mismo año Bembo escribía a Garcilaso una bellísima epístola, en latín, agradeciéndole y alabando los versos enviados, y en la que le decía, entre otras cosas, que no sólo superaba a todos los españoles que invocaban las Musas, sino que también era estímulo y aguijón a los mismos italianos[2].

La oda que Garcilaso dirigió a Bembo por desgracia se ha perdido, pues no puede suponerse tal la *(Sedes ad Cyprias Venus)* que copió de las cédulas del Seripando el erudito napolitano Vicente Meola, junto a la cual escribió: *De hac ode scribit P. Bembus ad Honoratum Fascitellum*[3]; y como fué copiada de aquellas cédulas, no es improbable que dicha oda formase en el grupo de poesías del poeta español que fueron remitidas a Bembo para ser sometidos a su autorizado juicio; pero no es posible, como pretende la nota marginal de Meola, que sea aquella que Bembo juzgaba preferentemente superior a las otras, porque esa estaba a él dedicada, como aparece evidente por la carta de Bembo a Fascitelli, que antes, en gran parte, se ha transcrito.

Y la lista de los amigos de Garcilaso no acaba aquí: merecen recordarse otros humanistas que tuvo ocasión de conocer en su estancia en Nápoles: Antonio Telesio, Jerónimo Borgia Cosme Anisio y Escipión Capece.

1. *Il primo volume delle lettere di* M. Pietro Bembo, cit., p. 206 v.-207 v.
2. P. Bembi.. *Epistolarum familiarum libri sex* cit., lib. VI, p. 303. Esta y la carta anterior fueron reimpresos por Navarrete, op. cit., ilustr. VII, p. 166-70.
3. V. nota a la oda II.

Antonio Telesio, de quien Garcilaso, en la oda que le dedicó, recuerda la tragedia mitológica *Imber aureus* (vv. 37 sig.) y el encanto de su conversación persuasiva con que encantaba a sus amigos, (vv. 61 y sig.), era muy digno de la amistad del poeta español y de la fama de elegante poeta latino que gozó en vida. Tío del filósofo Bernardino, nacido en Cosenza en 1482 y muerto allí en 1534, fué profesor de latinidad y de retórica en Milán, donde conoció a Bandello, hacia 1517; en Roma, donde interpretó a Horacio; en Venecia, donde fué público lector y donde, en 4 de mayo de 1529, obtuvo del Senado la exclusiva de poder imprimir su tragedia *Imber aureus*[1]. Acreditó su fama educando a su sobrino Bernardino, de quien sólo se separó después del saqueo de Roma, volviendo él a Cosenza y enviando el sobrino a la universidad de Padua. Desde Cosenza pasó a Nápoles, donde se encontraba en 1531 y donde trabó amistad con Escipión Capece y con el cardenal Pompeo Colonna, de quien se prometía grandes cosas. Muerto Colonna y perdidas sus esperanzas, retornó a Cosenza, donde murió[2].

Entre los primeros poetas latinos de su tiempo y jurisconsultos doctísimos fué Escipión Capece[3]. Nació hacia los primeros años del siglo XVI, en 1519 se le confió la cátedra de instituciones civiles en la Universidad de Nápoles, y después en 1534 la primaria de derecho civil que regentó con igual fama hasta diciembre de 1539, época en que se le nombró consejero del Supremo Tribunal del Sacro y Real Consejo. Cuando el Emperador, de retorno de Túnez vino a Nápoles en 1535, Capece le recitó una elegantísima oración a nombre del municipio napolitano. A la muerte de Sannazaro (agosto de 1530) cuidó de reunir en su casa la Academia Pontaniana, para que no desapareciera, y de hecho pudo seguir floreciendo hasta el 26 de

1. Marin Sanudo, *Diarii*, vol. 4, c. 302.

2. Referente a Telesio, véase de Chiara, *A. T.*, en *Giorn. napol.*, v. (1881), n. 1. F. Fiorentino, *B. Telesio*. Florencia, t. I (1872), p. 44 8, y t. II (1874), p. 406-10; G. Brognoligo, *I libri e gli autori del Bandello*, en *Rass. crit. d. lett. ital.*, a. XVIII 1913), p. 44 45; y A. Pagano, *L opera poetica di A. T.*, en *Studi in onore di J. Torraca*, Nápoles, 1922, pp. 315-318.

3. Respecto al Capece, v. C. M. Tallarigo, *G. Pontano e i suoi tempi*, Nápoles, 1874; p. 185-95; C. Minieri-Riccio. *Biog. degli accademici alfonsini detti poi pontaniani dal 1442 al 1543*, p. 229 sig.; Toppi. *Bibl. napol.*, p. 285; e Nicodemo, *Addizioni al Toppi*, p. 225-7.



febrero de 1543, en que Capece, acusado de ser adepto a la reforma religiosa, fué depuesto del cargo de regio consejero y extrañado, y la Academia después de un siglo de existencia, desapareció para siempre[1]. Murió Capece en 8 de diciembre de 1551, siendo sepultado en Sto. Domingo Mayor, en la capilla de S. Jorge Martir, del patrimonio de sus antepasados.

A la docta reunión en casa de Capece concurrían los hombres más insignes de la época, y trataban de materia filosófica, de las condiciones de la lengua y de la poesía latina, de los mejores escritores y de la selección de buenos libros y mejores códices que él había recogido en abundancia. Que Garcilaso fuese uno de los tertulios de la casa Capece es indudable: es cierto que la común inclinación a los clásicos latinos unió en buena amistad a uno y a otro; cierto que Garcilaso y don Luis de Toledo estimularon a Capece a publicar los *Commentari* de Donato acerca de la *Eneida*, que el docto humanista había logrado de la biblioteca de Pontano. El singular valor de dicho codice fue examinado en una sesión académica y se resolvió la publicación, que se hizo con una carta de introducción de Pablo Flavio, que de todo esto nos informa, y con otra carta de Capece dirigida a Garcilaso de la Vega[2]. La edición no resultó al cuidado de Capece, como deseaba Garcilaso, porque aquél, enteramente entregado a la enseñanza del derecho en la Universidad, dió el encargo a Pablo Flavio. Nos complacemos en reproducir, en bien del lector, la epístola dedicatoria (*Scipio Capycius Garcilaso Viro S.)* de Capece a Garcilaso[3]:

«Donati commentarios in Virgilianam Arneida, qui ex Pontani Bibliotheca in manus nostras devenerant, omnes quidem eruditi

1. C. Minieri-Riccio, *Cenno stor. della Accademia Pontaniana*, Nápoles, 1875, p. 12; E. Pèrcopo, *M. S. Epicuro*, cit., p. 67.

2. Donati *in Libros duodecim Aeneidos quae ante desirabatur absoluta interpretatio. Cum gratia et privilegio.* Al fin: *Impressum Neapoli per Joannem Sulzbacchium et Mathiam Cancer quarto Idus Novembris. Anno Domini M. D. XXXV.*

3. *Op. cit.*, p. 2. Las dos epístolas dedicatorias, la del Capace a Garcilaso, y la otra de Pablo Flavio a Ludovico de Toledo, fueron reimpresas por Nicodemo, *Addizioni* cit., p. 127-8, y reproducidas en el hermoso volumen titulado *Il poema: «De principiis rerum» di S. Capece colla traduzione in verso italiano sciolto e le annotazioni di Fr. Maria Ricci, romano*, etc. Venecia, 1754.

mira cupiditate in vulgandos impressione semper expetiverunt. Postea vero, quam tu mihi Garcilasse illustris atque doctissime, id fieri suasisti, nihil cunctandum in ea re censui, doctis omnibus ratus, quam maxime placiturum quod gravi tuo fuisset, singularique judicio probatum. Itaque volumen ilico imprimendum tradidi tuo jussu. Curanteque Paulo Flavio erudito juvene, tuique ac nostri studiosissimo brevi absoluta impressio est, opere in multa volumina excripto, ad comunem studiosorum omnium utilitatem ex tua sententia. Vale. »

Espíritu caprichoso fué Girólamo Borgia, pontaniano y autor de no inelegantes poesías latinas épicas e líricas. Había nacido en Lucania en 1475, de Jerónima Rufolo y de Antonio, y su abuelo Jimeno había nacido en España de Rodrigo Gil de Borgia y de Isabel de Borgia, hermana de Alfonso que fué el papa Calixto III. Discípulo de Pontano, fué hombre de letras y poeta estimado de éste, de Sannazaro y de otros. Familiar y cortesano de su homónimo el papa Alejandro VI, después alumno en Padua, empuñó las armas y luchó valerosamente junto a Bartolomé Alviano, general de la Serenisima, y de quien fue sincero encomiasta en sus versos. Viejo, se ordenó de presbítero; hecho Obispo de Massa Lubrense en julio de 1544, renunció el obispado en favor de su sobrino Juan Bautista en marzo de 1545, y años después murió en Nápoles, en 1550[1]. Se tienen muchas poesías suyas, unas impresas y otras inéditas. Escribió la historia de las guerras que infestaron a Italia desde 1494 hasta mediados del siglo XVI : *Historia de bellis italicis*, que se conserva inédita en la Marciana[2]. Pércopo recordó que Borgia escribió un *Praeludium ad dominos Petrum Toletanum et Garcilassum viros inclitos et doctissimos*, que se imprimió en un opúsculo sin indicación de año ni lugar[3]; pero por más rebuscas que hemos hecho no nos ha sido posible encontrarlo; esperamos que el docto erudito napoli-

1. Referente a Borgia, v. Toppi, *op. cit.*, p. 155; Nicodemo, *Addiz.*, p. 133; Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, V, 1749-1750; Volpicella, nota en los *Capitoli* cit. p. 34-35; Minieri-Riccio, Biogr. cit., p. 235-242 ; V. Cian, en el apéndice a la introducción de las *Rime* del Cavassico [en *Curiosità letter. inedite o rare*, disp. 246], vol. I, apend. II, p. CCLXVII sig., publicó una poesía suya en alabanza de Lorenzo Alviano. Otras poesías de Borgia recordó Flamini, en *Rass. bibl. d. lett. ital.*, II, 1894, p. 307.
2. Flamini, *Il Cinquecento*, p. 560. Es el cod. marciano lat. X, 98.
3. Pércopo, *G. Boscán e L. Tansillo*, cit., p. 6.



litano será mas afortunado en la rebusca y se servírá darnos noticia.

Amigo de Garcilaso fué también aquel Cosme Anisio, médico y poeta latino y pontaniano, hermano del más célebre abate Anisio. Entre los muchos epigramas dirigidos por él a los mas ilustres contemporáneos, encontramos dos dirigidos al poeta español . En el prímero ensalza los ocios y la quietud del campo, que Garcilaso le había envidiado[1] :

Ad Charysilam seu Charsilassum

Charysila amice, diuitis proles Tagi,
Cur invides mihi otium pulcherrimum
Hos et recessus perbeatos, liberos
Vestris ab istis Regibusq.; et luxibus?
Hic, integra vel fraxino imposta focis
Ardente Mulcibre frigus urens pellimus,
Vernis cachinno, dulce perstrepentibus,
Hic Sirius cum saeuus urit aequora
Flavis aristis compta fluctuans caput,
Proiecta ramos fagus alta umbraculis
Aut vitis imbricata scoena plurima
Arcet calorem delicato frigore,
Felix opaco tegmine atq; Liberi
Laetis racemis suavisucco nectare.
Non ora centum docta, voxq.; ferrea
Praeconio aequent ruris aurei bona
Quis cum vel urbis ista mutes gaudia
Contacta et hydrae uiro et ore Cerberi.

En el segundo epigrama Anisio, bromeando con pésimo gusto acerca del apellido de Garcilaso que pone en griego Χάρις σύλη (*praeda Charitum*) (v. 4) y en griego-latino Χαρσις *lassus*, cansado del mucho dar (v. 7) y bromeando sobre el *laso* del apellido, que correspondería a λαζιος = pilosus[2], halla modo de decir a Garcilaso que en el se reunen la sabiduría de Minerva, la gracia del ánimo y del cuerpo y la generosidad

1. Cosmi Anysii *Poemata*. Al fin: *Neapoli per Johannem Sultzbacchium Hagenovensem Germanum, anno 1533, Regnante Carlo V imperatore invictissimo*, fol. 91 v.-92 r.

2. V. 5-6: λαζιος = pilosus. Verdad es que Garcilaso llevaba una tupida barba, como puede verse en la estatua que del mismo se encuentra en su sepulcro de S. Pedro mártir de Toledo, que es la única cara y efigie que dél se conservan [v. Marqués de Laurencín, *G. de la V. y su retrato*, Madrid, 1894, p. 8.]

de hacer bién; y por tan nobles cualidades de espíritu bien le caía el nombre de *Carisyla*[1]:

Ad Charysilam seu Charsilassum.

Seu te Minerva vertit in lapidem dea
Sapientiae arduo obrigentem lumine,
Seu praeda Charitum ob nobilem speciem animi
Ac corporis, tibi nomen, istud indidit,
Vel quod Pelasgi sic pilosum nominant,
Catumq.; sicco corde, denso pectore,
Vel lassa nunquam beneficii est dandi domus
Tua: nomen operis aestimamus inclytum,
Charisyla amice Pieri sacris choris.

Aun recordaré a tres españoles con los cuales Garcilaso tuvo amistosas relaciones en Italia: Juan de Valdés, el humanista Sepúlveda y el poeta D. Hernando de Acuña.

Con el primero de los tres Garcilaso debió de estar en cordialísimas relaciones, no ya cuando aquel vino por primera vez a Nápoles desde Roma y estuvo breve tiempo, a últimos de 1532 o principios de 1533[2], llamado al puesto de archivero de la ciudad, que ya había desempeñado su hermano Alonso[3];

1. *Op. cit.*, fol. 94 v.

2. Para esta fecha, v. Benedetto Croce, *Una data importante nella vita di Juan de Valdés*, en *Arch. stor. per le prov. napol.*, a. XXXVIII (1893), p. 151-153.

3. De los dos hermanos, Alonso era uno de los tres secretarios de Carlos V en el primer Congreso de Bolonia (1529); como *secretarius ac publicus imperialis auctoritate notarius* firmó los *Capitula inita ab duce Francisco Sfortia cum Carolo imperatore*, en Bolonia en diciembre de 1529 (Marin Sanudo, *Diarii*, LII, cc. 422-432). Durante el congreso, Clemente VII concedió un indulto a él y a los suyos, a saber: al padre, Fernando, a los hermanos Andrés, Diego y Juan, la hermana María y cuñado y marido de ésta, Luis de Salazar y a otros extraños y allegados. Tal indulto se le concedía como secretario de Carlos V, y el breve, mutilado por el hierro del sellador tendría la data de 1º ó de 2 diciembre de 1529. Fué publicado par B. Fontana, *Renata di Francia Duchessa di Ferrara*. Roma 1889, I, p. 456-457. Después del Congreso, Alfonso obtenía de Clemente VII un salvo conducto para ir donde Carlos le ordonase, con fecha de 24 de agosto de 1530 [*op. cit.* vol. cit., documento XXXVI, p. 461-462]. A la muerte de Alfonso fué nombrado secretario de Carlos V el hermano Juan: como revestido de tal cargo, se le concedió pasaporte por los estados pontificios, fecha de 3 de octubre de 1532. Tenía también el título de camarero de Clemente VII, que no implicaba votos, lo que demuestra claramente que pertenecía a la familia pontificia, contra la afirmación de Benrath (*Bernardino von Siena*, Leipzig, 1875, p. 75) que niega que Valdés tuviese oficio eclesiástico. Respecto a la sospecha de heregía, Clemente VII lo declara hombre virtuoso, docto y singularmente caro a él: « pro virtute ac doctrina ejus singulariter diligimus », dice el pasaporte hablando de él (*op. cit.*, doc. IV, p. 476). — Durante su estancia en Nápoles, el abate Giano Anisio, que también debía pertenecer al círculo valdesiano, le dirige uno de sus epigramas, *Ad Valdesium (Valdesi praeclare nepos Iberi)*, y fué recordado por Pércopo, en *Rass. crit. d. lett. ital.*, III (1898), p. 79.

sino más probablemente cuando retornó en 1536, para hacer estable morada y permaneció hasta su muerte, suscitando, como es sabido, en la sociedad que frecuentaba de los más cultos napolitanos, el interés por los problemas religiosos y la aspiración a una forma de cristianismo más íntimo e intenso; y de él tuvo origen todo la parte que aquí se tomó en la Reforma. De las relaciones de amistad de Garcilaso con Valdés no nos queda otro recuerdo que el siguiente pasaje del *Diálogo de la lengua* de éste último, de quien quisiéramos se nos diesen más particularizadas noticias [1]:

MARTIO. — No quiero disputar, con voz, esto : pués tan bien me habéis satisfecho en lo que os he preguntado.

VALDÉS. — Huélgome que os satisfaga : pero, más quisiera satisfacer á Garcilaso de la Vega, con otros dos caballeros de la Corte del Emperador, que yo conozco.

Al célebre humanista Juan Ginés de Sepúlveda (1490-1573) [2] de quien transcurrió gran parte de su vida en Italia, hacia fines de 1535, de retorno de Túnez, Garcilaso dedicaba la oda alcáica *Ad Genesium Sepulvedam*, escrita probablemente con motivo de la narración que de la misma empresa de Túnez hizo Sepúlveda. Este tuvo en no poca estima al poeta toledano y le llama « vir singulare virtute ac omni humanitate literarumque doctrina praestans », y al agradecerle haberle dado a conocer los *Commentarii della guerra de Tunisi*, escritos por D. Luis de Avila, hacía el elogio de los dos amigos suyos, Garcilaso y de Avila [3], añadiendo : « Y aunque no esperéis recompensa alguna por estos servicios, en los cuales veo el propósito de unir la gloria guerrera al mérito de las letras, en términos de que alimentais los estudios por todos los medios. »

1. Edic. Luis Uzoz y Río, p. 79. El pasaje fué antes recordado por A. de Castro en el prólogo de los *Poetas líricos de los siglos XVI y XVII*, t. I, en *Bibl. de aut. españ.* vol. 32 p. XIII; y por A. A. Bonilla, en una nota, en la *Hist. de la lit. españ.* de Fitzmaurice-Kelly, Madrid, s. a. (de 1901) p. 202-203.

2. Acerca de Sepúlveda, además de las noticias preliminares en la edic. completa en cuatro vols. publicados por la Academía de la Historia, Madrid, 1780 (*De vita et scriptis Jo. Genesii Sepulvedae Cordubensis Commentarius*), véase tambien A. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles V. Première Partie* Paris, 1913, cap. III, p. 42-72.

3. *Op. cit.* en *De rebus Gesti Caroli V imperatoris*, lib. XII, cap. VII; libr. XVI, cap. XXXI; libr. XX, cap. XXIV; *De rebus gestis Philippi II*, libr. I, cap. IX; *id.*, cap. VI.



En la campaña militar del Piamonte, en otoño de 1536, pocos meses antes de quedar herido de muerte, Garcilaso tuvo ocasión de tropezarse con D. Hernando de Acuña, que por entonces — en setiembre de aquel año — se había reíncorporado en el ejército imperial. Y aunque fuese « muy mochacho » según él mismo nos informa, había escrito ya algunas poesías en elogio del Emperador, las que, a su vez, dieron ocasión a Garcilaso para escribir el ya citado epigrama en su alabanza, que después se incluyó, por primera vez, en la traducción que Acuña hizo de *El caballero determinado* de Olivier de la Marche, de la prosa castellana en que lo había traducido Carlos V[1].

Y no queremos cerrar estas noticias de las amistades de Garcilaso sin recordar a un personaje italiano que conoció en España y que menciona en la segunda egloga, al tejer las alabanzas de la casa de Alba y particularmente del duque de Alba D. Fernando. El pastor Nemoroso, describiendo el palacio de Alba de Tormes, añade (vv. 1059-1073) :

Un hombre mora allí de ingenio tanto,
que toda la ribera adonde él vino
nunca se harta de escuchar su canto.
Nacido fué en el campo placentino,
que con estrago y destruición romana
en el antiguo tiempo fué sanguino ;
y en este con la propia, la inhumana
furia infernal, por otro nombre guerra,
lo tiñe, lo arruína y lo profana.
Él, viendo aquesto, abandonó su tierra,
por ser más del reposo compañero
que de la patria que el furor atierra.
Llevóle a aquella parte el buen agüero
de aquella tierra de Alba, tan nombrada
que este es el nombre della, y dél *Severo*.

No hay duda que el pastor Severo, de quien se habla aquí y en otros pasajes de la égloga, sea el maestro del duque de Alba, a cuya ciencia Garcilaso atribuye estupendos prodigios semejantes a los que realiza Enareto en la *Arcadia* de Sanna-

1. Sobre las relaciones de amistad de Acuña con Garcilaso, v. la apreciable monografía de D. Narciso Alonso Cortés, *D. Hernando de Acuña*. Valladolid, s. a. [de 1914], p. 39.

zaro [1]. *Albanio*, enfermo de amor por la bella Camila, es el duque de Alba, a quien su amigo *Salicio* (Garcilaso) intenta curar valiéndose de la sabiduria de *Severo*, que, bajo máscara de encantamientos y alegorías, no puede significar sino la disciplina moral ejercitada por el maestro sobre el discípulo [2]:

Bastará tu Severo
a dar salud a un vivo, y vida a un muerto...

Acerca de este maestro de latín del duque de Alba recogió Menéndez y Pelayo las pocas noticias que pudo, corrigiendo las que ya había estampado Quintana en los fragmentos que dejó de una biografía del duque de Alba [3]. Añadiremos que el autor de la *Crónica de don Francesillo de Zúñiga* cita muchas veces a ese Fr. Severo, que dice ser un italiano a quien califica de « mostrador de Terencio a los nietos del duque de Alba [4] ». Pero ¿ quién fué ese Fr. Severo? Nosotros, sin más le identificaríamos, casi seguros de no alejarnos de la verdad, con el fraile humanista Severo Varini, nacido hacia 1470 en Firenzuola de Arda o de Lombardia, en la llanura placentina [*Nacido fué en el campo placentino*]. La única dificultad que parece oponerse a esta identificación es que Vives, hablando de este preceptor del duque de Alba, lo llama dominico [*frater quidam dominicanus*], mientras que fray Severo Varini fue monje cistersiense; pero en el arrebato de su indignación contra Severo y los frailes en general, Vives cayó en un error. Al final de una carta que Juan Vergara escribía a Vives en 6 de setiembre de 1522, le anuncia el nombre de un historió-

1. Los v. 1074-1082 guardan relación con lo que dice Clonico (prosa IX de la *Arcadia*) de un viejo « sagacísimo maestro en su mayor artificio », capaz « de imponer con su palabra leyes al curso de la encantada luna », « de llamar las almas de los antiguos abuelos desde los desiertos sepulcros », « de detener los ríos » y volver los aguas a sus fuentes ». — Severo, tomando del lugar donde el río Tormes le había mostrado pintados los futuros casos de los Alba, atraviesa las aguas sin mojarse (v. 1806-1812). Sannazaro había ya imaginado que Sincero (prosa XII), guiado por una ninfa a la ribera de un arroyo, viese « súbitamente las aguas de ambos lado, separarse y hacerle camino por en medio, cosa verdaderamenta extraña para ver, horrenda para pensar, monstruosa e increible para oir » V. Fr. Torraca, *Gl' imitatori stranieri de J. Sannazaro*. Segunda edición, Roma, 1882, p. 17.

2. M. Menéndez y Pelayo, *Juan Boscán*, cit., p. 54.

3. *Op. cit.*, p. 48 sig.

4. *Bibl. de Autores españoles*, t. XXXVI, p. 9b, 28b, 58b, 59b. Cf. Morel-Fatio, *Bull. hisp.*, IV, p. 281.

grafo real sustituido a Nebrija : un dominico siciliano, antiguo preceptor de los hijos del duque de Alba, D. Fadrique de Toledo, al cual ha sucedido en Bruxelas en sus funciones el benedictino Fr. Severo : « Munus scribendae Historiae, quod curabat Nebrissensis, adeptus est dominicanus quidam Siculus poëta, is cui in istituendis Ducis Albani nepotibus successit Bruxellis Severus ille *Benedictinus* »[1].

La fama que gozaba Fr. Severo Varini de hombre doctísimo le grangeó la estimación y la amistad de muchos, principalmente de Ariosto, que en el último canto del *Orlando furioso* (XLVI, 13), entre las bellas italianas del siglo XVI, cultas, gentiles y sabias, entre los doctos y claros varones que él imagina llenar del puerto ambas riberas, que se alegran que haya

Venuto a fin di cosí lunga via,

ve en la « docta compañia » que trae consigo Alejandre Farnese aun a nuestro monje Severo[2] :

Ecco Alessandro il mio signor Farnese :
Oh dotta compagnia che seco mena !
Fedro, Capella, Porzio, il Bolognese
Filippo, il Volterrano, il Madalena,
Blosio, Pierio, il Vida Cremonese,
D'alta facondia inesplicabil vena ;
E Lascari e Musuro e Navagero,
E Andrea Marone, il monaco Severo.

Garcilaso nos informa que Fr. Severo era poeta [1161-1168] :

Este nuestro Severo pudo tanto
con el suave canto y dulce lira,
que, revueltos en ira y torbellino,
en medio del camino se pararon
los vientos, y escucharon muy atentos
la voz y los acentos, muy bastantes
a que los repunantes y contrarios
hicieron voluntarios y conformes.

1. *Clarorum Hispaniensium Epistolae ineditae ad humaniorum literarum historiam pertinentes. Edidit, notationesque aliquot adiecit* A. Bonilla y San Martin, Parisiis, 1901 (excerpta e *Rev. hispan.*, VIII), p. 75-76.

2. Sólo Porcacchi afirma que en este pasaje el Ariosto no habla de Severo monje cisterciense, sino de un Severo da Volterra, monje camaldulense ; pero parece que sin fundamento (v. Tiraboschi, *Stor. d. lett. ital.*, VII, p. II, p. 445).

Y Arsilli enumerando los cultivadores de la poesía latina que vivían a la sombra de la Curia papal de Leon X, en *De poëtis urbanis ad Paulum Jovium*, recuerda también a Fr. Severo en estos dos dísticos (v. 64-67)[1] :

Dum gravidae nubes fugient Aquilonis ab ortu,
Dum madidas referet turbidus Auster aquas,
Sidera percutiet fulgor, titulusque Severi
Pandulphi[2] pandens inclyta gesta ducis.

No es, pues, cosa de maravillarse que Varini haya podido llegar a ser preceptor de latín del duque de Alba, ya que antes, por su grande y profunda doctrina se le había confiado los jovenes de las mejores familias — por exemplo, Alfonso Petrucci, después cardenal famoso — en aquella Roma renacida a los estudios y llena de hombres doctos y maestros ilustres.

En 1515, Varini había abandonado la Italia y de ella estuvo alejado hasta su muerte ; y cuál fué la causa de su alejamiento no es posible saberlo : desde luego hay que excluir lo que han repetido algunos, que dependió de haber tomado parte en la conjuración del cardenal Bendinello Sauli. Es posible que se le encargase alguna misión cerca de Carlos V, en la corte del cual gozó de no poca autoridad, como se deduce de una carta que a Severo escribió Gregorio Cortese. Si hemos de creer al comentador del Ariosto Simon Tomasi, el Varini « se refugió en Lamagna, donde *últimamente* murió » ; y si este escritor con el « últimamente » quiere significar « poco hace » conviene decir que la muerte de Varini debió ocurrir por 1548, porque *La Spositione* de Tomasi Fornari fué estampada en 1549.

No quiero cerrar estas noticias acerca de Varini sin recordar que Borsetti (*Hist. almi Ferrar. Gimnasii*, II, 83) hace un elogio de él lleno de entusiasmo y admiración : lo exalta como teólogo, filósofo, matemático, doctor en leyes y en jurisprudencia, orador y poeta celebérrimo, hombre de profunda y extensa erudición ; y alabanzas no menos entusiastas le fueron larga-

1. En la *Storia* cit. del Tirabuschi, vol. VII. p. III, p. 471.
2. Pandolfo Perrucci.

mente conferidas por Paolo Cortese, por el cardenal Gregorio Cortese y otros contemporáneos, historiadores, cronistas y comentadores del siglo XVI, que exaltaban su virtud, su habilidad en tratar los asuntos publicos, y su profunda doctrina [1].

EUGENIO MELE.

(Continuará.)

1. Acerca de Severo Varini, v. además de Tiraboschi, *op. cit.*, p. II, p. 444-448; Flamini, *Il cinquecento*, cit. p. 539, y el opúsculo de A. Cesari, *Severo Varini (fraile humanista)*, Bolonia, 1894.

Mme CONCHA ESPINA

Mme Concha Espina n'a guère plus de quarante ans; devant elle s'étend la plus belle période de la vie créatrice : est-ce à dire qu'il soit trop tôt pour « parler d'elle »? Non, si l'on réfléchit qu'elle a déjà écrit quatorze volumes et que la France est le seul pays où on ne la connaisse pas encore. J'avoue, très simplement, que je partageais cette ignorance il y a quelques mois à peine; mais *La Esfinge Maragata* figure au programme de l'Agrégation pour 1923, et force me fut de m'intéresser à notre romancière. Avec un peu de l'anxiété que l'on éprouve à aborder un auteur pour la première fois, j'ouvris *La Esfinge Maragata*. Cette lecture m'enchanta. Peu de temps après, l'illustre écrivain voulut bien me recevoir, me parler d'elle, me documenter de vive voix et à l'aide d'articles de revues et de journaux en diverses langues. Ces renseignements m'ont permis, avec la lecture des œuvres, d'écrire les quelques pages qui suivent et dont le caractère provisoire n'échappera à personne.

I

De la vie de Mme Concha Espina, de ses goûts, de sa formation, de ses débuts, de ses idées littéraires, je dirai ce qui me paraîtra nécessaire à une meilleure compréhension de ses écrits. Elle est née en 1879 à Santander, dans le faubourg même de *Sotileza*. Elle y a passé quinze années avec ses sœurs, chez ses parents, gens aisés, qui lui firent une existence exempte de tristesses et de privations et l'élevèrent avec beaucoup de soin, mais sans la préparer aux rudes luttes qui l'attendaient. Elle se maria, et vécut trois ans au Chili. « Son mariage fut une tragédie... son abandon fut une tragédie... » : ainsi s'exprime D. Antonio G. Linares. Et Mme Concha Espina préférait ne pas toucher ce thème du mariage, lorsque « El Caballero Audaz » l'interviewait pour *La Esfera* en 1921. Respectons cette réserve; disons seulement que Mme C. E. a

quatre enfants, qu'après trois ans de séjour au Chili (« cuando cambió mi suerte », m'écrivait-elle), elle revint en Espagne, à Santander, puis à Madrid. Au bout de la rue Goya, en face de la Plaza de Toros, se trouve aujourd'hui son accueillante demeure. De beaux meubles espagnols, patinés par les ans, des portraits signés de noms illustres, ornent le bureau où l'auteur travaille, et qu'une grande porte vitrée sépare d'un salon plus clair.

Dirons-nous, avec le Caballero Audaz, que Mme C. E. a un air d'Andalouse de Cordoue, de Hongroise, de reine « zingara »? Ses cheveux sombres, partagés sur le sommet de la tête, ses yeux étranges, ses longs pendants de jais ou de corail semblent autoriser de pareilles évocations; mais le même « reporter » a mieux vu, je crois, son regard empli de « cette tendre, cette douce et rêveuse mélancolie qui caractérise les femmes créées par le merveilleux pinceau de Julio Romero de Torres ». Elle séduit, dès l'abord, par sa voix calme qui sonne clair, par sa franchise, sa sincérité, le don de sympathie spontanée que voile à peine une impassibilité acquise. « Mes plus grandes joies, dit-elle, furent silencieuses et si intimes qu'elles ne franchirent jamais le seuil du cœur. »

Elle parle d'elle-même sans vain orgueil, sans fausse modestie, avec seulement une délicate réserve et une rare pudeur de sentiments. « Mon caractère est très sincère. Je suis en même temps gaie et mélancolique... Mon âme est fort inquiète et mystérieuse. » Elle est née avec la vocation littéraire : celle-ci ne lui est venue ni de ses ascendants, ni de son éducation première, qui fut celle de toutes les jeunes filles dans les capitales de province, ni du milieu où elle vécut d'abord, et qui fut un milieu bourgeois. Elle fut une enfant sérieuse, pleine de curiosités, soumise aux influences de l'intuition et du pressentiment : aujourd'hui encore, des problèmes de l'existence, c'est la mort qui l'inquiète le plus. Ses émotions les plus profondes furent (si l'on excepte celles que l'on ne saurait dire) : une descente jusqu'aux racines de la terre, lors de son exploration des mines du Rio-Tinto, et une ascension en aéroplane[1]. La perte

1. Tout récemment, elle allait en avion de Hambourg à Berlin.

de sa mère et d'un fils furent ses plus grandes amertumes; ses plus grandes joies resteront secrètes; des autres « la plus claire et la plus précise a été celle de son retour d'Amérique en Espagne » : c'était là fin d'un cauchemar. Marquée trop tôt du stigmate de la douleur, son âme, loin d'être abattue, a conservé un certain optimisme, une sérénité exempte de passivité. Vaillante, elle peine pour vivre avec décence et faire vivre les siens. Combien a-t-elle gagné ainsi? Elle l'ignore, « elle n'en a jamais fait le compte et vit au jour le jour, sans économiser un centime ».

Elle préfère la vie de la campagne : « je la connais, j'en suis éprise. Les arbres sont d'ineffables compagnons... ils me sont une consolation très profonde. Les champs, la montagne et la mer furent toujours mes grands amis dans tous les pays que je visitai, mais surtout dans ma terre cantabrique. Là, j'ai appris les noms et la vie des fleurs et des herbes les plus humbles, des algues et des coquilles; la terre et l'eau m'ont dit leurs précieux secrets avec une ineffable séduction. » Cette Cantabre a pourtant beaucoup voyagé, en Amérique et en Europe qu'elle connaît presque en entier.

Cette autodidacte aime Galdós, R. Léon et Palacio Valdés, parmi les romanciers espagnols contemporains; Dickens, d'Annunzio, Bourget, Maupassant, Daudet, Balzac et quelques Russes, parmi les étrangers; elle a lu tous les poètes modernes et quelques classiques de son pays. Son écrivain préféré, sans distinction de genres ni d'époques, c'est Galdós; son poète favori, Rubén Darío; et des dramaturges (dont aucun n'émerge nettement) Galdós, Benavente, Les Quinteros, Guimerá et Rusiñol. Un dernier trait : son *Ex-libris* est un écu ancien portant une coquille sur champ de gueules, avec une bordure où on lit la devise : « Velar se debe a la vida de tal suerte que viva quede en la muerte ». Cette devise, qu'on lit aussi dans *La Rosa de los Vientos* et qui encadre le titre des *Pastorelas*, Mme C. E. aspire de toutes ses forces à la réaliser.

La poésie et le journalisme l'ont conduite au roman. Semblable en cela au « monstruo de la naturaleza », elle fit des vers avant de les savoir écrire. A l'en croire, ils étaient très mau-



vais; mais ils furent admirés de sa famille et des amis; à treize ans, elle publiait ses premières poésies, — sous un pseudonyme, bien entendu — dans « El Atlántico », de Santander. Quelques années plus tard, l'absence lui inspira des poésies patriotiques, qui plurent beaucoup, furent imprimées dans les journaux de Santiago de Chile, et reproduites par « El Correo Español » de Buenos-Aires. Pourtant, le directeur de ce dernier journal, un Aragonais illustre, lui demandant de lui continuer sa collaboration en Espagne où elle rentrait, ajouta sur un ton affectueux : « Mon enfant, la vie, c'est de la prose; envoyez-moi de la prose. » Péniblement la poétesse rédigea ses premières chroniques; elle en était honteuse et confuse; mais les cinquante pesetas dont on les lui payait lui donnaient « la grande joie et l'orgueil infini de contribuer aux frais domestiques ». Elle en arriva à figurer trois correspondants masculins du « Correo Español » pour Séville, Madrid et Bilbao, qu'elle ne connaissait pas, et sans quitter Santander. Lors de grèves sanglantes à Bilbao, elle se documenta à l'aide des autres journaux, et écrivit des chroniques qui passèrent pour les seules « fidèles, impartiales et réellement émouvantes ». Mais, après la guerre de Cuba, elle fut réduite à collaborer aux feuilles de Santander, qui lui donnaient 15 pesetas par article.

Elle eut du mal à payer de ses deniers, « au plus fort de sa lutte contre l'adversité » (1903), l'impression de *Mis flores*, recueil de ses poésies d'enfance, paru à Valladolid, avec un prologue de Enrique Menéndez Pelayo, délicat poète mort récemment, et frère de D. Marcelino. Un deuxième recueil réunit en 1906 dans la « Biblioteca Patria » de Madrid des contes et des chroniques. Les meilleures parties de ce volume, intitulé *Trozos de Vida*, ont été refondues dans *Pastorelas*. Le reste, pas plus que *Mis flores*, n'a paru à l'auteur digne de réimpression.

Mais, sur les conseils de feu D. Marcelino Menéndez Palayo, elle devint romancière, et c'est de romans surtout que se compose son œuvre [1]. Avant d'examiner celle-ci en elle-même,

1. Voici la liste des volumes publiés avec la date de la 1re édition (j'indique entre parenthèses le numéro de l'édition que j'ai eue sous les yeux): La niña de Luzmela,

demandons à l'écrivain ce qu'elle en pense. Il nous suffira d'extraire quelques lignes de ce qu'elle a dit à Mme Magda Donato en 1918, au Caballero Audaz en 1921, de ce qu'elle nous écrivait en 1922, et de ses brefs et rares avant-propos ou prologues [1].

Son idéal d'art : Je n'ai pas de préjugés littéraires ou sociaux, et je suis très indépendante dans mes jugements et dans mes goûts, peut-être parce que je me suis formée moi-même. — Mon but est de faire de l'art pur. — A défaut d'autres mérites, j'ai celui de travailler toujours avec le plus grand désintéressement, sans autre souci que l'art.

Sa méthode de travail: Je travaille très péniblement, peut-être parce que je suis très exigeante pour moi-même. Je ne relis jamais mes romans, je ne leur accorde de l'importance que quand je les écris, tant qu'ils vibrent avec mes nerfs et mon âme.

L'inspiration: Mes œuvres s'inspirent toujours de quelque réalité, de quelque chose de vivant et de douloureux, qui est ce qui m'émeut le plus. Les sujets, je les vis ou je les connais; l'ambiance, je la cherche et je l'étudie fidèlement. Dans toutes mes protagonistes, il y a quelque chose de mon propre cœur. « Por las rutas sombrías de este valle de lágrimas, absorta en mi noble vocación de poeta, voy recogiendo en el camino todo aquello que la realidad me ofrece para guardarlo en mi corazón y tejerlo, después, en mis fantasías. Nada desprecio por trivial y menudo que sea. » [*Ruecas de Marfil.*] — [*Les Cuentos*] « son fieles a esas realidades que espejan en el cristal de nuestro espíritu. »

Sa vision de la vie : « ¿ Acaso, lector, preferirías que te contase historias más felices, invenciones alegres, soleados romances de un país donde las flores no se marchitan nunca? Más ya te dije que cuento vidas de mujer... ¿ Qué culpa tengo yo si la

1909 (2e éd.); Despertar para morir, 1910 (1re éd.); Agua de Nieve, 1911 (3e éd.); La Esfinge Maragata, 1913 (2e éd.); La Rosa de los Vientos, 1915 (2e éd.); Al Amor de las Estrellas, 1916 (1re éd.); Ruecas de Marfil, 1917 (1re éd.); El Jayón (drame), 1918 (1re éd.); Pastorelas, 1920 (1re éd.); El metal de los Muertos, 1920 (1re éd.); Dulce Nombre, 1921 (1re éd.); Cuentos, 1922 (1re éd.). — Ces ouvrages ont été publiés par la maison d'édition Renacimiento, sauf *La Niña de Luzmela*, qui parut d'abord chez Fernando Fé.

1. Je cite dans le texte ce qu'elle a imprimé sous son nom.



realidad es amarga, si hasta la imaginación, lo mismo que el sentimiento, suelen padecer melancolía? » [*Ruecas de Marfil*]. — « Y conste que no somos pesimistas, sino muy dados a poner el alma a tono con las almas que sufren... Así hemos hecho una vida áspera y ferviente, lavada con el rocío fecundo de la tristeza. » [*Cuentos*.]

Son milieu préféré : « Mi tierra de Cantabria... de ella conozco, con más entrañable sentimiento que de ninguna otra, el paisaje y las costumbres, el lenguaje culto y señoril, modelo popular de buen castellano, con todos sus ritmos y matices. » [*El Jayón*, drama]

Sa technique : « Los cuentos encerrados en este volumen no están escritos a la antigua usanza, con la clásica fórmula de : exposición, nudo y desenlace... Son tan humanos, que a menudo no empiezan y acaban de una manera categórica, iguales a muchos episodios que conocemos de la vida. » [*Cuentos*.] — « Para darle forma [à *El Jayón*], no me preocuparon ardides técnicos, y me dejé conducir por la emoción y la realidad, creyendo que este camino, si no fácil y corto, es el único que logra llegar a un alto fin. »

Après la publication : Je ne crains pas le verdict des lecteurs, car je leur donne toujours le meilleur de mon âme dans mon art. — [A propos du *Jayón* :] Je me suis livrée à mon œuvre en toute passion, avec une entière foi. Je ne pouvais faire mieux; donc, quoi qu'il advienne, mon travail est ce qu'il est; et moi aussi...

La netteté de ces déclarations exclut toute idée de commentaire. On pourrait les discuter *a priori*, demander à l'auteur pourquoi elle s'obstine, elle qui prétend s'inspirer de la réalité, à ne pas voir les sourires, les grâces, les jours ensoleillés que cette réalité offre mêlés aux larmes, aux tristesses, aux deuils; on pourrait objecter aussi, du point de vue de la technique littéraire, que l'art, s'il se borne à copier la nature, risque de se confondre avec une banale photographie. Mais le mieux est, sans nul doute, de pénétrer maintenant dans l'œuvre même, et de l'étudier à la lumière des quelques renseignements que j'ai cru devoir donner sur l'auteur.

II

Si nous réservons pour une étude spéciale *La Esfinge Maragata*, il nous reste six romans : je voudrais en noter en peu de mots le sujet et les caractères essentiels.

La Niña de Luzmela : A sa mort, D. Manuel de la Torre y Roldán, seigneur de Luzmela, confie à sa sœur Da Rebecca, sa filleule Carmencita (qui est, en vérité, sa fille). En même temps, il fait son héritier D. Salvador, dont il a payé les études de médecine, et qu'il charge de veiller sur la fillette. La vie chez Da Rebecca est un enfer, et Salvador finit par ramener à Luzmela Carmen malade. La fin du livre laisse prévoir leur mariage.

Despertar para morir : Diego Villamor, romancier doux et pauvre, se laisse séduire par l'altière Éva Guerrero, et l'épouse; un bellâtre aventurier, Gracián Soberano, conquiert la douce et riche orpheline Maria Ensalmo, et l'épouse. Vers la fin, la « main gauche » semble vouloir assortir ces quatre personnages mieux que ne l'avait fait « la main droite »; mais avant que se produise rien de définitif, Diego part pour l'Amérique, et Eva, reconnaissant enfin la noblesse morale de son mari, ne *s'éveille* à la vraie vie que *pour mourir* d'un banal accident.

Agua de Nieve : Après avoir parcouru le monde — ou presque — et laissé en Amérique le corps de son père, et dans l'Océan celui de son frère, Regina de Alcántara, à l'esprit fantasque et au cœur dur, revient au pays natal. A sa meilleure amie, Ana María, elle vole son fiancé Adolfo Velasco. D'une phrase imprudente et dédaigneuse, elle provoque la mort de son mari. Alors, comme *neige*, son cœur se fond au souffle de la douleur. Le frère d'Adolfo, Manuel, épouse, par esprit d'abnégation, Ana María dont il a aimé en silence la mère, Carlota Ramírez.

La Rosa de los Vientos : Le père de Soledad Fontenebro y Romerosa meurt; sa mère se remarie avec D. Germán, que tout le monde adore et qui choie beaucoup Soledad. Celle-ci, tout au long du livre, et sans dates, écrit le journal de son enfance heureuse; elle dit son inquiète adolescence, jusqu'à la

veille de ses fiançailles avec Adolfo Velasquín, le fils de Regina. Vers la fin du roman, Agustín se suicide, désespéré de ne pouvoir épouser Soledad, sa sœur de lait, à laquelle il expliquait jadis *la rose des vents*.

El Metal de los Muertos : C'est celui que l'on extrait des mines du Rio Tinto. Les mineurs se mettent en grève. Sur la trame du roman social sont brodées plusieurs intrigues d'amour, dont l'analyse nous entraînerait trop loin.

Dulce Nombre : Ainsi s'appelle la fille du meunier Martín. Une sorte de complot tacite fait qu'elle se laisse marier au riche « indiano » Ignacio Malgor. Pendant dix-sept ans, elle espère le retour d'Amérique de son « novio » Manuel Jesús Ayuso, qu'on a éloigné. La dépêche qui annonce ce retour prochain tue Ignacio. Une invincible pudeur retient Manuel Jesús au seuil de la maison endeuillée. Alors, il va vers le moulin qui vit naître sa passion d'adolescent. Une jeune fille est là, toute semblable à la jeune fille de jadis : c'est María Dulce, la fille de Dulce Nombre. Une même ivresse les pousse l'un vers l'autre ; et Dulce Nombre, folle de douleur, s'enfuit chez D. Nicolás, son parrain, qui l'aime depuis toujours, en secret.

Les personnages de ces six romans sont parfois unis par un lien direct. Le Velasquín de *La Rosa de los Vientos* est, nous l'avons vu, le fils d'Adolfo Velasco de *Agua de Nieve ;* Nicolás de Hornedo y Esquivel, dans *Dulce Nombre*, est l'arrière-petit-fils de Salvador et Carmen de *La Niña de Luzmela* [1].

Un élément trouble — qui nous fait penser à *La Madre Naturaleza* — apparaît dans quelques œuvres : Salvador ne pourrait-il pas être le « demi-frère » de Carmen ? Non, dit *La Niña de Luzmela ;* l'opinion publique, insinue *Dulce Nombre*, hésite à se prononcer. Le D. Manuel de *Agua de Nieve* n'a-t-il pas été l'amant de la mère avant d'épouser la fille ? On n'est guère rassuré que vers la fin du livre. — Dans *La Rosa de los Vientos*, une obscurité voulue et inquiétante plane longuement sur les

1. Comme Salvador, avant même de se marier, va en *transatlantique* au Havre, et que son arrière-petit-fils a déjà trente-cinq ans au début de *Dulce Nombre*, je ne sais à quelle époque se place l'action de ce dernier roman...



sentiments qu'éprouvent l'un pour l'autre Soledad et le second mari de sa mère.

Une même situation est reprise, avec des nuances faciles à distinguer, dans *Agua de Nieve* et dans *Dulce Nombre :* un homme qui a aimé une femme, en épouse la fille. Une page des *Confessions* de Rousseau, un roman de Maupassant *(Fort comme la mort)*, une comédie de M. Maurice Donnay *(L'Autre Danger)*, nous montrent aussi cet antagonisme de la mère et de la fille; la vie, sans doute, a inspiré ces œuvres très diverses, dont les analogies s'expliquent sans avoir à supposer l'influence d'un écrivain sur les autres.

L'intrigue des romans que nous venons d'énumérer est, en général, assez mince. Peu de péripéties l'animent, les accidents y sont peu nombreux. Il s'en dégage quelquefois une impression de lenteur, l'intérêt semble languir. L'auteur, visiblement, n'a aucun goût pour une affabulation compliquée, aux épisodes multiples et sensationnels ; elle se passionne pour les drames intérieurs, et nous fait pénétrer dans les âmes au moyen d'analyses minutieuses et forcément lentes. Elles le seraient un peu moins si elle ne se laissait entraîner parfois à une prolixité excessive par sa prédilection pour certains aspects de la vie, ceux surtout qui sont en harmonie avec le jardin secret de ses amertumes, de ses rancœurs, de ses souvenirs ou de ses rêves. *La Rosa de los Vientos* n'aurait peut-être pas 408 pages, si Mme C. E., de son propre aveu, n'y avait mis beaucoup d'elle-même. D'ailleurs, et pour cette raison, les passages et les chapitres charmants abondent dans ce livre. De toutes façons, ses romans ne sont pas de ceux que l'on dévore : mais ils paraîtront courts au lecteur assez délicat pour les savourer lentement. La finesse de l'analyse et l'art du style ont des attraits qui trouvent des amateurs encore aujourd'hui.

Les préférences de l'auteur vont aux sentiments subtils, et, surtout, aux âmes féminines. Et comme la grande affaire, dans la vie d'une femme, c'est le mariage, Mme C. E. s'attache à nous montrer que ses héroïnes ont été ou sont ou seront malheureuses sous le joug conjugal, soit qu'elle ait reculé

devant la fadeur des bonheurs idylliques si chers aux habituées de la Bibliothèque Rose, soit qu'elle n'ait pu se résoudre à peindre sous des couleurs gaies un état social qui lui a été si funeste. Ne cherchons donc pas dans l'œuvre de Mme C. E. le bonheur du foyer domestique; Salvador et Carmencita ont goûté ensemble de belles années, mais nous l'apprenons par quelques lignes d'un autre roman; *La Niña de Luzmela* ne nous a dit que leurs jours les plus sombres.

Chose étrange: les héroïnes *espiniennes* sont des victimes du mariage, mais pas toujours de l'homme. Celui-ci peut être une brute, comme Ramírez (*Agua de Nieve*), un fat vulgaire, comme Gracián Soberano; mais il en est dont l'âme est pétrie de noblesse et de bonté: Velasco, Diego Villamor, Nicolás, Salvador... Malgor lui-même a l'immense excuse d'un amour fou pour rendre, malgré lui, Dulce Nombre malheureuse. Parfois, ce sont les femmes, comme Éva et Regina, qui, inquiètes et tourmentées, font le malheur de leur compagnon, jusqu'au jour où leur âme s'éveille à la pitié sous les coups du destin. Mais les plus nombreuses se fiancent, se marient (ou se marieront)... et souffrent (ou souffriront). Impuissantes à réaliser leur destinée, elles sont les lamentables victimes de leur propre aveuglement (María Ensalmo, Carlota Ramirez) ou des appétits d'autruits (Carmencita, Dulce Nombre).

Ces figures pitoyables nous sont d'autant plus chères, qu'au sein de leurs plus navrantes déceptions elles gardent une délicate réserve, une naturelle pudeur, une fière et hautaine résignation auxquelles nos romanciers ne nous ont guère accoutumés: la banale consolation de l'adultère leur est refusée par Mme C. E., comme elle est refusée par Mme Pardo Bazán, par exemple, à sa *Cristina*. Il y a là, me semble-t-il, un trait à la fois espagnol et féminin. L'œuvre, dans son ensemble, y gagne en tenue, en santé, en moralité, sans que l'auteur, du reste, cherche le moins du monde à moraliser.

Autour de ces figures de premier plan, médecins et curés de village, paysans, marins, hidalgos, « indianos », bons et loyaux domestiques, petits bourgeois de province, forment un tableau pittoresque dans un cadre souvent le même. Luzmela,

Torremar, Rucanto, Traspeña, petits ports, vieux châteaux, humbles demeures, sur la côte Cantabrique ou pas bien loin ; l'auteur nous a avertis de sa prédilection pour cette « Montaña » qui a le rare privilège d'inspirer ou d'attirer tant d'écrivains illustres. De tous les *Montañeses*, les marins sont les « préférés » de l'auteur. Pour les autres, la peinture du milieu prend parfois l'allure d'une satire, d'ailleurs dépourvue de méchanceté, sinon toujours de malice.

L'éloignement des paysages familiers, certaines tendances sociales, ne font-ils pas une place à part à *El Metal de los Muertos*? Je ne le pense pas; cette grande et douloureuse fresque porte la marque des touches ordinaires de Mme C. E. : sa sympathie pour les âmes féminines meurtries doublement, par la misère et par l'amour; sa pitié envers les petits de ce monde, d'où découle sa soif de justice et de fraternité humaine. Malgré d'éclatantes différences, on a voulu comparer le roman au *Germinal* de Zola, comme on a comparé *La Esfinge Maragata* à *La Terre* : de tels parallèles ne méritent pas de nous tenter un seul instant; ils auraient pour unique résultat de montrer l'abîme qui sépare le réalisme à la Concha Espina du naturalisme à la Zola.

L'unité de l'œuvre espinienne, aisément saisissable à travers la diversité des romans, n'est pas rompue par les autres ouvrages. Bien des *Cuentos* ou des *Pastorelas* pourraient être transplantés dans un roman, bien des pages de romans pourraient devenir des *Pastorelas* ou des *Cuentos* sans détonner le moins du monde. Oserais-je dire que les quarante-deux morceaux du premier recueil et les quarante-trois du second, me plaisent infiniment, et parfois plus que les œuvres de longue haleine? Ces tableaux, ces anecdotes, ces récits valent par la finesse de la notation et la teinte de mélancolie dont ils sont imprégnés.

Ruecas de Marfil est constitué par trois nouvelles seulement: *Naves en el mar* (Récit d'une traversée avec tempête au cours de laquelle meurt, en couches, une jeune femme qui va rejoindre son mari au Chili); *El Jayón* et *La Ronda de los Galanes*. Ce dernier récit est un pur joyau : nous y voyons une belle et délicate jeune fille, Angeles Ortega, devenir une épouse mal-

heureuse, s'étioler et mourir. Il y a dans cette œuvre de quoi inspirer à la fois un peintre et un musicien.

Al amor de las estrellas est une étude sur les Femmes dans *Don Quichotte*[1]; le choix du sujet, déjà, est très espinien; la première phrase ne l'est pas moins « El dolor es padre de la poesía y su madre la misericordia. » Le livre tire un grand charme de la pénétration et de la nouveauté des aperçus, de l'effort réalisé pour « descubrir las estrellas del *Quijote*, aquellas estrellas inmortales bañadas por la luz solar del héroe cervantino ».

El Jayón, paru dans « La Novela Corta », puis dans *Ruecas de Marfil*, a été transformé en drame, que joua en décembre 1918, au théâtre Eslava, la troupe de D. Gregorio Martínez Sierra. Le succès fut splendide, l'auteur appelé sur la scène à la fin de chaque acte par des ovations enthousiastes, la presse très admirative au lendemain de la « première »; et pourtant, *El Jayón* ne tint l'affiche que trois jours. Mme C. E., interrogée, a parlé de « cosas incalificables, ocurridas alrededor del estreno ». Il est surprenant qu'un drame si simple, si grand, si humain, n'ait pas eu une plus longue carrière, et n'ait pas franchi les Pyrénées ou l'Océan.

Andrés et Marcela, « Montagnards » du côté de Santander, ont deux enfants au berceau : Serafín, beau et vigoureux, et Jesús, contrefait et maladif : ce dernier est un *jayón*, un enfant trouvé, du même âge que Serafín, et recueilli par le ménage, une nuit d'hiver, à la porte de la maison. Cet enfant, chacun le sait au village, est le fruit des amours adultères d'Andrés et d'Irene. — Neuf ans ont passé. Andrés est en montagne avec les deux garçons : il y a été surpris par la neige, et Marcela est dans l'angoisse. Irene aussi, et les deux mères, rapprochées par la douleur, passent la nuit à attendre le retour d'Andrés. — Andrés revient; un des enfants est mort; c'est le plus faible, *El Jayón*. Irene est donc bien à plaindre? Non, parce que Marcela avoue avoir troqué les deux enfants au berceau, toute honteuse que *son* fils fût moins beau

1. Mme C. E. a fait à Barcelone, en 1916, une belle conférence sur *Don Quijote en Barcelona*, publiée en tête du n° 1 (10 janvier 1917) de « la Revista Quincenal ».



et moins robuste que l'*autre*. Elle pousse Serafín vers sa vraie mère, Irene dans les bras d'Andrés, et s'enfuit.

Tout le drame repose sur un secret, et l'intrigue en paraîtrait bien languissante s'il fallait attendre le coup de théâtre du 3e acte. Mais l'auteur met le spectateur dans la confidence au milieu du 2e acte, et ainsi se trouvent assurés le renouvellement et la gradation de l'intérêt : la gradation, parce qu'il se produit deux coups de théâtre espacés et diversifiés ; et le renouvellement parce que le spectateur, après avoir subi le choc de la révélation, attend l'effet qu'elle produira sur les personnages. Il y a, dans ce drame, des dons remarquables, et si l'action est un peu lente — comme dans les romans de l'auteur, — la beauté du style, la finesse de la sensibilité, le pathétique intense et sobre des situations nous font regretter que Mme C. E. ne soit pas revenue au genre dramatique.

III

L'Académie Espagnole a eu le bon goût de décerner, en 1913, le prix Festenraht à l'auteur de *La Esfinge Maragata*. Le discrédit qui s'attache souvent à ces sortes de consécrations ne doit pas nous empêcher de voir dans ce roman un vrai chef-d'œuvre. Le succès en fut éclatant auprès du grand public et auprès des lettrés. La raison en serait, d'après Mme C. E., qu'on y découvre « l'état social d'un peuple nouveau et inconnu ». Je crois qu'on en pourrait donner encore d'autres explications.

« Un beau sujet, a dit D. A. Palacio Valdés, est un présent des Dieux »; et celui de *La Esfinge Maragata* est doublement beau : d'abord en soi, puis par sa convenance au talent de l'auteur. Les Salvadores sont originaires de Valdecruces, en Maragatería; Isidoro tente la fortune en Amérique; son frère Martín, veuf depuis quelque temps, va le rejoindre; et au début du livre, la tía Dolores emmène à Valdecruces la jeune et belle Florinda, fille de Martín et d'une Galicienne de la côte. Dans leur compartiment s'installe un jeune littérateur Rogelio Terán, qui se rend à Madrid. Rogelio et Florinda s'éprennent l'un de l'autre; celui-là promet d'écrire, et celle-ci y consent.

Or, Florinda a été, suivant la coutume maragate, fiancée par son père à son cousin germain Antonio, riche commerçant de Valladolid, qu'elle ignore absolument; toutefois Martín a laissé sa fille libre de se marier à sa guise, comme il l'a fait lui-même. Mais les Salvadores, dont tous les biens sont hypothéqués, comptent que le mariage de Florinda avec Antonio les sauvera de la ruine. Antonio, appelé à Valdecruces par le curé D. Miguel, se refuse d'abord à épouser Florinda (qu'il n'a pas vue) lorsqu'il la sait dépourvue de dot. Mais Florinda vient le supplier, lui si riche, d'aider ses cousines; et Antonio, ébloui par sa beauté, s'engage à payer toutes les dettes, si Florinda devient sa femme. Sur son refus, il lui donne jusqu'à la Noël pour réfléchir. Pendant cinq mois, confiante en la parole de Rogelio, qui est venu passer quelques jours chez son ami D. Miguel, elle lutte vaillamment pour éviter l'horrible solution; elle s'y résigne à la dernière page du livre, quand le bon curé se décide à lui montrer une lettre, tenue secrète deux mois durant, et dans laquelle Rogelio l'informe que la légèreté de son humeur a eu raison de son amour et qu'il renonce à épouser Florinda.

Tel est, réduit à un schéma, le sujet de ce livre poignant : c'est, dans une âme d'élite, un de ces conflits pathétiques où excelle le talent de Mme C. E. Celle-ci déclare que la donnée essentielle en est exacte : je le crois sans peine : il n'est pas rare qu'une jeune fille voie ses inclinations contrariées, et la littérature nous a souvent attendris sur de semblables infortunes. Ici, bien des circonstances relèvent la banalité de l'aventure. D'abord, tous les personnages sont sympathiques : l'héroïne résiste de toute son énergie aux influences qui se liguent contre elle; et ces influences ne sont pas exercées par de haïssables personnes intéressées à faire servir son sacrifice aux calculs de leur égoïsme; tous sont également à plaindre, même Rogelio, qui se prive de douces joies; même Antonio, qui a le mérite d'être épris jusqu'à devenir prodigue. La coupable, en tout ceci, c'est la fatalité.

Le conflit, examiné sous un jour original, se développe avec une claire logique. C'est seulement par contraste avec

l'éducation première de Florinda que les mœurs maragates peuvent prendre un tel relief; seul un poète, favorisé d'ailleurs par la lenteur des trains *correos* espagnols, peut s'éprendre si vite d'une jeune inconnue; sa nature artiste contribue aussi à expliquer son revirement, et laisse entrevoir de bonne heure l'issue du conflit.

Cet art des préparations prend surtout pour objet la psychologie de Florinda, dont les états d'âme successifs sont analysés avec une maîtrise absolue. Florinda — qui prend à Valdecruces le prénom maragat de Mariflor — n'est pas seulement la plus belle figure du roman ; elle est la plus émouvante des héroïnes espiniennes, avec l'âme et la destinée desquelles elle a des affinités marquées. Elle a leur fierté, leur pudeur, leur délicatesse; comme elles, elle est exposée aux cruautés de la vie; comme elles, elle aspire, mais en vain, à s'épanouir dans la joie d'un amour partagé. Elle montre, dans la scène du pigeonnier, la sensibilité frémissante d'une Soledad se cramponnant aux herbes pour surprendre leur secret; elle est, comme Dulce Nombre, la victime d'un complot tacite et de la défection de l'aimé. Que sera son mariage avec Antonio? Maragate malgré elle, par atavisme, elle restera, comme María Ensalmo, fidèle à l'austère devoir, représenté par un époux qui ronfle, à moins que, semblable à Ángeles Ortega, elle ne se laisse mourir de langueur.

Il y aurait beaucoup à dire sur les autres personnages du livre, mais il y faudrait consacrer un espace qui doit être réservé à l'étude des mœurs : étude magistrale, en vérité, par le souci de l'exactitude, par l'intérêt des notations, par la manière enfin dont cet élément moral est harmonieusement fondu avec l'élément psychologique.

Un peintre, ami de l'auteur, lui signala la saveur étrange de ce coin de la terre espagnole. Mme C. E. alla donc s'installer à Astorga et se documenta minutieusement : de là l'exactitude des détails; de là aussi leur intérêt, car il suffit, pour qu'ils nous intéressent, qu'ils soient fidèlement transcrits. Où se situe au juste l'action? Les termes géographiques, réels tant qu'il s'agit du voyage en chemin de fer, sont supposés dès que

nous arrivons sur le théâtre des événements; pourtant le mont Teleno, qui apparaît sur le fond de l'horizon, figure sur les cartes, et peut-être Piedralbina, près Valdecruces, est-il le Piedralba que le dictionnaire fait dépendre de l'Ayuntamiento de Santiago Millas. Quoi qu'il en soit, tous les aspects pittoresques du pays, le sol, les coutumes (fiançailles, noces, danses, moissons, veillées) sont passés dans le roman. Et celui-ci contient surtout l'essence des mœurs singulières de cette contrée : trop pauvre pour nourrir une population dense, les hommes l'abandonnent pour chercher fortune ailleurs, parfois très loin ; les femmes restent au foyer, et perdent leur jeunesse, leur beauté, leurs forces à cultiver un sol ingrat. Une fois l'an, en août, les hommes reviennent au pays, pour propager l'espèce; le village se pare pour les fêter; les femmes et les filles les servent comme des esclaves, mais il n'est pas rare qu'une Maragate refuse de recevoir sous son toit le Maragat qui n'a pas su rapporter quelque argent aux siens.

L'auteur a réussi à incorporer au récit la description de cette race typique. Loin de procéder par observations doctorales massées en quelques chapitres, elle soulève à chaque page un peu du voile dont s'enveloppe le sphinx. Dès le début, dans le train, le costume maragat nous est décrit; c'est un littérateur qui évoque le passé de la Maragatería, tandis qu'il en fait la traversée monotone; c'est dans une conversation entre un prêtre et un poète qu'est discutée la portée morale du mariage à la mode du pays. Mais il y a mieux : la peinture des mœurs est liée à l'étude de l'âme charmante de Florinda-Mariflor. Avec celle-ci, nos yeux, notre esprit, notre cœur s'imprègnent de « Maragatería ». A sa suite, nous faisons le voyage d'Astorga à Valdecruces, nous visitons de haut en bas la pauvre demeure des Salvadores, nous parcourons le pays, nous assistons, étonnés et peinés, à l'effort incessant et vain d'une race qui s'obstine et s'épuise sur une terre inféconde, et, comme l'héroïne, nous sentons s'appesantir sur notre poitrine la tristesse d'une sorte de fatalité millénaire. La résignation des aïeules maragates s'infiltre dans cette âme, et, dans un

alliage obscur avec sa fierté native, l'amène à la prompte décision dont l'horreur tenait bandées toutes ses énergies.

Je n'ai rien dit, faute d'espace, du style des autres œuvres examinées ; j'en dirai un mot à propos de *La Esfinge Maragata*. Il offre un singulier mélange de prolixité et de concentration : *prolixité* lorsque l'auteur s'attarde avec amour à exprimer — et fort bien — toutes les nuances subtiles d'un sentiment féminin (c'est surtout sensible dans *La Rosa de los Vientos*, dans *Dulce Nombre*, dans les cent premières pages de *Agua de Nieve* et dans *La Esfinge Maragata*); et *concentration* lorsque l'auteur veut faire tenir en quelques mots une attitude émouvante et simple, un paysage saisissant, l'infini d'une douleur ou d'une joie. S'il y a (p. 23 de notre roman) un lever de soleil en une page écrite avec une somptuosité du meilleur aloi, la nature est, en général, indiquée en quelques traits sobres et suggestifs; on n'en voit pas seulement les lignes et les couleurs, elle reçoit aussi de la romancière une âme ardente, joyeuse ou triste. La page 176 nous offre trois exemples de ce style; voici encore (p. 139) un chemin qui cherche « la ilusión de una mies, la gracia bienhechora de un arroyo y el caliente regazo de una aldea ». La note finale du livre est conçue dans le même ton : « La luz del sol, más fuerte al crecer la mañana, rasgó las brumas, y fingió una sonrisa en el duro semblante de la estepa. »

Mme C. E. qui a débuté dans la vie littéraire par des vers, a gardé vraiment l'âme d'un poète. Les courtes citations qui précèdent révèlent une sensibilité poétique, très apparente dans le rythme des phrases et dans le choix des mots. Pour les phrases, souvent cadencées et balancées, elles rappellent (surtout dans les chapitres d'évocation IV et IX) Ricardo León, et en particulier ces pages fameuses de *El Amor de los Amores*, où l'auteur salue la Terre de Castille. Le tempérament poétique se révèle encore dans l'allure symbolique des titres de livres ou de chapitres, et dans la prédilection pour certains mots, dont on ne peut affirmer qu'ils sont l'apanage exclusif du vers, mais qui sont teintés de poésie. Il y a, dans l'œuvre, beaucoup de « escucho » (subst.), de « fervoroso, ardiente, agorera, fatí-

dico, laxitud, silente, lueñe, feble », etc., etc. Notons en passant un effort constant pour donner la vie à des mots peu usités et la rendre à des mots vieillis ; et ce trait rapproche Mme C. E. de la génération de 98 [1].

L'auteur vise en outre à la richesse et à l'exactitude, et nous devons à ces tendances deux caractères de son style, plus ou moins visibles suivant les œuvres : le technicisme et le régionalisme, qui concourent tous deux au double effet recherché par l'écrivain. Le premier, assez marqué dans *El Metal de los Muertos* (les travaux de la mine, avec variations à la Huysmans sur les catégories de minerais) et dans *La Rosa de los Vientos* et *Agua de Nieve* (termes de marine), est l'objet d'un souci constant; le second est considéré par l'auteur comme un moyen d'ajouter à la vérité de ses peintures; lorsqu'elle sort de son milieu santanderin, elle n'hésite pas à se documenter. Cela est vrai surtout pour *La Esfinge Maragata :* la romancière est allée résider à Astorga pendant de longs mois; elle y a recueilli bien des mots de la bouche du peuple, et, nous dit D. José Alemany, « se proveyó de notas y relaciones escritas de personas ilustradas del país, en que se describen las operaciones agrícolas, usos y costumbres, etc., con las voces propias usadas allí ». Pour ma part, je condamnerais plutôt l'excès de termes techniques ou de provincialismes (excès qui, je l'avoue, n'est pas trop fréquent chez Mme C. E.) : un roman doit pouvoir se lire sans lexiques spéciaux. Mais, cette réserve faite, je me crois fondé à qualifier de chef-d'œuvre cette *Esfinge Maragata*, qui dans un cadre de fiction, redit toute la vie d'un peuple étrange, son passé historique ou légendaire, ses mœurs singulières, ses coutumes pittoresques, son langage spécial, et surtout nous raconte avec une rare puissance le conflit pathétique où se débat une âme féminine [2].

1. Parfois aussi, on pense à Cervantes. Dans *La Esfinge* l'auteur abuse du relatif *El cual* (ou *la cual*) en tête des phrases; cf. début du chap. VI de la Ire partie de *D. Quij.*

2. Sur la Maragatería, on peut consulter: Dozy : *Recherches sur l'histoire des royaumes des Asturies et de Léon* (t. I, chap. II, p. 126-138), Leyde, 1860, 2e éd. — Dr Aragón y Escacena : *Estudio antropológico del pueblo maragato* (*Anales de la Soc.*



Telle est, en son état actuel, l'œuvre de Mme C. E.; la lecture en doit plaire aux jeunes filles, qui y puiseraient de précieux enseignements, si l'expérience d'autrui pouvait nous corriger. Du moins ne seront-elles choquées par rien de trivial ni de grossier, et elles sauront apprécier cette noble morale du devoir silencieusement accompli, que le poète lisait, il y a un siècle, dans les yeux du Loup mourant[1].

Que seront les écrits à venir de cet écrivain si jeune encore et qui a dépassé depuis longtemps le stade des promesses? Un prospectus de librairie annonce *Vaqueiros de Alzada*, roman qui se déroulera dans un milieu très original et inconnu du grand public, dans les pâturages asturiens, où vit une race d'hommes aussi intéressante que les Maragatos. Ce roman est-il le même que celui que Mme C. E. désigne, dans une lettre, sous le titre de *Agua de Roca?* « Preparo una novela que tiene su escenario en los montes de Asturias y se titula *Agua de Roca.* Luego publicaré un tomo de novelas breves de ambiente alemán, y después anhelo hacer una gran novela situada en Oriente, de asunto palpitante y profundo. » Comme Loti promenant sous les cieux les plus rares sa nostalgie originelle et son perpétuel désenchantement, demandera-t-elle à des cadres diversifiés et neufs un rajeunissement des vieux thèmes, ou bien cherchera-t-elle dans les profondeurs de l'être humain un renouveau de l'inspiration? De toutes manières, nous suivrons avec la plus sympathique curiosité ses tentatives, et nous lui souhaitons de pouvoir consacrer à de beaux sujets son don précieux des émotions intenses et des poignantes attitudes, sa sensibilité frémissante et le charme de son style travaillé aux palpitations innombrables.

G. BOUSSAGOL.

Esp. de H. N., XXX, 1902); José Alemany : *Voces de Maragateria y de otra procedencia usadas en La Esfinge Maragata*, etc.... (*Boletín de la R. Acad. Esp.* Año II, tomo II p. 622-645, et Año III, tomo III, p 39-66.) Dans le premier des articles de D. J. Alemany on trouvera d'autres indications bibliographiques.

1. L'œuvre de Mme C. E. est très connue à l'étranger, qui l'a traduite en grande partie. Les Anglais, les Allemands, les Italiens ont notamment traduit *El Jayón*, et *La Esfinge Maragata* (qui en est à son 10e mille) a été traduite en allemand et en anglais. *El Metal de los Muertos* a eu beaucoup de succès; Mme C. E. préférerait *La Niña de Luzmela* et *La Rosa de los Vientos*, où elle a mis beaucoup d'elle-même.

VARIÉTÉS

Sur les romances « A la muerte del príncipe de Portugal »

Dans sa solide et suggestive étude *Poesía popular y romancero,* M. Menéndez Pidal adopte nettement une thèse opposée à celle de Gaston Paris[1] et de M. Morel Fatio[2] relativement au célèbre romance de Fr. Ambrosio Montesino sur la mort du prince de Portugal. Pour lui, ce n'est pas du romance populaire[3] que s'est inspiré Montesino, c'est au contraire le romance de Montesino qui s'est popularisé sous les formes que nous connaissons aujourd'hui, ou plutôt sous une forme, qui, laissée à la mémoire et à l'inspiration des chanteurs, a pris des aspects variables[4].

1. *Romania*, I (1872), p. 377.
2. *Romania*, II (1873), p. 131.
3. *Antología de poetas líricos*, t. IX, p. 204.
4. *Rev. de Fil. Esp.* (1916), p. 259-261, et surtout p. 260, n. 2. Gaston Paris ignorait que ce romance fut « hecho por mandado de la Reina Princesa a la muerte del Principe de Portugal, su marido », ainsi que le porte la table des éditions du *Cancionero de diversas obras* de Montesino, paru en 1527 et 1537 et décrit par Gallardo, t. III, col. 874 (auquel renvoie M. Menéndez Pidal). Ce tome de l'*Ensayo* n'a en effet paru qu'en 1888. Je me demande du reste si le renseignement fourni par cette table figure déjà dans l'édition de 1508, décrite plus sommairement par Gallardo. Il était assez naturel aussi de penser que le franciscain Fray Ambrosio qui, par les habitudes de son Ordre et ses goûts personnels, semble avoir été en rapport continu avec le peuple, avait tout simplement développé un romance entendu par lui, spontanément éclos sous l'émotion du moment. Le fait est qu'il a su réunir des traits d'apparence très populaire. On sent qu'il s'est complu (je dirais : amusé, s'il ne s'agissait d'un sujet aussi funèbre) à émailler son morceau d'expressions notées au passage; il est clair qu'il a pu les recueillir un peu partout, et sa mémoire devait en être riche. En tout cas, on peut dire qu'il a été mieux inspiré que ne l'a été Encina dans ses *Octavas de arte mayor* ou *Tragedia trobada : A la dolorosa muerte del principe Don Juan*, si l'on en juge par les deux octaves reproduites par Gallardo (t. II, col. 821).

On sait que la mort du prince Alphonse a inspiré d'autres poètes : Juan Manuel, le portugais, dont la *lamentación* a trouvé place dans l'*Antología* de Menéndez Pelayo, t. IV, p. 94, et Luis Enriquez (*ibid.*, p. 119), dont certains passages rappellent le romance de Fr. Ambrosio, peut-être par une simple coïncidence due au sujet et aux circonstances :

¡Ricas ropas y collares,
Brocados, grandes baxillas
Y pedraría!

A M. Morel-Fatio, qui voyait dans le vers « casadinha de outo dias » d'une version portugaise la trace d'une tradition populaire qui n'est pas dans Montesino, il objecte que d'autres versions donnent « tres dias » ou « septe mezes », ce qui ne peut être une allusion au nombre de mois que fut mariée Doña Isabel avec Dom Affonso : l'assonance « dénonce un passage postiche ».

Dans le romance découvert par Gaston Paris, il y a un autre vers qui n'a pas de correspondant dans Montesino :

Lloran todas las mugeres casadas o por casar.

« Casadas o por casar » est du reste un cliché bien connu, que l'on trouve dans le romance *A Calatrava la vieja* (n° 19 de Wolf)[1], romance dont une partie au moins, aux yeux de M. Menéndez Pidal, remonte assez haut[2], et dans *En Arjona estaba el duque* (n° 70 de Wolf), déjà célèbre au temps des Rois Catholiques[3]. Mais on le rencontre encore, ce cliché, dans le fameux romance du Comte Dirlos (164 de Wolf)[4] :

Veréis llantos en el palacio, que al cielo quieren llegar,
Dueñas y grandes señoras, casadas y por casar. . .

Le thème des pleurs collectifs est, d'autre part, curieusement traité dans le romance du comte Grimaltos (n° 175 de Wolf) :

Llora el conde y la condesa, sin nadie les consolar,
Porque no hay grande ni chico que estuviese sin llorar...[5]

Il y a donc eu simplement transformation ou déformation, comme on voudra, d'un romance composé par un poète qui cherchait à imiter le tour populaire.

Cette déformation, ou transformation, a été il faut le croire, extrê-

Andad a ver vuestro bien,
Antes que se vos despida,
Hyd buscallo.
Yo le dexo amortecido;
A su padre no responde
Nada, no.

Cf. Men. Pelayo, *Hist. de la poesía castell.*, t. III, 68, 167, 334.

1. *Antol. de poetas líricos*, t. VIII, p. 39.

2. *Leyenda*, p 87. On le retrouve dans un passage du 30 b *(Dia era de los Reyes)*, emprunté précisément au n° 19, selon Menéndez Pelayo *(Antol.*, t. VIII, p. 61).

3. Menéndez Pelayo, *Antol.*, t. VIII, p. 140 ; XII, p. 158.

4. *Antol.*, t. IX, p. 27 ; cf. t. XII, p. 425. Peut-être y a-t-il une intention de parodie dans la romance de Galanzuca (*Antol.*, t. X, p. 433) :

Si tuvo que ver con hombres casados o por casar :
Non tuvo que ver con hombres casados nin por casar
Si non han sido tres horas con Carlos de Montalván.

5. *Antol.*, t IX, p. 79. Ce thème a peut-être sa plus belle expression dans le romance, sûrement postérieur au nôtre, *Estando el rey don Fernando en conquista de Granada, donde están duques* (95[a] de Wolf ; *Antol.*, t. VIII, p. 192) :

Llorábalo una cautiva, una cautiva cristiana,
que de chiquito en la cuna a sus pechos lo criara.
A las palabras que dice, cualquiera mora lloraba.

On le retrouve également dans le n° 91, *Junto al vado de Genil.*

mement rapide. Des explications de Gaston Paris, il résulte que le romance qu'il a découvert dans le ms. de la Bibliothèque nationale y a été transcrit vers 1495, c'est-à-dire quatre années après l'événement déploré[1].

Non seulement, depuis que Fray Ambrosio l'avait lancé dans la circulation, il se trouvait déjà réduit à cinq *coplas*, mais il avait déjà acquis un élément nouveau, représenté par le dernier vers.

Parmi les éléments perdus, il en est un qui sans doute se cache sous une variante, c'est « corriendo en un arenal »[2], qui a subsisté dans les versions portugaises. M. Menéndez Pidal nous le fait à bon droit observer. Mais d'autres ont simplement disparu sans laisser nulle trace. On ne voit plus dans ce dernier le messager, « sin dejar[3] de se mesar », recommander aux princesses de quitter leurs riches colliers, leurs

1. Je croirais assez à une transcription directe par un Français reproduisant de son mieux ce qu'il *entendait*. Le mot *quemaillero* correspond au mot *caballero* dans lequel le *b* est prononcé à l'espagnole, plutôt fricative labiale qu'explosive, son difficile à identifier pour un Français, surtout vers l'an 1500. Cf. *Carabanchel*, prononcé et même écrit *Caramanchel*. Il semblerait aussi que le récitateur ou chanteur fût un Portugais, ou un Galicien, car plusieurs *o* finaux sont prononcés *u*, et dans un mot comme *caballero*, précisément, l'initiale devait être prononcée par lui d'une façon peu distincte. — Bien entendu, le romance imprimé dans *l'Antología de poetas líricos* de Menéndez Pelayo n'est que la restitution en espagnol du texte de G. Paris, restitution opérée d'ailleurs par celui-ci à l'aide de celui de Montesino.

Si, vers 1495, le romance recueilli de la bouche d'un Portugais est un romance en espagnol et non en portugais, il y a là un indice en faveur de la thèse de M. Menéndez Pidal : le romance ne serait pas, en tout cas, d'origine portugaise.

2. Il n'est pas impossible que cet octosyllabe soit un écho des romances 185 et 185a de Wolf, ou de celui auquel Lope de Vega a fait place dans une de ses *comedias*. Dans ces trois romances, comme dans le romance portugais qu'a publié Almeida Garrett, il y a un même trait qui revient sans grande variante (*Antol.*, t. IX, p. 110, 112, 261 ; t. X, p. 241):

Ese caballero, amigo, muerto está en este pradal ;
dentro del agua los piés, y el cuerpo en un arenal (185).

La poésie des romances est essentiellement évocatrice : par le jeu d'une association d'idées, le seul mot *arenal*, dans les mémoires auxquelles le romance de la bataille de Roncevaux était familière, devait éveiller l'image du cadavre.

3. Ce personnage essentiel du romance n'est d'ailleurs pas précisément original : on le trouve dans le fameux poème de Gómez Manrique sur la *Defunción del Noble cavallero Garcilaso de La Vega :*

Un mensagero cubierto de duelo,
de quien demonstrava muy gran desconsuelo
su gesto lloroso lleno de tristeza...
El qual no podía echar por su boca
la muy triste nueva que el le traya...
Con una voz gruesa del muncho llorar,
como quien confiesa su mal por tormento,
aquél començó tal raçonamiento
el qual atajava su gran sospirar...

Il y a également dans le *Tirant lo Blanch* un épisode analogue, un messager qui vient apporter à l'Empereur de Constantinople une fâcheuse nouvelle, fausse du reste, et qui se laisse tomber par terre, s'arrache les cheveux, se frappe le visage et donne toutes les marques de la plus vive douleur (2e partie, t. II, p. 174 de la traduction française, édit. de Londres, 1737).

couronnes, de laisser leurs cheveux épars, de prendre de grossiers vêtements de deuil. On ne voit plus les princesses,

Con dolor muy cordial
Con semblante de mortales, bien con voz para espirar,

demander quelles sont ces nouvelles si lamentables :

¿Los grandes reyes d'España son vivos o valen mal[1]?

Le trait du messager dont la voix est devenue rauque à force de crier; l'allusion à la roue de la Fortune; les mots touchants à la Reine: « Reina de dolor sin par », à la princesse royale; et, surtout, ce détail si opportun et si expressif :

Con la candela en la mano, no os ha podido olvidar,

tout cela est tombé! Et non pas au cours de plusieurs siècles, mais en quelques années, en quelques mois peut-être. S'il en est ainsi, le travail de désagrégation auquel une production personnelle est soumise dès qu'elle tombe dans le domaine populaire est vraiment d'une intensité étonnante, effrayante; et je me demande comment il peut en rester même des bribes au bout de trois, quatre, cinq siècles. A moins qu'il ne se produise spontanément une sorte de fixation également très rapide au moment précis où le romance se trouve réduit à ses éléments indispensables Et comme il peut y avoir plusieurs opinions sur les éléments indispensables, on comprend que le même romance original ait donné naissance à de nombreux romances, qui sont en somme autant de combinaisons possibles, autant de réductions faisables qu'il a plu à l'imagination du peuple d'en imaginer et à sa mémoire d'en conserver.

Le cas de ce romance, en un mot, et c'est à cela que je veux arriver, prouverait que le facteur temps peut devenir presque négligeable.

Mais si cette déduction s'impose, elle est quelque peu déconcertante.

Dans la conférence qu'il a lue au All Souls College le 26 juillet dernier, *Poesía popular y Poesía tradicional* (Oxford, Impr. Clarendoniania, 1922, 36 pages) M. Menéndez Pidal cite des cas curieux de déformation de *coplas* une fois lancées dans la circulation, du vivant même de leur auteur, qui n'en pouvait mais : celui, entre autres, de

1. Texte du romance de Montesino, tel que Gallardo (III, col. 871) l'a reproduit d'après le *Cancionero* de 1527. Sancha, qui paraît s'être servi d'une autre édition pour le t. XXXV de la *B. A. E*, met « son *vivos o vales* mal »; et Durán, qui ne cite pourtant que cette même édition de 1527 (*B. A. E.* t. XVI, p. 687), donne ainsi ce vers (p. 673) :

son *varios* o *váles* mal?

Gaston Paris, qui, dans son article de la *Romania*, reproduit le romance entier d'après Durán, a naturellement conservé ces deux leçons, dont la première, tout au moins paraît bien être un lapsus de Durán. Menéndez Pelayo, au t. IV de *l'Antología* suit le texte de Sancha (sauf *pariste* pour *paristes*), lequel a, comme Durán, deux octosyllabes qui manquent dans Gallardo :

Esforzado, lindo, cuerdo, y el que más os pudo amar...

Il porte également, comme Sancha, « el mayor, el más igual », qu'il faut lire comme Gallardo et Durán « al mayor el más igual ».

deux *cantares* de Ruiz Aguilera; mais le cas de Montesino n'en reste pas moins vraiment typique.

Quant au fait même de ces déformations, qui aboutissent parfois à des trouvailles d'un grand effet artistique, ne serait-ce que par voie de suppression, l'admirable auteur de *Sobre geografía folklórica* l'a suffisamment mis en lumière pour qu'on n'ait plus rien à ajouter. L'exemple du romance du comte Arnaldos, qui fait le morceau de résistance de la conférence citée plus haut, est à cet égard particulièrement instructif.

G. CIROT.

Une édition mal connue et incomplète de l'Histoire de l'Abencerraje.



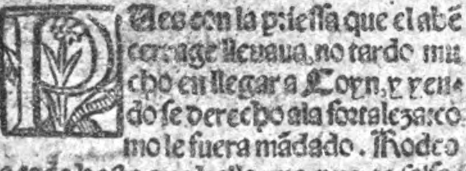
Parte de la coronica del inclito infante don Fernando que gano a Antequera. En la qual trata como se casaron a hurto el Abendaraez Abindarraez, cō la linda Xarifa hija del alcayde de Coyn. Y dela gentileza y liberalidad que con ellos vso el noble cauallero Rodrigo de Narbaez Alcayde de Antequera y Alora, y ellos con el.

Page 1.

Comme suite à l'article publié par M. Henri Mérimée dans notre Bulletin de 1919, n° 2, p. 143-166, *El Abencerraje d'après l'Inventario et la Diana*, et en attendant l'étude complémentaire que l'auteur de cet article nous donnera incessamment, nous offrons à nos lecteurs la reproduction, en planches hors texte, des pages 2 à 33 incluse de la *Parte de la Coronica del inclito infante don Fernando*, dont ci-joint les pages 1 et 34 (la dernière, car les autres manquent, malheureusement). Ce précieux imprimé, que Menéndez Pelayo n'avait pu consulter, a été photocopié avec l'autorisation de son posses-

seur, S. E. le duc de Medinaceli, auquel nous adressons nos respectueux remerciements pour cette exceptionnelle libéralité.

L'*Ensayo* de Gallardo (t. I, col. 357, n° 327) en donne le titre et la dédicace, et Menéndez Pelayo (*Antología de poetas líricos castellanos*, t. XII, p. 248-250) y ajoute une partie de la préface, mais avec des inexactitudes : il nous avertit en note qu'il s'est servi d'un *extracto* conservé dans les papiers de ce bibliographe ; et, en ce qui concerne la comparaison de ce texte dans son ensemble avec celui de l'*Inventario*, il ne fait que répéter ce qui est dit en deux lignes dans l'*Ensayo*.


dixerō q̃ ordenasse dela su voluntad. Lue
go el alcayde tomando dela mano dere
cha al abēcerraje dixo. Vos prometeys
me como Cavallero de venir a mi castillo
de Alora: ser mi prisionero: dentro dl terce
ro dia y el dixo si prometo y el alcayde le
dixo. Pues yd con la buena ventura. Y
si por ventura para vuestro negocio te
neys necessidad de mi persona: o de otra
cosa alguna tambien lo hare. Y el moro
diziēdo que se lo agradescia mucho tomo
vn Cavallo q̃ le dio porque el suyo q̃do
herido assi se fue camino de Coyn a mu
cha priessa. Rodrigo de Narvaez y los
cavalleros se bolviero a Alora hablādo ē
la Batalla y enla buena manera dl moro

Pues con la priessa que el abē
cerrage llevava, no tardo mu
cho en llegar a Coyn, y yen
do se derecho ala fortaleza: cō
mo le fuera mādado. Rodeo
la toda hasta que hallo vna puerta falsa
q̃ en ella avia, y detenīēdo se vn poco reco
noscio todo el campo por ver si avia algo

Page 34 et dernière.

Dans son introduction aux *Libros de caballerías*, *B. A. E.*, t. XL, p. LXXVII, Gayangos, citant *El moro Abindarraez y la Bella Xarifa, novela*, Toledo, por Miguel Ferrer, 1561, 12°, dit : « De este libro hemos visto, no recordames dónde, una edicion en 4° sin año ni lugar de impresion, anterior, al parecer, á la *Diana* de Jorge de Montemayor y al *Inventario* de Villegas, donde tambien se imprimió con algunas variantes. De presumir es, pues, que uno de estos dos autores la diese antes á la estampa... ».

La nouvelle a assez d'importance dans la littérature espagnole et dans la littérature européenne pour qu'on ne néglige pas l'examen de cette rédaction, si voisine qu'elle soit de celle de l'*Inventario* ou de celle de la *Diana*.

BIBLIOGRAPHIE

P. César Morán Bardon, Agustino, *El Cerro del Berrueco en los limites de Avila y Salamanca.* Salamanca, 1921, 23 pages, 4 planches.

Le P. Morán avait déjà signalé en 1919 le Cerro del Berrueco ; mais il s'était borné à des indications qu'il a jugées insuffissantes, et c'est pourquoi il nous donne maintenant une ètude détaillée de cette colline et des vestiges qui y ont été trouvés. Le P. Morán examine successivement les objets de bronze, dont il dresse un catalogue sommaire, les monnaies et la céramique. Il pense qu'il y avait là une ville ibérique. Souhaitons que l'auteur puisse, comme il le désire, faire des fouilles au Cerro del Berrueco et remercions-le de cette intéressante contribution à l'archéologie de la province de Salamanque.

R. R.

Louis Cheikho, — *Kalilah et Dimnah,* édition classique d'après le plus ancien manuscrit daté, avec glossaire. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1922; vol. in-12, 325 pages.

Dans un récent compte rendu (v. *Bull. Hisp.*, t. XXIV, n°2, p. 167 sq.), M. G. Cirot a eu l'occasion de signaler la nouvelle version de *Kalilah et Dimnah* que le P. Cheikho a publiée en 1905 d'après un manuscrit arabe trouvé par lui dans un monastère libanais. Ce précieux document, écrit en 1339 de notre ère, est le plus ancien manuscrit daté que nous possédions de cet ouvrage classique. C'est la version qui, par son style à la fois sobre et archaïque, se rapproche le plus de la traduction primitive d'Ibn Moqaffa'. L'importance tant historique que scientifique de cette version n'a pas échappé à l'éminent arabisant qui, immédiatement, en a fait part aux orientalistes dans une édition critique où il l'a reproduite telle quelle avec ses incorrections et ses obscurités, tout en se réservant d'en donner dans la suite une autre édition, celle-là pratique et susceptible d'être utilisée pour l'enseignement de l'arabe. En effet, tous ceux, qui, comme nous, ont essayé d'expliquer dans leurs cours ce nouveau texte, ont dû se trouver plus d'une fois en face de difficultés énormes, tant au point de vue du fond qu'à celui de la forme. Il fallait donc une autre édition non

pas moins scientifique, mais moins austère et plus correcte; c'est cette édition classique que le P. Cheikho nous donne aujourd'hui. Vu la place que le recueil de Bidpaï tient dans l'histoire littéraire de l'Espagne, nous avons cru intéressant de signaler cette publication aux hispanisants.

Supprimer ou retoucher les fables trop choquantes par leur crudité, faire disparaître les incorrections de style et de syntaxe, redresser les défectuosités de forme par une ponctuation exacte, expliquer les passages obscurs et les termes difficiles à l'aide d'un glossaire et d'une vocalisation partielle, rendre, en un mot, le texte correct et intelligible, telle a été la tâche de l'auteur dans cette nouvelle édition. Contrairement à ce qu'il a fait jusqu'ici pour d'autres manuels classiques, il n'a pas jugé utile de vocaliser tout le texte, parce que, sans doute, il le destine à des indigènes qui sont censés connaître suffisamment la langue arabe, et surtout parce qu'il veut les habituer à la lecture sans voyelles; c'est pour la même raison, du reste, qu'il a donné à la fin de l'ouvrage un petit glossaire tout en arabe où les vocables difficiles sont expliqués.

Ce nouveau travail du P. Cheikho recevra le même accueil que ses nombreuses et intéressantes publications; c'est-à-dire qu'il sera reçu partout, en Orient comme en Occident, avec beaucoup de sympathie et de gratitude; il rendra particulièrement service aux Orientaux, et sera utilisé avec profit en Occident par ceux, du moins, qui sont déjà assez familiers avec la langue arabe, mais il le sera moins par ceux — et ils sont aujourd'hui nombreux en France et ailleurs — qui ne sont pas encore rompus aux secrets de cette belle langue, et qui pourtant seraient heureux de pouvoir lire en arabe les fameuses fables de Bidpaï. Pour cette classe d'arabisants, il serait vivement souhaitable que l'auteur fasse lui-même une édition spéciale dans laquelle le texte serait entièrement voyellé et les mots du glossaire (un peu plus étendu) expliqués en français. Un tel texte, qui manque pour le moment, serait très utile aux jeunes étudiants occidentaux et capable de les intéresser beaucoup plus que toutes les chrestomathies qu'on leur met entre les mains. Le P. Cheikho peut, mieux que tout autre, réaliser le vœu que nous formulons, grâce à ses connaissances étendues et à son infatigable activité, grâce aussi aux facilités inappréciables que lui fournit l'incomparable Imprimerie catholique. En le faisant, le patriarche de l'orientalisme, comme on l'appelle en Orient, acquerra un nouveau titre à la reconnaissance des arabisants. Il rendra en même temps un nouveau service aux études arabes pour lesquelles lui et ses savants confrères de l'Université française de Beyrouth travaillent depuis des années avec dévouement et compétence.

Michel FEGHALI.

Si Mohammed es-Saiah. *Morceaux choisis tirés des œuvres des principaux prosateurs et poètes andalous et maghrébins à l'usage des collèges musulmans.* Rabat, imprimerie officielle, 1921; grand in-8°, 237 pages.

Tant que les Arabes restaient les maîtres de leur immense empire, la langue du Coran florissait et faisait sans cesse de nouveaux progrès. Mais depuis l'évacuation complète de l'Espagne par les Musulmans et la mainmise des Mameluks sur l'Egypte, depuis surtout la chute de Bagdad et la domination des Turcs en Orient, l'arabe classique commença partout à décliner et à perdre de son ancienne influence. Il restait, il est vrai, la langue populaire, mais ce n'était plus cette langue universelle, à la fois officielle et religieuse, commune à tant de pays et à tant de nations. Ce déclin alla toujours grandissant pendant plus de trois siècles, non seulement parmi les Chrétiens, mais encore parmi les Musulmans eux-mêmes qui, déjà, désespéraient du relèvement de leur langue sacrée.

Mais voici qu'au début du XIXe siècle s'élève tout à coup un mouvement de rajeunissement dans la langue et les études arabes. Ce mouvement de « restauration » prend d'abord naissance à Beyrouth et au Liban qui, grâce à leurs fréquentes relations avec l'Europe, avaient pu se mettre de bonne heure en contact avec la civilisation et les sciences d'Occident. Il s'étend ensuite très rapidement à Damas et à toute la Syrie; il est partout accueilli avec joie par les Musulmans fatigués déjà par trois siècles de domination turque. De là, il arrive en Egypte où, par suite de l'occupation française et des réformes des successeurs de Méhémet Ali, il atteint bientôt et manifeste encore aujourd'hui une vigueur des plus remarquables.

L'Occident musulman, de son côté, suit avec enthousiasme ce mouvement de renaissance : la Tunisie et l'Algérie, jouissant déjà des bienfaits du protectorat français, étudient sous la direction de quelques Syriens l'arabe classique, fondent des journaux et composent des livres.

Le Maroc seul restait, jusqu'à ces dernières années, en dehors de ce renouveau intellectuel : l'anarchie politique et les troubles intérieurs, dont il était continuellement le théâtre, favorisaient peu les études et les recherches scientifiques. Mais depuis l'occupation française surtout et le rétablissement de l'ordre, l'étude de l'histoire et de la civilisation des Arabes se généralise dans le pays. Français et indigènes se mettent courageusement au travail, étudient à fond la langue arabe et rivalisent d'efforts pour relever le niveau intellectuel du Maroc et le rendre digne de son glorieux passé.

Aussi on ne saurait assez féliciter M. es-Saiah d'avoir entrepris de faire connaître à ses compatriotes les principaux écrivains de son

pays natal. Il a bien fait d'accorder dans ses *Morceaux choisis* une part prépondérante aux auteurs andalous et de rappeler ainsi ce que doit le Maghreb à l'Espagne, à la terre andalouse qui, de tout temps, a été par excellence le centre des études et des sciences arabes en Occident. Le lecteur indigène ignore encore à peu près tout du passé de son pays, à plus forte raison lorsqu'il s'agit des autres pays de langue et d'influence arabes. Il apprendra donc avec joie, grâce à l'aperçu historique que M. es-Saiah consacre à chaque écrivain, ce que furent ses ancêtres et le rôle important qu'ils ont joué dans l'histoire et la civilisation africaines.

Ce travail est un livre classique et de caractère purement pratique; il sera partout le bienvenu et rendra, nous en sommes convaincu, de réels services malgré les imperfections de détail qu'on pourrait y relever. Pour notre part, nous regrettons vivement que l'auteur n'ait pas voulu rompre carrément avec des traditions locales anciennes, il est vrai, mais très peu scientifiques. Il aurait certainement rendu son intéressant ouvrage plus clair et plus profitable s'il s'était donné la peine, comme cela se fait communément en Orient, d'accompagner les mots dans les extraits qu'il cite de leurs voyelles, de celles du moins qui sont indispensables pour la bonne intelligence du texte. Nous savons tous par expérience — et nous ne devons pas avoir honte de l'avouer franchement — qu'il est réellement difficile pour le lecteur, fût-il indigène et même indigène instruit, de lire couramment et de comprendre à la première lecture un passage sans voyelles tiré d'un poète ou d'un prosateur ancien. Et, il ne faut pas l'oublier, le travail qui nous occupe est destiné, non à des savants rompus au travail et au déchiffrement de textes, mais à des jeunes collégiens qui ne sont encore familiarisés ni avec la richesse et la finesse de la langue arabe, ni avec la subtilité des écrivains anciens. Il est très regrettable aussi que l'auteur, dans le choix de son recueil, n'ait pas suffisamment tenu compte du point de vue moral. Un certain nombre de passages en vers ou en prose sont vraiment trop crus, pour être expliqués devant de jeunes enfants.

Nous souhaitons donc que, dans des travaux ultérieurs du même genre, M. es-Saiah applique la même méthode que les écrivains d'Egypte et de Syrie. Il pourra alors être lu avec profit par les Européens eux-mêmes aussi bien que par les indigènes.

Michel FEGHALI.

Albert Gabriel, *La Cité de Rhodes* (MCCCX-MDXXII) : *Topographie, architecture militaire*. Paris, de Boccard, 1921; 1 vol. in-4° de XVIII-158 pages, avec 78 figures dans le texte et XXXV planches hors texte.

Entre ses vergers, où tournent les voiles blanches des norias, et ses ports, qui regardent la silhouette légère des montagnes d'Anatolie, la cité de Rhodes dresse, presque intacte, la ceinture de courtines, de tours et de boulevards par laquelle les Chevaliers de Saint-Jean espéraient la rendre inexpugnable. On retrouve à l'intérieur des murs la plupart des grands monuments de l'Ordre, et les maisons cubiques de la ville ouvrent encore leurs portes ogivales à l'alignement des anciennes rues. M. Albert Gabriel a pleinement senti le charme et l'intérêt de cet ensemble unique dont quatre siècles, ou peu s'en faut, de régime turc n'ont point altéré le caractère; non content d'en fixer les aspects nuancés en de fines aquarelles, il a passé plusieurs années à l'étudier.

Ce premier volume, richement illustré de planches et de figures qui répondent par la souplesse des procédés à toutes les intentions de l'archéologue et de l'artiste, ne donne pas seulement une description détaillée des remparts de Rhodes, il en reconstitue l'histoire, et cette histoire est celle de la fortification pendant le siècle où elle s'est le plus rapidement transformée, remplaçant les courtines étroites et les hautes tours de la tradition médiévale par des massifs adaptés aux progrès de l'artillerie. Pour retrouver et dater les dispositions successives d'ouvrages qui ont été sans cesse remaniés, l'auteur a confronté avec les données de la construction, avec les inscriptions et les armoiries encastrées dans les parements, les textes historiques, chroniques, récits de pèlerins ou de voyageurs, documents puisés aux Archives des Hospitaliers, et il a tiré bon parti de précieuses miniatures et d'une gravure ancienne qui montrent l'état de la cité à l'époque du premier grand siège (1480).

Un chapitre consacré aux *influences* relie cette monographie à l'histoire de l'art occidental; j'y relèverai seulement ce qui intéresse l'Espagne.

Les Chevaliers de la Langue d'Espagne, assez nombreux pour qu'on leur attribuât, à partir de 1465, deux secteurs de la défense sur huit, ont donné à l'Hôpital trois Grands-Maîtres qui furent de remarquables bâtisseurs : Juan Fernandez Heredia, Anton Fluvian et Raimondo Zacosta. Le premier vécut longtemps à la cour des papes et fit élever pour Innocent VI une partie importante des remparts d'Avignon; il a surtout appliqué à Rhodes les conceptions de l'école provençale. C'est avec le second que devient reconnaissable l'imitation des modèles espagnols; elle ne se marque nulle part mieux que dans la tour carrée, flanquée d'échauguettes, qui fut bâtie au commencement du xve siècle sur le môle du milieu, et dont on peut croire que Fluvian dirigea la construction comme lieutenant de son prédécesseur, Philibert de Naillac.

Les observations de M. Gabriel montrent que la même influence

a continué de se faire sentir pendant la plus grande partie du siècle. On peut espérer que les spécialistes de la péninsule qui se sont tournés depuis quelques années vers les questions d'architecture militaire trouveront dans son livre matière à d'instructifs rapprochements.

R. VALLOIS.

La Santa Hermandad de los Reyes Católicos, por **Celestino López Martínez**. Sevilla, Vilches, 1921, 156 pages.

Très bon travail de documentation, où, si l'on regrette de constater un dédain absolu de la composition et beaucoup de décousu, on se félicite de trouver quantités de détails, de faits, de citations intéressantes sur la *Santa Hermandad*, non seulement au temps des Rois catholiques, mais jusqu'au XIXe siècle. On peut se faire ainsi une idée plus concrète et plus exacte de ce qu'a été cette institution redoutée, que ne prônent pas précisément Mateo Alemán et Cervantes, et qui, organisée comme institution provisoire en 1476, prorogée par sept fois, de trois en trois ans jusqu'en 1498, utilisée entre ces deux dates comme une sorte d'armée permanente et recrutée aux frais des *concejos* (p. 42), ce qui ne la rendit pas populaire, limitée ensuite à la répression des crimes en *despoblado*, eut désormais le rôle d'une gendarmerie régionale qui réglait elle-même leurs comptes aux délinquants. Les peines dont elle disposait et ses moyens d'action rendaient son intervention redoutable. Pour un poulain volé, on coupait le pied gauche à l'accusé — comme on faisait encore au Maroc il y a quelque quinze ans — ; et encore ne le coupait-on pas toujours comme il faut, ce qui obligeait le patient à un séjour de quelques mois au lit (p. 34). La peine de mort s'administrait sous la forme de l'étranglement préalable (par humanité), après quoi le condamné servait de cible aux archers : cela à partir de 1532, car, auparavant, on se contentait de la seconde opération. Tout cela n'était pas très encourageant, et l'on se demande comment put fleurir la gent des *picaros*, qui pourtant semble avoir eu en Espagne une grande vitalité et tenu une certaine place, si l'on s'en rapporte aux propres témoignages de la littérature espagnole. C'est peut-être que les risques du métier étaient un attrait de plus pour les vocations décidées.

Parmi les documents réunis dans ce mémoire, je citerai particulièrement les *capítulos* élaborés par l'assemblée générale de la Hermandad à Madrid, en 1480. Nous y trouvons le détail de l'organisation de cette force armée, imposante pour l'époque, et dans laquelle se trouve un gros contingent de *lanzas* et un certain nombre d'*espingarderos;* dix mille hommes d'infanterie furent ajoutés en 1488. Ce fut un appoint sérieux dans les guerres de Grenade.

Mais il en résultait aussi des plaintes qu'attisait, dès le début du

règne, l'archevêque de Tolède, D. Alfonso Carrillo, ainsi que nous le montre une lettre de Pulgar (dans Bernáldez, *B. A. E.*, t. LXX, p. 579) :

« También dice que fatigan (los Reyes) mucho el Reyno con hermandades, y no ve que la (fatiga) que da él a ellos causa la que dan ellos al Reyno. »

Réflexion qui nous montre bien quelle fut, en principe, la raison qui conduisit Ferdinand et Isabelle à développer cette institution spontanée et à en faire un moyen d'action contre la rébellion et l'anarchie.

La façon dont était imposée la participation aux charges était assez péremptoire ; mais tout de même, religieux, clercs et nobles finissent par se faire dispenser. La contribution totale montait en 1488 à trente-trois millions de maravédis (p. 58), 18.000 pour cent feux. Celui qui avait charge de les recueillir comme trésorier général est désigné sous le nom de Don Abraham Senior de Ségovie. Il eut pour successeur en 1490 Rabi Mayor, également de Ségovie (p. 60). Voilà certainement qui dut les rendre sympathiques, eux et leurs coreligionnaires : aussi bien, deux ans après, les contribuables eurent-ils la satisfaction que l'on sait. Ce dut en être une, en effet, que de voir expulser du territoire ces grands fonctionnaires des contributions directes, en attendant que les contributions elles-mêmes, en ce qui concerne la *Hermandad*, fussent supprimées. Elles le furent en 1498.

L'auteur aurait dû rappeler d'un mot, au début, les *Hermandades* antérieures à 1476, en particulier celle qu'avaient formée Talavera, Tolède et Villareal[1]. Mais il nous parle en détail de la *Santa Hermandad* à Séville. Pulgar et Palencia ont raconté les difficultés qu'y présenta l'établissement de la *Santa Hermandad :* Palencia surtout, qui y a pris une part active, et dont M. López n'a pas négligé le témoignage. Ainsi, les documents qui sont réunis dans la 3ᵉ partie, consacrée au régime provincial, spécialement à Séville, éclairent et contrôlent nos historiens. Tout cela complétera partiellement le travail de M. Julio Pujol y Alonso sur *Las Hermandades de Castilla y León* (1913).

M. López (p. 97) expliquerait le mot *cuadrillero* par le mot *cuadrilla*, désignant un district rural. Altamira (§ 445) donne une autre origine.

A relever des documents concernant Pedro Mexía, le chroniste de Charles-Quint, qui fut « alcalde de la Hermandad de Sevilla por el estado noble » en 1538 (p. 101), et Gonzalo Argote de Molina, qui fut *provincial* (p. 116).

Il faudrait maintenant reprendre tout le sujet en grand, depuis les origines, et mettre de l'ordre dans toute cette documentation.

G. CIROT.

1 M. Rodríguez Marín (*Don Quijote*, « La Lectura », t. II, p. 26-7) donne quelques détails qui ne sont pas sans intérêt.



Solidonio Leite. — *O descobrimento do Brasil.* — *Hespanhoes e Portugueses.* — Rio de Janeiro, 1921, 49 pages.

Rien de bien neuf dans cette brochure. Il n'y a pas là de quoi nous étonner: les arguments qui militent en faveur d'une découverte du Brésil par les Portugais entre 1490 et 1499 sont à peu près épuisés, et, quiconque aborde cette question, ne peut que répéter ses devanciers. C'est ce que fait M. S. Leite.

Après des considérations quelque peu superflues sur les Phéniciens, sur la situation géographique du Portugal, sur ses relations avec l'Afrique au Moyen-Age, et d'autres plus justifiées sur le développement qu'y atteignit l'astronomie nautique, M. S. Leite arrive à sa démonstration (p. 16).

Ses arguments, ou plutôt les arguments qu'il reprend, les voici : la multiplicité des expéditions portugaises vers l'ouest au xve siècle, — la carte d'Andrea Bianco, datée de 1448, où l'on voit représentée, à quinze cents milles au sud-ouest du Cap Vert, une « ilha authentica »; cette île, d'après l'auteur, qui ne fait que suivre en cela l'opinion de MM. Yule Oldham et Batalha Reis (*The Geographical Journal*, London, 1895, 1, p. 221-233, et 1897, 1, p. 185-210) ne serait autre que le Brésil — le fait que le fameux cosmographe Duarte Pacheco Pereira assistait les ambassadeurs portugais aux négociations de Tordesillas, ce qui porte à croire que, dans un voyage que nous ne connaissons pas, il serait passé plus près du Brésil que Vasco de Gama ne le fit en 1497 ; — les réclamations de Jean II contre la bulle du 4 mai 1493 qui fixait à cent lieues à l'ouest du Cap Vert la ligne de démarcation, que le traité de Tordesillas (17 juin 1494) reporta, grâce à ses efforts, à deux cent soixante-dix lieues plus à l'ouest; cette mesure faisait entrer la plus grande partie du Brésil dans la zone portugaise; — le célèbre passage de l'*Esmeraldo*, où Duarte Pacheco écrit : « ... temos sabido e visto como no terceiro anno de vosso Reinado do hanno de nosso senhor de mil quatrocentos e noventa e oito, donde nos vossa alteza mandou descobrir ha parte occidental passando além ha grandeza do mar oceano... » etc.; — l'obscurité du traité luso-castillan d'Alcaçovas (1479) quant aux découvertes à venir; — le caractère intentionnel de la découverte de Cabral, que M. S. Leite admet en se fondant sur la lettre de Vaz de Caminha, et en reprenant la démonstration de Baldaque da Silva ; — la mappemonde de Pero Vaz Bisagudo que Maître Jean le Physicien signale à D. Manuel dans sa lettre et où le Brésil aurait été tracé ; — enfin, l'histoire de João Ramalho qui, à St. Paul, en 1580, déclara qu'il vivait depuis quatre-vingt-dix ans environ au Brésil.

M. S. Leite insiste particulièrement sur ce dernier point; il s'est rendu compte que c'était le plus contestable de ses arguments. Le



séjour de João Ramalho au Brésil nous est connu par Frei Gaspar da Madre de Deus qui, à la fin du XVIIIe siècle, écrivait ceci (p. 33): « Eu tenho copia do testamento original de João Ramalho, escripto nas notas da villa de S. Paulo pelo Tabellião Lourenço Vaz aos 3 de Maio de 1580. A' factura do dito testamento, além do referido tabellião, assistiram o juiz ordinario Pedro Dias e quatro testemunhas, os quaes todos ouviram as disposições do testador. Elle duas vezes repetiu que tinha alguns noventa annos de assistencia nesta terra. » Nous savons que Fr. Gaspar, fait observer M. S. Leite, était le plus honnête homme du monde, incapable d'une fraude volontaire; il travaillait très soigneusement, et on ne peut admettre qu'il ait été victime d'une supercherie du copiste qui, transcrivant le testament, aurait mis un *9* à la place d'un 7, car il lui était très facile de confronter la copie avec l'original. D'autre part, le témoignage de Fr. Gaspar est confirmé par d'autres documents, lesquels nous apprennent qu'en 1531 João Ramalho vivait depuis fort longtemps à Santos, et que plusieurs enfants qu'il avait eus de la fille du cacique Teviriçá étaient déjà mariés; qu'en 1564 il avait plus de soixante-dix-huit ans, qu'en 1580 Lourenço Vaz était bien notaire et Pedro Diaz « Juiz ordinario » à Saint Paul. Si l'on admet que João Ramalho avait de soixante-dix-neuf à quatre-vingts ans en 1564, il devait être né en 1484 ou 1485, et avoir quatorze à quinze ans lors du voyage de Duarte Pacheco en 1498; si l'on croit au contraire qu'en 1568 il avait quatre-vingt-dix ans (le jésuite Balthazar Fernandes nous dit qu'à cette époque il avait près de cent ans) il serait né en 1478 et aurait eu vingt ans en 1498. De toutes façons, il aurait pu venir au Brésil avec Duarte Pacheco Et d'ailleurs il était fréquent qu'on envoyât au Brésil des orphelins tout jeunes encore. La seule difficulté résulte d'un texte où il est dit: « João Ramalho e Antonio Rodrigues, linguas desta terra já de quinze e vinte annos estantes nesta terra. » Cette phrase se rapporte à l'année 1532; Ramalho serait donc venu au Brésil en 1512. Mais d'après M. S. Leite, ce texte signifie que Ramalho et Rodrigues avaient respectivement quinze et vingt ans lorsqu'ils arrivèrent au Brésil.

Cette interprétation est un peu forcée. Du reste, la démonstration de M. S. Leite ne me paraît pas concluante, loin de là, et les arguments qu'il invoque ne prouvent nullement, à mon sens, qu'il y eût, en 1580, quatre-vingt-dix ans que Ramalho vivait au Brésil; en particulier, le fait qu'il avait en 1531 des enfants déjà mariés n'empêche pas de fixer la date de son arrivée aux premières années du XVIe siècle seulement. Cette histoire merveilleuse, sur laquelle nous n'avons qu'un témoignage postérieur de plus de deux siècles, sent bien la légende.

Avec J. J. da Fonseca (*Descobrimento do Brazil*, Rio de Janeiro, 1895, p. 27), Faustino da Fonseca (*A descoberta do Brazil,* Lisboa,

1900, p. 238), Zeferino Candido (*Brazil*, Rio de Janeiro, 1900, p. 88), José Feliciano (*O descobrimento do Brazil*, S. Paulo, 1900, p 28-29), M. Ayres de Sá (*Revue hispanique*, XXXVIII, n° 93, oct. 1916, p. 179), et bien d'autres, M. Solidonio Leite croit que le 22 août 1497 Vasco de Gama serait passé au large du Brésil. Mais, comme l'a montré très bien M. Malheiro Dias (*Historia da colonização portuguesa do Brasil*, vol. I, fasc. I, Rio de Janeiro, 1921, p. XXI), cette opinion résulte d'une interprétation erronée du « Roteiro » de Gama. On a confondu le sud-sud-est avec le sud-sud-ouest; les oiseaux que vit la flotte gagnaient en réalité les côtes africaines et non le Brésil.

Robert RICARD.

D. José Manoel de Noronha. — *Algumas observações sobre a naturalidade e a familia de Fernão de Magalhães.* — Coimbra, Imprensa da Universidade, 1921, 45 pages.

L'opuscule de M. de N..., qui, malgré sa brièveté, nous apporte bien des choses nouvelles, se divise en trois parties d'inégal intérêt et d'inégale importance.

L'auteur s'applique d'abord à réfuter l'opinion, fort répandue, d'après laquelle Magellan serait né à Sabrosa, dans la province de Traz-os-Montes. Il démontre que cette opinion ne repose sur aucune base En effet, le premier testament de Magellan (1504) et celui de son neveu, Francisco da Silva Teles, sur lequel se fonde Villas-Boas, ne fournissent aucune indication précise quant au lieu de naissance de Magellan. Dans son premier testament, celui-ci laisse une somme à ses héritiers pour qu'ils fassent dire douze messes par an « no meu Altar de Senhor Jezus da Igreja de Santo Salvador de Sabroza »; il y parle aussi de sa propriété da Souta, sise à Sabrosa ; rien de plus : cela prouve-t-il qu'il soit né à Sabrosa? Quant au testament de Francisco de Silva Teles, il ne prouve nullement, contrairement à ce qu'a cru Guillemard, que la « casa da Pereira » ait appartenu à Magellan. Bien plus, une phrase du testament de 1504, omise par Villas-Boas dans sa copie, montre, sans laisser place à discussion, que cette maison appartenait au beau-frère de Magellan, João da Silva Teles.

Faut-il alors, avec José Pereira de Sampaio (*Bruno*) ranger Magellan parmi les « portuenses illustres »? C'est probable; mais cela n'est pas certain. Dans son testament de 1519, Magellan fait un legs au monastère de Santo Domingos das Donas à Porto. Et dans un document de février 1518, il se qualifie lui-même de « vecino » de la ville de Porto. A cette époque, Magellan avait depuis longtemps quitté le Portugal et renoncé à sa nationalité d'origine; pour cette raison, M. de N.., incline à croire que le terme « vecino » signifie non pas que Magellan a habité

à Porto, mais bien qu'il y est né. Toutefois, il n'affirme rien : « Por todos estes motivos há, pois, uma forte probabilidade a favor da cidade do Pôrto. Prova incontestavel não há, porêm, nenhuma. » A parler franc, nous nous en passerons sans grande peine; cela importe peut-être beaucoup à la gloire de la ville de Porto, mais bien peu à celle de Magellan.

M. de N... étudie ensuite la descendance de Magellan. Jusqu'ici, on a considéré comme les véritables et les seuls représentants du découvreur les descendants de sa sœur Dª Tereza, femme de João da Silva Teles. M. de N . s'élève contre cette opinion. Magellan avait en effet deux frères, Diogo et Duarte, et une autre sœur, Isabel. Dans son testament de 1519, il décide que le titre d'« adelantado » et le gouvernement des terres par lui découvertes passeront, à défaut de ses fils, à son frère Diogo de Sousa, et, à défaut de celui ci, à sa sœur Isabel de Magalhães. La descendance directe de Magellan s'étant éteinte à la première génération, ses véritables représentants sont donc les descendants de Diogo; ceux de Dª Tereza ne peuvent venir qu'au troisième rang — et encore si elle était l'aînée des deux sœurs — car Magellan avait, comme nous l'avons dit, un second frère du nom de Duarte, dont la parenté avec le grand navigateur a été démontrée tout récemment par M. António Baião. M. de N... prouve également que les parents de Magellan n'étaient pas Lopo Rodrigues de Magalhães et Margarida Nunes, comme l'indique le *Nobiliario do Casal do Paço*, conservé à la bibliothèque publique de Porto. Les documents de Séville nous apprennent qu'il était fils de Rúi de Magalhães et de M. de Sousa. Quant au Fernando de Magalhães, fils de Pedro, qui a signé un document utilisé par Arana, ce n'était qu'un homonyme du découvreur des Philippines, ainsi qu'il résulte des recherches de M. António Baião.

Dans la troisième partie, M. de N... examine le crédit qu'il faut accorder au testament de 1504 et à celui de Francisco da Silva Teles; il finit ainsi par où, en bonne méthode, il aurait dû commencer. Il faut noter tout d'abord que nous n'avons pas les originaux de ces deux documents; nous ne les connaissons que par des copies faites à Fafe, dans le Minho, en 1796, donc postérieurs de 292 et de 216 ans aux originaux. En second lieu, le testament de Magellan a été rédigé à Belêm, et celui de Francisco de Silva Teles au Maranhão; or en 1796 — le témoignage du copiste est formel — tous deux se trouvaient à Fafe. Enfin, entre les deux testaments, il y a soixante-seize ans; entre les deux copies, qui sont réunies dans le même livre, il n'y a que quarante-quatre feuilles. M. de N... ne laisse pas de trouver tout cela bien étrange. Il a raison. D'ailleurs, il y a plus : dans le testament de 1504, on remarque plusieurs détails surprenants : Magellan y parle comme s'il n'avait pas de frère; or il est impossible de mettre en

doute l'existence, à cette date, de Diogo et de Duarte, qui est démontrée. En outre, on y rencontre trois fois l'expression « sua magestade » appliquée à D. Manuel; ce terme pourtant n'a été employé qu'à partir de D. Sebastião; sous D. Manuel, on usait encore du mot « Alteza ». Enfin la préférence que Magellan y manifeste pour sa sœur Tereza, son mari et son fils, n'est pas confirmée par le testament de Séville, qui ne les nomme même pas. Pour tous ces motifs, M. de N... conclut que nous sommes en présence d'une falsification.

Le testament de Francisco da Silva Teles nous apprend que le roi aurait fait mutiler les armes de la « casa da Pereira », qui appartenait, comme nous l'avons vu, non pas à Magellan, mais à João da Silva Teles, et que la persécution contre celui-ci et sa famille aurait été telle qu'ils durent se réfugier au Brésil. Comment expliquer, alors, que Diogo et Duarte, frères de celui que l'on considérait comme un traître, n'aient été nullement inquiétés? Francisco da Silva Teles se déclare propriétaire de la « quinta da Souta », qui avait appartenu à Magellan. Comment concilier ce détail avec l'ordonnance de D. Manuel, dont malheureusement la date est inconnue, qui confisquait tous les biens des pilotes portugais ayant pris service à l'étranger? Admettons que l'ordonnance n'ait pas été appliquée; en tout cas, la « quinta da Souta » n'aurait pas dû revenir à João da Silva Teles, puisque le second testament de Magellan, celui qu'il fit à Séville en 1519, la léguait à d'autres. Enfin, Francisco da Silva Teles, faisant son testament le 3 avril *1580*, choisit comme héritiers son fils António da Silva de Magalhães de Faria et le fils de celui-ci, Gonçalo Alvares Moreira da Silva. Or les documents du temps font bien naître Gonçalo Alvares Moreira du mariage d'António de Magalhães de Faria avec Francisca Pereira da Silva, mais indiquent en même temps que ce mariage eut lieu le 5 mars *1600*. Ici encore, nous sommes en présence d'une falsification.

Quels ont été les motifs de cette falsification? Tous les documents relatifs aux prétentions de Sabrosa et des propriétaires de la « Casa da Pereira » ont été recueillis au XVIIIe siècle par António Luiz Alvares Pereira Coelho da Silva Castelo Branco de Magalhães; ce personnage désirait obtenir à son profit l'exécution du contrat passé entre la couronne de Castille et Magellan, et il forgea le testament de Francisco da Silva Teles, afin d'établir les liens de parenté qui unissaient António de Magalhães à Luis da Silva Teles. Le testament toutefois ne pouvait être postérieur à 1580; autrement ses attaques contre les Espagnols eussent mal sonné. António Luiz le data donc de 1580, oubliant qu'à cette époque Gonçalo Alvares n'était pas encore né.

L'argumentation de M. de N... paraît décisive. Mais on est quelque peu étonné de la trouver là où elle est placée. Pourquoi alors s'être donné la peine de prouver que le testament de 1504 et celui de Fran-

cisço da Silva Teles ne nous apprennent absolument rien quant au lieu de naissance de Magellan? Une fois démontré le caractère apocryphe de ces deux documents, toute théorie fondée sur l'un d'eux s'écroule. Si M. de N... avait commencé par où il finit, la composition de l'opuscule aurait été plus logique et la tâche de l'auteur simplifiée.

ROBERT RICARD.

B. Sánchez Alonso, *Fuentes de la historia española. Ensayo de bibliografía sistemática de las monografías impresas que ilustran la historia política nacional de España, excluídas sus relaciones con América.* — Con un prólogo de **D. Rafael Altamira.** Madrid, 1919 (Junta para ampliación de estudios. Centro de Estudios históricos). 20 ptas.

Ce serait manquer à un devoir bien élémentaire de reconnaissance, que de ne pas dire un mot d'un manuel qui rend à chacun de ces services discrets, d'autant plus discrets qu'on n'a évidemment pas à les proclamer toutes les fois qu'on y a recours. Rien de plus précieux qu'une bonne bibliographie générale dans le genre de celle-ci. Même pour qui s'est de lui même convenablement outillé, il y a là une garantie tout au moins et une contre-épreuve. Mais le cas le plus ordinaire est celui de l'étudiant, du débutant, ou encore de l'érudit qui ne s'est pas encore orienté vers de tels parages. C'est bien pour cela que la bibliographie que M. Rafael Altamira avait mise à la fin du tome IV de son *Historia de España* avait été si appréciée, malgré ses lacunes et ses erreurs. C'en est en somme le développement que M. Sánchez Alonso nous a apporté ici, l'abritant d'ailleurs sous la recommandation du célèbre professeur, qui a eu au moins la satisfaction de voir paraître à l'ombre de son nom un travail dont trop d'occupations l'ont détourné lui-même. A l'un comme à l'autre, à l'initiateur et au continuateur il faut marquer un peu de gratitude; et je ne me ferai pas faute de leur montrer la mienne.

Il ne s'agit pas là d'une bibliographie critique. A part quelques très sommaires indications sur l'importance de telle ou telle publication, l'auteur s'est borné à donner des fiches. A celui qui s'en servira de juger les travaux eux-mêmes.

Voir le compte rendu que M. Morel-Fatio a donné de cet ouvrage dans la *Revue historique*, t. XXXIII (1920), p. 327.

Evidemment, les abondants appendices bibliographiques et les appréciations éparses dans le texte feront d'une histoire comme la *Historia España* de D. Antonio Ballesteros un guide encore plus commode ; mais combien moins maniable aussi ! et c'est chose à considérer.

G. CIROT.



Historia de la literatura española, par **Juan Hurtado y J. de la Serna,** catedrático de literatura de la Universidad de Madrid, y **Angel González Palencia,** auxiliar de la Facultad de Letras de la Universidad de Madrid. Parte primera, VII-480 pages, 8 ptas, Madrid, 1921. Parte segunda, p. 481 à 812, et parte tercera, p. 813-1106, 9 pesetas, Madrid, 1922.

Les auteurs n'ont pas cherché l'originalité. Ils ont simplement, le plus souvent, analysé les travaux les plus qualifiés : les paragraphes consacrés au marquis de Santillane[1], à Jorge Manrique, et d'une façon générale tout ce qui a trait à la poésie du Moyen-Age jusqu'au début du XVI[e] siècle a été inspiré par Menèndez Pelayo, et je pourrais citer beaucoup d'autres exemples. Mais précisément c'est de cela que je leur sais gré et que beaucoup leur sauront gré comme moi. Il n'incombe pas de toute nécessité à celui qui fait un manuel de littérature de nous soutenir des théories, de nous éblouir par ses aperçus, de nous charmer par ses transitions, de se montrer en un mot, à chaque page, avec son tempérament et son humeur, son humour quand il en a. Ce que je demande à un manuel, c'est de me mettre au courant, de résumer ce qui a été dit, de me donner l'essentiel, sur les faits, les œuvres, les écrivains. Les thèses personnelles, qu'on les développe dans des articles ou des « livres »! Les boutades, qu'on en fasse profiter ses amis!

Je suis donc enchanté de l'apparition de ce manuel, modeste, médiocre peut-être, mais commode. J'en suis enchanté pour mes étudiants et pour moi-même.

La méthode est bonne : les détails utiles sur chaque auteur, une brève analyse des œuvres qui en valent la peine, et des citations caractéristiques, généralement bien choisies : par exemple pour le *Libro de los exemplos* de Clemente Sánchez de Vercial. Il y a bien par-ci par-là des insuffisances : la page consacrée au *Tirant lo Blanch* n'en donne qu'une idée bien incomplète et inexacte : on n'y retrouve même pas l'écho des réserves que Menéndez Pelayo a bien été obligé de faire au point de vue moral. Mais je ne cherche pas à prendre les auteurs en faute. Dans un ouvrage de ce genre, il y a forcément toujours des lacunes et des lapsus, qu'une seconde édition corrige. Facile est le triomphe sur un manuel où des milliers de faits, de dates, de titres, prêtent le flanc à la critique.

En disant que la recherche de l'originalité, l'affectation de la personnalité apparaît peu dans ses pages, je ne veux pas non plus avoir l'air d'en dire plus que je n'en dis. L'ordonnance, d'abord, constitue au moins

1. On eût pu signaler le 2[e] *Doctrinal* découvert par R. de Uhagón et dont parle Schiff.



une originalité, et elle est bien conçue. Ensuite il y a des exposés où se reflète une connaissance plus intime des œuvres : pour Garcilaso, entre autres. Enfin le seul fait d'être au courant entraîne une certaine originalité. La théorie de M. Cejador sur les romances est exposée comme celle de Menéndez Pidal[1]; l'opinion de M. Foulché-Delbosc sur la *Estrella de Sevilla* est citée. Il ne s'agit donc pas d'un manuel fait d'après deux ou trois gros ouvrages. Mais bien entendu, là où des travaux de valeur ont mis les choses au point, les auteurs auraient eu mauvaise grâce à ne pas les suivre. C'est le cas pour les publications de Menéndez Pelayo, H. Rennert et d'Américo Castro sur Lope de Vega, sans parler de La Barrera. Il n'y avait qu'à s'y tenir; et en tout cas la clarté de l'exposé est certainement ici une qualité appréciable, d'autant que l'essentiel se trouve indiqué dans le chapitre consacré à cet auteur.

Pour l'*Alcalde de Zalamea* de Lope de Vega et celui de Calderón, on aurait pu citer et utiliser Krænkel L'opinion de Menéndez Pelayo sur la question des sources n'est du reste pas incontestable.

Je ne songe assurément point à entrer dans la discussion d'aucun détail. C'est l'ensemble qu'il faut juger, et c'est le juger favorablement que de dire qu'il rendra de grands services.

Les auteurs ont peut être eu leurs raisons pour grouper à la fin de chaque chapitre la bibliographie des paragraphes qu'il comprend. Je crois malgré tout qu'elle eût été plus facile à consulter, plus visible, au bas des pages, d'où par une élégante coquetterie, toutes notes, explicatives ou autres, ont été bannies.

Pour les œuvres de Luis de León, on nous renvoie aux tomes XXXV, LIII, LXI et LXII, indications prises sans doute dans la *Bibliographie* de Fitzmaurice-Kelly (p. 47), mais incomplètes, car il y manque le principal, le t. XXXVII. On aurait pu citer l'édition de la *Perfecta Casada* par M[me] Elisabeth Wallace.

Pour Alfonso de Santa Cruz (p. 447), une référence inutile, celle de Pérez Pastor, car celui-ci ne parle pas de ce chroniste dans l'article indiqué (*Bol. R. Acad. de la Hist.*, t. XXII, page 420), et une référence inutile et inexacte, celle de l'article du P. Miguélez, qui n'est pas au t. XCIII, p. 5-13, mais au t. XCIV de la *Ciudad de Dios*, et n'en parle pas davantage.

Sur Guevara je suis un peu étonné de ne pas voir citée l'introduction de Julián de San Pelayo au *Menosprecio de Corte* (1893) : elle n'est pas méprisable. Sur sainte Thérèse, il y a lieu d'ajouter trois références utiles : les articles publiés par M. Morel-Fatio dans le *Bull. hisp.* en 1908, les introductions des Carmélites de Bruxelles et celles du P. Silverio.

1. Il y a du reste là une équité peu équitable : l'équité consiste à mettre chaque chose à sa place.

Pour ce qui est de la correction typographique, je n'ai pas à relever grand'chose. Je dirai pourtant que c'est à René *Costes* et non *Coster*, que nous devons l'article sur Pedro Mexía, signalé p. 492 [1].

Sur la période latine, voir le compte rendu du P. Miguélez dans la *Ciudad de Díos* 20 janv. 1922.

G. CIROT.

A. C. Pires de Lima, *O Livro das adivinhas*, 1921, Porto, Livraria Moderna, 108 pages, petit in-8°.

Recueil de devinettes populaires, approprié aux utilisations pédagogiques, mais constitué scientifiquement et conformément aux méthodes du folklore, avec variantes et rapprochements. Les solutions ont été mises à la fin et forment ainsi une sorte d'index.

L'auteur a commencé dans la *Revista Lusitana* (n° 22) la 3° série des *Tradiçoes populares* signalées dans notre n° 2 de 1921. A peu près les mêmes rubriques. Sous celle de « Coutumes », des extraits de registres de baptêmes au sujet d'enfants abandonnés; 179 chansons à un ou plusieurs couplets.

Signalons en même temps deux articles publiés par le même auteur : *O dentó-santo de Aboin da Nóbrega e a lenda de S. Frutuoso (Abbade),* paru dans les *Trabalhos da Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia*, fasc. III, vol. I (1921), et *A teratologia nas tradições populares (Arquivos de Historia de Medicina Portuguesa*, Porto, 1921).

G. C.

Posada (Adolfo), *El régimen municipal de la Ciudad moderna y bosquejo del régimen local en España, Francia, Inglaterra, Estados alemanes y Estados Unidos;* 1 vol. in-8° de xxii-348 pages. Madrid, Victoriano Suarez, 1916.

Ce livre, publié en pleine guerre, à un moment où il était difficile d'en signaler l'intérêt au lecteur français, reprend pour nous toute sa valeur en un temps où l'opinion éclairée se préoccupe d'une reconstitution de l'administration locale et régionale. Il se rattache à l'ensemble des œuvres de l'auteur qui, s'il a consacré sa vie aux grands problèmes du droit public, ne les a jamais isolés de la philosophie ni de l'étude historique et comparative des sociétés.

Sous le titre modeste d'esquisse, il nous donne une étude approfondie de l'un des phénomènes les plus caractéristiques de la civilisation contemporaine, le développement et l'accroissement continu

1. Et l'on aurait pu en tirer parti à propos de Sandoval, p. 434, en disant à quel point cet historien a pillé Mexía et d'autres.



des grandes agglomérations urbaines. D'autres l'étudient au point de vue du sol ou de la population. Posada, en raison de la nature de ses travaux antérieurs, était conduit à chercher comment les exigences de l'administration des grandes villes, au point de vue de l'hygiène, de l'assistance et du bien-être collectif, peuvent se concilier avec l'idéal plus ancien de l'autonomie locale. Il nous montre le principe de l'égalité démocratique et celui de la compétence scientifique en lutte dans le domaine de l'administration municipale, l'Allemagne sacrifiant délibérément l'autonomie populaire au souci du progrès matériel et du bien-être, l'Angleterre et les États-Unis conservant les traditions du *self-government*, les exagérant même, sauf à les assouplir et à les concilier avec les conditions de la compétence administrative, les peuples latins occupant à cet égard, comme à tant d'autres, une situation intermédiaire.

Dans cette large et impartiale revue de la vie urbaine du monde civilisé, Posada n'oublie pas la Cité espagnole et son histoire. L'exposé théorique est suivi d'une étude historique et bibliographique (p. 242-337) où les hispanisants trouveront d'amples renseignements de toute nature sur les *cabildos* et les *mancomunidades*.

GASTON RICHARD.

H. Salomon, *L'incident Hohenzollern*. Paris, Alcan, 1922; 1 vol. in-16 de 266 pages.

Quand, au début de juillet 1870, la nouvelle de la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne éclata « comme une bombe », suivant le mot de l'impératrice Eugénie, repris par Émile Ollivier, la machination ne surprenait qu'à moitié les esprits attentifs. Dès le 1er février 1869, Salazar, l'homme de confiance du maréchal Prim, la préparait par une lettre à ses électeurs de Briviesca. Il la continuait, avec un mystère qui filtrait malgré tout, dans sa correspondance chiffrée avec Bismarck. Comment, de cette intrigue nouée à Madrid, sortit la guerre qui devait mutiler la France, c'est ce qu'expose M. Henry Salomon, après une enquête puisée aux sources. Pour les préliminaires du conflit, son petit livre complète celui de Léonardon (*Prim*, Alcan, 1901; cf. *Bull. hisp*, 1902, p. 69). Il offre un vif intérêt. Tout le récit est clair, impartial et captivant.

GEORGES RADET.



CHRONIQUE

— Nous avons des remords pour n'avoir pas souhaité la bienvenue aux deux revues jumelles, nées la même année 1917 et baptisées du même nom, *Hispania*; l'une américaine, l'autre française. L'une est l'organe d'une association professionnelle, « The American Association of Teachers of Spanish » et est publiée à Stanford University (California), qui a actuellement pour président M. John Fitz-Gerald, professeur à l'Université d'Illinois, et pour secrétaire-trésorier, M. Alfred Coester, professeur à Stanford University. L'autre est l'organe de « l'Institut d'Études hispaniques » de l'Université de Paris et compte dans son état-major de direction MM. Maurice Croiset, administrateur du Collège de France, Dibié, Martinenche, Widor, pour le côté français; le marquis de Casa Valdés et l'avocat conseil de l'Ambassade d'Espagne, M. de Huertas, le directeur de l'Hôpital espagnol de Paris, M. de Sard; enfin MM. C. Ibáñez de Ibero et García Calderón, l'un secrétaire général et l'autre rédacteur en chef : avec de telles compétences à sa tête, cette revue ne pouvait que prospérer.

La souscription à la revue américaine est de $ 2.40 pour les étrangers : c'est encore un prix prohibitif pour nous; espérons qu'il n'en sera pas encore longtemps ainsi. La revue parisienne est plus abordable : 8 francs par an.

Souhaitons-leur à toutes deux, puisqu'elles ont maintenant cinq ans accomplis, de prolonger leur existence au delà des prévisions les plus optimistes. Et qu'elles témoignent ainsi de la vitalité du sentiment hispanophile qui les a créées!

G. CIROT.

— Le programme de licence (espagnol), pour les années 1923 et 1924 à Bordeaux, comprend les auteurs suivants :

Berceo, *Vida de Santo Domingo de Silos*, strophes 1-186;

D. Juan Manuel, *Conde Lucanor*, chap. V, VI, VII;

Sainte Thérèse, *Vida*, ch. XI-XIII;

Cervantes, *Quijote*, II, 72-74;

Calderón, *El alcalde de Zalamea;*

Antonio de Solís, *Historia de la conquista de México* (*Bibl. de Aut. Esp.*, t. XXVIII, p. 276-300, l. I, ch. VIII-XX et p. 322-330, l. IV, ch. XII-XV);

Ramón de la Cruz, *El Casamiento desigual;*

J. Valera, *Doña Luz;*

Concha Espina, *La Esfinge Maragata.*

~~ Quelques articles à signaler dans les Revues de langue française ou anglaise :

J. Sarraïlh, *Un intermédiaire : Pougues et l'Espagne* (dans *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1923).

J. Cazenave, *L'Espagne et le Romantisme français* (dans *L'Afrique française*, 15 juillet 1922) [à propos du livre de M. E. Martinenche]; *Louis Bertrand et l'Espagne* (même Revue, janvier 1923); — *Pages d'histoire algérienne : Une fête à Oran en 1772* (même revue, février 1923) [première représentation de la *Raquel* de V. de la Huerta]; — *Les présides espagnols d'Afrique (leur organisation au XVIIIe siècle)*, dans *Revue Africaine*, 1922.

S. Griswold Morley, *Notes on the Bibliographic of Lope de Vega's Comedias* (*Modern Philology*, XX, 2, 1922).

Juan Millé y Giménez, *Un epigrama latino de Lope de Vega* (Extr. de la *Revue hispanique*, t. LI, 1921).

Elijah C. Hills, *English translations of Spanish plays* (repr. from *Hispania*, vol. III, nº 2, 1920).

~~ Discours et conférences :

Ramón Menéndez Pidal, *Poesía popular y Poesía tradicional en la Literatura Española. Conferencia leída en All Souls College el lunes, día 26 de junio de 1922.* Oxford, impr. Clarendoniana, 1922, 36 pages.

Leopoldo Juan García, *Los estudios bíblicos en el siglo de oro de la Universidad salmantina. Discurso inaugural del año académico* de 1921 a 1922. Salamanca, 1921, 86 pages grand in-8°.

Idealismo jurídico-político é historia interna de la Revolución de Septiembre de 1868. Conferencia del Ilmo. Sr. D. Mario Méndez Bejarano, *pronunciada en la sesión pública del 12 de abril de 1919.* Madrid, Ratés, 1919.

Discursos llegits en la "Real Academia de Buenas Letras" de Barcelona en la solemne recepció publica de D. Ferran Valls y Taberner *el dia 30 de Maig 1920 (Les Genealogies de Roda ó de Meyá).* Barcelona, " La Renaixensa ", 1920.

---

3 avril 1923.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS,
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Señor

No espere v. p. vn proemio de desculpas por no aver escrito hasta agora, q̃ vna de las cosas en q̃ tengo hecha experiencia del amor q̃ ay entre nosotros es parecerme q̃ no puedo ofender a v. p. en cosa de las q̃ hago aunq̃ sea tan mala como aver dexado de escrevirlo tantos dias: esta seguridad es tan rara en las amistades como lo son las partes vras q̃ fueron causa de mia amistad. yo estoy bueno de salud, y estarialo de todas las otras cosas si tuviesse enemigos q̃ valiesen mas o q̃ valiesen menos. mas el no valer mucho les haze q̃ me dañen no como cavalleros, y el no ser entendido poco, haze q̃ les suceda parte de lo q̃ procuran. mas con todo esto llora mas vezes al dia q̃ dizen. El papa a hecho su oficio y haze, en desear la paz lo qual sera de poco momento si las dificultades q̃ ay en seguir la guerra, no le ayudan a pacificar las cosas. toda via dizen por cierto q̃ passaremos d'aqui a ocho dias los montes y estando resolutos en esto no lo estamos en lo q̃ haremos despues de passados. y esto solo basta aver dicho a v. p. et crimine ab uno disce omnes. De Semillan xxv de junio M. D. xxx

Servidor de v. p.

Garcilasso

CARTA AUTÓGRAFA DE GARCILASO AL CARDENAL SERIPANDO
(Ms. Biblioteca Nacional de Nápoles, vol. XIII, AA, 53, fol. 1. Tamaño reducido).

¶ Al muy noble y muy
magnifico señor, el señor Hieronymo
Ximenez Dembun, señor de barboles
y Huytura mi señor.



Omo yo sea tan affectado
seruidor ó vuestra merced
muy noble y muy magnifi-
co señor como de quié tan-
tas mercedes tégo recebi-
das: y a quié tanto devo. Dessando q se
offreciesse alguna cosa en q me pudiesse
emplear para ómostrar y dar señal desta
mi affición. Auiendo estos dias passados
llegado a mis manos esta obra: o parte ó
coronica q andaua oculta, y estaua incul-
ta. Creo a falta de los escriptores, procu-
re con fin de dirigirla a vuestra merced:
lo menos mal que pude sacar la a luz: en-
mendando algunos deffectos della. Por
que en parte estaua confusa y no se podia
leer: y en otras estaua defectiua, y las ora

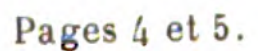
ciones cortadas: y sin dar conclusion alo
q trataua. De tal manera que aunque el
processo era apazible y gracioso, por al-
gunas impertinencias que tenia, la hazia
insipida y dessabrida. Y hecha mi diligé
cia como supe: comunicada algunos mis
amigos, y parescióme que les agradaua.
Y assi me aconsejaron y animaron a que
la hiziesse imprimir. Mayormente, por
ser obra acaescida en nuestra España: la
qual caresce de cosas de aquesta quali-
dad. Mas por defecto de escriptores, q
de quien las aya obrado. Como vue-
stra merced, a quien las Musas son tan
familiares: tuue entendido: y no atreuié-
dome con mi flaca barquilla: passar tan
alta ribera como es la de los detractores
sin el fauor de quien puede illustrar qual
quier peregrino ingenio. Atreuime a
arrimar la al amena sombra de vuestra
merced. Debaxo de cuyo amparo: gozar
se del fauor que por mi flaca Musa no
A ij

Imprimé de la Bibliothèque de S. E. le duc de Medinaceli,
pages 2 et 3.

merescia serle communicado. Suplico a
vuestra merced humilmente, imitando
al sol, el qual sin distincion de los buenos,
alos no tales comunica su luz. Reciba e-
sta obrezilla por suya, y assi sera reputada
por buena, y resciba este pequeño seruicio
de quien siempre dessea seruir a vuestra
merced: con aquel animo que se le offres-
ce. Cuya vida con augmento de estado
en compañia de mi señora doña Bianó
Sesse, con los amados subcessores feli-
cissimamente por luengos años: nuestro
señor conserue y guarde como
sus seruidores desseamos

¶ Comiença la obra

Dyze la coronica que enel tiem
po del infante don Fernando
que gano Antequera. Fue vn
cauallero que se llamo Rodri
go de Naruaez. Notable en
virtudes y hechos de armas. Este hizo
muchas vezes peleando contra moros
cosas de mucho esfuerço y valentia: ma-
yormente en aquella impressa y guerra ó
Antequera donde hizo cosas dignas de
mucha memoria. Sino que esta nuestra
españa tiene en tan poco el esfuerço, por
ser le tan natural y cosecha, que le pares-
ce que todo lo possible es poco. No como
aqllos Romanos y Griegos: q qualquier
hombre q vna vez se auenturaua a morir
toda la vida le hazian inmortal en sus es-
cripturas y le querián deificar, y trasladar
en las estrellas. Hizo este cauallero en a-
qlla guerra táto, en seruicio de su ley y ó
su rey: que despues de ganada la villa le
hizo alcayde della: porq pues hauia seydo
táta parte para ganalla: lo fuesse tábié pa
A iij



Pages 4 et 5.

ra defendella, hizo lo tambien alcayde
de Alora: de ſuerte que tenia cargo de
ambas ſuerças: repartiendo el año en am
bas partes, y acudiendo ſiempre a donde
auia mas neceſſidad: aunque a lo mas or
dinario reſidia en alora: y alli tenia ſiem
pre cincuenta eſcuderos hijos dalgo, alos
gages del rey para la defenſa y ſeguridad
dela ſuerça. Y eſte numero nunca faltaua
como los quatrocientos inmortales del
rey: porq ſi moria o matauan alguno; lue
go ponian otro. Tenian todos tanta vir
tud y eſfuerço en ſu capitan: que ninguna
empreſſa les era dificil. Y anſi en todos
los rebates y eſcaramuças que tenian cõ
los moros: ganaua honra y prouecho de
que andauan todos ricos y, contentos
ſiempre. Tenia el alcayde ſus eſpias en
tre los moros que le auiſauan para lo q̃ a
uia de hazer, y aſſi no perdiá coyũtura ẽ
offẽder a ſus enemigos, y dẽderſe dllos.
Pues vna noche acabando d
cenar que hazia tiempo muy
ſoſſegado: el alcayde dixo a
todos ellos aq̃ſtas palabras.

Pareceme vicios dalgo: ſeñores y herma
nos que ninguna coſa deſprecian tanto
los coraçones y animos de los hõbres
como el continuo exercicio de las armas
porque con la experiencia ſe hazen cap
tos y auiſados y aprendẽ a tener vn miſ
mo roſtro ala fortuna proſpera como ad
uerſa: de ſuerte q̃ en las aduerſidades el
animo ſe enflaqueſce: ni decae: ni en las
proſperidades ſe enſoberuece ni eleua.
Y por eſto eſta tan claro, que para preua
llo yo no he meneſter teſtigos eſtraños:
ſiendo voſotros tan verdaderos teſtigos
de ello como por vueſtras obras ha pare
ſcido y cada dia pareſce. Digo eſto porq̃
me pareſce que hã paſſado muchos dias
en que no auemos hecho coſa q̃ demos
mueſtra d nueſtras perſonas y nueſtra fa
ma y honra ſe acreciente. Y ſeria yo dar
mala cuenta de mi y del cargo que tengo
ſi tiniendo tan virtuoſa y valiente com
pañia, deraſſe paſſar el tiempo en balde
Pareſceme ſeñores ſi os pareſce: pues
la claridad d la noche nos combida que
ſeria bien dar a entender: a nueſtros ve
A iiij

Pages 6 et 7.

zinos que los q̃ guardan a Alora no ye
dormen. Agora que yo he dicho mi volun
tad: haga ſe lo que os pareſciere, y callan
do el alcayde: luego todos a vna boz di
xeron que el ordenaſſe dellos a ſu volun
tad, que todos le ſeguirian.
Oydo eſto por el alcayde y viſta
la buena voluntad y la afficion
q̃ le tenian dixo. Pues hagaſe
aſſi ſeñores eſta noche vamos
ſolos diez de noſotros, porq̃ la fuerça q̃de
guardada con los de mas: q̃ a ellos ya q̃
dara tiẽpo para emplear otras vezes. Lo
qual a todos ellos pareſcio muy biẽ: y a
ſi luego nõbrando el alcayde nueue dllos
los q̃ mejor les pareſcio. Aq̃llos nombra
dos luego ſe comẽçaron de armar: y ſien
do armados y caualgãdo en ſus cauallos
ſalierõ por vna puerta falſa q̃ la fortaleza
tenia: por yr mas ſecretos: y a poco tre
cho que caminaron: llegando a donde el
camino en dos partes ſe diuidia: deteniẽ
do el alcayde les dixo. Ya podria ſer que
yendo todos juntos por vn camino ſe nos
fueſſe la caça por el otro. Si a caſo la ay.

pareſceme que ſera bien que nos aparte
mos y voſotros temeys eſte camino dela
mano yzquierda: y con eſtos quatro to
mare eſtotro. Y ſi a caſo los vnos toparẽ
enemigos q̃ no abaſten a vencerlos, to
que vno ſu cuerno, y ala ſeñal acudan los
otros en ſu ayuda. Y quedãdo eneſto re
ſolutos el alcayde tomo ſu camino: y los
otros tomaron el ſuyo: y aſſi empeçaron
a caminar.
Acaeſcio pues, q̃ yendo los
cinco eſcuderos hablãdo en
diuerſas coſas: el vno dellos
q̃ yua mas delãte dixo. Te
neos compañeros, q̃ o yo me
engaño, o viene gẽte por eſte camino. En
tonces todos parãdo ſe, y eſcuchando cõ
mucha atẽciõ ſintierõ lo miſmo, y metiẽ
do ſe entre vnas eſpeſſuras de arboles q̃
a vna parte dl cãpo ſe hazia: oyerõ cerca
el ruydo: y mirãdo hazia delãte haſta po
co vierõ venir por el camino donde ellos
yuã, vn gẽtil moro en vn cauallo ruano, el
moro era grãde: y parecia biẽ a cauallo:
traya veſtida vna marlota d carmeſi: y vn
A v

Pages 8 et 9.

albornos de damasco dla mesma color: to
do bordado d hilo de oro y plata, enla cin
ta traya vna hermosa cimitarra y traya
vna adarga grãde y el braço derecho ar
remangado; y en la mano vna hermosa y
y larga lança de dos hierros, y en su cabe
ça vna rica toca runezı q dando muchas
bueltas por ella le seruia de hermosura y
defensa a su persona. Con muchos rapa
zejos de oro colgando y muchas perlas
muy gruessas de q muy hermoso se deui
saua. En este habito venia el moro mostrã
do muy gentil continẽte, y cantaua vn cã
tar que compuso enla dulce remembrã
ça de sus amores que dezia.

Nascido en Granada
de vna linda mora
criado en Cartama
enamorado en Coyn
frontero de Alora

E Como traya el coraçõ enamorado
a todo lo q hazia y dezia daua tãta
gracia q los escuderos que le escuchauã
quasi como trasportados de ver le y oyr
le herraron poco de dexar le passar. Po

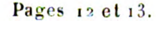
ro bueltos en si viẽdo lo llegar cerca salie
ron dela emboscada al raso. Y el moro
viendo se salteado: boluio la cabeça con
gentil animo y continente y apercibien
do se aguardo lo que harian. Pues estã
do assi aguardando el moro: los quatro
escuderos se apartaron a vna parte: y el
vno dellos solo se fue para el; y entre los
dos començaron escaramuçar cõ mucha
destreza; porque ambos lo hazian a mara
uilla bien. Mas como el moro fuesse mas
diestro: dio al escudero dos lançadas que
dio con el y con el cauallo mal herido en
tierra. Entonces fueron dos delos escu
deros juntos para el moro, paresciendo
les que era muy fuerte: y el començo a
guardar se dellos porque le apretauã mu
cho. Mas como el traya muy buen ca
uallo; y sabia bien lo q auia de hazer: en
traua y salia enellos a su voluntad: siẽpre
que queria. Tãto que en poco espacio d
ribo al vno dllos mal herido en tierra viẽ
do los dos que quedauan en tales termi
nos a su compañero, solo con el moro. Y
a los otros dos, en tierra mal heridos,

Pages 10 et 11.

no quisieron vsar de mas gentileza. Y as
si fueron los dos q quedauan contra el. d
suerte q ya contra el moro eran tres chri
stianos: que cada vno dellos bastaua pa
ra dos moros, y todos juntos no podian
contra aquel solo. Y assi alli se trauo vna
rezia escaramuça, porq ellos estauã affrõ
tados de ver que vn solo cauallero les du
rasse tanto; y al moro que le yua mas que
la vida en defender se dellos, con esto an
daua la cosa muy reñida. A esta ora el v
no de los escuderos dio al moro vna lãça
da en vn muslo: q a no ser el golpe en sos
layo le huuiera muerto. Y el con rabia de
ver se herido, boluio se contra el q le hi
rio; y dio le vna grã lãçada q le entro por
los pechos vn grande palmo, y dio con el
en tierra a pũto de muerte, alli se le qbro
la lança, y se vio en muy grande peligro,
pero como esforçado se defendia varonil
mente. En esto delos dos escuderos que
quedauã: el vno se fue para el cõ muy grã
de impetu: y el otro poniendo el cuerno
en la boca, le toco muy fuertemẽte, para
dar señal alos otros q con el alcayde yuã

q les socorriessen; y luego fue ayudar a su
conpañero. El moro q se vio en tal peli
gro no punto desmayado, ni descuydado
delo q hazer deuia; viendo se sin lança, co
menço se a retraer a vna parte, como que
desmayaua; lleuãdo tras si los escuderos
en seguimiento, los quales pensaron que
huya. Y estando algo alongado de don
de la escaramuça empeço: puso con gran
de furia las piernas a su cauallo, y vinose
al escudero que primero derribarã: y co
mo yn aue se colgo del cauallo abaxo; y le
tomo la lança de tierra, y con ella: boluio
el rostro a sus enemigos.

R Odrigo de naruaez y sus es
cuderos q andauan ala otra
parte, y oyeron la señal de
los otros sus cõpañeros bar
runtando la necessidad en q
estauan, atrauessaron a grande priessa el
monte, y fueron a llegar a ellos. Pero
Rodrigo de Naruaez que lleuaua me
jor cauallo, se adelanto y llego antes que
ninguno delos otros. Y estando vn po
co parado mirando la batalla: quedo es


Pages 12 et 13.

paſſado del moro porq̃ ya delos cinco eſ
cuderos tenia los quatro en tierra y traya
al quinto ya quaſi al miſmo punto. El al
cayde paſſando adelante dixo. Moro: vê
te a mi, y ſi me vences yo te aſſeguro de
los demas. Con eſto el moro ſe fue para
el: y començaron a eſcaramuçar: vſando
cada vno de todo ſu poder y deſtreza, du
ro la eſcaramuça muy gran rato: mas co
mo el moro andaua canſado. y ſu cauallo
herido en dos partes: y el alcayde hauia
venido de refreſco, y ſu cauallo holgado:
daua le gran prieſſa, tanto q̃ ya no ſe po
dia mantener. Mas con grande furia,
viendo q̃ en eſta batalla le yua la vida, y
contentamiento, eſforçoſſe mucho y dio
al alcayde vna grande lançada enla adar
ga: el qual en reſcibiendo aquel golpe, ar
remetio al moro y dio le vna herida enel
braço derecho: y cerrando conel le trabo
a braços y le ſaco dela ſilla del cauallo y
dio con el en tierra: y ſiendo luego ſobre
el le dixo. Cauallero date por mi priſio
nero: ſino yo te matare. Matarme bien
puedes dixo el moro que en tu poder me

tienes: mas no podria vêcerme ſino quiê
vna vez me prêdio. El alcayde no lo en
têdio aunq̃ biê ſintio q̃ no ſin myſterio de
zia aquellas palabras: y vſando en eſte pû
to de ſu virtud con el moro vêcido le ayu
do a leuantar, porque dela herida que le
dio el eſcudero enel muſlo, y dela del bra
ço q̃ el alcayde le dio aunq̃ no erâ grâdes
con el canſancio y grande cayda quedo
muy quebrantado: y tomo delos eſcude
ros aparejo que ſiempre trayan: y el meſ
mo le apreto las llagas, y ſelas ato. Y he
cho eſto le hizo ſubir en vn cauallo de v
no de los eſcuderos y deſta manera con
el preſo ſe boluieron el camino d Aloza.
Ues yendo deſta manera to
dos juntos deſpues de reme
diadas las llagas lo mejor que
pudieron: el moro dio vn gran
ſoſpiro: y hablo algunas palabras en ſu
algarauia que nadie ſe las pudo enten
der. El alcayde lleuaua los ojos pue
ſtos enel. Y miraua el buen talle y diſpo
ſicion que tenia. Acordaua ſe de lo que le
auia viſto hazer y pareſcio le q̃ tan gran

Pages 14 et 15.

[illegible] en vn animo tan valiente: no
podia proceder de ſola la cauſa de ſe que
xar de ſus heridas, porque auia viſto
ſer pequeñas. Y por informar ſe del mas
por entero le dixo. Cauallero mira que
el priſionero que en ſu priſion pierde el a
nimo auentura el derecho dela libertad.
Mira que en las guerras: los caualle
ros han de ganar y perder: porque los
mas de ſus trances eſtan ſubjectos a la
ventura: y pareſce me flaqueza quien ha
ſta agora ha dado tan buena cuenta d ſu
eſfuerço, la de agora tan mala con vn
ſentimiento tan creſcido como el que ha
zeys. Si es del dolor delas llagas: a lu
gar ys donde ſereys bien curado. Si os
duele la priſion: jornadas ſon de guerra a
que eſtan ſubiectos quantos la ſiguen.
Y ſi teneys algun dolor ſecreto, fia de mi
que yo os prometo como hijo dalgo: de
guardaros le, y hazer por remediar le lo
que en mi fuere. El moro oyendo eſto al
alcayde, leuantando el roſtro que tenia
inclinado al ſuelo le dixo. Como os lla
mays cauallero, que tanto ſentimiento

moſtrays de mi mal: el alcayde le dixo. A
mi llaman Rodrigo de Naruaez ſoy al
cayde d Antequera y Aloza. No ſe ſi me
aueys oydo nombrar. Como eſto oyo el
moro, boluio el ſemblante algo alegre y
dixo. Por cierto agora pierdo parte d mi
quexa, pues ya que mi fortuna me fue cô
traria: me puſo en vueſtras manos. Que
aunque nunca hos vi ſino agora: gran no
ticia tengo de vueſtra virtud: y experien
cia, de vueſtro eſfuerço. Y porque no me
tengays por tan flaco de animo, q̃ creays
que el dolor de las llagas: y heridas que
ſe parecen, ni mi priſion me hazen ſoſpi
rar. Y tambien porque pienſo que en vos
cabe muy biê qualquier ſecreto mandad
apartar vueſtros caualleros: y hablaros
he dos palabras. Entôces el alcayde los
hizo apartar: y quedando el y el moro ſo
los, hechando el moro vn grande ſoſpiro
le dixo aſſi.
¶ Rodrigo de Naruaez: alcayde tan nô
brado de Aloza, eſta atento alo que te di
xere: y veras ſi baſtan las coſas de mi for
tuna a derribar vn coraçon de vn hom
B

Pages 16 et 17.

de captiuo como yo: y aun mas fuerte. A
mi me llaman Abindarraez el moço a di
ferencia de vn tio mio hermano de mi pa
dre, q̃ tiene el miſmo nombre. Soy delos
abencerrages de Granada: de los qua
les creo de muchas vezes abras oydo de
zir. Y aunque me baſtaua la laſtima pre
ſente ſin acordar me delas paſſadas, toda
via tengo por bié de contarte eſto q̃ ago
ra oyras. Huuo en Granada vn linage d
caualleros que llamaron los abencerra
ges que eran gloria y dechado de todo a
quel reyno: porque en gẽtileza de ſus per
ſonas, gracia de ſus hechos y eſfuerço d
ſus animos y coraçones ſe auentajauan
de todos los otros caualleros: delõs qua
les eran bien quiſtos de toda la gente por
ſu muy creſcida virtud. En todas las eſ
caramuças en que entrauan ſalian vẽce
dores, en todos los regozijos de caualle
rias ſeñalauan: en tado lo que dezian y ha
zian ſe auentajauan de todos los otros.
Dize ſe que nunca huuo abencerrage q̃
que fueſſe eſcaſſo ni couarde, ni de mala
diſpoſició. Ellos inuentauan las galas y

las deuiſas y trages. Las diſcretas bor
daduras: y las nueuas inuẽciones. Con
ſertauan los muſicas: aſſonauan las dul
ces canciones. Cõponian los lindos ro
mances, finalmente por ellos ſe podia biẽ
dezir que en exercicios de paz y de guer
ra eran la meſura y delicadez de todo aql
reyno. Nunca abencerrage ſiruio dama
de que no fueſſe fauoreſcido: ni ſe tenia
por dama la que no tenia abẽcerrage por
ſeruidor. Quiſo la fortuna imbidioſa de ſu
biẽn: que de aquella excelencia cayeſſen
dela manera que agora oyras. El rey hi
zo a dos deſtos abencerrages los q̃ mas
valian: con notable agrauio mouido de fal
ſa información que dellos tuuo. Y quiſo
ſe dezir aunque yo no lo creo que por ve
gar ſe del eſtos dos, y a inſtancia otros
diez, que fueron por todos doze ſe conju
raron de matar al rey y repartir el reyno
entre ellos vengando ſu injuria. Eſta cõ
juracion ſiendo falſa o verdadera, enten
dida por el rey, y queriẽdo poner en exe
cucion el caſtigo della, y mando que fueſ
ſen preſos los abencerrages. Y por no eſ
B ij

Pages 18 et 19.

candalizar el reyno: que tanto los amauã
acordo de hazer los degollar luego por
que a no hazer ſe aſſi, y dilatar ſe la juſti
cia, no fuera el reyno poderoſo de hazer
la executar, porque ſe alborotara en ſu fa
uor no ſolo la ciudad: pero todo el reyno,
de que ſe cauſara vna notable ſedicion.
Pues lleuãdo los a juſticiar era muy grã
de laſtima ver los llantos que por ellos ſe
hazian: y las lagrimas que ſe vertian por
toda la ciudad. Bien aſſi como ſi por to
das partes ſe abraſara o de enemigos ſe
entrara. Ofreſcieron ſe al rey grandes te
ſoros por ſus reſcates. Comunmente to
dos con mucha humildad por ſus vidas
ſuplicauan: mas el aun eſcuchar no lo qui
ſo. Deſque la gente ſe vio ſin eſperãça d
ſus vidas, començo de nueuo a entriſtecer
ſe y llorar los. Llorauan los padres que
los engendrarõ: y las madres que los pa
rieron. Llorauan los ſus parientes: y a
migos. Llorauan los en fin las damas a
quien ſeruian. Y toda la gente comun le
uantaua vn grande y cõtino alarido. De
manera, que ſi a precio de lagrimas vuie

ran de comprar ſus vidas, nunca murierã
los abençarrages tan miſerable muerte
como murieron.
EL rey q̃ a todo eſto auia ce
rrado los oydos del entendi
miẽto mãdo executar la ſen
tencia. Y aſſi ſe hizo, que d
todo aquel linage no quedo
hõbre q̃ no fueſſe degolla
do: ſaluo mi padre y vn tio mio a quiẽ di
zẽ q̃ hallaron inocẽtes d aql delicto. Biẽ
has oydo en q̃ paro tã buen linage, y tan
preciados caualleros como en el auia. Cõ
ſidera quãto tarda la fortuna en ſubir a
vn hõbre: y quã preſto lo derriba. Quãto
tarda vn arbol en creſcer: y quã preſto vn
viẽto lo derriba. Cõ quanta dificultad ſe
edifica vna caſa y quã preſto es abraſada
Quãtos podrã eſcarmẽtar en cabeças d
aquellos deſuẽturados caualleros, pues
ſiẽdo ſin culpa, eſtãdo tan biẽ quiſtos: no
ſolo en la ciudad y reyno pero aun de ſu
miſmo rey. Y ſiẽdo ellos tales: y tales ſus
perſonas padeſcierõ cõ publico pregon.
Sus caſas fuerõ derribadas por el ſuelo
B iij

Pages 20 et 21.

sus hasiendas y bienes confiscados, y sus
nobres q̃ eslo pregonados y publicados
en todo aq̃l reyno d granada por traydo-
res. Resulto dste caso q̃ ningun abẽcerra
ge pudiesse mas biuir dentro en Grana
da: saluo mi padre y tio: cõ cõdiciõ q̃ si tu-
uiessen hijos, a los varones embiassen en
naciendo a criar fuera dela ciudad, para
q̃ nũca mas boluiesse a ella, y alas hẽbras
en siẽdo de hedad las case fuera dl reyno
EL alcayde q̃ le estaua mirando, cõ
quãta passion contaua su desdicha:
le dixo. Por cierto cauallero vuestro cuẽ
to es estraño: y la injuria q̃ se hizo a estos
caualleros es grãde: porq̃ no se ha de cre
er, q̃ siendo ellos tales acometiessen tray
cion. Es como yo digo dixo el moro: pero
aguarda y veras como desde alli todos
los abẽcerrages fuymos desdichados.
Yo sali al mundo del vientre de mi madre
y por cumplir el mandamiẽto del rey em-
biaron me a criar a vna frontera de chri-
stianos que se llamaua cartama. Y mi pa
dre me encomendo al alcayde della, con
quien tenia antigua amistad. Este alcay

de tenia vna hija assi de mi hedad: sola a
quiẽ queria mas que a si. Porque aliẽde
de ser sola y hermosissima: le costo la mu-
ger, la qual murio de su parto. Ella y yo
en nuestra niñez siempre nos tuuimos por
hermanos porq̃ assi nos oyamos llamar.
Nũca me acuerdo en aquella hedad: ha
uerse passado ora q̃ no estuuiessemos jun
tos, jũtos nos criamos: jũtos andauamos
jũtos comiamos y beuiamos sin diferen
cia alguna. Naciõnos desta cõformidad
vn natural amor que fue siempre cresciẽ-
do cõ nuestras hedades. Acuerdo me q̃
vna siesta entrãdo yo enla huerta q̃ dizen
d los jazmines la halle jũto a vna clara fuẽ
te q̃ alli ay compuniẽdo sus hermosos ca
bellos y mirela espantado de su hermo-
sura, y viẽdo la parescio me a salmacis q̃
se bañaua enla fuente, y dixe entre mi. O
quien fuesse Troco: para poder siempre
estar junto con esta hermosa nimpha no
se como me peso porque era mi hermana
Yo no aguardando mas: me fuy luego
para alla: la qual quãdo me vio: cõ los sus
braços abiertos me salio a rescebir. Y

B iiij

Pages 22 et 23.

sentando me junto cõsigo me dixo. Her-
mano mio como me dexaste tanto tiempo
sola: yo le respondi. Señora mia antes ha
gran rato que os he buscado, y nunca ha-
lle quien me dixesse donde estauades ha
sta que mi coraçon me lo adeuino. Mas
dzid me agora: que certinidad teneys vos
mi bien que seamos hermanos. Yo (dixo
ella) no otra mas del grande amor que os
tengo: y ver que hermanos nos llama mi
padre. Y si no fueramos hermanos dixe
yo, quisierades me tanto. No veys (dixo
ella) que a no ser lo no nos dexarian andar
siempre juntos y solos. Pues si esse bien
me auian de quitar (dixe yo) mas quiero
el mal q̃ tengo. Entonces ella encendien
do su hermoso rostro en color me dixo. Y
que perdeys vos en que seamos herma-
nos. Pierdo a vos y a mi, dixe yo. No os
entiendo respondio ella con gran verguẽ
ça: mas a mi pareceme que solo ser lo nos
obliga a amar naturalmente. A mi solo
vuestra hermosura me obliga: dixe yo q̃
antes esta hermandad me paresce q̃ me
resfria. Y con esto abaxando mis ojos de

empacho de lo q̃ le dixe, vila enlas aguas
dela fuente al proprio como ella era. Y a
qualquiera parte que me boluia: hallaua
su ymagen en mis entrañas transforma-
da: tan al natural quanto a ella natura de-
buxo. Y dezia yo entre mi. Si yo me ane
gasse agora enesta clara fuẽte, donde veo
mi señora y mi diosa: quan mas desculpa-
do morria que murio Narciso. Y si ella
me amasse como yo la amo: que dichoso
seria yo. Y si la fortuna nos permitiesse bi
uir ambos juntos: que sabrosa vida seria
la mia. Estas palabras me dezia yo a mi
mismo, y pesara me infinito que otro algu
no las oyera. Y diziendo esto leuante me:
y boluiendo las manos a vnos jazmines,
de que la fuente estaua rodeada, y mezclã
do los con arrayhanes: hize vna hermo-
sa guirnalda, y poniendo la sobre mi cabe
ça boluime para ella coronado: y venci
do de su hermosura. Entonces puso los
ojos en mi: a mi parescer mas dulcemen-
te que solia, y quitando me la guirnalda,
la puso sobre su hermosa cabeça. Parecio
me en aquel punto mas hermosa: que la

B v

Pages 24 et 25.

Venus quando ſalio al juyzio de Paris ſobre la mançana: con las otras dos deeſas: de las quales lleuo la mejoria en hermoſura: y boluiendo el roſtro a mi cõ mucha gracia ſonriendo ſe me dixo. Que te pareſce Abindarraez pareſceme le dixe q̃ acabays de vencer el mundo: y que os coronan por ſeñora del. Entonces leuantando ſe me tomo dela mano y me dixo. Si eſto fuera hermano perdierades vos nada. Yo ſin le poder reſponder: de rẽdida la ſegui haſta q̃ ſalimos dela huerta. Eſta gracioſa vida truximos mucho tiempo haſta que ya el amor por vengar ſe de nosotros nos deſcubrio la cautela, que como fuymos creſciendo en edad ambos acabamos de entender que no eramos hermanos. Ella no ſe yo que ſintio dello al principio: mas yo nunca mayor contentamiento recebi, aunque deſpues acá biẽ lo he pagado.

Al mesmo inſtãte que fuymos certificados deſto: aquel amor limpio y ſano que nos teniamos: ſe començo a dañar y conuertir en vna rauioſa enfermedad q̃ creo que nos durara haſta la muerte, aqui no huuo primeros mouimientos que eſcuſar: porque el principio de nueſtros amores: fue vn guſto: y deleyte fundado ſobre bien querer ſimplemente y ſin cautela. Mas deſpues no vino el mal poco a poco ſino d̃ golpe, y todo junto. Yo tenia mi contentamiento pueſto en ella, y mi alma hecha a ſu medida, todo lo que veya fuera della me pareſcia feo, eſcuſado y ſin prouecho enel mundo. Todo mi penſamiento era en ella: tanto que muchas vezes lo leuantaua a entender qual auia ſeydo ſu hazedor para adorar le por ſupremo bien. En eſte tiempo nueſtros paſſatiempos eran diferentes de los paſſados. Aſſi por eſtar ya diuiſos de aquel lados. Aſſi por eſtar ya diuiſos de aquel contino andar juntos, como aun porque no podiamos noſotros tan a menudo comunicar nueſtros ardentiſſimos deſſeos. Y a yo la miraua con recelo de ſer ſentido ya tenia imbidia del ſol y tambien delos planetas que la veyan. Y dela tierra q̃ piſaua: dela cama donde dormia: de los

Pages 26 et 27.

criados con quien comunicaua, del manjar que comia: del agua que beuia, del camino por donde andaua, finalmente de todos los que la veyan, todo me hazia guerra. Su preſencia me laſtimaua, ſu abſencia me enflaqueſcia: pero creo que de todo eſto: en nada me era deudora porque por ygual medida me pagaua. Quiſo la fortuna imbidioſa, y mi deſagradeſcida ſuerte, de nueſtra dulce vida quitarnos y de nueſtro contentamiento como agora oyras.

El rey d̃ Granada por mejorar en cargo al alcayde d̃ Cartama, embio le a mandar q̃ luego dexaſſe aquella fuerça, y ſe fueſſe a Coyn ques aquel lugar frontera de Alora, y me dexaſſe a mi en Cartama en poder d̃l alcayde q̃ a ella vinieſſe. Sabida eſta d̃ſaſtrada nueua por mi ſeñora y por mi, juzgad vos ſi algũ tiempo fuyſtes enamorado, lo que podriamos ſentir. Juntamonos en vn lugar ſecreto a llorar nueſtro apartamiento: donde algunas vezes nos acoſtũbramos ver a comunicar. Nueſtras laſtimadas querellas. Yo la llamaua. Señora mia: alma mia: ſolo bien mio, y otros dulces nombres que el amor me enſeñaua, apartando ſe vueſtra hermoſura de mi, tendreys alguna vez memoria deſte vueſtro captiuo, aqui las lagrimas y ſoſpiros: me atajauan las palabras, yo eſforçando me para dezir mas, mal parla algunas razones turbadas, de que no me acuerdo: porque mi ſeñora lleuo mi memoria tras ſi. Pues quien os contara lo que ella hazia, aunque a mi ſiempre me pareſcia poco. Dezia me mil dulces palabras, que aun haſta agora me ſuenan enlos oydos. Y en fin porque no nos ſintieſſen deſpedimonos con muy muchas lagrimas y ſolloços, dexando cada vno al otro por prenda vn abraçado, con vn ſoſpiro muy grande arrancado de las entrañas. Y [illegible] riendo nos partir, porque ella me vio con ſeñales de muerte: y con neſceſſidad de mayor ſocorro del que me hazia, me dixo Abindarraez a mi ſe aparta el alma en apartarme de ti: y porque ſiento d̃ ti lo miſ

Pages 28 et 29

mo. Yo quiero ſer tuya haſta la muerte.
Tuya es mi alma: tuya ſera mi vida y
mi honra, y mi hazienda. Y para confir-
macion deſto: allegada que ſea en Coyn
donde agora voy con mi padre, en tenien-
do lugar de hablarte: o por indiſpoſicion
o abſencia ſuya como yo lo deſſeo: yo te
auiſare. Y alla donde yo eſtuuiere: y alli yo
te dare lo que ſolamente lleuo conmigo d
baxo de nombre de eſpoſo: que todo lo de
mas muchos dias ha que es tuyo.
Con eſta promeſſa mi cora
çon ſe aſſoſſego, y beſele las
manos por la merced que
me hazia. Ellos ſe partie-
ron otro dia: yo me q̄de co-
mo quiē caminando por ve
nas aſperas y fragoſas mōtañas ſele po-
ne el ſol: y viene vna eſcura y tenebroſa
noche. Comence a ſentir ſu auſēcia muy
aſperamēte: y yua buſcando falſos reme
dios a mi triſteza. Miraua las ventanas
dōde ſolie poner ſe, y la camara donde ſo
lia dormir, y el jardin donde las fieſtas re
poſaua, y las aguas y fuentes dōde ſe ba
ñaua: y andaua todas eſtas: y otras mu
chas eſtaciones: y en todas ellas no halla
ua ſino repreſentaciones de mas fatiga.
Verdad es q̄ la eſperança que me dio d
llamar me: me ſoſtenia y con ella engaña-
ua parte de mis trabajos: aunque algu-
nas vezes: de ver dilatar tanto mi llama-
miento, me cauſaua muy exceſſiua pena.
En tanto que holgara aquel tiempo que
tardaua: paſſar lo en ſueño avn que cō e
llo perdiera la memoria que de mi ſeñora
en tāto podia tener que era el mayor biē
de que entonces gozaua.

Pues quiſo mi ſuerte q̄ eſta mañana
mi ſeñora me cumplio ſu palabra: em
biando me a llamar con vna criada ſuya:
de quien mucho ſe fiaua, porque ſu padre
era partido a Granada, al llamado del
Rey para boluer luego. Yo reſuſcitado
con eſta buena nueua, apercebime para
caminar: y dexādo que vinieſſe la noche
por ſalir mas ſecreto, puſe me en el habi-
to que me topaſtes, por moſtrar a mi ſe-
ñora el alegria de mi coraçon. Por cier-

Pages 30 et 31.

to no creo yo que baſtaran diez caualle
ros juntos a tenerme campo porque co-
migo traya a mi ſeñora: y ſi vos me ven-
ciſtes no fue por eſfuerço: que no es poſſi
ble: ſino que mi corta ſuerte quiſo atajar-
me tanto bien. Pienſa y conſidera agora
el fin de mis palabras, y el bien que per-
di, y el mal que tengo. Yo yua de Cartama
a Coyn breue jornada: aunque el deſſeo
la hazia larga en demaſia: el mas vfano a
bencerrage que nunca ſe vio. Yo yua al
llamado de mi ſeñora, y a gozar de mi ſe
ñora y tambien a caſarme con mi ſeñora.
Veo me agora herido, vencido y cap-
tiuo, y lo que mas ſiento es: que el camino
y coyuntura de todo mi bien: ſe me acaba
eſta noche. Dexame chriſtiano conſolar
entre mis ſoſpiros, y no lo juzgues a fla-
queza tener animo en un tan riguroſo trā
ce. Lo qual acabando de dezir el moro a
baxo la cabeça haziendo de ſus ojos vn ar
royo de lagrimas: tal que el mas empeder
nido coraçon hiziera ablandar.

Rodrigo de Narbaez quedo
eſpantado y apiadado del e
ſtraño acaeſcimiento del mo
ro, y pareciendo le que pa-
ra ſu negocio ninguna coſa
podia mas dañar q̄ la dilacion, cō alegre
ſemblante le dixo. Abindarraez yo quie-
ro que veas q̄ puede mas mi virtud: q̄ tu
mala fortuna: ſi tu me prometes como ca
uallero d boluer a mi priſion dētro de ter
cero dia, yo te doy libertad, para q̄ ſigas
tu camino: porq̄ me peſaria de atajar te tā
buena empreſa. El abencerrage q̄ eſto
le oyo: quiſo ſe le echar a los pies para ſe
los beſar y dixo le. Alcayde de Alora ſi
vos eſto hazeys a mi me dareys la vida,
y aureys echo la mayor gētileza de cora
çō q̄ ningun cauallero hizo jamas. Yo cō q̄
en detenerme tienes ſegura grā [illegible]
ma de mi la ſeguridad q̄ quiſieres para
lo q̄ me pides, q̄ yo cūplire lo q̄ conmigo aſ
ſentare. Entōces Rodrigo de Narbaez
llamo a ſus eſcuderos y dixo les eſta ma
nera. Señores fiad d mi aqſte priſionero
q̄ yo ſalgo por fiador d ſu reſcate. Ellos
E

Pages 32 et 33.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLVe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous la direction des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXV
N° 3
Juillet-Septembre 1923



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille: PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier:** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE

BULLETIN HISPANIQUE
(Universités de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XXV, 1923, N° 3

SOMMAIRE

UNE CHARTE LÉONAISE INTÉRESSANTE

POUR

L'HISTOIRE DES MŒURS

La charte dont je donne ci-après le texte, fut copiée par moi il y a plusieurs années aux archives de la cathédrale de Zamora. Elle est cotée: caj. D, leg. 3, n. 4. Le parchemin, écrit en lettre française, mesure 122^{mm} × 278.

Généralement les chartes du Moyen-Age attirent l'attention des grammairiens, mais laissent indifférents les lecteurs non munis d'une préparation philologique assez solide. Cette fois, pourtant, nous sommes en présence d'un document qui joint à de curieuses particularités dialectales, des informations, point banales du tout, sur la vie à l'intérieur d'un couvent de religieuses vers la fin du XIIIe siècle. Le voici :

« Al ondrado padre ⁊ ſenor don Ordono cardenal en*na* egliſia de Roma, nos M*ari*a M*ar*t*ine*z priora del mo*n*eſt*er*io de ſ*anc*t*a* M*ari*a de Çamora del orde*n* de ſant Augustj*n*, et el co*n*uent*o* deſſe miſmo lugar, 2/ beſamos *uueſtroſ* pieſ ⁊ ue*ſ*t*r*aſ manos. Senor, façemoſ uoſ ſaber q*ue* eſte moneſt*er*io en q*ue* ſomos q*ue* yera del obi*ſ*po de Çamora ; et elas p*r*im*er*as que lo demandoro*n* al ob*i*ſpo por rraço*n* que lelo dieſſe, p*r*ometiro*n* 3/ le por ſi de tomar de ſua mano el habito q*ue* trahemoſ ⁊ por q*u*antaſ auie*n* de uenir deſpueſ delaſ por ſienpre ; ⁊ *que* fuſſen aſua obedie*n*cia ⁊ aſua ſoieccio*n* ⁊ areuere*n*cia del ⁊ aq*u*antos uenieſſen despues del 4/ en*na* egliſia dela ſſe de Çamora ; ⁊ q*ue* ueuiſſen ſola regla de ſant Aguſtj*n* ⁊ q*ue* el obiſpo ouieſſe ſienpre en*no* moneſt*er*io uiſitacio*n* ⁊ correctio*n* ; ⁊ todeſto p*r*ometiro*n* ſo bona fe ⁊ ſo joramie*n*to ⁊ que nu*n*ca fu 5/ ſſen contra elo. E todeſto p*r*ometimoſ noſ deſpueſ muchaſ ueçeſ, ⁊ q*u*antaſ hy furo*n*, iura*n*do q*ue* no*n* fuſſen contra elas.

Pueſ ſenor, eſtando aſſi laſ duenaſ, tomaro*n*ſſe eloſ ffradeſ del orde*n* deloſ p*r*edicado 6/ reſ de uenir hy mucho a menudo, faſcaſ cada dia,

desde manana atala fiesta, ɛ desde la fiesta atala nucche, ɛ muchas ueçes hy les anochecie, ɛ tantos, *que* auie hy dia *que* uenien bien diez pares delos, ɛ 7/ entrauan dentro en*no* monest*er*io ɛ façien muchos desordenamie*n*tos andando p*or* las casas apartados co*n* las frayras nin*n*as ɛ seyendo con elas muy desuluta mie[*n*]tre, abraçandolas ɛ trebeyandolas ɛ falando pala 8/ uras *que* non yera pora om̃res de orde*n*: ɛ desnuandosse en telas, ɛ ficauan comol dia *que* nascia*n*, ɛ uestian elos elas sayas delas, ɛ elas elos delos; ɛ ot*r*os muchos males sin estos *que* uerguen*ç*a auemos delo deçir. 9/ Et todesto, sofriendolo dona Xemena *que* yera p*r*iora ɛ las duenas *que* stauan hy enaq*ue*l tienpo ɛ *que* ora sta*n* en Benaue*n*te, *que* se saliro*n* deste n*ues*tro mo*n*est*er*io sin lice*n*cia. Et co*n* todesto, senor, que façie ffre Monio ɛ los otros 10/ ffrades p*r*edicadores dexiero*n* muchas ueçes alas duenas *que* fussen contra lo *que* p*r*ometiro*n* ɛ iuraro*n* al obi*s*po do*n* Suero, q*ue*lo no*n* gardassen ɛ *que* obedicissen aelos ɛ aq*ue*las *que* son en Benaue*n*te; assi lo fecieron ɛ por ende metiro*n* 11/ mucho mal ɛ mucha discordia en*no* mo*n*est*er*io ɛ mucha mala fama ɛ fecieron gran astragamie*n*to enel. Et nos ueyendo estas cosas, senor, *que* yera*n* a deseruicio de Dios ɛ dano del monest*er*io, pesauanos mucho ɛ 12/ porq*ue* dexiemos aelos ɛ aelas q*ue*se quitassen delo enq*ue* andaua*n*, feçiero*n* nos mucho d*e* mal. Et ot*r*ossi demostremolo a n*ues*tro senor el obispo, ɛ magarq*ue* las amonesto ɛ aelos *que* se quitassen delo *que* façie*n*, nu*n*q*u*a q*ue*siero*n*; 13/ mas furo*n* sienpre contra elo *que* le p*r*ometiro*n*, ɛ anos feriro*n* p*or* muchas ueçes ɛ nos troguiero*n* muy mal. Porq*ue* uos rogamos, senor, ɛ uos pedimos p*or* m*er*cet, xora*n*do mucho delos oyos, *que* uos dolgades de nos, 14/ ɛ que pidades m*er*cet al Papa *que* no*n* seamos toruadas nj*n* agrauiadas de ffrades del orde*n* de los p*r*edicadores nj*n* aua*n* *(sic)* en*no* n*ues*tro mo*n*est*er*io nin*g*una cosa *que* uer; ɛ pedimos uos por m*er*cet *que* nos ganedes del Papa *que* co*n*firme eloq*ue* 15/ p*r*ometimos guardar a n*ues*tro senor do*n* Suero obi*s*po d*e* Çamora, *que* cremos ɛ fiamos *que* ye a salut de n*ues*tras almas ɛ aonestat de n*ues*tra uida. Dada en Çamora en*no* sobredito monest*er*io, treçe dias andados del mes d*e* julio, 16/ en*n*a era de mil ɛ ccc ɛ xviiii an*n*os.

Le couvent de Sainte-Marie, où des scènes si peu édifiantes se passaient en 1281, avait été créé par ce même évêque don Suero, il n'y avait pas très longtemps. Le « Libro blanco » de la cathédrale de Zamora nous apprend à la date ante diem VII Kalendas Apriles de l'ère 1302 (26 mars 1264), que l'évêque don Suero accorde aux dames Elvira Rodriguez et Ximena Rodriguez la permission d'établir un monastère sous la règle de saint Augustin, et avec les « constitutions » de l'ordre des

Prédicateurs, à Sainte-Marie, où les Frères Mineurs habitaient jadis à côté de Saint-Frontin. Il s'agit donc bien de notre couvent. D'après l'abbesse qui fait rédiger cet appel au cardinal espagnol don Ordoño, l'inconduite des religieuses aurait commencé déjà à l'époque où « dona Xemena yera priora ». Cette dona Xemena n'est autre que doña Jimena Rodriguez, une des fondatrices du couvent, qui, d'après celle qui lui succéda, Maria Martinez, avait toléré de tels abus. Un certain nombre de nonnes quitta le couvent, sans en demander la permission, et alla habiter Benavente. Quant aux moines Prédicateurs, ils visitaient toujours la maison, pensant sans doute que puisque leur constitution était la même, ils pouvaient bien s'amuser ensemble. Aussi ils ne manquaient pas de prendre leurs ébats avec les religieuses toutes jeunes (frairas niñas). Au besoin, ils rouaient de coups doña Maria, qui se trouvait être moins avenante que doña Jimena. L'évêque don Suero se déclare impuissant à rétablir l'ordre, et l'abbesse doit appeler à la rescousse don Ordoño et le Pape lui-même.

Outre l'intérêt historique de cette espèce de tragi-comédie monacale, la charte en question a aussi de la valeur, au point de vue philologique. Je relève ensuite les points les plus intéressants.

Vocalisme. *ye* < est (15)[1], *yera, yeran* (8, 9, 11), *nueche* (6). Voy. sur ces diphtongaisons non castillanes, Staaff, *Dialecte léonais*, p. 206-207; ses chartes, toutefois, ne contiennent aucun cas de *nueche* (voy. notre édition du *Fuero de Zamora*, p. 44_2). Le seul cas d'inflexion de la voyelle accentuée est *eglisia* (1, 4).

La voyelle initiale ne subit pas d'inflexion devant un yod dans les formes verbales suivantes: *sofriendo* (9), *fecieron* (11), *dexiemos* (12), *dexieron* (11), *troguieron* (13), *quesieron* (12), *ueniessen* (3). Cf. Staaff, p. 218, et Pietsch, *Modern Philology*, XIII, 369.

Elision: *todesto* (4, 5, 9, 9), *comol* (8); Staaff, p. 260

Crase: *uer* (14), *cremos* (15). La coïncidence de ces deux formes est remarquable, car elle trahit la tendance chez le

1. Les chiffres renvoient aux lignes de la charte originale.

verbe *creer* à évoluer comme *veer ver*, tendance qui s'est arrêtée de bonne heure. (V. Hanssen, *Gram. hist.* § 101.)

La voyelle protonique s'est assimilée à la tonique dans le mot savant *desuluta* (7).

CONSONANTISME. Le y léonais correspondant à un ž (j) castillan, se trouve dans *trebeyando* (7), *oyos* (13).

Le *d* est disparu dans *desnuando* (8), mot connu aussi du vieux castillan.

Un fait curieux est la presque-absence des palatales mouillées *ñ* et *ll* : *senor* (1, 2, 5, 11, 13), *dano* (11), *Ordono* (1), *duenas* (5, 9, 10), *manana* (6), *dona* (9); mais *ninnas* (7). Puis *elo* (5), *elos* (5, 6, 8, 10), *elas* (3, 5, 7, 8), *aquelas* (10), *falando* (7). Le fait serait explicable comme un résultat de l'influence du galicien-portugais, si tous ces mots se conformaient à la phonétique de ce dialecte. Or *senor*, *Ordono*, *manana* devraient avoir un *ñ* puisqu'ils ont à l'étymologie *n* suivi d'un *yod*. Il me semble donc difficile d'attribuer une valeur phonétique à cette graphie. Il s'agirait plutôt d'une faute ou d'une habitude du scribe[1].

On trouve toujours *ç* et jamais *z* ; *ueçes* (5, 13), *façie* (6, 9, 12), *fecieron* (11), *treçe* (15).

Pl initial donne *x* : *xorando* (13); cf. Staaff, p. 240.

Le groupe roman *m'n* donne souvent en léonais *-mr-* : *omres* (8); cf. Staaff, p. 245.

Le *-t* final est conservé : *mercet* (13, 14), *salut* (15), *oneslat* (15).

L'assimilation de *n* et *l*, régulière en léonais, se retrouve dans *enna* (1, 4), *enno* (4, 6, 11).

MORPHOLOGIE. L'article présente les formes suivantes :

Masc. sing. : *el* (toujours).

Fém. singul. : *la* (5 fois, mais précédé toujours d'un mot terminé en voyelle : *dela*, *desde la*, *atala*, *so la*).

Masc. plur. *elos* (2 fois); *los* (4 fois, mais précédé de la voyelle *e* : *delos*, *z los*).

Fém. plur. *elas* (3 fois), *las* (4 fois, dont 2 précédés de voyelle : *z las*, *a las*).

1. Cf. Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid*, II, 226, 228, 229.

Enfin, on trouve *al* 2 fois, *enno* 4 fois, *enna* 3 fois.

Le pronom personnel présente régulièrement ces formes : *el*, *elos*, *elas*, et pour le neutre *elo*.

Le groupe du datif et de l'accusatif a la forme *lelo* (2) qui doit avoir la valeur de *llelo* < *illi illum*[1]; elle se rapproche donc du galicien.

Les formes verbales qui nous intéressent sont celles-ci :

Présent : *dolgades* (13); encore en léonais on dit *duelgo*; *auan* (14) « hayan »; cette forme a été relevée par Hanssen, *Conjugacion leonesa*, p. 21, dans d'autres textes léonais (*Fuero de Oviedo*, 39). Elle ne se trouve pas dans les chartes de Staaff.

Imparfait : 3ᵉ p. sing. *auie* (6), *façie* (9), *anochecie* (6); 3ᵉ p. pl. *auien* (3), *uenien* (6), *facien* (6, 12). Il y a donc 7 cas d'imparfait en *-ie*, contre 2 en *-ia* : *nasçian* (8), *uestian* (8).

Parfait : *demostremolo* (12), par analogie avec la première personne (Staaff, p. 293) ; *demandoron* (2), par analogie avec la troisième (Staaff, p. 299). La terminaison *-iron* se retrouve dans *prometiron* (2, 4, 10, 13) *meliron* (10), *feriron* (13), *saliron* (9), tous des parfaits faibles (cf. Staaff, p. 295). Le parfait fort est représenté par *dexiemos* (12), *dexieron* (11), *fecieron* (11), *quesieron* (12), *troguieron* (13), *furon* (5, 13); v. Staaff, p. 310.

Dérivés du parfait : *ueuissen* (4), *obedicissen* (10), *fussen* (3, 5, 10), en face de *diesse* (2), *ueniessen* (3), *ouiesse* (4).

La syntaxe et le lexique ne donnent pas lieu à des remarques d'un caractère spécial.

Université de Madrid.

AMÉRICO CASTRO.

1. V. Menénez Pidal, *Rev. Dialectol. rom.*, II, 124.



VALEUR LITTÉRAIRE

DU

VIAJE ENTRETENIDO

Le *Viaje entretenido* d'Agustín de Rojas est surtout connu parce que le baron von Schack en a tiré quelques pages curieuses [1] sur les troupes de comédiens vers le début du xvii[e] siècle et du règne de Philippe III, puis parce qu'il contient une *loa* sur la *Comedia*, et enfin parce qu'on l'a rapproché du *Roman comique* de Scarron.

Imprimé en 1604, 1611, 1614, 1615, 1624, 1625 et peut-être en 1640, puis en 1793, en dernier lieu en 1901 (éd. Cañete et Bonilla [2]) et en 1915 (éd. Bonilla [3]), il constitue, en effet, un document important sur l'histoire du théâtre. Mais quelle en est la valeur littéraire, et qu'a voulu l'auteur ?

Il est visible que ce qu'il a voulu, ç'a été avant tout publier ses *loas*, comme d'autres écrivains de son temps éditaient leurs *novelas* en des sortes de recueils. Suivant le procédé du *Décameron*, les nouvelles étaient réunies par un lien factice : on imaginait des gens qui n'avaient rien à faire qu'à se raconter des histoires. On livrait ainsi aux lecteurs une demi-douzaine, ou une douzaine de ces contes. Lope de Vega, qui n'a écrit que quatre *novelas*, n'a pas jugé à propos de les relier de cette façon, mais il a usé en somme d'un artifice assez analogue dans le *Peregrino en su patria*, où il a inclus quatre de ses *autos sacramentales*. Le *Guzmán*, le *Don Quijote*, le *Marcos de Obregón* contiennent des *novelas*, eux aussi ; seulement le cadre y a pris une importance, un relief, une valeur incomparable (surtout, cela va sans dire, pour le *Don Quijote*).

Dans les quatre livres du *Viaje entretenido*, les *loas* sont loin de tenir la plus grande place. La valeur littéraire de l'ensemble

1. T. I de la traduction Ed. de Mier, p. 399-411.
2. *Colección de libros picarescos*, 2 vol.
3. *Nueva Biblioteca de autores españoles*, t. XXI (*Orígenes de la Novela*, par M. Menéndez Pelayo, t. IV). C'est à cette édition que je renvoie.

dépend donc aussi bien de celle du cadre, ou, si l'on veut, du remplissage, que de celle des productions ainsi présentées.

Les *loas* réunies par Rojas sont de mérite assez différent, comme l'observe un des interlocuteurs (p. 505) : elles sont en général remarquables par leur longueur ; à quoi leur auteur répond qu'il les raccourcissait au besoin, et les débitait rapidement, quitte à ralentir s'il voyait qu'on l'écoutait. Celle à propos de laquelle l'observation est faite est peut-être précisément la plus poétique : c'est la *loa* du « Printemps » :

> Por ti rompe del arbol la corteza
> con tierna punta el cogolluelo tierno;
> por ti cobran los campos su hermosura,
> dexando la aspereza de los yelos
> y del inuierno las prolijas nieues...
> Si obscurecio los cielos el inuierno,
> amenazando al mundo con relampagos,
> con aguas, toruellinos y granizo,
> tu le quitas aquel obscuro velo...
> y al fiero mar hinchado, que parece
> que a los cielos azota y amenaza,
> por ti pierde el rigor, buelue sereno,
> y a tu beldad, o hermosa Primauera,
> quiebra la furia y la ceruiz inclina... (p. 504).

Ici la magnifique prosopopée de Lucrèce, au début du *De rerum natura*, ne nous revient-elle pas à l'esprit ?

> Te, dea, te fugiunt venti, te nubila coeli
> adventum tuum, tibi suavis dædala tellus
> summitit flores, tibi vident aequora ponti
> placatumque nitet diffuso lumine coelum...

Seulement Rojas n'oublie pas que la *loa* est un genre comique, et, une fois passé cet accès de lyrisme, il devient plaisant et humoriste :

> Este es el tiempo, o Primauera bella,
> en que nuestros farsantes tienen gusto,
> ganan dineros, andan mas contentos,
> tienen fiestas de Corpus, ay otauas,
> caminan como quieren, sin recelo
> si llovera, si atancara este carro,
> este macho si es bueno, si esta
> mula me ha de dexar en el primer arroyo,
> dame botas de vaca, dame fieltro,
> mejor es vn gauan y vna montera... (p. 504).



C'est d'ailleurs, à vrai dire, plutôt cet humour que la poésie, que nous cherchons et qui nous plaît dans le *Viaje*, avec tout ce qui nous renseigne sur la vie des comédiens; par exemple ce dialogue entre le *cobrador* et les gens qui veulent entrer sans payer :

> Y al preguntar : ¿quien paga? son Guzmanes
> — Dineros pido. — ¿Ser quien soy no sobra?...

ou encore la *Loa de todo lo nueuo aplaze*, avec son refrain si bien amené et les égards que l'auteur manifeste pour la troupe rivale, tout en faisant valoir la sienne. N'oublions pas, bien entendu, la *Loa de la comedia*, où, sans parler de l'historique que nous y trouvons de la *Comedia* depuis ses origines, nous relevons des détails amusants présentés de cette façon alerte qui est la bonne manière de Rojas :

> Baylaua a la postre el bobo
> y sacaua tanta lengua
> todo el vulgacho, embobado
> de ver cosa como aquella.

Mais tout sujet était bon pour la *loa*. Il y en a une *en alabança de la A*, et, pour faire pendant, une autre, mais en prose, sur la *R*. Il y en a sur chacun des jours de la semaine, cinq en vers, deux en prose. Il y en a une sur les voleurs, une sur le silence, une sur le cochon « hermosíssimo cochino! »; et aussi sur le tailleur de la Lune (bizarre fantaisie), sur la Maison d'Autriche, sur les dents, sur la mouche, sur l'aventure d'un paysan qui s'est rompu les os dans un essai d'aviation; enfin, sur Grenade, Valladolid, sur les propres aventures de Rojas : tout cela pêle-mêle, au hasard, semble-t-il, des incidents de la route et de la conversation. Une *loa* sur les quatre âges vient comme quarantième et dernière. Il y a dix *loas* par livre. Cette distribution indique d'elle-même le caractère artificiel de cette composition étrange et bigarrée.

Le problème était précisément d'établir une liaison entre toutes ces *loas*, et de les amener une à une, sans violence, si bien qu'elles eussent l'air de ne revenir en mémoire à Royas que tout à fait par hasard.

Après un préambule quelque peu déconcertant pour le

lecteur, qui ne doit nullement se sentir humilié s'il ne saisit pas tout de suite de quoi il est question, voilà les compagnons en route. Ils sont quatre : Rojas et Solano, comédiens; Ríos et Ramírez, *autores*, c'est-à-dire chefs de troupe. Les documents publiés par Pérez Pastor nous fournissent des renseignements assez précis sur ces quatre personnages, et même sur leurs allées et venues vers l'année 1602 en particulier; le tout concorde assez bien avec les données mêmes du *Viaje*.

On cause, on parle des villes du parcours, de Séville qu'on vient de quitter, d'Antequera, Grenade, Tolède, Madrid, Ségovie, Valladolid, Palencia, qu'on traverse, enfin de Burgos, où se termine le voyage.

On cause du mal de dents, ce qui donne l'occasion de glisser deux *loas*.

On cause des femmes, bien entendu. Rojas récite une *loa* où il fait leur procès, puis une autre, où il fait leur éloge (l. II, p. 518) : exercice facile, où il met à contribution l'histoire sainte et l'histoire profane ; c'est à la fois pédant et frivole; heureusement, l'orateur termine par une pirouette pleine d'humour :

> Solo dire que las mugeres nos quieren, cosen, guisan, lauan, espulgan, remiendan y almidonan, cuezen la carne y guardan el dinero.

Et nous revenons ainsi au niveau où nous étions au point de départ. Nous sommes en effet ici en compagnie d'une variété de *pícaros*, les acteurs de profession, pour qui les besoins de l'existence ne sont pas choses qu'on dédaigne.

On se pose des énigmes (l. III, p. 551); et par-ci par-là quelque anecdote, quelque bon mot qui rappelle le *Sobremesa*, le *Patrañuelo* et le *Buen Aviso* de Timoneda.

> Preguntauanle a vn hombre no muy sabio, en vn vanquete, como no comia, y respondio : No se que tengo de vnos dias a esta parte que no puedo comer sino las lomas de los conejos o la pechuga de las gallinas (p. 470).

Mais volontiers l'anecdote devient le conte : le convive de *venta* (l. II, p. 516), dont se souviendra Quevedo dans le *Buscón*, nous l'avons déjà entrevu également dans Timoneda.



Mais voici une nouvelle, une nouvelle romanesque (p. 524-534). Elle est interrompue par l'un des auditeurs, aux prises avec une mouche, ce qui nous ramène encore à la réalité et donne à l'auteur l'occasion de placer la *loa* consacrée à cet insupportable insecte. Entre temps, il amène le conte de l'ivrogne qui se réveille dans un palais où on le traite comme un prince, et qui, endormi de nouveau, se retrouve dans la rue (p. 536) : ce n'est rien moins que le thème de *La Vida es sueño* [1].

La nouvelle, reprise plus loin, est encore suspendue par l'arrivée à Ségovie, au moment le plus pathétique. Le troisième tronçon n'en est donné qu'au livre IV. Il y a évidemment là quelque chose de voulu : il s'agissait ou de couper une histoire un peu longue, ou de forcer le lecteur, désireux de connaître le dénouement, à lire tout ce qu'on voulait lui servir.

L'élément picaresque est peut-être ce qui caractérise le plus nettement le *Viaje entretenido* et le rattache au *Lazarillo*, au *Guzmán de Alfarache*, aux innombrables productions analogues qui parurent plus tard. Le morceau le plus typique à cet égard est sans doute le récit que fait Ríos des péripéties de sa vie de comédien avec Solano (p. 488-490), et où il semble que nous trouvions, déjà bien vivants, les fantaisistes personnages que rencontre D. Quichotte au chapitre XI de la 2e partie. Les détails, peut-être un peu forcés, que Solano donne (p. 497-499) à son tour sur la vie des différentes classes de comédiens, sont dans la même note, mais combinés avec plus d'art, par une plume aussi alerte et aussi concise que celle de Quevedo; seulement c'est du Quevedo sans *conceptos*. Je penserais plutôt à Guevara.

1. Rojas l'a traité également dans la seule *comedia* que l'on connaisse de lui, celle qu'a publiée M. Antonio Paz y Mélia dans la *Revista de Archivos* en 1901 (t. V, p. 44, 237 et 725), *El natural desdichado*. Ce n'en est d'ailleurs qu'un épisode, complètement détaché du reste de la pièce; et M. Paz y Mélia, qui s'est contenté d'analyser celle-ci, donne celui-là tout au long (p. 728-732). L'ivrogne y baragouine un italien macaronique, et, tandis que, dans le conte du *Viaje*, c'est le duc Philippe de Bourgogne qui s'amuse de ce pauvre diable, dans la *comedia*, c'est l'empereur Vespasien : cela du reste ne changerait pas grand'chose à l'affaire si l'auteur ne s'était, comme de juste, évertué à présenter l'histoire d'une façon plus scénique que dans le conte. Y a-t-il réussi? L'épreuve à laquelle est soumis l'heureux patient est vraiment trop brève pour avoir grande signification. On est loin de la splendide pièce de Calderón, où le thème est développé avec tant d'ampleur et de dignité. Mais c'était une curiosité littéraire, et M. Paz y Mélia a été bien inspiré de la faire connaître.

Je ne sais si, pour l'auteur de *Viaje*, c'est un titre à notre admiration que d'avoir écrit, au moins par moments, à la manière de Guevara. En tout cas, non seulement il cite celui-ci, mais parfois il le démarque sans le nommer, ou, plus honnêtement, l'imite. Ce n'est d'ailleurs pas de cette imitation que je lui saurais le plus de gré.

L'emprunt avoué se trouve dans le prologue *Al Lector*. Il provient du ch. II du *Menosprecio de corte y alabanza de aldea*. Il est d'une liberté, je veux dire d'une inexactitude, surprenante; nous devons bien admettre qu'il est fait de mémoire : et alors cela devient intéressant et explique le pillage et l'imitation, plus ou moins conscients l'un et l'autre.

Menosprecio.	*Viaje.*
El eclesiastico puedese salvar sirviendo su iglesia y puedese condenar entrando por simonia. El religioso puedese salvar contemplando y puedese condenar murmurando... El rico puedese salvar haziendo limosnas y puedese condenar dando a usuras... El pastor puedese salvar guardando su ganado, y puedese condenar pasciendo el pan ageno (Ed. *Lectura*, p. 77).	El religioso, segun dize Gueuara, puedese saluar rezando, y puedese condenar maldiziendo; el eclesiastico puedese saluar diziendo su missa, y puedese condenar vsando de auaricia; el rey puedese saluar haziendo justicia, y puedese condenar haziendo tyranias, y el pastor puedese saluar guardando sus ouejas, y puede condenarse hurtando las agenas (p. 469).

Il n'y a pas seulement suppression, ce qui serait bien naturel, mais transposition et transformation. L'emprunt continue :

Menosprecio.	*Viaje.*
Y porque no parezca que hablamas de gracia, provemos todo lo que hemos dicho con escritura autentica. En el estado de reyes el rey David fue bueno y el rey Saul fue malo. En el estado de sacerdotes Matatias fue bueno y Onias fue malo. En el estado de profetas Daniel fue bueno y Balaan fue malo. En el estado de pastores Abel fue bueno y Albi-	Y para mas claridad y comprouacion de lo que tengo dicho, digo que, en el estado de sacerdotes, Mathias fue bueno y Onias fue malo. En el estado de profetas, Daniel fue bueno y Balaan fue malo. En el estado de reyes Dauid fue bueno y Saul fue malo. En el estado de ricos, Iob fue bueno y Nabal fue malo. En el estado de casados, Tobias fue bueno e Ana-

melec fue malo. En el estado de casados Tobias fue bueno y Ananias fue malo. En el estado de biudas Judit fue buena y Jezabel fue mala. En el estado de ricos Job fue bueno y Nabab fue malo. En el estado de consejeros Aquitofel fue bueno y Cusi fue malo. En el estado de caçadores Jacob fue bueno y Esau fue malo. En el estado de los apostoles San Pedro fue bueno y Judas fue malo. He aqui pues provado en como el ser buenos o ser malos no depende del estado que eligimos, sino de ser nosotros bien o mal disciplinados... (p. 78).

nias fue malo. En el estado de biudas, Iudith fue buena y Iezabel fue mala. En el estado de consegeros, Achitofel fue bueno y Cussi fue malo. En el estado de los Apostoles, San Pedro fue bueno y Iudas fue malo. Y en el estado de pastores, Abel fue bueno y Abimelec fue malo. De los quales se puede claramente entender que el ser buenos o malos no depende del oficio que elegimos, sino del ser nosotros poco o mucho virtuosos (p. 469).

Rojas n'a oublié que les chasseurs, et rien ne prouve que son imprimeur ne soit pas responsable du *Mathias* mis pour *Matatias*. Mais l'ordre est bouleversé. Quant à la phrase initiale et la phrase finale, qui indiquent le thème et le commentent, si elles sont assez différentes, pour la forme, des phrases correspondantes dans Guevara, elles disent bien respectivement la même chose.

Si c'est de mémoire que Rojas cite son auteur, on comprend qu'il le mette à contribution en d'autres endroits. Dans le même prologue *Al lector*, vers le début, on trouve à la suite plusieurs phrases quelque peu modifiées qui proviennent du prologue du *Menosprecio*. La bévue *Solon Solonino* a même été respectée :

Menosprecio.

(P. 29). Solon Solonino mando en sus leyes a los atenienses que todos tuviessen aldabas a las puertas de sus casas, y que si alguno entraua sin tocar primero a la aldava, le diessen la mesma pena que al que robaba la casa. Entre los Cretenses ley fue muy usada y guardada que si algun

Viaje.

Solon Solonino ordeno en sus leyes a los de Atenas que todos los de la ciudad tuuiessen cerraduras en las puertas de sus casas, y que si alguno entrasse sin llamar, fuesse castigado con la pena que el que robasse la casa agena. Entre los Cretenses, era ley inviolable que si algun peregrino viniesse de

peregrino viniesse de tierras extrañas a sus tierras propias, no fuesse nadie ossado de preguntarle quien era, de donde era, que queria ni de donde venia, so pena que açotassen al que preguntava y desterrassen al que lo dixesse. El fin por que lor antiguos hizieron estas leyes fue para quitar a los hombres el vicio de la curiosidad, es a saber el querer saber las vidas agenas y no hazer caso de las suyas propias, como sea verdad que ninguno tenga su vida tan corregida, que no aya en ella que enmendar y aun que castigar... (P. 31) Loan y nunca acaban de loar Plutarco y Aulo-Gelio y Plinio al buen romano Marco Porcio de que jamas hombre le oyo preguntar que nuevas havia en Roma, ni de como vivia cada uno en su casa... (P. 36) Filipides, el poeta, primero inventor que fue de las comedias, como fuese muy gran amigo y priuado del rey Lisimaco, dixole un dia el rey : « Quid e meis rebus tibi imperciam ? inquit Philipides. — « Nil, o rex, ex tuis archanis. » Como si dixesse : « ¿ Que quieres que te dé, o amigo mio Filipides ? » A lo qual el respondio : « La mayor merced que me puedes hazer, o rey, es que no me des parte de tus secretos. »

estrañas tierras a las suyas propias, ninguno fuesse osado preguntarle de donde venia, quien era, que buscaua o adonde yua, pena de muerte al que lo preguntasse y de docientos açotes al que lo dixesse. Plutarco, Aulo Gelio y Plinio loauan mucho al buen romano Marco Porcio, porque nadie jamas le oyo preguntar las nueuas que auia en Roma, como viuia fulano en su casa, del oficio que tenia el vno, ni de la vida ociosa que passaua el otro. Filipides, poeta, siendo muy querido y priuado del rey Lysimaco, dixole vn dia : « Amigo Filipides, pide mercedes; mira que quieres que te de ? » A loqual respondio : « La mayor merced que me puede hazer, o rey y señor mio ! es que no me des parte de tus secretos. » La causa porque estos antiguos ordenaron estos leyes, y estos filosofos ordenaron estas sentencias fue para quitar a los necios maldicientes el vicio de esta maldita murmuracion, y el mal deseo de saber vidas agenas, no haziendo, como no hazen, caso de las suyas propias, y siendo cosa comun, que ninguno por justo que sea o aya sido, tenga su fama tan limpia, su conciencia tan justa, ni aun su vida tan corregida, que no aya en ella que dezir y que enmendar.

La liberté de la citation exclut l'hypothèse d'une transcription, et si Rojas n'a pas eu l'idée de corriger *Solonino* en *Salaminio*, il a eu celle de mettre des *cerraduras* à la place des *aldabas*, ce qui enlève au trait tout son intérêt et même son sens (car si les portes sont fermées avec des serrures ou des verrous, comment les ouvrir sans appeler ? Guevara parlait



de marteaux); et la phrase explicative « La causa porque... » est placée bien à tort après les trois exemples, puisque en réalité elle n'est amenée que par le premier.

Ailleurs, ce sont des allusions à des passages de Guevara. Celui-ci, dans ses *Epitres* (I, 34, p. 129[b] de la *B. A. E.*) avait écrit :

Cuando preguntamos a un vecino del Potro de Cordoba, del Zocodover de Toledo, del Corrillo de Valladolid, o del Azoguejo de Segovia, que de donde es natural, luego dice que es verdad haber el nacido en aquella tierra, mas sus abuelos vinieron de la montaña...

Dans son prologue *Al vulgo*, Rojas déclare :

No digo que naci en el Potro de Cordoua, ni me crié en el Zocodouer de Toledo, aprendi en el Corrillo de Valladolid, ni me refiné en en el Azoguejo de Segouia ; mas digo que naci en la villa de Madrid...

La phrase de Guevara n'est pas mal amenée dans Rojas, mais elle y a un aboutissement tout différent.

Voici d'autres passages qui rappellent tout particulièrement la manière de Guevara :

Por que, como dize Tulio, la honra cria las artes, y no ay tan buen ingenio que no tenga necesidad de ser censurado. Porque has de saber, que tu no lo sabras, que Socrates fue reprehendido de Platon, Platon de Aristoteles, Seneca de Aulu-Gelio, Tessalo de Galeno y Hermagoras de Ciceron *(Al vulgo)*.

Porque si hablaua mucho, dezian que era necio; si callaua, que era graue; si seruia, no me estimauan; si no seruia, me aborrecian; si buscaua la paz, era couarde ; si seguia la guerra, era perdido; si me enamoraua, era liuiano; si queria vn libro de vn mercader, no tenia quien me fiasse; si pretendia vna comission, no tenia quien me favoreciesse; si me passeaua, dezian de que viuia; si andaua galan, que hazia milagros; si representaua, todos me honrauan, todos me acariciauan, todos me prometian, y en no representando, nadie me remediaua. Y todo aquesto era falta de ventura. Porque ya sabemos que para emprender vna cosa es menester prudencia ; para entablarla, discrecion; para seguirla, industria; par conocerla, experiencia; para merecerla, partes; mas para alcançarla, fortuna. Areta, la gran Gręciana, tuuo la hermosura de Helena, la honestitad de Tirma, la pluma de Aristipo, el anima de Socrates y la lengua de Homero; la qual dezia : que mas queria para sus hijos buena dicha y criança, con que viuiessen, que mucha hazienda y fama, con que se perdiessen. *(Al lector.)*

Dans le corps même du *Viaje*, le guevarisme n'apparaît pourtant que par moments, tel un éclair; ainsi dans cet éloge du Manzanares :

Donde ni las crecientes lleuan los molinos, arrancan los arboles, hunden los nauios, ahogan los hombres, matan los ganados, destruyen los trigos y asuelan los cimientos (p. 472).

Ou dans cette énumération érudite tout à fait dans le goût des *Epístolas familiares* :

Yo espero en Dios que si en otro tiempo Romulo honró a los canteros, Claudio a los escriuanos, Sila a los armeros, Mario a los entalladores, Domiciano a los ballesteros, Tito a los musicos, Vespasiano a los pintores, y Numa Pompilio los sacerdotes, que me ha de faltar vn Scipion que honre agora los capitanes (p. 493).

Est-ce aller trop loin que de reconnaître encore, ainsi que je l'ai déjà indiqué, les procédés de Guevara dans le fameux passage sur les huit variétés de troupes comiques? Je ne le reproduirai pas en entier ici ; quelques phrases caractéristiques suffiront pour appuyer ce que j'avance :

... viven contentos, duermen vestidos, caminan desnudos, comen hambrientos y espulganse el verano entre los trigos, y en el inuierno no sienten con el frio los piojos....

... lleuan un muchacho que haze la dama, hazen el auto *de la oveja perdida,* tienen barba y cauellera, buscan saya y toca prestada (y algunas vezes se oluidan de boluella), hazen dos entremeses de bobo, cobran a cuarto, pedaço de pan, hueuo y sardina y todo genero de çarandaja (que se echa en vna talega); estos comen asado, duermen en el suelo, beuen su trago de vino, caminan a menudo, representan en qualquier cortijo, y traen siempre los braços cruzados...

... Cambaleo es vna muger que canta y cinco hombres que lloran..., etc. ... traen cincuenta comedias, trecientas arrobas de hato, diez y seis personnas que representan, treinta que comen, vno que cobra y Dios sabe el que hurta...

Dans tout ce morceau, ce n'est pas seulement l'énumération et le pittoresque des détails qui rappellent tant d'autres du *Menosprecio* ou des *Epístolas*, mais le trait final, si souvent piquant. L'idée même d'établir ces huit catégories et de marquer leur hiérarchie, leurs attributions, leurs privilèges, n'est-elle pas un peu une plaisanterie, digne de Guevara? Et n'a-t-on pas eu tort de la prendre à la lettre?

Le goût pour les procédés stylistiques et littéraires de l'auteur du *Marc-Aurèle* peut nous paraître, au début du XVIIe siècle, quelque peu suranné. Rojas n'est pas le seul qui les ait mis en pratique à cette époque. Thomé Pinheiro da Veiga ne les a-t-il pas remis en honneur dans un curieux pastiche, ce *Proemio de Guevara*, qu'il a mis en tête de ses *Fastigimia* [1] ?

En les reprenant, lui aussi, à trois lustres de distance, c'est un peu ceux de son homonyme, l'auteur de la *Célestine*, que Rojas imitait : car déjà, dans cette œuvre si populaire au XVIe siècle, on trouve par exemple l'accumulation des définitions métaphoriques :

... a la mi fe, la vejez no es sino meson de enfermedades, posada de pensamientos, amiga de renzillas, congoxa continua, llaga incurable, manzilla de lo passado, pena de lo presente, cuydado triste de lo por venir, vezina de la muerte, choça sin rama que se llueve por toda parte, cayado de mimbre que con poca carga se doblega. (Ed. de la *Bibl. Romanica*, p. 90 [2].)

Ou encore le goût des antithèses, joint à celui de l'érudition :

Que, como Seneca nos dize, los peregrinos tienen muchas posadas y pocas amistades... (p. 63).

Mais le souvenir de *La Célestine* nous est suggéré plus directement. Un des morceaux les plus curieux du *Viaje* est bien celui où Solano donne à ses compagnons les recettes de beauté que lui a enseignées la vieille sorcière qui fut un temps son amie et dressa l'inventaire de la collection magique qu'elle avait en sa possession. C'est assurément un héritage de la *Célestine*[3] :

Tenia vna camara llena de alambiques, de *redomillas*[4], de barrilejos de barro, de vidrio, de arambre, de estaño, hechos de mil faziones ; hazia *soliman*, afeyte cozido, argentadas, bujelladas, *cerillas*, llanillas, *vnturillas*, *lustres*, luzentores, *clarimientes*[5], alualinos,

1. *Collecção de manuscriptos ineditos agora dados a estampa*, III, 1911. Porto.
2. Cf. également, p. 263 : « ... me pareces vn laberinto de errores, vn desierto espantable, vna morada de fieras, etc. »
3. Édition de la *Bibl. Romanica*, p. 54.
4. Je mets en italiques les mots qui se trouvent dans le *Viaje*, au passage en question (p. 478-479).
5. Éd. 1501 : *clarimentes*. — *Viaje : clurimentes.*



e otras aguas de rostro, de *rasuras* de gamones, de *cortezas de spantalobos*, de *taraguntia* [1], de *hieles*, de *agraz*, de *mosto*, destiladas ꝛ açucaradas... E los *untos* ꝛ mantecas que tenia, es hastio de dezir: de *vaca*, de *osso*, de *cauallos*, ꝛ de camellos, de *culebra*, ꝛ de conejo, de *vallena*, de *garça*, de *alcarauan* ꝛ de *gamo*, ꝛ de *gato montes*, ꝛ de *texon*, de harda, de *herizo*, de *nutria*... Tenia [2] *huessos* de *coraçon de cieruo*, lengua de bivora, cabeças de codornizes, *sesos de asno*, tela de cauallo, mantillo de niño, haua morisca, guija marina, *soga de ahorcado*, *flor de yedra*, *espina de erizo*, *pie de texo*, *granos de helehecho*, la *piedra del nido del aguila*, ꝛ otras mil cosas...

Le *Guzmán de Alfarache*, paru en 1599, n'a pas été non plus sans influencer l'auteur du *Viaje*. Est-ce pour faire comme Mateo Alemán que Rojas a mis en tête de son livre un prologue *Al vulgo*, suivi d'un prologue *Al lector?* En tout cas, pour le premier de ces prologues, l'inspiration est la même chez les deux auteurs :

Mateo Alemán [3].

No es nuevo para mi, aunque lo sea por tí, oh enemigo vulgo, los muchos malos amigos que tienes, lo poco que vales y sabes. ¿ Cuán mordaz, envidioso y avariento eres ? Qué presto en disfamar, qué tardo en honrar, qué cierto a los daños, que incierto en los bienes, qué fácil de moverte, que difícil en corrigirte. Cuál fortaleza de diamante no rompen tus agudos dientes? etc.

Eres ratón campestre, comes la dura corteza del melón, amarga y desabrida, y en llegando a lo dulce, te empalagas...; Oh zorra desventurada ! que tal eres comparado, y cual ella serás como inútil perseguido...

Rojas.

...Tyrano vulgo, ya te conozco ! a perro viejo no cuzcuz... Pues en los modernos quien se escapa de tu ponçoña venenosa y de tu rapante lengua, que es, como dize Seneca, comparada al perro rauioso, que el rauia y a quantos llegan a el haze rabiar? Mas no me espanto, porque eres vn sepulcro de ignorantes, vna sima de maldicientes, vn tyrano de virtudes, vn inuentor de mentiras, vna mar de novedades, vna cueua de traydores, vn amigo de malos, vn verdugo de virtuosos y vn pantano donde se hunden los buenos entendimientos.

1. *Viaje : traguncia* (c'est-à-dire la *dragontea*).
2. P. 55.
3. L'édition de la *Biblioteca romanica* serait à prendre de préférence, mais elle reproduit l'édition de 1619 ; je m'en tiens donc au texte de la *Biblioteca Renacimiento*, qui reproduit (?) celle de Coïmbre 1600.

C'est le même thème de part et d'autre, mais Rojas l'a traité en se souvenant de Guevara.

Rojas était évidemment un homme cultivé. Cela se voit aux allusions mythologiques dont son œuvre est pleine, mais aussi aux connaissances historiques qu'il ne doit pas toutes, semble-t-il, à Guevara. Il sait que Marineo Siculo compte en Espagne cent cinquante rivières; que, selon Pline et Strabon, l'Andalousie s'est appelée jadis *Betica*, du nom du *Betis*, devenu le Guadalquivir (p. 481); qu'Annius de Viterbe attribue la fondation de Grenade *(Illiberis)* à Iliberia, fille d'Hispan, et que Pomponius appelle cette ville *Coliberia*, etc. Le vent était alors à l'érudition. La *Dorotea* de Lope de Vega en témoigne assez clairement. Mais citer la Chronique de Rasis, donner les étymologies des noms de ville, cela confine à l'historiographie. Le pédantisme de Lope est plus littéraire et plus philosophique.

La nouvelle de Leonardo et Camila, que l'auteur a répartie dans ses trois derniers livres, avait évidemment pour lui une importance assez grande. Le sujet tiendrait facilement en une page. Il s'agit d'un homme de qualité qui s'éprend de la fille d'un autre homme de qualité. Il n'y a pour ainsi dire point de péripéties, et le mariage fait la conclusion. Les seuls incidents notables sont : 1° la déclaration; 2° le départ du jeune homme, à qui, bien à tort, un rival a causé de l'inquiétude et l'humeur; 3° la réconciliation et les fiançailles; 4° le départ quelques jours avant le mariage, pour obéir à un ordre du roi et servir à l'armée. Tout l'intérêt est donc dans la suspension, habilement, grossièrement peut-être, augmentée par les deux coupures matérielles que nous avons vues; mais cette suspension tient aussi à la longueur des développements, des scènes racontées et des poésies insérées. Peut-être, après tout, ces poésies étaient-elles l'essentiel pour l'auteur, qui pourrait bien avoir voulu leur faire un sort et les encadrer dans un récit. Toujours est-il que si les personnages aiment à s'écrire ou à chanter en vers, la noblesse de leurs sentiments et de leur conduite nous transporte dans un monde bien différent de celui de nos comédiens, dans un monde où la délicatesse des amants fait toutes les peines et toutes les joies de l'amour.

Si le sujet et l'ambiance de ce petit roman psychologique contraste nettement avec le reste du *Viaje*, le style n'en est pas moins une surprise pour le lecteur. Les descriptions de la nature, la politesse exquise du langage, l'équilibre et l'harmonie de la phrase, à laquelle on ne peut reprocher que sa longueur et sa douceur un peu fade, tout cela tranche vivement sur le dialogue, sur les plaisanteries, sur ces exercices en prose ou en vers dont Rojas a fait un pot-pourri qu'il a dénommé *Viaje entretenido*. L'impression est à peu près la même (le décor mauresque à part) qu'à la lecture de la délicieuse nouvelle d'*Ozmín y Daraja*, enchâssée dans le *Guzmán*, ou encore de celle de l'*Abencerraje*. C'est aussi noble, plus raffiné peut-être, car il s'agit de ce qu'on appellerait aujourd'hui « des gens du monde », idéalisés, embellis, poétisés.

Après cela, il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur cette œuvre bizarre. On ne peut guère juger que chaque partie séparément. Telle *loa* n'est pas mal venue, telle autre est fastidieuse, au point qu'on y verrait volontiers une de ces « scies » qu'un auteur en vogue se permet de présenter à un public toujours indulgent. Tels développements sont pleins de sel et d'attraits, surtout pour qui veut connaître la vie et les mœurs du temps; tels autres, principalement ceux qui sont consacrés à l'histoire et à la description d'une ville, ne présentent, si ce n'est à titre de document, qu'un intérêt fort secondaire. Le style, disons mieux, les styles sembleraient accuser la collaboration d'au moins deux auteurs. Mais le comédien Agustin de Rojas a pu être un Protée; c'était même son métier. Il a bien pu, à volonté, écrire à la manière de tel auteur ou de tel autre.

GEORGES CIROT.

YA ANDA LA DE MAZAGATOS

COMEDIA DESCONOCIDA ATRIBUIDA A LOPE DE VEGA

INTRODUCCIÓN

I. Las Alusiones

En su hermoso estudio sobre *El Rey Don Pedro en el Teatro*, cita el Sr. Lomba y Pedraja cierta comedia perdida, en los terminos siguientes[1] : « Anónimo. — *Ya anda la de Mazagatos*. — En el *Memorial literario, instructivo y curioso de la corte de Madrid* (número XXIV : Diciembre de 1785, pág. 519) se habla de esta comedia, representada por aquellos días en el Coliseo de la Cruz por la compañía de Manuel Martínez. Por la reseña que allí se hace de su argumento, debe pertenecer al siglo XVII. Es comedia de intriga. » En la nota 1ª a la página 266 del mismo artículo añade el ilustre erudito : « Esta comedia se ha perdido sin duda. No la citan ni La Barrera, ni Salvá, ni Moratín, ni nadie, que yo sepa, la ha visto manuscrita ni impresa. Como no queda de ella otra memoria que la que da el *Memorial literario*, voy a copiar aquí entera la noticia. » Y, en efecto, copia a continuación el argumento, bastante extenso, de *Ya anda la de Mazagatos*.

Existen, sin embargo, otras noticias de nuestra comedia. Los bibliógrafos de Lope de Vega, quienes, en cambio, no hacen el caso debido de la cita de Lomba y Pedraja, apuntan el hecho de que en los catálogos de piezas de teatro formados por Juan Isidro Fajardo (1716), por Medel del Castillo (1735) y por V. García de la Huerta (1785), figura cierta *Historia de*

1. José R. Lomba y Pedraja, *El Rey Don Pedro en el Teatro*, en *Homenaje a Menéndez y Pelayo*. Madrid, 1899, t. II, p. 265-266.

Mazagatos, atribuida a Lope[1]. El título, en las bibliografías de Rennert y de Castro, lleva un asterisco para significar que la comedia actualmente está perdida.

Esta *Historia de Mazagatos* no es otra que la *Ya anda la de Mazagatos* del *Memorial literario*. El indicio de este hecho se encuentra sepultado en un olvidado catálogo de piezas del teatro, el *Yndice Alfabetico de Comedias, Tragedias y demas piezas del Teatro Español formado por D. Joaquin Arteaga*[2]. (MS. de la Bibl. Nac., nº 14698). En sus listas alfabéticas de títulos figura nuestra comedia dos veces : bajo la H, así : « Historia de Maragatos — Lope », y bajo la Y, así : « Ya anda la de Mazagatos = La de Mazagatos — Lope ». Se ve que Arteaga es el único bibliógrafo (antes de Cambronero, que citaremos en seguida) que conoce el título *Ya anda la de Mazagatos*. ¿Dónde lo habrá visto? No en el *Memorial literario*, pues éste da por anonimo el drama. No es probable haya visto un impreso. ¿Fué acaso el mismo manuscrito que se halla actualmente en la Biblioteca Municipal de Madrid?

Antes de pasar al examen de la comedia misma, apuntemos

1. Véanse H. A. Rennert, *Bibliography of the Dramatic Works of Lope de Vega*. *Carpio*, N. Y. y Paris, 1915, p. 187. — H. A. Rennert y A. Castro, *Vida de Lope de Vega*. Madrid, 1919, p. 487. Las palabras textuales de los catalogadores son las siguientes :

Juan Isidro Fajardo, *Indice manuscrito de comedias impresas hasta 1716* (Bibl. Nac. de Madrid, MS. 14706), fol. 27 v. : « Historia de Mazagatos de Lope en su Pte 5a impresa en Seuilla ».

Herederos de Francisco Medèl del Castillo, *Indice general alfabetico de todos los titulos de comedias que se han escrito por varios autores antiguos y modernos*, etc. Madrid, 1735 : p. 54 : « Historia de Maragatos, de Lope. »

Don Vicente Garcia de la Huerta, *Theatro Hespañol : Catalogo alphabetico de las comedias, tragedias, etc.* Madrid, 1785, p. 90 : « Historia (la) de Maragatos del mismo » [Lope].

El Catálogo manuscrito formado por Moratín (B-N 6146) no contiene ni este título ni el de *Ya anda la de Mazagatos*.

Es de notar la fluctuación entre las ortografías *Mazagatos* y *Maragatos*. Hay otra forma aún. Nota el Sr. Rennert (*loc. cit.*) que en el segundo acto de *El Pleyto por la Honra*, de Lope, hay una alusión en esta forma :

« ¿ Si ha de aver
la de Maragatos hoy ? »

Pero en la edición de la Real Acad. Esp. (VIII, p. 386 a), el verso dice « la de Mazagatos ». En la edición suelta de Valladolid, Alonso del Riego, s. a., se lee « la de malagatos ». Todo esto demuestra que en el siglo XVIII se había olvidado ya el sentido original de la frase « la de Mazagatos ». El nombre de un lugar casi desconocido se sustituyó par otro de mayor renombre, los Maragatos del reino de León. Supongo que sea debido a puro descuido el escribir Arteaga : « Historia de Maragatos ».

2. El Índice de Arteaga está citado (con título inexacto) por La Barrera entre las fuentes de donde sacó los datos para su *Catálogo del teatro antiguo español* (p. XII) : pero por lo visto no supo aprovecharlo, como tampoco lo ha aprovechado nadie después de él.

un detalle significativo. El Maestro Gonzalo Correas, en su *Vocabulario de refranes y frases proverbiales* (Madrid, 1906) explica perfectamente el sentido de la frase « La de Mazagatos », de esta manera (p. 547) : « Por gresca, batalla, cuestión de peligro ». Pero, por virtud del desarreglo que reina en su famoso *Vocabulario*, el Maestro Gonzalo trae en otra página de su libro otra definicion, mucho más interesante (p. 172). Allí dice : « La de Mazagatos. Vióse en la de Mazagatos. (Varíase de muchas maneras denotando peligro y trance o revuelta; fórmase el nombre Mazagatos de las mazas que ponen por el antruejo a perros y gatos, y los gatos atados a perros por maza, de donde unos y otros escapan con dificultad, y al que escapó decimos que escapó de la de Mazagatos, esto es, en tribulación, y úsase el nombre como propio de algún lugar en que se dió batalla como la de Olmedo, la del Salado, la de las Navas, la de Ronces Valles, y *no ha faltado quien fingiese historia de Mazagatos, para comedia*.) »

El *Vocabulario* de Correas se compuso probablemente poco después del año 1630. Sabemos pues sin género de duda que antes de escribir Correas las palabras que ponemos en letra cursiva, existió una comedia titulada « La Historia de Mazagatos ». Sobre este hecho volveremos luego. Por ahora baste notar que el Maestro presenta una etimología popular dudosa del modismo que discute. Indica una derivación de « maza » y « gatos » en su sentido literal, y parece ignorar que Mazagatos era, y es, un « lugar del ayuntamiento de Languilla, p. j. de Riaza, prov. de Segovia : 21 edificios ». Así se halla descrito en el *Diccionario enciclopédico hispano-americano*, y no de otro modo aparece en la comedia que vamos a examinar[1].

II. La Comedia actual

En el *Catálogo de la Biblioteca Municipal de Madrid*[2], Sección del Teatro, p. 486, se lee este artículo : « Ya anda la de Mara-

1. El *Diccionario* de Madoz (1848) da muchos detalles sobre la aldea, señalándole tan sólo 8 casas y 30 almas. Nada dice del modismo.

2. Carlos Cambronero, *Catálogo de la Biblioteca Municipal de Madrid*. Madrid, Imprenta Municipal, 1902. — El poner « Maragatos » fué una confusión de parte del catalogador, pues todas las portadas llevan « Mazagatos ».

gatos. Com., tres act., ver., por Lope de Vega Carpio. Enmendada por Luis Moncín, cens. de Díez González en ausencia de López de Ayala, de 8 Octubre 1785. MS., 4º ». Esta indicación hubiera podido despertar el interés de los bibliógrafos de Lope de Vega. Pero la papeleta de Cambronero revela sólo una pequeña parte de la verdad. La Biblioteca Municipal de Madrid posee no ya una, sino *cinco* copias de esta comedia, de las cuales dos son muy anteriores a la citada por el malogrado Director de la Biblioteca. Una, que, como luego veremos, carece de las enmendaciones de Moncín, parece ser original del autor, quienquiera que sea, aunque no representa probablemente la forma primitiva de la obra.

Pasemos a la descripción de los manuscritos. Exhiben *tres estados del texto*, pues tres de los manuscritos son otras tantas copias exactas de la forma representada en 1785.

A. El manuscrito que llamamos *A*, y que reproducimos íntegro, es anónimo, en 4º, de 21 centímetros por 15; las tres jornadas aparecen cosidas juntas, pero con paginación distinta para cada jornada. En la primera hay 16 hojas numeradas, más tres sin paginación. En la segunda, 19 hojas numeradas. En la tercera, 17. Carece de aprobaciones y censuras, y de cualquier otra indicación sobre la fecha y el autor. Las jornadas primera y tercera llevan el rótulo « Ya anda la de Mazagatos »; la segunda, « La Ystoria de Mazagatos ».

Este manuscrito no es una mera copia. Más bien parece autógrafo. Muchas veces el escritor ha borrado un verso para sustituirlo luego por otro que expresa el mismo pensamiento con giro distinto, a veces con nuevo consonante (vv. 728, 739). En la primera jornada, « Gutierre » y « Laín » se llamaban en la primera redacción « Lorenzo » y « Un montero » : después tachó el autor estos nombres, sustituyéndolos por los que llevan en las jornadas 2ª y 3ª, y en la lista de personajes. Como reproducimos fielmente estos cambios y muchos más, tenemos por inútil transcribir aquí más pruebas. Fíjese el lector en los versos 114, 319, 607-608, 876-877, 981-982, etc., y en la nota al *finis*, v. 914. Sólo el mismo autor o un libre refundidor manipula así un texto. Quien leyera el manuscrito

mismo hubiera de convencerse, al ver el sin fin de raspaduras y correcciones imposibles de reproducir aquí.

Para juzgar de la fecha del manuscrito, no hay más indicios que la letra, la ortografía y la métrica[1]. No nos preciamos de ser peritos en materia de paleografía, y por eso hemos consultado a varias personas más conocedoras. No están enteramente conformes. Algunos han apreciado la letra como de fines del siglo XVII : otros quieren colocarla más bien entre el 1630 y el 1650. Como reproducimos la portada, el lector puede juzgar por sí mismo.

La ortografía ostenta ciertos rasgos especiales, sobre los cuales llamamos la atención. Con pocas excepciones se observan las reglas siguientes :

El escritor pone, en posición medial, *b* y nunca *v* *(Elbira, llebar, lebantar, fabor)*. No hace distinción en la forma entre las *B* y *V* mayúsculas : nosotros interpretamos casi siempre *B*.

Escribe *z* en vez de *c*, antes de *e* o *i* *(zierto, zielo, azer, perfeczion, aczidente)*.

Escribe *cu* en lugar de la *qu* usual en aquella época, antes de *a* *(Pascual, cuando, cuanto)*.

La *g* sonora se escribe sin *u* antes de *e* o *i* *(segir, sige, anegen, Angilla, ogera, gerra)* ; se encuentran sin embargo *llegue, pagues*, etc.

Se omite la *h* inicial *(onbre, ablar, aber, umo)*. En vez de *h* pone *g* ante el diptongo *ue* *(guesped, guelgo)*.

Suele poner *i* en vez de *y* como elemento de diptongo *(estoi, boi, oi, io)*.

Escribe *n* en vez de *m* antes de otra consonante *(sienpre, sonbra, onbre, tienpo, canpo, tanbien)*.

La *r* « alveolar vibrante múltiple », como la llama el Sr. Navarro Tomás, se representa las más veces por *R* *(Retira, ManRique)* : raramente por *rr* *(honrra)*.

Escribe *s* ante consonante en vez de *z* o *x* *(Gusman, esplicar, esperienzia)* : a veces sustituye *ns* por *s* *(costante)*. ¿Será andalucismo?

1. Véase sin embargo la nota al v. 3014, el cual parece indicar una fecha posterior a 1657.



La *x* intervocálica se resuelve en sus partes componentes *exsaminará, egsimir, egsamino)*. En la representación de la *j* vacila el uso *(muger, muxer; oxo, ojo; traxe, trage. trague)*.

Escribe *y* inicial en lugar de *i (yngrato, ymaginazión)* : pero se halla *ija* lo mismo que *yja*.

Todos estos rasgos se hallan, aunque sin tanta regularidad, en otros manuscritos de la época de Lope de Vega, y quizás más tarde. Esta ortografía, aunque seguramente bastante anterior en el tiempo, resulta en muchos puntos más moderna que la del MS. *B*, que trae, p. e., *Eluira, quando, quaxado, christal*, en vez de *Elbira, cuando, cuajado, cristal*, de *A*. Revela, sin duda, la ingenuidad de un hombre que escribe como se pronuncia, sin preocuparse de las reglas. ¡Cuánto más lógico es su sistema que el de los gramáticos actuales, quienes nos hacen escribir *hacer, haber, humo*, y hasta quieren que escribamos *substituir* y *extensivo*!

De la métrica hablaremos en las *Notas*. Es propia de los tiempos de Calderón.

B. El manuscrito *B* consta de 53 hojas numeradas consecutivamente. La comedia lleva el título *Ya anda la de Mazagatos* en todas las jornadas, y se atribuye a Lope de Vega. La letra es posterior a la de *A*, y pertenece a principios del siglo XVIII. La ortografía es la corriente en aquel entonces. El texto era, en su estado original, idéntico con el de *A*, salvo la ortografía [1], pero ha sido enmendado por Luis Moncín. Cuando las enmendaciones afectan un solo verso, se hallan escritas sobre el papel mismo del original, pero la mayoría de las veces sobre una tira de papel nuevo, pegada al antiguo. Así se cubrieron páginas enteras del primitivo texto. La letra de tales enmiendas es de mano de Moncín, según hemos podido comprobar cotejándola con autógrafos que de él existen en la Biblioteca Municipal de Madrid [2]. Los cambios que efectuó no alteran para nada la trama de la comedia. Los reproducimos todos, y

1. Naturalmente, no contiene las frases rayadas por el autor de *A*.
2. Así, los cambios que Moncín, obediente al censor, se vió forzado a introducir en su comedia *Como defienden su honor las ilustres Roncalesas*.



verá el lector que, amén de unas cuantas mejoras verbales sin importancia, son de tres clases :

1° Moncín suaviza el lenguaje a veces harto atrevido que empleaban los vasallos para con el rey, salvaguardando así la dignidad de la monarquía, más quisquillosa en los últimos días de Carlos III que bajo los Felipes.

2° Añade alguna que otra escena nueva corta para hacer más verosímil la acción dramática.

3° Suprime versos superfluos en los parlamentos largos, y acorta el final de la primera jornada. — Se ve que el « enmendador » puso poco de lo suyo.

Más adelante diremos cuatro palabras de Luis Moncín. Debió de arreglar esta comedia en el año 1785. El texto original de *B* es de 1733 o antes, pues en el verso de la hoja 36 consta el « Repartim^to de esta comedia, en el año de 1733[1] » y parece poco probable se copiase en fecha posterior a la representación misma. La letra del repartimiento es distinta de la del texto.

El MS. *B* lleva como cubierta o encuadernación cuatro hojas del año 1755[2], con censura y aprobación de 1757. En ella se encuentra también otro repartimiento, cuyos cómicos formaban todos parte de la compañía de Manuel Martínez por los años de 1785-86[3]. Se infiere con mucha seguridad que fueron éstos los actores que vió trabajar el crítico del *Memorial literario* en cierta noche del otoño de 1785.

C. El manuscrito *C* es el que conoció y citó el Sr. Cambronero. No es más que una copia exacta de la comedia tal como la dejó Moncín, con unas cuantas supresiones debidas al censor. Las abundantes censuras y aprobaciones son de 1785[4]. « No haciendo vso de los Versos raiados, ni expresiones borradas, podrá representarse », escribió Fr. Angel de Pablo Puerta Palanco. El censor se mostró exigente, e intervino varias veces para suprimir frases atrevidas, y apóstrofes a dioses paganos. Reproducimos también estas alteraciones, como

1. Para la descripción detallada de los MSS. *B* y *C* véase el Apéndice I.
2. *Ibid.*
3. Véase el Apéndice II.
4. Véase el Apéndice I.

curiosa demostración de la metamórfosis de religiosidad o de gusto operada en tan corto espacio de tiempo como lo son 28 años.

III. Los Autores

¿Quién era el autor de la « Historia de Mazagatos » a que alude Correas? No existen pruebas concluyentes que nos permitan afirmar categóricamente que era Lope de Vega. El testimonio de la portada de *B* carece de verdadera fuerza. Ya es sabido cuántas veces las copias manuscritas llevan nombre de autor equivocado. La autoridad de Fajardo (por no decir de los catalogadores que le copiaron) vale más, por cierto. Nosotros no conocemos motivo para dudar que haya visto una « Parte 5.ª impresa en Seuilla », donde, al lado de *El gran Cardenal de España* y *Nardo Antonio Bandolero,* figuraba *La Historia de Mazagatos*, a nombre de Lope de Vega[1].

Reconocemos el poquísimo valor de las atribuciones en aquellas *Partes* más o menos extravagantes, y sin embargo, si nos aprietan un poco, estamos prontos a sostener que su autor era en efecto Lope. Todas las probabilidades favorecen tal hipótesis. Persiste con sorprendente unanimidad la tradición de su nombre, y era, además, la tradición del teatro donde se conservaban las copias de apuntador (*B*, *C).* Sólo el manuscrito *A* y el *Memorial literario* callan la atribución a Lope[2].

Ni el asunto de la obra, ni el título, ni los caracteres, discrepan de lo que podía esperarse del genial dramaturgo tan amante de la historia de España. La simpática figura del Rey Don Pedro, el espíritu democrático que reina en la comedia, parecen enteramente propios de su genio, y lo mismo puede decirse de varias situaciones dramáticas. En *El Mejor Alcalde el Rey*, en *Peribáñez*, en *El Infanzón de Illescas*, en *El Alcalde de*

1. Cf. Rennert, *Bibliography*, p. 17, n. 1.

2. Mal comprendemos el silencio de éste, reseñando precisamente una representación de la « Comedia famosa de Lope de Vega Carpio y enmendada por Luis Moncín » (MS. *C*). El anuncio y el programa ¿habrán suprimido el nombre del autor ?



Zalamea, y en *Fuente-Ovejuna* se hallan el hidalgo opresor de villanos, atacado por éstos, y el rey que les presta un decisivo apoyo. Una aldeana es robada por un hidalgo, la noche de sus bodas, en *El Mejor Alcalde el Rey*, y en *Fuente-Ovejuna*. El rey visita de incógnito a un villano en su propria casa (*El Mejor Alcalde el Rey*, *El Villano en su Rincón*), donde cena (*El Villano en su Rincón*, *Los Tellos de Meneses*, I). Con el drama que tiene más parentesco *Ya anda la de Mazagatos* es con *El Mejor Alcalde el Rey*. Es en cierta manera un *Mejor Alcalde* cambiado de tragedia en comedia. El poderoso aristócrata ve a una muchacha del pueblo, se enamora de ella, la roba en vísperas de la boda de la joven, burlando al prometido : pero no logra su criminal intento, y al término del drama, aunque el rey le amenaza con la muerte, obtiene el perdón, y todo se vuelve felicidades y casamientos.

¿Quién era el escritor del texto del manuscrito *A*? Excusado es decir que no era Lope de Vega Carpio. Ya hemos expuesto nuestras razones para creer que dicho manuscrito es original del autor; pero a todas luces no es original de Lope de Vega. La letra no es suya, y la proporción de metros apenas permite suponer que *Ya anda la de Mazagatos*, en la forma que poseemos, fué escrita por Lope[1].

Alguno hay, entre las personas que han leído nuestra copia de *Ya anda la de Mazagatos*, que ven en ésta el texto primitivo de Lope de Vega, alterado solamente por la transmisión. En su opinión, se trataría de una copia de apuntador, escrita quizás de oídas por algún taquígrafo de la época[2], con las rectificaciones necesarias en semejante caso. Vistas las muchas auto-correcciones del manuscrito, tal hipótesis es, en nuestro humilde parecer, apenas sostenible. Opinamos que el MS. *A* representa una verdadera refundición, posterior probablemente a 1657. Los numerosos versos falsos, con una o dos sílabas de más o de menos, las estrofas descuidadas, las ortografías

1. Véase el cuadro de la distribución de metros, al final de las *Notas*.

2. Había sujetos dotados por la naturaleza de una memoria portentosa, quienes tenían el oficio de asistir a las funciones de teatro para aprender o apuntar el texto de las comedias, robándolo así a su dueño legítimo. Véase H. A. Rennert, *The Spanish Stage*. New-York, 1909, p. 174-176.

« Egna » (vv. 365, 2275) y « ojepzion » (v. 1386) muestran un autor de poca cultura, probablemente algún empresario que arregló la obra de Lope para su compañía[1].

Luego, cabe preguntar ¿en qué consisten los cambios introducidos por el refundidor? ¿Conservó la mayor parte de los versos de Lope, o fundió la obra toda de nuevo? A estas preguntas no es posible contestar categóricamente, pues faltan pruebas que puedan considerarse convincentes. Véase, sin embargo, lo que decimos más abajo.

Creemos, pues, a falta de pruebas terminantes, que Lope de Vega escribió una comedia titulada *La Historia de Mazagatos*, impresa en una *Quinta Parte* suya de Sevilla ; que un anónimo dramaturgo o empresario la refundió burdamente a mediados del siglo XVII, poniéndole el título *Ya anda la de Mazagatos*, frase que probablemente entró como refrán o estribillo en el original, y que retocó más los actos segundo y tercero que el primero. Lo que sí sabemos con certeza es que en esta forma se representó (suponemos que en Madrid) en el año 1733, y allí mismo se aprobó para la representación en 1757, y que, en 1785, apareció en el Coliseo de la Cruz con las alteraciones, de poca monta, debidas a la buena voluntad de Luis Moncín y del R. P. Fr. Angel de Pablo Puerta Palanco.

Apuntemos ahora los datos precisos sobre el enmendador. Luis Moncín fué cómico y autor dramático muy conocido de fines del siglo XVIII[2]. Natural de Barcelona, compuso más de cuarenta obras dramáticas, figuró entre los actores madrileños desde 1784 en adelante, y vivía aún en 1800. Era, según Cotarelo, « más célebre como autor dramático que como cómico », juicio comprobado por el papel insignificante, el de Feliciano, que hizo en la comedia de *Ya anda la de Mazagatos*.

1. Por si acaso, hemos cotejado la letra de *A* con la de varios autógrafos de la Biblioteca Nacional, sin encontrar ninguna parecida. Podemos afirmar que no pertenece a ninguno de los autores siguientes : Belmonte, Calderón, Cañizares, Claramonte, Diamante, Hoz y Mota, Hurtado de Mendoza (D. Antonio), Lanini y Sagredo, Matías de los Reyes, Matos Fragoso, Mira de Amescua, Montalván, Moreto, Rojas Zorrilla, Téllez, Valladares de Sotomayor, Vélez de Guevara, Zabaleta, Zamora, Zárate. De D. Antonio de Solís, de Cáncer y de Bances Candamo no hemos conseguido ver autógrafos.

2. Para la vida de Luis Moncín, consúltese Cotarelo y Mori, *Don Ramón de la Cruz y sus obras*, Madrid, 1899 ; p. 552-554.



Moratín y Ramón de la Cruz se burlaron lindamente de este poetastro.

Podemos contribuir un detalle pintoresco a lo que se sabe de Moncín. En la última página de una comedia suya manuscrita *(Amistad, lealtad y amor saben vencer el rigor)* existente en la Biblioteca Municipal de Madrid, se halla escrita esta décima, en letra que no es la del copista :

Esta maldita comedia,
obra digna de mi tio,
es un puro desvario,
entre entremes y tragedia.
Más facil que el hacer media
es a su pluma galana
hacer quantas le dé gana;
pero viendo como son
no causará admiracion
que haga seis cada semana.

Y un tal « Sol[s] » ha escrito en otro lugar de la misma página : « Perversa comedia ». ¡ Así le juzgaban sus parientes y — quizás — sus contemporáneos !

IV. Valor literario

El crítico dramático del *Memorial literario*, empapado en el pseudo-clasicismo, hizo ascos de que en *Ya anda la de Mazagatos* no se hubiera observado la unidad más superficial : « En esta Comedia la primera escena de la primera jornada es en Segovia, y hay una quiebra de lugar », etc. « Al fin de la 3ª jornada vuelve a la misma quiebra, yendo todos a Segovia, donde se finaliza. » Pero en sus elogios demuestra bien claramente cuán lejos está de comprender el sentido de los verdaderos preceptos de Aristóteles. Recuérdese que la unidad de lugar es la que nunca mentó el estagirita.

« Sin embargo », sigue diciendo, « la trama es bien seguida, los lances ingeniosos, las situaciones muy bien manejadas : se halla buen contraste de afectos, los episodios muy propios, y la solución muy bien preparada. Asimismo se notó bien

tratado el carácter del Rey D. Pedro, como tambien el de las demás personas, excepto algunas impertinencias y bufonadas del gracioso, o no necesarias o añadidas por el actor. Al fin se reparó que en tiempo de D. Pedro se nombrasen escopetas y tiros, bien que los Comicos vistieron y decoraron con propiedad la Comedia [1]. »

Nosotros no ensalzaríamos tanto la comedia. Basada la trama en un quidproquo de los más vulgares, el llamarse dos mujeres por el mismo nombre, con las mixtificaciones que son de suponer, el lector moderno se resiste a tomar en serio la obra, aun como comedia de intriga. El estilo es a menudo desaliñado, si bien directo y sencillo, con pocos rasgos de culteranismo.

Pero si en conjunto es inaceptable *Ya anda la de Mazagatos*, contiene, como casi todos los dramas del siglo de oro, bellezas aisladas y escenas hermosas. La primera jornada entera es digna de alabanza; y hay cuadros de un realismo sobrio y sentido — el del encuentro de Nuño y el Rey, el de la cena en la choza (*Jorn. 1ª*), el rapto de Elvira y la lucha entre Don Manrique y los aldeanos (*Jorn. 3ª*) — que pudiera firmar cualquier dramaturgo sin avergonzarse. Los chistes del gracioso nos parecen generalmente de buena ley. Pero el verdadero interés de la comedia, el que justifica de por sí la impresión actual, estriba en dos temas : el carácter de Don Pedro el Cruel, y el conflicto entre los valientes aldeanos y el noble arrogante y presumido. Ya hemos señalado las comedias de Lope de Vega donde reina el mismo espíritu marcadamente democrático — *Fuente-Ovejuna*, *El Infanzón de Illescas*, *Peribáñez*, *El Alcalde de Zalamea*, *El Mejor Alcalde el Rey*. Aquí también el aristócrata es vencido y escarnecido por los sencillos y honrados vecinos de la aldea. Burlado por Elvira, herido por las pedradas de los mozos, cae a los pies del Rey para implorar su clemencia, y debe a un acaso el salir con vida de los líos en que le han metido su cinismo y su lascivia. El carácter de Don Manrique está delineado con suma

1. *Memorial literario, instructivo y curioso de la corte de Madrid*, número XXIV, diciembre de 1785, p. 521.



lógica y a él se le debe el mayor éxito del drama. El anciano Nuño no es una figura trágica, pero por su dignidad nunca desmentida y por su sentido práctiço bien puede hombrearse, hechas las naturales reservas, con Pedro Crespo, el viejo Tello de Meneses y el Nuño de *El Mejor Alcalde el Rey*.

Don Pedro el Justiciero no sale del todo malparado de las manos del dramaturgo. Hallamos los rasgos tradicionales de su carácter, el incógnito que le permite ponerse en íntimo contacto con el pueblo, la justicia inmediata y primitiva, el valor personal [1]. Habla a veces cual debe hablar todo un monarca de Castilla [2]. Se muestra además tolerante y solicito de la imparcialidad; es una propiedad que apenas le pertenece en la tradición. Si al escuchar las sempiternas quejas de D. Alvaro y D. Juan, repitiendo la canción de sus « agrabios », parece harto sufrido, y llega en la tercera jornada a hacer un papel poco airoso, es porque lo artificioso de la intriga no le permite salir mejor del paso. Es un Don Pedro eminentemente razonable, como no le conocen ni la historia ni la leyenda.

V. El texto

Hemos reproducido con toda fidelidad la ortografía del manuscrito *A*. Los únicos cambios que nos hemos permitido introducir son : poner acentos en las palabras que, por su doble sentido bajo forma idéntica, pueden dar lugar a equivocación; modernizar la puntuación, la cual, en el original, es perfectamente ilógica; y regularizar el uso de las mayúsculas. Sin embargo, hemos dejado la *R* inicial y medial, porque representa un sonido doble. Dichas alteraciones forman parte de la interpretación del texto, y por lo tanto incumben al editor.

Las palabras entre los signos ( ) son las que escribió primero

1. Véase Lomba y Pedraja, *op. cit.*, p. 304-307.
2. Cf. los versos 1847-1938 y 1993-2036, escenas mutiladas por Moncín.

el autor, y que luego rayó para sustituirlas por otras. Presentamos al pie de la página todas las variantes de alguna importancia. Tenga presente el lector que las lecciones señaladas con *B*, o *B*, *C*, son las debidas a Moncín, mientras *C* indica imposiciones del censor[1].

S. GRISWOLD MORLEY.

1. Deseamos expresar nuestro sincero agradecimiento a las personas que nos han ayudado en este trabajo. D. Ricardo Fuente, el digno Director de la Biblioteca Municipal de Madrid, nos ha prodigado la cortesía con que distingue a los lectores en aquella simpática Biblioteca. De nuestros colegas, D. Rodolfo Schevill y D. Erasmo Buceta, hemos recibido un auxilio constante y valioso. Debemos, además, útiles indicaciones al Sr. D. Adolfo Bonilla y San Martín, al Sr. Lupiani, de la Biblioteca Nacional, a los profesores F. O. Reed, de la Universidad de Wisconsin, y G. T. Northup, de la Universidad de Chicago y a nuestros discípulos Sres. G. B. Marsh y R. K. Spaulding.

D. JUAN ANTONIO LLORENTE

Dans un article paru dans le *Bulletin hispanique* d'avril-juin 1921, M. Morel-Fatio attirait l'attention sur un homme injustement oublié, ou calomnié, et dont la vie, à partir de 1808, offre un vif intérêt pour l'historien des relations franco-espagnoles. Il s'agit de D. Juan Antonio Llorente.

Nous nous proposons de publier aujourd'hui quelques documents relatifs à cet « afrancesado ». Les uns ont trait à sa biographie ; les autres à certains de ses ouvrages.

Après que les troupes napoléoniennes eurent évacué Madrid (fin juillet 1808), le Conseil de Castille prit deux décrets contre les Espagnols qui s'étaient ralliés au parti du roi Joseph : le premier, en date du 19 août, ordonnait la confiscation de leurs biens ; le deuxième (30 septembre) édictait des poursuites contre la personne de ceux qui s'étaient « ausentado de esta corte y pueblos del Reyno para acompañar a Josef Napoleon »[1].

Llorente était du nombre de ceux qui s'étaient « absentés ». En exécution des deux décrets que nous venons d'indiquer, l'un des juges spécialement désigné pour cette affaire, D. Benito Arias de Prada, procéda à une enquête : il établit dans quelles circonstances Llorente avait quitté Madrid et il dressa l'inventaire de ses biens. Nous avons recopié les passages principaux de la *causa formada a virtud de orden del Supremo Consejo de Castilla contra D. Juan Ant° Llorente*[2].

1. Ces mesures furent confirmées par le décret royal du 2 mai 1809, pris par la Junta Central. V. Méndez Bejarano, *Historia política de los afrancesados*. Madrid, 1912, p. 326-327.

2. Arch. Hist. Nac. Madrid. *Consejo de Castilla*, 93-95. Ce legajo contient les « causas formadas » contre quelques « afrancesados ». Plusieurs ont disparu (celle de Moratín, entre autres). Il en reste vingt-sept, celles de D. Pedro Estala, de D. F^co Amorós, de D. Manuel Pérez de Hervas, de D. Gonzalo o'Farril, du comte de Cavarrus, de D. Mariano Luis de Urquijo, etc. Ce legajo contient aussi la copie des deux décrets du Conseil de Castille dont il est question plus haut.

Le 20 août 1808, le magistrat alla constater la disparition de Llorente. Il se présenta dans

« la calle ancha de San Bernardo, casa de la Marquesa de Palacios, quarto segundo en que avitaba D. Juan Antonio Llorente. Y haviendo llamado a su puerta principal, salio a abrirla el P^bro D. Juan Agustin Cachupin, manifestando ser el encargado de ella, y aviendo expresado que el referido Llorente estava ausente sin saber adonde, se reconocieron todas las avitaciones del expresado quarto en las que se hallaron unos cortos efectos, manifestando el referido D^n Juan Agustin que los demas se havian vendido en almoneda, y aun se estavan vendiendo; a vista de lo qual el Sor Juez comisionado le mandó cesar en ella ».

Un cadenas fut placé à la porte, et Cachupín promit de remettre au magistrat l'inventaire des biens appartenant à Llorente. Le 24 août, il lui donna la liste suivante :

« Razon de los bienes propios del Doctor Don Juan Antonio Llorente, dignidad de maestrescuela y canonigo de Toledo, que quedaron en mi poder al tiempo de su partida.

Primeramente. Cincuenta y un cajones de libros de varias ciencias bien clavados que deposite en D. Miguel Chacon, y en su yerno D^n Estevan Moreno.

Item. Los ejemplares impresos de la obra titulada *Noticias historicas de las tres provincias vascongadas*, de que es autor el mismo D. Juan Antonio, y estan en poder del mencionado don Estevan Moreno.

Item, Un baul lleno de la ropa interior y exterior que sobró despues de haber llenado la maleta que llevó para su viaje; la llave del qual baul entrego con esta fecha al señor juez comisionado.

Item. Dos colchones que conservo fuera del que se halla en la casa; y los muebles que hai existentes en esta.

Nota. El baul esta en poder de D^n Josef Iglesias, cagero del Banco de San Carlos. »

Le 1er septembre, le magistrat ordonne de réunir tous les objets appartenant à Llorente dans son logement de la rue de San Bernardo, et le 2 septembre il fait savoir au Contador Mayor de rentas decimales del arzobispado de Toledo que l'on a confisqué « las rentas y emolumentos » d'Antonio Llorente.

Le 9 septembre, le Conseil Royal ordonne aux juges chargés de l'affaire des « afrancesados » de procéder en toute diligence

à la vente des biens confisqués [1]. En conséquence, on nomme deux experts, A° Rodríguez et Elías Ranz, libraire, pour estimer ceux de Llorente.

Comme Cachupín a fait savoir à D. Benito Arias que l'on avait déposé chez un certain Rubio une malle contenant de l'argenterie appartenant à Llorente, le juge fait comparaître Rubio qui prouve que Llorente lui devait 13.000 réaux. (Reçus de Llorente du 22 novembre 1807, 16 mars 1808, 8 juin 1808.) Rubio présente une note d'un expert, D. A° Marcens, établissant que l'argenterie de Llorente vaut précisément près de 13.000 réaux, exactement 13.406, et 32 ms. Les principales pièces se trouvant dans la malle étaient :

« una salvilla, una marcelina, dos salseras, una chocolatera, una cafetera, una jarra, una taza lisa, un vaso sobredorado, las guarniciones p[a] salero, porta vinagreras, 4 platos de a 19, 2 de a 20, dos cucharones sopero, 20 cubiertos, 21 cuchillos, 2 cucharillas, una palangana, una jabonera de a 19, unas tenacillas para fumar, dos candeleros con arandillas, otro pequeño, un platillo con sus espabiladeras, una palmatoria, una escribania completa ».

Le 2 octobre, le magistrat chargé de l'affaire demande au libraire Antonio del Castillo, dépositaire de las *Noticias Históricas de las tres provincias vascongadas*, le nombre d'exemplaires de cet ouvrage qu'il a en magasin.

Le 8 octobre, Arias fait donner l'ordre au corregidor de Calahorra de saisir « una casa, una viña, y otros vienes », appartenant à Llorente, et sis dans cette ville.

Le 31 octobre, l'Académie de l'Histoire informe Arias de Prada que Llorente avait chez lui quelques ouvrages de la Compagnie. Elle le prie de ne pas les mettre en vente.

Le 18 novembre, l'Imprimerie royale signale que Llorente n'a pas payé les frais d'impression de son *Historia de las tres provincias vascongadas* et réclame 10.865 rs et 6 ms.

1. Cette nouvelle mesure fut prise afin de ne pas encombrer plus longtemps les appartements des fugitifs et de permettre aux propriétaires de les louer de nouveau. Avec le produit de la vente, on devait acquitter les termes écoulés. Le surplus serait versé dans la caisse du Tesorero Mayor de S. M. Si parmi les objets confisqués il s'en trouvait d'or et d'argent, on devait les envoyer à la Monnaie pour les convertir en « dinero ».



Pendant que l'on procédait à l'inventaire des biens de Llorente, on menait une enquête pour éclaircir les circonstances de sa fuite. Le premier témoin entendu fut Cachupín qui, le 22 octobre, déclara que :

« Con motivo de hallarse hospedado en la misma casa y quarto del referido D. Juan Antonio, sabe y le consta que un viernes veinte y nuebe de julio de este año despues de haber recogido en el discurso del dia varios libros y ropas, por disposicion que dio el enunciado D. Juan Antonio, y trasladadolos a varias casas que previno, venida la noche como a las diez de ella emprendio su viage a cavallo en compañia del Señor Dⁿ Franᶜᵒ Amoros, consegero de Indias, diciendo al declarante que se ausentaba de esta corte porque marchandose todas las tropas francesas con el nuebo Rey no se tenia por seguro en ella en caso de haber algun alboroto popular[1]; que no le expreso donde hiba pero que posteriormente le escribio una carta desde Burgos pidiendole las ropas negras de su uso a tiempo que ya se hallaban embargadas por el presente Señor Juez; que luego en el mes de septiembre proximo supo el declarante por carta de su padre escrita desde Calahorra que dicho Dⁿ Juan Antonio se hallaba en Logroño con los franceses, y por otra posterior, que habia pasado a Calahorra con Josef Napoleon, desde cuyo tiempo no ha buelto a saber de su paradero. Que al tiempo de ausentarse de esta Corte, no llebo mas que una maleta de ropa sin alaja ninguna, a no ser que fuese alguna cruz chica de la orden de Carlos III que le serbia para su uso. Que durante la residencia de las tropas francesas en Madrid y pocos dias antes de la salida de estas vio hiba a visitar a D. Juan Antonio Llorente un coronel del exercito de aquellas, que algunas veces llevaba papeles cerrados a los que le parece que contestaba, pero no pudo saber su contenido. »

Le même jour, le magistrat recueillit un autre témoignage, celui de Ramón Carnicero :

« maestro cerero, con tienda en la calle Ancha de San Bernardo nº 2 ».

Carnicero déclara :

« Que con motibo de que la tienda en que avita esta al lado de la casa en que lo hacia D. Juan Antonio Llorente presencio sacar algunos baules, papeles y cajones de su quarto el dia sabado treinta de julio

1. Sur les désordres qui éclatèrent à Madrid, voir Méndez Bejarano, op. cit. p. 289-291 et Desdevizes du Désert, *Le Conseil de Castille en 1808*, *Rev. Hisp* 1907. tome XVII.



de este año y aun la mañana del domingo segun le parece; que no supo donde los trasladaron pero oyo no recuerda a quien que aquello era porque se fugaba de Madrid el Dn Juan Antonio Llorente; que no hace memoria si fue la noche del sabado treinta del expresado julio, o la del domingo quando estando el testigo solo sentado en un banco a la puerta de su casa bio que de acia la Plazuela de Sto Domingo vino un mozo con un caballo blanco y negro agarrado de las bridas y le introdujo en el portal de la casa de Llorente todo aderezado; que esto seria como a las ocho y media de la noche y a cosa de las diez y media vio salir del mismo portal el citado cavallo y otra cavalleria, y se presume que montados dos hombres que no conocio, aunque que cree que seria el uno el señor Llorente, los quales se dirigieron hacia la puerta de Foncarral. Que al dia siguiente se dijo que el citado Llorente se havia marchado con los franceses; que no vio si llebaron cofres, maletas u otros efectos; y que desde su casa no ha visto entrar franceses en la casa de Llorente, ni ha sabido el paradero de este. »

Arias entend le même jour le domestique de Llorente, D. Narciso Urbina, escribiente, qui déclara :

« Que allandose sirbiendo de criado al susodicho, el viernes ó sabado que se contaron treinta de julio de este año presencio la ausencia que hizo de esta corte el D. Juan Antonio como a las diez de la noche en compañia de D. Francisco Amoros consejero de Indias cada uno en su caballo. Que antes de marcharse, le expresó su amo qr se hiba a ausentar y que el motibo era el que como avia aceptado el empleo de consejero de estado que le habia dado Josef Napoleon y este se marchaba, le precisaba seguirle donde fuese que se decia era a Burgos. Que quando se marchó solo se llebó una maleta con muy poca ropa de su uso dejando encargado de su casa para quando bolbiese a Dn Juan Agustin Cachupín; que despues no a buelto a saver de su paradero. Que no a visto entrar en casa de su amo mas que a un coronel frances muy pocas veces. »

Le 7 novembre 1808, les trois dépositions sont envoyées à D. Augustin López Carretero qui a été nommé Promotor fiscal pour les procès contre les gens qui ont suivi le roi Joseph.

Carretero demande un supplément d'enquête. Il désire que D. Benito Arias fasse comparaître les « carruageros » qui accompagnèrent Perez Herbas dans sa fuite, et les domestiques du duc de Frias qui allèrent avec leur maître jusqu'à Vitoria.

Ces nouveaux témoins pourront peut-être indiquer qu'ils ont trouvé Llorente en compagnie des troupes françaises.

Le 21 novembre, Juan López, Sebastián de la Cámara et Juan Serto, domestiques du duc de Frias, sont cités devant Arias, mais tous les trois affirment qu'ils n'ont pas rencontré Llorente.

Quant aux « carruageros », ils étaient en Andalousie et par conséquent ne purent pas déposer.

En attendant, Carretero ordonne « que se emplaze al reo por el termino legal, haciendole tres llamamientos de tres en tres dias, cada uno por los medios ordinarios de edictos y cedulas, y por el de publicarlo en Gazeta y Diario pues asi procede en justicia. » (11 novembre 1808.)

Le 1er décembre de la même année, D. Benito Arias ratifiait la décision : « Emplazese a D. Juan A° Llorente por edictos y pregones en la forma acostumbrada. »

Les documents qui vont suivre sont des censures de l'Inquisition ralatives aux ouvrages de Llorente, *Anales de la Inquisicion* et *Lettre à M. Clausel de Coussergues sur l'Inquisition d'Espagne* [1].

Le Tribunal de Corte ordonna le 22 novembre 1815 de rechercher les *Annales* et d'en envoyer un exemplaire à deux censeurs, D. Bernardo Ruiz de Conejares et D. Agustín Sanz.

Le 2 février 1816, Ruiz de Conejares remettait un long examen, de quatorze pages grand format. Le frère Agustín Sanz, le 20 février, se contentait de faire savoir qu'il approuvait la censure de son collègue.

Le 1er août 1817, les *Annales* étaient envoyées à de nouveaux censeurs qui, le 17 octobre de la même année, communiquaient leur appréciation.

L'Inquisiteur fiscal proposa l'interdiction de l'ouvrage le 21 octobre 1817. Les Inquisiteurs, le même jour, ratifièrent cette proposition, et le 26 avril 1818, le Conseil de l'Inquisition ordonna l'interdiction du livre [2].

La Censure de Ruiz de Conejares comprend deux parties: la

1. Signalées par D. Antonio Paz y Mélia dans son *Catálogo* (nos 614 et 618).
2. Arch. Hist. Nac. Madrid, *Inquisición*, 4501-22.



première est un jugement d'ensemble de l'ouvrage. C'est celle que nous reproduirons. La seconde est un examen minutieux, proposition par proposition, du texte de l'ouvrage, et sa critique du point de vue orthodoxe et théologique.

... « Para calificar adequadamente esta obra fuera necesario tener a la vista los papeles y procesos originales que dice haber extractado y poseer el Autor de este escrito. Porque sin este cotejo de los Anales con ellos, no es facil averiguar su fidelidad, o mala fe en las relaciones que hace. Bien que desde luego se hace grandemente sospechoso de la mala fe, por la pasion y encarnizamiento maudito con que se desenfrena con eternas y fastidiosísimas repeticiones de reflexiones tan insulsas como aventuradas en grandisimo numero de parrafos de sus Anales. En los quales se observa tambien que sin embargo de gloriarse de poseer tan selectas noticias de sus papeles, apenas se hallan algunas que no sean tomadas de los varios autores que cita, y que no sean publicas en los impresos del S^{to} oficio, y en los Historiadores de la Nacion que hablan sobre este Establecimiento.

El objeto manifiesto que se propone en los dos folletos de sus Anales es el descredito total del Establecimiento del S^{o} oficio acusandole de cruel, de injusto, de barbaro, de sanguinario, de fanatico, contrario al Evangelio, doctrina y ejemplo de Jesu-Cristo y sus Apostoles, al Derecho comun civil y canonico; con otros mil denuestos y calumnias con que a manera de ingrata y ponzoñosa vivora desgarra con todo su furor y veneno a un Establecimiento que le abrigó y alimentó en su seno desde su juventud, honrrandole sobre su merito, con uno de los mas importantes y mas bien dotados empleos.

Igual armargura y miramiento manifiesta contra los Reyes catolicos y Personas qualesquiera que hayan protegido jamas al S^{o} oficio : atribuiendo esta proteccion, igualmente que la de los Sumos Pontifices, a fines torcidos de avaricia, de ambicion y despotismo; pero contradiciendose a cada paso y desmintiendo en unos numeros y capitulos lo que ciegamente y arrebatado de su pasion supuso y establecio en otros : como todo se vera en la censura particular de los Folletos.

Ya desde el Lema ó Lemas de su libro deja patente su mala fe, su pedanteria y su escandalosa temeridad. Toma por su testo nada menos que al blasfemo, al ateista, al infame y pestilente Voltaire. ¿ Que podra esperarse de un hombre que se propone tal modelo, y que bebe sus furias en una fuente tan inmunda? Esto solo basta para la censura mas cabal de los Anales Llorentinos.

La cita ó lema tomado de Cornelio Tacito, no puede mirarse sino como una pedanteria de estos escribientes de moda que queriendo

parecer literatos y eruditos se convencen de mentecatos : « Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt ». El texto de Tacito, y causa de Cremuncio Cordo sobre ser impertinente, es un insulto atroz contra los Principes, contra los Papas, y contra todos los Protectores del Santo oficio. Este Cremuncio Cordo en sentir de Tacito no tenia otro delito que la suprema suspicacia y ferocidad de un tirano notorio como Tiberio, que con qualquiera pretesto forjaba delitos donde no los habia. El supuesto delito de Cremuncio era nuevo e inaudito hasta entonces. Dice Tacito : « Cremuncius Cordus postulatur *novo ac tunc primum audito* crimine »[1] ; y era que Cremuncio habia alabado en sus escritos a M. Bruto y C. Casio. Aplicar pues este texto del Lema al S° Oficio y a sus Protectores, no es graduarles de tiranos como Tiberio, y aplicar sin juicio una sentencia del todo impertinente al asunto ? Eran acaso nuevos y nunca oidos crimenes las atrocidades del judaismo, de las heregias y cismas que son los maiores y mas abominables a Dios y a los hombres, segun la doctrina unanime de los santos Padres, de los Apostoles, de Jesu-Cristo; segun las leyes de todas las naciones del Universo? Lo gracioso es que por una de las contradicciones mas palmarias, y por el prurito de ostentar erudicion, nos refiere innumerables y nunca oidos crimenes de los Judios y Judaizantes desde los primeros siglos hasta el Establecimiento de la Inquisicion de España. Y crimenes no como quiera de algun otro particular, sino sistematicos en toda la Nacíon, asesinatos, infanticidios de niños atormentados en odio de Jesu-Cristo con todos los horrores de su pasion, blasfemias horribles, envenenamientos, sediciones, conjuraciones, regicidios, sacrilegios y otros crimenes innumerables, y males sin guarismo de la constante perfidia judaica : todo en tanto grado que creiron hallarse mas de una vez con tanto credito y pujanza que trataban segun Llorente de restablecer el Cetro de Juda en nra España ; y que segun el mismo tubieron mucha parte actiba en la invasion de los Moros. Y son tantos los delitos que refiere de siglo en siglo desde fines del 2° y principios del 3° que no pudo negar que habia una *verdadera necesidad* de una *providencia vigorosa* contra ellos quando empezaron a reynar los Reyes catolicos. Veanse los lugares citados al margen[2], que nos dispensaran de reproducirlos en la censura especial de proposiciones. Por cuya razon, se han hecho aqui estas pocas reflexiones q^e^ forman la censura general de los folletos, por lo tocante a su fin y objeto principal de hacer aborrecible un tribunal cuya necesidad demuestran los hechos citados por Llorente. Insurrexerunt in me testes iniqui, et mentitas est iniquitas sibi.

1. *Annales*, IV, 34.
2. T. I, ch. I, n°s 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 17, 18, 21, 22, 23, 25, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35. II, p. 155, 167, 172, 3, 6, 181, 227, etc.

Los pasages que merecen censura particular en los dos Folletos son tantos que para verificarla fuera necesaria tanto papel quanto ha embarrado el Autor en sus Anales. Para que la censura no sea demasiado larga, dejaremos toda la historia que pende del cotejo con los papeles que no hemos visto; y nos ceñiremos a las solas proposiciones mas reprehensibas que merezcan censura theologica y alguna maior atencion.

Nous ne reproduisons pas la deuxième censure dont furent l'objet les *Anales*, car elle ne renferme rien de plus que la première.

En 1817, Llorente eut connaissance d'une brochure intitulée *Opinion de M. Clausel de Coussergues, député de l'Aveiron, sur l'article du budget du ministère de la guerre, relatif au traitement accordé aux réfugiés égyptiens, espagnols et portugais, prononcée dans la séance publique du 28 février 1817* [1]. Il y répondit par sa *Lettre à M. Clausel de Coussergues sur l'Inquisition d'Espagne* [2]. Le député français avait, en effet, introduit dans son écrit une note dans laquelle il affirmait que les réfugiés espagnols pouvaient retourner dans leur pays sans avoir rien à redouter de l'Inquisition. Rapportant l'opinion de Bourgoing (*Nouveau voyage en Espagne*, I, p. 354) et celle de Laborde (*Itinéraire d'Espagne*, t. IV), il les faisait siennes et assurait que l'Inquisition

1. Chez Lenormant, imprimeur, rue de Seine.

2. A Paris, chez Delaunay, 1817. Ce discours de M. Clausel de Coussergues fut également attaqué par un Espagnol réfugié à Paris, dont nous ne connaissons pas le nom, qui publia une brochure intitulée *De la conduite des réfugiés espagnols dans les départements du Midi pendant les Cent Jours* (Paris, Rougeron, 1817). Tandis que M. Clausel de Coussergues accuse les réfugiés espagnols d'avoir commis de violents désordres pendant les Cent Jours, l'auteur de la brochure remarque « qu'il avait été formé des compagnies de réfugiés par les autorités qui gouvernaient au nom du roi de France. Ces compagnies veillaient au maintien de l'ordre intérieur ». Il cite ensuite divers « certificats de bonne conduite » délivrés par les autorités de Rodez, d'Auch, de Lesparre, de Libourne, de Tonneins, de Marmande, etc. Il rappelle qu'à Tonneins, quand le 6 août 1815, on chanta un *Te Deum* en l'honneur du retour de Louis XVIII, le curé de la ville adressa un discours éloquent et plein de reconnaissance au maréchal espagnol Salamanca. « Sans vous, disait-il entre autres choses, le voyageur étonné s'écrierait en passant à la vue des ruines, des décombres de notre ville détruite : « Là fut Tonneins. » Cette brochure se trouve à la *Bibl. Nat. de Madrid, Raros, Folletos del tiempo de Fernando VII, paquete 93*, in-8°. Elle a été signalée par M. Deleito y Piñuela, professeur à l'Université de Valence, dans son intéressant travail *La emigración política en España durante el reinado de Fernando VII*. M. Deleito a reparlé plus longuement de cette brochure dans une communication qu'il a lue le 30 juin 1921 au Congreso de Oporto de la Asociación española para el progreso de las ciencias : *La intervención de los españoles expatriados en los sucesos de los « Cien dias. »*

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES
(UNIVERSITÉ DE BORDEAUX)
FASCICULE IV
FÉRET ET FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI, BORDEAUX

L'AMOUR DIVIN

ESSAI SUR LES SOURCES DE SAINTE THÉRÈSE

PAR

Gaston ETCHEGOYEN
ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES
ET DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME
PROFESSEUR AU LYCÉE FRANÇAIS DE MADRID

Le manuscrit de ce volume était chez l'imprimeur, non d'une façon définitive encore, mais simplement pour examen en vue de l'impression, quand la mort a surpris l'auteur.

C'était une thèse de doctorat, et l'imprimatur était donné. Ceux qui ont connu Gaston Etchegoyen n'ont pas voulu le laisser disparaitre tout entier. Ils ont tenu à réaliser son voeu suprême en publiant cette thèse, qui n'aura pas les honneurs de la soutenance.

Etchegoyen était une âme, une âme délicate et ardente, l'âme qu'il fallait pour comprendre celle de sainte Thérèse.

Des trois maîtres auxquels il à dû surtout sa formation, l'un, M. Picavet, est mort peu avant lui; les deux autres, MM. Alfred Morel-Fatio et Henri Delacroix, ne renieront certes pas une œuvre qu'ils ont inspirée par leurs propes travaux et par leurs conseils.



Celui-ci lui a montré à étudier la sainte dans ses écrits, non comme un sujet d'hôpital, mais comme une femme qui représente par sa pensée et par sa vie une philosophie, un système au moins aussi logique qu'un autre. Celui-là l'a mis sur le chemin au bout duquel il devait découvrir les antécédents doctrinaux et stylistiques du *Libro de la vida*, des *Moradas* et du Camino de *Perfección*.

La méthode était fort simple: chercher dans les livres qu'elle a pu lire, et dont M. Morel-Fatio avait dressé l'inventaire, les points de contact avec les livres de sainte Thérèse. C'est le relevé très suivi de ces points de contact, au point de vue de l'idée et de l'expression, que le jeune érudit nous apportait comme prémices de sa production précoce.

Rien de plus suggestif. Il n'est pas jusqu'aux images les plus simples auxquelles recourt sainte Thérèse pour s'expliquer, qui ne trouvent place dans ce catalogue au-dessous de son modèle, pris dans Francisco de Ossuna ou dans Bernardino de Laredo ou quelque autre devancier.

Particulièrement apte à saisir la pensée mystique, Gaston Etchegoyen a donc laissé là un livre, parfaitement circonscrit dans son objet, mais d'une grande portée pour l'étude et la compréhension de la mystique la plus célèbre et certainement la plus admirée, ce qui ne veut pas dire la mieux connue.

était un tribunal très doux et ne s'occupait guère que de la censure des ouvrages. Llorente essaya de réfuter l'opinion de M. Clausel de Coussergues. Son ouvrage fut examiné par Fray Nicolas de Castro, calificador, du couvent de S° Domingo el Real, de Madrid. Le censeur suit pas à pas l'argumentation de Llorente. Il l'attaque et la combat tantôt avec ironie, tantôt avec indignation.

Citons simplement la conclusion de l'appréciation :

« De lo dicho hasta aqui colijo que el folleto titulado, *Lettre à M. Clausel de Coussergues sur l'Inquisition d'Espagne*, impreso en Paris este año de 1817 es un escrito que contiene los mismos principios y las mismas doctrinas de que en la epoca pasada se valieron varios periodistas licenciosos, y aun las mismas cortes extraordinarias, para sus extravios. El es infamatorio del S^to^ oficio y le hace aborrecible : inspira la inobediencia a sus preceptos, debilita la obedencia que es debida a los ministros del Sacram^to^ de la penitencia, infama al clero secular y regular, y por una deduccion mui probable es tambien heretico, o sabe a heregia. Por tanto, es mi dictamen que debe ser prohibido. Pero concluyendo su autor (19) « que aunque quanto llevo dicho no es bastante para el desengaño de todos, me lisongeo q^e^ se correrá el velo quando yo publique mi *Historia critica de la Inquisicion de España* » (que por precision deberá ser una obra mui pestilente e infame) V. S. I. debera tambien velar para que quanto antes caiga en sus manos y se eviten perjuicios. Este es mi sentir, salvo meliori. »

S^to^ Domingo el Real 26 de agosto de 1817.

Fr. Nicolas de Castro M^ro^ y calif^r^ (1).

Remarquons que les censeurs des *Anales* et de la *Lettre à M. C. de C...* se déclarent incapables d'apprécier la valeur historique des ouvrages de Llorente. Ils n'ont pas à leur disposition, disent-ils, les documents nécessaires pour vérifier les assertions de l'auteur. On comprend sans peine leur embarras. Ils préfèrent dénoncer furieusement le diabolique dessein de Llorente de ruiner l'Inquisition.

Ajoutons pour terminer que Charles Pougens connut probablement Antonio Llorente. Voici ce qu'il en dit dans ses *Lettres à Madame X...* :

« J'avoue que la pureté des opinions du feu septuagénaire Antonio

1. *Arch. Hist. Nat. Madrid. Inquisición.* 4450.



Llorente, auteur de l'*Histoire de l'Inquisition*, m'inspirerait plus de confiance (Pougens compare Llorente à Olavide). Une basse et sourde intrigue de prêtres le fit bannir de Paris le 13 décembre 1822; on le força de retourner à Madrid. Son âge, la rigueur du froid qui agissait nécessairement avec plus de force sur un homme du Midi que sur un Français ou un homme du Nord; le refus qu'on lui fit de lui permettre de se reposer en route hâtèrent la fin de cet homme excellent qui consacrait le peu qu'il avait à soulager ses compatriotes exilés. Il mourut peu de temps après son retour à Madrid (5 février 1823). Je ne fais aucune réflexion; j'expose le fait [1]. »

JEAN SARRAILH.

1. P. 53, note. Voir pour le départ de Paris et le voyage de Llorente, Morel-Fatio, *art. cit.* La bonté est certainement une des qualités essentielles de Llorente. Il faut se rappeler sa bienveillance et son dévouement en faveur des prêtres français réfugiés en Espagne pendant la Révolution. Voir à ce propos dans la *Lettre à M. C. de C.*, la pièce justificative n° 1 : c'est une lettre d'un prêtre, M. Faisneau, datée de Paris, 29 juillet 1815, et qui rapporte de quelle manière charitable Llorente accueillit les prêtres français : « Il employa aussitôt tous ses soins pour nous procurer des logements commodes, faisant lui-même pour nous les marchés et les conventions, prenant en tout nos intérêts et nous servant d'interprète... » « Les soins et les bienfaits de M. Llorente pour les prêtres français ne pouvaient rester cachés; le bruit s'en répandit bientôt dans les villes voisines. L'illustre évêque de La Rochelle, M. de Coucy, lui en témoigna plusieurs fois sa reconnaissance pour les prêtres de son diocèse. » De nombreux prêtres accoururent à Calahorra. Llorente intercéda auprès de l'évêque pour qu'on leur confiât des paroisses et des cures de la région à desservir. L'auteur de la lettre demeura cinq ans chez Llorente qui lui prodigua des soins tout paternels et lui prêta même de l'argent pour qu'il pût entrer dans une maison de commerce. (Il n'était pas encore prêtre.)

Dans la pièce justificative n° 3 (Mémoire au roi Ferdinand VII), il est également question des mesures de clémence qu'inspira aux généraux français le bon cœur de Llorente : il sauve la vie à des gens condamnés à être fusillés; il fait restituer les objets volés par les soldats français.

La pièce justificative n° 4 (Certificat du maréchal Jourdan, 9 avril 1816) confirme les renseignements fournis dans le Mémoire au roi Ferdinand VII.

LA MESTA

D'APRÈS LE LIVRE DE M. J. KLEIN[1]

« Quel étranger ne s'émerveille devant l'Assemblée de la Mesta », s'écriait avec admiration, au temps de Philippe II, Ambrosio de Morales[2]. Deux siècles plus tard, Jovellanos écrivait : « ... Si d'autres peuples connurent la transhumance et protégèrent les cañadas, aucun, que nous sachions, ne connut ni ne protégea une Congrégation de pasteurs réunis sous la suprématie d'un magistrat public pour faire la guerre à l'agriculture et à l'élevage sédentaire[3]. » Entre ces deux jugements, dont la différence des temps n'explique pas la contradiction, point de mesure moyenne : on a rarement parlé de la Mesta sans passion. Peut-être beaucoup d'historiens et de géographes sont-ils encore sous l'impression des attaques furieuses dont l'institution moribonde a été l'objet à la fin du XVIII[e] siècle[4]. Si on essaie de comprendre la Mesta uniquement par la lecture des codes — *Nueva* ou *Novissima Recopilacion*, *Quaderno* — elle offre des traits déroutants, monstrueux, pour des gens pénétrés de la notion quiritaire de la propriété[5]. Mais il faut la considérer dans son milieu physique, dans son évolution, dans ses rapports avec le développement économique et politique de l'État castillan, expliquer par l'étude des plus vieilles archives municipales les réactions locales qu'elle a provoquées. On se

1. Klein (Julius), *The Mesta. A Study in Spanish Economic History*, 1273-1836. Harvard Economic Studies, n° 21. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1920. Un vol. in-8°, XVIII-444 p., 3 pl., 1 carte des Cañadas : $ 4. L'auteur avait déjà publié dans le *Bull. hisp.*, 1915 (p. 85-154) un article sur la question.

2. Cité par Klein, p. IX.

3. Jovellanos, *Informe de la Sociedad Económica de esta Corte al Real y supremo consejo de Castilla en expediente de la ley agraria*, 1795, § 146.

4. Sur les attaques contre la Mesta, voir Altamira y Crevea (R.), *Historia de la propiedad comunal*, Madrid, 1890, p. 281 sq. Parmi les historiens récents qui adoptent sans réserve le point de vue des détracteurs de la Mesta, Desdevizes du Dezert (G.), *l'Espagne de l'Ancien régime, la Société, les institutions, richesse et civilisation*, Paris, 1897-1904, t. III, p. 8 sq.

5. Costa (Joaquin), *Colectivismo agrario en España*. Madrid, 1898. Voir notamment sur le privilège de possession, la définition tirée de Cardeñas, p. 478, et l'appréciation du privilège, à propos des idées de Caxa de Leruela, p. 100 sq.

trouve alors en présence d'un phénomène riche d'enseignements, non pas seulement pour l'historien de l'Espagne à cause de sa liaison avec toutes les formes de l'activité péninsulaire pendant cinq siècles et demi, mais encore pour l'anthropogéographe. Comme ce phénomène n'est pas isolé, comme il s'est produit ailleurs qu'en Castille, l'emploi de la méthode comparative permet de l'éclairer : c'est, je pense, un des cas où apparaissent avec le plus de force les vrais rapports de l'histoire et de la géographie humaine. L'intelligence de ces rapports fait, avec la solidité de la documentation, le grand mérite et la nouveauté du beau livre de M. Klein.

I

Si la transhumance est, à ce qu'il semble, une pratique fort ancienne dans la Péninsule, le premier témoignage officiel de l'existence de la Mesta apparaît seulement en 1273 [1]. Mais le privilège d'Alphonse X n'a rien d'un acte constitutif : la Mesta existe dès lors avec ses traits essentiels. Elle grandit, non sans à-coups, à travers les périodes troublées du XIVe siècle. Son sort se lie de plus en plus étroitement avec celui de la monarchie espagnole, car elle lutte contre le même adversaire : le vieil esprit d'indépendance sans cesse renaissant des organismes locaux. Elle apporte aux souverains le concours de sa forte organisation, en même temps qu'elle prête à leur politique extérieure le soutien de sa puissance financière. « Ce n'est pas simple coïncidence si les plus grands triomphes de l'association des propriétaires de moutons sont contemporains de l'âge d'or de l'Empire espagnol. Sous Charles V et Philippe II, le prestige à la fois de la Couronne et de la Mesta était lié à la suprématie des mêmes pouvoirs de centralisation [2]. » Aussi les premiers symptômes de déclin sont-ils visibles dès la fin du règne de Philippe II. M. Klein établit fortement, à l'encontre de l'opinion courante, que le XVIIe siècle est pour la puissante corporation une période de décadence durant laquelle elle se défend de plus en plus péniblement malgré les privilèges de plus en plus exorbitants concédés par un pouvoir central inhabile à la faire respecter [3]. On peut se tromper aux apparences, car les effets néfastes de son action se font sentir longtemps après que son prestige a cessé d'en imposer à ses ennemis. Dans la dernière partie du XVIIIe siècle, la monarchie,

1. Le privilège de 1273 a été publié par M. J. Klein, *Los privilegios de la Mesta de 1273 y 1276*, *Bol. Real Acad. de Historia*, t. LXIV, février 1914, p. 202-219.

2. J. Klein, *The Mesta*, p. 356.

3. J. Klein, *The Mesta*, p. 352. Sur les attaques contre la juridiction de l'Alcalde Entregador, p. 115 ; sur les pâturages, p. 330. Altamira y Crevea note la diminution du troupeau pendant le règne de Philippe II (*Historia de España y de la Civilización española*, III, 445).



acquise à des idées économiques nouvelles, cesse de la soutenir. A partir de l'enquête ouverte sur la crise agraire de l'Estrémadure [1], il devient évident que ses jours sont comptés. En 1786, le privilège de possession est aboli. Désormais, la Mesta n'est plus qu'un fantôme dont le nom même disparaît le 31 juillet 1836.

Ainsi grandit, s'épanouit et mourut cette institution si extraordinaire. Une étude trop strictement asservie à l'ordre chronologique en eût peut-être cependant fait ressortir l'originalité et la complexité d'une manière insuffisante. Cette raison sans doute a déterminé M. Klein à en présenter successivement les principaux aspects : organisation, activité judiciaire, histoire financière, conservation des pâturages et rapports généraux avec l'économie rurale et forestière de la Péninsule. La première et la dernière partie attirent plus particulièrement l'attention du géographe, les chapitres centraux sont plus riches en faits nouveaux pour les historiens. Suivons l'auteur dans ses analyses sans prétendre donner une idée complète d'une si riche matière.

Les migrations périodiques du troupeau représentent une adaptation ancienne aux conditions naturelles dans la Péninsule [2], renforcée sans doute par l'introduction du mérinos à la suite de l'invasion berbère : mais on ne peut pas dire à quelle époque les propriétaires de troupeaux se sont groupés pour la première fois en une association unique, ni quelle influence peuvent avoir eue les épisodes de la reconquête auxquels Jovellanos [3] attachait tant d'importance. En fait, le nom de Mesta — d'origine inconnue — s'est appliqué d'abord à des assemblées tout à fait locales dont l'objet était le triage des troupeaux et la reconnaissance des bêtes égarées, « mesteños ». On discerne ainsi les facteurs qui sont à l'origine de la Mesta : on ignore comment ils se sont combinés [4].

Dans le premier texte officiel qui la concerne, elle se manifeste comme la gardienne des « cañadas » ou routes spéciales de transhumance [5]. Ces cañadas forment trois groupes : Leonesa, Segoviana et de la Mancha. De la vieille Castille et des monts Ibériques aux pâturages d'Andalousie, elles sont parcourues deux fois l'an par les rebaños ou troupeaux de moutons. On a donné de l'importance de ces troupeaux dont l'ensemble forme la Cabaña Real des estimations

1. J. Klein, *The Mesta*, p. 345. Sur l'enquête provoquée par la crise de 1764 et le mouvement d'idées qui suit, voir Costa, *Colectivismo agrario*, p. 135 sq.

2. La question sera reprise plus loin. Jovellanos, *Informe*, § 143, insiste sur l'influence des conditions de climat.

3. Jovellanos, *Informe*, § 144, fait la théorie classique de l'origine de la Mesta. Mais son exposé n'est pas exempt de contradictions.

4. J. Klein, *The Mesta*, p. 15.

5. J. Klein, *The Mesta*, p. 17 sq. On trouvera, p. 18, la seule carte authentique des grandes routes médiévales.

extravagantes: le nombre officiel des moutons d'après les registres de la Mesta n'a pas dépassé 3.453.168 (année 1526)[1].

Les migrations du troupeau s'accompagnent, comme dans beaucoup d'autres pays, d'un important mouvement commercial. Dans un monde où dominait le particularisme, la Mesta eut à lutter pour assurer à ses membres la libre pratique des marchés locaux. Elle reçut une aide précieuse des souverains lorsque ceux-ci conçurent une politique économique nationale reposant sur le mercantilisme[2]. La possession d'une matière première unique — la laine du mérinos —, l'organisation du « Consulado » de Burgos et la participation à ses opérations commerciales, l'exemption de droits comme l'alcabala, constituèrent à la Mesta un monopole de fait durant sa période la plus florissante. Sa décadence graduelle fut aussi celle du commerce des laines.

On ne dira rien ici de son organisation interne : règlements, répartition en quadrillas, sessions, officiers. Le fait important établi par M. Klein est que la Mesta a toujours conservé un caractère démocratique, loin d'être, comme on l'a répété, un groupement de grands propriétaires. En 1560, les deux tiers des troupeaux qui fréquentent les pâturages de Calatrava appartiennent à des possesseurs de moins de 100 têtes. Vers 1740 encore, 75 p. 100 des transhumants dépendent de 40.000 « serranos ». « Il est évident, donc, que la Mesta était très largement une organisation de moyens propriétaires de moutons avec une proportion considérable d'éléments plus modestes dans ses premières années et peut-être avec une légère tendance vers la concentration de la propriété durant la dernière partie du XVIe siècle et dans la suite. A aucune époque cependant de sa longue histoire, elle ne fut, dans aucun sens, une combinaison de grands propriétaires[3]. » C'est là un fait d'une importance capitale.

Ces chapitres descriptifs auxquels nous attachons un si grand intérêt paraissent surtout, pour M. Klein, une introduction à l'étude « des relations externes de la Mesta qui reflètent sa réelle importance dans l'évolution de la société espagnole » :

L'histoire de l'Alcalde entregador de la Mesta est particulièrement instructive[4]. Ce personnage est originairement un officier royal commis au règlement des difficultés qui surgissent entre la Mesta et les villes. Il a dans ses fonctions la surveillance et le maintien des cañadas, des abreuvoirs et des reposoirs, le jugement des affaires de pâturage. En fait, il prend figure de défenseur de la Mesta: il est l'instrument de ses extorsions. Les tournées de ses subordonnés pèsent lourdement sur les

1. J. Klein, *The Mesta*, p. 26.
2. J. Klein, *The Mesta*, p. 37 sq.
3. J. Klein, *The Mesta*, p. 62.
4. J. Klein, *The Mesta*, part. II, *Judiciary*, p. 67-138.



villes. Celles-ci ne peuvent attendre aucun secours de la Couronne, car l'Entregador est choisi parmi les membres du Conseil royal à partir de 1454. Ses auxiliaires sont bien assistés dans leurs visites et leurs jugements par les alcaldes municipaux : mais sous Ferdinand et Isabelle, les corrégidors, fonctionnaires royaux, commencent à se substituer à ceux-ci. Le rachat de la charge par la Mesta en 1568 témoigne de l'intime union entre la Couronne et les éleveurs transhumants [1]. Point de justice contre la Mesta. Cependant, à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, les villes trouveront un appui efficace dans les Cortès d'abord et surtout dans les chancelleries de Valladolid et de Grenade, toujours prêtes à casser sur appel les décisions des Entregadores. Et finalement, malgré le roi et son conseil, les hautes cours de justice auront raison de la Mesta et feront triompher les prétentions locales. Étrange spectacle et qui n'est pas le moins singulier dans une histoire fertile en traits paradoxaux. Il n'admet qu'une explication. C'est contre les privilèges jadis accordés aux villes en reconnaissance de leur concours dans l'œuvre de la reconquête « que la Mesta et les Entregadores menèrent leur longue et, pour eux, désastreuse campagne. L'industrie pastorale transhumante peut avoir été inévitable à cause de la géographie et des conditions climatiques de la Péninsule: mais politiquement toute la force de la tradition s'y opposait [2] ».

Comme il est naturel dans une étude d'histoire économique, M. Klein a consacré d'amples développements aux questions financières. La moitié du volume, ou peu s'en faut, porte sur les taxes [3]. Mais c'est encore un moyen de nous mieux faire comprendre les conditions d'existence de la Mesta. « Pour le berger, les troupeaux nomades étaient un moyen d'existence; pour le propriétaire de moutons, ils avaient la valeur d'un revenu et pareillement pour le gouvernement des villes et de la nation, ils représentaient un légitime objet de taxation, et — bien trop fréquemment — de cruelle extorsion [4]. » Efforts des éleveurs pour éviter les impôts et les amendes des villes dont ils traversent, utilisent et ravagent le territoire; tentatives de celles-ci pour tirer le maximum de profit de ces étrangers dont elles ne peuvent se débarrasser mais qu'elles entendent bien pressurer; intervention de la Couronne qui ne soustrait la Mesta aux exigences des villes que pour remplir son trésor : c'est un aspect, et non le moins

1. On doit noter à ce propos que le président de la Mesta était un des membres du Conseil du roi, « lequel doit aller la présider, suivant son tour et ancienneté comme il a été accoutumé jusqu'à ce jour » selon les expressions de la loi de 1603, (*Novissima Recop.* VII, XXVII, III, 2). Les coups décisifs seront portés à la Mesta par son président Campomanès.

2. J. Klein, *The Mesta*, p. 135.

3. Part. III, *Taxation*, p. 139-294.

4. J. Klein, *The Mesta*, p. 139.

passionnant de toute cette histoire. En Espagne, comme dans les autres pays méditerranéens, les migrations du troupeau transhumant se traduisent en fin de compte par une question de gros sous : l'important est de savoir au bénéfice de qui ils seront déboursés[1]. L'ancienneté de ces droits est regardée par M. Klein comme la preuve qu'il a existé des taxes préféodales sur la propriété immobilière. Ces droits, qui confondaient à la fois l'amende pour le dommage causé et l'impôt véritable, furent multipliés par les villes et par tous les pouvoirs locaux. L'appui de la royauté permit seul à la Mesta d'arrêter ce foisonnement de taxes sous lesquelles elle aurait fini par succomber. Mais elle ne s'en affranchit jamais complètement et elle payait encore des impôts locaux à la fin du XVIIIe siècle : les villes les percevaient moins pour l'importance de leur revenu que comme un symbole de leurs privilèges. D'un autre côté, la monarchie n'avait pas prêté à la Mesta une aide gratuite. Ce que les rois avaient enlevé aux villes, à l'Église, aux Ordres, ils l'avaient gardé pour eux (« Servicio y montazgo »). L'industrie des propriétaires de troupeaux devint ainsi une source de revenus importante, surtout sous Charles-Quint qui n'hésita pas à l'hypothéquer. Vint le jour où un grand ministre et un monarque instruit par son expérience napolitaine comprirent que les revenus tirés de la Mesta étaient très inférieurs à ceux qu'eût procurés une agriculture délivrée de toutes les servitudes. Ce jour-là, la royauté se retira de la Mesta et celle-ci succomba.

Mais elle avait lutté pendant des siècles pour assurer à ses membres l'usage de terrains de parcours d'étendue croissante. C'est partout la grande affaire des transhumants qui s'emparent des terres publiques, soutiennent un dur combat contre les organismes locaux et s'entendent entre eux pour supprimer une concurrence fatale à leurs intérêts. Tout le monde a parlé depuis Ratzel du caractère phagédénique du nomadisme. Qu'y a-t-il de vrai dans l'opinion qui attribue aux migrations pastorales l'arrêt de croissance de l'agriculture espagnole et la déforestation de la Péninsule? Peut-être eût-on souhaité que M. Klein donnât à la dernière partie de son livre où sont traitées ces questions, une plus grande étendue[2]. Il les étudie dans un esprit un peu différent de l'esprit géographique. Il dit en effet dans sa conclusion:

1. M. Klein, parlant des taxes dans les pays méditerranéens et dans les Pyrénées, dit qu'en Provence et dans les Pyrénées on n'a jamais perçu que des taxes locales. Je ne connais, en effet, aucun exemple de taxes imposées par l'autorité royale ou celle d'un grand seigneur en Provence, Languedoc, comté de Foix et Béarn. Mais il existait en Roussillon un *droit de quint* payé par les troupeaux à leur montée vers les pasquiers royaux du Conflent et du Capcir, quand ils entraient en Conflent, au col de Terra-Nera, jusqu'au XIIIe siècle, puis à Vinça jusqu'à 1660. J'ai cité ce droit dans mon étude sur les Pyrénées méditerranéennes (p. 458) d'après Alart (*Privilèges et titres relatifs aux franchises, institutions et propriétés communales de Roussillon et de Cerdagne*, Perpignan, 1878, p. 180, n° 1, sur le « quint dels motons »).

2. J. Klein, *The Mesta*, Part. IV, *Pasturage*, p. 297-349.



« L'histoire de la Mesta n'est pas simplement une chronique illustrant l'éternelle et universelle lutte entre les intérêts pastoraux et agricoles.» Mais il ajoute il est vrai : « L'institution a une influence marquée sur l'organisation sociale et économique du peuple espagnol, et même sur l'*aspect physique de la Péninsule. Ses six siècles d'activité dans la vie agraire de la Castille aggravèrent les déprimants problémes de la déforestation, de la dépopulation rurale et de la stagnation agricole*[1] ». Je souligne ces expressions qui réintroduisent dans l'histoire économique le point de vue géographique. Au reste, je ne cherche pas querelle à M. Klein; le bonheur avec lequel il a traité les questions judiciaires et financières, assurément plus neuves et plus tentantes, m'inspire seulement le regret qu'il n'ait pas donné aux questions de pâturage, si débattues et si irritantes, un développement mieux proportionné à leur importance.

Les problèmes de pâturage paraissent s'être posés d'une manière différente selon les époques dans les pays de la Couronne de Castille. Les progrès de la reconquête avaient mis à la disposition des transhumants d'immenses surfaces dont l'usage leur était garanti par des privilèges. Ces terres nouvellement annexées étaient faiblement peuplées. Leurs habitants se concentraient autour de quelques points forts. L'agriculture et l'élevage local ont pu se développer sans être troublés par la transhumance. Il y avait place pour tout le monde et la réglementation des cañadas ne gênait personne. Les troupeaux migrateurs n'étaient pas tentés de transgresser les limites des cinq choses interdites, « cinco cosas vedadas » : moissons, vignobles, « huertas », « dehesas »[2], pâtures pour bêtes de labour (boalares). Un certain équilibre semble avoir persisté jusqu'au début du xv[e] siècle. On ne peut donc, au Moyen-Age, attribuer la déforestation et le retard de l'agriculture à la transhumance. La situation devint tout autre avec le triomphe de la politique mercantile sous Ferdinand et Isabelle. Tout fut sacrifié à l'industrie pastorale. Le fameux privilège de possession est de 1501[3] : son origine doit être cherchée dans des dispositions ayant pour objet de prévenir les contestations entre frères de la Mesta, mais il constitua très vite une arme redoutable contre l'agriculture. Il fut complété par une série de mesures destinées à empêcher la spéculation sur le prix des pâturages (privilège de taxe) et surtout à arrêter les défrichements de clôtures, « rompimientos de

1. J. Klein, *The Mesta*, p. 351.

2. Ce sont les devises ou devèzes du Midi de la France.

3. « Si algunos ganados pacieren en calquier dehesa, ó pastos de invernadero, y en paz y no se le fuere contradicho hasta el primer consejo, ó en el mismo primer consejo que se hiciere en las sierras, ganen la posesion de ella los dichos ganados en lo que cada cabeza hubiere menester y un tercio más. » *Quaderno de Leyes de la Mesta*, lib. I, tit. VI.

dehesas». Dès la fin du règne de Philippe II, on a de la peine à faire respecter ces dernières prohibitions. Leur multiplication dans la dernière partie du XVII[e] siècle et la première partie du XVIII[e] témoigne de la force avec laquelle l'agriculture réagit. Indubitablement, à partir du règne des Rois Catholiques, la Mesta apparaît comme un obstacle au développement agricole et comme une cause de déboisement : elle fait peser sur l'économie espagnole une gêne odieuse. En réalité, elle ne saurait être rendue responsable de tous les maux. L'état florissant du commerce des laines a déterminé un progrès considérable du troupeau sédentaire dont les méfaits sont aussi grands que ceux du transhumant. Ne voyons-nous pas tous les théoriciens individualistes, et le plus grand, Jovellanos, s'attaquer aux « baldios », terrains de parcours du bétail sédentaire? Toutefois, je trouve ici une petite difficulté. Les rapports des « riberiegos » et des « transhumants » ne sont peut-être pas assez éclaircis. Je souscrirais volontiers à la conclusion de M. Klein [1]. « Quand on considère ce développement des activités pastorales non transhumantes, il n'est pas surprenant que la Mesta ait fait tous ses efforts pour mettre sous son contrôle les « riberiegos » et autres bergers sédentaires. Quelques-unes des dispositions des pragmatiques de 1609 et 1633 avaient cet objet, mais elles se montrèrent inefficaces [2] ». On ne peut oublier cependant que Jovellanos a donné une interprétation assez différente des rapports entre les deux groupes d'éleveurs [3]. Peut-être eût-il été intéressant de serrer le problème.

Il n'est en somme aucune manifestation de la vie péninsulaire à laquelle la Mesta ait été absolument étrangère durant sa longue existence. Mais elle a été surtout mêlée à cette lutte contre les forces centrifuges qui est proprement l'aspect essentiel et tout le drame de l'histoire espagnole. Cette idée fait l'unité du livre de M. Klein. Les développements qu'il en donne nous préparent à mieux sentir l'ironie du dénouement : la vieille alliée de l'autocratie succombe sous les coups du despotisme éclairé de Charles III et de Campomanes.

1. Préambule de la loi VIII du titre XXV livre VII de la *Novis. Recop.* relative au retour à l'état de pâture des dehesas défrichées depuis vingt ans :

« Comme depuis la date de la loi V de ce titre (1552), beaucoup de propriétaires de dehesas, fraudant celle-ci, les ont défrichées et vont les défrichant pour y faire du blé... de quoi ont suivi un grand dommage et un notable renchérissement des viandes, laines, draps... »

Voir préambules de lois XV et XVI du même titre (1749).

2. J. Klein, *The Mesta*, p. 341. Ces dispositifs sont dans *Novis. Recop.* L. VII, T. XXVII, Ley. IV, 1, 2 et 3.

3. Jovellanos, *Informe*... § 137. Ce qu'il dit de l'union des *riberiegos* et des *trashumantes* en un même corps en 1556 et de ses motifs.

II

Ce livre suggère bien des remarques au géographe. Je voudrais seulement en retenir quelques-unes, parmi les plus générales.

Emploi de la méthode comparative. — Avec tout ce grand souci d'éclairer ce qu'il y a d'original et de spécifiquement castillan dans l'histoire de la Mesta, M. Klein a pris la méthode la plus propre à mettre en relief les traits par lesquels la transhumance espagnole se rapproche de la transhumance des autres pays méditerranéens. Au lieu de placer les comparaisons à la fin de ses analyses historiques, il les prend comme point de départ pour découvrir les directions de recherche et dégager les hypothèses de travail. S'agit-il d'étudier les taxes d'un bout à l'autre de l'histoire de la Mesta? Il passe en revue les impôts locaux puis les impôts généraux en Italie, dans l'antiquité, au moyen-âge et dans les temps modernes, en Provence, dans les Pyrénées, en Navarre, en Aragon, à Valence, en Portugal et jusqu'en Algérie[1]. Il retrouve partout des institutions fiscales liées à l'élevage transhumant; elles appartiennent à un petit nombre de types; elles répondent à de semblables préoccupations — défense du territoire contre le troupeau étranger, particularisme, désir d'exploitation ; — sous leurs diverses formes, elles correspondent à des stades d'évolution politique et économique différents, parfois régressifs. Et cette revue aboutit à la conclusion suivante: « Avec ces détails dans l'esprit au sujet des relations fiscales dans d'autres pays entre les propriétaires de moutons et les gouvernements, à la fois locaux et centraux, nous sommes préparés à aborder les mêmes questions en Castille. . . L'histoire financière de la Mesta nous permet-elle, par l'exploitation de ses abondants matériaux, d'expliquer les questions suggérées par les aspects fiscaux de la même industrie dans d'autres pays et peut-être d'y répondre?[2] » On voit qu'il n'y a pas là un simple artifice d'exposition mais un emploi délibéré de la méthode comparative. Or, si cette méthode n'est pas particulière à la géographie humaine, du moins est-ce celle que cette discipline emploie le plus fréquemment. Elle est d'ordinaire plus familière au géographe qu'à l'historien. On dit cela pour caractériser la méthode de M. Klein, non par un vain souci d'étiquette ou de classification: point de géographie humaine là où manque le sens historique, point d'histoire économique là où fait défaut l'esprit géographique. M. Klein a travaillé dans un de ces domaines limites où toutes les facultés trouvent leur emploi.

1. J. Klein, *The Mesta*, ch. VIII, *Sheep taxes in the Mediterranean Region.*
2. J. Klein, p. 159-160.

Il s'appuie au reste sur la documentation la plus étendue qui est ici de rigueur[1].

Causes historiques et causes géographiques. — La généralité des pratiques transhumantes dans les pays méditerranéens est imputable, avant tout, à l'action du milieu géographique. Partout on retrouve le même climat aride ou sub-aride entraînant les mêmes aspects steppiques de la végétation dans les plaines ou sur les plateaux. Partout aussi, ces contrastes topographiques et climatiques qui font voisiner pâturages d'hiver et parcours d'été : cette association est le fondement même de la transhumance, comme Jovellanos l'avait déjà très bien vu[2]. On ne saurait oublier, quand on étudie la Mesta, que 80 % du sol espagnol subissent l'influence d'un climat aride[3]. Il faut pourtant prendre des précautions quand on compare la Castille à l'Afrique du Nord. Les régions associées par le cycle migrateur du troupeau n'ont pas dans les deux cas les mêmes caractères. Et surtout, à aucune époque de l'histoire, nous n'avons, dans la Péninsule, le spectacle d'un *genre de vie nomade*, mais seulement d'un *élevage transhumant.* Il serait séduisant de dire que ce sont là deux moments d'une évolution progressive, la migration du troupeau subsistant alors que les traits essentiels du genre de vie s'oblitèrent[4]. En fait, rien ne nous y autorise. Ces remarques nous mettent en garde contre des formules trop simples. Le milieu géographique se prêtait au développement de l'élevage transhumant : si tranchés que fussent ses caractères, il n'excluait pas la possibilité de tout autre mode d'exploitation. La prépondérance du troupeau migrateur s'explique en partie par les circonstances historiques, qui ont mis à sa disposition d'immenses terres peu habitées. C'est ainsi qu'il faut entendre que la faible densité de population des terres reconquises joue son rôle dans les origines de la transhumance en Castille[5]. Et c'est aussi à condition d'ajouter avec M. Klein que, dans la suite, la cause est devenue un effet. Il n'est

1. On a fait plus haut une petite remarque relative au droit de quint ; on en fera plus bas une autre au sujet des drailles languedociennes. Ce sont de menues omissions. On aurait souhaité par ailleurs que M. Klein citât le si intéressant travail de Grenier : La transhumance des troupeaux en Italie et son rôle dans l'histoire romaine (*Mémoires d'Arch. et d'Hist.*, *École française de Rome*, XXV, 1905, p. 292 sq.).

2. Jovellanos. *Informe...* § 143. L'article de A. Fribourg (*La transhumance en Espagne*, *An. de Géog.* XIX. 1910, 231-244) contient un excellent résumé des conditions géographiques de la transhumance en Espagne. Sur l'influence capitale de ces conditions, J. Klein, *The Mesta*, p. 8.

3. J. Dantin Cereceda, *Ensayo acerca de las regiones naturales de España*, Madrid, 1922, t. I, p. 65.

4. M. Fribourg (*op. cit.*) a montré d'après Bernard et Lacroix (*Evolution du nomadisme en Algérie*) que l'élevage transhumant en Espagne représente le type vers lequel tend l'élevage algérien. La comparaison est suggestive si on ne la pousse pas outre mesure.

5. On comparera avec ce qui s'est produit en Italie au II[e] siècle av. J.-C. (Grenier, art. cité).



pas facile de se retrouver dans ces interférences. Tous ces faits géographiques sont liés d'une manière inextricable[1]. Encore aujourd'hui une région fréquentée par les transhumants, comme la vallée de Alcudia, présente une des densités les plus faibles de l'Espagne (3 hab. au km² sur 970 km²)[2]. Enfin, la politique réfléchie et coordonnée des Rois Catholiques et de leurs descendants a assumé dans le triomphe de la Mesta au XVIe siècle un rôle trop déterminant pour qu'on puisse y voir le résultat du simple jeu des causes naturelles.

La transhumance et les genres de vie au Moyen-Age. — Si l'on tient compte de ces corrections on est amené à attribuer une signification assez différente aux deux grandes phases de l'histoire de la Mesta. Je reprendrais volontiers à mon compte le jugement de M. Klein. « L'histoire de la Mesta n'est pas simplement une chronique illustrant l'éternelle et universelle lutte entre les intérêts agricoles et pastoraux » (p. 351) en lui donnant cependant un sens particulier. L'opposition entre l'agriculteur et le pasteur est beaucoup moins nécessaire qu'on ne le dit souvent. L'erreur vient sans doute de ce qu'on compare des types d'élevage extensifs qui s'accommodent plutôt de l'indivision dans l'usage à des formes plus ou moins intensives de l'agriculture qui sont généralement liées à un régime individualiste de la propriété[3]. Mais certaines formes de l'exploitation agricole ont pu subsister avec un régime collectiviste à peine atténué. En fait, la Mesta qui peut être interprétée comme une manifestation collectiviste de l'activité pastorale a coexisté au Moyen-Age avec des formes d'agriculture et d'élevage local présentant ce même caractère. Les travaux de Costa et d'Altamira nous ont fait connaître ce curieux développement du collectivisme agraire dont les traces ne sont pas partout abolies en Espagne. J'ai déjà noté que Jovellanos n'attaque la Mesta qu'après avoir prononcé une vigoureuse offensive contre les « baldios », contre l'utilisation traditionnelle des « tierras concegiles » et des « dehesas », contre l'usage de la « derrota de mieses ». Qu'est-ce à dire, sinon qu'il ne prétend pas imposer des bornes à la transhumance en faveur de l'agriculture telle qu'elle est pratiquée de son temps, mais qu'il s'en prend à un système archaïque dont la transhumance fait partie et n'est qu'une pièce. A partir du milieu du XVIIIe siècle, on sentait vivement l'antinomie entre l'élevage transhumant et une agriculture aspirant à se transformer[4]. Au Moyen-Age, la transhumance s'était

1. J. Klein, *The Mesta*, p. 7.
2. Dantin Cereceda (*op. cit.*), p. 328.
3. Nous avons autrefois montré à propos des pâturages du Carlitte et des Garroches à quel point l'élevage transhumant s'accommode de l'indivision des hautes surfaces pastorales (M. Sorre, *les Pyrénées méditerranéennes*, Paris, 1913. p. 393).
4. J. Klein, *The Mesta*, p. 344, sur le « réveil agricole » de l'Espagne au XVIIIe siècle.

ajustée avec l'ensemble des pratiques agricoles sans trop de heurts — en tout cas sans contradiction essentielle. Ces remarques, si je ne me trompe, trouvent naturellement leur utilisation dans le chapitre de la géographie humaine qui traite des genres de vie fondés sur l'élevage.

Le droit pastoral. — Sans l'intervention systématique du pouvoir central, les pratiques transhumantes n'eussent point développé leurs dernières conséquences, ni les plus instructives. Expérience coûteuse mais riche d'enseignements. Les prescriptions législatives les plus caractéristiques en faveur de la Mesta sont celles qui ont pour objet d'assurer à ses membres la jouissance non troublée de pâturages à bas prix. Sans herbe point de mouton. Le propriétaire du fonds pourrait être tenté de spéculer sur les besoins du transhumant en élevant les prix de location: on ramènera ceux-ci à un taux invariable et c'est le privilège de taxe. Cette spéculation pourrait être suscitée par la concurrence des bergers pour les meilleurs pacages: on empêchera toute contestation en fixant fortement le droit du premier usager et c'est le privilège de possession [1]. Enfin, on préviendra l'accaparement en réservant exclusivement la location de l'herbe à ceux qui possèdent effectivement un troupeau. Cette dernière mesure complète toutes les autres; elle permet d'en dégager l'esprit. Aux yeux du législateur, la véritable richesse n'est plus la terre avec ses produits, mais le troupeau. Il constitue le seul objet de propriété digne de ce nom puisque la propriété territoriale se trouve grevée à son profit de telles servitudes et de telles obligations quant à son usage et quant à sa transmission que c'est à peine si on peut l'appeler propriété. A part une faible redevance, la plupart des droits utiles attachés à la possession du sol ont disparu. Dans nos pays d'économie agraire dominante, le cheptel vivant est une annexe du fonds — dans l'Espagne pastorale et transhumante, la possession de la terre tend à se subordonner à celle du troupeau et la transmission de celui-ci entraîne la transmission de celle-là. Assurément, la théorie juridique n'a pas présenté cette rigueur et cette précision. Mais, on peut se convaincre, en relisant les textes de la Novissima Recopilacion, notamment celui de 1633, que l'esprit de la législation était bien tel. Il y a véritablement un droit du troupeau, qui sort des nécessités de la vie pastorale comme il y a un droit de l'eau dans les plaines irriguées [2], comme il y

1. On notera qu'en fait le privilège de possession était pour ainsi dire à double effet. Il a eu surtout pour fin d'empêcher la revendication légale du propriétaire du fonds contre l'usager temporaire (voir plus haut son texte, note 3, p. 7). Une seule année d'occupation sans obstacle constituait au berger un droit imprescriptible. Le privilège de possession n'était pas opposable aux *trashumantes* par les *riberiegos*.

2. Voir le livre de J. Brunhes sur les questions d'irrigation. Indications importantes dans Altamira (*Derecho consuetudinario de la provincia de Alicante*).



a un droit de l'arbre dans certains pays de cultures en terrasses autour de la Méditerranée [1].

Les routes de transhumance. — Dans quelle mesure les migrations pastorales obéissent à des nécessités géographiques, comment elles s'ajustent avec les exigences de genres de vie mieux enracinés, à quel point elles modifient les aspects du cadre naturel, voilà qui constitue un premier ensemble de problèmes. Mais l'étude de la transhumance se rattache encore à la géographie de la circulation. On dispose déjà d'une ample moisson de faits caractéristiques. Dans les régions dépourvues de cultures, les *axes de circulation* du troupeau sont néanmoins déterminés d'une manière invariable par les pâturages et surtout par les points d'eau. La *route*, définie comme portion de l'espace soustraite à tout autre usage que la circulation du troupeau, apparaît dans les régions où les pratiques transhumantes coexistent avec l'exploitation agricole entraînant l'appropriation plus ou moins complète du sol. M. Klein a donné du réseau castillan une analyse un peu brève mais substantielle [2]. Il dit que « dans le sens légal le plus étroit seulement, les cañadas étaient définies comme la voie de passage de largeur mesurée entre les aires cultivées ». C'est ce sens étroit qui est le bon. Nous sommes mal renseignés sur les origines de ces routes et leurs rapports initiaux avec les autres formes de la circulation [3]. En revanche, nous avons beaucoup de données sur leur décadence et ces données paraissent riches de signification. Dans tous les pays méditerranéens les empiétements du champ sur la bordure des voies pastorales sont les premiers symptômes et les plus clairs de la décadence de la vie transhumante. En Cerdagne comme en Languedoc, comme en Provence, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les propriétaires de troupeaux réclament la restauration des anciennes routes. C'est que, dans toutes ces contrées, l'économie ancienne dont la transhumance faisait partie est dès lors profondément altérée. De même en Castille, le maintien des cañadas avait été la charge principale des « Entregadores ». Morte la Mesta, le vieux réseau s'oblitéra. Pourtant

1. Surtout en Kabylie et en Espagne. Le droit de l'arbre ferait la matière d'une étude fructueuse (en Espagne, les coutumes de la province d'Alicante sont analysées dans l'ouvrage d'Altamira cité à la note précédente).

2. J. Klein, *La Mesta*, p. 17 sq. Pour compléter les indications de M. Klein relatives à la transhumance dans le Midi de la France, je citerai la thèse de M. Rouquette, *La transhumance des troupeaux*, Montpellier, 1913. C'est une compilation qui contient quelques textes utiles. Dans sa revue des voies transhumantes autour de la Méditerranée, M. Klein ne cite ni les *Cami ramaders* catalans sur lesquels j'ai donné quelques renseignements (*Pyrénées méditerranéennes*), ni les *drailles* ou *drayes* du Languedoc auxquelles j'ai consacré une étude partielle (M. Sorre, *Étude sur la transhumance dans la région montpelliéraine*, *B. S. Languedocienne de Géog.*, 1913, 50 p., 1 carte coul.).

3. Voir pourtant les renseignements intéressants de M. Klein (*The Mesta*, p. 22) sur les rapports de la « Mesta » avec la « Cabaña real de Carreteros ».



nulle part il ne disparut complètement. Jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle, il avait conservé quelque apparence d'activité, lorsque se produisit, dans la plupart des pays méditerranéens, un phénomène remarquable : cette forme archaïque et très spécialisée de la circulation subit le contre-coup des progrès de la circulation générale. On vit le mouton transhumant, cet anachronisme, prendre le train dans des wagons établis à son usage; du coup, carraires, drailles et cañadas devenaient sans emploi [1]. C'est le point de départ d'une évolution profonde dans ce qui subsiste encore de l'élevage transhumant: les longues marches dans la poussière des chemins supprimées, elle ne rencontre plus aucun obstacle.

*
* *

Telles sont les réflexions les plus générales qu'inspire à un géographe le livre de M. Klein. Il y en a bien d'autres qui touchent d'une manière un peu plus particulière à la géographie de l'Espagne. Je n'en mentionnerai sommairement que trois.

Les genres de vie péninsulaires et l'influence arabo-berbère. — L'origine des migrations pastorales pose le même problème que celle des coutumes relatives à l'irrigation et dans les mêmes termes. Dans les deux cas, on est en présence d'institutions qui s'accordent aussi bien avec le climat de l'Espagne méditerranéenne qu'avec le climat de l'Afrique mineure et qui, par suite, ont pu naître et se développer indépendamment dans chacune de ces deux contrées. Dans les deux cas, nous avons des indices que les genres de vie caractérisés par elles étaient pratiqués dans l'Espagne d'avant la conquête et l'étaient depuis longtemps. Dans les deux cas cependant, les institutions portent l'empreinte arabo-berbère et la terminologie en particulier est postérieure à la conquête. Dans ces trois propositions tiennent les éléments d'un problème historique délicat dont la solution importe au géographe. On ne peut ici que reproduire le texte de la réponse donnée par M. Klein à la partie du problème qui concerne la transhumance: « It seems reasonably certain, that like so many other elements contributing to the development of Spain, economic as well as political, the merino and *many features* of the migratory sheep industry were introduced by the Moors [2]. »

1. Ce phénomène a été décrit avec beaucoup de soin pour l'Espagne par M. Fribourg (art. cité).

2. J. Klein, *The Mesta*, p. 7. C'est nous qui soulignons « many features ». On entend bien que nous écartons l'idée d'une influence ethnique. Masqueray, puis Bernard et Lacroix ont établi définitivement que la race n'a rien à voir avec la pratique des genres de vie en Afrique du Nord.



Transhumance et déforestation. — Il paraît difficile de ne pas admettre avec M. Klein et beaucoup d'autres que la Mesta, surtout à partir du XVIe siècle, a été un agent puissant de déforestation. Mais c'est alors un difficile problème de géographie botanique qui surgit. Quelle a été l'étendue exacte de la déforestation ? La série des associations buissonnantes que l'on rassemble en Espagne sous le nom de *matorral*, nous apparaît comme une fidèle expression écologique du climat et du sol dans l'Espagne méditerranéenne [1]. Si cependant elle ne représentait dans la plupart des cas qu'une forme dégradée de la végétation, si elle était secondaire et non primitive, sa signification serait moindre. En fait la question n'a jamais été résolue, ni même posée d'une façon satisfaisante et conforme aux exigences de la géographie botanique pour le plateau castillan [2].

Régionalisme et particularisme espagnols. — Enfin, M. Klein, d'un bout à l'autre de son livre, a mis en évidence d'une manière saisissante la force et la persistance de ces tendances centrifuges qui jouent un si grand rôle dans la géographie politico-économique de l'Espagne. Pour désigner ce particularisme local il se sert du mot « régionalisme ». C'est, dit-il, beaucoup plus que du provincialisme: c'est la tendance de chacune des nombreuses entités géographiques ou ethniques de la Péninsule à défendre les privilèges qui lui avaient été concédés pendant les guerres contre les Maures en récompense de ses services. On reconnaîtra que l'évolution historique de la Péninsule était faite pour développer à un haut degré le sentiment local [3]. Mais, d'une part, il faut bien remarquer que pour la Castille, tout au moins, le mot régionalisme au sens où nous l'entendons habituellement n'est pas absolument propre à désigner ce sentiment. Qui dit régionalisme dit encore une force d'organisation, un arrêt dans la dispersion, dans l'émiettement de l'État. Il s'agit ici de bien autre chose, comme le montrent d'ailleurs les analyses de M. Klein. Les ententes de ville n'ont guère été que des ligues de défense à tendances en somme purement négatives Je ne vois guère d'autre mot convenable que communalisme. Et, si je ne me trompe, les racines de ce sentiment ne doivent pas être

1. Voir Dantin Cereceda, *op. cit.*, p. 27.
2. Un problème analogue a été serré de plus près dans la France méditerranéenne par M. Flahault. M. Emilio del Vilar a annoncé *(El valor geográfico de España)* une étude d'ensemble sur l'écologie espagnole. Mais c'est une question qui ne peut être résolue que par de minutieuses analyses de détail. On a beaucoup écrit au sujet des rapports entre la transhumance et la déforestation dans les pays méditerranéens et en dehors de ces pays. Le récent ouvrage de M. Arbos (*La vie pastorale dans les Alpes françaises. Etude de géographie humaine*, Paris, Colin, 1922) a été distribué trop tard pour que j'aie pu l'utiliser dans cet article. Il est cependant précieux pour les comparaisons puisqu'il embrasse tout le pays du mouton dans la partie méridionale des Alpes soumise aux influences méditerranéennes.
3. J. Klein, *La Mesta*, p. 352.



cherchées seulement dans l'évolution historique au sens étroit du terme. On pourrait sans doute faire appel à d'obscures tendances ethniques. Peut-être n'aurait-on pas tort. Mais ce recours à l'indéfini ne nous tente guère. Il est sûr que la persistance d'un régime agraire archaïque à travers les siècles n'est pas sans rapports avec le repliement hostile de chaque organisme local sur lui-même. D'autre part, au moins dans l'Espagne aride, les conditions qui imposent la dispersion d'une population clairsemée en petits centres éloignés les uns des autres ne peuvent pas avoir été sans influence [1].

***

Et sans doute, après toutes ces réflexions, jugera-t-on qu'une œuvre d'historien est bien riche qui se montre si féconde en suggestions pour le géographe.

MAX SORRE.

1. Voir sur ce point les trois conférences de M. Abelardo y Merino à la Société royale espagnole de Géographie en 1919-1920.

VARIÉTÉS

Note sur Fr. Pedro Melgarejo, Évangélisateur du Mexique.

Le Franciscain Fr. Pedro Melgarejo, qui fut un des premiers évangélisateurs du Mexique, n'a pas une bonne réputation. Bernal Díaz del Castillo parle de lui en termes ironiques et peu favorables : « Y vino un fraile de San Francisco, dit-il, que se decía fray Pedro Melgarejo de Urrea natural de Sevilla, que trajo unas bulas de señor San Pedro, y con ellas nos componían si algo éramos en cargo en las guerras que andábamos; por manera que en pocos meses el fraile fué rico y compuesto a Castilla » [1]. Et ces renseignements sont confirmés par une lettre de l'évêque Fonseca à Charles-Quint, datée de Burgos le 12 novembre 1523, où l'on trouve le passage suivant : « Con esta va una cédula que Vuestra Magestad a de firmar para el General de la Orden de San Francisco, sobre cierta ynformacion que acá tenemos que Fray Pedro Melgarexo traxo cierto oro de las *Yndias* sin registrar. Mande Vuestra Magestad firmada e que venga con el primer correo » [2]. Après avoir été fort ami de Cortés, Fr. Pedro se brouilla avec lui pour n'avoir pas remis à son père Martín Cortés dix mille pesos qu'il lui avait confiés [3]. En outre, il est curieux de constater qu'il n'est nommé ni par Motolinia, ni par Mendieta, ni par Torquemada, tous Franciscains ; ont-ils voulu faire le silence sur un religieux dont la conduite peu édifiante pouvait discréditer leur ordre ? Sans doute, ils ne mentionnent pas non plus Fr. Diego Altamirano, à qui l'on n'avait rien à reprocher, et que Motolinia connut personnellement [4]. Mais, après les textes déjà cités, cette constatation toute négative me paraît conserver quelque valeur. Le P. Cuevas lui-même, dont on sait la compétence en tout ce qui regarde l'histoire religieuse du Mexique, est bien vague dans ses indications sur Fr. Pedro Melgarejo, et, encore qu'il n'ait pas l'habitude de dissimuler les fautes et les erreurs des ecclésiastiques, on a l'impression qu'il ne dit pas tout ce qu'il pouvait

1. Bernal Díaz, ch. 143.
2. *Colección de Doc. inéd. del Archivo de Indias*, t. XL, Madrid, 1883, p. 154.
3. Cf. Mariano Cuevas, S. J., *Cartas y otros documentos de Hernán Cortés*, Sevilla, 1915, p. 30, 259, 262 et 287.
4. Cf. Bernal Díaz, ch. 188.

dire. Dans son *Historia de la Iglesia en México*, il le signale très rapidement parmi les premiers évangélisateurs du pays : « Cuando este Capitán (Cortés) estaba en Texcoco, poco antes de conquistar a México, vino un Fray Pedro Melgarejo, franciscano natural de Sevilla » [1]. Et voici la notice qu'il lui consacrait dans un ouvrage antérieur : « Era natural de Sevilla y pertenecía a la Orden de San Francisco. Pasó a las Indias en las primeras expediciones que fueron a la Nueva España, donde le encontramos muy a raiz de la conquista repartiendo ciertas bulas y en alguna desavenencia con Fray Bartolomé de Olmedo » [2]. Si le P. Melgarejo méritait d'être réhabilité, il est probable que le P. Cuevas l'aurait fait.

Malgré tout, à son retour en Espagne, Melgarejo reçut, en récompense de ses bons services, d'après Wadding, les titres de « Predicador de Su Majestad y Consejero de Indias » [3]. Voilà qui déjà est assez étonnant. Bien plus, d'après un texte presque certainement inédit et que le P. Cuevas ne semble pas avoir connu, Fr. Pedro aurait été un digne précurseur de Pierre de Gand et de Martin de Valence. A la section des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Madrid, on conserve sous la cote 4349 un recueil de matériaux pour l'histoire des Augustins au Mexique et aux Philippines, réunis sans doute à la fin du XVII[e] siècle et sous la direction du P. Sicardo [4]. Ce recueil n'a point assurément la valeur d'un texte contemporain, mais Sicardo a pu avoir à sa disposition des documents perdus depuis ou ignorés de nous. D'ailleurs, lorsqu'on peut contrôler ses assertions, on constate qu'il est en général exactement informé. Or, voici ce qu'on lit (f° 56 r°) [5] au sujet des habitants de Tlayacapan : « El primero q̃ les dio Luz Del Euang° fue el P. fr. Geronimo Melgarejo de la orden de San Franc° (aunq̃ muy de passo) porq̃ auiendo venido con el Capⁿ Panphilo de Naruaez, y despues agregadose con fernando Cortês Le ayudo Valerosam^te en la conquista Espiritual acompañandole enla Jornada q̃ hiço enfauor de sus amigos los Chalcas, contra Los de Totolapas, Huaxtepec y Cuauh-

1. Tome I, Mexico, 1921, p. 117. Cf. encore p. 169.

2. *Cartas y otros documentos*, p. 333. — L'article du P. Atanasio López (*Archivo Ibero-Americano*, XIII, 1920, p. 24-28), qui contient des renseignements utiles, est nettement défavorable à Fr. Pedro. La notice de Matute sur Melgarejo (*Hijos de Sevilla*, II, Sevilla, 1887, p. 255) est insignifiante.

3. López, *loc. cit.*, p. 27.

4. Le P. Gregorio de Santiago Vela, qui en a publié une partie (*Crónica de la Provincia Agustiniana del Santísimo Nombre de Jesús de México. Libro Quinto, compuesto por el P. M. Fr. Esteban García.* Madrid, 1918), l'a décrit en détail à deux reprises, au tome III (Madrid, 1917, p. 62-65) de son *Ensayo de una Biblioteca Ibero-Americana de la Orden de San Agustín*, et dans son introduction à la chronique du P. Esteban García (p. XVI-XVIII). D'après ce qu'il veut bien m'écrire, la première partie du manuscrit, comprenant les additions de Sicardo à la chronique de Grijalba sera prochainement publiée.

5. A partir du f° 25 inclusivement, les folios du manuscrit sont numérotés au crayon.

nahuac [1], q̃ eran basallos del Empor de Mexco y como tales molestaban alos de Chalco, porq̃ se auian echo amigos de los Españoles, cuya defensa tomô a cargo obligado ala defensa de sus amigos el Valeroso Cortès, interrumpiendo por entonçes La conquista q̃ tenia entre manos, solo por sujetar, alos q̃ perjudùaban alos amigos. Mas enesta empressa se extremo el Pe Melgarexo con tan granValor y Zelo, q̃ se hallo en todas batallas, conun crucifixo enlas manos, predicando no solo alos infieles Laverdadera fee dela manera q̃ pudo; sino tambien alos soldados de nr̃o Exerçito, reprimiendoles, paraq̃ por todos medios depaz fuesse menor el estrago, y en espeçial con los de Tlayacapan, q̃ hiçieron mas resistençia por un inexpugnable peñol q̃ ay junto al Pueblo, en cuyo reconoçimto tienen sus moradores pintado al Pe Melgarejo con el crucifixo en las manos. »

Le prénom Gerónimo est manifestement un lapsus, et il ne paraît pas douteux qu'il s'agisse bien de notre Fr. Pedro Melgarejo de Urrea. Seulement, peut-on admettre que cet apôtre enflammé, qui ne craignait pas de risquer sa vie pour le salut des âmes et la protection des malheureux, se soit enrichi de la façon malhonnête et mesquine que lui attribue Bernal Díaz? Et comment concilier entre eux les renseignements contradictoires qu'on nous a laissés sur son compte?

D'après le manuscrit de Sicardo — appelons-le ainsi pour abréger — Fr. Pedro se serait efforcé de modérer les soldats espagnols. Peut-être s'y prit-il avec maladresse. De toutes façons, il n'est pas invraisemblable qu'ils lui en aient gardé rancune, et qu'ils lui aient fait, comme on dit maintenant, « une mauvaise presse »; l'opinion de Bernal Díaz représenterait l'opinion de l'armée en général sur le religieux. Ces faux bruits seraient parvenus aux oreilles de Fonseca; on connaît le caractère chagrin de ce prélat et son hostilité contre Cortés; or Fr. Pedro à ce moment était encore grand ami du *conquistador*, qui avait en lui une confiance presque aveugle; bien plus, le P. Melgarejo avait fait partie, sans doute même avait été le chef [2] de l'ambassade que Cortés dépêcha à Cristóbal de Tapia, lorsque le protégé de l'évêque de Burgos vint prendre possession du gouvernement de la Nouvelle-Espagne; laquelle ambassade déclara tout net « que el Cristóbal de Tapia no era suficiente para ser gobernador, é que el obispo de Burgos era contra todos los conquistadores que servíamos a su majestad, y andaba ordenando aquellas cosas sin dar verdadera relación a su majestad, y por favorecer al Diego Velázquez, y al Tapia por casar con uno dellos a una doña Fulana de Fonseca, sobrina del mismo

1. C'est le *pueblo* que Bernal Díaz (ch. 144) appelle Coadalbaca. Cf. sur ces événements la troisième lettre de relation de Cortés.

2. Bernal Díaz, López de Gómara et Cortés lui-même ne le disent pas explicitement; mais Fr. Pedro semble bien avoir joué un rôle prépondérant dans les négociations et les démêlés de Cortés avec Cristóbal de Tapia.

obispo »[1]. Fonseca ne pouvait donc être bien disposé et il a dû accueillir sans examen et peut-être même avec complaisance des rapports défavorables à Fr. Pedro Melgarejo. Il faut noter en outre que la lettre envoyée au roi par l'évêque de Burgos, et dont les termes sont singulièrement vagues, ne paraît pas avoir eu de conséquences. On avait sans doute à la cour d'autres informations, puisque Fr. Pedro reçut les titres que nous avons dits.

Cette hypothèse, que je donne pour ce qu'elle vaut, n'explique pas tout[2]. Si les bruits qui couraient sur Fr. Pedro n'étaient pas fondés, pourquoi Motolinia, Mendieta et Torquemada n'ont-ils pas essayé de corriger l'erreur? Et surtout, — car la légende a pu s'imposer à ces historiens, et nous avons vu d'autre part qu'il ne faut point donner à leur silence une portée excessive, — comment Melgarejo lui-même n'a-t-il pas protesté? Il est possible qu'il l'ait fait; sa nomination à des fonctions honorifiques, l'insuccès de la demande de Fonseca semblent le prouver. Mais il est certain que des éléments nous manquent encore pour la solution de ce petit problème. En attendant, j'incline à penser que la réputation de ce religieux est en partie usurpée et qu'il est indigne du mauvais renom qu'il doit à Bernal Díaz.

Madrid, février 1923.

ROBERT RICARD.

Charles-Quint et Copernic.

Dans l'abondante littérature concernant les Fugger d'Augsbourg, la figure d'Anton Fugger se dessine avec une netteté et une complexité croissantes. Mais, autour du grand banquier ami d'Erasme, protecteur des humanistes allemands, on aimerait à voir revivre quelques auxiliaires obscurs, qui, tout en servant l'homme d'affaires, ont partagé son goût pour les choses de l'esprit. Sebastian Kurz, dont nous publions ici une lettre à Charles-Quint, conservée aux Archives de Simancas (*Estado*, 217; ancien 499, f° 2), fut un de ces commis exceptionnels. Sa correspondance avec l'Empereur devait être avant tout une correspondance d'affaires: dans son castillan incorrect, bigarré d'italianismes, il portait à Charles-Quint la parole de ses maîtres. Les banquiers tout-puissants sur qui reposait la politique financière de l'Empire étaient parfois inquiets pour leurs opérations en Espagne.

1. Bernal Díaz, ch. 158.
2. La question des difficultés qui s'élevèrent par la suite entre le Franciscain et Cortés est obscure, et l'on ne saurait affirmer que le P. Melgarejo ait eu tous les torts.

Et c'est ainsi que, le 24 juin 1544, Kurz écrivait d'Augsbourg à Charles-Quint :

De Castillia escriuen a mi amo que los de la Inquisición aún siguen su propósito contra los que tratan en cambios, los quales ayan de ser descomulgados si no restituian lo que an interessado. Lo qual de verdad si así auría de pasar sería cosa mui resia, y perdición de todos los tratantes en Spaña, y ruina de las ferias, lo qual al fin resumería en daño de v. mg^{t}., y pues v. mg^{t} hasta agora con las obras ha visto la voluntad que mis amos an tenido y tienen para seruirla con toda su facultad y crédito, suplico a v. mg^{t} mui humilmente mande proueer por su cédula real lo que más conviene a su seruicio, a tal que no sean agrauiados ni tenidos por descomulgados, en lo qual rescibiran mucha merced.

(Arch. de Simancas Estado, 273; ancien 640, f° 152.)

Mais Sebastian Kurz fut mieux que le commis zélé d'Anton Fugger. Il était en relations avec les milieux scientifiqnes d'Allemagne, et en particulier avec Peter Apianus. Le grand astronome d'Ingolstadt avait, en 1540, dédié à l'Empereur son fameux *Astronomicum Caesareum*, qui devait l'accompagner dans la retraite de Yuste, et dont son cosmographe Santa Cruz fit une *Declaración* en castillan. La lettre suivante montre que Charles-Quint commanda à Apianus d'autres travaux cosmographiques, et que Sebastian Kurz servait d'intermédiaire entre le monarque et le savant.

Enfin Kurz eut l'insigne honneur de présenter à Charles-Quint le *De Revolutionibus orbium caelestium* de Copernic lorsqu'il sortait des presses nurembergeoises. Et cela suffirait pour conférer à cette humble lettre, datée de Nuremberg 21 mars 1543, la dignité qui s'attache aux documents les plus chargés de signification historique. Transcrivons-la donc fidèlement [1] :

[Adresse :] A la Sacra Cesárea y Católica magestá, etc.

S. C. y C. M^{T}.

Después que v. mg^{t} ces^{rea} se partió de Ratisbona, he escrito muchas vezes a petro apiano que hiziese el Instromento de la latitud de la tierra; pur hasta agora no lo he podido hauer, por causa q̄, según me scriue, después q̄ lo a comenzado a hazer, a hallado muchas cosas por donde lo haze mucho más breue y mejor a intender que no in primo; y por no lo embiar agora en este tiempo tan mal seguro, a tal que no se perdiesse por la mar, y que después v. mg^{t}. aviesse de sperar otro tanto tiempo por tornarlo a hazer, no se ha quisido dar demasiada priessa, pur me scriue agora que ja lo tiene en orden para quando v. mg^{t}. vendrá a estas partes. Entonces el mesmo lo trayrá a v. mg^{t}., a tal que pueda ensengnar a v. mg^{t}. como lo a de entender : donde v. mg^{t}. lo puede prender más fácil que de canon solo. Nicolao Copernici, matemático, a hecho vj libros de Reuolutionibus

1. Nous respectons l'orthographe et nous permettons seulement d'accentuer et de ponctuer selon l'usage moderne.

orbium Celestium, los quales se han jmpremido estos días pasados. Y por ser cosa no menos marauillosa que nueua, y nunca visto nj ojdo, ny pensado, que sol sía el Centro de todo, y que no tiene curso, como hasta agora todos los autores lo han tenido, y ql mundo tenga el curso por el Sodiaco no menos como hauemos tenido al curso del sol, me he atreuido de embiarlo a v. mg^t., pués sé que v. mg^t. es amador de la Matemática, y se holgará en ver y leer la opinión y fantasía deste autor, al qual muchos matemáticos lo laudan y aprueuan, que por esta vía se halla todo el curso del cielo mucho más fácilmente que no por la otra vía del curso del Soll. A v. mg^t. suplico muj humilmente lo rreciba en pequeño seruicio.

Al año pasado, por seruir a v. mg^t., pagó Ant^o Fucar al dotor Naues xxix mil de florines, para tomar la fantaría que v. mg^t. mandó leuar a Milán y Spaña, y agora he seruido de nueuo por v. mg^t. a Monsr de Granbela con xxv V ducados, por los quales dos partidos he agora hecho con ellos los asientos. Suplico a v. mg^t., pués hauemos seruido y seruimos tan lealmente y con tanta afiction, especialmente que los dineros estonces no se podyã hallar, y que no auia ninguno que hauesse quisido seruir, v. mag^t. mande que, conforme a los dichos asientos, los que están por el dicho mj amo en españa sean sin dilatión bien satisfechos y pagados, lo qual rrecibiré en merced de v. mg^t. cuja S. C. y C. mag^t nr̃o S^{or} guarde y prospera con acrescentamiento de sus rreynos. De Norenberga a XXI días del mes de março de M. D. XLIII años.

De V. S. C. y C^a mag^t
humilde criado y vasallo
Sebastian Curtz.

Certes, Charles-Quint était « amateur de la Mathématique ». La cosmographie fut pour lui une passion, presque une manie. Mais eut-il la vision d'un monde dont la terre n'était plus le centre? Éprouva-t-il le vertige de sentir ses États, sur lesquels ne se couchait jamais le soleil, entraînés dans l'immensité aux flancs d'une misérable planète? Nous ne savons même pas s'il prit le temps de lire ce livre qui lui était offert comme une ingénieuse hypothèse favorablement accueillie des savants. Copernic ne figure pas dans sa bibliothèque de Yuste. Peut-être le remboursement des emprunts contractés par le Dr Naves et par M. de Granvelle le détourna-t-il de méditer sur la plus grande révolution scientifique du siècle.

M. BATAILLON.

Un Centenaire.

La scène historique qu'il nous plaît d'évoquer à cent années d'intervalle, s'est passée le 1er juillet 1823, à midi, dans la salle des Colonnes au palais de la Régence, à Madrid. La France remettait à l'Espagne cinquante drapeaux enlevés dans les combats pendant les guerres de l'Empire et la campagne de la Restauration, ainsi que



les clefs de la ville de Valence données au maréchal Suchet duc d'Albuféra.

Quelques jours auparavant, M. de Martignac, vice-président de la Chambre des députés et commissaire civil auprès du duc d'Angoulême à l'armée des Pyrénées, avait fait connaître à la Régence espagnole les intentions de Louis XVIII : « Le Roi de France, uni aujourd'hui de vœux et d'efforts à la brave et généreuse Nation espagnole pour la délivrance de son roi, veut effacer jusqu'au souvenir des inimitiés qui ont pu autrefois diviser les deux peuples. Il a fait détacher de nos voûtes ces monuments de gloire et de discorde, et les a envoyés au Prince pacificateur pour qu'ils fussent rendus à votre Roi. »

Il y avait quarante-huit drapeaux pris sous l'Empire, pour la plupart apportés jadis à la Chambre des députés par Philippe de Ségur et que rapportait aujourd'hui à Madrid le sous-intendant militaire Frosté ; il y avait aussi deux drapeaux conquis sur les troupes constitutionnelles au cours de l'expédition de 1823 : probablement l'un à Logroño, et l'autre dans la Sierra-Morena.

Le 30 juin, la Régence avait répondu qu'elle appréciait *ce trait sublime* de la générosité française, cette preuve d'une *loyauté véritablement royale*, et qu'elle garderait avec reconnaissance le dépôt sacré des trophées qui lui étaient offerts. Elle y voyait, ajoutait-elle, le gage que jamais ces deux nations n'ont été ni ne peuvent être ennemies, « quoique la fureur révolutionnaire ait mis alternativement à l'épreuve la valeur de leurs armées ».

La cérémonie eut lieu au jour fixé d'un commun accord. Cinquante sous-officiers et vétérans en grande tenue portaient, chacun, un des drapeaux qui allaient être remis. Précédés par la musique, escortés par un bataillon de la garde royale, ils vinrent au Palais où une foule innombrable s'était portée. Après avoir gravi les vastes escaliers, ils s'arrêtèrent dans le vestibule. Là, le capitaine-général accompagné de quatre officiers généraux vint prendre le commissaire du roi et le général Guilleminot, major général de l'armée des Pyrénées. Martignac s'avança le premier jusqu'au milieu de la salle, salua la Régence et, de sa voix harmonieuse et douce, prononça quelques paroles : « La conquête de ces trophées obtenus sur de braves soldats a dû flatter sans doute l'orgueil militaire. Leur restitution est plus douce encore. Puisse Ferdinand VII, votre roi et l'ami du nôtre, délivré de ses fers et rendu à ses enfants, recevoir bientôt de vos mains dans le palais de ses pères le dépôt sacré que nous vous remettons pour lui, et puisse aussi la sincère amitié, dont ce dépôt est le gage, être éternelle pour le bonheur des rois et pour la prospérité des deux peuples ! »

Le général Guilleminot, au nom du roi de France et du duc d'Angoulême, effectua alors la remise de tous les trophées. Le duc de l'Infantado exprima les remercîments de la Régence provisoire et donna acte

de cette remise. On plaça en faction près des drapeaux plusieurs gardes du corps du roi d'Espagne. Les acclamations retentirent; elles redoublèrent, et rien, paraît-il, ne peut en rendre l'énergie lorsque les délégués français traversèrent la foule qui encombrait les escaliers, les péristyles et les cours.

La cérémonie, qu'avait dû inspirer Martignac, et qui était bien dans la manière française, paraît avoir eu un grand retentissement à cette époque, dans toute l'Espagne. Elle paraît bien oubliée de nos jours et son centenaire passera sans doute inaperçu. Dans tous les cas, les ouvrages d'histoire qui sont les plus répandus en Espagne, comme le *Prontuario* de Sanchez Casado et Sanchez y Rueda ou les *Nociones* de Saturnino Calleja Fernandez, ne contiennent aucune allusion à cette restitution de trophées.

Quant à Martignac, il regagna la France immédiatement après sa mission remplie, car il venait d'être nommé ministre d'État et conseillé privé de Louis XVIII. Le gouvernement espagnol lui avait conféré la grand'croix de l'ordre de Charles III: « Que votre Excellence, lui écrivit-il, parte avec la certitude qu'elle emporte la bienveillance de Sa Majesté Catholique, la reconnaissance des Membres de la Régence et l'amour de la Nation entière! »

JOSEPH DURIEUX.



UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Visites d'universitaires portugais à Bordeaux.

Depuis avril 1910, époque où des délégués de l'Université de Bordeaux étaient allés faire des conférences à l'Université de Coïmbre et au *Curso superior de letras* de Lisbonne, l'Université de Bordeaux avait bien eu, en 1912, la visite de M. le comte de Penha Garcia (cf. *Bull. hisp.* 1910, p. 339, et 1912, p. 101); mais les événements avaient empêché les universitaires portugais de venir eux-mêmes. Ils se firent excuser par les soldats portugais qui passaient pour aller au front...

Mais après les conférences faites chez eux par M. Dresch, alors doyen de notre Faculté des Lettres, puis par M. Thamin, alors recteur et président de notre Conseil d'Université, nos collègues portugais ont tenu à venir eux-mêmes. Et c'est ainsi que le 27 avril dernier, M. Celestino da Costa, professeur à la Société de Médecine de Lisbonne et histologiste réputé, faisait dans l'un des amphithéâtres de notre Faculté de Médecine, une conférence sur « le rôle de l'Histologie dans la connaissance des sécrétions internes, » et M. Eugenio de Castro, doyen de la Faculté des Lettres de Coïmbre, le même jour, quelques heures plus tard, parlait à la Faculté des Lettres, « sur le symbolisme dans la poésie portugaise »

M. da Costa a reçu des mains de notre nouveau recteur, M. Dumas, le parchemin de docteur *honoris causa* que la Faculté de Médecine avait demandé pour lui [1]. M. de Castro devait, lui, recevoir le même titre dans une autre Université, celle de Strasbourg, à laquelle, pour une raison facile à comprendre, la nôtre a laissé le pas en cette circonstance.

Un autre professeur, M. de Teixeira, devait parler à la Faculté des Sciences, mais sa santé l'avait empêché de se joindre à ses collègues. Il est venu seul depuis (19 mai), tenant à remplir personnellement la mission qu'il avait acceptée.

M. da Costa et M. de Castro ont fait leurs conférences en français, et on peut dire dans un français qui eût pu servir de modèle à bien des Français. Il est certain qu'en Portugal toute personne cultivée

1. Il est le second docteur « honoris causa » pour notre Faculté de Médecine; le premier a été D. Ramón y Cajal.



parle notre langue, et souvent si parfaitement, avec un formalisme si exquis, qu'on se croirait avec des Français de vieille souche et de grande éducation. Et cela n'est pas vrai seulement pour les milieux qui tenaient plus ou moins à la cour, avant la Révolution. N'ai-je pas vu moi-même depuis, sur le Rocio, de jeunes officiers qui, tout en se promenant, écoutaient l'un d'eux qui leur lisait le *Cyrano* de Rostand, et qui déclamait, avec un entrain véritablement gascon, ces vers où la verve française défie la lourdeur des imaginations qui ne seraient apparentées avec la nôtre ?

M. da Costa, qui a étudié en France, M. de Castro, qui est venu en 1897 à Paris pour y connaître les poètes en renom à cette époque, et qui a réussi à imposer dans son pays les nouvelles formes dont s'enthousiasmaient les jeunes poètes du Paris d'alors, sont bien l'un et l'autre des représentants de cette élite portugaise à qui la culture française a donné tout à la fois son brillant et sa substance, sans les dénaturaliser en les absorbant, sans les déshumaniser en les pédantifiant.

La visite des universitaires portugais nous a reportés au temps où le collège de Guyenne avait, parmi son personnel de professeurs, un assez grand nombre de sujets du roi João III. D'abord André de Gouvea, principal de ce collège depuis sa fondation ou à peu près, exactement depuis le milieu de juillet 1534 jusqu'en juin 1547, époque où il alla fonder le Collège des Arts de Coïmbre. Puis son frère Antoine, que l'historien De Thou déclare avoir été à la fois un grand philosophe, un grand jurisconsulte et un grand poète. Puis encore Jacques de Teyve (Diogo da Teyva), natif de Braga, successeur d'André dans la direction du Collège des Arts de Coïmbre, et Jean Fernandez da Costa, autre Portugais, qui, de juin 1543 à mai 1544, pendant un premier séjour d'André de Gouvea en Portugal, dirigea le Collège de Guyenne en qualité de sous-principal et qui devint plus tard recteur de l'Université de Bordeaux. Et c'est à ce moment, au moment où la réputation de ce fameux établissement fut le plus grande, que notre Michel Montaigne y fit ses études.

D'autre part, lorsque, en 1547, vers la fin de mars, André de Gouvea s'embarqua pour Lisbonne, appelé par le roi Jean III, qui le chargeait d'organiser le Collège des Arts de Coïmbre, il n'emmena pas que Diogo da Teyva; il avait avec lui João da Costa, et un autre Portugais nommé Antonio Mendez, également professeur au Collège de Guyenne. Et non content d'enlever à leur patrie d'adoption, pour les rendre à leur patrie d'origine, ces maitres dont il avait éprouvé la valeur, il avait renforcé sa troupe par un contingent de premier ordre. C'était d'abord le célèbre Elie Vinet, cher aux Bordelais, auxquels il révéla l'intérêt de leurs vieux monuments ; puis le Normand Nicolas de Grouchy, qui commentait Aristote en grec, enseigna treize ans

la dialectique à Bordeaux, et fut un des précepteurs de Montaigne ; et Guillaume de Guérente, Normand aussi, également précepteur de Montaigne, et auteur de tragédies de collège comme on en faisait tant alors : enfin Arnold Fabrice, grand orateur et bon latiniste, né à Bazas. A ces Français s'était joint l'Ecossais Buchanan. Il est vrai que tous revinrent bientôt en France, André de Gouvea étant mort dès le milieu de 1548 et les jésuites ayant mis la main sur le Collège des Arts qu'il avait fondé à Coïmbre [1]. Mais ces contingences n'empêchent pas qu'à un moment donné il y ait eu vraiment entre Bordeaux et les Portugais, dans l'ordre intellectuel, comme des relations de famille plutôt même que de simple voisinage.

De ces relations, le hasard a voulu nous faire retrouver un témoignage qui, peu explicite en lui-même, grâce pourtant aux éclaircissements de la chronologie, grâce aussi aux circonstances, prend à la fois l'intérêt d'un monument et la signification d'un symbole. Dans le courant du mois de janvier 1909, à Bordeaux, non loin des bâtiments de la Faculté des Lettres, des terrassiers découvraient, au milieu des fondations d'une maison, une pierre portant une inscription latine en vers, deux distiques louant Bordeaux, patrie d'Ausone, et engageant la foule studieuse, évidemment celle des étudiants, à prendre modèle sur ce poète. Or l'endroit où cette pierre a été trouvée est à l'emplacement de l'ancien Collège de Guyenne, brûlé en 1602, restauré, remanié et enfin disparu aujourd'hui. Et elle porte une date : juin 1543 [2].

Or, c'est précisément au mois de juin 1543, après le 15 sûrement, qu'André de Gouvea fit un premier voyage en Portugal, laissant la direction du Collège de Guyenne à son compatriote Jean da Costa. C'est donc lui ou da Costa qui fit placer cette inscription, évidemment au-dessus d'un portail, car c'est un linteau de porte. Notre Université a voulu mettre aussi en bonne place ce précieux souvenir, qui lui parle à la fois du poète professeur de l'époque romaine, pour elle comme un ancêtre, représentant des belles-lettres dans une cité de commerce, et du collège où enseignèrent et où apprirent tant d'esprits distingués en pleine période de l'humanisme ; et enfin de ces Portugais, qui firent ce collège ce qu'il fut. Dans le vestibule aux colonnes de temple, qui donne accès aux amphithéâtres, aux laboratoires et aux musées de nos Facultés des Lettres et des Sciences, logées fraternellement dans un même palais, un monument s'offre aux regards du visiteur. C'est le cénotaphe de Michel de Montaigne.

1. Tous ces faits sont bien connus, tant par le livre de Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe*, 1860, que par celui d'Ernest Gaullieur, *Histoire du Collège de Guyenne* (1874) ; voir aussi Rolland Francisque-Michel, *Les Portugais en France, les Français en Portugal* (1882).

2. Voir *Revue historique de Bordeaux*, 1909, article de G. Bouchon.



Au-dessus, l'inscription dont il vient d'être parlé, encastrée dans le mur.

Il y a quatre siècles donc, ou peu s'en faut, des Portugais expliquaient à la jeunesse bordelaise les poètes latins, tandis que le principal d'entre eux, Antonio de Gouvea, lui expliquait les commentateurs d'Aristote. Le 27 avril 1923, M. Eugenio de Castro nous disait son admiration pour les poètes français d'il y a 25 ans, les Catulle Mendès, les Henri de Régnier, les Robert de Montesquiou, les Jean Moréas. Ce fut une autobiographie pleine de charme, mais en même temps une révélation : puissance de nos poètes, qui ont pu séduire et gagner définitivement un esprit de cette valeur et bien d'autres avec lui! Petits événements, que ces séductions littéraires, que ces influences d'écoles poétiques, que ces conquêtes de la fantaisie! Peut-être. Il ne s'agit que de savoir à quoi on les compare.

G. CIROT.

M. Rafael Altamira, docteur « honoris causa ».

Le Conseil de l'Université de Bordeaux, sur la proposition de la Faculté des Lettres, a décerné le titre de docteur *honoris causa* à M. Rafael Altamira. Le Ministre de l'Instruction publique a approuvé ce vote, qui a été unanime. Outre ses titres scientifiques, bien connus, M. Altamira en a d'autres que notre Université ne pouvait oublier. Il a été l'un des promoteurs de *l'intercambio* et il a toujours été l'un des amis les plus sûrs de la France en Espagne. Il a su l'être sans rien sacrifier de son indépendance et de son patriotisme ; et c'est cette manière là que nous apprécions précisément ; c'est aussi la seule qui vaille.

En sa personne nous avons entendu honorer en même temps ses amis universitaires et ses élèves. Il est le premier docteur « honoris causa » de notre Faculté des Lettres.

G. C.

Une mission médicale à Bordeaux.

L'Université de Bordeaux a eu l'honneur de recevoir, du 4 au 6 mai dernier, une nombreuse mission qui revenait de faire une visite à l'Université de Paris et qui était composée de médecins espagnols, appartenant à diverses Facultés et ayant à leur tête le Dr Recasens, doyen de la Faculté de Médecine de Madrid. Trois de ces maîtres ont fait des conférences à la Faculté de Médecine : M. Población, de la Faculté de Médecine de Salamanque, sur « la pathogénie et le traitement de quelques formes de la stérilité chez la femme » ; M. Marquez, de la Faculté de Madrid, sur « la méthode des coïncidences dans l'examen

et dans la signification des diplopies binoculaires » ; M. Hernando, de la même Faculté, sur « la dilatation aiguë de l'estomac ».

En présentant le premier de ces conférenciers, M. le professeur Sigalas, doyen de la Faculté de Médecine de Bordeaux, a rappelé le souvenir d'un médecin espagnol, Gabriel de Tarrega, « docteur en médecine et Régent en luniversité de Bordeaulx », dont la Bibliothèque municipale de Bordeaux possède les œuvres, imprimées à partir de 1520, à Bordeaux.

A plusieurs reprises, M. le recteur Dumas, M. le doyen Sigalas et M. le doyen Recasens ont éloquemment fait ressortir l'importance, l'utilité et l'agrément de semblables visites.

Les conférences ont été faites en français. Celles des professeurs Carracido et Gómez Ocaña en 1910 (Voir *Bull. hisp.*, 1910, p. 344) l'avaient été en espagnol.

Les étudiants et leurs maîtres, qui se pressaient dans les amphithéâtres pour écouter MM. Población, Marquez et Hernando, n'ont été que plus à même d'apprécier la valeur des exposés très lumineux de recherches originales et personnelles, et la méthode scientifique et prudente qui les a conduites.

Il n'est pas exagéré de dire que l'impression produite a été toute à l'honneur de l'enseignement médical espagnol. Espérons que les circonstances permettront de répéter de telles manifestations, qui ne peuvent être que bonnes pour les deux pays et pour la science.

Un mémoire sur saint Jean de la Croix.

On ne s'est jamais tant occupé de saint Jean de la Croix depuis le XVIIe siècle. Après les deux articles de M. Jean Baruzi et du P. Ph. Chevallier publiés dans notre *Bulletin*, après le livre du chanoine Hoornaert, nous attendons la thèse de M. Jean Baruzi, qu'on annonce comme très remarquable. Tout ce mouvement remonte, pour une bonne part, aux publications du P. Gerardo de S. Juan de la Cruz, et peut le consoler des critiques dont elles ont été l'objet. L'élan s'est propagé dans nos Facultés. Dans celle de Bordeaux, un professeur du lycée de jeunes filles, Mme Carré-Chataignier, agrégée d'histoire, a présenté un mémoire intitulé *Essai sur les images dans l'œuvre de saint Jean de la Croix; thèmes directeurs et classes d'images.*

Sous un titre modeste, c'est en somme une étude, non seulement de l'expression, mais de la pensée même du grand mystique, qu'on a élaborée. Successivement sont passés en revue les principaux thèmes; mais les développements sur « union et condorde », « science et beauté », « l'abîme », pénétrent dans l'intimité de ce mysticisme si coordonné, si vigoureux, dont on serait presque tenté de dire qu'à



côté de sainte Thérèse, saint Jean de la Croix apparaît bien comme le maître, le théologien en même temps que le poète du mysticisme.

Le meilleur éloge qu'on puisse faire du mémoire de Mme Carré, c'est qu'il mettra celui qui l'aura lu en mesure de comprendre des poésies comme le *Cántico espiritual,* dans le détail et dans l'ensemble.

La soutenance a eu lieu le 13 juin. Jury : MM. Cirot, Dufourq et Renaudet.

G. C.

Rapport sur les concours d'agrégation d'espagnol et de certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue espagnole dans les lycées et collèges en 1922.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous présenter le rapport d'usage sur les épreuves du certificat et de l'agrégation d'espagnol pour 1922.

Certificat. — Sur vingt-cinq candidats d'inscrits, deux se sont abstenus de prendre part aux épreuves écrites. Les autres, dont dix-sept femmes, sont allés jusqu'au bout. Cinq, dont quatre femmes, ont été déclarés admissibles. Vous aviez bien voulu encore cette année permettre de classer les anciens mobilisés à part, sans fixer le nombre de ceux qui pourraient être reçus définitivement : aucun de ces candidats, au nombre de trois, n'a pu être porté sur la liste d'admissibilité ; ayant eu des notes inférieures, particulièrement pour le thème, ils n'ont pu profiter de la latitude donnée. Pour le concours normal, cinq places étaient accordées, dont deux pour des femmes. Seules, ces deux dernières places ont été attribuées, et le jury a eu le regret de ne pouvoir en attribuer davantage, vu la supériorité marquée des candidates. Les quatre candidates admissibles auraient pu être reçues définitivement ; de même que, sur la liste d'admissibilité, deux candidates de plus eussent pu figurer, si le jury n'avait pensé que c'eût été donner à l'oral une importance disproportionnée : il faut tenir compte des habitudes. On prend généralement deux fois plus d'admissibles qu'on ne prévoit de reçus. On pourrait se demander si la proportion de 3 contre 1, pour le certificat comme pour l'agrégation, n'avantagerait pas équitablement et utilement les candidats qui ont vraiment le tempérament nécessaire au professeur, aussi nécessaire que le savoir.

Sur cette liste, le seul candidat qui y figure est arrivé bien après les quatre candidates. Si de pareils résultats autorisent une conclusion, c'est à une véritable décadence du concours du certificat que nous assistons en ce qui concerne le personnel masculin. On ne saurait en être surpris. Si les étudiantes affluent dans nos Facultés, les

étudiants s'y font rares. Qu'ils aient été ou non lamentablement retardés par la guerre, la dureté des temps les oblige à accepter des postes qui les éloignent des cours et les privent des moyens de travail et de préparation. Peut-être aussi ont-ils peine à subir la discipline des exercices scolaires et aiment-ils mieux enseigner que d'apprendre: ce serait la marque d'une vocation vraiment décidée... Nous ne trouvions pas extraordinaire, jadis, d'aller au lycée jusqu'à dix-huit ou dix-neuf ans, et d'être étudiants, rien de plus, jusqu'à vingt-cinq.

Sans doute enfin les candidats hommes ont-ils contre eux le fait que les candidates peuvent se présenter n'étant munies que du brevet supérieur, tandis qu'on leur demande, à eux, le baccalauréat; mais cette question se rattache à une autre, beaucoup plus générale.

En tout cas, ce n'est pas le trop petit nombre de places offertes qui peut les arrêter, puisque ce nombre était indéfini pour les anciens mobilisés, et de trois pour les autres au minimum. Faut-il se consoler en pensant que la licence, qui les oblige à faire du latin et qui leur ouvre également la porte de l'agrégation, nous les réserve pour ce suprême concours? Il y aurait donc simplement dérivation et non déperdition. Il est heureux, de toute façon, que les femmes soient là pour maintenir le niveau de notre certificat secondaire.

Épreuves écrites. Composition française éliminatoire. — « A quelles raisons tient surtout l'originalité de la littérature espagnole? » Huit candidats étaient dispensés de cette épreuve. Dix ont obtenu une note supérieure à 10. Trois ont eu moins de 8, et l'un d'eux a remis une copie criblée de fautes. Ce dernier est un Espagnol. Il ne suffit pas de savoir l'espagnol, ni même d'être Espagnol pour enseigner l'espagnol à des Français; il faut aussi savoir le français au moins aussi bien que les élèves. Il s'agissait précisément surtout de voir quels candidats maniaient assez bien notre langue pour développer des idées auxquelles ne peuvent manquer de les avoir habitués soit leurs lectures, soit leurs propres méditations, soit les leçons auxquelles ils ont pu assister.

Composition espagnole. — « En un artículo de la *Enciclopedia metódica* escribió el Sr Masson de Morvilliers la consabida frase de « Mais » que doit-on à l'Espagne...? » Diga Vd. lo mucho que la Humanidad en general debe a España. » Il faut être bien peu au courant des choses de l'Espagne pour ignorer le retentissement que cette maladroite sortie eut au delà des Pyrénées. Mais même sans avoir lu aucune des réponses que les Espagnols ont faites à M. Masson, un candidat de culture moyenne pouvait écrire quelques pages rien qu'avec son bon sens et une certaine connaissance du rôle historique, moral, littéraire et scientifique de l'Espagne dans le monde. La plupart des copies font mention de la « Reconquista », de la découverte du Nouveau-Monde, sans en marquer toujours la vraie importance. Elles sont presque toutes restées muettes sur l'activité scientifique et philosophique de nos voisins.

Très peu d'entre elles parlent convenablement du mouvement artistique; et quant au mouvement littéraire, au lieu de dégager de l'énorme production que nous savons les œuvres et les courants caractéristiques, essentiels, le plus grand nombre des candidats se sont bornés à dresser un catalogue admiratif (où ne manquent pas les erreurs les plus étranges), ou bien encore ont paru traiter un sujet qui pourrait être « De l'influence de la littérature espagnole sur la littérature française.» Peu de noms, de titres, de dates étayent avec précision le raisonnement, quand il y en a un. En revanche, grande abondance d'incorrections, de gallicismes. Néanmoins, l'ensemble des candidats connaît assez bien la langue et l'écrit avec une facilité évidente, une facilité périlleuse peut-être, car elle entraîne à des négligences répétées. Quelques-uns ont posé et traité le sujet avec clarté, en un style suffisamment correct et parfois même agréable. Trois ont obtenu la note 13 sur 20; une la note 12, et quatre la note 10. Pour les dix-sept autres, la note est restée au-dessous de la moyenne, entre 8 et 4.

Thème. — Le texte avait été pris dans *L'Espagne, splendeur et misère*, de P.-L. Imbert (la page où est décrit le quartier des Gitanes à Grenade). Le vocabulaire n'y offre rien de bien insolite, non plus que le tour. Pourtant deux candidats seulement ont atteint la note 6 1/2 sur 10; un a eu 6, les autres moins de 5, et il y a eu plusieurs 1.

Version. — Tiré de *Mare nostrum* de Blasco Ibáñez, le texte (naufrage de Ferragut), demandait une certaine légèreté de main. Une seule note 7; plusieurs notes moyennes. C'est le candidat espagnol qui a eu la plus mauvaise, 1/2 pour ne pas dire 0.

Épreuves orales. Thème. — Les candidats avaient à traduire une page de George Sand dont le titre pourrait être « Un lever de soleil ». Pas de thème plus banal ou dont le vocabulaire soit plus familier à des étudiants de force moyenne. Et pourtant, que d'hésitations! Que de mots forgés ou employés par à peu près! « Mollesse, méandres, écluse, fauvette » sont-ils donc si rares? « Prie pour ton frère » a paru intraduisible à quelques-uns. Les notes données (5, 4 1/2, 4, 3, 3) prouvent que le jury n'a pas été satisfait de cette épreuve, pour laquelle il faudrait une préparation plus suivie.

Version. — Un des plus beaux passages de *La Siega* (scène VII, « Hermosa reina...) »; il n'a été ni bien compris ni bien rendu. Les notes sont allées de 1/2 à 4. Les candidats n'ont guère paru se rendre compte de la poésie de ces vers caressants, ni même de la construction. Épreuve faible.

Lecture expliquée. — A. Ganivet, dans *El porvenir de España*, p. 53, sur les influences reçues par l'Espagne. Deux candidates se sont expliquées avec facilité et ont obtenu la note 15 sur 20, tandis que le candidat contrastait fortement avec la note 2. Il faut savoir expliquer

un texte aux élèves; et l'expliquer, c'est dire tout ce qui peut aider à le bien comprendre. Un peu de mouvement et de vie est ici indispensable.

Commentaire grammatical. — *D. Quijote*, ch. XXVI, « metió la mano en el seno... » Tous les candidats ont su quelque chose et les notes ont avoisiné la moyenne, de 8 à 12 sur 20. Mais rien de remarquable. La grande difficulté paraît être surtout de savoir ce qu'il y a à relever.

Agrégation. — Vingt-trois candidats étaient inscrits cette année; il y a eu deux défaillants. Les autres formaient un groupe de seize pour le concours spécial, et un de cinq pour le concours normal. Parmi ces derniers, deux femmes. Pour le premier groupe, le nombre des places était illimité; pour le second, le jury était autorisé à recevoir cinq candidats, dont une femme seulement. Il y avait en outre deux admissibles de droit; un seul s'est présenté aux épreuves orales; l'autre, pour raison de santé, s'est excusé.

Six candidats ont été déclarés admissibles pour le concours spécial; un seul ne figure pas sur la liste définitive, où a été inscrit hors rang, après un ensemble d'épreuves très satisfaisant, le candidat admissible de droit. Celle du concours normal ne comprend que deux candidats, seuls admissibles. Ils se sont trouvés assez éloignés l'un de l'autre par le total de points; le second, néanmoins, avait un total supérieur à celui des trois derniers reçus du concours spécial. Le premier est une femme.

En tout, huit candidats reçus dont quatre très bons; pour les quatre autres, le jury a tenu compte des circonstances et de l'effort méritoire nécessité par un programme extrêmement vaste, enfin de la maturité et des connaissances solides dont tous ont fourni la preuve. La plupart avaient déjà une assez longue expérience de l'enseignement, et c'est elle qui les a soutenus dans ces difficiles épreuves. Il n'était que juste de la reconnaître et de la récompenser.

Épreuves écrites. Dissertation française. — « Formes, sources d'inspiration et thèmes préférés de la poésie espagnole au temps de Henri IV et d'Isabelle la Catholique. Dans quelle mesure cette période continue-t-elle, pour la poésie, la précédente, et annonce-t-elle le siècle d'or? » Les notes obtenues s'échelonnent entre 6 et 33 sur 40. Mais après une note 32, il faut descendre à 23. Trop de lacunes dans l'exposé dans la plupart des copies. Les candidats connaissaient assez bien le texte porté au programme, les *Coplas de Mingo Revulgo*, et les productions analogues, mais n'avaient pas suffisamment élargi l'étude de la première question du programme à laquelle ces textes se rattachaient, à savoir « le mouvement littéraire et la vie sociale en Espagne dans la seconde moitié du XVe siècle » : la poésie y tenait évidemment une grande place. Plusieurs ont paru surpris et démontés. Un d'eux a

remis une copie blanche. Certains ont été muets sur les romances, d'autres sur les débuts du théâtre, quelques-uns sur les influences subies. Il en est qui n'ont même pas su quels étaient les mètres en vogue à cette époque et qui ont à ce sujet commis des confusions ou des anachronismes impardonnables. Encore si les anachronismes n'avaient concerné que la versification, et non l'histoire littéraire elle-même! Il ne faut pas faire fi de la chronologie à ce point. Par contre, tel candidat a étalé d'une façon indigeste tout ce dont il avait gardé le souvenir au cours de la lecture des manuels. C'était bien le cas de faire à chaque chose sa place et de garder une proportion raisonnable. Une composition ne doit pas avoir l'aspect d'un bloc-notes.

Composition en espagnol. — « Escribe Blasco Ibáñez en *La Catedral:* Los Reyes Católicos marcaron el apogeo de las fuerzas nacionales y el principio de su decadencia. Su reinado fué grande, porque se prolongó hasta él el impulso de las energías incubadas en la Edad Media; fué execrable porque su política torció los derroteros de España, impulsándonos al fanatismo religioso y a las ambiciones de un cesarismo universal. Adelantada en dos o tres siglos al resto de Europa, era España para el mundo de entonces lo que es Inglaterra para nuestra época. « Hasta qué punto quedan justificadas tales afirmaciones por las reformas sociales, hechos políticos y acontecimientos de toda clase (incluso los de trascendencia literaria y artística) que se realizaron en tiempo de los Reyes Católicos? »

Les candidats pouvaient hésiter sur le point de savoir s'ils devaient s'attacher à l'assertion du grand romancier et la prendre corps à corps pour la réfuter (à moins qu'ils ne voulussent la défendre), ou s'ils devaient chercher, en le prenant pour lemme tout simplement, à montrer par les faits la vérité historique telle qu'elle pouvait leur apparaître après l'étude qu'impliquait la question posée au programme. De toute façon, c'était le côté social, non le côté littéraire, qu'ils avaient ici à envisager, si ce n'est en passant, rapidement et avec une juste mesure : la proportion était assez indiquée par le texte. Il y avait, de toute évidence, à faire connaître l'époque, les grandes réformes réalisées, les grands faits politiques qui ont renouvelé la face de l'Espagne sous Ferdinand et Isabelle. C'est là que beaucoup de copies ont été insuffisantes. Au lieu d'exposer les choses objectivement, on s'est parfois lancé dans des considérations plutôt vagues, voire dans des diatribes qu'on eût peut-être mieux appréciées s'il se fût agi d'une discussion de *tertulia*. Même dans une copie où les idées sont exposées avec aisance et modération, on n'a rien dit sur les essais de réglementation économique, l'administration judiciaire, la transformation de la *Santa Hermandad*, la réforme du clergé, la protection aux lettrés, aux humanistes, l'initiative artistique, la révolution dans l'art de la guerre, les rapports

avec l'Italie. Il en résulte naturellement une méconnaissance grave du renouvellement profond et utile qui s'est opéré en Espagne à cette époque. Il fallait aussi mettre en relief la place acquise par l'Espagne dans le monde, parler un peu des alliances, qui préparèrent l'avenir. A pareil examen, les griefs de Blasco Ibáñez eussent fondu comme neige au soleil. C'était peut-être la meilleure manière de répondre. Ce n'est tout de même pas au temps de Henri IV ni de Jean II que l'Espagne avait pris la place qu'occupe aujourd'hui l'Angleterre. Pour revenir aux candidats, disons que leurs notes sont allées de 22 à 2 sur 40; il y a eu trois notes 20.

Thème. — Un passage de Taine, constitué par deux parties : l'une comportant des mots concrets, pittoresques et nuancés, qu'il convenait de rendre avec toute la précision possible; l'autre, écrite en un langage abstrait, exigeant une certaine souplesse dans la traduction. Le vocabulaire n'aurait pas dû embarrasser. Pourtant « alerte, sautille, picote, coquets, ébats, convive, grêle, bruissent, s'enflent, regorge, suinte », etc., ont occasionné des chutes imprévues. Vers la fin, le mouvement de la phrase a été rendu avec lourdeur, pas toujours avec correction. A ce dernier point de vue, néanmoins, il n'y a trop rien à dire. Bien des candidats sont des professeurs et ont de la pratique. Ils ont plutôt péché par imprécision, se contentant d'à-peu-près insuffisants. Six notes aux environs de la moyenne : un 16, un 15, quatre 14 (sur 30).

Version. — Un *romance* d'Esteban Manuel de Villegas. Peu de difficultés brutales de vocabulaire. Le mot *encella* pouvait être deviné, et l'ignorer ne disqualifiait pas un candidat. On pouvait racheter par une traduction exacte de *desceñidas, sombrero de rua* (qu'il faut de l'imagination pour traduire par « chapeau de feuille de rue »), *con ser cortesano, endechas, como yo presente os tenga, acciones villanas, en Anfriso* (c'est une rivière, et non un homme), *zurrón, merienda, la dulce imagen, desmayado en su memoria, en paciendo*, et enfin le dernier vers. La culture d'un candidat à l'agrégation doit comprendre assez de notions de mythologie pour qu'il puisse lire et comprendre les nombreux auteurs castillans qui se sont essayés à l'imitation des classiques. C'est à dessein que cette version avait été choisie ainsi, afin que tous les candidats comprennent que, s'ils n'ont pas la préparation nécessaire, ils n'ont qu'à s'abstenir. Un agrégé d'espagnol doit avoir fait ses humanités. Quant aux difficultés grammaticales, à part un vers sans construction possible et que le jury a éliminé du concours, elles n'auraient dû arrêter personne. Sur 22 copies remises, il y a eu deux 16, sur 30, quatre 15, un 14. Le reste va de 12 à 7.

Épreuves orales. — Le grand nombre de candidats admis à subir les épreuves orales, et la nécessité de séparer les mobilisés des autres, ont contraint le jury à renoncer au système jusqu'ici employé pour ces

épreuves et qui consistait à donner à tous le même sujet pour chacune. On ne l'a toutefois pas abandonné complètement, car on a tenu à sauvegarder le principe, excellent en soi tant qu'il est applicable. Les neuf candidats ont donc été divisés en trois séries, dont deux pour le concours spécial. Le sort décidait d'une part à laquelle de ces deux dernières séries appartiendrait chacun des candidats du concours spécial pour chaque épreuve, dans quel ordre chacun des candidats des trois séries aurait à se présenter, enfin quel sujet serait attribué à chaque série pour chaque épreuve. Le mécanisme paraît plus compliqué qu'il ne l'est en réalité : en tout cas, il a parfaitement fonctionné, sans à-coup et sans inconvénient d'aucune sorte. Il pourra donc servir encore à l'occasion.

Une autre innovation a paru s'imposer pour rendre plus égales les conditions de préparation des deux leçons. Les candidats étaient autorisés à apporter dans la salle où avait lieu cette préparation (la grande salle de la Bibliothèque de la Sorbonne), tous les livres qu'ils voudraient, mais sans notes, sans fiches, ni même traits au crayon, en un mot sans repérage aucun. Ils les remettaient aux surveillants, auxquels le président avait donné les instructions nécessaires et qui se sont acquittés de leur tâche avec beaucoup de tact. Les livres étaient mis à l'abri des regards avant que le premier candidat eût commencé sa préparation. Si le livre que l'un d'eux demandait à la Bibliothèque ne pouvait lui être fourni par elle, et le cas s'est souvent produit, le surveillant pouvait le lui remettre en le prenant sur le stock ainsi constitué, qui, en fait s'est trouvé fort abondant, riche en triples et quatruples exemplaires. Le candidat à qui ce volume appartenait n'avait aucun droit de priorité, mais au moins il était toujours sûr de pouvoir le consulter. Il ne pouvait le remporter qu'après que le dernier concurrent aurait terminé sa préparation. Il semble que l'avantage de cette combinaison se soit fait sentir dans les leçons. Des candidats qui n'avaient peut-être pas en tête les leçons faites d'avance ont pu les élaborer après les lectures indispensables dans l'espace de cinq heures. Cela au moins indique qu'ils ne seront pas embarrassés pour préparer rapidement une leçon destinée à leurs élèves. Le très fâcheux écart qui existe entre une telle leçon et la leçon d'agrégation se comble en partie. Et dans la mesure où l'épreuve se rapproche des conditions de l'enseignement, elle demande aussi plus d'expérience, de tour de main, même, à certains égards, de personnalité, que celle qui condamne parfois au silence le candidat auquel l'assistance aux cours d'une Faculté n'a pas été, en raison de ses fonctions, régulièrement possible. Lui assurer toutes les ressources bibliographiques connues de lui, c'est lui donner toutes ses chances ; et c'est déjà la marque d'une préparation sérieuse que de pouvoir s'orienter et connaître les auteurs à consulter : « Qui scit ubi sit scientia, habenti est proximus ».

Le hasard joue dès lors beaucoup moins, et le jury est moins exposé à récompenser la mémoire du candidat, ou à punir la mauvaise fortune de celui qui s'est trouvé n'avoir pu obtenir le livre qu'il sait nécessaire. Il y a toujours eu, il est vrai, une certaine latitude à cet égard, mais elle était mal définie, pas bien sûre, et elle a donné lieu à des réclamations, même à des décisions inattendues. Aucun incident, cette fois, ne s'est produit[1].

Thème improvisé. — Les trois textes étaient tirés de deux auteurs contemporains, H. Bataille et Louis Bertrand. Cela ne veut pas dire que les auteurs plus anciens soient proscrits : mais il y avait là une indication utile. Un seul candidat s'est montré inférieur. Les autres ont triomphé aisément de la plupart des difficultés de vocabulaire, de syntaxe et de tour. C'est au surplus la première pierre de touche pour le candidat, la plus infaillible peut-être, au moins comme indication pour l'exclusion. Un professeur qui n'est pas capable de traduire correctement et exactement, à livre ouvert, une page de français qui n'a rien de technique, peut être un lettré, un érudit ; qu'il ne se charge pas d'enseigner une langue vivante : le métier est trop modeste pour lui. Et si un candidat à l'agrégation d'espagnol ne sait pas rendre « mirage, treuil, équipage, gaillard d'avant, entrepont », qu'il monte sur un bateau espagnol ou qu'il lise les *Argonautas* de Blasco Ibáñez.

Leçon en français. — Voici les trois sujets. A. « En quoi la *Filomena* de Lope de Vega peut-elle nous intéresser ? » — B. « Lope de Vega conteur. 1° Exposer ses théories sur la *novela;* 2° caractériser sa manière de conter en s'appuyant surtout sur la *Desdicha por la honra.* » — C. « Prenant comme textes la *Filomena* et la nouvelle de la *Desdicha por la honra*, comment peut-on caractériser le style et la manière de Lope de Vega ? »

Il avait paru possible et préférable de faire porter sur la deuxième question du programme exclusivement les trois leçons. Aucune n'a été mal traitée, Une étude de texte, portant sur une ou deux œuvres d'un coup, une sorte de large commentaire sur la manière d'un auteur, avec les exemples sous les yeux, voilà ce qu'il y avait à faire. Il y avait abondamment de quoi dire. Le tout était de ne dire que des choses intéressantes, pouvant tenir éveillée l'attention des élèves pendant trois quarts d'heure, et de mettre en relief les allusions, les aveux de Lope sur sa façon de comprendre le conte, par exemple, ou les traits les plus saillants de son style, dont les deux œuvres indiquées offrent une récolte facile. Question d'art et de culture, d'ordre aussi.

Il y a eu un exposé assez vivant, un plutôt agréable, un très bon.

1. Le jury a estimé qu'il n'y avait pas lieu de prendre les sujets de leçons, non plus que ceux des compositions écrites, en dehors des trois questions du programme, si ce n'est dans la mesure où peuvent s'y rattacher les textes complémentaires.

Un quatrième a été un peu court, et dans un cinquième, la charpente a été un peu trop accusée. Les autres ont été un peu ternes et par moments un peu pénibles. Ils ont été cotés entre 32 et 18 sur 40. Je placerai ici une remarque qui porte aussi bien sur la leçon française que sur la leçon espagnole. Deux ou trois candidats ont adopté, je ne sais si c'était de propos délibéré, un débit vraiment monotone, un ton quasiment funèbre. Il faut de l'entrain. L'émotion se comprend; mais qu'elle ne devienne point lugubre!

Leçon en espagnol. — C'est sur la troisième question du programme qu'ont porté deux des sujets proposés. Cette question en comportait sans doute davantage et pouvait fournir matière à une troisième leçon, mais il eût été dommage que l'*Amadis*, qui n'avait pas eu sa place à l'écrit, et le *Don Quijote*, dont les chapitres marqués au programme forment précisément la parodie la plus directe de ce roman, ne fussent pas représentés à l'oral. Les trois sujets ont donc été : A. « Los antecedentes de la generación del 98. » — B. « Caracterizar la influencia de Giner de los Ríos. » — C. « Ha dicho un crítico : « El Quijote » se burla de los libros de caballerías porque Cervantes los halla indi» gnos del espíritu que los dictó. » ¿ Puede decirse que el *Amadis* es indigno del espíritu caballeresco? Y si no lo es, ¿ cómo se explica que Cervantes le parodia como hace sin embozo en su obra? »

Les ouvrages inscrits comme textes pour la troisième question du programme renseignaient déjà suffisamment les candidats sur le rôle bienfaisant de Giner, de Costa et de leurs amis ou fils intellectuels. Mais ils ne leur ont pas suffi. Toute une collection d'articles de revues ou de brochures, les derniers volumes de la Littérature de Cejador, etc., ont encore éclairé leur religion et nourri leur exposé. On voudrait que toute enquête sur l'histoire ou la littérature contemporaine se fît, quand elle est destinée au public, avec tant de soin. Peut-être faut-il voir là les bonnes habitudes prises dans l'étude de questions plus archaïques. Et vraiment, ç'a été un plaisir, pour le jury, de voir que les candidats s'intéressaient à ce point aux générations actuelles et spécialement à des personnages si sympathiques à la cause du progrès comme aux idées françaises. Peut-être trop négligées jusqu'à présent, ces questions d'hier et d'aujourd'hui devront avoir ainsi leur place de temps à autre dans nos programmes. Sans compter que notre agrégation finira peut-être par tenter les futurs journalistes, qu'elle dresserait assez utilement, nos professeurs pourront parler à leurs élèves, en toute connaissance de cause, d'un passé tout récent qui a préparé l'Espagne de maintenant.

Avec le troisième sujet, nous revenions à des temps bien lointains, assez peu déterminés même. Une leçon a été bonne, bien informée, finement pensée, agréablement dite, malgré quelque énervement passager. Une autre a été plutôt faible, en dépit de longues citations, de

formules à effet comme celle-ci : « Amadis, caballero de Cristo y sacerdote de la patria », auxquelles on eût tout de même préféré une idée, si vague fût-elle, des rapports que l'*Amadis* peut avoir avec le *Tristan* et le *Lancelot*. Il est vrai que l'*Amadis*, c'est un monde, et que ce monde n'était qu'un point, un tout petit point dans la première question de notre programme : c'est l'excuse du candidat qui, honnêtement, divise et subdivise son effort total en autant de parts égales qu'il y a de questions à étudier et de textes à préparer.

Langue complémentaire. — La langue complémentaire choisie par tous les candidats était l'italien. Le jury ne peut que regretter cette apparence de défaveur dont le portugais semblerait frappé ; mais elle s'explique surtout par le fait que l'enseignement de cette langue, tenté avec succès durant deux années à Bordeaux, n'a pas continué parce que le professeur avait suivi de plus hautes destinées. Il est représenté avec autorité à la Sorbonne, qui n'est qu'un des quatre centres, cinq en comprenant Madrid, où se préparent nos candidats. On comprend du reste le goût de ceux-ci pour l'italien, pour lequel ils trouvent toutes les ressources désirables là où florissent les études hispaniques, et qui leur est si utile pour leurs études linguistiques et littéraires.

Néanmoins, la préparation n'a point paru également sérieuse ou bien comprise : les notes en témoignent, elles vont de 4 à 17 sur 20, résultat d'autant plus net et probant que vous avez bien voulu, Monsieur le Ministre, adjoindre au jury, sur ma demande, pour cette épreuve, un des membres du jury d'agrégation d'italien, auquel c'est un devoir pour moi, mais un plaisir aussi, d'adresser de vifs remerciements pour sa précieuse collaboration. Un candidat a certainement dû à son succès dans cette épreuve d'avoir figuré sur la liste définitive. Les textes à expliquer étaient pris dans une revue : il s'agit en effet de savoir si la langue est assez familière pour permettre une lecture rapide et utile ; c'est du moins dans cet esprit qu'a été ajoutée cette épreuve.

L'italien et le portugais ne sont pas les seules langues auxquelles un hispanisant puisse s'intéresser. L'arabe a au moins les mêmes titres, à tous points de vue ; je n'ai pas à les développer ici, mais je me permets, Monsieur le Ministre, de vous demander d'étendre à cette langue la faculté laissée aux candidats de choisir la langue complémentaire. Il y aurait lieu, naturellement, d'adjoindre au jury, le cas échéant, un arabisant.

Explications préparées. — Pour le latin, trois passages tirés du *Laelius*. A part deux notes 3, sur 10, les explications ont répondu à l'attente du jury. Il était d'ailleurs visible que la plupart des candidats avaient passé quelques veilles sur ce court traité, et ils ont bien fait.

Les trois textes d'espagnol ancien ont été pris dans le *Libro de buen amor* de l'Archiprêtre de Hita. Il y a eu une explication remarquable, qui dénotait une excellente formation ; puis trois ou quatre convena-

bles. C'est en somme la seule épreuve de notre concours où puisse briller le linguiste. Mais le professeur peut encore s'y distinguer par la netteté de ses explications et le choix des mots à commenter. Malheureusement, il y a peu de chances pour qu'il ait à expliquer au lycée l'Archiprêtre de Hita. Cette épreuve est donc au fond un luxe d'enseignement supérieur. Mais elle est le coup de sonde qui permet de sentir un fond solide, et ce n'est sans doute pas une précaution inutile quand il s'agit de décerner le titre le plus élevé de l'enseignement secondaire.

Les trois textes modernes étaient pris dans *La Petra y la Juana*, l'amusante saynète de Ramón de la Cruz, dans Azorín, *Castilla*, et dans A. Machado, *Soledades* (le poème à D. Miguel de Unamuno). Une des explications particulièrement nourrie, personnelle et vivante, a eu la note 17 sur 20. Les autres sont descendues en pente douce jusqu'à la note 8, la plus faible. Des agrégés d'espagnol, notons-le en passant, peuvent, sans rien perdre de leur gravité, savoir ce que c'est qu'une *seguidilla*, si cela se chante, même si cela se danse.

Prononciation. — Les notes ont été de 14 à 24 sur 30. On a apprécié la distinction ; on l'eût voulue plus générale. Les candidats de la région du Nord feront bien de se surveiller et de se faire comme ils pourront à la r et au jeu des accents, qui ne doit pas rester purement théorique. Il ne faut pas s'imaginer non plus que les Méridionaux n'ont aucun effort à faire. Ils peuvent se faire illusion entre eux, mais non à tout le monde.

J'aurais certainement profité de l'occasion que m'offre ce rapport pour glisser ici, en manière de conclusion, quelques mots au sujet de la place que devrait avoir l'espagnol dans l'enseignement secondaire; mais mon prédécesseur, M. Martinenche, l'a fait dans son rapport de 1916, et avec d'autant plus d'autorité qu'il s'est mis au courant de la situation au cours de ses tournées d'inspection. Cet enseignement est en progrès, puisqu'il est représenté aujourd'hui dans beaucoup de villes du centre et du nord de la France, et que sa ligne limite pousse des pointes jusqu'au delà de Paris. Mais il est tel lycée du Sud-Ouest où l'espagnol est soumis à un régime exceptionnel et provisoire, qui consiste à faire faire aux élèves en deux ou trois ans ce que les élèves des établissements de la même académie ne font qu'en cinq ou six. Cette asymétrie est trop fâcheuse à tous points de vue pour qu'on ne désire pas un prompt redressement. La culture par l'étude des langues et littératures vivantes ne peut être efficace, elle ne peut être jugée par ses résultats, qu'à condition d'être développée d'une façon normale et complète. Elle ne peut l'être si l'une des langues admises au baccalauréat devient, par un défaut d'organisation, le *refugium peccatorum*.

Le Président du jury,

GEORGES CIROT.

BIBLIOGRAPHIE

Claudio Sánchez Albornoz Menduiña, *La Curia regia portuguesa, Siglos* XII *y* XIII. Junta para ampliación de Estudios. Centro de estudios históricos. Madrid, 1920. 188 pages in-8°, 5 ptas.

Cette étude, dédiée à la mémoire d'Éduardo de Hinojosa, est digne, par la méthode et par la conscience, de porter un tel nom en vedette et de faire partie d'une collection où figurent tant d'excellents travaux. L'auteur n'affirme que ce qu'il voit appuyé par les textes, qu'il cite au bas des pages, et là où leur pénurie le réduit à l'hypothèse, c'est toujours en ayant soin de le marquer et d'expliquer en outre la raison probable de cette pénurie. On le suit donc avec confiance dans son exposé, toujours bien ordonné, et toujours clair aussi, bien que certains mots comme *adeça* ou *anubda* eussent pu être utilement définis, car ils sont tout de même un peu moins connus que le *yautar*, le *montazgo*, l'*asonada* et la plupart des autres termes que le lecteur d'un tel livre ne peut ignorer.

Il est dommage que M. Sánchez Albornoz Menduiña n'ait pu faire paraître avant cette étude sur la *Curia regia portuguesa* celle qu'il a préparée sur la *Curia regia castellana*, dont la *Curia* portugaise est un dérivé et qui avait déjà évolué depuis les origines wisigothiques et léonaises. Cette évolution, adaptation ou renaissance spontanée du régime mal défini qui caractérise l'époque gothique catholique, voilà évidemment un chapitre intéressant d'histoire. *A priori* oserai-je dire que les conditions et les circonstances ont dû, bien plus que les traditions, faire l'analogie des institutions? En tout cas, notre auteur ici a esquissé les résultats de ses recherches, sans en donner le détail, en un chapitre sommaire sur la *curia* léonaise et la *curia* castillane jusqu'au moment où le gendre d'Alphonse VI fait au Portugal une destinée propre. Pendant deux siècles nous suivons ce qui est véritablement une adaptation de la curia léonaise :

> Hija legítima de la leonesa en los comienzos del segundo período de su vida, heredó todas las características que esta presentaba en aquellos momentos.

Un des moments les plus remarquables de cette adaptation fut

celui où les simples nobles prirent part aux assemblées (Coïmbra, 1228 ou 29, Guimarães, 1250) :

La Curia castellana había experimentado también una evolucíón semejante pero en la segunda mitad del siglo XII.

Nous suivons la *Curia* portugaise non seulement dans son évolution plus proprement politique, mais dans toutes les manifestations de son activité, administratives, économiques, législatives, militaires et internationales. Nous la voyons organisée en tant que tribunal, puis comme tribunal suprême en cour d'appel. Au terme nous y voyons entrer les députés des villes. Ce sont dès lors à proprement parler des *Cortes*, mais la transition est insensible et présente des retours :

No puede precisarse cuándo dejaron de ser curriás para empezar a ser cortes, porque no se llega a la diferenciación, sino gradualmente. Además, como en toda evolución de instituciones, hubo en esta avances y retrocesos varios, que nos permiten encontrar a una asemblea como la de Guimeraes de 1250, presentando peticiones, y a las siguientes de Leirla de 1254, y de Coimbra de 1261, funcionando como consejos a la manera antigua.

Dans le royaume de Léon, l'entrée des représentants des villes dans l'assemblée eut lieu en 1189 ; en Castille, ce fut, nous dit M. Sánchez, « hacia fines del siglo XII y principios del XIII. » Je crois que pour la Castille on peut remonter à 1188. Il est difficile de croire que la seconde *curia* tenue à Carrión, cette année-là, celle où Conrad, fils de l'empereur Frédéric, se fiança à Bérengère et où Alphonse VIII *(Chr. lat. des Rois de Castille*, § 11) : « fecit sibi fieri omagium *de toto regno*, ut idem Conradus regnaret post eum si contingeret ipsum decedere sine filio », n'ait pas réuni les envoyés des villes comme les nobles eux-mêmes. Nous avons là le témoignage d'un historien qui écrivait vers 1236. La Chronique générale (texte Pidal) qui suit ici Rodrigue de Tolède, ne parle pas de l'*omagium*.

Je laisse de côté, bien entendu, les rédactions postérieures de la Générale, d'après lesquelles les *Cortes*, réunies à Burgos, décidèrent de chercher une épouse au jeune Alphonse VIII « ꝛ foron ajuntados todos os omes de seu senhorio ꝛ os prelados ꝛ *omes boos dos concellos...* », (ms. Bibl. Nacional 8817) cela en 1167 ou 1168. La formule employée, qui impliquerait la participation de ceux qu'on appellerait aujourd'hui non plus des *homines boni* mais des « députés », a pu être inspirée non par le texte suivi, mais par les usages auxquels était accoutumé le rédacteur. G. CIROT.

Ramón Menéndez Pidal, *Poesía popular y poesía tradicional en la literatura española*, Conférence lue au « All Souls College », le 26 juin 1922, Oxford, impr. Clarendonia, 36 pages.

Dans cette conférence l'auteur s'est proposé de montrer comment la littérature espagnole permet, mieux que toute autre, de poser et

peut-être de résoudre le problème de la nature et de l'origine de la poésie dite populaire. Dans la conception romantique, la poésie populaire était « la voix vivante des différents peuples et de l'humanité », selon l'expression de Herder, la production spontanée de tout un peuple, une sorte de conglomérat d'inspirations anonymes qui se cristallisaient en cantilènes, et parfois en épopées. Cette théorie, qui fut, en substance, celle de Herder, de Grimm, de Lachmann, de Fauriel et de bien d'autres, fit place, vers le milieu du XIXe siècle, à une conception opposée. En Espagne, Milá y Fontanals soutint le premier, avec preuves sérieuses à l'appui, 1° que l'épopée primitive eut un caractère nettement aristocratique, lequel d'ailleurs n'enlevait rien à son caractère « populaire », entendu dans le sens large; 2° que ces poèmes, relativement longs, aussi bien que les poésies plus courtes et spécialement les romances, ne furent pas, en fait, « l'œuvre du peuple », entité mystérieuse, insaisissable, mystique, mais bien celle d'individus particuliers, mieux doués que les autres; 3° enfin, que les courtes poésies ou romances, loin de former le premier noyau de poèmes plus développés, n'en sont au contraire que des fragments détachés En somme, cette réaction antiromantique aboutit à la conclusion qu'une poésie populaire ne diffère point, au fond, essentiellement de celle d'un poète déterminé, fût-il le plus raffiné.

Malgré tout, cette conclusion, purement négative, qui résout le problème en le niant, ne saurait nous satisfaire pleinement. Dans le concept d'une poésie populaire entrent certains caractères qui la distinguent de toute autre, une manière, un style d'une simplicité de premier jet, *algo primario*, *elemental*, qui ne ressemble en rien à un style vraiment personnel, pour si simple qu'on le suppose. La preuve en est dans l'incapacité des poètes les mieux préparés à cette tâche (un Lope de Vega, par exemple) à fabriquer de toutes pièces de la vraie poésie populaire, capable de faire illusion aux connaisseurs. Il y aurait donc un moyen terme, une conciliation à trouver entre l'explication romantique, désormais abandonnée, et la conclusion moderne qui, au fond, n'explique pas grand'chose, et ne voit dans les chants populaires rien qui les distingue de tous les autres. Ce moyen terme, cette sorte d'état intermédiaire, voyons si la littérature espagnole ne pourrait pas aider à le formuler.

Pour l'essayer, M. Pidal prend l'exemple du romance du *Conde Arnaldos*, déjà ancien dans la première moitié du XVIe siècle. Des divers états de ce texte (il y en a, au moins, une dizaine), il présente une ingénieuse étude comparative. La plus belle de ces versions serait, sans contredit, selon lui, celle que fournit le *Cancionero sin año* (vers 1545). Or, c'est aussi la plus incomplète. Le récit en est brusquement interrompu; la conclusion manque. Nous ne savons comment se termine « l'heureuse aventure de mer » du comte Arnaldos; le mystère reste

inexpliqué. Le chant du marin, si beau que la nature entière en demeure émerveillée, on ne nous le dit point. Bref, notre curiosité est plus excitée que satisfaite. Et c'est précisément ce mystère, ce secret ineffable, si suggestif pour l'imagination, qui fait, assure M. Pidal, la beauté supérieure de ce fragment. Simple fragment en effet, car la version complète existe: elle nous a été conservée par les juifs chassés d'Espagne en 1492, et réfugiés au Maroc. Grâce à eux, le mystère se dissipe, nous connaissons l'aventure du comte Arnaldos et le chant miraculeux du marin. Et cela est fâcheux, dirait presque M. Pidal, car ce que le romance gagne en clarté et en logique, il le perd en poésie. « C'est une tendance profondément romantique de notre poésie populaire que ce goût pour l'indéterminé, expression supérieure d'états d'esprit vagues et imprécis, sources mystérieuses d'émotions, stimulants de l'imagination. » Sur ce point de pure esthétique, où l'appréciation reste libre; le lecteur jugera d'après son impression personnelle. La suggestion inachevée du texte tronqué ouvre assurément la porte à l'imagination, qu'elle abandonne ensuite à sa fantaisie créatrice et à son rêve illimité. Et il en peut en effet sortir quelque pénétrante poésie, — si le lecteur est capable de l'évoquer. Mais il peut y avoir quelque joie aussi dans la solution du mystère et dans son déroulement logique et complet qui satisfait notre légitime curiosité. Peu importe au demeurant; ce qui est intéressant ici, c'est moins le jugement esthétique que les conclusions que l'on peut déduire des faits. La plus importante, c'est que l'œuvre anonyme, tombée en quelque sorte dans le domaine public, peut être et a été souvent, en fait, remaniée maintes fois par la suite et qu'il s'établit ainsi, entre l'auteur primitif et les remanieurs, une sorte de collaboration collective et ininterrompue. Cette dernière, si elle a parfois d'heureux effets, comme elle en a eu, selon M. Pidal, dans ce cas particulier, en peut avoir aussi de fâcheux. Le *romancero* est là tout entier pour montrer que ce dernier cas a été sans doute le plus fréquent: le romance de *Gerineldo* nous en fournira une abondante démonstration. La raison en est simple, et l'auteur nous la fournira lui-même plus loin, quand il distinguera dans l'éclosion ou l'élaboration des variantes deux périodes, l'une de création poétique ou d'épanouissement *(aédico o de florecimiento)*, l'autre, de simple imitation sans originalité, ou de décadence *(rapsódico o decadente)*. Dans la première (aux xve et xvie siècles), toutes les classes de la société collaborent également à ce travail de remaniement inconscient; dans la seconde, on se borne à une plate reproduction, dont on abandonne le soin à la classe la plus vulgaire de la société, comme il arriva à partir du xviiie siècle. Cette période dure encore. En somme, ce qui peut donner la vie aux inspirations populaires, ce n'est point un état primitif d'inculture générale, comme l'imaginaient Grimm ou Milá, ou comme le croient

encore Gremmere ou Otto Böekel, mais bien plutôt l'intervention de l'artiste et du lettré dans un genre propre au peuple. Il n'en reste pas moins que le germe vient en somme de ce dernier, et qu'il existait en puissance avant qu'un art plus conscient et plus parfait ne soit venu le féconder pour lui faire produire tous ses fruits. Et dans ces conditions, ne pourrait-on pas se demander si la difficulté n'est point seulement reculée et s'il ne conviendrait point de remonter plus haut pour expliquer la naissance de ce germe lui-même.

Pour en revenir à ces variantes, bonnes ou mauvaises, aédiques ou rhapsodiques, vraiment populaires ou simplement vulgaires, comment en expliquer l'éclosion ? Car nous ne constatons que le fait; les causes, les modalités nous échappent. Faut-il croire, comme tendrait à le faire supposer l'étude du *Comte Arnaldos*, qu'elles étaient volontairement inspirées par la recherche d'une plus grande beauté et par un instinct artistique supérieur? Le thème primitif préexistant aurait été, en ce cas, intentionnellement remanié pour en rendre l'effet plus complet ou l'expression plus parfaite. Cette *refundición* aurait été parfois assez complète pour présenter le thème sous une forme toute nouvelle, plus dramatique, plus suggestive, comme il serait arrivé pour le *Comte Arnaldos;* mais, le plus souvent, la variante n'aurait porté que sur des détails d'expression et de style. Je ne sache pas qu'à ce point de vue, une étude d'ensemble des innombrables variantes des romances ait été faite, et nul assurément ne serait plus en état de nous la donner que celui qui a déjà tant fait dans ce domaine. En attendant des conclusions fondées sur l'imposant ensemble de faits qu'il faudrait étudier à ce point de vue, il semble bien résulter *a priori* que les romances traditionnels, si souvent repris au cours des siècles, aient été rarement améliorés dans les éditions successives. C'est plutôt le contraire qui serait vrai.

Et cela s'explique aisément. Car la réponse qui se présente à qui recherche la raison de toutes ces variantes, c'est que c'est la mémoire, ou plutôt le défaut de mémoire qui en est responsable. On comprend sans peine que, vu la facilité du mètre et de l'assonance, un récitant, pris de court, ait rempli tant bien que mal la lacune. Le remplissage pouvait être heureux; le plus souvent il avait des chances d'être un simple *ripio*. Et il ne semble pas trop hardi d'imaginer que si tant de romances nous sont parvenus incomplets « *truncados* », même dans les recueils anciens, c'est que le collectionneur n'en savait pas plus long et qu'il s'en tenait (l'un d'eux ne l'avoue-t-il pas ?) à ce qu'il avait entre les mains ou dans la mémoire. De même, quelques autres nous sont parvenus sans queue ni tête, je veux dire sans commencement ni conclusion : c'est qu'alors ce qui seul avait survécu dans les mémoires, c'était le fait significatif, la pensée maîtresse, le vers à effet. Tant est-il que les beautés, vraies ou supposées, résultant de ces coupures, de

ces suspensions involontaires, pourraient bien, en dernière analyse, être le pur effet d'un manque de mémoire. Sans mettre en doute la tendance de la poésie populaire espagnole à laisser dans une imprécision poétique le dénouement du récit, procédé si fréquent aussi dans nos contes et chansons françaises, nous pouvons admettre que bien souvent, si les finales manquent dans les vieux romances, c'était moins que le réciteur en escomptait un effet de suggestion poétique que parce que ce qu'il savait le mieux c'était son commencement.

Et l'on en pourrait dire autant de la contamination, dont les exemples ne manquent pas dans le *Romancero*. L'analogie de la pensée ou de la situation pouvait amener des confusions et l'introduction, dans une pièce, de vers empruntés involontairement à une autre. Il n'est pas inadmissible, d'autre part, que tel récitant ait intercalé de propos délibéré dans son récit des vers étrangers, en guise d'ornement ou même de simple remplissage, surtout lorsque ce *ripio* constituait une sorte de lieu commun, comme, par exemple, les vers qui se retrouvent à la fois dans le *Comte Arnaldos*, dans le *Comte Niño* et dans le *Floriseo*, d'Andrés Ortiz :

> Los peces que andan nel hondo-arriba los hace andar;
> Las aves que andan volando-nel mastel las faz posar.

C'est par ce procédé, mais surtout par la variante proprement dite, que pouvait se produire l'intervention du récitant ou du diascévaste, et que se manifestent, involontairement ou non, mais toujours anonymes, la collaboration et l'inspiration populaires. Nous la surprenons en action dans une foule de romances, dont l'élaboration, sans cesse reprise, ne semble jamais terminée. Celui du *Comte Arnaldos* nous en offre, avec ses douze *refundiciones* si diverses, un exemple curieux, mais l'on n'a, sur ce point, que l'embarras du choix. M. Pidal en a donné lui-même un autre exemple bien suggestif dans son admirable étude des 164 versions qu'il a pu réunir du romance de *Gerineldo* (*Rev. de Filolog. esp.*, VII, 1920). Il en a fixé l'aire géographique, qui s'étend, à travers la Péninsule, de la Catalogne au Portugal, et du Maroc en Amérique ; il en a localisé les variantes sur le terrain et tracé, en quelques sorte, les ondes concentriques avec leurs interférences et leurs recoupements. Mais ici ce long travail de plusieurs générations n'a guère abouti qu'à une déformation du thème originel. L'important était de montrer comment une création poétique peut évoluer, en bien ou en mal, par l'intervention et la collaboration populaires.

Ces considérations amènent M. Pidal à distinguer deux types principaux de poésie populaire : d'abord, celle à laquelle convient strictement cette qualification de *populaire*. C'est celle que le goût national et la faveur publique ont retenue, adoptée, propagée ; dans cette catégorie peuvent d'ailleurs rentrer des œuvres modernes et très indivi-

duelles, par exemple, le *Tenorio* de José Zorrilla, ou les *Golondrinas* de Becquer, et même des couplets d'opérettes et des chansons qui courent les rues. Et, à côté de celle-là, il est un genre de poésie auquel il faudrait réserver le nom de *traditionnelle*, parce qu'elle est entrée plus profondément encore dans la tradition et dans la mémoire de tous. Celle-là, le peuple la considère comme sienne, et, par suite, il n'hésite pas à la modifier, à la refaire au besoin, à y mêler ses propres sentiments et son imagination, tandis qu'il respecte instinctivement la première, parce qu'il a conscience qu'elle est et doit rester une création personnelle, où il ne doit pas intervenir. Peut être cette distinction paraîtra-t-elle quelque peu subtile, et les limites qui séparent l'une de l'autre ces deux catégories sembleront-elles assez difficiles à fixer. Elle se fonde cependant sur des faits que l'histoire de la poésie traditionnelle en Espagne ont mis en un relief plus accentué que dans d'autres littératures; elle a pour but de préciser deux espèces, deux nuances, si l'on veut, que nous confondons trop aisément et que nous englobons à tort sous le nom, évidemment trop vague et trop compréhensif, de poésie populaire. Une poésie peut être en réalité populaire de deux façons, soit parce que le peuple l'a adoptée et répétée sans la modifier, soit parce qu'il y a collaboré au cours des âges et refaite selon son caprice. Et c'est dans ce dernier cas, historiquement le plus intéressant, que l'on peut, avec M. Pidal, lui réserver le nom de *traditionnelle*. Au surplus, l'épithète importe peu; l'essentiel était de montrer les procédés habituels et l'importance de cette sorte de cristallisation dont le long travail de la foule recouvre en quelque sorte le noyau primitif. C'est ce que M. Pidal a fait magistralement, ici et ailleurs, pour une littérature qui se prête probablement mieux que toute autre à une démonstration de ce genre.

Cette loi de la collaboration populaire en matière de poésie traditionnelle peut surtout être étudiée dans l'ancienne littérature, mais elle n'est point périmée, elle agit toujours. Elle peut être formulée ainsi : « Toutes les fois que la vogue favorise un genre au point que la foule en vienne à le regarder comme sien et que les classes cultivées l'adoptent à leur tour, alors se produisent, d'une génération à une autre, dans la transmission poétique, des versions heureuses, fruit de variantes anonymes de caractère collectif. » Il se produit encore de nos jours pour la *copla* quelque chose d'analogue à ce qui s'est produit pour le romance. Il est telle *copla* de Melchor de Palau, de Ruiz Aguilera ou d'Hartzenbusch qui a eu la bonne fortune de devenir populaire et que le peuple a reprise et remaniée à sa façon, le plus souvent malheureusement, mais parfois en y introduisant d'heureuses variantes, dans tous les cas, en donnant à la forme un certain cachet, un certain tour, qui est proprement celui de l'imagination populaire.

La poésie épique elle-même, dont le concept nous paraît actuelle-



ment impliquer le double caractère de haute culture et de création essentiellement personnelle, n'échappe point complètement à cette loi de transmission traditionnelle populaire. Son action se fait plus ou moins sentir dans les remaniements successifs des textes anciens, dans l'abondance des variantes transmises par les manuscrits. Ce « phénomène de littérature traditionnelle écrite » apparaît aussi bien dans les poèmes homériques que dans la *Chanson de Roland* ou dans le *Cantar de mio Cid*, et il permet de distinguer de poèmes savants, d'un art très individuel, tels que l'*Énéide*, d'autres poèmes, d'une grande valeur littéraire eux aussi, mais où se trouve mieux marqué le caractère *traditionnel*, qui s'est conservé en Espagne jusque dans les époques classiques.

Ce rapide résumé, où nous avons essayé de suivre fidèlement la pensée de l'auteur, suffira à montrer combien de questions intéressantes sont soulevées dans cette simple conférence. Elles ouvrent le champ à des discussions dont l'intérêt, capital pour l'histoire littéraire de l'Espagne, s'étend aussi à bien d'autres littératures.

E. M.

S. Griswold Morley, *El romance del « Palmero »*, tirage à part de la *Revista de Filología españ.*, t. IX, 1922.

Cette étude s'inspire de la méthode d'investigation dont M. Menéndez Pidal a donné des exemples et des modèles si suggestifs. Ce romance, de 25 vers de 16 syllabes, sous sa forme la plus complète, a fourni une foule de versions, dont huit, au moins, antérieures à 1650. (Une dans le *cancionero* du *Musée Britannique*, publié dans les *Romanische Forschungen*, en 1899, par Rennert, trois en *pliegos sueltos*, une dans le *cancionero* de Sepúlveda, trois dans des auteurs dramatiques du XVIIe siècle.) La version jusqu'ici la plus ancienne est celle du *Musée Britannique*, qui remonte aux dernières décades du XVe siècle. C'est aussi la plus complète, et la plus fidèle à l'assonance (en -*í*). Elle représente, à elle seule, un type caractérisé par la présence d'un double dialogue, l'un entre l'amant et un étranger (le pèlerin), l'autre entre l'amant et le spectre ou l'apparition de l'amante. Elle contient aussi quatre des particularités que M. G. M. estime essentielles parmi toutes celles que l'on peut relever dans les autres textes. Il n'en manque qu'une, la description de la morte, particularité qui apparaît, ou (selon l'opinion de M. G. M.) qui réapparaît plus tard dans les *comedias* de Mejía, de Guillén de Castro, de Vélez de Guevara, et deux versions fournies par la tradition orale moderne. L'auteur y voit un chaînon indispensable pour relier les versions anciennes aux modernes. On voudrait en être mieux assuré, car le thème une fois donné, il était bien facile d'y introduire par la suite tel ou tel détail



nouveau, comme il arrive encore chaque jour. Quoi qu'il en soit, M. G. M. classe, d'après les deux types qu'il a établis, et d'après la présence ou l'absence des cinq éléments choisis comme caractéristiques, les nombreuses versions connues. Il conclut que le *Palmero* fournit un nouvel exemple de la continuité de la tradition populaire et la confirmation de la règle formulée par M. Pidal en ces termes : « Le romance traditionnel dérive d'une narration poétique faite, en général, en une forme plus ample et plus détaillée ».

Pour compléter cette utile et consciencieuse statistique, et aussi pour appuyer peut-être une opinion de M. Pidal à laquelle il est fait allusion dans le compte rendu qui précède celui-ci (sur les *romances truncados*), il resterait à faire une étude comparée de la valeur esthétique de ces versions ou variantes, qui nous montrerait comment, et par quels procédés, le thème primitif, tel qu'on le peut entrevoir, a été, selon les époques, amélioré ou déformé. Car, en somme, l'incomparable valeur littéraire du *Romancero* est ce qui importe surtout. Mais M. G. M. a estimé sans doute (et il a eu raison) qu'il était plus sage et plus prudent de commencer par réunir tous les éléments permettant d'asseoir un jugement éclairé sur des bases aussi solides que possible.

E. M.

Leo Wiener, *Africa and the discovery of America*, Vol. 1. Innes & Sons, 129-135 N. Twelfth St. Philadelphia, 1920.

La prudence la plus élémentaire commande ici, à qui n'est pas armé, comme l'auteur, de la triple cuirasse de la philosophie, de l'histoire et de la botanique, une réserve qui n'exclue pas l'admiration pour tant de science et de force démonstrative.

Dans ce premier volume, M. Leo Wiener, qui est professeur de langues et littératures slaves à l'Université de Harvard, et qui prépare une grammaire comparée des langues américaines, s'attache à établir que le tabac, le manioc, l'igname, la patate douce et la pistache de terre (sur lesquels il donne des détails qui, indépendamment même des conclusions, ont bien leur intérêt linguistique) étaient connus bien avant la découverte de l'Amérique.

Tout cela tourne à l'avantage de la civilisation africaine, dont l'influence sur l'Amérique précolombienne deviendrait évidente. Contentons-nous ici de signaler cette thèse fortement construite et étayée sur une documentation formidable. Il est difficile de n'être pas fortement impressionné et même gagné à une thèse hardie, aventureuse certes, mais non absurde, en tout cas intéressante, et bien actuelle en un temps où le Nègre prend un peu partout une place qui lui est peut-être bien due ; espérons qu'il y mettra de la discrétion.

G. CIROT.

Crónica del emperador Carlos V, compuesta por Alonso de Santa Cruz su cosmógrafo mayor, y publicada con acuerdo de la Real Academia de la Historia por los Excmos. Sres. **D. Ricardo Beltrán y Rázpide y D. Antonio Blázquez y Aguilera,** *con un prólogo del Excmo Sr.* **D. Francisco de Laiglesia y Auser. Madrid, 1920, t. I, XII-541 pages in-8°.**

Cette publication, due à la générosité de M. Fr. de Laiglesia, qui y a contribué en outre en rédigeant l'*informe* mis en tête en manière de prologue, est venue heureusement combler une lacune, dont M. Morel-Fatio avait fait ressortir l'importance dans son *Historiographie de Charles-Quint;* et il n'est pas aventureux de dire que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, le magistral exposé où, avec tant de précision et d'exactitude, étaient passés en revue les chronistes de l'Empereur, a été le point de départ utile et le stimulant bienfaisant.

M. de Laiglesia rappelle que Menéndez Pelayo avait tiré parti, dans un chapitre de son *Historia de los Heterodoxos*, de la première partie de cette chronique de Santa Cruz; il avait pu mettre aussi la main sur la seconde, en possession de D. Gaspar Díez de Rivera, un des héritiers du comte de Polentinos, de sorte que la publication n'attendait plus que la bonne volonté d'un éditeur. C'est M. Manuel Artigas, directeur de la Biblioteca Menéndez Pelayo, à Santander, qui a fourni la copie du tome I, et M. Díez de Rivera qui a apporté celle du second. On s'est borné à moderniser l'orthographe et à supprimer quelques chapitres, entre autres, ceux qui traitent de l'ascendance de l'Empereur: nous pouvons admettre que, sur ce dernier point, les académiciens qui ont dirigé l'impression ont été bons juges de ce dont il était opportun de faire grâce aux lecteurs.

Au tome III de sa *Bibliografía madrileña* (1907), p. 477, Pérez Pastor cite, parmi les parchemins et papiers remis par le Dr Francisco Hernández au président du Conseil des Indes, Juan de Ovando, sur l'ordre de Philippe II, « un libro de mano cosido, sin cobertor, de la Coronica del Emperador hasta el año de 26 ». Le tome I actuellement publié s'arrête avec l'année 1522 (16 juin). Il n'y a donc pas concordance, mais la coupure a pu être faite arbitrairement ou accidentellement.

Le ch. XXXVI, intitulé « Cómo los governadores enviaron a Fray Antonio de Guerara a los Capitanes de la Junta, y de las cosas que les dijo y de otras que en nombre de Dios les prometió... » commence comme le fameux « Razonamiento... » (*Ep. fam.*, I, 48) de Guevara: « Al Dios que me crió invoco... », mais en diffère sensiblement par la suite. Santa Cruz est fort capable d'avoir rédigé le discours du moine d'après des notes ou des souvenirs recueillis d'une façon ou d'une autre;



et l'auteur des Épîtres n'a pas dû se gêner beaucoup de son côté pour arranger après coup, tel Cicéron ses plaidoyers, une harangue conçue dans le feu de l'action De sorte que ni l'une ni l'autre de ces rédactions ne nous donne probablement la vraie teneur du discours historique; mais on ne refusera ni à l'un ni à l'autre son intérêt. Ce qui d'ailleurs est possible aussi, c'est que le chroniste ait tout simplement arrangé à sa façon le texte du *Razonamiento* qui était dans le domaine public depuis 1539. Il est clair par exemple que la scène des conjurés écoutant ce parlementaire en froc, « algunos le miraban y otros se daban del codo », peut n'être qu'une réduction du tableau si large et si mouvementé qu'en a tracé le héros lui-même « como yo me hinqué de rodillas... » ; il est naturel aussi que le chroniste ait jugé bon de supprimer tout l'historique de la rébellion, devenu complètement superflu dans son chapitre. Ailleurs il s'est contenté de retrancher ou de résumer, tout en conservant des passages à peu près intacts : « el hábito religioso de que estoy vestido..., etc. » « Estas y otras semejantes cosas..., etc. » Les conditions posées sont les mêmes et souvent dans les mêmes termes. Tout cela serait fort bien, et la solution serait trouvée si dans le texte de Santa Cruz nous ne trouvions deux paragraphes qui n'ont rien d'équivalent, pas même une indication, dans celui de Guevara lui-même :

Si no nos engañan los historiadores, el Magno Alejandro en el principio de su imperio hizo algunas cosas dignas de ser reprendidas y no menos castigadas, pero totalmente es de los historiadores excusado no por más de hacerlas por consejo de los criados viejos de su padre el Rey Filipo., y a la verdad tenian razón de excusarle, porque los Principes mancebos menos veces yerran tomando el parecer ajeno que aciertan siguiendo el propio.

Lo contrario de esto aconteció al Rey Roboan, hijo del Rey Salomón la vida del cual por escritura divina y humana es condenada porque menospreciando el sacro consejo que le daban los sabios viejos y ancianos, perdió II Reynos sólo por allegarse al parecer de los mancebos locos.

On retrouve dans les finales de ces deux paragraphes l'antithèse chère à Guevara, mais c'est assez lourd de forme, et c'est peut-être bien du Santa Cruz. Et si l'on comprend que le chroniste ait réduit l'Épître à de plus sobres dimensions, on ne voit pas trop à quel mobile il a pu obéir en l'allongeant de cette considération, d'ailleurs non déplacée, il faut le reconnaître. Au surplus, dans le texte de la chronique, on note une bien plus grande insistance à excuser le jeune prince que dans l'Épître.

Comme on voit, il n'est pas si facile de décider.

G. CIROT.

Ajuntament de Barcelona. *L'Hôtel de Ville de Barcelone, abrégé historique.* 1 vol. in-8° de 55 pages, avec 30 figures. [Bar-



celone], Oficina municipal d'investigacions i publicacions històriques, 1921 [1].

Les deux beaux édifices civils de Barcelone qui se font face aujourd'hui, de chaque côté de la place de la Constitution, sont intimement liés à l'histoire de la vieille cité. Construits par agrandissements successifs, ils permettent aussi de suivre sur place l'évolution des styles d'architecture pendant près de trois siècles. Le *Palais de la Députation* a déjà été l'objet d'une monographie détaillée [2]; celle que l'*Oficina d'investigacions i publicacions històriques* prépare sur l'Hôtel de Ville ne présentera pas un moindre intérêt : on peut en juger d'après la présente brochure, que la municipalité de Barcelone a publiée au moment où la première Conférence internationale des communications et des transports se réunissait dans la *Salle des Cent Jurés*. Cette notice, rédigée par M. A. Duran i Sanpere, résume sans sécheresse les faits les plus importants ; avec les illustrations choisies et bien tirées qui l'accompagnent, elle suffit à montrer que les ateliers d'art catalans, si florissants au XVe siècle, ont gardé durant le XVIe leur vitalité et une bonne partie de leurs traditions.

Il semble qu'en agrandissant l'édifice à cette époque, on se soit efforcé de respecter le caractère des constructions antérieures, sans cependant pousser l'imitation jusqu'au pastiche, comme cela s'est produit dans le Palais de la Députation. Tandis que l'on élevait sur la Cour des Orangers une élégante galerie corinthienne à arcades, on décorait de cartouches et de griffons les faisceaux de colonnettes de la cour intérieure, ou bien l'on y nouait des guirlandes et des rondes de *putti* malicieux. Ce style composite s'épanouit d'une manière savoureuse sur deux portes contemporaines du palais inachevé de l'Alhambra et de l'Escorial. La dernière a pour revers un ordre toscan à pilastres; elle est flanquée de demi-colonnes gothiques que leurs spirales transforment presque en colonnes torses; pour encadrer l'écusson placé au-dessus du couronnement, on a emprunté aux ouvrages italiens du XVIe siècle finissant ce qu'ils offraient de plus riche comme enroulements de feuillages bizarrement tordus. Il est curieux qu'une même fantaisie, qui date de loin, anime des parties si dissemblables; l'ensemble, d'ailleurs harmonieux, a l'air d'un défi à l'adresse de Herrera; il manifeste déjà les tendances qui réagiront contre le classicisme romain, représenté, à quelques pas de là, par la façade du Palais de la Députation.

R. VALLOIS.

1. Les p. 41-54 contiennent une traduction anglaise du texte français.
2. J. Puig y Cadafalch et J. Miret y Sans, *El Palau de la Diputació general de Catalunya*, dans *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, MCMIX-X, p. 385-480.



Narciso Alonso Cortés. *Datos para la biografía artística de los siglos XVI y XVII.* 1 vol. in-8° de 142 pages Madrid, Tip. de la « Revista de Arch. Bibl. y Museos », 1922.

Sous ce titre, D. Narciso Alonso Cortés publie, en extraits ou analyses, un important recueil de documents qu'il a, pour la plupart, trouvés dans les dépôts d'archives de Valladolid. C'est un travail de pure érudition, où le commentaire se réduit à l'essentiel, et qui n'empiète pas sur le domaine des historiens de l'art, mais leur est indispensable; pour en rendre la consultation plus rapide, les articles sont rangés dans l'ordre alphabétique, et un index permet de retrouver sans peine les noms qui apparaissent incidemment.

Comme on peut l'attendre, beaucoup des documents cités présentent un intérêt strictement biographique et visent des artistes dont les œuvres sont mal connues [1] ; certains ont dès à présent une tout autre portée. L'œuvre de *Philippe Biguerny* s'enrichit d'un projet de retable pour la chapelle de l'Hôpital de Santa-Cruz à Tolède, travail dont le contrat se place au mois d'octobre 1541, et qui, d'ailleurs, ne fut pas exécuté. M. Cortés a, pour ainsi dire, tiré du néant un des deux sculpteurs qui passent pour avoir collaboré au retable de la chapelle royale de Grenade sous la direction de Biguerny, *Maestre Bernal.* Peu de temps, sans doute, après son retour de Grenade, Jaques Bernal s'établit à Carrión; il y travaille encore, en mars 1526, lorsqu'il passe contrat pour l'important retable de l'église San Nicolás à Castroverde de Campos. Ce retable achevé, au printemps de l'année 1529, il transporte son atelier à Aguilar de Campos. Un peu plus tard, dans les années 1533 et suivantes, il exécute un retable pour l'église San Pedro de Villagra, et, en 1543, on le trouve occupé à Villanueva del Campo. Ses origines et la date de sa mort ne sont pas encore connues, mais il est dit à plusieurs reprises *vecino de León*, et l'on peut supposer qu'il s'était établi dans cette ville au début de sa carrière. Y était-il né ? Ce dernier point prête au doute : Bernal, *alias* Vernara, ne serait-il pas un Français comme Biguerny et, de son vrai nom, Jacques Bernard ?

Sur *Alonso Berruguete*, M. Cortés révèle un petit fait qui pourra être utilisé : c'est que le maître faisait de fréquents voyages à Medina del Campo et à Tolède entre 1532 et 1535. Il signale, en juin 1566, la naissance d'un fils d'*Esteban Jordán*, Gaspar, né du second mariage de l'artiste avec Maria Becerra. Le rapprochement de ces deux noms est suggestif : on aimerait à savoir si la mère n'était pas une nièce du grand sculpteur dont Jordán a subi si manifestement l'influence. On trouvera aussi, parmi d'autres, d'intéressants détails sur la dernière entreprise de Jordán, le retable de Santa Maria d'Alaejos, qui fut

1. La corporation, si prospère, des *plateros* de Valladolid a fourni un important contingent.

modifié un peu plus tard par *Francisco del Rincón* sous la direction de *Cristóbal Velázquez*, sur le retable de Santa Eulalia (maintenant à San Juan) de Palenzuela, œuvre d'un artiste jusqu'ici inconnu, *Hernando de Nestosa*, et sur divers travaux de *Pedro de la Cuadra*.

R. VALLOIS.

Le quiétiste espagnol Michel Molinos (1628-1696), par le Père **Paul Dudon**, de la Compagnie de Jésus [Études de théologie historique publiées... à l'Institut Catholique de Paris.] In-8° de xxi-313 pages (avec un portrait de M. d'après une gravure de G. Vallet). Paris, Beauchesne, 1921.

Ouvrage capital, en raison du sujet traité et de la manière dont il a été traité.

L'histoire de Molinos — un Aragonais de Muniesa — est liée directement à l'histoire de la mystique, de la foi par conséquent, de la charité et de la pensée chrétiennes; elle est liée indirectement, mais effectivement, à l'histoire du xvii[e] siècle, c'est-à-dire d'une des époques où a brillé du plus vif éclat en France, en Espagne et en Italie, la civilisation catholique. Les découvertes retentissantes de Henri Brémond ont fait voir comme ces deux histoires étaient mal connues; elles ont ravivé la curiosité qui s'y attache; elles ont fait craquer les schématismes — mensongers tant ils étaient grossiers — où les traditions scolaires emprisonnaient les esprits. Le grand coupable, il y a longtemps que je m'en doutais, c'est Sainte-Beuve; et, derrière Sainte-Beuve, ayons le courage de découvrir Pascal. Nous avions coutume de vénérer en Port-Royal la fleur la plus magnifique poussée, à l'heure la plus belle, sur le vieil arbre de l'Église. Erreur et sottise. Parce que Bérulle écrit mal — très mal — ne le rayons pas de l'histoire; et ne supprimons pas sa postérité spirituelle. Ouvrons les yeux à la grandeur des Condren, des Eudes, des Olier et des Vincent de Paul — si même les littératures les ignorent. — Et sachons faire, enfin, l'histoire de la foi, de l'ascèse et de la mystique chez les Chrétiens.

Jansénisme et Quiétisme : ces deux mouvements apparaissent comme deux déformations contraires de l'oraison traditionnelle. Leurs docteurs déforment par une théologie inexacte l'expression de deux piétés diverses, mais dont la diversité quasi nécessaire s'accorde le plus souvent avec les exigences de l'orthodoxie. « *In vitium ducit culpae fuga, si caret arte.* » Ils exagèrent tous : les uns, le dédain pour les œuvres, la mortification, la méditation conceptuelle; les autres, le dédain pour la piété qui ne s'exprimerait point par les œuvres pénitentielles et la fuite du monde. Ceux-ci outrent la confiance en

Dieu, ceux-là la défiance de soi; par surestime de la pénitence, ceux-là risquent d'oublier la charité; par surestime de la charité, ceux-ci risquent d'oublier la pénitence. « Faute des contraires »..., disait Pascal. Mais à côté de ces hypothèses générales, très vraisemblables à mon gré, que de points obscurs! — Il faut remercier le P. Dudon d'en avoir dissipé plus d'un. La rencontre d'un exemplaire espagnol du traité de Molinos sur la communion spirituelle l'engage à chercher le texte espagnol de *la Guide*. De Barcelone, le voici qui part pour Rome. Il y trouve ce qu'il cherchait. Il conjecture que les manuscrits ont été, peut-être, aussi médiocrement explorés que les imprimés. De nouveau, il se met en chasse, enquêtant tour à tour Malaval et Falconi, Petrucci et Boudon, Bernière et Surin, et le fameux Lacombe, Bell'huomo, Segneri, Regio, Verneuil, du Vaucel et Ezquerra à Paris, à Lyon, à Madrid (Archivio historico nacional), à Séville (Arch. del arzobispado), à Simancas, à Valence (Archiv. colegial de S. Andres; del Colegio de Corpus Christi; del arzobispado; regional), à Rome, à la Vaticane, à la Vallicellane, à la Casanatense... Noter que le R. P. n'a pas pu — non plus que Pastor — pénétrer dans les Archives du Saint-Office en 1912 ni en 1918; et que, au témoignage de l'assesseur Mgr Perosi (p. 190 note): « les actes originaux du procès ne s'y trouvaient plus ». En revanche, l'auteur a pu reconstituer avec précision l'histoire de son triste héros; et il a su, chemin faisant, éclairer bien d'obscures et curieuses affaires. Molinos, né en 1628, bénéficier de St-André à Valence, docteur du collège St-Paul, est envoyé à Rome par son église afin de promouvoir la cause de Jérôme Simon (3 octobre 1663): elle postulait la béatification de celui-ci. Peut-être avait-il subi l'influence de ces Alumbrados — dont le nom apparaît, croit-on, au temps de Ximenez, et qui se rattachent sans doute aux Beghards, disciples d'Alonso de Mella (vers 1442) et de Duran de Baldach (au XIV). — Ce qui est bien assuré, c'est que, en 1662, Valence vit paraître une réédition de l'*Alfabet* de Falconi; que Molinos, sitôt arrivé à Rome, s'affilie à la *Scola Cristi* qui se réunit à S. Lorenzo in Lucina; et que, bientôt, il en est devenu l'âme. Révoqué en 1675 par l'église qui l'a envoyé, et que ses agissements inquiètent, il s'enracine à Rome; il y conquiert, comme directeur, une influence étonnante: on admet, ce qu'il déclare, que « la lumière du Très Haut » le guide en toutes matières! Cette année même il publie un traité *de la Communion quotidienne*, et le texte espagnol de *la Guide spirituelle!* « Ne pas agir; laisser agir Dieu », c'est, à l'entendre, le secret de la sagesse et de la vie: « se taire, se laisser faire, s'abandonner, en restant uni à l'Infini par le cœur ». Attaqué par plusieurs — tel Bellhuomo dès 1675 — il est chaleureusement défendu par beaucoup: depuis que l'Espagne tient l'Italie, nul doute que ses Illuminés n'y aient fait des disciples! Et puis, la

plus pure tradition italienne est riche de semences mystiques. Les « Confrères de Sainte-Pélagie » au Val Camonica (Brescia), qui se serrent autour de Ricaldini (vers 1656); les disciples piémontais de Grignon le médecin et de la sainte Ursuline de S[t]-Marcellin (Bon de l'Incarnation); le Corse anonyme qui écrivit et les lecteurs qui savourent *la Sunamitide della... Cantica;* les amis de Scarampi de Cortemiglia, de Lombardi d'Osimo, de Ricasoli et de Borri; combien d'autres accueillent avidement les enseignements de l'Aragonais. A la curie même il est soutenu par les cardinaux Azzolini et Ricci, par Altieri, par Petrucci, par le pape Innocent XI lui-même et par ses secrétaires Favoriti et Casoni: — le P. Dudon le constate sans amertume. — Bellhuomo est mis à l'Index le 28 novembre 1681; *la Guide* est réimprimée à Rome en 1681; Petrucci est nommé évêque d'Iesi et sacré par le cardinal Cibo; Segneri est condamné à son tour. Le Quiétisme triomphe...

Mais beaucoup d'évêques s'inquiètent, ou continuent de s'inquiéter. Il leur arrive aux oreilles de singulières histoires. Le 30 novembre 1682, Iñigo Caracciolo, archevêque de Naples, dénonce au Saint-Siège les méfaits des méthodes molinosistes. En 1687, c'est l'archevêque de Pise Franc. Pannochieschi qui soumet au Saint-Office une liste de 204 propositions, et qui en demande la qualification. Le cardinal Albizzi insiste auprès du pape pour que soit ouverte une enquête. Le cardinal Casanata en est chargé, de concert avec Lauria et Capizucchi. Mgr Piazza et le P. Mazza font telle diligence que, le 18 juillet 1685, Molinos est arrêté. Son cas doit être bien mauvais puisque l'Inquisition d'Aragon renonce à le défendre et condamne *la Guide* le 24 novembre 1685. Malaval le désavoue (1686), si Romiti l'imite de trop près. Finalement, le 2 septembre 1687, Molinos était solennellement condamné: non seulement sa doctrine était rejetée comme hérétique, ses mœurs même étaient inçriminées!... « Impossible de remuer cette boue fétide. Nous nous contenterons de dire: les faits de lubricité sont nombreux; il s'agit d'habitudes qui ont duré des années... Molinos a avoué vingt-deux ans de vie coupable » (p. 193-194). Et la doctrine n'explique que trop bien les faits constatés et les déclarations des témoins [B. N. de Paris: Fonds italien, mss. 138].

Les Molinos et les Lacombe, est-ce donc l'inévitable rançon des sainte Caterine et des sainte Térèse? [1]

ALBERT DUFOURCQ.

1. 15 chapitres, avec une copieuse bibliographie. I. Molinos en Espagne, 1628-63. — II. L'action de M. à Rome; son premier livre, 1664-75 (la communion quotidienne en Espagne de 1609 à 75). — III. La guide spirituelle, 1675 (une rédaction inédite). — IV. Le quiétisme en Italie, avant M., 1655-75. — V. Les premières oppositions, 1676-80: Bellhuomo; une *défense de la contemplation* inédite. — VI. Le décret du 12 février 1679 sur la communion quotidienne vise l'Espagne, non Molinos. — VII. La



Hayward Keniston, *List of Works for the study of Hispanic-American history (Hispanic Notes and Monographs, V)*. The Hispanic Society of America. New-York, 1920, XVIII-451 pages.

Bibliographie d'autant plus utile que rien de semblable n'avait été, pour tout cet ensemble, tenté encore. Il fallait recourir au manuel d'Altamira. On y trouvera, méthodiquement classés : 1° les ouvrages sur l'Amérique hispano-portugaise en général, d'abord ceux qui touchent à l'histoire entière, puis successivement ceux qui traitent de la période précolombienne et des indigènes, de la découverte et de la conquête, de la période coloniale, enfin de la période révolutionnaire jusque vers 1830 ; 2° les ouvrages où il est question d'un des pays de l'Amérique du Sud, et ici le classement par périodes est encore le même pour chaque pays. Les noms d'auteurs sont, dans chaque groupe, pris alphabétiquement, en tenant compte du premier nom, ce qui est le canon d'aujourd'hui, un peu sévère étant donnée la latitude de l'usage espagnol.

Afin d'alléger le volume évidemment, l'auteur a économisé l'énumération des réimpressions. La chose ne va pas sans inconvénients. Si le lecteur, si l'étudiant ne sait pas que Gómara et Díaz del Castillo, ainsi que les *Cartas* de Fernán Cortés se trouvent aux tomes XXII et XXVI de la *Biblioteca de Autores Españoles*, et Solís au tome XXVIII, ce n'est pas là qu'il se renseignera. Pour les *Cartas*, avant l'édition de 1866 par Gayangos, celle des *Documentos inéditos para la historia de España*, avec ses préliminaires et son texte non corrigé, avait peut-être sa place. On a également été avare en ce qui concerne les traductions. Pour Bernal Díaz, ni celle de Jourdanet (2e édit. 1877), ni celle de José-Maria de Heredia (1877-87) ne sont mentionnées. Les ouvrages français sont un peu oubliés : tel celui de Lorin et Capitan, *Le travail en Amérique avant et après Colomb* (Paris, Alcan, 1914) ; le *Manuel d'archéologie américaine* de H. Beuchat (Picard, 1912, abondante bibliographie). Enfin un index des noms d'auteurs aurait été bien commode, ainsi qu'une énumération sommaire des textes ou études intéressantes que comprennent les collections indiquées : ainsi pour la *Colección* et la *Nueva Colección de documentos para la historia de México* de García Icazbalceta. On

polémique continue, 1680-82 : Palafox de Palerme recommande, Segneri attaque M. — VIII. Controverse sous le manteau : Valesio, Bartoli, Petrucci ; tentatives conciliatrices de Marchese. — IX. Victoire de Molinos : Bellhuomo et Segneri condamnés ; Petrucci évêque. Regio et Caprini. — X. Caracciolo de Naples se plaint à Innocent XI, 1682 ; Albizzi et Maracci. — XI. Molinos emprisonné, 18 juillet 1685, Petrucci fait cardinal 2 septembre 1686 ; plaintes de l'archevêque de Pise, mars 1687. — XII. Molinos condamné, 1687. — XIII. Petrucci condamné, 1688, se rétracte. — XIV. Palafox se rétracte. — XV. Épilogue.



me répondra que cela eût entraîné trop loin, et c'est vrai; c'est dommage tout de même.

Mais ce qu'on nous offre a son prix. Il faut en savoir gré à l'auteur et aux éditeurs. C'est sans doute sciemment qu'ils ont omis ce que nous regrettons de ne pas y voir, et c'est leur système, non leur ignorance que nous critiquerions, sans acrimonie du reste, et sans y insister autrement.

G. CIROT.

Comtesse de Pardo Bazán, *El lirismo en la poesía francesa*, tome XLIII des *Œuvres complètes*, Madrid, s. d, [1923], 449 pages.

Le lyrisme dans la poésie française est une œuvre posthume que M. Luis Araujo Costa, très bien préparé à cet effet par sa connaissance de notre littérature, a tirée des papiers de Mme Pardo Bazán. Et c'est sans doute à peu près tout ce qu'il restera des deux cours professés par cette dernière, à l'Université de Madrid, sur le lyrisme dans la prose et dans la poésie françaises. Pour des raisons qui n'importent pas ici, ces cours n'eurent aucun succès. Le public n'y vint pas[1]. Dans ces conditions, la « chaire de littérature des langues néo-latines », créée par l'amicale initiative d'un ministre, devait disparaître avec ce dernier. Elle disparut en effet, et cette tentative, d'ailleurs mal conçue, pour introduire dans l'université un enseignement dont l'absence constitue pour elle une fâcheuse originalité, n'eut aucune suite. Il n'en serait rien resté si l'éminente titulaire n'avait pris la précaution de rédiger ses conférences. La rédaction en est élégante; on y retrouvera la facilité et la finesse habituelle de l'auteur. Il n'est cependant point douteux pour moi que si elle les eût publiées elle-même, elle les aurait profondément modifiées. Le titre, le plan, le manque de proportions, la bibliographie, prêtent en effet à bien des critiques.

Un coup d'œil sur la table des matières, dressée par l'éditeur, suffit à montrer que le titre répond mal au contenu du livre, car il y est autant question du lyrisme dans la prose que dans la poésie. De plus, les préliminaires ont relativement une ampleur si disproportionnée, qu'on croirait à une étude d'ensemble sur l'inspiration lyrique dans la littérature française, si l'auteur elle-même ne nous avertissait qu'une bonne partie de l'ouvrage n'est qu'une introduction à son véritable sujet, lequel paraît, en définitive, avoir été le sentiment lyrique en France dans la période contemporaine, c'est-à-dire depuis l'apparition du romantisme.

1. Je puis témoigner qu'à l'une des premières leçons nous étions exactement cinq auditeurs, dont *pas un* n'était espagnol.



Le plan reste aussi vague que le sujet. La « rapida ojeada » sur les antécédents nous fait remonter aux origines de l'humanité. Il y est question des civilisations américaines précolombiennes, du Ramayana, de l'Égypte, de l'antiquité classique et de tout le Moyen-Age. Tout est dans tout, évidemment! Nouvel exemple de l'abus de cette méthode discursive, si chère aux Espagnols, et dont Menéndez Pelayo a fourni d'illustres exemples. Elle se caractérise, entre autres choses, par l'éparpillement du même sujet à travers des chapitres différents selon, semble-t-il, les hasards de l'inspiration, qualité et danger national, selon Ganivet. Ainsi, les causes et les théories du romantisme sont fragmentairement étudiées çà et là. On nous dit que le lyrisme dans la prose est antérieur au lyrisme dans la poésie : on l'étudie cependant après. Balzac et George Sand viennent avant Mme de Staël et Châteaubriand. Après Flaubert nous revenons à Auguste Barbier, pour passer à Casimir Delavigne, dont d'ailleurs les titres à figurer parmi les lyriques nous étonnent un peu. Il est traité du lyrisme au théâtre dans le chapitre XXIIe, puis le sujet s'interrompt pour reprendre, cent pages plus loin, avec le drame romantique. Je ne voudrais pas trop insister sur ce genre de critiques. Cette marche déconcertante, avec ses arrêts, ses retours en arrière, ses brusques écarts, ses répétitions, se comprendrait aisément dans une conférence familière. Elle étonne dans une œuvre qui paraît avoir été rédigée (avant ou après?) à tête reposée. Quoi qu'il en soit, nous admettons volontiers, avec l'éditeur évidemment irresponsable, que la plupart de ces défauts auraient disparu si l'auteur avait pu mettre la dernière main à son œuvre.

Les jugements d'étrangers compétents sur notre littérature sont souvent intéressants pour nous, même (et surtout) quand ils diffèrent des nôtres et vont à l'encontre de l'opinion commune. Je ne dirai point que ceux de Mme Pardo Bazán brillent par une excessive originalité, mais pour les apprécier à leur mérite relatif, il ne faut pas oublier qu'ils s'adressent à un public qui (sauf d'honorables exceptions) nourrit volontiers contre les lettres françaises bien des préventions, et auquel nos classiques, en particulier, restent le plus souvent inaccessibles. Mme Pardo Bazán s'élève parfois, non sans courage, au-dessus des partis pris et de l'ordinaire incompréhension de certains de ses compatriotes. Elle définit bien, par exemple, le génie et le « romantisme lyrique » de Racine, de tous nos grands auteurs le plus ignoré et le moins goûté en Espagne. Elle lui a consacré quelques pages animées d'une sympathie pénétrante. Elle fait à Rousseau, sans restrictions, la part considérable qui lui revient de droit. Elle parle avec une délicatesse bien féminine de George Sand, si maltraitée d'ordinaire.

En revanche, je crains que les admirateurs de Victor Hugo ne la

trouvent médiocrement enthousiaste. Qu'elle exécute durement son théâtre et le mette avec insistance au-dessous de celui d'Alexandre Dumas, passe encore; il faut avouer qu'il a bien vieilli. Mais que l'art souverain du grand lyrique soit exclusivement étudié à propos des *Odes et Ballades*, ou des *Orientales*, et que les *Contemplations*, les *Châtiments* ou la *Légende des Siècles* y soient à peine cités, c'est ce qu'ils ne pardonneront pas aisément.

Les choix ou les oublis prêteront également à la critique. Vigny est à peu près entièrement omis; seul, son drame de *Chatterton* est nommé Mais Reboul, Pommier, Moreau, Gallois, apparaissent, ombres pâles, dans le bois sacré, et les inévitables sonnets d'Arvers et de Gramont, par un privilège unique, sont cités in-extenso. En revanche, je doute qu'il vienne à l'esprit de personne en France de rapprocher Béranger de Châteaubriand ou de Victor Hugo. Mme Pardo Bazán la première en sentirait le ridicule. « S'il a bu dans son verre, dit-elle, il faut avouer qu'il n'y eut jamais verre plus vulgaire et moins artistique. » A la bonne heure! mais alors, pourquoi lui consacrer tout un long chapitre?

Mais laissons ces menues critiques qu'il serait trop facile de multiplier. Et constatons plutôt que cet ouvrage est un nouveau témoignage de l'intérêt que portait l'auteur à la littérature française. Nul n'a plus fait qu'elle pour en répandre la connaissance parmi ses compatriotes. De ses leçons à l'*Ateneo* sont sortis les trois volumes : *Le Romantisme*, *La Transition*, *Le Naturalisme*. De ses cours de l'Université, M. Araujo Costa a tiré le présent ouvrage, et d'autres suivront bientôt sans doute. En y joignant les innombrables articles épars de tous côtés, on constituerait un ensemble imposant. Ce qu'il faut rappeler surtout, c'est que le cours sur le *Lyrisme en France* fut donné pendant la guerre, et à une époque (1916) et dans un milieu dont le moins que l'on puisse dire, c'est que les sympathies pour notre pays y étaient bien hésitantes et bien timides. Dès la première leçon cependant l'auteur faisait la déclaration suivante que j'ai plaisir à rappeler : « En m'occupant de la France, je veux rendre hommage à la grande nation qui a tant contribué à ma formation intellectuelle et pour laquelle j'éprouve une affection qui s'accroît dans les dramatiques circonstances actuelles, parce qu'elles mettent une fois de plus à l'épreuve son courage et son patriotisme. » Les raisons profondes de l'action exercée par la France sont exposées dans des pages qui alors prenaient une valeur particulière. « Nulle nation, disait-elle, n'a agi sur l'Espagne comme la France : l'influence de toutes les autres réunies ne saurait être comparée à celle-là. Plus que par la lointaine parenté, plus que par la proximité géographique, plus même que par le nombre et l'éclat de ses écrivains, elle a agi sur nous par je ne sais quelle sympathie, par le fluide mystérieux qu'elle dégage, qui s'in-

sinue, s'infiltre et entraîne toutes les volontés aussi bien au point de vue social et politique qu'au point de vue intellectuel et littéraire. Cette sympathie communicative, contagieuse, a donné à la France en Europe une hégémonie indépendante de l'hégémonie matérielle, un caractère de nation-guide, qui détermine des états d'âme que nulle autre n'a éprouvés à un tel degré. » Et enfin, courageusement, la conférencière s'élevait, dans les pages consacrées à George Sand, contre l'accusation de « décadence, de corruption, de byzantinisme et de pourriture », grand cheval de bataille, si je puis dire, de la propagande francophobe. « Non, s'écriait-elle, ce que, pour moi, jai vu en France, en l'étudiant sans passion, impartialement, c'est un grand amour du travail, industriel, agricole, artistique, scientifique, un effort incessant pour guérir ses blessures, pour réparer ses défaillances, effort profondément patriotique, dont les résultats sont visibles en ce moment, en présence de l'admirable conduite de ce grand peuple, celui qui peut-être sait le mieux affronter l'horreur des batailles et des effroyables tranchées. Qu'on me pardonne cette effusion. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui, ni même d'hier, que date mon attachement pour la France, ni ma conviction qu'il y faut bien réfléchir avant de parler d'une décadence, résultat de l'érotisme littéraire. » Quelques réserves que l'on pourra faire sur la valeur de certains jugements littéraires de l'auteur, il y aurait pour nous ingratitude à ne point rappeler de telles déclarations et ne point rendre hommage à la netteté courageuse de son attitude, dans des circonstances où il y avait quelque mérite à afficher publiquement ses sentiments.

E. M.

Anales del Instituto general y técnico de Valencia. Divulgaciones lusitanas, por **Manuel Castillo**. Valencia, 1921, 41 pages.

Je crois devoir signaler aux lecteurs du *Bulletin hispanique* les deux conférences que M. Manuel Castillo a réunies en brochure ; ce n'est pas qu'elles présentent un intérêt bien vif en elles-mêmes ; mais, avec les livres de M. de Unamuno et ceux de M. de Llanos y Torriglia, dont j'ai étudié ici-même le principal, avec la multiplication des traductions castillanes d'Eça de Queiroz, et bien d'autres faits encore [1], elles viennent confirmer l'existence, dans les pays de langue espagnole [2],

1. On sait, par exemple, que le roman de M. Raoul Brandão, *Os Pobres*, vient d'être traduit en castillan, et publié par la librairie Rivadeneyra. *La junta para ampliacion de estudios* a également, il y a peu de temps, édité en espagnol un travail de M. Vergilio Correia sur un point de préhistoire portugaise.

2. Je ne range pas parmi ceux-ci la Catalogne, dont au reste le cas est tout à fait spécial et qui, par antipathie envers la Castille, a souvent montré sa prédilection pour le Portugal.

d'un timide mouvement lusophile qui, espérons-le, ira se développant.

La première conférence est intitulée *Portugal y la Unión Ibero-Americana*. M. C..., regrette que cette « Unión ibero-americana » ait presque toujours été jusqu'ici une union « hispano-americana ». Il demande qu'on fasse au Portugal la place à laquelle il a droit par son glorieux passé, par ses luttes incessantes pour l'indépendance de la Péninsule, par les extraordinaires découvertes de ses marins, par son génie colonisateur, et aussi par le rôle qu'il a joué dans la formation de la grandeur espagnole elle-même. Puis, après les lamentations inévitables et habituelles sur l'ignorance dans laquelle vivent les deux pays l'un à l'égard de l'autre, il vante les qualités du peuple portugais, son honnêteté, son intelligence, son amour du travail; il décrit Coïmbre et ses étudiants, et ses rues pittoresques, et la douceur de son paysage; il rappelle Sainte-Élisabeth d'Aragon et Inés de Castro, et il termine par un tableau rapide, fort incomplet du reste, de la vie intellectuelle contemporaine au Portugal.

La seconde conférence, *El poeta y pedágogo Joao* (sic) *de Deus* n'est qu'un exposé consciencieux, mais sans originalité, où l'auteur raconte la vie du grand écrivain lusitanien, puis étudie superficiellement sa méthode de lecture et son œuvre pédagogique, et, enfin, sa production poétique.

ROBERT RICARD.

Enrique Diez-Canedo, *Conversaciones literarias* (1915-1920), Madrid, Editorial-America. 1 vol. in-8°, 280 pages (1922).

C'est un recueil des articles que M. Diez-Canedo a publiés au jour le jour, de 1915 à 1920, dans des journaux ou des revues de Madrid. S'ils se ressentent des circonstances dans lesquelles ils ont vu le jour, si notamment ils se réfèrent fréquemment à la grande guerre dont les neutres eux-mêmes ont subi le contre-coup, ils n'en gardent pas moins un intérêt durable; il eût été grand dommage qu'ils restassent dispersés dans des feuilles éphémères.

M. Diez-Canedo est un des critiques les plus autorisés de l'Espagne contemporaine. L'autorité lui est venue non pas, comme il arrive trop souvent, avec l'âge et sur le déclin, mais en pleine jeunesse. Il la doit avant tout à une richesse d'informations que bien peu, parmi ceux qui écrivent au jour le jour, ont su acquérir aussi précise et aussi complète. Que n'a-t-il pas lu? Les écrivains de chez lui d'abord, comme il est naturel, mais aussi ceux de chez nous, qu'il connaît à fond et interprète avec une sûreté irréprochable, ceux de Belgique, ceux d'Italie, ceux d'Angleterre: les poètes japonais eux-mêmes lui sont devenus familiers dans les traductions de Judith Gautier et il tire

d'eux un saisissant rapprochement avec quelques vers de Góngora (p. 117). Dans notre temps de voyages internationaux et de relations incessantes entre les peuples, il n'est plus possible au critique de s'isoler dans sa patrie. Les œuvres qui éclosent auprès de lui sont, dans bien des cas, sorties d'une graine apportée de loin, ou du moins elles ont reçu une greffe étrangère; quiconque les voudrait juger sans avoir fait l'apprentissage du cosmopolitisme, s'exposerait à de lourdes bévues. M. Diez-Canedo, bien armé pour l'étude de ces influences réciproques, a trouvé notamment, dans sa préparation, les éléments d'un jugement aussi neuf que raisonnable sur les rapports de la littérature espagnole avec la littérature française; à ceux qui éprouvent ou feignent une violente indignation contre l'influence française sur les lettres espagnoles, il a montré d'abord que cette influence n'est pas responsable de tous les maux qu'on lui impute, ensuite qu'elle n'existe pas seulement en Espagne, mais dans presque tous les pays civilisés, enfin, qu'elle est, non un danger, mais un stimulant pour les initiatives nationales (p. 76-81).

La marque de la critique telle que M. Diez-Canedo la comprend et la met en œuvre, c'est la finesse. Il en faut, et il en faut beaucoup, pour donner sur tant d'auteurs et tant de livres la note juste, pour mettre — ou remettre — chacun à sa place, pour mesurer exactement les rapports et les valeurs. Nous avons avec M. Diez-Canedo une impression de parfaite sécurité; mais elle ne procède pas seulement, comme il arrive avec d'autres critiques, de ce qu'il ne perd jamais de vue ces vérités premières auxquelles, hélas! tant d'écrivains se permettent des infidélités. Non, M. Diez-Canedo, si judicieux qu'il soit, ne se pose pas en champion du bon sens. S'il nous inspire pleine confiance, c'est par le sentiment que nous avons qu'aucune nuance ne lui a échappé, qu'il a pénétré toutes les intentions, toutes les beautés, tous les artifices, et que la lecture des auteurs dont il nous entretient a vraiment été pour lui ce qu'elle doit être : la substitution temporaire du critique à son auteur, à charge pour celui-là de nous révéler les intentions de celui-ci...

Cette finesse se nuance parfois de malice, — une malice qui n'est ni méchante, ni lourde, mais qui glisse légèrement sans mortifier. Elle est sensible surtout dans les articles consacrés aux mœurs littéraires de l'Espagne contemporaine. Car un amateur de classifications introduirait volontiers dans le livre de M. Diez-Canedo trois grandes divisions : l'une, la plus importante, serait réservée aux portraits d'écrivains espagnols de l'heure présente (D. Francisco Giner, Azorín, Felipe Trigo, Dicenta, Baroja), ou de l'époque classique (Góngora, Lope de Vega); l'autre réunirait les silhouettes d'écrivains étrangers (Verhaeren, Maeterlinck, Léon Bloy, d'Annunzio, Gorki, etc.); la troisième, enfin, grouperait quelques fines peintures du milieu où les

écrivains espagnols évoluent. Cette dernière section, trop réduite à mon gré, contient quelques-unes des pages que j'ai lues avec le plus de plaisir. Les variations sur l'expression *meterse con* et les mœurs qu'elle suppose, — l'interview avec Bilitis, l'héroïne de Pierre Louys, que quelques Espagnols ont pris pour un personnage réel (oh! les amusantes parodies du castillan que trop de Français parlent!), — la peinture de la foire aux vieux livres, qui est un thème obligé pour tout critique espagnol, voilà bien de l'esprit, d'autant plus agréable qu'il ne s'affiche pas et laisse au lecteur le plaisir de le découvrir. Et je ne veux point parler des réflexions sur les Académies et les Lettres: M. Diez-Canedo n'insinue-t-il pas que le meilleur titre d'Azorín à devenir académicien, c'est d'avoir été sous-secrétaire d'État?

Tel est ce livre des *Conversations littéraires*. Ce sont bien des conversations, en effet, par la variété des sujets et l'agrément du ton, mais le causeur est un des mieux informés et des plus judicieux qu'on puisse entendre en Espagne.

HENRI MÉRIMÉE.

Viajes por España y Portugal desde la edad media hasta el siglo XX. Divagaciones bibliográficas por **Arturo Farinelli**. Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas. Centro de Estudios históricos. Madrid, 1921. 511 pages 20 ptas.

Ce n'est pas une bibliographie, ce ne sont pas non plus des « divagations », ce sont des notes à profusion, simplement classées dans l'ordre chronologiqne, que M. A. Farinelli nous offre dans ce compact volume. Il a voulu compléter la *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, publiée en 1896 dans le tome III de la *Revue hispanique;* il n'a pas eu la prétention de la remplacer ni de la rendre inutile: il est le premier à en reconnaître l'utilité et le mérite. Il s'est placé à un point de vue différent, élargissant la compréhension de cette catégorie littéraire en quelque façon illimitée et l'extension des recherches dont elle peut être l'objet, de manière à y comprendre tout ce qui implique ou comporte une relation de voyage dans la péninsule. Point n'est besoin de faire ressortir l'intérêt et l'importance d'une telle publication. Un amoncellement, sans doute, mais non pas d'ailleurs un fouillis, car l'index permet aisément d'y trouver ce qu'on cherche, et l'introduction en donne la pensée directrice:

Esta virtud artística que escasea en la mayoría de las relaciones de viajes por España y Portugal, habrá que buscarla, no en las memorias arregladas y cuidadosamente dispuestas que llevan el pomposo título de *Viajes, Recuerdos de España*, sino donde menos trasluce su intención el escritor: en las confesiones tumultuosas y fragmentarias, en cartas íntimas y fami-



liares, en los borradores de apuntes que no parecían destinarse al público y a la divulgación...

En fin, mucha más importancia debía darse a las cartas, a las memorias, a los recuerdos íntimos de personajes verdaderamente ilustres: poetas, artistas, hombres de ciencia, hombres de elevados sentimientos, de ideas propias y originales; a pesar de que estas cartas, estas memorias, estos recuerdos carecen del título, puramente exterior, geográfico, de *Viaje por España*, que ostentan muchas pinturas de viaje de modernos turistas, que merecen sin más ni más ser echadas por la ventana al fuego, como hacía el cura de Don Quijote con los famosos libros de caballería.

Mais l'idée de signaler tout ce qui, sans porter en vedette le mot *Viaje*, contient des détails, des impressions, des notes de voyage, n'est évidemment réalisable qu'en partie. C'est l'infini. On peut toujours y ajouter, et M. Farinelli doit avoir bien des additions déjà à faire depuis deux ans à peine que son livre a paru. C'est égal : il y a déjà de la matière; et l'on admirera certes tant d'érudition, de patience, d'amour enfin pour le sujet, qui ici est toute l'Espagne en somme, l'Espagne, que l'auteur aime passionnément, fébrilement.

G. CIROT.

CHRONIQUE

—— **A travers les revues :**

Robert Ricard, *Le Brésil dans la littérature française au* XVI*e siècle* (*Revista de Historia*, 1922, p. 134).

J. Deleito y Piñuela, *La intervención de los españoles expatriados en los sucesos de « Los Cien Días »* (*Asociación española para el progreso de las Ciencias, Congreso de Oporto, 1921*, tomo VIII).

Amalio Huarte y Echenique, *Sancho Sánchez de Muñón* (*Basílica Teresiana*, mars 1921). [Il s'agit de l'auteur supposé de la *Tragicomedia de Lisandro y Roselia.*]

Claudio Basto, « *Cavalo Tremedal* » (*Lusa*, 1920).

C. Carroll Marden, C. r. de *Documentos lingüísticos de España, I, Reino de Castilla*, par R. Menéndez Pidal (*Modern Language Notes*, April 1923).

Juan Millé y Giménez, *Una nueva interpretación acerca de los artículos omitidos por Avellaneda en su « Quijote »* (dans *Revista del Ateneo hispano-americano*, 1919, n° 5, nov.-déc.); — *Los locos y el Quixote* (Extr. de la Rev. *Nosotros*, n° 135, ag. 1920, Buenos-Ayres, Mercatali); — *La juventud de Lope de Vega* (Extr. de la Rev. *Nosotros*, n° 153, 1922).

Parlaments en el consistori de la Gaia Ciència de meste Felip de Malla, publiés par Marçal Olivar. Barcelone, 1921 (Extr. des *Quaderns d'Estudi*, vol. XXIII, mém. 48).

Apuntes para la biografía del Maestro Juan Vaseo, por Don Amalio Huarte y Echenique (de la *Revista de Archivos, Bibl. y Museos*, 1920). Rectifications et documents curieux sur le professeur de Salamanque, mort en 1561, non en 1552.

G. Cirot, C. r. de *Pere II el Gran, El desafiament amb Carles d'Anjou* par Ferran Soldevila (*Revue historique de Bordeaux*, nov. 1922).

J. Melander, *L'origine de l'espagnol « no más » au sens de seulement* (*Studier i modern Språkvetenskap*, Uppsala, 1920).

Gerardo J. Geers, *El problema de los romances* (tiré à part du *Neophilologus*, V)

Adalbert Hämel, *Beiträge sur Lope de Vega*, Bibliographie (Extr. de *Zeitschrift für romanische Philologie*, XL, 1920).

—— Fidelino de Figueiredo, *Para a historia da philosophia em Portugal (subsidio bibliographico)*, Porto, Typ. da Empr. litteraria e typographica, 1922, 35 p. Utile inventaire des œuvres philosophiques, avec index, par ordre chronologique d'impression, de 1498 à 1921, et

bibliographie pour l'étude de la philosophie en Portugal. Reproduction du portrait de Fr. Sanchez, qui est à la Faculté de médecine de Toulouse.

— António Ferrão, *Os Arquivos e as Bibliotecas em Portugal.* Coimbra, Imprensa da Universidade, 1920, 331 p. Copieux renseignements sur les efforts de l'administration de l'Instruction publique en Portugal pour la reconstitution, la réglementation et l'enrichissement des bibliothèques et archives de 1913 à 1918. Cf. *Bull. hisp.*, 1920, p. 108.

— A. Mesquita de Figueiredo, *Arquivo nacional da Tôrre do Tombo. Roteiro prático.* Livraria Universal de Armando Joaquim Tavares, Calçada do Combro, 28 e 30, Lisboa, 1922, 100 p., 6 $. Bibliographie sur l'histoire de l'*Arquivo*, inventaires et catalogues mss ou impr. existant à l'*Arquivo;* description sommaire du contenu des principales salles; collections les plus importantes: *Colecção especial*, *Leis e regimentos*, *Forais*, *Inquiriçoes*, *Côrtes*, *Leitura nova*, *Corpo cronológico*, *Gavêtas*, *Chancelarias reais;* considérations sur les desiderata et la réglementation.

— *Origen y vicisitudes de los títulos profesionales en Europa (especialmente en España.)* Discours de réception à l'Académie de l'Histoire de D. Eduardo Ibarra y Rodriguez. Le point de départ est la constatation de l'analogie entre les Universités et les corporations; *guildes* d'étudiants et *collegia* de maîtres, fusion en « *université* » à Bologne; histoire du titre industriel et de sa suppression: histoire du titre universitaire, baccalauréat, licence, doctorat; le doctorat en Espagne; réforme universitaire et grades au xviiie siècle; législation espagnole au xixe siècle; les *reválidas*. Notes, bibliographie. Nécrologie de D. Eduardo de Hinojosa. Réponse de D. Julián Ribera y Tarragó. Tipografía Renovación, Larra, 8, Madrid, 1920, 132 p.

— Ezio Levi, *Figure della Letteratura spagnola contemporanea.* Firenze, Società an. editrice « La Voce », 1922, 117 p. Courts articles sur Unamuno romancier; Blasco Ibáñez, sa vie et son *Mare Nostrum;* Antonio Hoyos y Vinent; Concha Espina; Rufino Blanco Fonbona. Bibliographie sur chacun de ces auteurs.

— *Bibliografía general Española e Hispano Americana.* MCMXXIII. Publicada por las Cámaras oficiales del Libro. Madrid-Barcelona Enero-Abril. Nos 1 à 4. Nous ne pouvons que nous louer de l'initiative ainsi prise, en souhaitant qu'elle ne soit pas découragée. Outre la liste des ouvrages parus, avec indication d'éditeur et de prix, des articles, tel que *L'ispanismo in Italia*, avec traduction espagnole en regard, par Ruggero Palmieri, inventaire de la production des hispanisants italiens depuis 1887, par ordre de questions et d'époques.

— Nous n'avons pas cru devoir rendre compte du livre de M. Max Henriquez Ureña, *Los Estados Unidos y la República Dominicana; La*

verdad de los hechos comprobada por documentos oficiales, Habana, Imprenta « El siglo xx », Teniente Rey, 27; 207 pages. Nous n'en avons pas moins à signaler une telle publication, ne serait-ce qu'à titre documentaire. Depuis qu'elle a paru, 1919, c'est déjà... de l'histoire.

— M. Louis Halphen, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, a constitué une collection « Les classiques de l'histoire de France au Moyen Age » (Honoré Champion, 5, quai Malaquais, Paris) et l'a inaugurée par un *Eginhard*, *Vie de Charlemagne*, 1923, 127 pages. Le texte est donné avec traduction en regard. Il n'est pas sans intérêt, on le sait, pour l'histoire d'Espagne. On pourra désormais se dispenser de recourir à la collection des *Scriptores rerum Germanicarum*.

— L'*Illustration* du 2 juin 1923 publie, sous le titre « Un exemple cynique de propagande allemande », une note assurément très suggestive, au sujet d'un article paru dans le numéro du 25 avril 1923 d'une revue publiée à Berlin, *Revista d'exportação e d'importação*. Cet article, où il s'agit de montrer « les infamies françaises dans la Ruhr », est accompagné d'une gravure montrant des enfants effrayés par nos soldats. Or, l'*Illustration* reproduit en dessous le même cliché emprunté à une revue allemande du 9 avril 1923 et illustrant un article où il s'agit tout simplement de mouvements de gymnastique rythmique avec conseils à l'appui.

L'*Illustration* a bien fait de dénoncer ce singulier moyen de propagande, auquel nous avons été habitués pendant la guerre. Mais elle a eu le tort de ne pas se renseigner un peu mieux sur la langue dans laquelle est rédigé cet article, ainsi que toute la revue. Pourquoi dit-elle par deux fois qu'il est en espagnol, alors que tout est en portugais?

La confusion ne passera certainement pas inaperçue à l'étranger, où l'*Illustration* est fort répandue. Il vaut donc mieux qu'elle soit signalée dans une revue française. Nous pourrions en prendre texte pour protester contre une ignorance plus humiliante encore pour nous que pour les pays dont on interchange ainsi les langues. Demandons plutôt l'indulgence pour une bévue. Celui qui l'a commise est peut-être convaincu qu'il n'y a que deux langues étrangères intéressantes au monde: l'anglais et l'allemand. Le reste, c'est tellement quelconque, et tellement facile!...

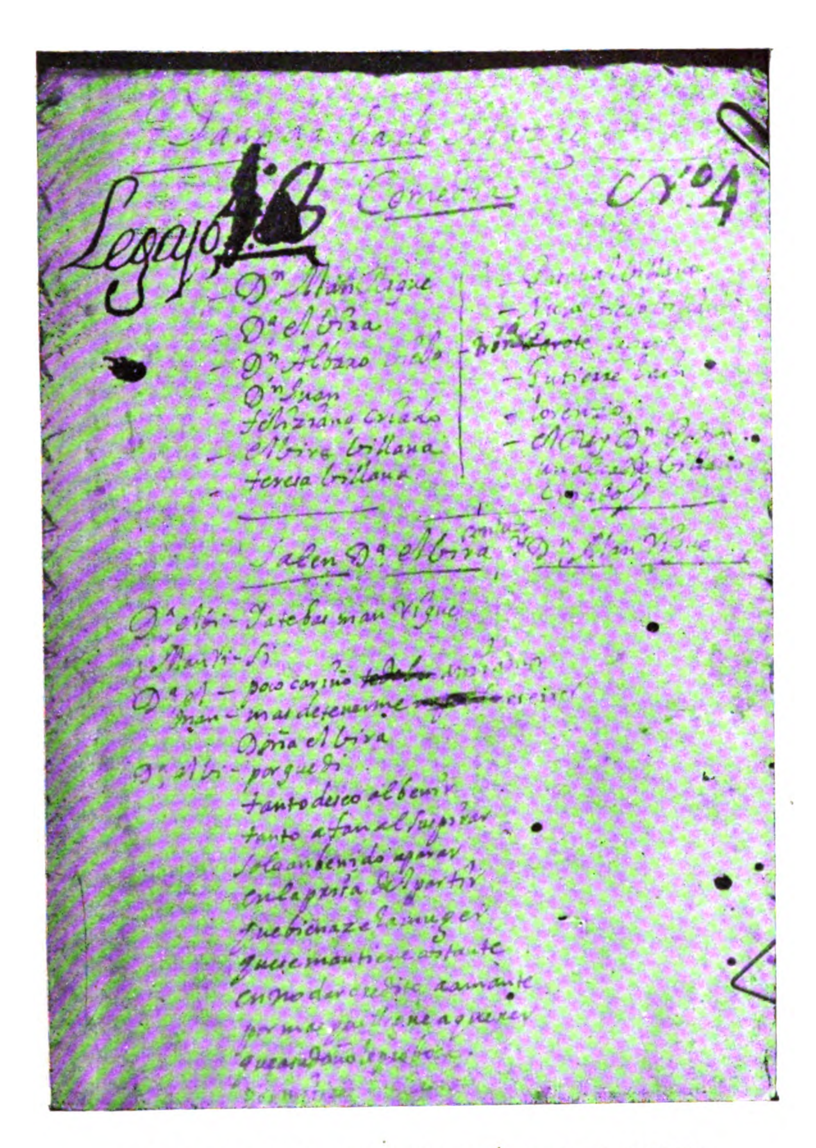
G. C.

23 juin 1923.

LA RÉDACTION : E. MERIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.




Legajo 4-18 Comedia Nº 4

Dⁿ Man Rique
Dª Elbira
Dⁿ Albaro viejo
Dⁿ Juan
Feliziano criado
Elbira villana
Teresa villana

Salen Dª Elbira y Dⁿ Man Rique

Doña Elbira
tanto deseo al benir
tanto afan al suspirar
solo an benido a parar
en la pena del partir
que biene a ser la muger
que se mantiene constante
en no dar credito a amante
por mas que tiene a querer

MANUSCRIT DE LA BIBLIOTECA MUNICIPAL DE MADRID
(Ms. A de *Ya anda la de Mazagatos*).

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLVᵉ ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous la direction des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXV
N° 4
Octobre-Décembre 1923



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille: PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA
Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIᵉ
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE

BULLETIN HISPANIQUE
(Universités de Bordeaux et de Toulouse)
Tome XXV, 1923, N° 4

SOMMAIRE

DIRECTION ET RÉDACTION

ANTONIO DE GUEVARA[1]

Sa vie.

« ... Votre seigneurie n'ignore pas que mon grand-père avait pour nom D. Beltrán de Guevara, que mon père s'appelait aussi D. Beltrán de Guevara, que mon oncle s'appelait D. Ladrón de Guevara, et qu'à mon tour je m'appelle D. Antoine de Guevara; et vous savez aussi, seigneur, qu'il y eut des comtes à Guevara, avant qu'il existât des rois en Castille. » C'est par ces fières paroles qu'Antonio de Guevara, répondant un jour au Connétable de Castille D. Iñigo de Velasco, faisait allusion à l'antiquité de sa maison et en rappelait la noblesse (*Ep.* I, 6).

Si l'on en croit la tradition, le fondateur de la maison de Guevara serait un chevalier noble de la famille des ducs de Bretagne, Sancho Guillermo, qui, au moment où les derniers Goths fuyant devant l'Islam vainqueur, allaient, après avoir gagné les Pyrénées, commencer la reconquête du pays perdu, vint, comme le firent beaucoup d'autres, unir ses efforts aux leurs, et s'établir volontairement au milieu d'eux [2].

Quant au second nom de Ladrón (voleur) qui s'adjoignit plus tard à celui de Guevara, et dont notre écrivain était aussi fier (*Ep.* II, 20) que les Hurtados de Mendoza pouvaient l'être

1. [Nous commençons la publication de ce qui devait être la thèse principale de René Costes, tué en octobre 1917 (voir *Bull. hisp.*, 1917, p. 268, et 1920, p. 1). Il n'en avait rédigé qu'un brouillon, il est vrai complet, dont la transcription et l'impression ne laissaient pas d'être assez délicates et même périlleuses pour ceux qui s'en sont chargés. Les améliorations que l'auteur eût probablement apportées avant la publication ne pouvaient être tentées par eux sans inconvénient : on s'est borné à ajouter quelques notes entre [ ]. Nous donnons pour le moment la biographie de Guevara, que suivront, dans un prochain fascicule, quelques appendices retrouvés dans des carnets de notes. Les chapitres qui ne paraîtront pas dans notre Bulletin seront réunis, avec ceux qui y auront paru, dans un volume publié à part, qui entrera dans la collection de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques. — G. C.]

2. [Cette tradition n'est du reste rapportée que pour mémoire et en note par J. de San Pelayo, p. VI.]

du surnom de « Hurtado » (volé), il aurait pour origine, selon les chroniqueurs aragonais, un événement qui, s'il fut extraordinaire, reste toutefois dans les limites de la vraisemblance [1]. Vers la fin du IXe siècle, D. Garcia Iñíguez, un des premiers rois de Navarre, fut surpris par les Maures et tué ainsi que sa femme, qui à ce moment se trouvait dans la dernière période de sa grossesse. Un chevalier, nommé Sancho de Guevara, en contemplant sur le lieu du combat le cadavre de ses maîtres, aperçut soudain une main d'enfant qui sortait d'une large blessure faite dans le corps de la reine. Déchirer le sein maternel d'un coup d'épée, afin d'assurer la survivance royale, fut pour le gentilhomme l'affaire d'un instant. Il sauva donc par sa présence d'esprit la vie de l'enfant qui plus tard fut proclamé roi sous le nom de D. Sancho Garcés II et que l'histoire connaît surtout sous le nom de Sancho Abarca [2]. Dès lors il ajouta au nom de Guevara celui de Ladrón, attestant par là qu'il avait dérobé à la mort une proie qu'elle devait déjà considérer comme sienne. Cette histoire qui a été fixée par un ancien romance [3] se trouve résumée en quelques mots par Covarrubias *(Tesoro)*, qui, s'en rapportant à l'étymologie donnée par les anciens, Varron en particulier, au mot *latro* [4], incline à penser que ce fut peut-être là l'origine des *Comites* et des *Ladrones* de Guevara « chevaliers si nobles en Espagne ».

Au XIIe siècle, la maison de Guevara augmente considérablement sa puissance par d'importants héritages : en 1149, fut constitué par le comte de Ladrón, seigneur de Guevara, le majorat d'Oñate et, deux siècles plus tard, lorsque le roi Alonso XI constitue l'ordre de l'Écharpe, deux chevaliers [5] de

1. San Pelayo, p. VIII.

2. A l'époque de Garibay, on montrait encore dans le château de Guevara, village situé à deux lieues et demie de Vitoria, une salle dite « de l'Infant » où l'on supposait que Sancho de Guevara avait élevé secrètement l'infant Sancho Abarca. Ledit château était bien entendu fort postérieur à cet événement.

3. San Pelayo le reproduit, p. IX.

4. Voir le *Dict.* de Forcellini, à ce mot.

5. [Carlos de Guevara et Beltrán de Guevara. Ni l'un ni l'autre ne figurent sur la liste incluse dans les *Capítulos del libro de la Vanda* tels que les donne le ms. de la Bibl. Nationale de Paris, fonds espagnol, n° 33 (voir Daumet, *L'ordre castillan de l'Écharpe*, *Bull. Hisp.*, 1923, p. 26-28); le second seul figure dans celle du ms. 335 du même fonds, dont la teneur se retrouve dans le ms. qu'a reproduit Lorenzo Tadeo Villanueva dans le mémoire publié par le *Bol. de la R. Acad. de la Historia*, 1918.]



la famille de Guevara furent choisis, selon Guevara lui-même, (*Ep.* I, 36) pour porter le glorieux insigne. A cette époque, comme dans les siècles qui précédèrent ou qui suivirent, il est peu de grands événements où l'on ne rencontre honorablement cité quelque membre de la maison de Guevara dont la destinée semble avoir été, dès la période de la reconquête jusqu'au xv[e] siècle, constamment liée à celle des rois de Navarre, puis de Castille et de Léon. Sous le règne d'Enrique IV, après l'année 1457, le Majorat d'Oñate fut érigé en comté, au bénéfice de Don Iñigo Vélez de Guevara [1] et désormais la famille de Guevara put montrer sur l'écu à quartiers de ses armes, les trois bandes d'argent à viroles rouges semées d'hermines noires sur champ d'or, et les cinq parcelles d'argent sur champ rouge, qui sont soigneusement reproduites par A. de Guevara sur le frontispice de ses livres [2].

Il nous suffit à présent d'avoir indiqué l'origine antique d'une maison dont nous ne nous proposons pas d'écrire l'histoire et qui, comme les plus illustres, a ses temps fabuleux et héroïques. Avant de parler des parents directs d'A. de Guevara, nous mentionnerons seulement, en suivant sa propre déclaration, que le lignage de Guevara comprenait à son époque six majorats: celui du comte d'Oñate, en Alava; de Don Ladrón de Guevara, à Valdaliga; de Don Pedro Vélez, à Salinas; de Don Diego de Guevara, à Paradilla; de Don Carlos de Guevara, à Murcie, et de Don Beltrán de Guevara, à Morata (*Ep.* I, 6) [3].

Ant. de Guevara nous déclare que si ses parents étaient tous également valeureux, ils étaient tous également pauvres de biens. Il ne devait pas toutefois en être ainsi de son oncle, Don Ladrón, qui, en sa qualité de fils aîné [4], avait augmenté ses

1. Voir López de Haro, *Nobiliario*, ch. XIII, p. 497; et *Averiguaciones de Cantabria* por el P. Gabriel de Henao, Salamanca, 1689. L'un des ancêtres de A. de Guevara, D. Beltrán de Guevara, qui épousa D[a] Mencia de Ayala, sous le règne de Pedro le Cruel, serait cependant désigné dès cette époque commo « señor del Condado de Oñate, y Casa de Guevara ». (San Pelayo, p. xxvii). C'est à la suite de ce mariage que les États d'Escalante furent rattachés à la maison de Guevara.

2. Voir le frontispice du *Menosprecio*, reproduit par San Pelayo.

3. Cf. San Pelayo, p. xv.

4. Son père, D. Beltrán de Guevara, s'était marié deux fois: la première fois avec Doña Juana de Quesada, la seconde avec D[a] Leonor Cabeça de Baca. De son premier

biens d'un important héritage et semble avoir contribué à améliorer le sort de son second frère moins bien partagé sous le rapport de la fortune et affligé d'une nombreuse progéniture.

Le père d'Ant. de Guevara, D. Beltrán de Guevara, qui avait épousé une dame d'honneur de la reine Isabelle la Catholique, nommée Dª Elvira de Noroña y Calderón, en eut en effet sept enfants, dont trois garçons : Don Fernando, Don Antonio, Don Pedro et quatre filles : Dª Mencía, Dª Ana, Dª Francisca et Dª Inés [1]; cela suffit à expliquer qu'il ait passé toute sa vie loin de la cour, retiré à la *Montaña*, et administrant les États de son frère continuellement retenu à la cour par ses fonctions de capitaine général des Galères et surtout de premier majordome des Infants.

Antoine de Guevara était le second enfant de D. Beltrán. On ne peut indiquer que d'une façon un peu conjecturale le lieu précis de sa naissance; la date n'en peut être établie non plus que par des déductions, ayant, il est vrai, plus de chances d'être exactes. On n'a aucune raison pour mettre en doute l'affirmation très nette de Guevara qui, dans une lettre à l'abbé de St-Pierre de Cardeña, se déclare natif des Asturies de Santiltane (*Ep.* I, 34). On donnait jadis ce nom, ainsi que le fait remarquer M. Menéndez y Pelayo [2], à la partie haute de la région qui constitue aujourd'hui la province de Santander; on l'appelait aussi montagne de Burgos, ou simplement « la Montagne », dénomination que lui donnent encore aujourd'hui par opposition Castillans et Andalous. Souvent, il est vrai, on a noté qu'une des inscriptions de la chapelle qu'A. de Guevara fit édifier au couvent des Franciscains de Valladolid le déclare « patria alavensis ». On aurait le droit, pour supprimer la difficulté, de faire remarquer que, dans la lettre citée plus haut, Guevara semble faire rentrer les premiers Basques dans les

mariage, il eut successivement D. Ladrón de Guevara, D. Pedro Vélez de Guevara, D. Beltrán de Guevara (père d'Antoine), D. Diego de Guevara, fondateur du majorat et de la maison de Paradilla et Dª María de Guevara. Du deuxième, il n'eut pas moins de huit enfants: Jº Beltrán de Guevara, Sancho, Pedro, Hernando, Pey Juan et Dª María, Dª Juana et Dª Mencía. Ces deux dernières se firent religieuses.

1. Sur les frères et sœurs de Guevara, voir San Pelayo, p. LXIV.

2. *Origenes de la Novela*, t. I, p. CCCLXIX, note.



limites de la *Montaña*; il est encore plus simple de supposer que dans cette épitaphe (qui n'est point due cependant, comme le supposait jadis Martin de los Heros, à l'initiative de quelque frère architecte, et fut évidemment l'œuvre de Guevara lui-même [1]), le mot *patria* ne désigne pas la région même où naquit l'écrivain, mais rappelle seulement l'origine *alavesa* de sa maison. A. de Guevara était donc né dans la *Montaña*. Comme tout bon *montañés*, il a la fierté de sa province natale; d'abord la fierté de son glorieux passé : « Les Castillans ne peuvent nous nier à nous, *montañeses*, que quand l'Espagne fut perdue, ce fut uniquement dans les montagnes que se réfugièrent les « hommes de cœur; et que depuis lors tous ceux qui sont nobles en sont issus... » (*Ep.* I, 34); puis la conviction de l'excellence de tous ses produits: la terre est meilleure, les vins plus fins, les herbes plus délicates. Aussi les viandes boucanées que lui envoie à Madrid l'abbé de Saint-Pierre de Cardeña, sont-elles bien plus savoureuses que celles de Castille. Enfin, il croit très ingénument avec un de ses contemporains que l'homme parfait est celui — c'était son cas — qui passe en Castille après être né à la Montagne.

Il serait hasardeux de vouloir déterminer d'une façon plus précise le lieu même de sa naissance. Dans une lettre adressée à l'évêque Acuña, Guevara se souvient, étant tout jeune, d'avoir vu à Treceño, son oncle D. Ladrón et D. Beltrán, son père, porter le deuil du père de ce prélat. L'absence de registres paroissiaux ne permet pas d'affirmer que Guevara naquit précisément à Treceño [2]; mais ce petit village étant situé près de Valdaliga, où se trouvait le majorat de D. Ladrón de Guevara, on pourrait peut-être émettre l'hypothèse qu'il naquit dans la gentilhommière de son oncle, qui, constamment retenu à la cour, avait confié à D. Beltrán l'administration de ses domaines.

1. Au sujet de l'origine *alavesa* de Guevara il y eut une polémique passionnée en 1847, pendant la courte existence de la *Revista Vascongada*, entre P. J. de Ayala et Martín de los Heros (Imp. de la viuda de Mantiló e hijos). Cf. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint*, p. 23.

2. [San Pelayo, p. LXII, donne « por averiguado », mais seulement « ojeando en el campo de las conjecturas », que Guevara naquit à Treceño.]



Pour fixer à présent la date de sa naissance, nous ne possédons que ses lettres et les allusions qu'il s'est plu à y mettre. Or les lettres de Guevara, ainsi que nous l'établirons plus tard, sont datées avec une extrême désinvolture, et, suivant que l'on admet bien datée la lettre I, 6, à D. Iñigo de Velasco, ou celle qui est adressée à D. Alonso Espinel (II, 15), on devrait le faire naître en 1475 ou en 1480. D'autre part, un traducteur en italien du *Monte Calvario*, Alfonso de Ulloa, dans un résumé de la vie d'Ant. de Guevara placé en tête de cet ouvrage (Venise, 1555), fixe au 22 mai 1480 la date de sa naissance. Malheureusement cette extrême précision, qui laisserait supposer chez son auteur une source d'information aujourd'hui perdue et devrait être, semble-t-il, acceptée sans hésitation, puisqu'elle provient d'un compatriote et d'un contemporain de notre écrivain, doit inspirer la plus grande méfiance[1]. Nous adopterions plus volontiers la date de 1481, pour les raisons suivantes : dans un manuscrit que l'on pouvait croire à jamais perdu et que nous avons retrouvé dans la bibliothèque du musée de Valladolid[2], Fray Matías de Sobremonte, dressant le catalogue des fils principaux du couvent de Saint-François et s'aidant pour cela du livre du Noviciat, où figurait, à côté de la date de naissance des religieux, celle de leur entrée en religion, écrit en parlant de Guevara : « Tomo el habito año de 1481. » Cette date, qui est inacceptable pour la circonstance à laquelle elle se rapporte, provient très probablement d'une confusion de M. de Sobremonte; celui-ci a dû donner ici, non pas la date de

1. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint*, p. 22.

2. Voici le titre exact de ce très intéressant ms., auquel le P. Flórez (*Esp. sagrada*, t. XVIII, p. 225), après Wadding, avait emprunté de nombreux renseignements concernant la vie d'Antoine de Guevara : « Noticias Chronographicas y Topographicas del Real y religiosissimo Convento de los Frailes menores Observantes de S. Francisco de Valladolid, cabeça de la Provincia de la Inmaculada Concepcion de N. Señora. Recogidas y escritas por Frai Mathías de Sobremonte, indigno Fraile enor y el menor de los moradores del mismo Convento. A quien las ofrece para su Archivo. Año de MDCLX. » Ce ms. a été récemment donné par un particulier au musée de Santa-Cruz. Au sujet de son auteur, Fray Matías de Sobremonte, il est dit dans une note précédant l'ouvrage : « De este docto escritor, hace mençion entre los varones ilustres de Palencia el Dr D. Pedro Fernandez del Pulgar en su Historia de la misma ciudad, t. II, lib. III, p. 311. Fue Lector jubilado, Calificador del Sto Oficio de la Inquisicion, Provincial de su Provincia de la Concepcion. Escrivio la vida do P. Alonzo Espiña, y de la Perfeccion del Estado religioso... » Lui-même nous donne, d'ailleurs, dans son ouvrage des renseignements sur sa propre personne.

l'entrée en religion, mais la date de naissance consignée à côté d'elle sur les registres du couvent.

Les premières années d'Ant. de Guevara s'écoulèrent dans la *Montaña*, auprès de sa famille, puis, quand il atteignit sa douzième année, son père l'amena à la cour des Rois Catholiques. Sans doute, rejoignit-il la cour au moment où Ferdinand et Isabelle revenaient de la conquête de Grenade; l'intervention de son oncle D. Ladrón ne dut pas être étrangère à ce voyage. Quel rôle pouvait remplir auprès des monarques un enfant de douze ans et quel motif put décider D. Beltrán à accompagner son jeune fils jusqu'à la cour des Rois Catholiques? Seuls, l'assurance d'une éducation plus profitable et l'espoir de préparer à l'enfant un plus brillant avenir durent le guider. En effet, à cette époque, les Rois Catholiques, désireux d'instruire leur fils, le prince Jean, alors âgé de quatorze ans, par un enseignement qui ne s'adressât pas uniquement à lui, firent venir à la cour quelques-uns des fils des grandes familles du royaume; ceux-ci recevaient les mêmes leçons que le prince, qui eut pour maître, en 1492, le fameux Pedro Martyr de Anghiera, déjà depuis cinq années en Espagne. Il n'est point défendu de supposer que le jeune Antonio de Guevara fut, sur la recommandation de son oncle et malgré son jeune âge, l'un des jeunes gens désignés pour accompagner le prince [1]; on ne doit point oublier, d'autre part, que les fonctions remplies par sa mère auprès de la reine Isabelle pouvaient suffire à lui assurer la protection royale. Pourtant il ne faut point, à ce sujet, se laisser entraîner trop loin dans le chemin des conjectures. Il convient d'abord de remarquer que Juan Fernández de Oviedo, l'ancien « moço de camara » du prince Don Juan qui, en 1548, a écrit [2] avec minutie toutes les fonctions de sa maison et cité tous les jeunes gens qui entourèrent le prince, depuis les pages de la cour jusqu'à sa domesticité roturière, ne mentionne nulle part le nom d'Antonio de Guevara. D'autre part, étant donnée l'habileté avec laquelle celui-ci sut plus tard, dans ses œuvres, mettre en

1. Hypothèse émise par San Pelayo (p. XLVII sq.).
2. F. de Oviedo, *Libro de la Cámara*.



relief toutes les circonstances de sa vie qui le placèrent en vedette, faire ressortir l'importance de son rôle lors des *Comunidades,* puis à Valence, à Rome, à Naples, sa familiarité avec Charles-Quint, ses amitiés un peu illustres, il semble que s'il eût, dans sa jeunesse, reçu aux côtés du Prince D. Juan les leçons d'un maître éminent, tel que Pedro Martyr de Anghiera, il n'eût pu s'empêcher d'y faire allusion, ne fût-ce qu'une fois; il n'aurait pas manqué d'évoquer dans quelqu'une de ses lettres le souvenir d'un si glorieux enseignement, et surtout d'un compagnonnage aussi flatteur. On peut toujours admettre — l'hypothèse sera plus modeste — qu'il vécut à la cour sous la tutelle de son oncle D. Ladrón et commença, sous la surveillance de ce dernier et sous le patronage plus ou moins direct des monarques, l'apprentissage de sa nouvelle vie. Dans cette cour toujours en mouvement, s'il acquit le bagage intellectuel que pouvait recevoir un jeune noble d'alors, il dut surtout se livrer avec encore plus de félicité à tous les exercices physiques qui correspondaient à sa qualité de futur gentilhomme. Il dut surtout, au milieu de jeunes gens dont la plupart étaient plus âgés que lui (surtout s'il fut élevé dans l'entourage du prince Jean), passer assez brusquement de l'enfance timide à l'adolescence. L'enfant dut prendre assez tôt les allures du jeune homme; nous nous le représentons aisément, vers sa quinzième ou seizième année, affectant les allures des jeunes pages un peu plus âgés que lui, et plus tard, tout à fait adapté à la vie de cour, prenant largement la part qui lui correspondait de ses divertissements et de ses plaisirs. Écrivant au Gouverneur Luis Bravo (I, 30), il fera un jour son *meâ culpâ*, et le renouvellera en maintes circonstances : « ... Je confesse que j'ai gaspillé bien du temps à faire sentinelle le long des rues, à guetter des fenêtres, à écrire des lettres, à courtiser des dames, à faire des promesses, à offrir mes services, et à faire bien des cadeaux... »

De ses années de vie galante, il gardera une souplesse d'esprit qui lui permettra de badiner avec grâce quand il sermonnera plus tard devant la légère Germaine de Foix, et de conserver, malgré son ton de prêcheur, une grâce enjouée,

lorsqu'il fera bénéficier sa sœur Dª Francisca, autour de qui tournaient les amoureux, de sa vieille expérience de la vie courtisane.

***

Au moment où A. de Guevara se trouvait le plus engagé dans les plaisirs de ce monde, vers sa vingt-cinquième année, alors qu'il allait peut-être obtenir quelque charge au palais ou quelque emploi dans les armées, sa vie prit soudain un autre cours : le jeune gentilhomme, abandonnant la cour et ses plaisirs, décida d'entrer en religion. Voici en quels termes, dans le prologue de son *Mépris de la Cour*, il nous entretient de son changement de vie : « Comme le prince Jean mourut et la reine Isabelle vint à disparaître, il plut à Notre Seigneur de m'enlever aux vices du monde et de faire de moi un frère franciscain. » En réalité, les deux événements auxquels il est fait allusion eurent lieu à des dates fort différentes. La mort inopinée de l'héritier des Rois Catholiques se produisit le 4 octobre 1497, et la reine, Dª Isabel, mourut seulement sept ans plus tard, en 1504. Il est permis de supposer que le décès du jeune prince frappa vivement l'esprit de Guevara et, lui faisant mesurer l'instabilité et la vanité des choses de ce monde, commença à lui faire désirer l'ombre du cloître. Ce ne fut pas, d'ailleurs, un cas isolé, dans la grande douleur qu'éprouva l'Espagne entière et que ressentirent plus particulièrement les jeunes nobles qui avaient vécu dans l'entourage du prince ; l'un de ceux-ci, D. Luis de Torres, fils du connétable de Castille, D. Miguel Lucas de Iranzo, et, s'il faut en croire Fernández de Oviedo, le plus séduisant des jeunes gens de son époque, celui qui s'occupait le plus de sa toilette, entra aussitôt dans l'ordre de saint François et y termina saintement sa vie ; Mosén Girao, *repostero de camas*, se fit lui aussi frère franciscain ; D. Alonso Osorio, fils de l'évêque de Jaen, D. Luis Osorio, et page du prince D. Juan, devint hiéronymite. Enfin, il n'y eut pas jusqu'à un *mozo de espuelas* nommé Pedrico qui n'allât, dans son désespoir, jusqu'au suicide. L'esprit d'A. de Guevara pouvait donc, lui aussi, avoir

été fort ébranlé par le souvenir de ce triste événement. La mort de la reine Isabelle acheva, d'ailleurs, de ruiner ses espérances et celles de sa famille. L'année précédente (en 1503), était mort également D. Ladrón de Guevara, qui, s'il eût vécu, eût sans doute mis au service de son neveu l'influence dont il disposait à la cour. Le jeune gentilhomme, désormais sans appui, prit le parti de renoncer au monde et fit profession dans le couvent des frères mineurs observants de saint François, à Valladolid[1].

Les anciens vices dont souffrait le clergé espagnol et dont la famille franciscaine avait été particulièrement affligée existaient plus que jamais au moment où Guevara décida d'entrer dans son sein. Mais grâce à l'intervention énergique de Cisneros, grâce aux exemples retentissants qu'il fit avec l'assentiment de la reine Isabelle, l'ordre franciscain, le plus atteint, fut aussi le premier épuré. De nombreux couvents avaient d'ailleurs échappé à la contamination; en revêtant le costume séraphique, Guevara dut choisir un monastère où il ne retrouvait pas, avec les séductions d'un monde dont il voulait secouer les chaînes, les occasions de perdre le bénéfice de sa pieuse résolution.

De la vie monastique du nouveau moine on sait peu de choses jusqu'à l'année 1521. On peut seulement dire qu'il fut successivement père gardien dans trois monastères franciscains à Arévalo, à Soria où il se trouvait encore en 1518, et à Avila. C'est dans cette dernière ville qu'il connut le professeur Pierre Rhua, qui habitait dans la partie la plus haute de la ville, le quartier de Saint-André, où lui-même avait son monastère, et qui, de temps en temps, venait converser avec lui. Du temps passé à Soria, Fray Antonio semble avoir conservé un très mauvais souvenir; dans une lettre, il juge les *Sorianos* « malicieux et médisants », et il parle de la ville et du couvent avec une évidente mauvaise humeur. Il semble ressortir d'une allusion un peu obscure du bachelier

1. « ... Soit à Naples, dit Nicolás Antonio, soit, comme d'autres veulent, à Valladolid. » On ne voit guère ce qui a pu conduire l'auteur de l'*Hispania nova* à émettre la première hypothèse.



Rhua[1] que Guevara dut avoir pendant son séjour à Soria quelque aventure désagréable trop fugace pour qu'on puisse songer à en rechercher la trace, mais que permet encore de supposer une clause de son testament[2] où il exprime quelque regret du temps où il administrait le monastère de cette ville.

Pendant son séjour à la cour des Rois Catholiques, même s'il ne fit point de très fortes études, le goût de Guevara pour les lettres avait pu s'éveiller au contact des maîtres éminents que la reine Isabelle se plaisait à appeler à sa cour; et sans doute possédait-il, lorsqu'il entra en religion, à défaut d'un bagage littéraire fort considérable, cette curiosité intellectuelle qu'il posséda durant toute sa vie. Jusqu'alors les distractions de la cour avaient absorbé une grande partie de son temps; mais lorsqu'il eut posé le pourpoint et la chausse pour revêtir le modeste uniforme des « très observants de saint François », il n'eut plus, une fois accomplis les exercices de sa religion, qu'à se jeter à corps perdu dans l'étude pour mieux plonger dans l'oubli les autres jouissances de ce monde. Fructueuses durent être pour son esprit ces années de couvent au cours desquelles il compléta ses connaissances en théologie, sans doute assez sommaires au début; ne se contentant pas du commerce journalier avec les Pères de l'Église dont il méditait longuement les œuvres, il lisait tous les livres anciens traitant des antiquités de sa patrie qui pouvaient parvenir entre ses mains, et aussi, avec une certaine prédilection, tous ceux où palpitait l'âme des civilisations antiques. Si parfois les nécessités de son ordre l'obligeaient, humble frère mendiant, à parcourir les routes et à pénétrer dans les cités, il trouvait dans certaines villes le loisir d'examiner, parfois d'acheter, un livre qui lui faisait envie, et dans les monastères où, entre

1. Carta I. « ... Cuantó he podido conoscer de la condicion de la gente d'esta tierra, hallo que es mas inclinada à dissimular faltas ajenas, *especialmente de religiosos y estranjeros*, que a proseguirlas con aspereza y rigor, como con corregidores, y en casos accidentales, de personas de algun respeto, lo he visto. »

2. «... Item mandamos que se dé de nuestros bienes al monasterio del Señor San Francisco de la cuidad de Soria doce mil maravedis de limosna, porque los Religiosos de dicho monasterio ruegan à Dios por nuestra anima, y porque tengo algun poco de escrúpulo del tiempo que administré dicho Monasterio. » (*España sagrada*, t. XVIII, p. 226).



deux journées de quête, on lui donnait l'hospitalité, de dévorer hâtivement quelque imprimé ou quelque manuscrit. Avec les années, il devient de plus en plus bibliophile; il a le flair pour trouver le livre ancien; passant en 1522 par la ville de Zafra, et s'étant approché de la boutique d'un libraire, il aperçoit celui-ci en train d'effeuiller un vieux livre de parchemin pour en relier un livre nouveau. Aussitôt Guevara s'approche, marchande le livre, en donne huit réaux. « Et je lui en aurais donné même huit ducats. » C'était le livre des *fueros* accordés à la ville de Badajoz par Alphonse II, dont le compte rendu, authentique ou non, devait fournir quelques années plus tard à Guevara matière à sa correspondance épistolaire. L'anecdote est peut-être mensongère en ce qui concerne le volume lui-même, mais elle est typique en ce qui concerne l'acheteur. Qui vers cette époque eût pénétré dans la cellule du frère, aurait pu, nous fait savoir Guevara, dans une bibliothèque déjà replète, apercevoir sur les rayons un certain nombre de vieux ouvrages où les gothiques voisinaient avec les latins, les mozarabes avec les chaldéens et les arabes. C'est l'époque où sans doute, au hasard de ses pieuses randonnées, il emmagasine des matériaux pour son premier et grand ouvrage, le *Marc-Aurèle*, qu'il commença dès 1518, étant gardien à Soria; nous verrons plus tard en analysant ce livre la somme extraordinaire de lectures que suppose une telle production.

Non content de s'adonner à de copieuses lectures, Guevara, une fois entré dans les ordres, s'exerça à la prédication et y réussit. En 1523, en le mettant à la disposition de l'Empereur, le général de son ordre, D. Fr° Quiñones, constatera le renom qu'il a déjà acquis comme prédicateur[1]. En attendant, son érudition commence à le faire connaître; la conversion subite du gentilhomme, l'existence laborieuse que tous lui voient mener, son commerce assidu avec les livres, la fièvre qu'il doit mettre à se procurer certains ouvrages même dans les pays étrangers, attirent bientôt l'attention et le respect de ses

1. « Eximium prædicatorem » (Cf. Morel-Fatio, *Histoire de Charles Quint*, p. 26).



frères en religion, et piquent la curiosité de ses anciens compagnons de plaisir. Son éloignement de la cour est, d'ailleurs, profitable à sa réputation. Du fond de sa retraite, il semble un oracle qui s'est dérobé aux yeux du profane. On le consulte, on recherche sa conversation, on réclame les conseils de cet homme qui a l'expérience de la vie et l'expérience des livres. On lui réclame aussi des lettres, et dès qu'on voit qu'il en écrit, on s'empresse de lui en demander d'autres. La nature diverse des questions qu'on lui demande de résoudre, accuse son omniscience. Un jour, c'est une parole de l'Écriture qu'on lui demande d'éclaircir; le lendemain, un proverbe grec; et le jour suivant, les dames d'honneur de la reine Jeanne par l'intermédiaire de Dª Francisca de Guevara, le supplient de leur dire ce qu'est l'amour, en quoi il consiste, et à quels signes on reconnaît un véritable amour. Une fois les lettres reçues, on se les passe de main en main. Avoir une lettre de Guevara, devenu une sorte de secrétaire galant, est désormais une flatteuse distinction. Il s'en rend compte et sait ménager sa gloire. Comme notre Balzac, il feint de plier sous le fardeau. Il reçoit les confidences de ceux que quelque espérance retient à la cour. On vient s'épancher auprès de lui des désillusions que l'on éprouve. Le commandeur Hinestrosa, aigri et désenchanté après un séjour à la cour, vient exprès à Soria pour s'entretenir avec lui. Le Grand Capitaine, après la victoire des Français à Ravenne, a recours à lui (il s'en flatte du moins) pour savoir s'il doit passer de nouveau en Italie comme le lui demandait le roi. Entre temps, de gardien il était devenu custode de la province de la Conception; puis, dans un chapitre de son ordre tenu à Valladolid le 11 novembre 1520 (jour de Saint-Martin), il avait été élu définiteur. Ce fut la plus haute fonction qu'il remplit dans l'ordre franciscain[1].

Mais, en 1520, tandis que Guevara administrait le monastère d'Avila, un événement public vint pendant quelque temps enlever notre religieux à ses travaux favoris, et lui faire quitter le couvent; ce fut la guerre des *Comunidades*.

1. Matías de Sobremonte. Cette élection se produisit sous le ministère de Rmo F. Fco Licheto.



Dès le début, Guevara abandonna le monastère : Avila fut, en effet, le foyer de la révolte ; rester dans la ville sans se prononcer pour la cause des communautés était chose impossible. Obligé comme tout habitant à prendre parti, il ne voulut pas promettre fidélité à la ligue, et abandonnant la ville, s'achemina vers le camp des gouverneurs. Tout le poussait au reste, dans le conflit actuel, à se ranger aux côtés de la noblesse et des représentants du roi. Non point que l'ancien gentilhomme fût convaincu que la classe à laquelle la naissance le rattachait eût à gagner dans la défense des droits royaux ; comme tous les nobles, il déplorait sans doute du fond de son couvent les maux que l'étranger faisait subir à sa patrie et les humiliations que les intrus flamands faisaient endurer aux naturels du pays, supplantant les nobles espagnols dans la distribution des charges et des bénéfices. Mais une répugnance native à s'unir à la basse classe et surtout, probablement, une conception très rigide des devoirs d'un sujet envers le prince, l'éloignaient des *comuneros*. D'ailleurs, ses parents les plus proches, ses frères, ses anciens amis se trouvaient dans le camp opposé ; des deux gouverneurs que Charles adjoignit bientôt au cardinal Adrien, l'un, l'amiral D. Fadrique Enríquez, était parent de Guevara, le second, le connétable de Velasco, était uni à lui et à sa famille par les liens d'une vieille amitié. Guevara n'était point le seul ecclésiastique qui eût abandonné son couvent dans ces circonstances. De nombreux religieux, particulièrement ceux qui appartenaient aux ordres mendiants les plus répandus, laissèrent leurs cellules et se rendirent aux camps de leurs préférences. Quelques-uns adoptèrent simplement un rôle pacificateur entre les deux armées : tel ce pauvre frère franciscain, vieux, aveugle, dont nous parle Sandoval, et qui, désireux de remédier aux calamités publiques, se fit conduire en présence des gouverneurs à Torrelobaton, et voulait par ses conseils ramener le calme dans le royaume. Mais la plupart prirent une part beaucoup plus active à la guerre. A l'encontre de Guevara, le clergé se rangea plus généralement dans les rangs de l'insurrection. Depuis l'évêque de Zamora, Antonio de Acuña, qui, à l'âge de soixante-dix ans, se transforma en

maréchal de camp et fut un des chefs les plus ardents des communautés, jusqu'à cet ecclésiastique anonyme qui, pendant la défense de Tordesillas, embusqué derrière un créneau, tua à lui seul onze soldats que d'un geste saint il bénissait de son fusil avant de coucher en joue, les clercs partisans des *comunidades* témoignèrent d'une humeur combative difficile à égaler.

Si Guevara ne prit point les armes, les moyens auxquels il eut recours pour combattre la *junta* n'en furent pas pour cela moins efficaces, ni son rôle moins important. Il eut recours à la prédication publique et surtout à la persuasion en particulier. Comme tant d'autres religieux, il allait d'un camp à l'autre, apportant des paroles de paix; en seize jours, les affiliés à la Junta entendirent sept fois ses objurgations; s'il faut l'en croire[1], il fut à un certain moment chargé par les gouverneurs de présenter aux *comuneros* à Villabrájima des conditions de paix. On trouve rapporté plus au long au milieu de ses épîtres le discours qu'il leur tint et les circonstances qui entourèrent sa dernière prédication[2]. Guevara nous raconte que la veille de son voyage à Villabrájima, il avait prononcé devant les gouverneurs un sermon où il montrait avec âpreté toutes les réformes que nécessitait le royaume, et les fautes que commettaient ceux qui en avaient la garde. Il apporta la même audace de parole dans son discours aux *comuneros*. On l'écouta en silence, quoique avec de fréquentes marques d'impatience. Puis, comme en terminant, par un geste d'humilité, il s'était agenouillé, deux *comuneros,* Alonso de Quintanilla et Sarabia, s'approchèrent de lui, quittèrent leur coiffure, et très poliment le firent lever et asseoir. Puis l'évêque de Zamora, le bouillant A. de Acuña s'avança à son tour vers lui et, lui prenant la main, prononça au nom de l'assemblée les paroles suivantes : « Frère Antoine de Guevara, vous avez parlé assez

1. Nous reparlerons de son rôle en cette occasion quand il sera question des Épîtres.

2. [Il est curieux de rapprocher la teneur de ce *razonamiento*, tel que nous le lisons dans les *Epistolas familiares* (I, 48), du texte que nous en a laissé Alonso de Santa Cruz (*Cronica de Carlos V, compuesta por Alonso de Santa Cruz, su cosmógrafo mayor, y publicada por acuerdo de la Real Academia de la Historia por los Excmos Sres* D. Ricardo Beltrán y Rózpide y D. Antonio Blázquez y Dolgado-Aguilera *con un prólogo del Excmo. Sr.* D. Francisco de Laiglesia y Auser, Madrid, 1920, t. I), au ch. XXXVI, qui commence de même : « Al Dios que me crió invoco... »]



longtemps... » On envoya un courrier à la *junta*, qui se trouvait à Tordesillas, afin de savoir quelle réponse devait être faite à l'ambassade des gouverneurs; elle fit répondre que le discours du Père Guevara ne méritait d'autre réponse qu'une bonne réprimande et un châtiment exemplaire. Notre prédicateur put donc s'estimer fort heureux de s'en retourner sain et sauf à Medina de Rioseco, où étaient les gouverneurs, et de ne subir pour tout dommage que les dures paroles prononcées encore par Acuña au moment de son départ : « Padre Guevara, andad con Dios y guardaos no volvais más por acá; porque si venis, no tornareis más allá; y decid a vuestros gobernadores, que si tienen facultad del Rey para prometer mucho, no tienen comisión para cumplir sino muy poco. » Cela se passait le 2 janvier 1521. Cependant si les discours que Guevara prononça devant les *comuneros* ne furent point couronnés de succès, les conversations secrètes qu'il eut avec l'un des chefs du mouvement populaire, D. Pedro Girón, eurent un résultat tout différent. D. P. Girón, premier fils du comte d'Ureña, avait été contrarié dans ses prétentions à l'héritage du duc de Medina-Sidonia, que Charles V lui avait formellement promis, et était entré dans le parti des *Comunidades*, poussé par le dépit et la colère, beaucoup plus que par une conviction véritable. Il était donc facile, par des promesses précises, et avec un peu d'habileté, de modifier sa volonté et sa conduite. On peut supposer que les fréquentes visites de Guevara au camp des *comuneros*, tout en paraissant avoir pour unique but la prédication de la paix, lui servaient, en réalité, à se mettre plus facilement en contact avec le chef douteux dont il espérait, par des entretiens particuliers, obtenir la conversion. Les efforts patients de Guevara furent, en effet, couronnés de succès; le soir même où, renvoyé de Villabrájima, il se retirait au camp royal, il fut rejoint en chemin par D. Pedro Girón: « y allí, dit l'adroit diplomate, platicamos tales y tan delicadas cosas que de nuestra plática resultó que el retirase el campo hacia Villapando, y que los Gobernadores marchasen hacia Tordesillas; y así fué y así se hizo, que de aquella jornada fué la Reina nuestra Señora libertada, y los de la Junta presos. »

P. Girón, en effet, obéissant sans doute à un plan concerté par l'entremise de Guevara avec les gouverneurs, au lieu d'attaquer Rioseco comme les troupes s'y attendaient, car la prise de cette ville eût constitué une victoire importante, donna à celles-ci l'ordre de se retirer pour cantonner à Villapando, situé à six lieues de là; l'armée des nobles, profitant de cette diversion, put attaquer Tordesillas où se trouvait la reine Jeanne, et, malgré le courage de ses défenseurs, parmi lesquels les ecclésiastiques que conduisait l'évêque de Zamora, s'en rendre maître après cinq heures de combat. Telles furent les conséquences de la trahison de Pedro Girón; elle eut sur la défaite finale des *Comunidades* une influence décisive.

Une fois les *Comunidades* vaincues et la révolte terminée, chacun revint à ses occupations passées; les vainqueurs attendirent avec impatience le retour du monarque auquel ils avaient conservé un royaume, et qui allait récompenser les sujets fidèles dans la mesure de leurs mérites; les vaincus, résignés, attendirent, eux aussi, les effets de la justice impériale. Quant aux religieux qui étaient intervenus dans la lutte, ils regagnèrent leurs monastères; Guevara, sans doute, réintégra également le sien[1]. Il n'y demeura pas longtemps: le 4 octobre 1521, une dépêche royale lui enjoignait de se rendre, une fois qu'il aurait reçu l'autorisation du père provincial, auprès des vice-rois et gouverneurs, afin de prêcher désormais dans la chapelle royale[2]. Or, Charles-Quint était à ce moment aux Pays-Bas, et Fray Antonio était encore pour lui un parfait inconnu. Même en supposant que, durant le premier séjour du roi en Espagne, Guevara ait eu, de 1517 à 1520, l'occasion de prêcher parfois en sa présence, le jeune Charles et ses Flamands étaient assez préoccupés d'arracher des subsides aux *Cortes* pour ne pas être sensibles à ses périodes balancées, et l'on ne peut guère imaginer que les qualités oratoires du religieux aient suffi à lui valoir la flatteuse distinction dont il fut l'objet. Mais une circonstance a été déjà notée, qui suffit à expliquer les raisons de la faveur royale; le frère

1. Pedro Girón, avant de partir exilé pour Oran, y vint lui rendre visite.
2. Cf. Morel-Fatio, *Histoire de Charles-Quint*, p. 125.

aîné de notre prédicateur, D. Fernando Vélez de Guevara[1], qui avait rapidement poussé sa fortune à la cour, et était devenu auditeur au Conseil de Castille, fut envoyé à l'Empereur par Adrien d'Utrecht en pleine guerre des *Comunidades* (septembre 1520), pour l'entretenir des troubles du royaume[2]. Il est fort probable que D. Fernando, à l'occasion de ce voyage, recommanda son frère à la bienveillance royale, et contribua, en garantissant son dévouement à la couronne, à le faire désigner pour le poste qu'il allait bientôt occuper.

Ce ne fut d'ailleurs qu'en 1523[3] que Guevara reçut la nomination officielle. L'année précédente, la famille franciscaine s'était réunie à Burgos pour procéder à la nomination du général de son ordre. Notre religieux y assista et y prit la parole. Le choix de l'élection tomba sur le Frère F^{co} de Quiñones (en religion F. F^{co} de los Angeles[4]), qui, une fois le chapitre achevé, partit pour Valladolid où se trouvait Charles-Quint. Celui-ci le reçut en audience le 23 août 1523 et traita avec lui des affaires qui intéressaient son ordre; sur les instances de l'Empereur, le nouveau général mit à sa disposition, à titre définitif, pour le poste de prédicateur de la Chapelle Impériale, Fray Antonio de Guevara. Il ordonna en même temps à celui-ci de résider désormais à la cour, de la suivre partout où il plairait à l'Empereur de la transporter[5], et lui donna autorité pour choisir comme compagnon un religieux de la province qui lui conviendrait.

Jusque-là, il ne paraît pas que le prédicateur ait été rémunéré, au moins dans la mesure de ses désirs. Écrivant le 30 janvier 1523 à l'Aragonais D. Juan Parelloso (*Ep.* I, 54)[6], il

1. Il avait épousé Dª Isabel de Villegas et en eut six enfants : D. Juan de Guevara, qui hérita du majorat de Munico; D. Pedro Vélez de Guevara, *Canónigo dotoral* et prieur de l'église de Séville; D. Antonio de Guevara, premier chapelain de Philippe II et prieur de Saint-Michel d'Escalada; Dª Marina de Guevara qui épousa à Salamanque Gonçalo de Monroy, et deux autres filles qui entrèrent en religion à Santa Cruz de Valladolid. — Sur ce personnage, cf. San Pelayo, p. LXIV.

2. Morel-Fatio, *Histoire de Charles-Quint*, p. 25.

3. [De l'*Epístola*, I, 61 (Letra para el almirante D. Fadrique), il résulte que Guevara alla à cette époque en France : « En el año de 1523, *viniendo de Francia* por Navarra, fuime a oir misa una mañana a una iglesia pequeña que estaba en un lugar que se llama Viana, no lejos de Logroño... »]

4. Cf. San Pelayo, p. CXXV.

5. Cf. Morel-Fatio (*op. cit.*, p. 26) qui transcrit le texte de Wadding.

6. Lettre citée par San Pelayo, p. CXXVII.



laisse percer une certaine amertume: « ... Je vous promets par cette lettre et je vous jure sur mon honneur, que lorsque César m'aura payé les services que je lui ai rendus, moi, seigneur, je vous rendrai les faveurs que vous me faites en ce jour. » Mais, après son installation définitive à la chapelle royale, il eut sans doute droit à un salaire. Il ressort d'un ordre du roi daté de Valladolid du 3 février 1537 que les émoluments annuels attribués à Guevara pour cette charge s'élevaient, du moins à cette époque, à 60.000 maravédis [1]; mais il est permis de croire que cette somme lui fut payée d'une façon bien irrégulière (et parfois même ne lui fut pas payée du tout); on remarque qu'un tel document était nécessaire pour que le prédicateur pût toucher deux années d'arriéré, et que, encore, l'Empereur y exprimait sa volonté de lui accorder cette faveur, comme à un titre exceptionnel, en récompense de ses services durant l'expédition de Tunis et celle d'Italie.

En 1526, Guevara fut élevé à un nouveau poste; il fut officiellement chargé des fonctions de chroniste. A ce sujet, disons quelques mots d'une contradiction apparente entre cette date, que nous fournissent des documents précis, et les allusions fréquentes à sa chronique qui, avant l'année 1526, se rencontrent dans ses *Épitres* [2]. La plus ancienne en date est celle qu'il adresse de Medina del Campo, le 8 mars 1521 (I, 45), à Juan de Padilla et où il lui exprime ses regrets de ne pouvoir dans ses chroniques le ranger parmi les hommes illustres de l'Espagne, mais au contraire d'avoir à le citer à la suite de ses plus fameux tyrans. En outre, dans le prologue du *Mépris de Cour*, c'est-à-dire en 1539, il dit encore très clairement qu'il y a dix-huit ans que l'Empereur l'a tiré de sa retraite pour faire de lui son prédicateur et son historiographe. Or Guevara, qui se souvient si bien de tous les détails se rapportant à la guerre des *Comunidades* ne peut évidemment manquer de mémoire quand il s'agit de fixer la date d'une nomination qui eut dans sa vie une importance aussi capitale. On pourrait donc, semble-t-il, considérer ses affirmations comme autant d'impostures

1. San Pelayo, p. LXXIV.
2. Cf. Morel-Fatio, *Histoire de Charles-Quint*, p. 26.

par lesquelles il s'attribue cinq années plus tôt un titre auquel il n'avait pas encore droit. On peut cependant émettre une seconde hypothèse tout aussi naturelle et moins désobligeante pour notre personnage. On sait que les rois accordaient souvent le titre de chroniste à des personnages qu'ils désiraient honorer et qu'à ce titre honorifique n'était, bien entendu, attachée aucune sorte de salaire. Ces personnes, d'ailleurs, ne s'occupaient pas forcément d'histoire; c'est ainsi qu'Arias Montano, l'ami de Morales, fut nommé chroniste par Philippe II, et ne travailla jamais à aucune chronique. Il n'est point probable qu'un document officiel ait témoigné nécessairement de la concession d'un tel titre (tant qu'il demeurait purement honorifique), et l'on peut admettre que Guevara, quelque temps après son arrivée à la cour en qualité de prédicateur, fut encouragé par son prince, surtout s'il en manifesta le désir, à écrire l'histoire des événements de son règne. Toujours est-il que, dans le premier document d'archives relatif à ses nouvelles fonctions (de Grenade, le 5 décembre 1526[1]), Charles-Quint laisse entendre qu'antérieurement à cette date, il l'avait chargé d'écrire la chronique et avait donné l'ordre à son secrétaire de lui fournir tous les renseignements nécessaires.

L'Empereur avait, à son avènement, conservé comme chroniste officiel Pedro Martyr, qui l'était déjà sous les Rois Catholiques. Lorsque celui-ci mourut, vers la fin de l'année 1526, Guevara brigua aussitôt sa succession. Jadis, la charge d'historiographe n'était pas toujours rétribuée d'une façon très régulière; on attendait souvent de longues années avant de recevoir le moindre salaire. Néanmoins, à partir du XVI[e] siècle, il semble que la rétribution de chroniste — assez élevée pour constituer une situation enviable — fut toujours régulière, et il semble aussi que Guevara, en posant sa candidature ou, plus exactement, en se faisant titulariser dans sa charge, se proposa de tenir la main à ce que cette régularité ne fût pas rompue à son détriment[2].

1. Cf. Morel-Fatio, *Hist. de Charles-Quint*, p. 27.

2. Cf. Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 28. Les gages du nouveau chroniste lui furent en effet versés chaque année d'une façon très régulière, cela ressort de l'attestation des paiements effectués chaque année à A. de Guevara, et toujours en une seule fois,

N'ayant sans doute rien reçu jusqu'à l'année 1526, il exposa au roi les dépenses que nécessitaient, pour être bien remplies, les fonctions de chroniqueur. Sans doute, c'est très bien d'ordonner aux secrétaires d'État de le renseigner sur tout ce qui se décide à sa cour; mais comment savoir ce qui se produit dans les autres royaumes chrétiens? Guevara ne pourra le savoir que par un témoin oculaire qui, dans chaque royaume, écrira ce qui se passe et le lui fera savoir. Et notre historiographe, qui a pris sa tâche au sérieux, s'est déjà, par l'intermédiaire des ambassadeurs espagnols, ou par des étrangers, entendu dans ce but avec des personnes qui doivent lui faire parvenir les nouvelles de France, des Flandres, d'Allemagne, de Venise, de Turquie, de l'armée d'Italie, de Rome, d'Angleterre, de Sicile, de Portugal, des royaumes d'Aragon, de Catalogne et de Majorque. Tout cela exigera beaucoup d'argent, et Guevara demande à l'Empereur de lui réserver chaque année la même somme — soit 80.000 maravédis — qui était affectée à Pedro Martyr, son prédécesseur. Aussitôt, Charles-Quint, séduit sans doute par ces magnifiques projets de gigantesque documentation, ordonna à ses comptables de délivrer à son chroniste les 80.000 maravédis qui devaient, selon Guevara, rétribuer les correspondants étrangers [1].

Dans plusieurs de ses épîtres, Guevara se présente comme un homme très occupé à travailler à la chronique. Les travaux de M. Morel-Fatio nous ont appris à quoi nous en tenir sur l'effort historiographique fourni par notre écrivain; des notes,

sauf pour l'année 1532. En voici le relevé avec l'indication des villes où ils eurent lieu :

Madrid, 30 juin 1527.
Madrid, 9 juin 1528.
Tolède, 11 mai 1529.
Madrid, 28 juillet 1530.
Avila, 7 octobre 1531.
Madrid, 27 février 1532 (40.000 mrs.).
Medina del Cº, 5 juillet 1532 (40.000 mrs.).
Madrid, 18 septembre 1533.
Madrid, 24 juillet 1534.
Madrid, 13 mars 1535.
Madrid, 30 mars 1536.
Valladolid, 25 mai 1537.
Valladolid, 25 mai 1538.
Madrid, 18 octobre 1539.
Madrid, 7 mai 1540.
Madrid, 9 juillet 1541.
Valladolid, 23 mai 1542.
Madrid, 13 mars 1543.
Valladolid, 25 mai 1544.

A chaque paiement, Guevara certifie qu'il travaille à la Chronique et entretient des correspondants hors du royaume. (Arch. gen. de Simancas, *Quitaciones de Corte*, leg. 8.)

1. Cf. San Pelayo, p. LXXVII.

des copies de documents, pour la plupart sans doute se rapportant à l'époque des *Comunidades*, voilà évidemment en quoi consistèrent les fameuses chroniques. Il faut ajouter à cela un petit nombre de morceaux d'apparat dans le genre du « raisonnement » de Villabrájima, avidement recueillis au siècle suivant par l'historien Sandoval, qui, habitué à être mieux servi, et à trouver toute préparée la matière historique qu'il introduisait, après une critique rudimentaire, dans son histoire de Charles V [1], a parlé avec dédain des matériaux laissés par le chroniste impérial [2]. Durant les huit dernières années de sa vie, Guevara, d'ailleurs, malgré l'assurance qu'il renouvelait chaque année au moment où il touchait son salaire, ne travailla plus à sa chronique. En 1542, en faisant son testament, il révèle lui-même son incurie : « Nous disons et déclarons que comme historien de Sa Majesté, nous avons écrit les chroniques jusqu'à notre retour de Tunis, et ensuite nous sommes mis à écrire d'autres ouvrages. Par suite, nous voulons et nous ordonnons que l'on rende et restitue à Sa Majesté le salaire qu'elle nous donne chaque année comme chroniqueur, depuis ledit retour de Tunis jusqu'à aujourd'hui [3]. »

Ces scrupules vis-à-vis du fisc, qui suffiraient à honorer jusque dans sa descendance un fonctionnaire de nos jours, étaient surtout, chez Guevara, les scrupules d'un chrétien qui ne voulait pas mourir sans restituer, même à l'État, les émoluments indûment perçus. Ils lui font honneur, mais nous apprennent que, pendant huit ans au moins, l'historiographe royal perçut sa pension officielle sans s'occuper un instant de remplir la tâche à laquelle il s'était engagé. Dès lors, que faut-il penser lorsqu'il fait l'étalage complaisant des innombrables correspondants qu'il est obligé de maintenir dans tous les pays du monde? Que peut-on retenir des allusions, éparses dans ses lettres, à ses occupations si absorbantes de chroniste royal? Seulement que Guevara voulait laisser à ses contempo-

1. [Cf. R. Costes, *Pedro Mexía, chroniste de Charles-Quint*, *Bull. hisp.*, 1920, p. 257.]
2. Cf. Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 37.
3. Cf. Morel-Fatio, p. 36. Il est à noter cependant que cette clause ne se retrouve plus dans un nouveau testament, fait la veille de sa mort, que nous avons rencontré à l'Archivo Histórico Nacional (voir à l'appendice).



rains et au roi l'illusion qu'il travaillait ferme, et se conserver ainsi le bénéfice d'une grasse sinécure. Les bons maravédis de la couronne durent surtout couvrir les dépenses que lui occasionnaient les travaux particuliers; s'ils ne payèrent pas les relations écrites en vue de la chronique par les correspondants étrangers, beaucoup d'entre eux durent reconnaître l'envoi de plus d'un texte latin, dont la consultation était nécessaire pour l'élaboration du *Marc-Aurèle* ou de la *Décade*.

L'année qui précéda sa nomination officielle au poste d'historiographe, en 1526, nous retrouvons Guevara à Valence, où, tout en conservant son ancienne fonction de prédicateur, il a été envoyé en qualité d'officier du Saint Office. Mais, pour comprendre la mission dont il a été chargé dans cette ville, il est nécessaire de résumer brièvement les événements politiques qui s'y étaient déroulés quelque temps auparavant. Après la guerre civile connue sous le nom de *Germanía*, qui, avec un caractère plutôt social que politique, avait ensanglanté Valence, tandis que la guerre des *Comunidades* bouleversait les deux Castilles, les Mores ayant pris parti pour les nobles avaient été contraints de recevoir le baptême. Mais ces Mores ainsi baptisés abandonnèrent bientôt le culte et les pratiques chrétiennes et revinrent sans tarder aux rites de la religion mahométane, jeûnant le Ramadan, pratiquant la polygamie et ressuscitant toutes les cérémonies de leur ancien culte. Un accord tacite existait entre eux et les nobles dont ils dépendaient; les Mores payaient double tribut pour pouvoir, sans être tracassés, pratiquer leurs véritables croyances, et les nobles, reconnaissants peut-être de leur conduite durant les *Germanías*, et satisfaits surtout des rentes considérables que la tolérance leur assurait, fermaient bienveillamment les yeux à leurs pratiques journalières [1].

Mais l'Inquisition de Valence n'avait pas les mêmes raisons pour ne point voir. Elle référa du cas à l'Inquisiteur général, qui était alors D. Alonso Manrique, archevêque de Séville, et lui demanda des instructions : fallait-il permettre à tous ces

1. Cf. San Pelayo, p. cxxxi sq. [Voir Pedro Longás, *Vida religiosa de los Moriscos*, Madrid Centro de estudios históricos, 1915].

gens de vivre comme des Mores, ou devait-on les corriger comme des chrétiens? L'Inquisiteur, d'accord avec l'Empereur, convoqua aussitôt à Madrid une assemblée des théologiens les plus éminents d'Espagne; ceux-ci se réunirent le 23 mars avec les Conseils de Castille et de l'Inquisition, dans le couvent de Saint-François de Madrid, en présence de Charles-Quint. On se demanda donc aussitôt s'il fallait obliger les Mores baptisés par la violence à vivre chrétiennement ou à quitter l'Espagne; la question ainsi posée fut résolue par l'affirmative, malgré l'opinion isolée d'un homme éminent, frère Jaime Benet, ancien professeur de droit civil et canonique à l'Université de Lérida, qui fut d'avis qu'on ne devait pas les empêcher d'être mores, pour ne pas les voir devenir apostats. Le 4 avril 1525, l'Empereur expédia donc une cédule royale déclarant chrétiens et tenus de pratiquer la foi chrétienne tous les Mores arbitrairement baptisés. On nomma à cet effet une commission composée de D. Gaspar de Avalos, évêque de Guadix, commissaire de l'Inquisiteur général, et, suivant l'expression de l'historien aragonais Sayas, des « plus claires trompettes de l'Évangile »; D. Fray A. de Guevara, Fr. Juan de Salamanca, dominicain, le docteur Escarmier, auditeur au tribunal de Catalogne, et quelques conseillers et familiers du Saint-Office.

Le 10 mai, les commissionnés arrivèrent à Valence; quatre jours après on fit publier dans la ville l'ordre de se rendre à la Cathédrale pour entendre le commissaire de l'Inquisition. Celui-ci, après avoir prêché, fixa aux nouveaux et peu fidèles chrétiens, un délai de trente jours pour retourner dans le giron de l'Église catholique, sous peine de mort et de confiscation de leurs biens. La plupart des Mores, au nombre de 1.500 ou 1.600, se retirèrent dans la sierra de Bernia et y demeurèrent pendant quatre mois, jusqu'au moment où, voyant qu'on allait les combattre et leur faire une guerre sans merci, ils capitulèrent et se présentèrent aux commissaires dans la ville de Murla, où ils furent pardonnés.

Au moment où les commissaires s'apprêtaient à quitter Valence et à revenir en Castille, l'Empereur leur envoya

l'ordre d'y demeurer. Il avait décidé que désormais tous les infidèles de son royaume devraient se faire chrétiens ou abandonner l'Espagne. En vain les députés d'Aragon essayèrent-ils d'intervenir et en vain les Mores envoyèrent-ils des délégations à Charles-Quint pour obtenir un adoucissement à cette cruelle mesure. Celui-ci resta inflexible. En conséquence, au mois de septembre, veille de Saint-Michel, les deux prédicateurs, le Père J. de Salamanca et A. de Guevara (auxquels fut adjoint Fray Alonso de Calcena, provincial d'Aragon de l'ordre de saint François[1]) revinrent de nouveau dans la ville en qualité d'inquisiteurs apostoliques, et A. de Guevara reprit la série de ses prédications. « Il éleva si haut ses prières, nous dit le chroniste Sayas, que l'on ne pouvait désirer mieux pour avertir les Mores et les faire revenir de leur erreur. » Le 8 octobre, notamment, il prononça dans l'*Iglesia Mayor* de Valence un fameux sermon, dont un historien valencien, Gaspar Escolano[2] nous a conservé, sous forme de compte rendu, une partie de l'argumentation : « Parmi beaucoup d'autres raisons, écrit-il, pour prouver à son auditoire qu'il devait retourner à la foi de Jésus-Christ, il lui raconta que la dernière fois que les Mores gagnèrent Valence et s'y installèrent, ils n'avaient amené avec eux que sept femmes, et que, se voyant contraints d'en avoir beaucoup plus pour pouvoir se maintenir dans la ville et s'y multiplier, ils obligèrent les jeunes filles et les veuves à se marier avec eux, et à renier leur foi; qu'elles eurent la faiblesse d'y consentir et engendrèrent la population more, qui avait continué jusqu'alors à se perpétuer dans la ville. Il en tira cet argument que, puisqu'ils étaient tous chrétiens du côté de leurs mères, ils n'avaient pas de raison de s'en défendre comme ils le faisaient. Pour conclure, il leur dit que la volonté bien arrêtée de Sa Majesté était que, huit jours après sa notification, ils vinssent tous donner leur réponse, et qu'ils ne devaient pas douter, passé cette date, de l'exécution de l'ordre qu'on tenait de Sa Majesté. »

1. Plus tard évêque de Tortosa.
2. Dans le ch. XXV de son *Historia de Valencia* (Valence, 1610-1611). Peut-être G. Escolano tenait-il ces renseignements de son père, qui assista à tous ces événements.

Ce raisonnement subtil était tout à fait conforme au caractère d'Antonio de Guevara, qui semble avoir apporté dans l'accomplissement de sa mission à Valence, les mêmes qualités de patience dont il avait donné les marques durant la guerre des *Comunidades*. Loin de conseiller la violence, il prêche la douceur envers les Mores qui se convertissent. Dans une lettre (II, 14) « à un ami secret[1] », il lui reproche vivement les épithètes de *perros moros*, *judío*, *marranos*, et autres grossières injures que les Espagnols qui pouvaient se dire « vieux chrétiens » adressaient journellement aux Mores nouvellement convertis au christianisme. Mais en ce qui concerne les Mores rebelles à toutes tentatives de conversion, nul doute qu'il ne partageât à leur égard les sentiments du clergé espagnol en général, et qu'il ne fût partisan, en dernier ressort, de leur soumission par la violence. Pour s'en convaincre, il suffirait de lire la lettre qu'il adresse au marquis de Pescara (I, 7), alors que celui-ci était occupé avec l'armée impériale à faire le siège de Marseille. Elle montre les vrais sentiments de Guevara pour les mahométans : « Nous ne voyons, écrit-il, que guerres entre chrétiens, et on laisse les Mores prospérer et vivre en paix... » ; il ne peut jamais arriver à comprendre, quoique le voyant chaque jour, « comment Dieu permet, dans ses desseins secrets, que l'on détruise et que l'on dévaste les églises où on le loue, et qu'on laisse intactes et libres les mosquées où on l'offense ».

La guerre contre les Mores, et non point les guerres européennes, demeure, plus de trente ans après la prise de Grenade, l'idéal du clergé espagnol. A défaut de guerre glorieuse, les Mores de Valence allaient bientôt fournir, à tous ceux qui avaient la nostalgie des croisades d'antan, l'occasion d'une facile victoire contre le Croissant.

Après les premiers événements que nous avons relatés, Charles-Quint, voyant la mauvaise volonté que mettaient les Mores à accomplir ses ordres, prit une décision énergique et leur enjoignit d'avoir à quitter l'Espagne avant la fin de décembre, leur désignant la ville éloignée de La Corogne, comme port

1. Cité par San Pelayo, p. CXXXVIII.

d'embarquement. Toutes les démarches tentées auprès de Charles-Quint pour atténuer les rigueurs de cette mesure, ayant à peu près complètement échoué, la plupart des Mores se résolurent à accepter le baptême, et les commissaires royaux commencèrent l'opération solennelle; le nombre des nouveaux chrétiens était si élevé que Guevara et les autres ecclésiastiques durent avoir recours à une aspersion collective; mais cette manière rapide de procéder offrit encore aux Mores l'occasion de montrer à quel point les avait pénétrés la grâce du baptême; beaucoup se vantèrent après la cérémonie de s'être jetés par terre au moment opportun, et d'avoir pu ainsi éviter l'atteinte de la plus petite goutte d'eau bénite.

Mais si les Mores valenciens cédant à la nécessité acceptèrent le baptême, il n'en fut pas de même de ceux de Benaguacil, d'Almonacid, de Calanda, qui prirent les armes et s'apprêtèrent à la résistance. Plus de 5.000 hommes furent nécessaires pour obtenir la reddition de la ville de Benaguacil; le siège dura cinq semaines. Enfin, le 17 mars 1526, la ville se rendit et, le lendemain, le gouverneur D. Hyeronymo Cabanillas et le vice-chancelier Figuerola purent entrer dans la place, accompagnés de Guevara, qui fit aussitôt un nouveau baptême général. Cependant un très grand nombre de défenseurs de la ville étaient parvenus à s'enfuir, entraînant dans la sierra escarpée d'Espadán un grand nombre de Mores de la région, résolus à défendre jusqu'à la mort leurs libertés et leurs croyances. Il fallut s'emparer de ce dernier et redoutable rempart. Divers assauts furent tentés inutilement et coûtèrent de nombreuses vies. Les 4.000 Mores réfugiés dans la sierra résistèrent pendant plusieurs mois à toutes les attaques, jusqu'au jour où 4.000 mercenaires allemands, amenés des Pays-Bas par Charles-Quint, s'étant unis aux troupes du duc de Segorbe qui dirigeait les forces chrétiennes, celui-ci put disposer de 10.000 hommes et lancer cette armée à l'assaut de l'Espadán. Le clergé lui-même prit part à la lutte; Guevara, qui accompagnait dans cette expédition le duc de Segorbe, transporté sans doute d'indignation, comme tout bon ecclésiastique, par les sacrilèges auxquels, durant

une incursion à Chilches, les Mores s'étaient livrés peu auparavant, partit lui aussi pour l'Espadán avec l'ardeur d'un croisé et d'un conquistador. En enfourchant son destrier et en marchant à la suite des troupes, le frère franciscain sentit palpiter en lui l'âme des générations de Guevara qui avaient jadis illustré par les armes la maison dont il se réclamait si fièrement à l'occasion. Il dut, en une fantastique vision, voir passer en rêve ces prélats guerriers de la Reconquête, « prélats à la cotte de maille et à la hache à deux tranchants », dont B. Ibáñez évoque dans *La Catedral* les rudes et belliqueuses silhouettes. Le dernier refuge des Mores ne put résister à ce dernier assaut; 2.000 de ses défenseurs furent passés au fil de l'épée; les autres furent faits prisonniers. Mais la défense avait été rude; Guevara nous dit qu'il sortit lui-même blessé de la rencontre, et ne trouva ni chirurgien pour le soigner, ni linges pour se panser.

Après cet épisode guerrier, Guevara continua, jusqu'à la fin de son séjour à Valence, les exercices de prédication dont les nouveaux convertis manifestaient un si grand besoin. Il eut aussi maintes fois, durant son séjour à Valence, l'occasion de prêcher devant un auditoire plus attrayant que des Mores soupçonneux et agressifs. Continuant à remplir à Valence sa charge de prédicateur de cour, il prononça dans la chapelle de la vice-reine, Germaine de Foix, des sermons qui ne devaient ressembler en rien à ceux qu'il prononçait dans les quartiers mores. Valence, à l'époque où Guevara fut appelé à y séjourner, allait bientôt devenir un centre de vie courtoise comme il eût été impossible d'en citer aucun autre dans le reste de la péninsule. En attendant que le duc de Calabre, F. Fernando de Aragón, jadis dépossédé par Ferdinand le Catholique de ses droits et marié en 1526 à Germaine de Foix, vînt apporter dans la cité levantine les habitudes de la cour napolitaine, la vice-reine, alors âgée de trente-sept ans, créait déjà autour d'elle une atmosphère de gaieté et de plaisir où sa riche nature provinciale, désireuse de chasser le souvenir de son double veuvage, se donnait librement carrière. Il semble peu probable que Guevara ait eu le temps, avant de quitter défi-

nitivement Valence, de fréquenter la cour de la reine après son mariage, et cela est fort dommage. Un écrivain valencien, Luis Milán, qui fut en même temps un musicien et un poète, dans un ouvrage intitulé *Le Courtisan*, composé sur le modèle du livre de Castiglione, nous a, en effet, tracé un portrait charmant de ce que devint la cour à cette époque. Ce n'étaient que fêtes et mascarades, danses dans le palais du duc et dans la *huerta* de Valence, banquets somptueux et ordonnés avec goût, chasses auxquelles les femmes prenaient part, où étaient conviées toutes les familles nobles de la ville, et au cours desquelles l'esprit débordait en toute langue : espagnol, valencien, catalan... Luis Milán était l'infatigable pourvoyeur de cette agréable société. Mais le duc et son épouse, avec un entrain admirable, intervenaient continuellement pour inventer de nouvelles distractions et de nouveaux jeux. Ils prenaient une large part des plaisirs qu'ils offraient à leurs invités, donnaient le signal du badinage et des plaisanteries, et prêchant aussi d'exemple, s'adressaient des propos galants et des compliments en improvisant gentiment de petites scènes de jalousie, avec tout l'enjouement et toute la grâce d'un jeune ménage. A leur exemple, les gentilshommes faisaient eux aussi la cour à leurs propres épouses et rivalisaient d'esprit et de gaieté. Nul doute que si Guevara se fût encore trouvé à Valence en 1526, les vice-rois qui, outre le goût de la danse et de la musique, des festins et des jeux de société, avaient aussi très vif celui des lettres, eussent apprécié à leur valeur les connaissances si diverses du futur auteur du Marc-Aurèle et l'agrément de sa conversation ; mais nul doute aussi que, s'il eût assisté à quelqu'un des repas organisés par le duc ou à quelqu'une de ses fêtes à la manière italienne, il eût été plus d'une fois choqué des plaisanteries cruelles dont était continuellement victime un ecclésiastique, le chanoine Ster, qui vivait dans la domesticité du duc avec un rôle de bouffon et était le souffre-douleur des valets et des pages.

De toutes manières, il eut plus d'une fois l'occasion d'être introduit en l'agréable société de la vice-reine ; D[a] Germaine, après l'avoir entendu prêcher, lui réclamait le texte de ses sermons.



Elle l'invitait aussi parfois à sa table — cette table dont Sandoval condamne les excès, — et lui faisait mille prévenances. Elle lui demanda un jour, après avoir entendu, le dimanche précédent, un sermon sur la destruction de Jérusalem, de lui exposer en petit comité pour elle et ses dames, et de lui donner ensuite par écrit, la vie de Lycurgue, à laquelle il avait fait allusion; et pour l'obliger davantage à son service, elle lui fit cadeau d'une belle montre[1]. Guevara ne dut pas sans une certaine satisfaction retrouver à la cour de Valence cette atmosphère mondaine dont il avait fui jadis les miasmes pestilentiels, mais qu'il s'était sans doute réhabitué à respirer depuis qu'il était attaché à la personne royale. Il devait surtout, après avoir prêché devant les auditoires hostiles des Mores, éprouver un certain bien-être à parler devant un public distingué et qui appréciait ses sermons.

Durant son séjour à Valence, Guevara eut, d'ailleurs, peu de loisirs. Il s'était pourtant lié d'amitié avec quelques personnes, notamment avec un officier du connétable de Castille, Mosén Rubín, qui l'avait accompagné lors de l'attaque de la sierra Espadán; et lui aussi était sorti du combat en assez piteux état. Ce compagnon qui était presque un vieillard, et dont Guevara a ridiculisé dans ses lettres les velléités amoureuses, venait souvent trouver notre prédicateur dans son hôtellerie; on s'attablait devant un échiquier, Mosén Rubín, qui était un joueur de première force, rendait la reine à son partenaire, et les deux amis se plongeaient dans d'interminables parties.

Parfois aussi (et ce devait être une de ses distractions favorites), lorsque les devoirs de sa mission l'appelaient du côté de Monviedro, notre religieux se plaisait à s'abstraire dans le déchiffrage des pierres écrites et des épitaphes que renferment les champs et les édifices ruinés de cette ville; il se plaisait à admirer l'antiquité de ses murailles, l'âpreté du paysage, la grandeur du Colisée, et sur tous ces débris, sur toutes ces ruines, à évoquer l'antique Sagonte.

Guevara se trouvait à Valence lorsque le prince de Bourbon passa dans cette ville. Puis ce fut, en juin 1525, l'arrivée de

1. Cf. San Pelayo, p. CXXX.

François I[er], le vaincu de Pavie, qui, débarqué le 8 juin au port de Rosas en Catalogne, fut conduit au milieu de l'enthousiasme des villes, de Rosas à Barcelone, et de Barcelone à Valence; quand il repartit pour Guadalajara, afin de gagner ensuite Alcalá et Madrid, Guevara, comme beaucoup de gens de la ville, entre autres son ami M. Rubín, l'accompagna jusqu'à Requena, puis revint à Valence.

L'année suivante, Guevara fut chargé par Charles-Quint, en même temps que plusieurs personnes de sa confiance, d'une nouvelle mission dans la province de Grenade. Lorsque l'Empereur, revenant de Séville où il venait de célébrer ses noces avec Isabelle de Portugal, s'était arrêté dans l'ancienne cour de Boabdil, les *regidores* grenadins lui avaient, en effet, présenté un mémorial contenant les doléances des Mores; ceux-ci accusaient ecclésiastiques et hommes de loi de leur faire subir des vexations sans nombre et réclamaient justice comme nouveaux sujets du roi. L'empereur, d'accord avec son conseil, décida alors d'envoyer cinq « visiteurs » dans le royaume de Grenade, afin d'examiner le bien-fondé de leurs plaintes. Parmi eux, se trouvait l'évêque de Guadix, D. Gaspar de Avalos, que nous avons déjà vu à Valence, et aussi A. de Guevara [1]. Les visiteurs avaient encore pour mission de sonder les sentiments des Mores pour leur nouvelle religion. Pour ce qui est du premier point, ils reconnurent aisément le bien-fondé de leurs plaintes; mais en ce qui concernait la deuxième partie de leur tâche, ils firent de tristes constatations. C'est à peine si de tous les Mores qui avaient reçu le baptême depuis vingt-sept années, ils purent en découvrir six ou sept qui avaient réellement abandonné le culte de leurs pères. Guevara nous exprime dans une lettre le piètre résultat auquel on est parvenu [2]: « Mon sentiment sur la visite, écrit-il, c'est que je trouve chez les nouveaux chrétiens tant de choses à amender que je crois plus judicieux de les corriger en secret que de les

1. Les trois autres étaient: le chanoine Pero López, le docteur Quintana et le docteur Utiel. Cf. San Pelayo, p. CXLII.

2. « ... Lo que siento de la visita es, que hallo a los cristianos nuevos tantas cosas de emendar, que tomo por mas sano consejo corregirlas en secreto, que no castigarlas en público. » (*Ep.* II, 6, citée par San Pelayo, p. CXLII.)



châtier en public. » Il est évident qu'à Grenade comme à Valence, le véritable chef de la mission fut Gaspar de Avalos, que sa dignité d'évêque plaçait au-dessus de son compagnon et qui seul se trouvait présent dans les conseils tenus par l'Empereur pour résoudre ces questions. Guevara, toutefois, suivant un procédé qui lui est habituel, se présente dans ses lettres comme assumant seul, à Valence et à Grenade, la pénible besogne : « A peine si j'eus achevé de baptiser vingt-sept mille maisons de Mores[1] dans le royaume de Valence, César, mon maître, m'ordonna de visiter également le royaume de Grenade, travail certainement fort nécessaire, mais qui m'est très désagréable[2]. » Les visiteurs durent se partager la besogne et visiter chacun une partie de la province de Grenade. Guevara commença sa tournée par les petites villes du Sud de la région. Il visita Motril, Vélez, las Guájaras, Valdeleclín, Lanjarón et, le long même de la côte grenadine, Salobreña et Almuñécar.

Cependant, l'Empereur, ému par les résultats que donnait l'enquête religieuse des visiteurs, avait réuni en sa chapelle, pour remédier à l'état de choses qui lui était signalé, plusieurs membres du clergé, parmi lesquels Gaspar de Avalos, plusieurs conseillers de Castille, le grand commandeur de Calatrava et son premier secrétaire Francisco de los Cobos. Il fut décidé que l'Inquisition de Jaén serait transportée à Grenade; en outre l'assemblée prit contre les convertis plusieurs mesures coercitives : l'usage de la langue arabe leur était interdit sauf dans des *aljamas;* l'espagnol devait être seul autorisé comme langue écrite, les vêtements arabes leur étaient prohibés et défense fut faite aux tailleurs de leur en confectionner, de même qu'aux bijoutiers de fabriquer des bijoux de style arabe. Des chrétiens fervents devaient présider à l'accouchement des femmes mores pour éviter l'usage, en cette circons-

1. Il y avait à Valence, selon Sandoval : 22.000 maisons de chrétiens et 26.000 de mores.

2. « En acabando que acabé de bautizar veynte y siete mil casas de moros en el reyno de Valencia, me mandó Cesar, mi Señor, que visitase también este reyno de Granada, obra por cierto asaz necesaria, aunque a mi muy enojosa. » (*Ep.* II, 6, citée par San Pelayo, p. CXLII.)

tance, des cérémonies musulmanes. Enfin, à Grenade, Guadix et Almería devaient être édifiés des collèges où l'on donnerait l'enseignement chrétien aux enfants nés de parents convers. D'importantes offres d'argent faites par les Mores, au moment où l'Empereur se préparait, comme à son ordinaire, à en redemander aux Cortes, adoucirent cependant la rigueur de ces mesures. Mais la situation religieuse de la province exigeait une attention de tous les instants; et l'on peut admettre, sous toutes réserves, que Guevara, une fois achevée la « visite » commandée, demeura jusque vers le commencement de l'année 1528 dans cette partie de l'Andalousie (où il devait bientôt gagner un évêché) et recommencer comme à Valence ses prédications et ses exercices de propagande chrétienne. C'est du moins ce qui semble ressortir du contenu d'une de ses lettres, d'une date peu sûre, qu'il adresse « à un ami secret »: « ... Si je ne suis apôtre quant au mérite, je le suis du moins quant à mes occupations, car voilà trois ans que je ne fais que disputer dans les assemblées, prêcher dans les quartiers mores, baptiser dans les maisons et aussi supporter bien des injures. »

Vers la même époque cependant, en août 1527, Guevara prit part à Tolède à la revision du procès des sorcières de Navarre. Il avait déjà eu l'occasion, durant ses pérégrinations dans la province de Grenade, de faire connaissance avec les gitanes prophétesses et jeteuses de sort, et il avait employé tous ses efforts à les convaincre de leurs erreurs. Dans une lettre (II, 4) à D. J^{n} de Biamonte [1], il raconte à son correspondant comment, à Baeza, l'une d'elles, surnommée « la Jarandilla », pour prix de ses conseils et de ses prédications, lui donna un jour gratuitement une formule souveraine pour conjurer le mauvais sort: « Si vous voulez, maître Guevara, lui dit-elle, que personne ne puisse vous nuire, ayez bien soin, au lieu du *Per signum Crucis*, de dire au premier être vivant que vous rencontrerez demain:

Con dos que te veo,
Con cinco te espanto,
La sangre te bebo,
El corazón te parto.

1. Citée par San Pelayo, p. CLIII.



En ce qui concerne le procès auquel Guevara fait allusion dans une de ses lettres, on connaît peu de chose, et le peu que l'on sait revêt surtout un caractère anecdotique et presque fabuleux. Voici, selon Sandoval [1], comment il prit naissance :

Deux petites filles de neuf et onze ans se présentèrent un jour devant le Conseil de l'Inquisition de Pampelune et lui offrirent de lui faire connaître dans la région toutes les personnes qui s'adonnaient à la sorcellerie et avaient déjà commis un certain nombre de maléfices. Elles se déclarèrent capables de les reconnaître simplement en examinant leur œil gauche, car elles appartenaient à leur société. Un auditeur fut désigné pour les accompagner avec une escorte de cinquante soldats, et l'on commença à visiter la région; dans chaque village où l'on s'arrêtait, l'auditeur faisait comparaître toutes les personnes suspectes, et l'une des deux petites filles, après un examen attentif, désignait les personnes qui pratiquaient la sorcellerie. On faisait faire le même examen par sa compagne, et jamais les résultats ne furent contradictoires. Cent cinquante sorcières furent reconnues par ce procédé; elles furent sans doute livrées à l'Inquisition d'Estella et chacune d'elles fut condamnée à deux cents coups de verge et à plusieurs années de prison. Tel fut le procès où Guevara, en qualité de conseiller de la Suprême [2], fut appelé à donner son avis et à émettre son vote.

A ce moment, le zèle déployé par notre religieux dans sa tâche ingrate de *visitador* à Valence et dans la province de Grenade obtint enfin sa récompense: dès l'année 1527, D. Gaspar de Avalos avait été nommé de l'évêché de Cuadix à l'archevêché de Grenade. Charles-Quint présenta aussitôt au pape Clément VII, pour le remplacer dans son ancien poste, son prédicateur et historiographe Guevara ; et le souverain pontife ratifia le choix impérial, faisant envoyer le 22 jan-

1. L. 16, ch. 15.

2. On donnait cette appellation à l'Inquisition générale d'Espagne, gouvernée par le Conseil royal de cette institution, pour la distinguer des Inquisitions provinciales, qui étaient à la charge des inquisiteurs de province (Llorente, t. I, p. 314).

[Dans son *Hist. de los Heterodoxos*, l. V, c. V., Menéndez Pelayo parle d'un procès antérieur assez analogue.]



vier 1528 (le 7 d'après le P. Suárez[1]) à Guevara ses bulles de préconisation. Il n'y a guère lieu de croire, avec Suárez[1], que Guevara n'ait accepté son élection qu'avec crainte et répugnance. Sans doute celui-ci, remerciant un correspondant, le commandeur Alonso Suárez, qui le félicitait de sa nouvelle dignité (*Ep*. I, 49), se déclare « déjà » rassasié et « même repu » des honneurs et des charges de sa nouvelle fonction, et constate que son inclination naturelle le portait plutôt à philosopher qu'à gouverner. Mais il n'en dut pas moins accepter ses nouvelles fonctions avec une vive satisfaction.

Le nouveau prélat attendit près d'un an et demi avant de visiter son évêché. Le 7 mars 1529, la veille de son départ de Tolède, où il venait de passer une semaine, Charles Quint régla la situation matérielle de son historiographe; il lui garantissait la continuation de sa rente de 80.000 maravédis pour tout le temps qu'il écrirait son histoire, et il entendait qu'elle lui fût exactement servie, même lorsqu'il résiderait dans son évêché : « Ma volonté, écrit-il, étant que vous continuiez et poursuiviez ladite histoire, je vous charge et vous ordonne d'ainsi faire et de vous en occuper avec le soin et la diligence que l'on attend de vous... » Il l'assurait aussi que, dans son évêché de Guadix, il serait, par ses soins, tenu au courant de tout ce qui serait susceptible de l'aider utilement dans son travail[2]. Puis, l'Empereur partit quelque temps après pour Barcelone, où il s'embarqua le 28 juillet 1529 pour l'Italie, laissant l'Impératrice gouvernante. Trois semaines auparavant, celle-ci avait autorisé Guevara à aller visiter son évêché et ordonné qu'on lui payât avant son départ la somme et les revenus qui lui correspondaient comme prédicateur pour l'année courante; elle donna l'ordre de ne pas faire subir de retenue à son traitement pour le temps où il ne résiderait pas à la cour et ne paraîtrait pas à sa chapelle. Guevara pouvait donc, en toute tranquillité d'esprit, laisser la cour et entreprendre son voyage vers la région accitaine[3].

1. *Hist. del obispado de Guadix y Baza*, l. I, ch. XV. Cf. San Pelayo, p. CXLV.
2. San Pelayo, p. CXLV.
3. San Pelayo, p. CXLVI.

A peine arrivé dans son évêché, Guevara dut songer à défendre le territoire dont il assumait l'administration ecclésiastique, contre les prétentions de l'archevêque de Tolède et du marquis de Cenete. Il poursuivit contre le premier le procès concernant la juridiction de Baza et de ses dépendances, et avec le second fit une transaction dont nous reparlerons plus loin. Après la prise de la ville en 1489, la Collégiale de Baza avait été gouvernée au début par les ministres de l'archevêque de Tolède, sans dépendre toutefois d'aucun évêché. Puis, à la demande de l'évêque Fray García Quixada, et grâce à l'intervention de la reine Isabelle, elle fut attribuée à l'évêché de Guadix dont elle était très voisine, ainsi que les villages de la Hoya et ceux du vicariat de Huéscar. Mais en 1508, conformément au désir exprimé par l'abbé et par les ecclésiastiques de Baza, l'archevêque de Tolède demanda que la juridiction ecclésiastique de Baza et de Huéscar lui fût restituée, et un procès s'ensuivit. Après des alternatives diverses, l'église primatiale rentra en possession de ces villes. Mais, en 1526, le prédécesseur de Guevara, D. Gaspar de Avalos, reprit le procès, et Guevara, deux ans plus tard, résolu à maintenir contre son opulent adversaire l'intégrité du territoire déjà très limité qui dépendait de sa mitre, continua vigoureusement la lutte. Dans une lettre à D. Alonso de Albornoz (I, 8)[1] il manifeste son espoir d'obtenir gain de cause et en même temps fait connaître les ennuis de tout genre que lui occasionne ce procès : « De moi je vous fais savoir que j'ai en ce moment toutes les conditions d'un vrai plaideur ; c'est vous dire que je suis occupé, diligent, angoissé, usé, soupçonneux, importun, ennuyeux et même détestable ; car nous plaidons, Monseigneur l'Archevêque de Tolède et moi, au sujet de l'abbaye de Baza, et j'ai déjà pour moi une fameuse sentence. » Effectivement, l'évêque de Guadix eut cette fois gain de cause, et ses droits furent reconnus. Mais l'archevêque fit appel de la sentence ; en 1530, il obtint un bref du Pape qui enlevait la connaissance de la cause à la chancellerie royale et l'appelait devant son propre tribunal. A. de Guevara réclama aussitôt la production

1. Citée par San Pelayo, p. CLVII.

du bref devant le Conseil royal, fit verser la pièce au dossier et la chancellerie continua à s'occuper de la cause (*Despertador de cortesanos*, cap. 10) :

« Si tous les plaideurs souffraient pour la sainte foi catholique ce qu'ils souffrent en plaidant pour leurs biens, il y aurait autant de martyrs à la chancellerie de Valladolid et à celle de Grenade qu'il y en a eu au temps jadis à Rome. Pour moi, je considère comme un pénible martyre d'avoir à supporter patiemment un long procès. »

Fatigué néanmoins d'un procès dont il était difficile de prévoir la fin, Guevara avait déjà, avant de quitter l'évêché accitain, proposé au Conseil royal une formule de concorde. Ce ne fut cependant que sous son successeur, D. Antonio de Aguila, que, le 15 mars 1544, fut réglée d'une façon définitive la situation de l'abbaye de Baza et de Huéscar, grâce à une transaction établissant entre les deux compétiteurs [1] le partage juridictionnel de ces territoires.

Une deuxième question non moins importante était à régler au moment où Guevara fut promu à l'évêché de Guadix. Celle ci concernait le marquisat de Cenete. En juin de l'année 1500, le pape Alexandre avait, par une bulle, concédé aux Rois Catholiques et aux seigneurs temporels des villes du royaume, les deux tiers des dîmes payées par les Mores qui se convertissaient à la foi catholique ; les seigneurs ainsi favorisés devaient seulement édifier et réparer les églises à leurs frais et conformément aux indications des évêques ; quant à l'autre tiers, il devait être réservé et appliqué aux églises. Mais en 1505, le pape Jules II, par une autre bulle, l'attribua au marquis de Cenete, D. Rodrigue. Cette concession fut la cause du procès qu'en 1526 l'évêque de Guadix, Gaspar de Avalos, intenta au marquis, revendiquant pour son église la partie des biens qui de ce fait en avaient été distraits. Ce fut peu après qu'Antonio de Guevara fut appelé à l'évêché de Guadix. Il continua d'abord le procès engagé par son prédécesseur, puis, comme une sentence n'avait pas encore été prononcée, que trois jugements au moins étaient encore à rendre et que les

1. L'archevêque de Tolède était à ce moment D. Juan Tavera.



sommes dépensées étaient déjà fort élevées, il songea en 1530 à régler à l'amiable, avec les marquis de Cenete, le sujet du litige.

Par une transaction qui n'entra en vigueur que deux ans plus tard, et dont le but était aussi de « conserver et d'accroître le bon voisinage et l'amitié » entre les deux parties, le comte de Narao, marquis de Cenete, paya comptant à l'évêque une somme de mille ducats et s'obligea, indépendamment de cette indemnité, à faire désormais à l'évêché une rente annuelle équivalente pour réparer et édifier les églises du marquisat, payer les bénéficiaires, curés et sacristains, à la volonté de l'évêque. Guevara, en revanche, céda, pour cette rente, au marquis et à ses successeurs le tiers des dîmes qui, avec les *habices* [1], lui revenaient, et leur permit de jouir librement de tous les revenus du marquisat; il les releva, en outre, de l'obligation que leur imposait la bulle d'Alexandre d'édifier et de réparer les églises de leur juridiction [2]. La convention fut approuvée par D. Estevan Gabriel Merino, évêque de Jaén, qui avait été chargé par le Pape de reconnaître son utilité, puis confirmée par une lettre de l'Empereur, datée de Bruxelles, le 16 août 1531.

La convention fut observée pendant un certain nombre d'années. Mais lorsque, vers 1550, les évêques de Guadix rouvrirent le procès, la conduite de Guevara en cette circonstance fut jugée avec la plus grande sévérité. Sans doute la partie du marquis soutint qu'en 1530, au moment de la transaction, toutes les dîmes dudit marquisat ne valaient pas 2.000 ducats, et que le tiers en représentait à peine 600; que, par suite, les bénéficiaires et les sacristains étaient suffisamment dotés, ainsi que les fabriques des églises. Tel n'était pas l'avis de l'évêque de Guadix, qui affirma que Guevara avait renoncé bénévolement à un immense revenu (plus de 12.000 ducats!) et agi de sa propre autorité sans consulter les bénéficiaires du

1. Les *habices* étaient les possessions qui, durant la domination arabe, appartenaient aux mosquées. [C'est ce que nous appelons les biens *habous*, du mot arabe *hobos*.]

2. Les principales villes du marquisat étaient Jerez, Lanteyra, Alquife, Aldeyra, Calahorra, Ferreyra, Dolar, Gueneja, etc.



marquisat. Il semble même laisser entendre que ce fut par une complaisance coupable qu'A. de Guevara consentit à la transaction et que sa conduite fut dictée par les circonstances de son élection : « Il est clair », est-il dit dans le mémoire de l'évêque, « qu'il y a eu dol et oppression ; cela ressort de la somme donnée et de celle que l'on reçut en échange, et aussi des retards, embarras et obstacles apportés au procès par les marquis ; ceux-ci attendirent que l'occasion se présentât et s'efforcèrent avec succès de faire partir l'évêque d'alors pour mettre à sa place comme prélat D. Antonio de Guevara, frère de leur majordome[1], avec qui ils firent ladite convention. » Le mémoire, pour conclure, déclare cette convention tout à fait détestable : « *Fuit iniqua et simoniaca!* »

Il est difficile de savoir aujourd'hui si véritablement les marquis de Cenete intervinrent d'une façon quelconque dans la nomination de Guevara et le départ de son prédécesseur, dans le but d'avoir le nouvel évêque à leur discrétion ; D. Gaspar de Avalos, dans tous les cas, n'eut rien à y perdre. Pour ce qui est du reproche fait à notre évêque de n'avoir pas consulté pour la transaction les bénéficiaires du marquisat, il est à remarquer qu'au moment où fut signée la convention, il n'y avait pas de bénéficiaires proprement dits, mais seulement des chapelains nommés par les marquis et remplacés à leur guise. Enfin, en ce qui concerne le fait même de l'accusation, si l'arrangement signé par Guevara fut un leurre pour l'évêché de Guadix, il est juste de reconnaître que d'autres que lui en doivent supporter la responsabilité, notamment l'évêque de Jaén, qui, sur l'ordre du Pape, dut étudier de très près la transaction et la jugea favorablement. Il est probable cependant — cela semble résulter de l'examen de ce procès un peu compliqué — que Guevara, tout aux nécessités présentes, ne sut ni prévoir l'accroissement rapide des dîmes auxquelles il renonçait pour l'avenir, ni faire promettre aux marquis d'accroître parallèlement le nombre des bénéficiaires ; mais on peut admettre qu'au

1. A moins qu'il ne s'agisse de quelque enfant naturel de D. Beltrán de Guevara ; nous ne pouvons expliquer l'allusion à cette parenté, puisqu'il ne peut être ici question ni de D. Fernando, ni de D. Pedro, frères de notre écrivain.



moment où il la signa, la convention était avantageuse et conforme aux intérêts de son évêché.

Continuant l'œuvre apostolique à laquelle il s'était livré peu de temps auparavant, lors de sa mission à Valence et dans la province grenadine, Guevara s'occupa aussi de la conversion des Mores dépendant de son évêché, et il apporta dans cette tâche un zèle qui franchit parfois les limites de la tolérance et de la raison. Parmi les coutumes orientales conservées chez les Mudejares, celle de se teindre les cheveux et les ongles au henné [1] était constamment pratiquée par les femmes. Elles mettaient dans les cheveux des noix de galle, afin de les colorer et parce que ces noix, disposées avec art, formaient à leur goût avec la masse des cheveux, une ornementation artistique. A ce que nous raconte Mármol Carvajal, Guevara crut voir dans cette coutume bien innocente une cérémonie pernicieuse et un reste de barbarie africaine dont il était nécessaire d'obtenir la disparition. Il restait d'ailleurs en cela en conformité d'idées avec l'Empereur, qui, en 1526, avait nettement condamné cette coutume. L'ancien *visitador*, désireux d'observer à la lettre les instructions impériales, voulut faire tondre les femmes des naturels du marquisat de Cenete, et racler le henné de leurs mains [2]. Mais les Mores eurent alors recours au pouvoir civil. Ils se plaignirent au Président et aux auditeurs, ainsi qu'au marquis de Mondéjar; ceux-ci examinèrent la question et mandèrent à l'évêque un receveur qui lui notifia de ne pas mettre son dessein à exécution, l'emploi du henné n'ayant rien à voir avec les choses de la foi.

Un grand événement vint, quelques années après la nomination de Guevara à l'évêché de Guadix, l'enlever pour quelque temps à sa mission pastorale, et lui fournir une plus brillante occasion que lors de la prise de l'Espadán, d'assister aux victoires des troupes chrétiennes sur les défenseurs de l'Islam;

1. La « alheña » ou henné est une poudre tinctoriale produite par la plante du même nom. On cueille ses feuilles au printemps, on les fait sécher à l'air libre, et on les réduit en poudre. Les Mores s'en teignaient les cheveux et les ongles, et en teignaient aussi les crins et la queue des chevaux.

2. Cf. San Pelayo (p. CLVI), qui cite le passage de Mármol Carvajal où est rapporté ce trait d'autoritarisme épiscopal.



Charles-Quint venait de décider l'expédition de Tunis, et s'apprêtait à diriger lui-même l'armée de 30.000 hommes qu'il allait employer à combattre Barberousse. En avril 1535, l'Empereur partit de Madrid et s'achemina vers Barcelone où était la flotte. Le 14 mai, il la passa en revue, et, à la fin du mois, quitta définitivement les côtes d'Espagne. Il amenait avec lui presque toute la noblesse de Castille et une multitude de religieux, de marchands et d'artisans, tous désireux de prendre part à la glorieuse croisade. On avait décidé en conseil de guerre de ne pas admettre de femmes dans les galères. Cette décision ne put être observée, par suite de la complicité des équipages. « On les renvoyait d'un navire », écrit l'historien Alonso de Sanabria, « et on les recevait dans l'autre ». C'est ainsi, nous assure-t-il, que l'on put compter à Tunis « plus de 4.000 amoureuses » !

Parmi les principaux prélats qui s'embarquèrent, on peut citer D. García de Loaysa, cardinal de Sigüenza; D. Fadrique de Portugal, archevêque de Saragosse et vice-roi de Catalogne; l'archevêque de Cagliari, l'archevêque de Caçar (?) et l'évêque de Barcelone. Antoine de Guevara accompagna également l'Empereur et fut, au départ de Barcelone, comme plus tard à son retour, l'objet des prévenances du vice-roi de Catalogne[1].

Le 11 juin, la flotte arriva à Cagliari, capitale de la Sardaigne. Elle en repartit le surlendemain et se présenta bientôt dans les eaux de Tunis. Le 14 juillet, les soldats de Charles s'emparèrent de La Goleta, considérée comme la clef du royaume; dix jours après Tunis tombait en leur pouvoir, et Barberousse fuyait devant les vainqueurs. Dans les divers combats qui furent livrés à l'occasion de ces deux victoires, nombreux furent les gentilshommes qui se distinguèrent par leur courage et leur vaillance. Garcilaso de la Vega, qui ne devait pas revoir sa patrie, Pedro Juárez, Juan de la Cueva, montrèrent

1. « Avia assimesmo perlados que accompañavan al emperador e adornavan su corte. Don Garcia de Loaysa, cardenal de Sigüenza, D. Fadrique de Portugal, arç° de Çaragoça e viso-rey del principado de Cataluña, el arçobispo de Callar, el arç° de Caçar, el ob° de Barcelona, *el obispo de Guadix* e otros perlados asi de España como de fuera. » (A° de Senabria, *Comentarios y guerra de Tunez*. L. III, ch. 3.) [Sur Alonso de Sanabria, voir R. Costes, dans *Bull. hisp.*, 1915, p. 15 sq. Sur cette expédition, voir les *Mémoires de Charles-Quint*, dans *Histor. de Charles-Quint*, § 25 sq.]



une ardeur sans égale. On remarqua aussi la hardiesse du neveu de l'évêque de Guadix, D. José de Guevara, qui, suivant l'expression de l'historien Sandoval *(Hist. del Emp. Carlos V)*, fit en cette journée des choses qui exigeaient plus d'années que n'en avait ce chevalier. Nombreux étaient d'ailleurs les membres de la famille de Guevara qui prenaient part à l'expédition ; parmi eux se trouvaient le comte d'Oñate, D. Iñigo de Guevara et D. Pedro Vélez de Guevara, avec trois de ses fils, D. Beltrán, D. Iñigo et D. Diego[1]. L'évêque de Guadix eut bien aussi son rôle durant les hostilités. Au moment où l'on allait attaquer la Goulette, malgré l'opinion de bien des généraux de l'Empereur, qui croyaient qu'on devait marcher immédiatement sur Tunis mais se conformèrent à la volonté de Charles, celui-ci ordonna à Fr. A. de Guevara de se charger de soigner les blessés et les malades, ce qu'il fit, nous dit Sandoval[2], de très bonne grâce et avec beaucoup de charité. Le but de l'expédition ayant été glorieusement atteint, on entreprit le voyage de retour. Le 20 avril, les navires abordèrent à Trapani, en Sicile, puis on se rendit à Monreale, à Palerme, à Naples, où les vainqueurs furent accueillis avec enthousiasme et où, pendant son séjour, Guevara put assister à toutes sortes de fêtes que le peuple napolitain donna en l'honneur des Espagnols. Ce ne furent que banquets, processions, mascarades et même courses de taureaux. Puis Charles-Quint quitta Naples pour Rome, où il fit une entrée triomphale et où il demeura plusieurs semaines. Durant son court séjour dans ces deux dernières villes, Guevara, en sa qualité de prédicateur renommé, fut chargé d'aller le samedi avec d'autres théologiens, dans les synagogues que l'on tolérait en la ville des papes et de discuter avec les rabbins les choses de la foi. On trouve dans une de ses épîtres (II, 10), l'exposé de quelques-unes de ces controverses passionnées où l'évêque de Guadix, opposant la loi nouvelle à la *letra seca* de l'Ancien Testament, était parfois transporté de colère en entendant les arguments de ses adversaires; et sans les inter-

1. San Pelayo, p. CLIX.
2. Cf. *ibid.* C'est certainement d'après A. de Sanabria que Sandoval cite ce fait.

ventions des membres de l'assemblée qui servaient de parrains aux différents jouteurs, le champion de la Sainte Écriture nous avoue que, plus d'une fois, il en fût venu aux mains avec ses contradicteurs. Naturellement, ces discussions entre évêque et rabbins ne pouvaient avoir aucune fin pratique, et Guevara ne pouvait que constater l'inutilité de ses efforts[1].

Les fêtes auxquelles il fut donné à Guevara d'assister pendant son séjour à Rome ne l'éblouirent pas suffisamment pour l'empêcher d'apercevoir sous les dehors somptueux de la vie romaine la corruption de cette terre de volupté. Depuis qu'il était à la cour impériale, il avait vu maints gentilshommes vertueux quitter l'Espagne pour occuper une fonction en Italie, et en revenir chargés de vices. C'est du moins ce qu'il nous assure; et les honneurs et les plaisirs dont l'hospitalière Rome et Naples la gracieuse furent prodigues pour la suite de Charles-Quint ne purent triompher des préventions de ce moraliste un peu bourru.

« Pour moi, écrit-il, je puis dire que j'ai été à Rome, que j'ai vu Rome, que j'ai visité Rome et que j'ai contemplé Rome. J'y ai vu beaucoup de choses qui m'ont inspiré de la dévotion, et j'en ai vu d'autres qui m'ont produit une vive surprise » (*Ep.*, I, 18). Il conseille (même lettre) à l'ambassadeur, D. Jerónimo Vique, qui revient de Rome, de ne pas trop en vanter les coutumes. « Si vous venez à vous souvenir de la générosité de Rome, de la liberté de ses habitants, de l'aspect varié de sa population, de la fraîcheur des Romaines, de la grosseur des victuailles, de la bonté des vins, de la gaieté des fêtes et de l'opulence des places, souvenez-vous, Seigneur, que c'est aussi là que l'on dépense sa fortune, que l'on charge sa conscience et que l'on perd bien souvent son âme. » Guevara, repoussant les calomnies dont le Saint Père est souvent

1. Ici encore, on se trouve en présence de deux déclarations contradictoires de Guevara. Dans l'exposé d'une de ses disputes avec les juifs napolitains, il déclare à deux reprises, s'adressant à ses contradicteurs, qu'il dispute avec eux, à Naples, depuis cinq mois. D'autre part, il laisse entendre dans l'épître II, 10 (*sub fine*), qu'il suivit Charles V à Rome; et dans l'*Arte de navegar*, il énumère, parmi ses propres étapes et à la suite des villes qu'il traversa en compagnie de l'Empereur, les villes de France où celui-ci dut s'arrêter. On peut considérer comme inexacte la première affirmation, qui semble tout à fait inexplicable.



l'objet, en ce qui touche à la corruption des coutumes, relevant au contraire les efforts tentés par les Papes pour améliorer les mœurs, semble rejeter tout le mal, non pas même sur la population romaine, mais sur les étrangers que l'on y envoie : « De la population romaine de Rome, une grande partie est bonne, mais les étrangers que l'on y trouve forment évidemment pour la plupart la partie pernicieuse de la ville » ; et, terminant sa lettre, il résume d'un mot son sentiment sur le fruit que tirent les Espagnols d'un séjour à la cour des Papes ; il assure à son correspondant que, le jour du jugement dernier, il regrettera de n'avoir pas été laboureur en Espagne plutôt qu'ambassadeur à Rome.

Avec Charles-Quint, Guevara quitta la ville de Rome, et, à la suite de l'Empereur, traversa successivement Sienne, Florence, Asti, Fossano, assista, en août 1536, à la campagne de Provence, au coup de main manqué sur Avignon. Deux mois après il n'était peut-être pas loin de Nice quand arriva la triste nouvelle de la mort de Garcilaso de la Vega. Enfin, Charles-Quint s'embarqua à Gênes pour le retour définitif; en novembre Guevara revenait sur la terre d'Espagne, satisfait sans doute de retrouver, après l'immense randonnée et les fatigues de tout genre qu'il partagea avec ses compagnons de route, la vie calme que sa santé et son âge commençaient à rendre nécessaire. Il mit pied à terre enfin à Barcelone, et après avoir fait débarquer ses bagages, opération coûteuse et assez compliquée (car s'il fallait l'en croire, il aurait amené avec lui « chevaux, bêtes de somme et domestiques »), il ne lui resta plus, pour pouvoir goûter un repos bien gagné, qu'à acquitter envers le fisc une légère redevance pour une petite compagne qu'il ramenait d'Italie. Il paya, en effet, une taxe d'un demi-réal pour une petite chatte romaine qu'il apportait dans ses bagages. Il reprit sans doute alors le chemin de son évêché.

Six mois après son retour, Charles-Quint, de Valladolid, donnait l'ordre de payer à l'évêque de Guadix, en tant que prédicateur, pour chacune des années 1535 et 1536, la somme de 60.000 maravédis, en considération de ses services pendant l'expédition de Tunis et le voyage d'Italie.

L'empereur, avant d'entreprendre son retour en Espagne et se trouvant encore à Gênes [1], avait, dès la fin de décembre 1536, pourvu un certain nombre d'évêchés vacants; ce fut à l'occasion de ce mouvement que D. Pº Pacheco, évêque de Mondoñedo (que des liens de parenté unissaient à l'évêque de Guadix [2]) fut appelé à l'évêché de Ciudad Rodrigo, et qu'A. de Guevara fut choisi pour le remplacer. La date de sa promotion est du 11 avril 1537. Il semble que par là encore Charles V ait voulu donner à son historiographe un témoignage de sa satisfaction. Cette nomination, qui constituerait aujourd'hui une disgrâce, pouvait être, en effet, au XVIe siècle, considérée comme un avancement qui, sans être bien remarquable, ne saurait être déprécié. Sans doute la rente officielle y était encore plus faible qu'à Guadix [3], mais il serait aujourd'hui téméraire d'apprécier l'importance de deux évêchés au XVIe siècle en se basant seulement sur ces chiffres. Les revenus autres que ceux fournis par l'État étaient considérables et l'extension territoriale de l'évêché de Guadix était bien loin d'égaler celle de Mondoñedo, qui, dévasté aujourd'hui par l'émigration et dépossédé de son titre de « Capitale de province », a perdu, surtout dans les temps modernes, son importance ancienne. Mais une autre considération dut séduire davantage A. de Guevara. En quittant Guadix pour un évêché du nord, il s'éloignait de la cour, où l'existence commençait à lui peser, et se rapprochait considérablement de Valladolid, où l'appelaient, ainsi que nous le verrons, ses intérêts et ses affections.

Pourtant, ce ne dut pas être sans appréhension que, rhumatisant et presque sexagénaire, il abandonna le ciel ensoleillé de l'Andalousie pour le climat humide et froid de cette partie de la Galicie. Et le paysage ne pouvait apporter à son esprit aucun réconfort. Sans doute, quand, après avoir vu l'horizon se limiter sans cesse autour de lui, le voyageur, arrivant de

1. Bibl. Nacional, ms 3825, fº 299.

2. D. P. Pacheco eut pour père D. Alfonso Téllez, troisième fils de D. Juan Pacheco, qui avait épousé Doña María de Guevara.

3. L'évêque de Guadix recevait 2.000 ducats; les évêques de Mondoñedo, de Lugo et d'Almería 1.500. C'étaient les plus faibles rentes de l'Empire.



Beamonte, parcourt les sinuosités montagneuses qui dominent Mondoñedo, la ville donne d'abord l'impression plutôt plaisante de quelque station thermale des Pyrénées, avec ses toits d'ardoise brune et ses pentes valonnées. Mais lorsque descendu au niveau de la ville, il parcourt les rues étroites et froides, et pénètre enfin sur la petite place où se dressent la cathédrale et la maison épiscopale, il est saisi d'un profond sentiment d'isolement et d'oppression. Écrasée d'un côté par le Padornelo et le Monte de Arca, les deux géants tristes et monotones, de l'autre par toutes les ruelles dont les pentes rapides convergent vers elle, et qu'elle ne semble pas même dominer, la cathédrale de Mondoñedo apparaît véritablement comme le tombeau de son évêque. Il semble qu'une fois entré dans cette ville sans horizon et sans poésie, l'esprit et le corps ne s'en pourront évader. Tout concourt à augmenter cette impression, depuis la cour de l'évêché, profonde et triste comme une cour de prison, jusqu'aux maisons que les lourdes « almenas [1] » — témoins de l'inclémence du ciel — semblent vouloir river au sol.

Guevara attendit près d'un an pour s'acheminer vers son nouveau poste. Ce fut le vendredi 1er mars 1538 que le nouvel évêque fit son entrée dans la ville [2]. Le dimanche suivant eut lieu une procession solennelle; puis Guevara, suivant la coutume, en présence du clergé et du peuple, rassemblés dans la cathédrale, lut sa lettre de visite. Peu de temps après, le 15 mai, il présidait son premier synode.

Mais avant de le contempler à Mondoñedo dans l'exercice de ses fonctions épiscopales, il est nécessaire de mentionner un voyage qu'il dut faire à Tolède six mois plus tard, au début de l'hiver 1538. L'Empereur, pour trouver un remède au déficit que les guerres lointaines venaient de causer dans le patrimoine royal, avait convoqué les *Cortes* pour le 15 octobre. La

1. On donne dans la région le nom d'*almenas* (créneaux) à de lourdes pierres taillées, disposées sur le rebord des toitures pour empêcher le vent de les décoiffer.

2. Cela résulte des papiers relatifs à l'évêché de Mondoñedo qui furent recueillis dans le monastère de Saint-François de Valladolid en 1545 et dont l'inventaire commencé à Valladolid le 4 janvier 1546 a été retrouvé par nous à l'Archivo Hist° Nac' (Lugo-Mondoñedo Leg. 148).

séance d'inauguration fut différée jusqu'au 1er novembre, date à laquelle les trois ordres se réunirent et après avoir entendu la lecture de la « proposition » royale commencèrent séparément leurs délibérations. Dix-neuf prélats avaient répondu à la lettre de convocation. Dix autres manquaient : c'étaient l'archevêque de Séville et les évêques de Palencia, d'Oviedo, de Tuy, de Cuenca, de Jaen, de Cartagena et de Málaga. L'évêque d'Osma, qui était malade, et celui d'Avila, à cause de son grand âge, s'étaient également fait excuser[1]. Antonio de Guevara, convoqué le 6 septembre 1538, n'avait pas hésité à entreprendre de nouveau le pénible voyage; il assista à Tolède aux réunions du « bras » ecclésiastique qui accorda à Charles l'impôt demandé. Ces *Cortes*, qui furent marquées, comme l'on sait, par l'opposition de la noblesse aux prétentions royales et furent brusquement dissoutes, se prolongèrent jusqu'au 30 mars de l'année suivante.

La présence de Guevara est encore notée à Tolède le 4 février 1539. Sur l'ordre de l'Empereur, en effet, il prit part avec une dizaine de personnes, parmi lesquelles son frère, Don Ferdinand, l'archevêque de Grenade, et les évêques d'Almena, de Guadix et de Badajoz[2] à la première réunion qui se tint à cette date dans le monastère de San Pedro Mártir pour discuter une pétition des Mores nouvellement convertis. Il n'assista, d'ailleurs, qu'à la première séance. Le 4 mars, lorsqu'on se réunit à nouveau, il avait quitté Tolède[3]. Il est fort probable cependant qu'il dut prolonger encore son séjour en Castille avant de reprendre à ce moment rigoureux de l'année le chemin de la lointaine Galice. Dans les premiers jours de mai 1539, il se trouvait, en effet, à Tolède, à l'occasion des funérailles de l'Impératrice Isabelle de Portugal, épouse de Charles-Quint, qui durèrent pendant neuf jours; avant le départ du corps,

1. Bibl. Nac., ms. 3825.
2. *Archivo general de Simancas. Catálogo (Diversos de Castilla) redactado por* D. Julián Paz. Madrid, 1904, n° 1097.
3. Tout le monde en effet se trouva encore présent, dit le procès-verbal des réunions, excepté l'évêque de Mondoñedo, « porque a la sazon no se hallo en esa dicha ciudad para continuar a ver la dicha peticion y capitulos ».

il fit, nous dit Sandoval[1], l'office de prédicateur. Peu de temps après la triste cérémonie, et les beaux jours étant venus, A. de Guevara regagne son évêché, il ne devait plus revoir la cité du Tage.

On peut supposer que pendant les années qui suivirent son retour de Tunis, tous les moments de liberté que lui laissaient ses nombreuses occupations avaient été consacrés par lui à préparer la publication de ses principales œuvres, pour la plupart composées avant son départ, sauf sans doute l'*Arte de marear*, dont son récent voyage, fécond en observations nautiques, dut lui fournir en grande partie la matière. Toujours est-il que le 21 janvier 1539, il obtenait pour dix années un privilège royal pour vendre ensemble ou séparément la « Décade », le « Mépris de Cour », l' « Avis des Favoris » et « l'Art de naviguer », que son libraire de Valladolid, Juan de Villaquirán, faisait, à peu de distance l'un de l'autre, sortir des presses de son imprimerie[2]. La même année, il réunissait en un volume dont nous étudierons plus tard la formation, toutes les lettres envoyées jadis aux personnes de la cour ou à des correspondants occasionnels et les confiait au même éditeur.

Désormais Guevara se consacra tout entier à son rôle d'évêque. Il s'efforça d'accroître les revenus ecclésiastiques de son diocèse et se proposa de réédifier l'évêché dont une bonne partie s'était brûlée le 4 octobre 1527 et n'avait pas été rebâtie. Mais pour cette dernière opération, il n'entendit pas sacrifier les rentes qui lui revenaient et prétendit en faire payer tous les frais à l'évêque d'alors, D. Gerónimo Suárez, qui était à cette époque évêque de Badajoz. Naturellement un procès s'ensuivit. Une première expertise fut faite par les gens de métier, qui recueillirent le témoignage des habitants de Mondoñedo. Ils évaluèrent le dommage 962.500 maravédis, et le 20 septembre 1542 en rendirent compte à Valladolid. Le 31 octobre,

1. L. XXV, § 11. « Predico a estas honras don fray Ant. de Guevara, obispo de Mondoñedo ».

2 Les dates d'impression pour ces différents ouvrages sont les suivantes : *Década*, 20 mai; *Menosprecio*, 18 juin; *Aviso*, 25 juin; *Arte de marear*, 25 juin. [Voir Foulché-Delbosc, *Bibliographie de Guevara*, 1915, t. XXXIII, p. 311-313.]



sentence était rendue contre Suárez qui était condamné à payer la somme dans les vingt jours. Puis le 6 décembre, une nouvelle expertise fut ordonnée par le Conseil, Suárez ayant fait appel de l'arrêt qui le frappait. L'ancien évêque de Mondoñedo prétendait, en effet, n'être tenu à aucune indemnité : l'évêché s'était brûlé par un cas fortuit; en outre, il n'avait jamais produit qu'une rente insuffisante à le faire vivre, et lui, Suárez, avait dû, pour défendre les rentes et les biens de son évêché, dépenser une partie de son patrimoine. Il avait dû, en effet, résider à la cour, pour triompher des prétentions de quelques-uns de ses vassaux et augmenter les revenus épiscopaux. A. de Guevara, qui avait bénéficié des résultats obtenus, devait donc, prétendait-il, réédifier avec les rentes qui lui revenaient. En outre, il affirmait que si l'on eût voulu reconstruire l'immeuble tel qu'il était jadis, on n'aurait pas dépensé 700 ducats, car il était vieux et de construction grossière, et l'incendie avait d'ailleurs respecté un certain nombre de murs et plusieurs parties de l'édifice. Le procès allait donc reprendre et le 27 septembre 1543, le chapitre de la cathédrale de Mondoñedo donna à son évêque pleins pouvoirs pour le continuer avec vigueur. Mais le 30 septembre 1543, les deux parties, se trouvant à Valladolid, lasses de batailles, décidèrent de terminer le différend et de se soumettre sans conditions à l'arbitrage de Don Sebastián Ramírez de Fuenleal, évêque de Cuenca, président de l'Audience royale de Valladolid. Le 6 octobre 1543, celui-ci rendit sa sentence. L'évêque de Badajoz était condamné à payer à Guevara 500.000 mrs. Cette somme devait être tout entière employée par l'évêque de Mondoñedo à la réédification et ne devait pas être dépassée; elle devait enfin être payée en deux fois à Guevara et à son chapitre, la première moitié trois jours après notification de la sentence [1], la seconde le premier jour de Noël 1543. Ainsi se termina cet important procès dont les résultats, au dire de quelques-uns [2], eussent dû

1. Cette notification fut faite à Guevara le 7 octobre et à Suárez le lendemain.

2. Lorsque mourut l'évêque de Badajoz, le doyen de l'église de Mondoñedo, alors Juan de Gayoso, écrivit à l'évêque de Cartagena et à ses autres exécuteurs testamentaires, pour leur demander au nom de la morale une nouvelle restitution, et il lui rappela à cet effet que « porque el dho S. Ob° Guevara no le avia pedido por los

être beaucoup plus avantageux, si Guevara, incapable déjà de suivre la cour dans ses déplacements successifs, eût pu le pousser avec vigueur. Il n'en permit pas moins à notre prélat d'entreprendre la reconstruction de son palais, sans dépenser pour cela les rentes de l'évêché.

Au XVIe siècle le parfait évêque devait être un bon plaideur et un bon pasteur, et l'on peut dire que Guevara, durant son séjour à Mondoñedo, remplit très bien ces deux conditions; nombreux furent les procès qu'il entreprit contre de riches particuliers, et généralement ces procès furent résolus en sa faveur. A un moment donné, il n'en avait pas moins de sept à la fois devant la chancellerie de Valladolid, parmi lesquels deux contre le comte d'Altamira et un contre le marquis de Sarrea D. Hernando de Castro[1]. Dans tous ces procès, c'est Guevara qui est le demandeur. Il s'agit généralement de la cession temporaire[2] à un particulier de quelque territoire relevant de la mitre contre une rente annuelle faite à l'évêque; celui-ci a bien soin de faire spécifier au moment du contrat que si l'on passe un an sans lui payer la rente, tout reviendra à l'évêché. Quelques années plus tard la convention est

terminos que el dho Sr Obo de Badajoz quisiera e le avia convenydo sobre ello a juyzio e ante juezes seglares, al dho Ob. de Badajoz parescio que podia sin ofensa de su consciencia contradecir la dha tasacion et la dha declaracion de los Sres del consejo, de que suscedio que el dho Sr Ob. Guevara por no poder seguir la corte e rescebyr fatiga con el pleito se apto del por quinientos myll mrs que el dho Sr obispo dizen le dio, deviendole pa la dha obra un cuento de mrs... »

1. Arch. hist. Nac., Lugo-Mond., Leg. 148). Une copie des papiers relatifs à quelques-uns de ces procès, de même que de ceux qui concernent le procès avec Suárez, se trouve à l'Archivo Hist. Nac. (Lugo-Mond., Leg. 148 déjà cité). Nous nous contentons d'en donner ici la liste :

« Pleito con el Conde de Altamira sobre fuero. »

« Dos pleitos con el marques de Sarrea, Don Hernando de Castro y su hijo, sobre el coto de Sant Martin de Oporto, y otra cosa en la Puentdoume. »

Dans ce procès, Guevara est accusé d'avoir corrompu des témoins et d'avoir abusé de la faiblesse d'esprit du marquis pour se faire concéder des privilèges.

« Una demanda que se puso a Alvaro Perez, vo del valle de Cabarcos, sobre la terreria del valle de Cabarcos y su juridiçion. »

« Pleito con el vizconde de Altamira sobre ciertos cotos. »

« Otro pleito con Juan Perez Tallon, sobre ciertos cotos. »

« Pleito con... Pardo e doña Maria Osorio. »

Nous n'avons pu retrouver l'original des procès à la chancellerie de Valladolid.

2. La cession du territoire et de tous les bénéfices (églises, dîmes et patronats) dure d'ordinaire dans ce genre de convention d'abord toute la vie du concessionnaire, et est ensuite à *tres voces*, c'est-à-dire s'applique aussi à son fils, à son petit-fils et à son arrière-petit-fils. Enfin elle dure encore pendant les vingt-neuf années qui suivent la mort de ce dernier.

dénoncée, soit parce qu'elle a été faite « sin la forma y solenydad necesaria », soit parce que l'évêque estime avoir été lésé, soit parce que l'autre partie a omis plusieurs années de payer sa rente. L'évêque semble avoir eu pour ces cessions conditionnelles, faciles à dénoncer, une véritable prédilection.

En résumé, ce prélat littéraire, sans avoir un goût spécial pour la chicane, et sans aimer évidemment à trop se laisser distraire de ses occupations favorites, n'a pas fui délibérément les procès; si à Mondoñedo, comme jadis à Guadix, il a préféré transiger le plus rapidement possible (surtout lorsqu'il avait des adversaires à sa taille), il n'a point craint la lutte chaque fois que le succès lui paraissait probable et s'est appliqué, avec plus de zèle que beaucoup de ses prédécesseurs, à accroître les revenus de son évêché.

Si l'on en croyait certains écrivains, on devrait à Guevara une chose importante: l'introduction de l'imprimerie à Mondoñedo; il l'aurait fait installer dans la rue qui encore aujourd'hui porte le nom de « rue de l'Imprimerie » et il y aurait fait imprimer ses œuvres ainsi que des missels et des bréviaires. L'innovation attribuée à Guevara appartient en réalité à son successeur, D. Diego de Soto. Ce fut lui qui fit venir à Mondoñedo le libraire Agustín de Paz, qui, quelques années auparavant, avait imprimé à Zamora la *Chronique générale d'Espagne*. L'évêque, en mai 1548, conclut avec lui un contrat pour l'impression des missels et des bréviaires, et le travail fut achevé en octobre 1552. Le licencié Molina de Málaga fut chargé par le Chapitre de la correction des épreuves et fit, en outre, imprimer en 1550 une *Description du royaume de Galice* dont lui-même était l'auteur, ainsi que plusieurs autres de ses compositions[1]. On voit donc qu'il faut renoncer à considérer Guevara comme l'introducteur de l'imprimerie à Mondoñedo. Il n'existe même pas d'éditions de ses œuvres faites dans cette ville durant le XVI[e] siècle, et pendant le XVII[e] et le XVIII[e] il n'y eut plus d'imprimerie dans la province.

Ce fut surtout dans la réformation des coutumes que l'ancien inquisiteur de Valence manifesta son zèle épiscopal. Trois

1. A. de Paz imprima encore en 1553 les *Coloquios satíricos*, de Torquemada.



fois, il visita son diocèse dans toute son étendue, en 1538, en 1540 et en 1541; et les Constitutions Synodales qu'il signa le 3 mai après sa dernière visite — document du plus haut intérêt pour la connaissance des coutumes de Galice — furent le résultat de ses observations personnelles. La partie principale de ces constitutions a trait aux vieilles coutumes païennes qui subsistaient encore en très grand nombre dans l'évêché. Orgies célébrées le jour des Morts et à l'occasion des enterrements, dans l'église même, où les tables se dressaient comme dans une salle d'auberge et où tous les autels servaient de dessertes; quêtes indiscrètes de jeunes gens qui, à la Toussaint, allaient de porte en porte, recueillir toutes sortes de produits alimentaires; curiosités malsaines des maris qui, pour s'assurer de leur paternité, conduisaient après l'accouchement leurs épouses à l'église et leur faisaient prêter serment sur le Saint-Sacrement, les obligeant à mouiller leurs mains et à les plonger dans la farine, d'où elles devaient sortir indemnes, parfois même à les placer sur une barre de fer rougie. Toutes ces coutumes constituaient autant de « superstitions diaboliques » qu'il s'agissait d'extirper de Galice[1]. Des habitudes moins pernicieuses furent condamnées par l'évêque : on n'eut plus le droit, à la Noël, de mettre dans la cheminée l'énorme bûche qui durait jusqu'au premier de l'an et dont les débris guérissaient toutes les fièvres; les innocentes petites croix pétries avec le premier produit de la récolte n'eurent plus droit de cité sur les huches familiales qu'elles garantissaient de la misère. « Rito gentilico ! » proclame notre évêque. Il défendit encore aux habitants de suivre les processions et de pénétrer dans les églises avec des lances et des flèches, autorisant seulement le port de l'épée et du poignard[2]. « Le moment serait mieux choisi, s'écrie-t-il, pour répandre des larmes, afin que Notre-Seigneur s'apaise et leur pardonne leurs péchés ! »

Il lutta aussi, comme son prédécesseur Pacheco, contre l'intrusion des moines français que les fidèles ne comprenaient

1. Voir l'appendice.

2. Pacheco, dans ses *Constituciones synodales* de 1534, prohibe également le port d'armes offensives et défensives, mais cette fois aux ecclésiastiques, et les autorise, quand ils cheminent, à s'armer d'une épée ou d'une sagaie.



pas toujours et qui faisaient tort au clergé indigène; interdit les farces et représentations religieuses qui, à l'occasion du Carême et de la Semaine Sainte, se représentaient dans les églises et hors des églises, et défendit que, pendant la célébration de la grand'messe, on trafiquât dans les boutiques ou même que l'on circulât sur les places. Enfin, après avoir, à Guadix, interdit aux femmes mauresques de se teindre les cheveux et les ongles, Guevara défendit aux femmes mariées de l'évêché de Mondoñedo de porter des coiffes et des réseaux comme les jeunes filles, sous peine de deux ducats, afin qu'on pût les distinguer facilement les unes des autres [1].

Ce zèle réformateur, parfois indiscret et un peu tatillon, qu'il avait déjà manifesté à Guadix dans ses rapports avec les Mores, montrent bien qu'ici comme là, il prit au sérieux son rôle d'évêque. Néanmoins, il trouvait fréquemment l'occasion de séjourner à Valladolid, où l'année de sa mort il faisait encore édifier plusieurs maisons [2]; il en avait fait construire une autre dans le hameau d'Almenara, près d'Olmedo, sans doute pour y résider, puisque ce fut là que Sandoval rencontra le brouillon de sa chronique [3]. Enfin, il trouvait surtout dans le couvent des franciscains, où il avait pris l'habit, et où une pièce lui fut toujours réservée pour lui et sa bibliothèque, une douce hospitalité et pouvait, dans ce milieu calme et reposant, évoquer le jour lointain où, dégoûté du monde, il était venu lui demander un refuge. Il pouvait aussi, au cours de ses séjours dans la cité vallisolétane, surveiller l'impression de ses ouvrages. En juillet 1541, Juan de Villaquirán publiait, en effet, la seconde partie des *Épitres*, et, l'année suivante, l'*Oratoire des Religieux*. Désormais, il semble que l'esprit de

1. Il ne faisait là qu'appliquer un principe énoncé par lui dans son *Horloge des Princes :* « Segun la variedad de las edades, assi ha de ser la diversidad de las vestiduras, lo que parece claro en que se visten de una manera las donzellas, las casadas se visten de otra, las viudas se visten de otra » (L. 3, ch. 18).

2. « En la calle de los Curadores » dit la copie de son dernier testament. Nous ne connaissons pas à Valladolid de rue ancienne qui ait porté ce nom. Peut-être faudrait-il lire « calle de los Herradores », aujourd'hui « Alonso-Pesquera ».

3. « Estos papeles hallé en Almenara, aldea de Olmedo, donde el edificó una casa : vilos, aunque muy apriesa porque los tenia una mujer, y pensaba que en ellos estaba el remedio de sus hijos » (Sandoval, L. 27, § 6, cité par Morel-Fatio, *Histor. de Charles-Quint*, p. 37.)



Guevara fût tout entier tourné vers la religion. En même temps que l'*Oratoire des Religieux*, où se résume toute l'expérience conventuelle de l'ancien moine, paraissait à Salamanque la première partie de son *Mont-Calvaire,* et cet ouvrage, que l'auteur dédiait, non plus à Charles-Quint ou Fr^{co} de Cobos, mais à la Majesté divine, est tout imprégné de tendresse chrétienne, presque mystique. La même année, durant l'un de ses séjours à Valladolid, Guevara fit ériger dans l'église de son couvent, près de la sacristie, une magnifique chapelle, à laquelle il donna le nom de chapelle du Saint-Sépulcre et qu'on appela après sa mort la chapelle de Mondoñedo. Nous possédons aujourd'hui sa description complète[1], due au franciscain Matías de Sobremonte; elle avait à l'entrée, nous dit-il, quatre belles peintures, représentant les principaux docteurs de l'Église latine : saint Augustin, saint Grégoire, saint Ambroise et saint Jérôme; et le rétable de bois représentant le tombeau du Christ avec cinq figures de grandeur naturelle, fut sans doute l'œuvre de Juan de Juni.

Cependant, Guevara ressentait tous les jours davantage les atteintes d'un mal dont il se plaignit à toutes les époques de sa vie. Outre la fièvre quarte, alors maladie à la mode, à laquelle était sujet l'Empereur, et qui, de temps en temps, rendait visite à son historiographe, celui-ci souffrait de la goutte. D'une belle stature, sec et très droit, ainsi se déclare-t-il dans une lettre au connétable de Castille. Mais déjà à certains jours, au temps où il vivait à la cour, la souffrance courbait sa haute taille et il devait s'appuyer sur une canne pour se rendre à la chapelle royale. En 1539, à la fin de son *Mépris de cour,* il se présente à nous les pieds et les mains couverts de lèpre, les cheveux blancs, la bouche édentée, les reins chargés de gravelle. En vain faisait-il appel aux meilleurs médecins du royaume; la maladie, plus encore que la vieillesse, faisait son œuvre. Les forces diminuaient. Le 7 janvier 1544, se trouvant à Valladolid, il fit son testament[2]. Il laissait 50.000 maravédis

1. [Nous reproduisons cette description à l'Appendice.]
2. Devant le notaire Juan de Santisteban. Cf. San Pelayo, p. CLXII, et Flórez, *Esp. sagrada*, t. XVIII, p. 226.

à son cher couvent de Valladolid, restituait au fisc, outre une partie de salaire de chroniqueur indûment perçu, 150 florins dont il s'estimait redevable vis-à-vis de l'Empereur, et donnait 12.000 maravédis au monastère de Soria, où il avait été jadis père gardien[1]. Son premier évêché ne fut pas non plus oublié. Il laissait une somme destinée à acheter un ornement à l'église de Guadix. Il léguait tous ses livres et manuscrits au couvent de Valladolid. Le reste de ses biens devait revenir à son frère D. Fernando.

Après avoir pris ces dispositions, Guevara, la conscience satisfaite, l'esprit serein, regagna Mondoñedo, et, en attendant la fin de ses jours, se mit à écrire avec recueillement la seconde partie du *Mont Calvaire,* qu'il ne devait pas achever.

Le vendredi 3 avril 1545, à 4 h. 30 du matin[2], il termina sa vie à Mondoñedo et, conformément au vœu qui se trouve exprimé dans un second testament, rédigé la veille de sa mort, et qu'il n'eut pas la force de signer, fut d'abord enseveli dans la chapelle principale de son église cathédrale; puis, en 1552, ses restes, ainsi que ceux de son frère, le Dr D. Fernando[3], furent transportés à Valladolid et déposés au milieu de la chapelle, dans deux petits coffres peints. Une magnifique pierre de porphyre, artistiquement travaillée et commandée jadis par A. de Guevara, fut placée en 1565 au-dessus de sa tombe par son majordome Sabastián Martínez, et, à côté des armes de l'évêque, furent écrits ces trois distiques[4] :

En sacer antistes, clarissimus orbe Guevara,
Artibus insignis, religione pius.
Inclytus orator, cœlestis preco sophiæ,
Cæsaris interpres hystoricusque fuit.
Stemmata qui tegit sacco saccumque tiara
Ornavit, niveo marmore nunc tegitur.
Obiit anno MDXLV.

1. «... porque tengo algún poco de escrúpulo del tiempo que administré dicho monasterio. »

2. Cf. San Pelayo, p. CLXIII, note 1.

3. A. de Guevara lui avait confié le patronage de la chapelle de Valladolid et avait désigné, pour y être également ensevelis, les descendants de sa cousine Da Florencia.

4. Reproduits par Morel-Fatio, dans *Historiogr. de Charles-Quint*, p. 35, d'après Flórez, *Esp. sagrada*, t. XVIII, p. 227.



Sur le mur voisin était peinte une seconde inscription en lettres dorées sur champ noir. Cette inscription disait :

> Carolo V Hispaniarum Rege imperante, Illustris
> D. D. Frater Antonius de Guevara Fide Christianus.
> Natione hispanus. Patria Alavensis. Genere
> Guevara. Religione S. Francisci. Habitu hujus conventus. Profesione Theologus. Officio prædicator,
> Et chronista Cæsaris. Dignitate Episcopus Mindoniensis fecit. Anno Dom. 1542.
> Posui finem curis. Spes et fortuna valete [1].

La première de ces deux inscriptions subsistait encore au début du XVIIe siècle, lorsqu'un voyageur flamand, Jehan Lhermite, visita la chapelle [2]. Au XVIIIe siècle, la seconde avait disparu ; la première était presque effacée. Ainsi en témoigne le P. Flórez. Depuis l'an 1837, le couvent et l'église franciscaine ayant été démolis, ce n'est plus qu'en face de ses œuvres [3] éparses dans toutes les bibliothèques d'Europe et du Nouveau Monde qu'il est permis d'évoquer désormais la figure du « magnifique seigneur Fray Antonio de Guevara, prédicateur et chroniste de Charles V, évêque de Mondoñedo [4] ».

† René COSTES.

1. C'est à tort que le P. Flórez (p. 225) prétend que cette dernière ligne n'est pas mentionnée dans Sobremonte, d'après qui nous donnons cette inscription.

2. Cf. Morel-Fatio, *Histor. de Charles-Quint*, p. 36.

3. Nous n'avons pu retrouver sur aucun document la signature d'A. de Guevara donnée en fac-similé par Ferrer del Río dans son *Historia del levantamiento de las Comunidades de Castilla* (p. 409) ; et — chose curieuse — ni dans les archives épiscopales de Guadix ou de Mondoñedo, ni ailleurs, nous n'avons pu retrouver la moindre note autographe, la moindre signature provenant de notre écrivain. Nulle part, non plus, aucun portrait d'A. de Guevara. Cependant, en tête d'une réimpression assez récente de l'*Aviso de Privados* (*Biblioteca económica de clásicos castellanos*, Paris, Louis Michaud), a été placé un portrait de Guevara avec cette mention : « D. Antº de Guevara en Nápoles. » Ce portrait, qui est en réalité celui d'Antonio de Guevara, comte de Potenza, descendant de la maison des comtes d'Oñate, se trouve (à la page 51), dans l'ouvrage suivant : *Teatro eroico et politico de' governi de vicere del regno di Napoli dal tempo del re Ferdinando il cattolico fino al presente... co' Ritratti del medesimi Vicere Scolpiti in rame, presi da quelli, ch' adornano una delle Galerie de Palazio Reale. Di Domenico Antonio Parrino, cittadino Napolitano, tomo primo, in Napoli DCXCII*. Sur le portrait en question, on peut d'ailleurs lire en toutes lettres : « D. Antonio de Guevara, conte di Potenza, gran Sinescalco et luogte genle nel Regno di Nap. 1508. » Il n'y a donc qu'à dénoncer ici un manque de bonne foi éditoriale.

4. Fray Arturo de Monasterio, dans le *Martyrologe* qu'il publia à Paris en 1638, applique à Guevara l'épithète de « Beatus », que le maître Gil González de Avila ne pouvait arriver à s'expliquer. Fray Mathías de Sobremonte écrit très justement à ce sujet : « ... Por haber muerto y vivido en opinion de virtuoso y por esta raçon sola llama beatos a otros muchos en esta obra. Y es estilo muy corriente en los Santos Padres, Historias Ecclesiasticas, Concilios generales, y el Martyrologio Romano, que se lee cada dia en la recitation publica del officio divino, dar titulo de Beatos a millares de personas que no estan canoniçadas ni beatificadas » ; et Sobremonte ajoute, à l'adresse de González de Avila : « Ai maestros que çoçobran en poca agua. »



LAS POESIAS LATINAS

DE

GARCILASO DE LA VEGA

Y SU PERMANENCIA EN ITALIA

(Suite[1].)

IV

De las poesías escrítas en Italia por Garcilaso tenemos que recordar aún un soneto, las églogas y las poesías latinas, y extendernos un poco sobre las innovaciones métricas por él iniciadas. El soneto XVI es como un epitafio que el poeta toledano imagina inciso en la sepultura de su primo D. Fernando de Guzmán, el cual formando parte del ejército imperial que defendía a Nápoles contra el ejército francés, en 1528, murió apenas de veinte años, de la peste suscitada incautamente por Lautrech[2]. — No los peligros de la guerra — le hace decir en el soneto[3] —

Pudieron, aunque más yo me ofrecía
a los peligros de la dura guerra,
quitar una hora sola de mi hado.
Mas infición del aire en solo un día
me quitó al mundo, y me ha en ti sepultado,
Parténope, tan lejos de mi tierra.

De las tres églogas, la primera, la mejor, la obra maestra de Garcilaso, fué escrita en Nápoles, probablemente en 1532.

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XXV, nº 2, p. 108.
2. « Lautrech, pensando causar gran daño a la ciudad de Nápoles con quitar el agua del cauce que entra en la ciudad por la parte de Poggioreale, la empantanó en el país de modo que el aire, corrompido hizo aumentar la peste, y las enfermedades por lo que respeta a su campo, y a los napolitanos causó poco daño por la abundancia de pozos artesianos que hay en la ciudad ». Gregorio Rosso, *Istoria delle cose di Napoli dall' anno 1526 al 1537*, ed. Gravier, vol. VIII, p. 18.
3. *Obras*, edic. cit., p. 223.



Flamini, prologando su edición de las *Eglogas y Poemitas* de Tansillo, demostró que el poeta castellano, ya provecto en el arte y famoso, no se desdeñó de tomar, de la composición juvenil del poeta italiano los *Due Pellegrini*, más de una imagen y el concepto de su égloga, «en la cual — añade — como en los *Pellegrini* de Tansillo, los interlocutores son dos (Salicio y Nemoroso), y el primero de ellos lamenta la infidelidad, el otro la muerte de la amada. No es propriamente un diálogo; pero exceptuados los primeros y últimos versos, consta de dos elegías; cada una de las cuales — observó exactamente Ticknor — está hecha a modo de canción italiana. En resumen, exactos los monólogos de Alcinio y de Filauto, nuevamente acomodados; quitado aquel simulacro de acción sobradamente tenue en la égloga tansilliana. El poeta español acorta la pobreza dramática de los *Due Pellegrini*, cuya estructura, simplicísima, la separa apenas de la égloga escrita; añadiendo por medio de alusiones a la vida campestre, una entonación más propiamente bucólica, logrando una composición pastoral sobre los bellísimos modelos de Teócrito, de Virgilio y de Sannazaro[1] ». Que el imitador sea Garcilaso no hay duda, por más que la haya suscitado Stiefel[2], porque *I Due Pellegrini* fueron compuestos entre 1526 y 1527[3], mientras que D. Pedro de Toledo, a quien la égloga va dedicada, como virrey de Nápoles [vv 10-11], no ocupó tal cargo antes de setiembre de 1532.

La segunda égloga fue .escrita también probablemente en Nápoles, no en 1531, como afirmó Menéndez y Pelayo[4], sino antes de 1535, seguramente en 1533 o 1534. En efecto, desde el verso 1041 en adelante, se teje la alabanza de la familia de los duques de Alba; y, después de haber señalado las heróicas gestas de D. García de Toledo, exalta al duque de Alba D. Fernando Alvarez, que se hizo famoso en la guerra de Flandes.

1. *L'Egloga e i poemetti di L. Tansillo*, ed. cit., p. XXVII.
2. En *Kritischer Jahresbericht über die Fortscritte der rom. Philologie*, III, p. II, p. 472-3.
3. A. Gaspary, *In qual anno fu composta l'egloga del Tansillo?*, en *Gior. stor. d. lett. ital*, IX, p. 461-462.
4. M. Menéndez y Pelayo, *Juan Boscán* cit., p. 145.

Habla de su niñez, de su educación bajo Boscán, de su casamiento con doña María Enríquez, que se celebró en 1529; narra su salida de España, su viaje por Francia, su llegada a Ratisbona, donde se celebraba la dieta en abril de 1532; la parte que tomó en la expedición de Carlos V contra Solimán el Magnífico. Garcilaso precisa la edad de su héroe cuando tomó parte en la mencionada expedición [vv. 1760-1761]: en efecto, en 1522 el duque de Alba tenía apenas veinte y cinco años. Ahora bien, si se tiene en cuenta que la expedición contra los Turcos no se llevó a término antes de octubre de 1532, y que en el elogio se menciona la vuelta de Fernando a su patria, podemos concluir con toda seguridad que la égloga no se escribió antes de 1533. Por otra parte, si Garcilaso no la hubiese escrito hasta después de la expedición a Túnez, seguramente no hubiera olvidado hablar de ella ya que en ella Fernando tuvo no pequeña parte[1].

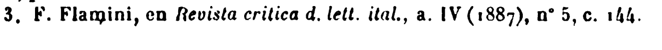
Esta égloga fué llamada « égloga dramática » por Herrera, el cual añade que de ella puede repetirse lo que Catulo decía de Quinzia: « Quinzia para muchos es bella; para mí es cándida, larga ». Azara observa que es muy desigual y aunque contenga pasajes excelentes, en el conjunto no puede parangonarse con la primera; Juan Bautista Conti la considera « como una parte de un largo drama pastoral »; Lampillas, por malentendido amor de patria fácilmente llevado a la exageración, la califica derechamente de un « drama pastoral[2] »; pero, exageraciones aparte, no podemos juzgarla — diremos con Flamini — inferior a *Tirsi* (1506) de Castiglione, ni a los *Dos Peregrinos* de Tansillo, bien por su extensión considerable, por el número de personajes y de escenas, bien por último, por su valor artístico[3].

Si la composición de Garcilaso es española por la lengua, por su cualidad intrínseca puede llamarse italiana; y pertenece a un género literario que por mucho tiempo tuvo singular

1. Seguimos el razonamiento de V. Rossi para fijar la data de la égloga, en *Gior. stor. d. lett. ital.*, X, pp 398-39.

2. Lampillas, *Saggio storico apologetico della lett. spagnola*, Genova, 1778, p. II, t. IV, p. 161.

3. F. Flamini, en *Revista critica d. lett. ital.*, a. IV (1887), n° 5, c. 144.



fortuna en Italia: a aquellas poesías que en los últimos diez años del siglo XV, y después de entrado al XVI, bajo el nombre de églogas o comedias pastorales, de varias maneras presentadas y verificadas para la representación o efectiva o como alegoria, de alusiones, costumbres, hábitos o pasiones pastorales o campestres, solían recitarse en ocasión de fiestas civiles o señoriales. Desde la égloga al modo clásico latino y vulgar de los siglos XIV y XV, procedente del idilio teocriteo y de la égloga representativa, que encontró tan festivos acogimientos en la sociedad culta del siglo XVI, fué desarrollándose sucesivamente hasta desplegarse en la fábula pastoral que obtuvo su más completo auge en el *Aminta,* y en el *Pastor Fido*[1].

La égloga de Garcilaso presenta todos los caracteres de haber sido destinada a la representación; la cual, si se efectuó, y en qué año, no tenemos documentos ni testimonios para afirmarlo. Lo mismo que los *Dos Peregrinos* de Tansillo, aquélla debe mirarse como un documento no olvidable de la égloga representativa, más acercada a la égloga escrita: sencillísima la trama, se repiten en ella los usuales motives del contraste entre el pastor enamorado y la ninfa desdeñosa y el propósito del suicidio; ni presenta mayor novedad desde el punto de vista de la métrica, porque no por primera vez aparecían los tercetos, la estrofa de canción italiana, y los endecasílabos con la rima en medio se prestaban a vestir los conceptos de una égloga, ni por primera vez aparecía en este género de poesía la polimetría.

La tercera égloga fue escrita lejos de la patria (v. 19), probablemente en Nápoles, entre los años 1532 a 1534 que fué el período mas fecundo en la producción de Garcilaso. La «*ilustre y hermosísima María*», a quien está dedicada, se ha creído por algunos que era la duquesa de Alba doña María Enríquez, hija del conde de Alba de Lista; por otros, la marquesa de Padula, doña María de Cardona, a la que dirigió también el soneto

1. Acerca del origen del drama pastoral, v. V. Rossi, *B. Guarino e il Pastor Fido:* Turin, Loescher, 1886, p. II, c. 1; G. Carducci, *Su l'Aminta di T. Tasso*, en *Opere*, vol. XV, p. 381 sig.; y la docta recensión que hizo Rossi, en *Giorn. stor. d. lett., ital.* XXXI, p. 108 sig.



XXIV; pero, si prestamos fe a D. Antonio Puertocarrero, yerno del poeta, fué dirigida a doña María de la Cueva, esposa de D. Juan Téllez Girón, conde de Osuna, fundador del Colegio Mayor y Universidad de dicha población. Doña María, ya viuda, fué camarera mayor de la Reina doña Isabel de Valois, tercera esposa de Felipe II, y murió en Madrid en 19 de abril de 1566[1].

Algo digamos ligeramente de las varias combinaciones métricas de Garcilaso.

La primera égloga consta de catorce estancias de canción italiana, con igual número de versos en cada una de ellos, con este esquema:

ABC. BAC: c d d EEF e F;

que es la estancia de la canción petrarquesca *Ne la stagion che 'l ciel rapida inchina*.

La segunda égloga, como se ha dicho, es polimétrica, y ofrece la siguiente variedad de metros y esquemas:

tercetos (vv. 1–37); — tres estrofas de canción con el esquema a b C. a b C: c d ee D f F., esquema de la canción petrarquesca *Chiare, fresche e dolci acque* (vv. 38–76); tercetos (vv. 77–337); — versos sueltos con rima interior (vv. 338–85); — tercetos (vv. 386–680); — tres estancias de canción, como antes (vv. 681–719); — versos sueltos con rima interior (vv. 720–65); — tercetos (vv. 766–933); — versos sueltos con rima interior (vv. 934–1030); — tercetos (vv. 1031–1128); — sueltos con rima interior (vv. 1129–1828); — dos estrofas de canción, como antes (vv. 1829–1854); — tercetos (vv. 1855–1885).

Siguiendo el ejemplo de la tradición bucólica de la poesía italiana y teniendo presente la *Arcadia* de Sannazaro, el poeta toledano adaptó por primera vez en España, el terceto, que puede decirse el metro de la égloga, en vulgar, en Italia, y el endecasílabo con rima interior, o *rima pescossa*, como le llamó Minturno, que era ciertamente el metro favorito del poeta napolitano, que, además de emplearlo más que ningún otro

1. Fr. Rodríguez Marín, *Luis Barahona de Soto*. Madrid, 1903, p. 330 sig.

en la *Arcadia*, lo usó como único metro en las *farsas* y en los *gliommeri*. Y el ejemplo del Sannazaro en un devoto admirador e imitador como fué Garcilaso debiera de haberle animado a acoger festivamente dicho metro, en el que fué poco feliz y sus continuadores Gálvez de Montalvo, Cetina, Tirso de Molina, Cervantes y otros no obtuvieron mejores éxitos que él[1].

Las estancias de canción, encerradas en la égloga, están todos sujetas a un mismo esquema : el de la canción petrarquesca *Chiare, fresche e dolci acque*, y no por primera vez aparecía la estancia de canción en composiciones pastorales: el *Tirsi* de Castiglione tiene un intermedio de una canzoneta o coro de pastores que no es otra cosa sino una estancia de canción.

La tercera égloga está escrita en octavas reales. Sin llegar a la égloga que Bernardo Bellincioni escribió para el conde de Caiazzo, en la que el metro es la octava, por influjo de la poesía rústica y de las representaciones sagradas, recordaremos como precedente de la composición de Garcilaso, la égloga intitulada *Tirsi*, compuesta en octavas reales por Castiglione en compañía de César Gonzaga y por ambos recitada en el carnaval de 1506, en presencia de doña Elisabet, duquesa de Urbino y de muchas nobles damas y gentileshombres. La octava rima, completamente desconocida en España antes de la *Octava rima* de Boscán y esta égloga de Garcilaso, es una de las más importantes adquisiciones que hizo la métrica castellana y quizá la forma métrica que descolló entre las otras[2].

Garcilaso adoptó además :

a) los *tercetos*, en dos elegías : la primera *Al Duque de Alba en la muerte de D. Bernardino de Toledo, su hermano*, y la segunda *a Boscán*, el amigo poeta barcelonés, quien la usó también en *capítulos* y en la famosa épistola familiar a D. Diego de Mendoza. « Con él (esto es, Boscán) — escribe Menéndez y Pelayo — empieza la boga de esta elegante y difícil combinación métrica, que fué cultivada con varia fortuna por casi

1. Fr. Rodríguez Marín, *Luis Barahona de Soto*, Madrid, 1903, p. 330 sig.
2. Menéndez Pelayo, *op. cit.*, p. 237.



todos los poetas del siglo XVI, pero cuya perfección clásica no se alcanzó hasta el XVII, por obra especialmente de los Argensolas, de Quevedo y del gran incógnito sevillano autor de la *Epístola moral* » [1].

b) el *verso suelto* en la *Epístola* de Boscán escrita el 12 de Octubre de 1534, años antes que el amigo barcelonés compusiese la *Historia de Leandro y Hero*, de suerte que en Garcilaso, antes que en Boscán — como afirmaron Menéndez y Pelayo [2], y el Flamini [3], este verso « tuvo... su primer artifice castellano ». Los versos *sueltos* de estos dos poetas son de mismo género intolerable : sea por el andamiento lógico como por el rítmico, en la *epístola* de Garcilaso se acercan a la *soluta ratio* más de una vez hasta el punto de confundirse con ella ; pero más los del poeta toledano que los del amigo barcelonés privados de quebraduras y de variadas trasposisiones de acento, con cadencia igual, monótona, que engendra melancolía. Pero no fueron más felices que los de éstos los versos sueltos adoptados por los otros versificadores del siglo XVI : la perfección no se alcanza sino más tarde. « Sólo en el *Tirsi* de Francisco de Figueroa — escribe Menéndez y Pelayo [4] — y en alguna égloga de Francisco de la Torre comienza a discernirse la verdadera construcción de estos versos, cuyo mejor tipo en nuestra época clásica fué la traduccion del *Aminta* por Jáuregui. »

c) tanto Boscán como Garcilaso, para la estructura de sus sonetos tuvieron por modelo los de Petrarca ; para uno y para otro el tipo constante de los cuartetos es el de rima de extremos y medios [ABBA; ABBA]; para los tercetos, al contrario, mientras los de Boscán nos presentan dos tipos [CDC- CDC ó CDC-DCD], los sonetos de Garcilaso nos presentan ocho tipos diversos.

1) CDE-DCE : 1, 18, 19, 21, 23, 28, 29, 30, 31, 33, 34;

2) CDE-CDE : 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 13, 17, 20, 22, 24, 25, 32;

1. *Op. cit.*, p. 237.
2. *Op. cit.*, p. 239.
3. Fr. Flamini. *La « Historia de Leandro y Hero » y l'Octava rima di G. Boscán*, en *Studi di storia di letter. ital. straniera*. Livorno, 1895, p. 396.
4. Menéndez Pelayo, *op. cit.*, p. 239.

3) CDE–DCD: 10, 11, 14, 36;
4) CDE–DEC: 15, 26;
5) CDE–ECE: 27;
6) CDE–CED: 16;
7) CDE–ECD: 37;
8) CDE–DCE: 18, 19.

d) para las *canciones* de Garcilaso podemos repetir lo que dice Rengifo de las de Boscán en su *Arte poética española:* « Sus canciones, si bien las miramos, no discrepan casi en nada de las de Petrarca, no solo en las estancias, pero ni aun en los remates. » He aquí los esquemas de las cuatro canciones:

1) *Si a la región desierta inhabitable.*
ABC. BAC: cDdEe FF.
4 estancias + envío gHhliLL;

es el esquema de la canción petrarquesca *Ben mi credea passar mio tempo omai.*

2) *La soledad seguiendo.*
abC. abC: cd eE DfF.
5 estancias + envío GhH.

3) *Con un manso ruido.*
abC. abC: cd ee DfF.
4 estancias + envio g h I g h I l L.

4) *El aspereza de mis males quiero.*
ABC. BAC: CDEeDFGHHGFFII.
8 estancias + envío LMN, NMLLOO;

es el esquema de la canción petrarquesca *Nel dolce tempo de la prima etade.*

Asi Boscán como Garcilaso derivaron completamente del Petrarca y de nuestros petrarquistas no solo la concepción y el formulario poético del amor, sino el giro clásico de la frase, el verso con la característica de la terminación llana, de la variada modulación y del « enjambement » y hasta el esquema de la canción con todas las particularidades de su monumental estructura. Pero en la excelencia de la ejecución y por el soplo de la inspiración, en más de una canción, especialmente la tercera, Garcilaso deja muy atrás á su predecesor.

e) pero entre las poesías de Garcilaso, supera a todas las

restantes la oda *A la flor de Gnido* que en su amplio y flexible giro es de una pureza antigua cual hasta entonces no se había visto en la poesía castellana. A imitación de Bernardo Tasso, que lo adoptó en tres odas [XIII, XLIII, LV] y en dos salmos — como ya revelaron Flamini y Menéndez y Pelayo — Garcilaso dió a España la estrofa de cinco versos, entre heptasílabos y endecasílabos [aBabB], ofreciendo el primer ejemplo de un metro que sabe a horaciano, y en su garbo gentil y sobrio, con el nombre de *lira* fué, por muchos siglos, de los más predilectos de la lírica española como de la italiana. Y la forma nuevamente introducida fue adoptada por Gutierre de Cetina, Hernando de Acuña, Fray Luis de León, Fernando de Herrera y Francisco de la Torre, para recordar solamente los más insignes; pero ninguno logró superar en la perfección clásica a Garcilaso, y con su nombre de *lira*, con un solo ejemplo salió llena de armonia y perfecta bajo todos los aspectos.

Pero si el poeta toledano triunfó como feliz imitador del poeta venusino, en lengua castellana, no así le aconteció igualmente en lengua latina a juzgar por las pocas composiciones que hasta ahora de él conocemos y que ciertamente no logran justificar la gran fama que la grangearon, según las alabanzas de Bembo, de Giovio, de Tansillo, de Seripando y otros. El epigrama dedicado a Hernando de Acuña no excede del tipo de aquellos pálidos ejercicios retóricos en honor de una persona, y cuyo número es tan abundante como escaso su mérito artístico. La oda mitológica, que publicamos por primera vez el llorado Savy-Lopez y yo, años ha, no va más allá de las usuales invenciones mitológicas que con frecuencia se encuentran entre composiciones de los humanistas del siglo XVI; y al escaso precio artístico se une la dureza de la forma y la monotonía de la versificación. A mayor altura se elevan las dos odas alcáicas, aquella dirigida a Sepúlveda, en la que logra eficazmente manifestar su indignación por las continuas luchas que entonces ensangrentaban el mundo; y la otra *ad Antonium Thylesium,* en la que el corazón del poeta se anima al hablar de lugares y personas que le eran caros. Con

sincera emoción canta el triste destierro, la belleza de su nueva vida napolitana, y el tierno afecto de los amigos, en que no halla ocasión de abusar de aquellas imágenes mitológicas que con frecuencia han manchado tantas flores de poesia. Pero también la forma es dura; desligado e incierto el desarrollo lírico de la oda.

Pero quien dice que un día u otro no aparezca algun *carme* que logre justificar completamente la fama de gran poeta latino que Garcilaso gozaba en su tiempo? Y quien dice que un día u otro no aparezca el himno griego, de que habla Bernardo Tasso en su carta a Molza, ya recordada, y se nos muestre el poeta toledano bajo un nuevo aspecto — el de helenista?

(Continuará.)

EUGENIO MELE.

ALPHONSE DE CASTILLE ET LA JUIVE DE TOLÈDE

I

L'histoire des amours d'Alphonse VIII de Castille avec une Juive de Tolède a souvent inspiré les écrivains. On connaît cette anecdote mentionnée pour la première fois dans la *Chronique générale d'Espagne :* Aussitôt après son mariage avec Éléonore d'Angleterre, fille de la célèbre Éléonore d'Aquitaine, le roi Alphonse serait devenu profondément amoureux d'une belle Juive; et cet amour coupable lui aurait fait délaisser sa jeune épouse et négliger ses obligations de souverain. Au bout de sept ans d'après la plupart des auteurs, de sept mois d'après quelques textes, les grands du royaume auraient fait périr la maîtresse du roi; et celui-ci, rappelé au sentiment de ses devoirs par l'apparition d'un ange dans l'église d'Illescas, ne se serait réconcilié avec la reine qu'à la suite de cette intervention miraculeuse.

Nous ne nous proposons pas d'étudier ici l'authenticité et les sources historiques de cette anecdote, sujet que M. Cirot a déjà traité dans cette même revue. On nous permettra cependant de remarquer à quel point elle rappelle une autre histoire bien plus connue encore, celle d'Esther, qui a inspiré un nombre énorme d'œuvres dans toutes les littératures. On peut se demander en effet si l'anecdote espagnole n'est pas tout simplement une variante du récit biblique qu'elle rappelle étrangement, à l'intention et au dénouement près.

La coïncidence est d'autant plus curieuse qu'on retrouve un autre épisode tout à fait semblable en Pologne, sous une forme à certains égards plus précise et avec un caractère apocryphe plus net encore. D'après certaines histoires de ce pays, dont la

plus ancienne est l'*Historia Polonica* de Dlugosz (Longinus), le roi Casimir III le Grand (1310-1370) aurait eu vers 1355 une liaison avec la belle Esterka de Cracovie; et ces amours auraient été assez durables, puisque la favorite aurait donné au roi deux fils et deux filles. Dlugosz explique par ce fait la faveur dont les Juifs ont joui sous le règne de Casimir III; on sait en effet que celui-ci les favorisa particulièrement et que le quartier juif de Cracovie porte encore son nom. Mais les privilèges accordés par ce prince sont en réalité fort antérieurs à cette histoire, véridique ou non, puisque le statut donné par lui aux Israélites date de 1334; l'authenticité du récit a été d'autre part mise en doute à cause de certaines contradictions qu'il présente; et il paraît vraisemblable que ce n'est qu'une légende fabriquée après coup pour expliquer et blâmer en même temps la faveur dont les Juifs ont en fait bénéficié sous Casimir le Grand. Le nom même de l'héroïne semble déjà indiquer que c'est la Bible qui a inspiré l'anecdote; et il était assez naturel d'octroyer une liaison de plus à un souverain connu pour avoir eu un nombre considérable de maîtresses en plus de ses trois femmes légitimes.

Le récit espagnol est moins précis, puisqu'il n'indique pas que la liaison ait eu des suites; et l'héroïne n'y est même pas nommée, mais appelée simplement « Fermosa », la Belle, ce qui paraît bien singulier s'il s'agit d'un fait historique. Il est infiniment plus tragique par son dénouement, ce qui en explique la fortune littéraire. En tout cas c'est exactement la contre-partie de l'histoire d'Esther. Il s'agissait dans la Bible d'une apologie du peuple juif et de la punition de ses ennemis personnifiés par le ministre Aman; dans l'histoire d'Alphonse VIII c'est au contraire la Juive qui succombe, et avec elle disparaît l'influence pernicieuse des Israélites. L'analogie entre les deux anecdotes n'a pas échappé à plusieurs des écrivains qui ont traité la légende de la Juive de Tolède, Ulloa y Pereyra, Diamante et Grillparzer en particulier. Le Français Cazotte a plus que tout autre accentué dans sa nouvelle l'intention contraire à celle de la Bible que contenait la légende. Et avant lui Basnage, trouvant cet épisode dans l'*Histoire générale d'Es-*

pagne du Père Mariana, avait mis en doute tout le merveilleux ajouté par les chroniqueurs, mais en avait noté la signification politique[1].

II

Quelles que soient l'origine et l'authenticité de cette histoire, elle a eu au siècle d'or un succès considérable dans la littérature espagnole. La plupart des œuvres écrites sur ce sujet jusqu'au XVIIIe siècle ont été analysées par Menéndez y Pelayo dans son introduction au drame de Lope de Vega *Las Paces de los Reyes y Judía de Toledo*[2]. Il suffira donc de les rappeler ici brièvement..

Dès le milieu du XVIe siècle, Lorenzo de Sepúlveda consacre à la Juive de Tolède un romance qui n'est guère au reste que la mise en vers du texte de la Chronique générale[3]. Et trois quarts de siècle plus tard le prédicateur gongoriste Hortensio Felix Paravicino y Arteaga en écrit un autre fort médiocre : *Romance a la Judía que mataron del Rey don Alonso, en estilo antiguo*[4].

La première œuvre importante sur les amours d'Alphonse VIII avec une juive tolédane est le drame de Lope de Vega intitulé *Las Paces de los Reyes y Judía de Toledo*[5]; et c'est par cette œuvre du fécond dramaturge que le sujet fut en quelque sorte introduit dans la littérature espagnole. Lope lui-même avait déjà narré cette aventure dans le fouillis d'épisodes dont il a émaillé sa *Jerusalem Conquistada*[6]; et il en fit ensuite une comedia en 3 actes. Le premier acte reproduit les principaux épisodes de la jeunesse agitée d'Alphonse VIII d'après la Chro-

1. *Histoire des Juifs*, t. V, p. 1648-1649.
2. *Obras de Lope de Vega publicadas por la Real Academia Española*, t. VIII, p. CV sq. — On trouvera quelques indications complémentaires dans un article de M. W. von Wurzbach, *Die Jüdin von Toledo in Geschichte und Dichtung* (*Jahrbüch der Grillparzer-Gesellschaft*, t. IX).
3. Se trouve dans la 1re édition des *Romances nuevamente sacados de historias antiguas de la Historia de España* (Anvers, 1551).
4. Publié dans les *Obras posthumas, divinas y humanas de Don Feliz de Arteaga* (Madrid, 1641). L'auteur était mort le 12 décembre 1633.
5. *Comedias, Septima parte*, 1617.
6. *Epopeya trágica*, Lisboa, 1611.



nique générale; les deux autres sont entièrement consacrés aux amours du roi et de la belle Rachel. Au deuxième, Alphonse devient amoureux de la Juive en la voyant se baigner dans le Tage, — c'est la tradition dans les légendes de Tolède, — et il l'installe au palais de Galiana malgré les avertissements d'une voix mystérieuse. — Au troisième acte, sept ans après, les grands la tuent à l'instigation de la reine; puis les souverains se réconcilient après l'apparition d'un ange dans l'église d'Illescas. Le drame de Lope de Vega suit ainsi pas à pas le récit de la Chronique générale. Il ne paraît pas avoir exercé une grande influence sur les œuvres qui ont repris après lui le même sujet.

Peu de temps après la publication de *Las Paces de los Reyes*, le chanoine-écrivain Antonio Mira de Amescua fut tenté à son tour par la légende. Il semble en effet avoir écrit une pièce intitulée *La desdichada Raquel y Rey Don Alfonso el Octavo,* dont un manuscrit daté du 16 avril 1635 aurait été à Boston entre les mains de Ticknor[1]. Celui-ci estimait que cette pièce de Mira de Amescua n'était autre que la *Raquel* attribuée à Diamante dont nous parlons plus bas. Tel n'est pas l'avis de Menéndez y Pelayo; et la question n'a pas encore été nettement résolue. En tout cas Mira de Amescua lui-même fait longuement allusion à la mort tragique de Rachel dans un autre drame intitulé *Obligar contra su sangre* : au début de cette pièce[2] un des personnages raconte en termes ampoulés le meurtre de la Juive et le départ pour Burgos du roi désespéré; et ce récit rappelle fort peu les faits mis en scène dans la tragédie attribuée à Diamante.

Après ces deux drames, l'histoire de Rachel inspire un poème en strophes de huit hendécasyllabes à D. Luis de Ulloa y Pereyra, l'ami du comte-duc d'Olivarès : *Alfonso Octavo Rey de Castilla, Príncipe perfecto, detenido en Toledo por los amores de Hermosa o Raquel, Hebrea, muerta por el furor de los Vasallos*[3]. Cette œuvre fut sans doute écrite après la disgrâce du comte-

1. Cf. H. Rennert, *Revue hispanique*, t. VII (1900), p. 119-140.
2. Première journée, scène VII.
3. Paru à Madrid, Imprenta Real, en 1650, sans nom d'auteur; réimprimé dans les « Versos » de Luis de Ulloa y Pereyra (1659).



duc, à en juger par les idées qui y sont exprimées. Ce sont surtout des intentions morales qui animent l'auteur : il veut trouver dans l'histoire d'Alphonse VIII une leçon à l'usage des rois oublieux de leurs devoirs en montrant les conséquences de leurs fautes. Rachel est dans son poème l'instrument du prêtre Ruben [1] qui veut en faire une « seconde Esther ».

C'est ainsi dans cette œuvre que l'histoire de la Juive de Tolède prend la forme qu'elle aura peu après dans le drame attribué à Diamante, et sous laquelle elle passera plus tard en France et en Allemagne.

La *Judía de Toledo* parue en 1667 sous le nom de Juan Bautista Diamante au tome XXVII des *Comedias escogidas de los mejores ingenios de España* est-elle en réalité due à Mira de Amescua, ou appartient-elle au moins en partie à l'auteur qui a « emprunté » au *Cid* de Corneille et aux *Mocedades* de Guillen de Castro des passages considérables de son *Honrador de su padre?* Diamante a-t-il procédé pour l'histoire de Rachel comme pour celle du Cid, en copiant textuellement des scènes entières de Mira de Amescua et en les amalgamant avec quelques passages du poème d'Ulloa Pereyra? ou bien est-ce celui-ci qui s'est inspiré du drame de Mira de Amescua faussement attribué ensuite à Diamante? Il ne nous appartient pas de trancher la question. Mais de toute façon les analogies sont fort importantes entre l'*Alfonso Octavo Rey de Castilla* et la *Judía de Toledo*, tandis que rien ne rappelle dans celle-ci le drame de Lope de Vega. Les mêmes discours politiques se trouvent dans les deux œuvres; et surtout l'idée générale est la même : l'héroïne est une nouvelle Esther qui doit obtenir du roi qu'il suspende l'édit de proscription porté contre les Juifs de Tolède. C'est sous cette forme que la légende sera reprise au XVIII[e] siècle par García de la Huerta qui inspirera à son tour les œuvres françaises et allemandes.

Mais auparavant elle a encore été traitée de façon fort différente dans deux œuvres espagnoles, du reste assez médiocres. La première est un drame bizarre, *La Batalla de las Navas y el*

1. Ce personnage apparait pour la première fois dans le poème d'Ulloa, et on ne le trouve pas dans le drame attribué à Diamante.



Rey D. Alfonso el Bueno, écrit par Pedro Francisco de Lanini y Sagredo et paru en 1675[1], avant que son auteur eût commencé à exercer son métier de « censor de comedias ». Dans cette pièce en deux journées chargées de matière, on assiste pour commencer à la bataille d'Alarcos et pour finir à celle de Las Navas; la première journée représente à elle seule la défaite d'Alarcos, le meurtre de Rachel et l'apparition d'un ange au roi dans l'église d'Illescas; à l'intrigue avec la Juive, l'auteur en ajoute un autre avec Zorayde, « dame maure »; et non content de faire apparaître un ange à Illescas, il montre une croix lumineuse brillant au ciel avant la bataille de Las Navas, et fait combattre l'apôtre saint Jacques aux côtés du roi de Castille.

Il faut enfin signaler l'œuvre en prose intitulée *Retrato político del Señor Rey D. Alfonso el VIII, que dedica a la S. C. R. M. de el Rey nuestro Señor D. Carlos II D. Gaspar Mercarder y de Cerbellón*[2]. Cette œuvre prétentieuse et ampoulée ne mérite guère d'être signalée que pour sa seule existence.

III

La légende paraissait retombée dans l'oubli lorsque, un siècle plus tard, en 1778[3], elle fut ressuscitée par Vicente García de la Huerta. Cet honnête écrivain, à qui l'on doit des traductions de l'*Electre* de Sophocle et de la *Zaïre* de Voltaire, voulut montrer par un exemple que les Espagnols étaient eux aussi capables d'avoir un théâtre classique. Il reprit le sujet tel que l'avaient traité Ulloa Pereyra et Diamante; et sa *Raquel*[4] eut un succès formidable : entre la représentation et l'impres-

1. Au tome XL des *Comedias escogidas de los mejores ingenios de España*.

2. Outre deux éditions un peu différentes de 1679, cette œuvre fut reprise avec d'autres en 1722 (*Varios elocuentes libros recogidos en uno...*, Madrid por Juan de Ariztia), puis sans lieu ni date avec une réimpression datée de 1744 du poème d'Ulloa y Pereyra.

3. Voir Cazenave dans *L'Afrique latine*, février 1923 : « Ce drame qui fut représenté à Madrid en 1778 .., V. de la Huerta l'avait composé pendant les loisirs de son exil d'Oran » (1772).

4. *Raquel, tragedia española en tres jornadas*, parue d'abord dans les *Obras poéticas de Vicente García de la Huerta*. (Madrid 1778, tome I, p. 1-103); nombreuses rééditions en 1785, 1814, 1816, 1818, 1821, etc.

sion on en fit deux mille copies manuscrites; tout le monde la savait par cœur et on la jouait partout. La représentation de cette pièce fut un des événements les plus considérables de l'histoire du théâtre espagnol, non seulement en Espagne, mais encore à l'étranger. Aussitôt après son apparition elle fut traduite en français et en italien, et envoyée en Allemagne pour y être adaptée à la scène allemande. On lit dans l'édition de 1785 des *Tragedias* de García de la Huerta[1] la note suivante, écrite en 1783 :

« Después de la impresion de estas obras se han hecho en Francia y en Italia varias traducciones de esta tragedia, y se ha extendido tanto su opinion, que en el año pasado de 1782 se representó en Madrid en una misma noche de aquel Carnaval por distintas Compañías de aficionados en cinco diversas casas... [2]. »

Et nous savons d'autre part par son adaptateur allemand Brandes que la pièce lui avait été adressée par un Espagnol pour être traduite en allemand[3]. La renommée de cette tragédie dépassa donc les frontières de la péninsule; et il n'est pas étonnant dans ces conditions que la légende soit passée en France et en Allemagne sous l'influence de la *Raquel* de García de la Huerta. C'est ce que montrera la suite de cette étude; mais il importe tout d'abord d'analyser ce drame un peu plus en détail que les œuvres précédentes.

L'action se passe tout entière dans la salle du trône de l'Alcazar de Tolède; car l'auteur observe strictement les unités du théâtre français, plus strictement que les Français eux-mêmes, fait remarquer l'introduction qui figure en tête des différentes éditions. Une scène d'exposition à la française ouvre la pièce : Garcerán Manrique de Lara et Hernán García de Castro, « ricos hombres », s'entretiennent des amours du roi qui depuis sept ans s'abandonne à sa coupable passion pour une Juive; le noble Hernán García s'indigne de la faiblesse du souverain, tandis que Garcerán Manrique, courtisan tout dévoué à la favo-

1. *Suplemento al theatro hespañol*. Madrid, s. d. (1785).

2. Nous n'avons eu entre les mains à Madrid aucun exemplaire de la traduction française; par contre nous avons trouvé une traduction italienne: *Rachele, tragedia spagnuola. Tradotta in versi italiani da Pietro Garcia de la Huerta*. Bologna, 1782.

3. Voir la préface qui précède la *Rahel* de J. C. Brandes analysée ci-dessous.



rite, estime qu'il faut toujours obéir aux rois sans les critiquer. Rachel apparaît bientôt elle-même, accompagnée de son confident Rubén. Manrique lui présente galamment ses hommages; García déclare fièrement que les blessures reçues à la guerre témoignent de son dévouement pour le roi, mais qu'il n'a pas à servir de honteuses amours. La Juive exhale sa fureur contre ce montagnard farouche, et s'en plaint au roi. Mais celui-ci préoccupé la quitte brusquement. Une rébellion vient d'éclater à Tolède, et on entend les cris de mort des conjurés : « ¡ Muera Raquel para que Alfonso viva! » Le misérable Ruben, pris de peur, se sauve, tandis que Manrique conseille à la favorite de se réfugier dans la tour du château.

Rachel partie, le roi arrive à son tour, et apprend qu'une révolte a éclaté contre ceux qui le tiennent assujetti. Hernán García, qui a été faussement accusé par Manrique d'être à la tête du mouvement, se présente à ce moment et plaide la cause des prétendus rebelles : ce sont ceux qui ont accompagné leur souverain en Terre Sainte, vaincu l'infidèle à « Tolosa en las Navas » et combattu autour. d'Alarcos. Il reproche à Alphonse sa coupable faiblesse, si bien que celui-ci, ému de ces reproches, ordonne de rédiger le décret d'expulsion de tous les Juifs, fait chercher Rachel, et lui déclare que pour la sauver il a dû se résoudre malgré lui à la renvoyer immédiatement. La jeune femme, qui aime le roi, médite de mourir pour qu'au moins il la regrette.

L'énergie et l'esprit de suite ne sont pas les qualités dominantes de ce souverain de théâtre. Dès le 2[e] acte il regrette sa décision et prie Manrique de lui ouvrir les veines pour mettre fin à ses souffrances. Rachel revient sur ces entrefaites ; car Rubén lui a conseillé dans l'intervalle de tâcher de raffermir la situation des Juifs en faisant une nouvelle tentative pour reconquérir le cœur de son amant. Elle tombe aux genoux du roi et lui déclare que jamais elle ne l'oubliera et que son portrait restera toujours gravé dans son cœur; elle refuse cependant de rester à Tolède; et Alphonse, toujours désespéré, menace de se transpercer le cœur de son épée. La Juive ne peut que céder à un tel désespoir; elle reste à la condition

que l'ordre d'expulsion sera rapporté. Et le roi, revenant complètement sur ses dispositions antérieures, la fait asseoir sur son trône, lui confère tous ses pouvoirs en présence de Manrique et des courtisans qui tous baisent respectueusement la main de la favorite. Quand Hernán García revient faire signer le décret par le souverain, il ne trouve plus que la Juive assise sur le trône à sa place : elle déchire l'acte préparé et annonce à ses ennemis sa vengeance.

Bien entendu la conjuration se reforme après ce revirement; et le 3e acte s'ouvre par la délibération des rebelles. Ceux-ci, réunis dans la salle même du trône puisque l'unité de lieu l'exige, décident de tuer Rachel. Seul Hernán García s'y oppose en déclarant qu'il serait indigne à des Castillans de tuer une femme. Et quand Manrique, survenant après le départ des conjurés, lui annonce que la favorite a décidé de l'exiler de Tolède, il fait honte au courtisan de sa coupable et hypocrite complaisance, et déclare qu'il répondra aux offenses par des bienfaits. Le roi, la Juive et leur entourage succèdent sur la scène aux Castillans. Le roi part pour la chasse; et Ruben rassure Rachel inquiète en lui certifiant que tous ses ordres ont été exécutés : les Juifs sont exemptés des tributs; les impôts sur les Castillans sont doublés; il est défendu d'entrer en armes à Tolède; Hernán García est exilé.

A ce moment précis éclatent les cris des conjurés; et comme au premier acte Rubén s'enfuit encore en abandonnant lâchement celle qu'il a si mal conseillée. Le noble García, après avoir vainement tenté pour la seconde fois de contenir la fureur des rebelles, les devance et vient offrir à Rachel de la sauver en la conduisant dans une tour voisine jusqu'au retour du roi. Elle refuse et aime mieux mourir que de lui devoir la vie. Elle sort tandis que les conjurés entrent l'épée à la main. Troisième tentative de Hernán García non moins inutile que les précédentes : les conjurés traversent la scène et ressortent à la poursuite de Rachel, qui revient immédiatement par l'autre porte. Il n'y aurait pas de raison pour voir cesser ce jeu de cache-cache, si la Juive, apercevant son ancien confident, n'appelait pas elle-même les conjurés pour qu'ils la vengent sur le lâche

qui l'a trahie. Ils rentrent donc toujours l'épée à la main; elle leur reproche de s'attaquer à une femme dont le seul crime est d'être aimée du roi, et leur représente quelle sera la douleur de celui-ci s'ils la tuent. Les voyant inébranlables, elle s'offre à leurs coups, heureuse de mourir pour son amour. Mais le chef des conjurés, apercevant à son tour Ruben, s'avise d'un expédient subtil qui leur permettra de se débarrasser de celle qu'ils détestent tout en ne la tuant pas eux-mêmes : il offre au Juif de lui laisser la vie sauve en échange du meurtre de Rachel. Le marché est conclu, et la malheureuse tombe en maudissant le scélérat qui la frappe et en protestant de son amour. Alphonse, prévenu par Manrique, arrive à point nommé pour recevoir les derniers adieux de son amante. Rachel meurt contente puisqu'elle meurt pour celui qu'elle aime; elle disculpe Hernan Garcia et accuse Ruben. Le roi furieux tue le misérable: ainsi le coupable est puni sans que les conjurés aient enfreint leur promesse. Enfin les Castillans viennent s'offrir à genoux au châtiment mérité par l'offense commise envers la majesté royale. Alphonse se précipite contre eux furieux; mais Garcia le retient; et il pardonne en se disant qu'après tout il est lui-même le principal coupable de la mort de la Juive.

Telle est cette tragédie dont il n'est pas besoin de souligner l'invraisemblance. García de la Huerta s'est inspiré de la Chronique générale d'Espagne, dont un passage est textuellement cité dans l'introduction à la pièce; il a surtout emprunté maint détail au poème d'Ulloa Pereyra et au drame attribué à Diamante, au point que les contemporains allèrent jusqu'à l'accuser de plagiat; par contre rien ne rappelle dans sa pièce celle de Lope de Vega, et l'anecdote légendaire du voyage d'Alphonse VIII en Terre Sainte rappelle seulement la *Jerusalem Conquistada*. En somme García de la Huerta a voulu faire tenir dans le cadre étroit des unités du théâtre français trop de matière, trop d'épisodes, un sujet trop espagnol en définitive pour la forme à laquelle il voulait le contraindre. Mais la manière dont il a traité ce sujet, l'agencement des scènes et le tour du dialogue, l'emploi de l'hendécasyllabe dont le rythme est le plus proche de l'alexandrin français, la forme toute clas-

sique qu'il a donnée à cette farouche légende sont autant de raisons qui expliquent son succès, non seulement en Espagne, mais surtout à l'étranger. En France et en Allemagne en effet, ce drame construit suivant la formule encore à la mode a rendu accessible un sujet qui rappelait par bien des traits l'histoire d'Esther. C'est donc la tragédie de Garcia de la Huerta que nous allons voir reprendre presque textuellement en France par Jacques Cazotte, en Allemagne par Johann Christian Brandes, et qui ensuite par l'intermédiaire de Cazotte inspirera en Autriche le drame inachevé de Franz Grillparzer, la meilleure sans doute, malgré quelques imperfections, de toutes les œuvres que devait inspirer la légende [1].

IV

L'analyse détaillée que nous venons de donner de la *Raquel* de García de la Huerta nous dispensera d'analyser la nouvelle *Rachel ou la Belle Juive* écrite presque aussitôt après par le Dijonnais Jacques Cazotte [2], car le récit de celui-ci suit pas à pas le drame espagnol à part quelques modifications que nous allons indiquer. Malgré la prétention manifestée par Cazotte de donner au public une « nouvelle historique espagnole », l'histoire est le moindre de ses soucis, et il ne paraît pas s'être documenté ailleurs que dans la tragédie qu'il transpose souvent textuellement. Sans doute même n'en a-t-il pas lu le texte espagnol, mais seulement cette traduction française à laquelle l'édition de 1785 de la *Raquel* fait allusion et qui devait être précédée d'une préface destinée à familiariser le lecteur fran-

1. C'est à l'influence directe de García de la Huerta qu'il faut attribuer non seulement la nouvelle de Trueba y Cosio signalée par Menéndez y Pelayo, mais aussi l'œuvre anonyme intitulée : « *Diálogo trágico en un acto — La Raquel — fácil de executar en casas particulares — Sacado de la historia y adornado con intervalos de musica por un aficionado — Valencia : en la imprenta de Ildefonso Mompié, 1817* ». Cette œuvre fort courte écrite pour deux acteurs ne fait que reprendre le dénouement de García de la Huerta de la façon suivante : monologue de Rachel qui attend le retour du roi parti à la chasse ; monologue d'Alphonse qui revient fort inquiet ; dialogue d'Alphonse et de Rachel expirante ; monologue d'Alphonse qui se lamente sur le corps de sa maîtresse.

2. Parue pour la première fois dans l'édition de 1788 des *Œuvres Badines et morales*.

çais avec le lieu et l'époque de l'action. La nouvelle de Cazotte est en effet précédée elle aussi d'une préface historique; et s'il cite la Chronique générale dont un passage figure en tête de toutes les éditions de la *Raquel*, la façon dont il énumère les autres œuvres sur le même sujet prouve surabondamment qu'il ne les connaît pas.

La nouvelle qui suit, écrit-il, est tirée de la Chronique générale espagnole. Elle fournit le sujet de deux romans fort rares aujourd'hui et presque inconnus, et de quatre tragédies dans la même langue. Le dernier de ces drames, mis au théâtre par Dom *(sic)* Vincent Garcia de la Huerta, est le seul qui y soit demeuré. C'est une des tragédies les moins irrégulières de cette nation.

Les trois autres tragédies dont il s'agit sont probablement celles de Lope de Vega, de Diamante et peut-être celle de Lanini ou le drame inconnu de Mira de Amescua; mais pour les deux romans la seule explication possible est que Cazotte a confondu « roman » et « romance », car il n'en est pas à une confusion près [1].

Les indications historiques qu'il donne ensuite sont en effet de la plus haute fantaisie et tiennent beaucoup plus du roman que de l'histoire :

Le roi Alphonse, personnage mis sur la scène, est Alphonse Raymond, fils de Raymond comte de Bourgogne et mari de la célèbre Urraque. Cet Alphonse Raymond fut pour ainsi dire l'Hercule des Espagnols. Monté sur le trône à l'âge de quatre ans,... il étouffa pour ainsi dire tous les serpents qui environnaient son berceau, avec le secours des braves Castillans dont il devint l'idole.

Cazotte confond du reste jusqu'au bout Alphonse VIII avec Alphonse VII, car il lui fait décerner le titre d'Empereur; et prenant Tolosa pour Toulouse, il écrit que son héros,

après avoir été cueillir des nouveaux lauriers dans la Guyenne, gagné une victoire mémorable dans les plaines de Toulouse, vient s'établir tranquillement à Tolède avec son épouse Ermengère...

1. C'est d'autant plus vraisemblable que Cazotte parle plus loin des « *romanciers* qui attribuent à son héros d'avoir détruit deux cent mille Maures dans une seule bataille ». Nous ne pouvons d'ailleurs vérifier cette explication, n'ayant pas eu mains la raduction française qui a dû servir à Cazotte.



Ces citations suffiront sans doute à montrer la valeur de la documentation de Cazotte. Ce qu'il ajoute à son modèle ne suffit pas davantage à donner plus de mérite à son propre roman. Les modifications qu'il y apporte sont les suivantes : Tout d'abord il introduit dans son récit une intention politique que n'avait pas García de la Huerta; et cela s'explique aisément quand on se rappelle qu'il devait quelques années plus tard mourir sur l'échafaud après avoir été un des plus fermes soutiens de la monarchie. Il modifie donc dans la tragédie espagnole tout ce qui pourrait être interprété contre le régime. Son roi est infaillible, et seul un sortilège peut expliquer qu'il tombe dans les bras d'une maîtresse. Les nobles sont les modèles de toutes les vertus, et en particulier Fernand Garcias est l'idéal du grand seigneur; les conjurés ont pour seule raison d'agir « la raison d'État, notre attachement pour notre souverain et la religion »; Manrique lui-même ne joue pas le rôle ambigu que lui donnait García de la Huerta, car sa conduite comme celle du roi est due uniquement à l'envoûtement que leur fait subir Ruben. C'est la guerre sainte qui est préparée dans les couvents, prêchée dans toutes les églises par les religieux. Les Juifs sont chargés de toutes les exactions; le « rabbin cabaliste Ruben » est plus noir encore que dans la pièce espagnole; et Cazotte supprime tout ce qui peut rendre sympathique le personnage de Rachel : tandis que la Raquel de García de la Huerta aimait profondément le roi, la belle Juive de Cazotte n'est plus qu'une vile intrigante au « caractère atroce » et reconnaît en mourant que la vengeance du ciel sur elle est juste.

En second lieu, Cazotte obéit dans sa nouvelle au goût pour le merveilleux qui lui a inspiré en particulier le *Diable amoureux*, la plus connue de ses œuvres; il développe surabondamment l'idée à peine indiquée dans la Chronique générale que la Juive tenait le roi enchaîné par la puissance d'un maléfice; car il estime que le merveilleux seul peut expliquer « ce honteux sommeil de sept ans entre les bras d'une Juive », qu'il faut « un Deus ex machina ou un astrologue » pour nouer et dénouer une si extraordinaire aventure;

et il entremêle toute sa narration de scènes de magie analogues à celles du *Diable amoureux*. C'est ainsi que son intrigue se noue après une brève introduction : le cabaliste Ruben, qui veut assujettir la Castille aux Juifs, ensorcelle le roi en lui faisant voir dans un miroir la figure de Rachel et en se faisant remettre le portrait d'Alphonse pour le faire porter par la Juive. L'enchantement est complet quand le roi porte lui aussi à son cou un médaillon semblable avec l'image de sa maîtresse. C'est en le touchant de ce talisman que Rachel, menacée d'être renvoyée, reconquiert instantanément tout son pouvoir. Et même après la mort de la favorite, le prince ne redevient maître de lui qu'après la destruction des deux portraits ensorcelés.

Cazotte invente enfin pour les besoins de sa cause un dénouement tout à fait différent de celui de son modèle et d'une fantaisie plus médiocre encore que le reste de son récit. Lorsque la Juive a été tuée par Ruben, le chef des conjurés enlève de son cou sanglant le portrait du roi, « rendant sans le savoir un important service à son souverain ». A ce moment, en effet, celui-ci, qui revenait à Tolède, tombe évanoui de son cheval; et Fernand Garcias le recevant dans sa chute trouve, en ouvrant ses vêtements, l'autre médaillon attaché à son cou; « il l'arrache et le jette avec dédain dans une mare bourbeuse ». Le charme est rompu; le roi revient à lui et ne comprend plus son égarement de sept années. Il rentre à Tolède et « aperçoit d'une hauteur sur laquelle il s'est arrêté le clergé couvert de ses ornements, une foule mêlée de femmes, d'enfants, qui lèvent les mains vers le ciel. Son âme s'émeut à ce tableau attendrissant ». Il approche du palais et apprend alors sans émoi la mort de Rachel; on le disculpe à ses propres yeux en lui disant qu'il est enfin « délivré des pièges de l'enfer » et qu'un des moyens employés contre lui, remis à l'archevêque et examiné par un Juif converti, a révélé le crime du magicien Ruben. Alphonse fait punir celui-ci; « il reprend toute son activité, toutes ses vertus...; et c'est lui qu'on voit désigné dans l'histoire sous le nom d'Alphonse Raymond, Empereur des Espagnes » *(sic)*.

V

Il ne vaudrait pas la peine d'insister autant sur cette œuvre extravagante, si ce n'était pas le principal intermédiaire par où la légende a pénétré dans la littérature allemande, où elle devait avoir une certaine fortune.

Déjà Johann Christian Brandes, l'acteur et auteur dramatique qui avait transposé la *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost[1], a également connu et utilisé la nouvelle de Cazotte dans son drame *Rahel oder die schöne Jüdin*, qui est surtout imité de celui de García de la Huerta[2]. Le titre est celui de la nouvelle française; et dans la préface où il dit que la pièce castillane « lui avait été envoyée quelques années plus tôt par un Espagnol pour être adaptée à la scène allemande », il déclare que la lecture de Cazotte l'a assez intéressé, bien que tardive, pour lui faire remanier le drame suggéré par celui de García de la Huerta[3]:

« J'avais poussé mon travail à ce point d'achèvement lorsqu'on m'envoya la nouvelle espagnole sur Rachel. Je la lus et je trouvai que mon devancier de la Huerta avait choisi avec prudence et goût parmi les données de l'histoire, mais sans utiliser tous les éléments qui convenaient à sa tragédie. Ce fut l'occasion pour moi de remanier à nouveau mon drame et d'y compléter, d'après l'histoire que j'avais sous les yeux, ce qui devait y être complété. »

Cependant, à part quelques détails tels que le début du 3e acte, où les préparatifs des conjurés sont empruntés au récit français, Brandes suit scène par scène son modèle espagnol dont il traduit textuellement des passages entiers. Il ne s'en cache du reste pas dans sa préface, où il indique en même temps comment il a voulu préciser la donnée du drame original et rendre plus sympathiques les personnages d'Alphonse et de Rachel :

« J'ai suivi la marche de l'action, assez régulièrement ordonnée et assez bien distribuée, en en conservant différentes scènes sans modi-

1. *Der Schiffbruch (Miss Fanny oder D. S.)*, 1765.
2. *Rahel oder die schöne Jüdin, Tragödie in 3 Aufzügen verfertigt im Jahre, 1789.*
3. C'est la traduction allemande de Cazotte, publiée par G. Schatz en 1789, qui a été envoyée à Brandes, ainsi qu'il le dit lui-même.

fication appréciable; j'ai choisi la Juive comme personnage tragique; et, cherchant pour la rendre intéressante à la dégager de toute faute dans la mesure compatible avec la vraisemblance, j'ai accumulé la responsabilité de tous les crimes sur son tentateur Ruben. »

Le dénouement s'écarte plus particulièrement de la pièce espagnole; mais c'est surtout par suppression, car Brandes conserve exactement les scènes du meurtre de Rachel par Ruben et de sa mort dans les bras du roi; et il se borne à retrancher celle du retour des conjurés; Alphonse jure de venger son amante qu'il suivra bientôt dans la tombe. En somme, à part cette dernière variante, la *Rahel* de Brandes n'est guère qu'une réplique, presque une traduction de la *Raquel* de García de la Huerta. Et elle n'a exercé à son tour aucune influence, à la différence de la nouvelle de Cazotte, qui ne la vaut pourtant même pas.

L'influence du récit français est particulièrement évidente dans le poème écrit en 1797 par le fabuliste alsacien Gottlieb Konrad Pfeffel et publié dans l'*Almanach pour dames de 1799*[1]. Ce poème en 40 strophes de 4 vers n'est qu'un simple résumé de la *Belle Juive*, à laquelle le bon Pfeffel ajoute seulement les élégances les plus ampoulées de son style. Les nécessités du vers lui font appeler la reine du nom d'Agnès. Pour rendre l'histoire plus facile à comprendre, il fait du vieux cabaliste Ruben l'envoyé spécial d'Asmodée, jaloux du bonheur conjugal des vertueux époux royaux, dont « il voyait avec rage brûler les cœurs étroitement enlacés » *(sic)*. Comme Pfeffel n'en est pas plus que son modèle à un anachronisme près, il attribue au peintre Rubens lui-même le portrait magique de Rachel. Il conserve enfin le dénouement de Cazotte, à part ce détail que Ruben se tue de sa propre main pour épargner cette peine au roi et ménager les nerfs des lectrices; et le tendre Alphonse, débarrassé de son collier, « court chercher Agnès dans son couvent et tombe en pleurant dans ses bras. — O mon Dieu! s'écrie cet ange, mon cœur enivré n'est-il dupe

1. *Alphons und Rahel, Erzählung*, 1797: *Taschenbuch für Damen auf das Jahr 1799*, Tübingen, p. 162-168. — Réédité dans les *Poetische Versuche*, volume VII (1821), p. 204-212.



d'aucune illusion? As-tu réellement exaucé ma prière? Alors, je n'ai pas souffert, puisque mon Alphonse m'est rendu. »

VI

Il est temps de laisser toutes ces médiocrités et d'en venir enfin à l'œuvre la plus intéressante de celles qu'a inspirées la légende, la *Jüdin von Toledo* du poète autrichien Franz Grillparzer. Nous avons déjà étudié en détail les sources de ce drame [1] ; il nous suffira donc de rappeler que Grillparzer s'est longuement documenté sur le sujet de sa pièce, que la nouvelle de Cazotte est sa source principale [2], et qu'il a emprunté son dénouement à García de la Huerta. L'influence de Lope de Vega, bien moins importante qu'on ne l'a cru pendant longtemps, est sensiblement postérieure à celle de Cazotte, et se réduit à quelques détails précis. C'est donc encore la *Raquel* de García de la Huerta qui a inspiré, directement ou indirectement, le drame autrichien. Et ainsi l'œuvre de premier ordre de Grillparzer doit, elle aussi, son existence au rayonnement considérable de la tragédie espagnole.

Mais il importe de constater en même temps que la *Jüdin von Toledo*, tout en étant le fruit des recherches les plus consciencieuses et les plus complètes auxquelles se soit livré aucun des auteurs qui ont traité ce sujet, est en même temps la plus originale de beaucoup, et peut-être même la plus spontanée. Grillparzer n'a emprunté à ses sources — on peut à peine dire à ses modèles — que la trame extérieure et un certain nombre de faits particuliers; l'idée générale se trouvait dans la nouvelle de Cazotte; mais la lecture du récit français n'a fait que préciser un projet qui flottait déjà dans l'esprit du poète; il avait déjà noté plusieurs sujets analogues; il entrevoyait les contours de son drame avant même de savoir quel épisode historique lui en fournirait le cadre, et ce cadre lui ayant brusquement été donné par la lecture de Cazotte, il

1. *Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1922, p. 238-279.
2. Est-ce la nouvelle de Cazotte qui a également inspiré à Eduard Jerrmann un récit intitulé aussi *Die Jüdin von Toledo, historische Novelle* (Hambourg, 1841)? C'est probable, mais nous n'avons pu le vérifier.

a en quelque sorte cristallisé autour des figures d'Alphonse VIII et de Rachel la Juive toutes sortes d'éléments auxquels il avait déjà pensé pour traiter des sujets voisins. A ces éléments, il en a ensuite ajouté d'autres, empruntés à ses différents devanciers; il a trouvé chez Cazotte ses principaux personnages et les grandes lignes de l'action; il a cherché dans l'histoire de Mariana la connaissance des faits historiques indispensables; il a emprunté à Lope de Vega son exposition, à Garcia de la Huerta son dénouement. Mais ce sont là seulement des éléments que l'analyse peut retrouver sans expliquer pour cela l'œuvre elle-même. Comme dans les œuvres de tous les grands écrivains, les détails seuls sont de ses modèles, l'ensemble est bien de lui. Dès le début, à travers Cazotte, on peut presque dire *malgré* Cazotte, il avait aperçu le sujet d'un drame original et conçu toute la pièce qu'il devait ensuite écrire peu à peu.

Ce drame, qu'il n'a pu malheureusement composer d'un seul jet, est fait pour l'optique de la scène, au lieu d'être purement livresque comme tant d'autres. Grillparzer voit agir ses personnages avant de les faire parler. Après avoir su tirer de la nouvelle de Cazotte les seules scènes qui puissent entrer dans un drame, il en a ajouté bien d'autres qui sont entièrement de lui. Ses lectures ne sont pas, comme chez tous ses prédécesseurs, sauf peut-être Lope, les seules sources de son inspiration; ce sont seulement les occasions qui la déclenchent; et il invente infiniment plus qu'il n'emprunte.

Il avait d'abord imaginé de toutes pièces une exposition, à laquelle il paraît avoir ensuite renoncé quand la lecture de *Las Paces de los Reyes* lui en a fourni une autre plus satisfaisante[1], et il a profondément modifié la scène de Cazotte et García de la Huerta où la Juive se jette aux pieds du roi pour en faire une scène toute différente: il ne s'agit plus d'une entrevue où la favorite essaie de reconquérir un amant qui veut la renvoyer; d'après Grillparzer, c'est la première fois qu'Alphonse et Rachel se trouvent en présence; le jeune roi est frappé comme d'un coup de foudre en sentant la belle suppliante se serrer étroitement contre lui; il a brusquement la révélation

1. Voir, pour plus de détails, *Rev. de Litt. comp.*, p. 257-262.



de ce qu'est la femme, de ce qu'est l'amour. L'action s'engage d'une façon entièrement nouvelle.

C'est surtout à partir de là que l'invention du poète se montre originale. Tout le deuxième acte lui appartient en propre. Nous y voyons le jeune souverain dans tout l'émoi d'une passion naissante; complètement ignorant des choses de l'amour, son imagination s'égare en folles rêveries ; et quand il se trouve à nouveau en présence de la mutine Rachel, il est sans défense contre la grâce séduisante et la capricieuse coquetterie de cette enfant gâtée [1]. La maladresse de la reine fait le reste et le rejette définitivement vers la Juive.

Le troisième acte nous montre la fin de l'aventure. La passion du roi s'est vite refroidie; il n'est plus sensible qu'au caractère capricieux de la jeune femme. A part les premières scènes, où Grillparzer s'est trop fidèlement souvenu de Cazotte, toute cette partie du drame est encore de son invention. On sait qu'elle lui a été inspirée par un épisode de sa propre vie, ses amours avec la belle Marie de Smolenitz, qui a servi de modèle au personnage de Rachel. Et l'histoire pourrait se terminer ici de la façon la plus banale, par la prosaïque et ordinaire rupture, si une sorte d'angoisse tragique ne pesait pas sur toutes ces scènes.

L'acte suivant fait en quelque sorte rebondir l'action de la façon la plus dramatique et la plus audacieuse. Dans une scène admirable qui rappelle à certains égards la seconde entrevue de Rodrigue et de Chimène dans le *Cid*, Grillparzer imagine de remettre en présence le roi et la reine [2]. L'explication nécessaire a lieu ; il semble que rien ne doive plus séparer les deux époux, lorsque peu à peu, à leur insu et contre leur volonté même, le malentendu se renouvelle ; la reine repousse maladroitement celui qu'elle voudrait reconquérir ; et le roi,

1. Nous avons montré que tout le jeu de scène de cette partie du drame était déjà projeté par Grillparzer pour une autre pièce intitulée *Frédéric le Belliqueux*, dont il a laissé un plan assez détaillé. (Cf. *Revue de Litt. comp.*, p. 241.)

2. L'idée de cette scène a peut-être été suggérée par la pièce d'Asquerino dont nous parlerons plus bas ; mais il s'agirait alors tout au plus d'une simple suggestion ; Grillparzer avait déjà esquissé une scène analogue dans son plan sur *Frédéric le Belliqueux*, bien avant l'apparition du drame d'Asquerino ; et celle du 4e acte de la *Jüdin von Toledo* ne doit rien à celle d'Asquerino.



reparlant malgré lui de celle qu'il n'aime plus, froisse celle à laquelle il voudrait revenir. Un dénouement tragique est désormais inévitable.

On sait que ce dénouement a longtemps embarrassé Grillparzer et que son cinquième acte a donné lieu aux plus vives critiques. C'était à vrai dire la partie la plus délicate du drame; et il semble que le poète ne l'ait abordée que fort tard, à une époque où il n'était plus peut-être en possession de toute la puissance créatrice qui caractérise son œuvre; il paraît n'avoir plus eu à ce moment l'indépendance d'esprit nécessaire pour se dégager complètement de ses sources; il est resté trop près du dénouement de García de la Huerta. Et pourtant, même dans ce cinquième acte, les beautés originales abondent. Il était difficile de motiver le revirement du roi autrement que ne l'a fait Grillparzer. Le personnage d'Esther, entièrement inventé par le poète, prend une admirable ampleur; et les malédictions qu'elle prononce contre le roi dont la faiblesse reste inexcusable rachètent presque la brusque et choquante réconciliation du souverain et des rebelles : « Et moi je te dis, ô présomptueux souverain : Tu peux t'en aller dans le faste et l'oubli. Tu te crois délivré de l'influence de ma sœur parce que l'impression qu'elle faisait sur toi n'est plus aussi vive, parce que tu as rejeté loin de toi ce qui t'avait jadis séduit. Mais au jour du combat, quand les rangs de tes soldats faibliront sous le choc de l'ennemi..., le ciel que tu imploreras restera sourd à ta voix, et tu verras apparaître l'image de la victime qu'on t'a sacrifiée; elle n'aura pas alors le radieux éclat de sa séduisante beauté, ce sont ses traits défigurés et convulsés, telle qu'elle vient de te déplaire, qui se présenteront à ton âme angoissée! Tu te repentiras alors et te frapperas la poitrine; alors tu penseras à la Juive de Tolède! — (Elle montre la porte de la chambre où est resté le corps de Rachel). Venez, père, venez! Il nous reste encore une tâche à remplir [1]. »

1. On regrettera peut-être que la pièce ne se termine pas sur ces beaux vers et que Grillparzer ait cru devoir ajouter les quelques lignes où Esther revient sur sa malédiction. Mais il est permis de se demander si ce dernier passage, simplement ajouté au crayon en marge du manuscrit, aurait été conservé dans la rédaction définitive que le poète n'a jamais écrite.



Il faudrait montrer aussi comment Grillparzer a complètement renouvelé le sujet traditionnel en faisant du roi le principal personnage et en transformant l'action purement extérieure chez tous ses devanciers en une action surtout intérieure et psychologique, en substituant l'étude d'une crise dans le sens racinien du mot à l'exposition de faits tout accidentels. Le peu que nous avons indiqué suffira sans doute à laisser entrevoir la puissante originalité d'une tragédie à laquelle on doit seulement regretter qu'il n'ait jamais mis la dernière main[1].

VII

L'histoire de la Juive de Tolède n'a pas cessé au XIXe siècle d'inspirer les écrivains. Et c'est encore à l'influence de García de la Huerta et de Cazotte que l'on doit ces diverses œuvres, car maints détails leur sont encore empruntés. Mais un caractère commun à tous ces drames, sans parler de leur faible valeur, est que leurs auteurs inventent de toutes pièces les aventures les plus fantastiques et n'hésitent même pas à changer complètement le dénouement fourni par la tradition.

C'était déjà le cas du drame romanesque d'Eusebio Asquerino qui, après une série d'invraisemblables reconnaissances et de coups de théâtre inattendus, finissait pacifiquement par l'exil volontaire de la Juive[2]. Plus extraordinaire encore est le drame « historique » en 5 actes et en prose publié en 1859 par le lieutenant-colonel Pardo de la Casta[3]. La date où se passe l'action est déjà singulièrement audacieuse, puisque l'auteur situe son drame en 1136; et l'imagination déployée au cours de ces 3 actes ne dément pas les promesses du début.

1. Le drame de Grillparzer ne paraît pas avoir eu en Allemagne autant d'influence que la tragédie de García de la Huerta et la nouvelle de Cazotte. On ne trouve plus guère à signaler ensuite dans la littérature allemande moderne qu'un drame assez bizarre de Marie Itzerott: « *Ein Liebesopfer zu Toledo Drama in 5 Akten*, Oldenburg und Leipzig, 1904. » (Cf., pour plus de détails, *Litterarisches Echo*, VII, 1481.)

2. *La Judía de Toledo d'Alfonso VIII. Drama original en cuatro jornadas y en verso. Galería dramática*, t. XLI. Madrid, 1842. Grillparzer a peut-être connu ce drame dont on trouvera une très brève analyse *Revue de Litt. Comp.*, p. 271.

3. *Raquel ó los Amores de Alfonso VIII, rey de Castilla, drama histórico en cinco actos y en prosa, original de D. Pedro Pardo de la Casta y Esteban, teniente coronel de infantería*. Zaragoza, 1859. — 2e édition, La Corogne, 1862.

Le roi s'est fait aimer de la belle Rachel en se faisant passer pour l'arbalétrier Enrique; il est ainsi sans le savoir en rivalité avec son favori, Alvaro, comte de Fuen-Saldaña, qui revient vainqueur d'une expédition contre les Maures de Cordoue. Celui-ci s'introduit de nuit auprès de la Juive en s'aidant d'une échelle de corde et avec la complicité d'une vieille servante. Les paroles prononcées en rêve par la jeune fille endormie lui apprennent qu'elle en aime un autre; et bientôt le roi lui-même avoue son amour heureux à son favori. La reine jalouse pousse Alvaro à la venger et à se venger lui-même; et comme si tant d'intrigues ne suffisaient pas, nous apprenons encore que le comte a déjà promis le mariage à Doña María, dame d'honneur de la reine, et que cette jeune femme désespérée veut entrer dans un couvent. Enfin, pour couronner cette laborieuse exposition en deux actes, un autre grand seigneur, Hernando de Besanzon, insulte et provoque le ténébreux comte de Fuen-Saldaña.

Le père de Rachel, Isaac, tient à Tolède une officine de magicien (nous reconnaissons ici l'influence combinée de Grillparzer et de Cazotte); et c'est dans cette officine que nous introduit le 3e acte. Nous y trouvons d'abord Alvaro qui achète à prix d'or le terrible poison « Armenium » avec lequel il compte exécuter sa vengeance. Puis c'est la reine qui vient consulter le miroir magique où l'on voit l'avenir. Enfin Rachel elle-même, qui ignore le métier de son père, recourt à son tour aux bons offices du sorcier; elle tombe évanouie en le reconnaissant. Le vieil Isaac était déjà las de son métier avant toutes ces aventures; désormais à l'abri du besoin grâce à l'or d'Alvaro, il n'aspire plus qu'à se retirer avec sa fille à Valence. Aussi le retrouvons-nous à l'acte suivant dans le palais du roi à qui il vient demander l'autorisation nécessaire. Sa démarche ne sert qu'à le faire jeter en prison pour avoir plaidé trop chaleureusement la cause des Juifs auprès du souverain.

Enfin nous assistons à l'empoisonnement de Rachel par la servante qu'a soudoyée le traître Alvaro. Heureusement elle a eu la bonne idée de faire remettre son père en liberté par le roi qu'elle a enfin reconnu sous son déguisement. Le vieux

magicien arrive juste à temps pour trouver sa fille mourante et apprendre de la servante qu'elle avait déjà par jalousie empoisonné la mère de Rachel. Il fait prendre en hâte un contre-poison à la jeune fille qui tombe cependant sans connaissance. Le roi qui revient la croit morte; il fait exécuter la servante et dépose devant son amante inanimée l'autorisation qu'elle lui avait demandée de partir à Valence avec son père. Hernando punit le noir Alvaro de tous ses crimes; et Alphonse part avec lui à la guerre, laissant Rachel toujours inanimée. Elle revient à elle à point nommé une fois le roi parti, trouve le parchemin laissé par lui, et se jette dans les bras de son père avec qui elle ira désormais vivre à Valence.

On voit que l'imagination du lieutenant-colonel est plus riche que son talent; et encore n'avons-nous donné qu'un faible aperçu des innombrables péripéties qu'il invente; à part quelques détails empruntés surtout à Cazotte il a presque tout tiré de son propre fonds. Il n'en est pas tout à fait de même de D. Mariano Capdepón, qui a à peu près calqué sur les 3 journées de la *Raquel* de García de la Huerta les 3 actes de son drame lyrique[1]. Mais il y a ajouté une intrigue supplémentaire et un dénouement de pure fantaisie. Capdepón suppose qu'avant l'amour fatal du roi, Rachel a aimé un certain Lara qui n'a pas cessé de brûler pour elle de la plus vive passion; celui-ci ignore d'abord que la Juive est également aimée du roi; il lui propose même de l'épouser pour la faire excepter du décret d'expulsion qui vient d'être porté contre tous les Israélites de Tolède. Il n'apprend la vérité qu'en voyant ceux-ci prier la favorite d'intercéder en leur faveur auprès du souverain. Le 2e acte est assez semblable à la seconde journée de García de la Huerta, sauf qu'à la fin Lara, arrêté pour n'avoir pas voulu rendre hommage à la Juive assise sur le trône, révèle au roi qu'il a lui même aimé Rachel; et les soupçons jaloux qu'il fait naître ainsi dans le cœur d'Alphonse paraissent confirmés par les intercessions réitérées de Rachel en sa

1. *Raquel. Drama lírico en tres actos de D. Mariano Capdepón.* Marzo 1897. — 2e éd. Madrid, 1904, avec la mention : « Representóse por primera vez en el Teatro Real, traducido al italiano, el dia 29 de noviembre de 1892. »



faveur. La conjuration contre la favorite se forme à peu près comme dans la pièce de García de la Huerta, et le traître Ruben y joue un rôle quelque peu analogue. Mais tout autre est le dénouement : au moment où Rachel va se sauver par une porte secrète, elle se trouve en présence de Lara; celui-ci veut la tuer, mais son bras retombe car il l'aime encore, et il l'adjure de s'enfuir. Le roi, survenant à son tour et les trouvant ensemble, est convaincu de l'infidélité de sa maîtresse; il la protège contre les conjurés, mais la renvoie en la maudissant. Rachel se tue de désespoir pour lui prouver qu'elle l'aime, et Alphonse désolé tombe à genoux à ses pieds.

C'est encore à l'influence de García de la Huerta qu'est dû le drame lyrique de D. Angel Lasso de La Vega représenté à Madrid le 30 mai 1891[1]. Les modifications apportées à la tragédie du XVIIIe siècle sont plus profondes puisque la pièce ne comprend plus qu'un acte en 2 tableaux et 13 scènes. Nous y retrouvons le personnage de Ruben, mais cette fois sous les traits d'un prétendant malheureux à la main de Rachel; celle-ci aime Alphonse sans savoir d'abord qui il est, et se laisse enlever par les gardes royaux. Elle périt victime de la colère populaire, mais les Juifs prennent part à l'émeute avec les autres habitants de Tolède; et Ruben tue la favorite pour la punir de s'être donnée à l'ennemi de sa race.

En somme il ne vaut guère la peine de s'arrêter longtemps à ces œuvres médiocres. L'œuvre de beaucoup la plus intéressante qu'ait inspirée la légende à l'époque moderne est celle de l'Autrichien Grillparzer. Tout le reste paraît indigne de la beauté tragique et âpre du sujet traditionnel. La tragédie de García de la Huerta elle-même, à l'extraordinaire succès de laquelle est due sa diffusion, ne méritait guère cette fortune; et son principal intérêt nous paraît être après tout d'avoir, directement ou indirectement, inspiré à Grillparzer un magnifique fragment.

E. LAMBERT.

1. *Raquel. Drama lírico en un acto y en verso. Letra de D. Angel Lasso de la Vega. Música del maestro D. Joaquin Taboada Steger. Representado por vez primera con extraordinario éxito en el Teatro del Príncipe Alfonso, el 30 de Mayo de 1891.* Madrid, 1891.



UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Programme d'agrégation et de certificat en 1924.

Programmes des concours d'agrégation et de certificat d'espagnol pour 1924 (celui du concours pour le certificat est constitué par les textes marqués d'un astérisque) :

1re question. Le Noble castillan dans la littérature.

Poème du Cid, vers 2985-3707, éd. Menéndez Pidal, dans la « Lectura », t. XXIV.

* *Lazarillo de Tormes*, éd. de la « Lectura », t. XXV, tratado III : « De cómo Lázaro se assentó con un escudero ».

* Guillén de Castro, *Mocedades del Cid*, acte I.

* Lope de Vega, *Peribáñez y el Comendador de Ocaña*, acte III, éd. A. Reyes, coll. Calleja.

Tirso de Molina, *La prudencia en la mujer*, acte I.

2e question. L'art espagnol (architecture, sculpture et peinture) au temps de Philippe IV.

3e question. Les guerres carlistes : histoire et littérature.

Larra, « Nadie pase sin hablar al portero ». « La planta nueva o el faccioso » ; « La junta de Castel-o-branco » (Œuvres complètes, libr. Garnier, t. II, p. 91-112).

* Pérez Galdós, *Zumalacárregui*.

Unamuno, *Paz en la guerra*.

* Pío Baroja, *Zalacaín el aventurero*.

R. del Valle-Inclán, *El resplandor de la hoguera*.

Auteurs supplémentaires :

Calila e Dimna, ch. XVI-XVII de l'éd. Solalinde (coll. Calleja).

* Cervantes, *La Ilustre fregona*.

* Cadalso, *Cartas Marruecas*, I-V, VI-VII, X-XIII, éd. Azorín. coll. Calleja.

Auteur latin : César, *De bello gallico*, l. VI, éd. XI-XXIX (mœurs des Gaulois et des Germains) ; l. VII, ch. LXIII-LXXXIX (siège et prise d'Alesia).

Sauf pour le programme de 1919 et par la raison que nous indiquions alors (*Bull. hisp.*, 1919, p. 72), nous avons cru assez inutile, ces dernières années, de fournir aux candidats une bibliographie sur

les questions proposées. Non seulement ils disposent à présent des dépouillements méthodiques de la *Revista de Filologia Española*, mais ils ont aussi les références généralement suffisantes de l'*Historia de la Literatura Española* de Hurtado et González Palencia, et les abondantes *Fuentes de la Historia Española* de R. Sánchez Alonso. Néanmoins, étant donnée la nature des questions à étudier cette année, quelques précisions ne seront peut-être pas superflues.

Pour la première question, point n'est besoin de sortir du domaine de la littérature. Une étude historique comme celle qui leur a été proposée pour le Cid seul, en 1909 (voir *Bull. hisp.*, 1908, p. 422-5), les entraînerait très loin, et leur ferait oublier le vrai sujet. Il s'agit avant tout de bien comprendre quelle idée, ou quel idéal du noble castillan des œuvres comme le poème du *Mio Cid*, les *Mocedades*, *Peribáñez* et *La Prudencia en la Mujer*, le *Lazarillo* (pour ce qui est de la contre-partie satirique), nous révèlent à telle époque ou à telle autre. Les œuvres portées au programme pour l'explication ne sont pas les seules à étudier. Il est clair qu'il faudra connaître le *Fernán González*, les romances relatifs à ce héros, au Cid et aux Infants de Lara, pour se rendre compte de ce qu'est le noble castillan dans l'ancienne littérature. Il ne faut pas oublier le *Rodrigo*. Il y a lieu de relire quelques romances *fronterizos*. Peut-être ne sera-t-il pas difficile de dégager les traits principaux. La partie la plus délicate de cette étude, celle qui touche au Cid du *Mio Cid*, a été traitée d'une façon tellement supérieure et accessible à la fois par M. R. Menéndez Pidal, dans son introduction au tome XXIV des « Clásicos Castellanos, Ediciones de la Lectura », que la difficulté la plus réelle du sujet est d'avance vaincue, en même temps que la ligne générale et l'esprit s'en trouvent définis. Tous les candidats connaissent au surplus son livre *L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole* (traduction Henri Mérimée, Paris, A. Colin); ils feront bien de voir aussi l'étude consacrée au Cid dans le tome II des *Recherches* de R. Dozy. Amador de los Ríos et Menéndez Pelayo aideront pour le reste et fourniront plus d'une suggestion intéressante.

Pour le texte même du poème, il faut recourir au t. III du *Cantar de mio Cid*, qui contient l'édition paléographique et l'édition critique. Pour le commentaire, les deux autres tomes fourniront amplement le nécessaire. Voir la traduction de M. Ernest Mérimée dans la Collection des *Cent chefs-d'œuvre étrangers*.

L'édition à consulter d'abord pour les *Mocedades del Cid* de Guillén de Castro est, bien entendu, celle de M. Ernest Mérimée (Toulouse, Privat, 1890). Une édition de classe figure dans la collection Garnier. On se servira avec profit de celle de la « Lectura » (t. XV des « Clásicos Castellanos ») préparée par un brillant érudit, trop tôt disparu, Victor Said Armesto. Sur *La Prudencia en la Mujer*, nos lecteurs connaissent

l'étude de M. Morel-Fatio (*Bull. hisp.* 1900). Espérons que M. Américo Castro nous en donnera le texte dans un des prochains tomes de la « Lectura ». En attendant, il faut se servir de l'édition Hartzenbusch (*B. A. E.*, t. V) ou de celle de la « Biblioteca Universal ».

La deuxième question ne sera certes pas sans attrait, avec les visites aux musées du Prado et du Louvre qu'elle comporte, et à défaut desquels les recueils de reproductions donneront au moins une documentation. Parmi ces recueils, signalons *The master pieces of Velazquez*, n° 12 des « Gowans's art books »; *Velasquez*, Paris, Hachette, 1914; *Murillo* (*ibid.*, 1913).

A consulter : *La peinture espagnole*, par P. Lefort. Paris, Quantin.

La *peinture*, *XVIIe-XVIIIe s.*, par L. Gillet. Paris, Laurens, p. 207-268.

Francisco de Zurbarán, par J. Cascales y Muñoz. Madrid, Fernando Fé, 1911.

Velazquez, par Aug. Bréal (Georges Crès). Paris. Très bon.

Velazquez, par A. de Beruete. Paris, 1898.

Ribera y Zurbarán, par Paul Lafond. Paris, Laurens.

Murillo, par Paul Lafond *(ibid.)*.

Histoire de l'Art publiée sous la direction d'A. Michel. Vol. VI, 1, p. 401-492, « L'Art en Espagne au XVIIe siècle », par P. Paris.

Histoire des peintres, *École Espagnole*, par Charles Blanc, etc.

Élie Faure, *Velasquez*, *Les grands artistes*, Paris, Renouard.

Gustave Geffroy, *Les Musées d'Europe*, *Madrid*. Paris, Nilsson.

Quelques ouvrages en anglais seront utiles :

William Stirling, *Annals of the artists of Spain*. Londres, 1848, John Ollivier, t. II.

C. G. Hartley, *A Record of Spanish Painting*. Londres, 1904.

A. F. Calvert, *Sculpture in Spain*. Londres, 1912.

Pour la troisième question, la bibliographie surabondante de Sánchez Alonso ne doit pas trop effrayer. Il s'agit surtout de connaître les causes et les principales péripéties des trois guerres carlistes, dont plus d'un Français serait peut-être embarrassé de marquer les époques, même approximativement. Combien en connaissent autre chose que ce que leur a fait voir Pierre Benoit dans *Pour Don Carlos*? On peut assurément se contenter de lire les chapitres qui concernent ces luttes intestines dans les ouvrages les plus généraux : l'Histoire de Modesto Lafuente, ou plutôt la continuation parue sous le nom de Juan Valera (Barcelone, 1899); l'*Historia política y parlamentaria de España* de Juan Rico y Amat (t. II et III, 1861, Madrid), qui va jusqu'à la fin de 1853 et qui ne figure pas dans les *Fuentes* de Sánchez Alonso; surtout Butler Clarke, *Modern Spain*, *1815-1898*, Cambridge, University Press, 1906 (n° 4514 des *Fuentes*). On peut se servir aussi de l'ouvrage d'Hubbard, *Histoire contemporaine de l'Espagne* (1814-1868, Paris, Auger, 6 vol., 1869) et de l'*Historia de la Revolución*

española, 1808-1874, de V. Blasco Ibáñez, 1891-92, en 3 volumes (n[os] 4526 et 4527 des *Fuentes*). Voir au surplus le *Bull. hisp.* 1910, p. 441-3, où il y a lieu néanmoins de supprimer la mention de l'*Historia* de R. Altamira, qui s'arrête, et c'est bien dommage, avant Ferdinand VII, avec le 2 mai 1808.

Ce ne serait d'ailleurs pas étudier convenablement l'histoire que de l'étudier toute faite dans des ouvrages en trois ou en six volumes. Il faut la faire soi-même en lisant le plus possible de publications, de pamphlets même, comme *El proceso de los Borbones* (Cádiz, Impr. Esp., 1866), ou des panégyriques comme *Don Carlos et les Carlistes*, par Louis de Joantho (Paris, Lachaud, 1874). Ce sera vivant, passionnant peut-être. Voir enfin l'article publié par M. Morel-Fatio dans le *Correspondant*, 25 janvier et 25 juillet 1915.

Les trois articles de Larra marqués au programme se trouvent aux pages 385-401 du tome I des *Obras completas de Figaro (Don Mariano José de Larra)*, 6e édition, Paris, Garnier.

Les autres œuvres qui figurent comme textes pour la question du carlisme en forment l'illustration et le commentaire. La liberté que prend un Pérez Galdós en face de la réalité historique a une compensation, au moins pour nous étrangers, c'est de nous faire sentir l'histoire, de nous donner cette impression de contemporain, d'au jour le jour, d'en train de se passer, d'angoissant enfin, que l'historien dédaignerait de provoquer chez ses trop sérieux lecteurs. Aussi n'est-ce pas sans profit, en tout cas est-ce avec plaisir, que les candidats une fois mis au courant des faits par les historiens dignes de ce nom, se plongeront dans les *Episodios nacionales* des trois dernières séries.

Sur les auteurs eux-mêmes, les candidats savent de reste qu'ils trouveront dans les derniers tomes de Cejador de quoi se renseigner.

Pour *Calila e Dimna*, voir *Bull. hisp.*, 1922, p. 167. Pour *La Ilustre fregona*, il n'y a qu'à prendre l'édition de la «Lectura», tome XXVII des « Clásicos Castellanos » (cf. *Bull. hisp.*, 1921, p. 153); malheureusement cette *novela* n'est pas une des cinq que Cuervo a éditées dans la « Bibliotheca Romanica ». Quant aux *Cartas Marruecas*, elles ont déjà figuré au programme en 1905 (cf. *Bull. hisp.*, 1904, p. 354).

G. C.

BIBLIOGRAPHIE

P. Boissonnade, doyen de la Faculté des Lettres de Poitiers, *Du nouveau sur la « Chanson de Roland ». La Genèse historique, le Cadre géographique, le Milieu, les Personnages, la Date* et *l'Auteur du Poème.* Paris, Ed. Champion, 5, quai Malaquais, 1923, VI-520 pages in-8°, 25 francs.

Pourquoi la poésie française a-t-elle célébré les guerres de Charlemagne contre les Sarrasins, épisodes très secondaires de son règne, plutôt que ses trente-trois ans de lutte contre les Saxons et les Slaves ? Pour les mêmes raisons qui ont voulu que la France du XIe siècle fît la guerre aux Sarrasins d'Espagne, puis d'Orient, plutôt qu'aux Saxons ou aux Slaves.

Cette remarque de M. Bédier à la fin de *Les Légendes épiques* (t. IV, p. 461, 2e éd.), me paraît assez bien annoncer et résumer ce qu'il y a de nouveau et en même temps de définitif dans le livre de M. Boissonnade.

Elle ne le rendait pas, à vrai dire, inutile. M. Bédier a surtout eu « à débarrasser la critique de l'idée illusoire que la *Chanson de Roland* que nous avons serait un remaniement des poèmes du VIIIe, du IXe, du Xe siècle » (*ibid.*, p. 462). Il l'a fait en critique et en historien de la littérature. M. Boissonnade s'est orienté exclusivement vers les faits historiques, par une route et une méthode bien différentes : il aboutit en somme, si nous ne considérons que les ressemblances, à une même conclusion, qu'il corrobore ; et précisément dans la mesure où il la corrobore, il est lui-même plus solide. La thèse essentielle ne coïncide-t-elle pas avec celle de son devancier, en ce qu'elle affirme, elle aussi, que « les chansons de geste sont nées au XIe siècle seulement » (Bédier, t. IV, p. 473) ? Mais cette affirmation se double d'une autre, que M. Boissonnade résume, p. 304 ; il s'agit de la *Chanson de Roland :*

Transposant à la fin du VIIIe siècle les événements des croisades de la fin du XIe et des vingt premières années du XIIe, le trouvère a pris pour thème de son épopée un épisode secondaire des expéditions de Charlemagne, qui n'eut, dans la réalité, qu'une portée infime pour l'ensemble de l'œuvre du grand Empereur. Il en a transformé entièrement l'esprit. Dans ce moule

froid, vieux de trois cents ans, il a coulé la matière toute brûlante de la croisade. Aux faits de ces anciens temps, dont les chroniqueurs monastiques eux-mêmes savaient si peu de chose, il n'a pris que le nom d'un combat, Roncevaux, que celui d'une entreprise, d'ailleurs manquée, le siège de Saragosse. Il les a entièrement modifiés, en y juxtaposant l'ample et vivant tableau, dont Roncevaux n'est plus qu'une partie, et dont le duel à mort entre la Chrétienté et l'Islam est le véritable sujet. De même, à la légende carlovingienne il a emprunté quelques noms, ceux des protagonistes, Charlemagne, Roland, à un moindre degré celui de Turpin, et ceux de quelques acteurs moins considérables de son drame épique, comme Ogier. A la légende postérieure à l'époque du grand Empereur il a pris encore quelques-uns de ses héros, Girart de Roussillon et le traitre Ganelon. Le plus souvent, les légendes monastiques lui ont servi d'appoints pour fixer quelques-uns des traits de ces personnages. Mais c'est la société aristocratique du XI° et du XII° siècle qu'il a surtout mise à contribution. Dans la galerie des quarante personnages principaux et surtout secondaires qui apparaissent au milieu de l'action de l'épopée de Turold, la majeure part de beaucoup provient du milieu où le poète a vécu...

On voit ici la différence. L'historien qu'est plus spécialement M. Boissonnade fait bien la part des « légendes monastiques », de la littérature cléricale, mais il la réduit au profit des événements contemporains du poète. Il la réduit à ce point qu'on pourrait presque se demander si, dans son tome III de *Les légendes épiques*, M. Bédier n'a pas arrêté trop tôt sa décisive étude sur la *Chanson de Roland*, puisqu'en somme ce ne serait pas des légendes éparses, reliées par les voies du grand pèlerinage de Saint-Jacques, que Turold se serait surtout inspiré, mais bien des croisades en Espagne principalement, et des croisades en Terre-Sainte secondairement. Sans doute, le Turold de M. Boissonnade, lui aussi, a connu les légendes :

Il n'y a rien de hasardeux à croire qu'il a, comme presque tous ses contemporains, visité les centres célèbres de pèlerinages, qu'il a peut-être suivi les bandes de pèlerins ou de chevaliers en route vers les sanctuaires ou les champs de bataille de l'Espagne. On n'en saurait guère douter lorsqu'on trouve consignées dans la *Chanson de Roland* les légendes relatives à Girart de Roussillon, le fondateur de Vézelay, à Ogier, le pieux chevalier de Saint-Faron de Meaux, les traditions chères aux abbayes de Saint-Gilles en Languedoc, de Saint-Romain de Blaye, de Saint-Seurin de Bordeaux, en Aquitaine et en Gascogne (p. 482).

Mais cela n'est plus que l'accessoire; pour M. Bédier, c'était l'essentiel : « Au commencement était la route, » déclare-t-il, suivant un évangile que prêchait déjà en 1896 M. Jullian (*Romania*, t. XXV). Pour Camille Jullian, pour Joseph Bédier, la *Chanson de Roland* s'explique par la route, par le chemin des pèlerins, le chemin de Saint-Jacques, parsemé, à Blaye, à Bordeaux, à Belin, à Roncevaux, des souvenirs légendaires de Charlemagne, de Roland, d'Olivier.

M. Boissonnade, lui, n'y contredit pas; il accepte, mais il nous présente une théorie qui, si elle est tout à fait exacte, fait de la précédente une théorie sinon inutile et caduque, du moins provisoire et préalable. Il ne détruit pas; il édifie au-dessus, comme si la construction déjà faite ne le gênait pas plus qu'une ombre. Il semble pourtant que si tous les personnages de la *Chanson*, ou à peu près, sont identifiables et identifiés avec des personnages contemporains du poète, si tous les faits qui forment la trame du poème, tous les noms géographiques, sauf exceptions bien comptées, sauf deux ou trois cas désespérés, appartiennent à l'histoire et à la géographie des environs de 1100, ce n'est plus que par une concession polie pour l'auteur de *Les Légendes épiques*, son devancier, que celui qui a écrit *Du nouveau sur la « Chanson de Roland »* rappelle les pèlerinages de Compostelle, et ses stations, et ses légendes. Ce n'en est plus pour lui l'axe, le principe. Il est bien certain que M. Boissonnade n'a pas d'intentions hostiles, agressives, subversives; mais si l'homme, l'écrivain, n'en a pas, son système, par la force même de la logique, est jusqu'à un certain point, ou à partir d'un certain point, exclusif de tout autre. C'est aussi ce qui en fait le grand intérêt.

D'ailleurs, si M. Boissonnade ne paraît pas repousser la théorie de M. Bédier, celui-ci n'a pas méconnu la sienne. Il l'a annoncée, il l'a résumée, ai-je dit en commençant. Voyez les pages 368 et suivantes de son tome III, où il parle des pèlerins de Compostelle au XIe siècle:

> Mais d'autres voyageurs battaient aussi ces routes, et qui nous intéressent davantage: ce n'étaient pas de pacifiques pèlerins, c'étaient des hommes de guerre.
>
> Les critiques littéraires n'ont guère remarqué jusqu'ici un petit fait: au XIe siècle, il y avait des Sarrasins en Espagne, et en France des Français qui passaient les monts pour combattre ces Sarrasins. La *Chanson de Roland* n'étant rien qu'un épisode d'une guerre sainte en Espagne, à quelle époque naît l'idée de guerre sainte? Est-ce au temps de Charlemagne? Non; ce n'est ni de son temps, ni au IXe siècle, ni au Xe, mais bien au XIe, dans la période qui précède immédiatement l'apparition de la *Chanson de Roland*. Cette période, des expéditions des chevaliers français en Espagne l'ont remplie, bien que les chroniques ne les retracent que brièvement.

Suit l'énumération d'un certain nombre de ces expéditions. Or, c'est cette énumération que M. Boissonnade a voulu faire plus complète, plus circonstanciée; c'est ce nombre de croisades et de croisés qui l'a surtout frappé. Il a étendu la portée d'une remarque essentielle de son devancier, inspiré lui-même par un ancien collègue de Camille Jullian à la Faculté des Lettres de Bordeaux :

> Les Clunisiens, ceux qui devaient plus tard inspirer la *Chronique de Turpin* et soutenir le mouvement du pèlerinage de Compostelle, ont commencé par organiser des expéditions armées en Espagne. Avant de



guider sur les routes de paisibles cortèges de pèlerins, ils y ont envoyé des bandes d'hommes équipés en guerre...

L'idée qu'il faut rapprocher la *Chanson de Roland* de ces croisades me paraît simple, légitime et presque nécessaire; j'hésiterais pourtant à la proposer, tant elle est nouvelle, si un critique avant moi ne l'avait indiquée en une phrase, non pas un critique littéraire, à vrai dire, mais un historien, Luchaire. « Pour rendre compte de la *Chanson de Roland*, a-t-il écrit, il » serait naturel de rappeler ce qui s'était passé ou ce qui se passait au » moment où le trouvère composait ses laisses, c'est-à-dire la guerre » permanente que les seigneurs français faisaient aux Sarrasins d'Espagne » depuis le début du XIe siècle; tel est le fait d'histoire qui a déterminé » l'auteur et inspiré son travail entier. »

Ces chevaliers en effet qui, au XIe siècle, s'acheminaient vers les antiques champs de bataille de Guillaume et de Roland, prenons garde qu'ils ont ressemblé au Guillaume des chansons de geste plus encore que le Guillaume de l'Histoire lui-même, au Roland des chansons de geste plus encore que le Roland de l'Histoire. Le Roland de l'Histoire meurt dans les Pyrénées en combattant les Basques, des chrétiens; mais les chevaliers du XIe siècle traversaient les Pyrénées pour s'offrir aux coups des vrais Sarrasins. Pour eux, bien plus que pour le Roland historique, la guerre sainte fut une réalité.

Ce n'est pas M. Boissonnade qui a écrit ce qui précède, mais M. Bédier (t. III, p. 372), qui, plus loin, p. 450 déclare encore :

... Je me suis appliqué de tout mon effort à la replacer en son temps (la *Chanson de Roland*), à évoquer à cet effet certaines circonstances historiques, à rappeler les faits psychologiques généraux qui suscitèrent, en la même période que la *Chanson de Roland*, les croisades d'Espagne, puis les croisades de Terre-Sainte.

« Croisades d'Espagne » : c'est le sujet auquel s'attaque d'abord l'érudit doyen de Poitiers, depuis longtemps familiarisé avec le moyen âge espagnol. Il n'oublie d'ailleurs pas les croisades d'Orient, qui sont aussi dans l'horizon du poète, et ont dû laisser plus d'une empreinte dans son œuvre; mais pour celui-ci elles sont le lointain, le ouï-dire, et non l'ambiance comme les croisades d'Espagne.

Croisades d'Espagne : Le mot est peut-être un peu gros pour désigner toutes ces expéditions par groupes plus ou moins compacts; mais il est commode, spécieux, et juste dans l'ensemble. J'avoue, pour ma part, que tout ce mouvement qui porte à maintes reprises les Français au sud des Pyrénées pour combattre l'Infidèle, m'a fait mieux comprendre leur imposante participation à l'expédition de 1212, qui n'était donc pas une nouveauté. Il est vrai que le roi de France resta sourd aux objurgations d'Alphonse VIII et de son envoyé l'archevêque de Tolède (voir *Chronique latine des Rois de Castille*, § 21). Mais M. Boissonnade nous dit bien que telle fut l'attitude ordinaire de nos rois déjà avant cette époque. Au contraire, le clergé et la féo-

dalité de tout le pays qui est aujourd'hui la France, et avec eux, tout ce qui dépendait d'eux, semblent avoir été ébranlés, attirés, enthousiasmés par la séduction des croisades d'Espagne autant peut-être que par celle des croisades de Terre-Sainte. Tout ce livre Ier, on peut le dire, pressenti par d'autres savants, n'en est pas moins une révélation, en ce sens que tant de faits plus ou moins connus déjà s'y trouvent groupés chronologiquement, avec une infinité d'autres qu'on ne connaissait pour ainsi dire pas, et nous donnent en fin de compte, un total, un tableau si l'on préfère, et non plus un aperçu, si bien que l'on peut souscrire sans trop de réserves à cette conclusion du chapitre IV (p. 53) :

La France chevaleresque des Croisades avait protégé, comme une fée bienfaisante, l'enfance difficile et la vigoureuse jeunesse des deux grands États espagnols du Nord. Elle avait, autant que les Espagnols eux-mêmes, contribué à assurer sur cette terre d'Espagne le triomphe de la chrétienté sur l'islam et présidé à l'émancipation d'une nouvelle nation chrétienne.

« Autant que les Espagnols eux-mêmes », c'est peut-être beaucoup dire. Mais l'auteur pense ici à la Navarre, à l'Aragon et à la Catalogne dont l'histoire nous est moins familière que celle de la Castille, et où pourtant notre action fut tellement plus grande, plus continue, plus décisive! Et, en effet, ce n'est pas de la Castille qu'il est question, mais de la région pyrénéenne, des rives de l'Èbre, de Saragosse, dont la prise en 1118 fut l'œuvre d'Alphonse I d'Aragon et de ses alliés. Ainsi, nous faire passer cette histoire sous les yeux, tel est l'objet du livre Ier, en tout état de cause le plus solide, par avance le plus inattaquable, puisque c'est de l'histoire pure. Il nous éclaire sur les circonstances politiques au milieu desquelles a vécu le poète. Il développe, confirme par mille détails des affirmations intéressantes de M. Bédier, et, par là même, assurément, n'est pas absolument nouveau ; mais l'amoncellement des faits, la durée et la continuité de leur succession, voilà qui est véritablement impressionnant. Une chose est mise en bonne lumière : c'est l'importance et la fréquence des relations militaires et religieuses entre la France et l'Espagne au cours du XIe siècle ; et nous sommes prêts à accepter les conclusions raisonnables que de cette constatation l'on pourra tirer relativement à l'élaboration de la *Chanson de Roland.*

Mais tout cela n'est véritablement « du nouveau » que par l'abondance, par la masse, si je puis dire. C'est au contraire « du nouveau » que nous apporte le livre IIe, dont le titre courant est ainsi libellé : « La Géographie du poème de Turold ».

« L'Espagne de la *Chanson de Roland* est surtout celle de la région de l'Èbre », tel pourrait en être le résumé ; et la coïncidence est curieuse avec celui qu'on pourrait donner du livre précédent : « L'Espagne des croisades, c'est celle de la région de l'Èbre ». Mais il faut prouver ; et

c'est là qu'est le nouveau, parfois l'inattendu, peut-être aussi, je le crains, l'indémontrable.

La thèse est celle-ci : le poète ne parle que de l'Espagne qu'il connaît; il la connaît pour y avoir été avec les Croisés. Passons en revue les noms de villes qu'il cite : toutes sont dans la région située entre les Pyrénées et l'Èbre. Il n'est pas jusqu'à Cordres et Sébilie qui ne s'y trouvent; car ce n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, Cordoue, ni Séville. Il s'agit de *Cortes* en Navarre, de *Sevil*, dans la province de Huesca. Comment *Sevil* a pu devenir *Sebilie?* C'est ce que M. Boissonnade ne tente même pas d'expliquer, fort de tant d'exemples de déformation dans les manuscrits, surtout quand il s'agit de transcriptions d'une langue dans l'autre. Il fait bien de ne pas tenter. Il eût même été bien inspiré de rester sur la même réserve à propos de *Cortes*. Je crains que les philologues de profession ne soient qu'à moitié satisfaits de son explication :

La transformation de la consonne dure *(t)* de Cortes en *d*, ou réciproquement, est chose courante en philologie. L'addition d'une autre consonne *r* ne dépasse pas les licences que se permettent tous les auteurs du Moyen Age, qui font de Berbegal, Bregal, et de Napal, Noples, de Barbastro, Barbaste, de Valtierra, Valterne, d'Andorre, Anorra, tantôt raccourcissant, tantôt allongeant les termes géographiques (p. 128).

Que diront-ils de cette autre assertion qui vraiment m'étonne :

« Enfin la forme latine *Corduba*, qui a donné Cordóba en espagnol, ne peut avoir abouti à une forme romane française telle que *Cordres*. » (p. 127)?

Car, en espagnol, c'est *Córdoba* qu'on accentue, conformément d'ailleurs au latin :

Que diues placidum Corduba Baetin amat.

Et l'on conçoit assez que, passé par une bouche française, il soit devenu *Cordres*, avec une *s* devant laquelle on ne doit pas trop se tourmenter. La vérité, c'est que la philologie est un peu désarmée et les lois phonétiques un peu muettes devant les transcriptions de noms propres d'une langue dans une autre en dehors du cas de filiation. A plus forte raison quand il s'agit de graphies d'un manuscrit. Aussi M. Boissonnade a-t-il beau jeu quand il nous propose de reconnaître dans *Durestant* Daroca ou Durera; dans *Haltilie* et *Haltoïe*, Peraltilla ou Secastilla; dans *Munigre*, Los Monegros; dans *Brigal*, Berbegal; dans *Cazmarina*, Camarinas ou Camarón en Aragon, à moins qu'il ne faille lire *Alcazarrie* (Alquezar); dans *Moriane*, Morrano dans la région de Barbastro, ou Moriana dans la région du Haut-Èbre, dans *Turteluse*, Tórtoles (et non Tortose); dans *Valterne*, Valtierra près de Tudela; dans *Noples*, Napal au-dessus de Barbastro; dans

Galne, Galdeano, ou Gollano, ou Guendulain, ou Gainzo, ou plutôt Gulina; dans *Comibles*, Monubles, et non Coïmbre; dans *Morindre*, Miranda de Ebro; dans *Maelgut* (s'il s'agit d'une ville et non d'un homme), Monteagudo; dans *Marsune*, Marsano, dans la région de Siurana (?); dans *Nerbone* [1], non pas Narbonne, mais Artesa, non loin de Lérida, ou bien Artona, Ortona, au sud-ouest de Castellón de la Plana. Bref, toute cette toponymie dûment redressée amènerait la conclusion suivante : le poète ne parle que d'une région de l'Espagne, celle qu'il a vue ou qu'ont vue ses contemporains, celle où les Croisés se battaient. Il est difficile de contredire. Tous ces noms peuvent avoir subi des déformations fantastiques. Le pèlerin picard dont le baron de Bonnault d'Houët a publié la relation (*Pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle au commencement du XVIII[e] siècle*, Montdidier, 1890), nous en fait bien d'autres. Castrogeriz devient pour lui *Quatre souris* (écrit *4 souris*); mais ce n'est là qu'un à peu près humoristique; il y a bien d'autres cocasseries dans son itinéraire. On peut donc admettre que le trouvère ait traité ces noms étrangers, qu'il ne connaissait que par l'oreille, avec une liberté où la philologie perd son latin. Mais tout de même, s'il l'a connue, cette Espagne, s'il a vu Saragosse ou même s'il en parle d'après ce qu'on lui en a dit, comment la place-t-il « en une montaigne »? Il s'agirait, nous dit M. Boissonnade, du Monte Torrero, « point stratégique qui commande la ville » (à quelque distance d'ailleurs), et l'on pourrait corriger en lisant « suz une montaigne ». Mais avec les 235 mètres que lui donne le Bædeker, ce n'est tout de même pas une montagne; et nulle part à Saragosse, ni même à distance, on n'a l'impression d'être autrement que dans une plaine. Si encore une partie de la ville était à flanc de coteau ! Quant à la chaîne des Pyrénées, elle est loin, autant qu'elle l'est de Toulouse, par exemple.

En définitive, on est très heureux de voir M. Boissonnade arriver au bout de sa démonstration, parce que sa thèse est intéressante et devait être traitée ainsi, méthodiquement et systématiquement, afin que l'on pût voir ce que cela donnait. Mais la conviction est chose si subjective !

Et maintenant, les lieux identifiés, restent à identifier les personnages. Car, pour M. Boissonnade, de même que la toponymie du poème est celle de l'Espagne et de l'Orient des Croisés, l'onomastique y est celle de l'époque correspondante pour une bonne part, défalcation faite bien entendu des noms imposés par le sujet, comme Charlemagne, Roland et quelques autres. Il s'agit en effet de démontrer que l'histoire où se meut le poète est, pour lui, comme la géographie, actuelle.

Quelle est sa méthode, résumée en deux mots? Rechercher dans

1. Le *Nerbone* du vers 2935, et non celui du vers 3683, identifié par M. Jullian avec Arbonne en pays basque (*Rev. des Et. anc.*, 1899, p. 233).



l'histoire des environs de 1100 les personnages qui ont pu servir de modèles au poète, qu'il a plus ou moins déguisés pour les placer dans la série de ses héros pseudo-légendaires. Or lisons encore une page du tome III de M. Bédier (p. 178): n'y voyons-nous pas amorcée cette même méthode par une adhésion entière et même admirative (quoique atténuée par l'idée qu'il s'agit d'un fait unique) à une trouvaille de Gaston Paris?

Dans ses romans (la geste de Blaye et la geste de Saint-Gilles) les seigneurs de Blaye se succèdent dans cet ordre : Ami, puis son fils Gérard, puis Jourdain, fils de Gérard, puis un second Gérard. Or G. Paris a remarqué le même retour du nom de Gérard dans la dynastie de Blaye au XII[e] siècle : à Gérard I[er], succèdent Geoffroi Rudel I[er], puis Gérard II, puis Geoffroy Rudel II, puis Gérard III. Comment le poète de *Jourdain de Blaye* aurait-il eu l'idée d'une telle flatterie aux seigneurs de Blaye, s'il n'était venu dans leur principauté? — C'est ici un des traits infiniment rares, et précieux par là même, où se marque dans les chansons de geste une certaine préoccupation de plaire à telle grande famille féodale du XII[e] siècle.

Ce trait est-il nécessairement si rare? Non, répond M. Boissonnade.

Appliquez à tous les personnages de la *Chanson de Roland* l'idée préconçue qu'ils représentent des personnages connus de Turold, et cherchez dans l'histoire à qui ils peuvent bien ressembler, et vous aurez, avec assez de patience et beaucoup d'érudition, prouvé que nous sommes en présence d'une chanson de geste à clef. Pour certains de ces personnages, ce sera peut-être un peu compliqué. Il conviendra de séparer trois éléments : 1° un nom légendaire, comme *Roland;* 2° un personnage, ou même plusieurs, à retrouver parmi tous les Roland qu'on peut relever dans les chartes ou les chroniques de la fin du XI[e] siècle et dont le nom aura suggéré au poète celui qu'il devait donner au protagoniste; 3° enfin un ou des personnages de noms quelconques, mais dont les exploits ou le caractère ont pu contribuer à former cette figure si originale, dont assurément le texte d'Éginhard ne pouvait suffire à dessiner les traits. De même pour Ganelon, pour Ogier le Danois, pour Anseïs, pour tous ceux qui paraissent avoir eu une existence préturoldienne. Jusque pour un Girard de Roussillon, dont le prototype avait été pourtant retrouvé dans l'histoire du IX[e] siècle, une pareille synthèse s'est formée, qui l'a comme réincarné, peut-être en plusieurs personnages, au XI[e]. Également pour Turpin; et pour celui-là, le personnage contemporain qui a suggéré le nom n'est-il pas retrouvé d'une façon satisfaisante, selon notre auteur, dans ce Turpin, prévôt de l'abbaye de Saint-Michel, que Turold a vraisemblablement connu?

Pour d'autres, c'est plus simple, car l'élément légendaire est presque nul. Tel est le cas d'Olivier lui-même, malgré ce qu'on pourrait croire. Il ne doit rien à la légende carolingienne. Tout au plus un embryon



de légende monastique apparaît-il autour de cette figure dans le premier quart du XIIe siècle, puisque la *Chanson de Roland* atteste qu' « on voyait à Saint-Romain de Blaye le blanc sarcophage où reposait Olivier », déclarera M. Boissonnade (p. 335), se référant à ce qui a été noté par C. Jullian et J. Bédier, et n'admettant pas sans doute que le blanc sarcophage présuppose ou dénote une légende. Pour Gualter de l'Hum, ce sera plus simple encore. Son fief se trouvait, nous apprend notre auteur, dans l'Avranchin, et son nom Gualter était fréquent en Normandie. Celui-là est entré d'emblée dans l'héroïque phalange de Roncevaux.

Pour un Engelier, pour un Ascelin, qui est peut-être un Aichelin, pour un Godselmes, qui est peut-être un Gaucelme, pour un Josceran, pour un Eustorge, qui est peut-être un Astorg, pour un Guion de Saint-Antonie qui est peut-être un Guigues, dauphin du Viennois, ou un Gui de Saint-Antonin, il s'agit de trouver le personnage du XIe siècle qui correspond le mieux au signalement fourni par le poème. Il faut de même chercher Ivonie parmi les Yves, Yvain ou Yvon ; et de même encore tous les Dreux, parmi lesquels doit se trouver l'oncle de Gualter de l'Hum ; et tous les Sanson, parmi lesquels se cache le duc Sanson ; enfin toutes les Aude, ou Belaude, et l'on aura des chances de reconnaître la fiancée de Roland. Et ainsi de suite.

Le système n'est pas nouveau, au surplus. D'autres l'ont entrevu, mis en œuvre même, l'Allemand Tavernier entre autres, que M. Bédier ne paraît pas désapprouver. Mais cette fois, il s'agit d'une application en grand, et sur nouveaux frais, à la lumière d'une idée très acceptable *a priori*, à savoir que, en dehors de quelques noms et quelques traits dérivés de la légende, le poète a emprunté tous ses personnages au monde connu de lui. Et, si l'on accepte les résultats comme le principe, on en arrive à constater que l'élément légendaire est décidément réduit à bien peu de chose, l'élément contemporain et historique (transformé bien entendu par la fantaisie du poète et pour des raisons qui nous échappent) demeurant très largement prépondérant. Si bien que, comme je le disais tout à l'heure, on peut se demander si les 200 pages et plus que M. Bédier a consacrées à la *Chanson de Roland* ne trouvent pas là un complément absolument indispensable.

L'inconvénient, la difficulté, c'est que toutes ces identifications restent problématiques. Il ne semble pas du reste, en général, qu'on nous les présente autrement que comme telles. Le contraire, si je ne me trompe, est même exceptionnel : c'est le cas pour le personnage dont il est question au vers 3056 :

Le seigneur d'els est apelet Œdun.

On ne saurait plus clairement désigner le comte de Penthièvres, Eudes

ou Eudon, frère du duc Alain III et arrière-petit-fils par sa mère Havoise de ce Richard Ier le Vieux de Normandie, dont la *Chanson de Roland* fait également mention (p. 408).

Soit; et alors, cette identification, si elle est sûre, nous donne une certitude générale quant au système suivi. Ce serait bien de ce côté qu'il faut chercher. Et ne peut-on admettre que le poète ait eu en effet la préoccupation à peu près constante de faire revivre dans son épopée les hommes qu'il voulait flatter et que leur célébrité désignait assez clairement à travers les noms plus ou moins déformés qu'il lui plaisait de leur donner? De sorte que, même si l'on ne considère point comme définitifs les résultats auxquels est arrivé ou croit être arrivé M. Boissonnade, il semble qu'on doive accueillir avec faveur sa tentative. Mettons même les choses au pis. Se serait-il trompé en grande partie, ou du tout au tout, son livre aurait encore son utilité, qui serait d'être allé jusqu'au bout d'un système, d'avoir exploité une idée, fait fonctionner à fond une méthode; et il faudrait lui en savoir gré. Or, pour mon compte, je suis loin de penser qu'il s'est trompé du tout au tout. Je fais seulement des réserves, en particulier sur la partie géographique. Comme le livre I, le livre III fournit bien des suggestions fécondes. Peut-être un élagage, même sévère, donnerait-il encore une récolte sérieuse.

Comment l'auteur arrive-t-il à reconnaître dans ces espèces de portraits composites telles ou telles figures, c'est ce que je ne puis résumer ici. C'est la méthode, le système, précisément, qui m'ont paru intéressants à indiquer. Qu'il me suffise de dire qu'en Charlemagne il distingue, c'est assez logique, quelque chose du vainqueur effectif de Saragosse, Alphonse Ier, en même temps que des autres grands chefs croisés; en Roland, une synthèse encore du même Alphonse. de Gaston de Béarn, de Rotrou de Perche; et je crois vraiment qu'ici nous sommes dans une hypothèse heureuse. Voyez pour Gaston de Béarn :

Bien des traits rapprochent sa vie réelle de la vie fictive de Roland, Comme lui, aux croisades d'Espagne, où il s'est couvert de gloire pendant vingt ans, il fut le premier à l'assaut ou à la bataille... De même que le neveu de Charlemagne reçoit en fief la moitié des conquêtes faites sur les Infidèles, de même Gaston obtint en fief la moitié de Saragosse, avec bien d'autres domaines. Pour compléter l'analogie, le paladin béarnais mourra en héros sur un champ de bataille, celui de Fraga, en 1130. Coïncidences non moins troublantes, il a pour vassaux et amis deux barons qui portent le nom d'Olivier. Il va au combat en sonnant d'un olifant d'ivoire, qu'il a conquis sur les Sarrasins en Palestine, et que l'on conservera après sa mort au trésor de Notre-Dame-del-Pilar à Saragosse. Il est le beau-frère ou le cousin bien-aimé d'Alfonse, cet autre Charlemagne, comme Roland est le neveu du grand Empereur. Il est son conseiller le plus écouté et son chef

d'armée le plus brillant, de même que Roland à la bataille et au conseil est le bras droit du roi de « douce France »... (p. 321 ; cf. p. 60).

Et voici pour Rotrou de Perche, de la maison de Roucy, à laquelle était apparenté Alphonse Ier :

Ce haut baron normand, apparenté aux rois d'Angleterre et d'Aragon, époux lui-même d'une fille de roi, s'était aussi distingué à la première croisade, sous les ordres du duc de Normandie. Puis, de 1116 à 1135, on l'avait vu s'illustrer sur tous les champs de bataille de l'Espagne, où sa bravoure avait puissamment contribué à l'œuvre de la conquête chrétienne. De même que Roland est le neveu de l'Empereur, Rotrou est le cousin germain d'Alfonse le Batailleur. Comme Roland a reçu de Charlemagne, au dire de Ganelon, la promesse de la moitié de l'Espagne, à titre de fief, Rotrou a obtenu d'Alfonse la moitié de Saragosse. Les conquêtes de Roland, Tudela, Valtierra, ou Comibles (Monubles), sont précisément celles de Rotrou de Perche, et ici encore l'analogie est trop frappante pour être tout à fait due au hasard... (p. 322 ; cf. p. 61).

Quoi qu'on puisse penser de l'ensemble des conclusions de ce livre hardi, aventureux peut-être, il me semble que voilà des suggestions intéressantes. Quoi de plus naturel que d'admettre qu'un poète épique du XI-XIIe siècle ait peint ses héros d'après ceux dont la gloire était toute récente ou toute vivante encore?

Est-ce une illusion que de vouloir retrouver en chacun des autres personnages du poème un contemporain? Eût-il fallu se garder de trop de précision? En ce qui concerne le poète lui-même, eût-il été préférable de ne pas aller jusqu'à une reconnaissance formelle? Je n'en sais rien; mais au moins n'est-il pas désappointé, le lecteur, quand, au bout du livre, il trouve, avec le nom de Turold, son prénom, sa nationalité, son lieu de résidence et sa fonction :

Willelmus Turoldus, d'origine normande, qui, en 1128, en compagnie d'un de ses compatriotes, détient une ancienne mosquée convertie en église, auprès de la porte de Saragosse (à Tudela)... (p. 484).

Cela se trouve dans une *Donatio fani Sarraceni apud Tutelam*, publiée au t. L de l'*España Sagrada*. Comme dit M. Boissonnade, « c'est évidemment émettre une assertion qui n'offre pas les caractères de la certitude », que de voir dans ce clerc de Tudela le Turold de Roland. Mais, conjecture pour conjecture, celle-là n'est pas tout à fait en l'air, préparée, appuyée qu'elle est par tout ce qui précède.

M. Boissonnade est en somme parvenu à fermer le cercle, la boucle, dirais-je, si je ne craignais d'éveiller l'idée inconvenante de quelque acrobatie, et certes ce travail n'en est pas une. Disons plutôt qu'avec une érudition, une perspicacité, une ténacité qui imposent le respect, il a disposé sa chaîne, puis conduit sa trame, arrivant à nous donner un dessin bien combiné et attrayant : un imposant et pittoresque

château, bien assis sur un rocher, et qui s'élève, qui s'élève... Seulement, par endroits, on le dirait fait de « fils de la vierge »...

Mais qu'on ne juge pas ce livre seulement par ce que j'en ai dit. J'ai dû laisser tant de choses essentielles, dans un ensemble si dense et si plein! C'est un livre qu'il faut lire, parce qu'on peut toujours, au moins, y apprendre beaucoup.

G. CIROT.

P.-S. — Ce compte rendu prêt à paraître, je lis dans la *Revue historique* de juillet dernier, p. 245-8, celui de M. Halphen, à qui est venue tout naturellement aussi l'expression *d'épopée à clé*, et celui de M. Camille Pitollet, dans la *Revue des langues modernes*, oct.-nov. 1913.

F. Carreras y Candi, *Cataluña ilustrada, cuaderno 27, Andorra.* Alb. Martin, Barcelone.

Il s'agit d'un petit album de simili-gravures bien venues, de vues heureusement choisies dans les Vallées. Par malheur cet album est accompagné de huit pages de texte.

L'auteur, cherchant à prouver que la France n'a aucun droit en Andorre, donne un résumé tendancieux et formellement erroné de l'histoire andorrane.

Avant le pariage de 1278, en 1186, les habitants, dit-il, prêtèrent serment de fidélité à l'évêque d'Urgel. — Soit. Mais pourquoi ne point parler des documents favorables au comte de Foix? Pourquoi ne pas raconter, par exemple, qu'en 1260 les Andorrans reconnurent au comte la plénitude de la juridiction sur leur petit pays?

En 1403, ils déclarèrent, nous dit-on, que ce pays était dans les limites de l'Aragon. — Ils ont même renouvelé un certain nombre de fois cette déclaration. Seulement, il aurait fallu ajouter que les Andorrans ont soutenu, suivant les circonstances, des thèses contradictoires : tantôt ils faisaient partie de l'Aragon, tantôt de la France, tantôt ils étaient indépendants.

L'Andorre, affirme-t-on, appartenait au domaine personnel des rois de France; elle appartient donc aujourd'hui aux descendants de ces rois et les prétentions du gouvernement français sont « ilegales ». — La réponse est bien simple : par deux fois, en 1607 et en 1620, Henri IV et Louis XIII ont incorporé les terres de Béarn et d'Andorre « à nostre couronne et domaine de France, pour estre doresnavant censées membres d'icelles ». L'Andorre appartient donc bien à l'État français, et la brochure que j'analyse dit exactement le contraire de ce que disaient les textes.

Un dernier mot. On sait que les Andorrans tiennent leurs archives dans un placard fermé à six clefs, qui sont confiées aux consuls des six paroisses. Un chercheur obtient de loin en loin l'autorisation de

faire ouvrir le placard ; la fatalité veut qu'il manque chaque fois l'une ou l'autre des clefs! Chose à peine croyable de la part d'un érudit, M. Carreras y Candi trouve cela parfait : « Les Andorrans font bien d'enfermer leurs documents sous six clefs, une à chaque paroisse, et de ne pas permettre qu'on les étudie. »

Peut-être me reprochera-t-on de prendre bien au tragique un album de photographies. Si l'étude en question était d'un vague inconnu, elle serait négligeable. Mais quand un travail, quel qu'il soit, est signé : « F. Carreras y Candi », nous avons le droit d'exiger qu'il soit sérieux.

J.-A. B.

J. Costedoat-Lamarque. — *La question agraire en Andalousie*, 1 vol. in-8° de 123 pages. Les Presses universitaires de France, 1923.

M. J. C.-L. a été bien inspiré en prenant comme sujet de thèse de doctorat en Droit (Sciences politiques et économiques) la question agraire en Andalousie. Appuyé sur une enquête menée dans des conditions difficiles et même parfois périlleuses, puisque à deux reprises l'auteur fut emprisonné par les autorités locales, son livre nous apporte des lumières précieuses sur un problème qui a attiré l'attention de tous ceux, historiens, géographes, publicistes, qui ont étudié l'Espagne contemporaine. Les raisons profondes de la crise agraire andalouse, d'après M. J. C.-L., ne sont ni d'ordre physique, ni d'ordre technique, mais d'ordre juridico-social : c'est la concentration de la propriété foncière entre les mains de grands propriétaires absentéistes qui est la cause essentielle du mal. Et il ne saurait par suite se guérir que par l'expropriation des grands domaines incultes, et leur morcellement au profit d'une classe de petits propriétaires résidents.

On pourrait reprocher à M. J. C.-L. d'avoir suivi dans le développement de son travail un plan un peu flottant — d'avoir, dans l'analyse des régimes juridiques d'exploitation de la terre, commis quelques confusions de terminologie — et surtout d'avoir donné à la thèse qu'il soutenait des traits un peu trop accentués qui l'ont conduit à des formules parfois excessives. Sur tous ces points l'ouvrage de M. J. C.-L. demandera à être complété, précisé et nuancé. Et il est, croyons-nous, dans les intentions de l'auteur de le reprendre dès que les circonstances lui permettront de poursuivre son enquête. Mais l'esquisse qu'il nous donne aujourd'hui révèle déjà de brillantes qualités d'analyse et d'exposition. Elle fait honneur, en même temps qu'à son auteur, à l'Institut Français de Madrid, sous les auspices de qui l'ouvrage est publié.

G. PIROU.

CHRONIQUE

~~~ **Richard (A).** *Un réfugié espagnol à Bayonne pendant la Révolution. Marchena et les Girondins.* Annales Révolutionnaires, 1923, n° 2. A ce que l'on savait sur Marchena, grâce à M. Morel-Fatio et à M. Menéndez y Pelayo, M. Richard ajoute quelques renseignements nouveaux. Ayant retrouvé le discours prononcé par Marchena à Bayonne au début de septembre 1792, il en donne une analyse détaillée. Il fait connaître quelques vers d'une satire composée par Reynon où le fameux abbé est représenté comme un «petit sapajou... jaune comme un citron, laid pis qu'une chenille». Il utilise enfin le dossier de Marchena au Tribunal Révolutionnaire (Arch. Nat. w. 292).

M. Richard n'est pas éloigné de croire que Marchena joua un double rôle durant son séjour en France: agent de notre propagande en Espagne et espion du cabinet de Madrid chez nous. Des preuves décisives n'existent pas, mais de forts soupçons pèsent sur Marchena: Carnot, le ministre Lebrun, le Tribunal Révolutionnaire l'accusèrent d'être au service de la cour d'Espagne. — J. SARRAILH.

~~~ *Contribución al estudio de la Reina de Portugal, hermana de Carlos V, Doña Catalina de Austria.* Discours de réception à l'Académie de l'Histoire, par Felix de Llanos y Torriglia (Madrid, 1923), remplaçant M. Fr. de Laiglesia. Étude minutieuse et intéressante, avec détails curieux et notes abondantes.

~~~ *Indice de documentos útiles a la biografía*, par Narciso Cortés (Extr. du *Boletín de la Biblioteca Menéndez* Pelayo), 1922. Il s'agit de documents, la plupart existant à Valladolid, dont généralement la référence seule est donnée: c'est déjà une indication précieuse. Pour Fray Domingo Bañes, confesseur de sainte Thérèse, un procès universitaire, au sujet duquel il est fait allusion, comme précédent, à un autre de Fr. Luis de León. Quelques pièces à noter, sur Mateo Alemán, Calderón, la famille de sainte Thérèse elle-même, celle de Lope de Vega.

~~~ Le *Barlaam et Josaphat* n'est pas sans importance dans l'histoire de la littérature espagnole: Menéndez Pelayo s'y est arrêté assez longuement dans le tome I des *Origenes de la novela*. C'est à ce titre qu'une mention est due ici au fascicule X des *Elliott Monographs*, publié par M. Edward Armstrong, professeur à l'Université de Princeton, directeur de cette collection: *The French metrical versions of Barlaam and Josaphat, with especial reference to the termination in Gui de Cambrai*, Paris, Ed. Champion, 1922, 103 pages, $ 1.25.

~~~ *Errata.* — P. 265, ligne antépénultième, lire « concorde »; — p. 278, ligne 12, lire « curias »; — p. 286, ligne 4, lire « Rózpide ».
~~~

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chroniques.



III. Bibliographie.

Le poème du Cid, éd. Mérimée; *La Célestine*, éd. Martinenche; *Les grands romantiques espagnols*, éd. A. Castro (**G. Cirot**), p. 91.

C. César Morán Bardón, *El Cerro del Berrueco* (**R. Ricard**), p. 174. — L. Cheikho, *Kalilah et Dimnah* (**M. Feghali**), p. 174. — Si Mohammed es-Saiah, *Morceaux choisis andalous et maghrébins* (**M. Feghali**), p. 176. — A. Gabriel, *La cité de Rhodes* (**R. Vallois**), p. 179. — C. López Martínez, *La Santa Hermandad de los Reyes Católicos* (**G. Cirot**), p. 179. — S. Leite, *O descobrimento do Brasil* (**R. Ricard**), p. 181. J. M. de Noronha, *Algumas observaçoes sobre a naturalidade e a familia de Fernão de Magalhães* (**R. Ricard**), p. 183. — R. Sánchez Alonso, *Fuentes de la historia española* (**G. Cirot**), p. 186. — J. Hurtado y J. de la Serna et A. González Palencia, *Historia de la literatura española* (**G. Cirot**), p. 187. — A. Posada, *El régimen municipal de la Ciudad moderna* (**G. Richard**), p. 189. — H. Salomon, *L'incident Hohenzollern* (**G. Radet**), p. 190.

Cl. Sánchez Albornoz Menduiña, *La Curia regia portuguesa* (**G. Cirot**), p. 277. — R. Menéndez Pidal, *Poesía popular y poesía tradicional en la literatura española* (**E. Mérimée**), p. 279. — S. Griswold Morley, *El romance del Palmero* (**E. Mérimée**), p. 284. — Leo Wiener, *Africa and the discovery of America* (**G. Cirot**), p. 285. — *Crónica del emperador Carlos V, compuesta por* Alonso de Santa Cruz, *publicada por* D. Ricardo Beltrán y Rózpide y D. Antonio Blázquez y Aguilera (**G. Cirot**), p. 286. — Ajuntament de Barcelona, *L'hôtel de ville de Barcelone* (**R. Vallois**), p. 289. — P. Paul Dudon, *Le quiétiste espagnol Michel Molinos* (**Albert Dufourcq**), p. 270. — Hayward Keniston, *List of works for the study of Hispanic American history* (**G. Cirot**), p. 293. — Cesse Pardo Bazán, *El lirismo en la poesía francesa* (**E. Mérimée**), p. 294. — Manuel Castillo, *Divulgaciones lusitanas* (**R. Ricard**), p. 297. — E. Díez-Canedo, *Conversaciones literarias* (**Henri Mérimée**), p. 298. — A. Farinelli, *Viajes por España y Portugal* (**G. Cirot**), p. 300.

E. Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland* (**G. Cirot**), p. 399. — F. Carreras, *Cataluña ilustrada* (**J.-A.-B.**), p. 410. — Cosiedoat-Lamarque, *La question agraire en Andalousie* (**G. Pirou**), p. 411.

IV. Gravures.

Imprimé de la Bibliothèque de S. E. le duc de Medinaceli (Histoire de l'Abencerraje), p. 1 et 34.

V. Planches.

I. Lettre et signature de Páez et écriture de Florián Docampo.
II. Lettre autographe de Garcilaso au cardinal Seripando.
III-X. Imprimé de la Bibliothèque de S. E. le duc de Medinaceli (Histoire de l'Abencerraje), p. 2-33.
XI. Manuscrit de la Biblioteca municipal de Madrid (Ms. A de *Ya anda la de Mazagatos*).

---

23 novembre 1923.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.



